Istituto Storico Salesiano - Roma
STUDI - 3

FRANCIS
DESRAMAUT

L'orphelinat Jésus-Adolescent de Nazareth en Galilée

au temps des Turcs, puis des Anglais (1896-1948)

Las - Roma

FRANCIS DESRAMAUT

L'ORPHELINAT JÉSUS-ADOLESCENT DE NAZARETH EN GALILÉE

AU TEMPS DES TURCS, PUIS DES ANGLAIS (1896-1948)

LAS - ROMA

© Aprile 1986 by LAS - Libreria Ateneo Salesiano
Piazza dell'Ateneo Salesiano, 1 - 00139 Roma

ISBN 88-213-0116-8

Tip. «Esse-Gi-Esse» Istituto Pio XI - Roma - Tel. 78.27.819

PRINCIPAUX SIGLES ET ABREVIATIONS

ACS	*Archives Centrales Salésiennes, 1111, via della Pisana, 00163 Roma.*
AJAN	*Archives de l'école Jésus-Adolescent, Nazareth, Israël.*
Annali	E. CERIA, *Annali della Società Salesiana,* Torino, SEI, 4 vols., 1941-1951.
APLJ	Archives du Patriarcat Latin, Jérusalem, Israël.
APSL	Archives de la Province Salésienne de Lyon, 14, rue Roger-Radisson, 69322 Lyon, France.
APSMO	Archives de la Province Salésienne du Moyen-Orient, Bethléem, Israël.
APSP	Archives de la Province Salésienne de Paris, 393 bis, rue des Pyrénées, 75020 Paris, France.
Arch. Aff. Etr.	Archives du ministère des Relations Extérieures, quai d'Orsay, Paris, France.
Chronique manuscrite	Chronique de l'Orphelinat de Jésus-Adolescent à Nazareth; AJAN 3001-3004.
Journal de la basilique	Carnets de M. Caron; AJAN 6001.
Nazareth autrefois et aujourd'hui	*Nazareth autrefois et aujourd'hui, avec une notice sur l'Orphelinat de Jésus-Adolescent,* Nice, 1908.
Verbali del Consiglio	Procès verbaux des séances du Conseil provincial salésien de Bethléem. Registres en APSMO.

INTRODUCTION

Jésus-Adolescent à la fin du vingtième siècle

L'une des vues de Nazareth en Galilée du dernier tiers du vingtième siècle, qui illustrent l'article sous ce mot de l'*Encyclopaedia Judaica*,[1] montre une cité en voie de modernisation accrochée à un amphithéâtre de collines, entassement désordonné de maisons plus ou moins cubiques. A l'examen, quelques constructions surprennent par leurs dimensions. Les habitants les reconnaissent aussitôt. Dans le bas quartier, formant corps avec un couvent et une hôtellerie, c'est l'église de l'Annonciation, «la plus grande des églises du Moyen-Orient» selon la légende de l'image, avec une immense coupole conique; au début de la montée, sur la gauche, un ensemble dans la verdure, l'«hôpital français»; au dessus de la grande église, un bâtiment relativement important, l'école des Frères des Ecoles Chrétiennes; et enfin, tout en haut et bien détachées sur le ciel, deux bâtisses étroitement accolées, dont l'une est à l'évidence une église gothique dépourvue de ses clochers. Sans savoir exactement pourquoi, les gens du lieu appellent ces bâtisses *Abouliatama,* c'est-à-dire *Père des orphelins.* Pour les Européens, c'est Jésus-Adolescent.

Au début des années quatre-vingt, *Abouliatama* était un externat de près de cinq cents jeunes Arabes de neuf à dix-huit ans, chrétiens pour la moitié, musulmans pour l'autre, qui, en neuf ans (trois classes primaires, trois classes complémentaires correspondant à un premier cycle d'enseignement secondaire, et trois classes techniques ou professionnelles, selon l'option), couronnés si possible par un baccalauréat technique, acquéraient une formation suffisamment poussée pour leur ouvrir en Israël l'accès d'écoles supérieures ou d'emplois recherchés en mécanique générale et menuiserie-ébénisterie. S'ils étaient doués, ils iraient ensuite au Technion de Haïfa... Les visages de ces adolescents de bonne race et bien élevés étaient beaux, ouverts et souriants. Les regards fuyants, les bouches ricanantes étaient rares dans leurs groupes.

On sait que Nazareth, peuplée alors de quelque quarante mille habitants, est l'une des villes arabes d'Israël. Depuis 1972, la direction de l'école était entre les mains de prêtres d'origine italienne relevant de la province salésienne du Moyen Orient. Mais un abondant personnel arabe l'aidait dans son oeuvre d'éducation. Les avis distribués, les inscriptions des couloirs et des salles de classes, les livres scolaires, l'enseignement qui résonnait aux heures de cours, tout était en langue

[1] T. 12, Jérusalem, 1971, col. 901-902.

arabe, que seul l'hébreu remplaçait pour certaines matières techniques. Quelques élèves comprenaient un peu d'anglais, mais il était rare d'en trouver aptes à entendre le français, langue qui apparaissait pourtant sur une inscription voisine de l'entrée. Selon elle, des Français et des Belges furent à l'origine de l'oeuvre. Les adultes vous font bientôt savoir qu'en d'autres temps, on y parla français. C'est l'histoire bientôt centenaire de l'école et de l'église Jésus-Adolescent que nous allons raconter.

L'histoire un peu détaillée d'une communauté humaine enrichit l'esprit. Elle est particulièrement fructueuse quand il s'agit d'une communauté scolaire. En Orient, le spectacle de la rue est, à lui seul, d'une incessante variété. A Nazareth, les couleurs et les images abondent, l'ordinaire des jours est pittoresque et coloré. Nous sommes au carrefour de l'Europe et de l'Asie, au pays de la Bible et dans la cité la plus merveilleuse pour un chrétien, celle qui vit grandir Jésus. Une école est une porte sur la culture. Un monde différent y naît et croît à chaque génération. Celle-ci a d'évidence contribué à ouvrir un peuple d'Orient à l'Occident technicisé. Le passage d'un monde à l'autre semble s'y faire aujourd'hui dans de bonnes conditions. La connaissance de son mécanisme historique serait certainement précieuse à la compréhension des adultes qui menèrent ensuite la cité. L'oeuvre était de type religieux et «missionnaire». A quoi prétendirent les salésiens qui, autrefois, lui donnèrent une forme et une vie? Eurent-ils conscience du type de l'acculturation à laquelle ils soumettaient les enfants du pays de Jésus? Comment la population réagissait-elle? Eprouvèrent-ils des mécomptes? En quels ordres? A quelle méthode d'éducation eurent-ils recours? A quels résultats sont-ils parvenus? Est-il possible d'éclairer par l'étude de ses origines proches la mentalité d'une population palestinienne, qui séduit, étonne ou encore surprend tellement aujourd'hui?

Les questions que nous nous sommes posées ont été multiples. Leur foisonnement empêchait de répondre à toutes. L'histoire d'une institution de cette sorte ne se ramène pas à celle de ses propriétés et de ses murs. Des gens qui s'y succédèrent lui modelèrent un visage. Ils eurent des desseins, nourrirent des illusions, connurent des échecs, vécurent peut-être des heures de gloire. Ils avaient à l'esprit des modèles qu'ils appliquèrent ou qu'ils refusèrent de reproduire. Membres de sociétés plus vastes: l'Eglise, des nations, une société religieuse structurée, ils en dépendaient de plus ou moins bon gré. L'école subissait les effets d'orientations données au loin, qu'elle n'acceptait pas toujours. Le défilé des années dit tout cela. Les six premiers chapitres de cette histoire montreront une oeuvre qui naquit au temps des Turcs en 1896, puis vécut ses jeunes années jusqu'à son insertion dans Israël en 1948. Tout pacifiques qu'aient été les hommes qui la régirent, des conflits les opposèrent les uns aux autres ou tous en corps à un gouvernement ou aussi, dans leur tête, aux autorités religieuses immédiates (Bethléem, centre provincial salésien) ou supérieures (Turin) de leur congrégation. Les plus valeureux firent de grands projets et parvinrent à les mettre en oeuvre. Ils bâti-

rent l'école et l'église. Ils connurent des déboires, la maladie et la mort. La politique et l'économie du monde leur facilitaient parfois la vie et, le plus souvent, la leur compliquaient étrangement. La paix et la prospérité sont rares au Proche Orient. La guerre de 1914-1918 d'abord, le terrorisme arabe de 1936 ensuite, ont coupé l'histoire de l'oeuvre de Nazareth. Pour nous, ils en ont défini les périodes. Nous décrirons donc la fondation de Jésus-Adolescent (chap. I), le régime du protectorat français jusqu'en 1914 (chap. II), l'église de Jésus-Adolescent jusqu'à la même date (chap. III), les malheurs de la première guerre mondiale (chap. IV), la période faste de l'orphelinat entre 1919 et 1936 (chap. V) et l'orphelinat dans la tourmente entre 1936 et 1948 (chap. VI). Nous verrons alors fonctionner cet orphelinat dans sa vie la plus courante (chap. VII). Ce microcosme rassemblait des gens de plusieurs races au service de jeunes Arabes, qui s'initiaient à la vie dans un cadre culturel et dévotionnel particulier, maintenu avec soin par des Français attentifs. Ils s'y épanouissaient cependant, joyeux et rieurs.

L'auteur de cette histoire voudrait raconter l'évolution heureuse et bousculée de l'oeuvre avant 1918, au temps des Turcs, et après 1918, au temps des Anglais, jusqu'à la création de l'Etat d'Israël en 1948. Le récit couvre les cinquante-deux premières années de l'institution (1896-1948) et s'arrête donc à cette dernière date, qui fournit une césure commode. Jusqu'en 1948, Jésus-Adolescent mérita en effet à peu près son titre d'orphelinat. C'était un internat, qui donnait une culture française aux enfants recueillis. A partir de 1948, sous un nouveau pouvoir, qui, du reste, l'aiderait un jour à grandir encore, l'oeuvre a progressivement changé. L'internat est devenu externat, l'école d'enseignement général est devenue une école technique et, de française qu'elle était, la culture distribuée est devenue avec les années franchement arabe. Enfin et, peut-être, surtout, le milieu en principe chrétien homogène est devenu pluraliste, entraînant un changement très important dans l'éducation donnée.

La documentation

On a beaucoup écrit et imprimé sur l'orphelinat salésien de Nazareth. Nombre de documents ont été conservés. L'exploration des dépôts d'archives des centres salésiens de Nazareth, Bethléem, Lyon, Paris et Rome, du patriarcat latin de Jérusalem et aussi du Quai d'Orsay (Affaires étrangères) à Paris, n'est pas décevante. On y trouve notamment une partie des registres de comptes et des registres de notes des élèves tenus par l'administration locale, une chronique demeurée manuscrite, des articles sur la maison disséminés dans la revue de la congrégation salésienne de langue française (le *Bulletin salésien*), les carnets de l'abbé Maxime Caron, promoteur de la basilique, des brochures et des prospectus sur l'orphelinat du début du siècle, une collection de l'*Echo de Nazareth*, qui a été le périodique de l'oeuvre pendant environ vingt ans, enfin des éléments de sa cor-

respondance administrative active et parfois passive avec les centres provinciaux salésiens de Bethléem et de Lyon et le centre mondial de Turin, avec le consulat français de Beyrouth, le consulat général français de Jérusalem et l'ambassade de France de Constantinople. La description sommaire des principaux de ces documents suivra les phases du déroulement de l'histoire de l'école.

L'oeuvre de Nazareth fut créée en 1896 par le salésien français Adrien Nèple (1828-1898), qui réalisa alors un projet déjà ancien du P. Antonio Belloni, fondateur de l'Oeuvre de la Sainte-Famille, minuscule association religieuse agrégée en 1891 à la Société salésienne de don Bosco. En 1908, une brochure anonyme intitulée *Nazareth autrefois et aujourd'hui, avec une notice sur l'Orphelinat de Jésus Adolescent* [2] relata cette naissance et les difficiles premiers pas de la maison. Elle émanait du P. Athanase Prun,[3] successeur du P. Nèple et bâtisseur du nouvel orphelinat sur les hauteurs de Nabi Saïn. Quatre ou cinq ans plus tard, celui-ci, remania et amplifia son petit livre, qu'il intitula plus exactement: *L'Orphelinat de Jésus Adolescent à Nazareth.*[4] C'était une suite d'articles aboutés l'un à l'autre selon un ordre vaguement chronologique. Le «Nazareth aujourd'hui» de 1908, comme celui de 1913, était surtout Jésus-Adolescent, vers lequel l'auteur s'efforçait de drainer les offrandes des Français fortunés, à qui l'ouvrage était clairement destiné. La page de faux-titre était remplacée par une page de tract suffisamment explicite ainsi libellée: «A qui faut-il adresser les offrandes? Les personnes désireuses de venir en aide à l'Orphelinat de Jésus-Adolescent peuvent envoyer leurs offrandes par chèque ou mandat-poste aux deux adresses ci-dessous: Le Très Révérend Père Athanase Prun...» Pour les intéresser et les convaincre, celui-ci leur décrivait dans sa brochure: «la Galilée au temps de Jésus», «la Galilée aujourd'hui», «la demeure de Jésus», l'«état actuel» de Nazareth, «les Protestants à Nazareth», les débuts de «l'Orphelinat de Jésus-Adolescent», «l'Orphelinat transféré à Nabi-Saïn», «un secours qui vient à point», l'histoire d'une «médaille miraculeuse», l'«histoire du Docteur Warten», un protestant entreprenant et maladroit (dont le véritable nom était du reste Fartenn), les «nouvelles épreuves» de l'oeuvre commençante, un «secours inespéré», «un pèlerinage à pied de Nazareth à Jérusalem», «l'Orphelinat de Jésus-Adolescent en 1899», «le Père Athanase», «la Dame du Miracle», le «retour à Nazareth» du «fondateur» qui s'en était allé en France quêter des subsides, la remise d'une «décoration» par le gouvernement turc au P. Athanase lui-même, etc. Le P. Prun arrangeait des dialogues, reproduisait des lettres ou des relations, rappelait des traits bibliques à propos de villages qu'il traversait dans ses excursions. La plupart de ses récits étaient pittoresques. Le portrait des cinq «effendis», émissaires du pacha turc de Saint-

[2] Nice, Imprimerie-lithographie de l'Association du Patronage Saint-Pierre, 1908, 116 p.

[3] Né à Cosne-sur-Loire, Nièvre, France, le 9 janvier 1861; mort à Alexandrie d'Egypte le 24 janvier 1917.

[4] Nice, Impr. du Patronage Saint-Pierre, 1, place d'Armes, s. d. (1913), 160 p.

Jean d'Acre, avec leurs «insolites redingotes noires» et leurs «longs tarbouches rouges bien détirés», grands amateurs d'*arak* (eau de vie aromatisée), que le directeur de Jésus-Adolescent endormit avec un bon repas et qui repartirent vers leur patron lestés d'un bakchich de «trois napoléons», est fort bien venu. On aurait cependant tort de prendre argent comptant toutes les histoires du P. Athanase. La comparaison entre certaines d'entre elles et des relations antérieures des mêmes faits (en particulier dans le *Bulletin salésien*) prouve que cet homme rusé, plus soucieux de sa réputation de Français philanthrope que de l'exacte vérité de son journal, présentait les faits à sa manière, c'est-à-dire à son avantage et sous une forme romancée, et qu'il taisait tout ce qui ne servait pas à sa cause. Ses brochures, si précieuses qu'elles soient, doivent être lues d'un oeil critique.

Dans sa dernière partie, le petit livre du P. Prun parlait de la construction d'une «basilique», temple digne du «divin adolescent», qui se dresserait bientôt «sur ces hauteurs si souvent foulées par ses pieds divins». Commencée en 1907, elle ne fut consacrée qu'en 1923. C'était une idée de «Monsieur le chanoine Caron, supérieur du Petit Séminaire de Versailles».

L'abbé Maxime Caron (1845-1929) narra les vicissitudes de cette construction dans les deux carnets de son *Journal de la basilique* (150 mm x 90 mm, 310 et 150 p. couvertes),[5] autre source importante pour nous. Pour aider sa mémoire, il y résumait les lettres que le directeur Prun lui écrivait sur les progrès de l'église; il y expliquait les démarches et énumérait les dons de madame Charlotte Foäche, née de Cevilly, sa dirigée de Versailles, qui sacrifiait sa fortune à cette oeuvre lointaine. Ses carnets furent aussi les confidents de ses impressions, de ses déceptions, de ses joies et de ses peines de supérieur d'une maison d'où il était chassé par les soins du gouvernement français. Le *Journal de la basilique* est donc à sa manière le «Journal de l'âme» d'un prêtre, qui fut indissolublement lié à l'histoire de Jésus-Adolescent et qui parvint à infuser une spiritualité honorable à l'oeuvre salésienne de Nazareth de la première moitié du vingtième siècle.

Durant la première guerre mondiale, l'abbé Caron fit publier en France un récit du P. Prun sur ses derniers mois de 1914 en Galilée, région que la Turquie entraîna dans le conflit.[6] Quoi qu'en dise la page de titre, le texte tout entier était du P. Athanase, qui, depuis sa retraite forcée d'Alexandrie d'Egypte, l'avait fait parvenir au prêtre de Versailles. Celui-ci n'avait pourvu qu'à l'introduction. L'histoire était vivante à souhait. Un exemplaire de ce petit livre, déposé aux archives de l'école salésienne de Nazareth,[7] est d'autant plus précieux pour nous qu'il a été annoté et corrigé par le P. Emile Riquier (1878-1945), directeur de l'oeuvre

[5] AJAN 6001.

[6] M. CARON, *Le contre-coup de la guerre en Terre Sainte*, Nice, Impr. de l'Association du Patronage St-Pierre, 1916, 64 p.

[7] AJAN, 2003.

lors des événements qui y sont relatés et donc lui aussi acteur et victime des journées terribles de novembre 1914.

La chronique manuscrite de la maison de Nazareth est, dans son ensemble, une source précise, exacte et intéressante pour la période, d'abord calme, ensuite de plus en plus mouvementée, qui va de 1923 à 1948. Les règlements salésiens obligeaient les directeurs des maisons de la congrégation à rédiger ou à faire rédiger la chronique de leur institution. Nazareth ne s'est pas tout de suite pliée à cette norme et, quand elle a commencé de l'appliquer, ce fut aux moindres frais. Pour ses cinquante premières années, nous disposons toutefois de quatre registres plus ou moins épais, de plus en plus soignés à mesure que le temps s'écoulait. Le premier, très mince, est dû au P. Athanase Prun, le bâtisseur; le deuxième, enrichi de photographies et de documents contemporains (programmes de fêtes), a été successivement rédigé par les P.P. Etienne Heugebaert, Pierre Gimbert et Elie Latil, qui furent directeurs de l'oeuvre entre 1923 et 1938; le troisième, rempli jusqu'au bord, est surtout de l'écriture du P. Auguste Crozes, qui occupa une place unique à Jésus-Adolescent entre 1938 et 1946; enfin, le quatrième, composé, semble-t-il, par les P.P. Marcel Prigent et René Chodorge, commence à la fin de l'année 1946. Il convient de les regarder ici d'un peu près.

Le premier registre,[8] entièrement de la main du P. Prun, couvre les années 1905 à 1914 pour la partie manuscrite, la seule qui soit de véritable chronique. Pour la période primitive (1896-1904), il faut explorer le texte imprimé et collé sur les pages du registre, c'est-à-dire des extraits des brochures déjà signalées sur l'orphelinat de Jésus Adolescent. La chronique elle-même est en partie rétrospective et, le plus souvent, simplifiée. Les années 1905 et 1906 y sont présentées chacune en une petite page, qui a été rédigée après coup. L'année 1907-1908, celle du directorat de Mario Rosin et d'un voyage du supérieur général don Rua en Terre Sainte et à Nazareth, est racontée en quatre pages. Ensuite, il n'en a pas fallu au rédacteur plus de deux, écrites à la diable, pour passer du 24 septembre 1908 au 12 avril 1911. Qui fouille ce registre pour y trouver des traces des années pénibles du directeur Ercole Cantoni (1908-1911) en est à peu près pour ses frais. De juillet 1910 à avril 1911, pendant un long voyage du P. Prun en Europe, la chronique est demeurée purement et simplement muette. Les trois années qui précédèrent la guerre sont toutefois mieux loties: le premier directorat d'Emile Riquier (1911-1914) a été raconté en quelque vingt-quatre pages, où, du reste, les problèmes financiers, pour lesquels le rédacteur Prun éprouvait un penchant prononcé, occupent une large place. Cette chronique a été interrompue par les événements de l'été 1914.

Athanase Prun mourut en exil (24 janvier 1917). Alors qu'apparemment

[8] 295 mm × 190 mm, 22 folios manuscrits et 12 folios sur lesquels les pages d'une brochure ont été collées; AJAN 3001.

Emile Riquier, revenu à Nazareth pour un deuxième directorat (1919-1923) après le départ des Turcs et l'arrivée des Britanniques, s'intéressait peu à la chronique de sa maison, son successeur Etienne Heugebaert,[9] directeur de 1923 à 1932, s'en préoccupait à l'évidence beaucoup. Il y parlait aux générations à venir. Le deuxième registre,[10] qui fut ouvert par lui, couvre les années 1923-1936. Pour l'essentiel, il fut écrit successivement, au cours de leurs mandats, par ledit P. Heugebaert, par le P. Pierre Gimbert et par le P. Elie Latil, qui lui succédèrent. Quelques fragments sont d'une autre main (le coadjuteur Théodore Herrmann). Désormais, le texte mérite tout à fait son titre de chronique. Les événements sont racontés avec soin. Le P. Heugebaert, formé dans sa petite enfance par les Frères des Ecoles Chrétiennes de sa ville natale de Bailleul (Nord), avait une écriture superbe. Flamand positif, il désignait par leurs noms propres les gens et les choses. Grâce à lui, nous connaissons — pour ses années de supériorat — les officiants des grands-messes solennelles de la basilique, les titres des pièces de théâtre représentées les jours de fête, les noms et parfois le montant des traitements de plusieurs domestiques et professeurs civils autochtones, divers changements d'attribution des locaux de l'oeuvre, les programmes exacts des festivités religieuses et profanes, les détails des réjouissances des mardis gras, etc., etc. Il est vrai que, chemin faisant, ce chroniqueur attentif s'est un temps lassé. Les six années réglementaires de son mandat (le directeur salésien était élu pour trois ans, et son mandat n'était en principe renouvelé qu'une fois) lui suffisaient. Il a négligé les années scolaires 1929-1930 et 1930-1931. Les pages qu'il a découpées dans les relations contemporaines du *Bulletin salésien* et de l'*Echo de Nazareth,* puis collées sur les feuilles de son registre, ne suppléent qu'à demi à ses longues lacunes. Ce directeur de Jésus-Adolescent confondait parfois les genres: la chronique devenait son journal intime et le recueil de ses confidences. Son préfet (sous-directeur) se montrait, écrivait-il, pour le moins «très imprudent»; il faisait jaser à Nazareth; puis, après qu'il se fut éclipsé de la maison sans en avoir reçu l'autorisation formelle, il le qualifiait de «fugitif», terme qui, en langage canonique, est un bien gros mot. Les soucis financiers l'accablaient, il le disait aussi... Enfin, en décembre 1932, neuf ans (soit trois mandats) ayant passé et son successeur ayant été désigné, il s'effaça. Il le fit dans son registre avec piété et une certaine pompe. On lit à la date du 25 novembre 1932: «Arrivée du T. R. P. Gimbert»; et, peu après, à côté de sa propre photographie en buste, évidemment collée là par lui: «Heureux de céder les rènes à des mains aussi expérimentées, le P. Etienne Heugebaert qui a dirigé la Maison depuis Décembre 1923 prie la Sainte Famille de Nazareth: Jésus Adolescent, le Roi adoré de cette Maison, Marie Auxiliatrice, sa Reine tant aimée, notre bon Procureur, Saint Joseph, d'aider le T. R. P. Gimbert

[9] Né à Bailleul, Nord, en 1875; mort à Tunis en 1952.
[10] 330 mm × 210 mm, 92 folios; AJAN 3002.

à diriger selon l'esprit de notre Bienheureux Père Don Bosco toute cette joyeuse Maisonnée confiée à sa solicitude paternelle. - Nazareth, 4 décembre 1932. Heugebaert E. S.S.».[11]

Les pages suivantes du registre (janvier 1933-avril 1936) sont d'un homme remarquable, Pierre-Marie Gimbert,[12] qui avait été provincial de Lyon (1925-1931) et qui allait ensuite fonder l'oeuvre salésienne d'Haïti (en 1936). Longues et rapides pattes de mouche, style elliptique, grande franchise alliée à beaucoup de retenue, informations consciencieuses, bienveillance sans naïveté, esprit surnaturel constant, l'humble, vaillant et bon P. Gimbert transparaît de la chronique de ces belles années de Jésus-Adolescent.

Après son départ (avril 1936), en quelques mois l'école s'engagea dans des temps troublés dont elle ne sortirait pas avant le début des années 1950. Le registre le dit à cet endroit de manière imprévue. Trois de ses folios, que nous savons avoir été écrits par le P. Richard Salom (1901-1954) et concerner le litige franco-italien de 1936, ont été soigneusement sectionnés, éliminés et remplacés par une chronique incolore, écrite par un autre, qui n'avait pas été témoin des événements relatés. Les auteurs de ce petit méfait imaginaient-ils que les historiens de l'avenir les identifieraient sans peine et recourraient, pour reconstituer ces semaines d'orage, pendant lesquelles le Quai d'Orsay à Paris et le Secrétariat d'Etat du Vatican à Rome intervenaient auprès des autorités salésiennes sur le statut du petit orphelinat, aux longues et furieuses relations que le chroniqueur Salom expédiait simultanément à son supérieur provincial de Lyon? Les dernières pages du registre sont couvertes par l'épaisse et élégante écriture du successeur du P. Gimbert, Elie Latil.[13]

Le troisième registre de la chronique manuscrite nazaréenne[14] concerne la période qui va d'octobre 1936 à juillet 1947. Le récit émane ici quelque peu du P. Elie Latil, pour ses deux ans de directorat (1936-1938) relatés dans le début et, à l'autre extrémité du document (année 1947), du P. Marcel Prigent,[15] l'homme du temps des réfugiés arabes. Il est surtout l'oeuvre du P. Auguste Crozes, unique chroniqueur des années difficiles 1938-1946. Auguste Crozes,[16] l'une des cinq ou six grandes figures de l'histoire de notre orphelinat, était certes un homme intelligent et instruit; mais il était aussi nanti d'un tempérament rugueux, explosif, opiniâtre et sans aucune souplesse. Nulle élégance dans son écriture plébéienne scrupuleusement formée. Aux jours d'épreuve (nombreux) comme aux jours de joie (plutôt rares), il demeura fidèle à sa chronique. Inlassable, il lui confia le

[11] Ce sigle désignait alors la Société Salésienne.
[12] Né à Châteaubourg, Ille-et-Vilaine, France, en 1881; mort à Pétion-Ville, Haïti, en 1980.
[13] 1884-1957.
[14] 330 mm × 210 mm, 162 fol. entièrement couverts; AJAN 3003.
[15] 1911-1964.
[16] 1900-1974.

détail de ses journées paisibles ou mouvementées du temps du terrorisme arabe (1936-1939) et de la guerre mondiale (1939-1945). C'était son journal de bord, toujours précis sur les dates et même les heures des événements ainsi que sur les personnes qu'ils mettaient en cause. Il y enregistrait avec un curieux scrupule d'infimes détails pour sa propre gouverne et afin de pouvoir éventuellement répondre aux gens qui, oublieux ou de mauvaise foi, tenteraient de le mettre dans son tort. Sa mémoire écrite viendrait alors à son secours. Quelques lignes au hasard d'une semaine relativement calme de juin 1939 donneront un échantillon de sa littérature: «18 juin. Dimanche. 11 h 30: classe de politesse par le P. Directeur en étude. Jad et Joseph Younès viennent remercier le P. Directeur de son intervention au Tribunal. Les enfants jouent au ballon dans le champ de Nabi Saïn: les épines crèvent le ballon. - 19 Juin. Lundi. M.M. Verboket et Saqr sont souffrants: Jos. Gériès, A. Boladian et Farid Nicola les remplacent en classe. Notre domestique Sobbhé est frappé par les rebelles. - 20 Juin. Mardi. 11 h 30: classe de chant. Les deux Saqr sont au lit avec la fièvre». On imagine avec quelle abondance de détails ce chroniqueur scrupuleux décrivit les péripéties des jours graves de 1941, qui entraînèrent la fermeture de l'école au temps des vacances de Pâques. L'orphelinat ne serait plus réouvert; l'ensemble allait être loué à l'armée polonaise de 1942 à 1947.

Pour notre période, le dernier cahier de la chronique manuscrite [17] va du 27 janvier 1948 au mois d'août 1953. Le rédacteur principal a été ici le P. René Chodorge (1910-1969), qui fut directeur à Nazareth de 1948 à 1954. Il y a décrit avec soin et du point de vue nazaréen l'année dramatique 1948, les désordres de l'armée secrète arabe, l'afflux des réfugiés à l'orphelinat, la progression rationnelle de Tsahal, l'entrée des Juifs dans la maison et dans la ville, étape de leur prise de possession de l'ensemble de la Galilée.

La chronique de Jésus-Adolescent a été de bonne qualité pendant la deuxième moitié de la période dont nous allons maintenant conter l'histoire.[18]

[17] 270 mm × 210 mm, 54 fol.; AJAN 3004.

[18] Description de la dernière des sources importantes, la série de l'*Echo de Nazareth*, au chap. VI, *infra*. — Nous tenons à remercier ici chaleureusement les salésiens italiens de la province du Moyen-Orient, le directeur de Nazareth Giacomo Amateis et, plus encore, l'inspecteur Vittorio Pozzo, pour la lecture amicalement critique qu'ils ont bien voulu faire de ce livre avant son impression.

Chapitre I

LA FONDATION DE JÉSUS-ADOLESCENT

Le songe du vieux notaire

En octobre 1893, le *Bulletin salésien,* organe de langue française des oeuvres de don Bosco,[1] lançait un appel volontairement éloquent en faveur d'un orphelinat à construire à Nazareth en Galilée. Il provenait d'un vieillard doux, instruit, pieux et enthousiaste, Adrien Nèple, natif de Mâcon, ancien notaire devenu profès salésien à soixante-trois ans, ordonné prêtre à soixante-quatre et résidant à Bethléem en Palestine depuis quelque vingt mois. La plume à la main, il rêvait:

> «Je voudrais que chacun de nos lecteurs éprouvât les sentiments que nous éprouvons nous-mêmes en songeant à Nazareth; Nazareth où s'est écoulée une partie si notable de la vie du Sauveur; Nazareth qui réveille en nous le souvenir des plus suaves vertus; Nazareth où la Sainte-Famille nous a montré le type admirable de la famille chrétienne; Nazareth dont les protestants se sont emparé, hélas! comme d'une proie, semant l'or à profusion pour dessécher les âmes et leur arracher du coeur le culte si fécond de Marie et des saints. - Quand donc d'importantes offrandes nous permettront-elles de bâtir un Orphelinat sur le terrain que nous possédons et d'offrir un asile à tant de pauvres enfants exposés à toutes les séductions de l'hérésie?».[2]

Quand il égrenait ces saintes réflexions, qui donnent une juste idée des intentions des fondateurs de l'oeuvre de Nazareth, Adrien Nèple n'avait pas encore vu la cité pour laquelle il épuiserait en quelques mois ses dernières forces.

Nazareth en Galilée à la fin du dix-neuvième siècle

«Même de nos jours, écrivait Ernest Renan en 1863, Nazareth est encore un délicieux séjour, le seul endroit peut-être de la Palestine où l'âme se sente un peu soulagée du fardeau qui l'oppresse au milieu de cette désolation sans égale».[3] C'était au temps des Turcs, qui aggravaient encore une décadence séculaire. La Judée était en grande partie rocheuse, sèche et nue; et la Galilée elle-même avait perdu son manteau de verdure des temps messianiques. Les nappes vertes d'herbes printanières et le «velours uni des blés et des orges» n'égayaient le paysage que pen-

[1] Don Bosco était mort le 31 janvier 1888.

[2] Relation anonyme, mais certainement écrite par Adrien Nèple, intitulée: «Orphelinats catholiques de Bethléem, Beitgémal, Crémisan», *Bulletin salésien*, octobre 1893, p. 199-200.

[3] E. RENAN, *Vie de Jésus*, 2ème éd., Paris, 1863, p. 26.

dant de trop brèves semaines. De part et d'autre, en Judée et en Galilée, les populations, surtout musulmanes, n'étaient guère accueillantes à l'étranger. La petite ville galiléenne de Nazareth, «située dans un pli de terrain largement ouvert au sommet du groupe de montagnes qui ferme au sud la plaine» d'Esdrelon, faisait exception. Ses blanches maisons cubiques à terrasses et, parfois, à toits rouges, se détachaient sur un paysage qui n'avait rien de triste, parmi les rochers des montagnes grisâtres parsemées d'arbustes aux fraîches couleurs. Des haies de cactus toujours verts, des oliviers, des figuiers, des grenadiers la quadrillaient de teintes vives et gaies.[4] Un évêque français trouvait alors à Nazareth un aspect "riant" et "doux à l'oeil", plein de fraîcheur et de poésie.[5]

Il est vrai que cette plaisante douceur fondait et s'évaporait à qui s'engageait dans le labyrinthe de la ville basse, aux rues étroites, tortueuses, raides, glissantes en hiver et fort semblables à celles des bourgades du Latium. Mais, là encore, la comparaison était favorable à la ville de Jésus. Un voyageur français passant à Nazareth en 1894 écrivit dans son journal:

> «Le long de la petite rue poudreuse (...) s'ouvrent surtout des boutiques de sellerie où l'on vend des harnais gaîment peinturlurés dans le goût oriental. Au dessus des murs bas des jardins, apparaissent des figuiers, des grenadiers, des palmiers que des vignes enlacent. Pas de rues obscures et voûtées, pas de farouches grillages aux fenêtres, comme dans les vieilles villes de l'Islam. Les rares passants vêtus de longues robes et coiffés de fez rouges, ont la figure jolie, l'air très doux, le sourire ouvert. Nazareth, en somme, malgré la banalité de ses petits monuments et de ses rues, a je ne sais quel attrait accueillant et bon qui nous repose du grand charme morne des villes musulmanes».[6]

La population — qui n'était jamais dénombrée avec exactitude — s'élevait à quelque huit mille habitants, distribués par quartiers selon la religion professée. Elle était en forte majorité chrétienne. En 1858 un voyageur anglais, qui s'était vraisemblablement informé auprès de l'administration, assurait qu'il y avait à cette date à Nazareth 1.040 Grecs orthodoxes, 520 Grecs catholiques, 480 Latins, 400 Maronites et 680 Musulmans.[7] Les 2.440 chrétiens auraient alors représenté les 78% de la population nazaréenne. Avant la guerre de 1914, l'excellent guide de Notre-Dame de France à Jérusalem estimait que, sur 7.000 habitants, il n'y avait à Nazareth que 1.600 musulmans, les autres étant chrétiens.[8] La proportion

[4] Voir, par exemple, *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 14.

[5] M. LANDRIEUX, *Aux pays du Christ: Egypte, Palestine*, 6ème éd., s. d. (1919), p. 87. Le premier voyage de Mgr Maurice Landrieux en Terre Sainte datait de 1890. Voir p. V.

[6] P. LOTI, *La Galilée*, 28ème éd., Paris, 1896, p. 52-53. Le voyage ici raconté par P. Loti datait de 1894.

[7] Le docteur Robinson, dans le *Murray's Handbook for Travellers in Syria and Palestine*, part II, London, 1858, p. 359-360.

[8] *La Palestine. Guide historique et pratique*, par des Professeurs de N. D. de France à Jérusalem, 2ème éd., Paris, 1912, p. 442.

n'avait donc pas évolué: c'était encore une ville aux quatre cinquièmes chrétienne. De fait, l'Européen s'y trouvait *at home,* chez lui, parmi des gens d'une civilisation nourrie aux mêmes sources que la sienne. Les Nazaréens et les Nazaréennes en visite au campement du voyageur cité de 1894 arrivent sans esclandre, «soulèvent discrètement notre porte de toile après avoir demandé la permission d'entrer, les hommes, pour nous vendre des vases de terre irrisée (*sic*) trouvés dans des tombeaux; les femmes, toutes jolies, pour nous offrir des petits voiles de mousseline brodés par elles d'après une tradition de dessin particulière à ce pays». Et cet auteur de remarquer: «Ils sont chrétiens, les vendeurs et les vendeuses, et il y a dans leurs manières je ne sais quoi d'aimable, de franc, de presque fraternel, pourrait-on dire, qui nous change des continuels marchandages et duperies, chez les juifs des bazars levantins».[9] Quand la nuit vient, «de Nazareth, endormie à nos pieds, monte vers nous la clameur des chiens errants, qui est le bruit continuel des nuits dans les villes de l'Orient. Mais nous n'entendons pas chanter les muezzins, car nous sommes ici sur une terre presque chrétienne».[10] Nazareth passait ordinairement pour une ville paisible. «...il n'y a ni haine, ni secte, ni fanatisme oriental, ni altercation, ni féroces vengeances. Nazareth, c'est le pays de la paix chrétienne: les moines y vivent dans une parfaite tranquillité, et leurs oeuvres pieuses et charitables ne sont troublées par personne. A Jérusalem, Bethléem, Jaffa, Caïffa,[11] Tibériade, les éléments turcs ou juifs sont toujours si discordants et les chrétiens si turbulents. Ici, c'est la paix profonde».[12]

Les voyageurs du temps ont célébré à l'envi la beauté des Nazaréennes. Ils l'ont admirée quand, à la tombée du jour, les femmes et les filles allaient puiser l'eau de l'unique fontaine, pèlerinage obligatoire du touriste en Galilée. «...Nazareth n'a qu'une seule fontaine, encaissée sous une arcade encombrée de femmes et de jeunes filles qui s'en viennent lentement, la cruche vide dressée sur l'épaule ou penchée sur la tête et le voile rejeté en arrière. Cette allure solennelle, cette pose, ces draperies, ce cachet artistique, donneraient assez l'illusion d'une belle cariatide grecque, qui se serait mise en mouvement..».[13] Comme partout dans ces régions, les enfants étaient très quémandeurs de «bakchichs», et cela les rendait désagréables; mais ceux qui ne s'en détournaient pas trouvaient aux garçons un regard profond et grave.

La population nazaréenne gardait des moeurs simples, transmises de généra-

[9] P. Loti, *op. cit.*, p. 56-57.

[10] *Ibidem*, p. 57.

[11] En principe, au long de ce récit, nous laisserons à l'actuelle Haïfa son ancienne dénomination occidentale de Caïffa.

[12] M. Serao, *Au pays de Jésus*, trad. fr., Paris, 1903, p. 253-254. Le Guide déjà cité de Notre-Dame de France avait, sur Nazareth, une opinion différente, que l'histoire de la ville dans la première moitié du vingtième siècle ne semble pas avoir justifiée. Voir *La Palestine. Guide historique et pratique*, éd. cit., p. 442.

[13] M. Landrieux, *Aux pays du Christ, op. cit.*, p. 92.

tion en génération depuis les temps bibliques. C'était une civilisation de nomades du désert fine, sobre et persévérante. La route de Tibériade était mauvaise. Pour se déplacer, on se servait de ses jambes, on enfourchait un âne ou, à la rigueur, on se hissait sur un chameau. Les fiançailles et les mariages étaient conclus comme au temps de Sara et de Rébecca. Ces gens ignoraient absolument ce que nous appelons aujourd'hui le confort. Le premier salésien français de Nazareth s'étonna que, malgré des familles nombreuses, les pauvres de la ville n'aient eu alors besoin que d'une seule pièce et les riches de deux pour manger le jour et dormir la nuit. Il racontait à son supérieur général: «...Le soir venu, le divan ou salle de réception est converti en un vaste dortoir. Chacun prend son matelas, son tapis ou bien sa natte, et s'étend tout habillé pour goûter la douceur du sommeil. La famille est là toute entière: hommes, femmes, filles, gendres, enfants. Souvent la brebis, qui suit ses maîtres comme un petit chien, a aussi sa place au divan...».[14]

La culture religieuse de la région

Nazareth était pourtant mieux lotie que les villages voisins. Sa culture humaine et religieuse s'en ressentait. A partir du sommet du mont sur les pentes duquel elle était construite, sa position centrale se révélait bientôt. Des centaines de fois, les salésiens célébreront le spectacle: «Le regard plonge de tous côtés dans un horizon qui semble sans limite. On voit d'abord à l'est le Mont-Thabor qui dresse au loin sa cime majestueuse, au sud l'immense plaine d'Esdrelon avec Naïm et le petit Hermon; au sud-est, le Mont Gelboë, Zéraïm et Djenine; au sud-ouest, la chaîne du Carmel avec ses puissants souvenirs; au nord-ouest Sephoris, St. Jean d'Acre, et enfin au nord la ville de Saphed et le grand Hermon».[15] Mais cette région, l'une des plus célèbres du monde, n'avait pour richesses que son paysage, quelques épisodes d'évangile (Cana, Naïm, le lac de Tibériade...) et les souvenirs des combats que s'y livrèrent Egyptiens et Assyriens, Croisés et Musulmans, mamelouks et révolutionnaires français. Dans la direction de Safed ou dans celle de Tibériade, les villages galiléens étaient d'ordinaire misérables. Dans ces amas désordonnés de cases, les pauvres gens n'avaient personne pour instruire leurs enfants, surtout si, pour des raisons religieuses, ils refusaient de s'adresser aux écoles anglaises (protestantes), qui s'étaient mises à fleurir dans le pays. Mgr Grégoire Hajjar, évêque grec-catholique de toute la Galilée, écrivit vers 1905 au directeur de Jésus-Adolescent: «A peine arrivé dans mon nouveau diocèse, ce qui m'a le plus frappé, c'est le grand nombre d'orphelins et de pauvres mères éplo-

[14] Lettre d'Adrien Nèple à Michel Rua, Nazareth, 8 août 1897; éd. *Bulletin salésien*, octobre 1897, p. 256.

[15] Lettre d'Athanase Prun, s. d.; éd. *Bulletin salésien*, septembre 1903, p. 254.

rées qui se jettent à mes pieds, me priant d'intervenir auprès de votre grand coeur pour accepter chez vous tant de petits malheureux qui croupissent dans une misère noire et dans l'ignorance complète de Dieu et de la religion. Dans mon vaste diocèse, j'ai plusieurs petites paroisses qui n'ont pas d'école, et les catholiques de ces villages ou paroisses fréquentent forcément l'école protestante qui ne manque jamais, ou bien ils restent dans la plus complète ignorance».[16] Un ancien élève de Jésus-Adolescent devenu instituteur de l'une de ces malheureuses localités assurait en 1902: «Vous ne sauriez vous faire une idée de leur ignorance religieuse (celle des jeunes enfants d'Abelline). C'est un mélange de l'ancienne loi avec la nouvelle, quelque chose de l'Islamisme avec une foule de superstitions. Pas un mot de catéchisme. Le Curé catholique est très âgé, il n'en a jamais su bien long non plus, mais il est brave homme et c'est tout...».[17]

Nazareth, elle, avait des écoles qui étaient en majeure partie catholiques: celle des Frères des Ecoles Chrétiennes, dont le «Cher Frère Evagre» s'était diligemment occupé; celle des Dames de Nazareth en face de Casa Nova; [18] celle des Soeurs de Saint-Joseph de l'Apparition; celle enfin des franciscains de l'Annonciation. Diverses allusions nous ont déjà fait comprendre qu'elles subissaient une sérieuse concurrence du côté anglais. En 1893, il y avait en effet dans la ville basse de Nazareth tout un ensemble culturel (dépôt de bibles, bibliothèque et école) «protestant», qui avait des ramifications dans les quartiers de la ville; un établissement russe avec école normale formant des professeurs indigènes; et aussi, depuis peu, dans la ville haute, un orphelinat «protestant» pour jeunes filles, qui allait précipiter les décisions salésiennes.

Les protestants à Nazareth

Quand Renan avait visité Nazareth pour préparer son *Histoire des Origines du Christianisme,* lesdits «protestants» n'y avaient pas droit de cité. Mais, en 1893, ils y prospéraient depuis déjà une génération. Si j'en crois le P. Prun, témoin malveillant mais informé, l'Angleterre avait obtenu vers 1859 le libre établissement à Nazareth d'écoles et de missions — nécessairement anglicanes et donc «protestantes» dans la langue catholique — en réparation des mauvais traitements qu'y avait subis un pasteur de son Eglise, introduit en ville par un certain Giriés-el-Yacoub, personnage dont les Franciscains traçaient un sinistre portrait. A Naza-

[16] Lettre de Mgr Hajjar au P. Athanase Prun, s. d. (vers 1905), reproduite dans *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 69-70.

[17] Lettre d'Elias Touma à Athanase Prun, Abelline, 6 août 1902; éd. *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 71. La localité est dite aussi Abiline (Guérin) et aujourd'hui: Ibline. Elias Touma avait été le premier orphelin recueilli par le P. Nèple à Nazareth.

[18] Nom des hôtelleries franciscaines de Terre Sainte.

reth même, un temple avait été élevé; un hôpital, des écoles et un orphelinat dirigé par des dames et des demoiselles avaient été fondés. Le P. Athanase décrirait bientôt avec amertume l'activité de ces protestantes, dont il ne pouvait s'empêcher d'admirer le zèle: «Ces soeurs protestantes réunissent aussi les jeunes filles de Nazareth, et sous prétexte de leur enseigner les travaux d'aiguille, les font assister au prêche qui se fait expressément dans la salle de travail. Elles visitent aussi les malades dans les villages en même temps que les écoles, distribuent des remèdes, et cette distribution est toujours suivie de la lecture de la Bible».[19] Il dirait aussi: «Aujourd'hui (vers 1908) Nazareth compte quatre écoles protestantes dans les différents quartiers de la ville. Celle des grands garçons est très fréquentée par les grecs, les musulmans et malheureusement aussi par les catholiques à cause de l'enseignement de l'anglais. Tous les villages de la Galilée ont également leur école protestante pour garçons et fillettes...».[20]

Le projet d'orphelinat catholique à Nabi Saïn

En 1893, l'orphelinat protestant de filles implanté au nord du quartier grec et sur les pentes de Nabi-Saïn était devenu une leçon permanente pour les catholiques, qui avaient l'intention, depuis au moins une douzaine d'années, d'y élever à leur tour un puissant établissement analogue à celui que «le Père des Orphelins» (*Abouliatama*) de Palestine, Antonio Belloni, faisait prospérer depuis quelque trente ans dans la ville-soeur de Bethléem. Nous ignorons aujourd'hui qui, parmi eux, eut cette initiative, que la chronique salésienne attribue au seul chanoine Belloni.[21] En tout cas, en 1882, un prêtre de la grande famille nazaréenne des Tannous, qui était peut-être le fondateur de ce nom de la congrégation locale des Soeurs du Rosaire (1880), présentée cinquante ans plus tard par le P. Gimbert dans l'*Echo de Nazareth,*[22] avait acquis au sommet du Nabi Saïn environ soixante-dix hectares de terres, sur lesquelles il annonçait au Conseil de la ville son intention de faire dresser un énorme orphelinat de soixante mètres de long, de douze mètres de haut et comprenant quelque cent pièces grandes et petites.[23]

[19] *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 26.

[20] *Ibidem*, p. 26.

[21] Voir, par exemple: «Ayant pu de la sorte renforcer le personnel de ses diverses maisons, le bon Père pensa encore aux pauvres orphelins de la Galilée, qui depuis longtemps réclamaient un asile et une protection contre les menées des protestants, principalement à Nazareth. Il fit donc l'acquisition dans cette ville d'un vaste terrain placé dans le site le plus élevé du pays et il commença par planter des vignes ...» (Notice anonyme intitulée: «A la mémoire du ... chanoine Antoine Belloni», *Bulletin salésien*, octobre 1903, p. 265).

[22] P. Gimbert, «De Nazareth à Jérusalem. Les Soeurs du Rosaire», *Echo de Nazareth*, 62, avril 1934, p. 33 et sv.

[23] D'après la formule d'un «masbata» daté du 10 kanoun thani 1300 (10 janvier 1883), présenté à

Toutefois, dès lors peut-être, mais certainement peu après, don Tannous a été, à Nazareth, le prêtre-nom local du chanoine Belloni, sujet italien résidant à Bethléem, qui, avec son Oeuvre de la Sainte-Famille, pouvait en effet assumer une entreprise de cette envergure.

L'«Oeuvre de la Sainte-Famille» du chanoine Antonio Belloni

Le prêtre italien Antonio Belloni (1831-1903),[24] devenu peu après son ordination sacerdotale (1857) «missionnaire apostolique» (1859) du patriarcat latin de Jérusalem, avait créé en 1874, pour son orphelinat d'écoliers de Bethléem (fondé en 1863) et son orphelinat agricole de Beitgémal (inauguré comme tel en 1878), une petite société religieuse, dite des Frères de la Sainte-Famille, formée d'Européens et d'Orientaux, ces derniers provenant surtout de l'école de Bethléem. Mais il s'était vite convaincu de l'impossiblité de la maintenir et, en 1890, avait formellement demandé au supérieur général des salésiens, Michele Rua, de l'incorporer à sa congrégation. Les salésiens tentèrent de mesurer les risques de l'agrégation d'un plant né sous des cieux très différents du Piémont de leurs origines. Ils demandèrent à don Belloni de s'expliquer en personne devant leur conseil supérieur de Turin; ils prirent l'avis du patriarche latin et celui de la congrégation romaine de la Propagation de la Foi. Somme toute, ils se laissèrent vite convaincre: en 1891, les deux congrégations entamaient leur union et les premiers contingents salésiens embarquaient pour la Terre Sainte.[25] Don Belloni demeurait toutefois maître chez lui: en Palestine, les religieux de don Bosco n'étaient que ses auxiliaires, au moins pendant la première étape de la fusion.

En 1893, celle-ci s'opérait enfin sans difficultés majeures. La Custodie franciscaine et le patriarche latin s'étaient accommodés d'une intrusion qui, pourtant, ne leur plaisait que médiocrement. Les années 1891 et 1892 avaient été fraîches. En juillet 1892, le patriarche Piavi avait accueilli le «visiteur» salésien Celestino Durando sur le mode abrupt: «Vous êtes donc venu retirer les salésiens de Pales-

l'*Idara* de Nazareth pour autoriser le prêtre Tannous à construire un orphelinat de ces dimensions; arabe original et traduction italienne, APSMO, Nazareth.

[24] Sur Antonio Belloni, voir les biographies: Al-Youhanna NAHHAS, *Vie du P. Antoine Belloni, chanoine du Saint-Sépulcre et fondateur des orphelinats salésiens en Palestine*, Alexandrie, Imprimerie Orientale Nicolas et Elias Saba, 1909, 2 vols. (en arabe); Giorgio SHALHUB, *Abuliatama.* Il «padre degli orfani» nel paese di Gesù, il can. A. Belloni, Torino, Società Editrice Internazionale, 1955.

[25] Sur tout ceci, voir E. CERIA, *Annali della Società Salesiana*, t. II, Torino, 1943, p. 178-181; et, de préférence, J. POLAČEK, *I Salesiani di Don Bosco e le Figlie di Maria Ausiliatrice nella Palestina specialmente tra il 1891 e il 1910*, thèse dactylographiée, Roma, 1974, p. 50-161. Sur Michele Rua, né à Turin le 9 juin 1837, profès salésien le 14 mai 1862, recteur majeur de la Société salésienne à la mort de don Bosco le 31 janvier 1888, mort à Turin le 6 avril 1910, voir: A. AMADEI, *Il Servo di Dio Michele Rua successore del beato Don Bosco*, Torino, Società Editrice Internazionale, 1931-1934, 3 vols.

tine?» Don Belloni, qui accompagnait don Durando, aurait alors enchaîné: «Si les salésiens quittent la Palestine, je partirai avec eux».[26] Le vent soufflait à la discorde. Le calme était ensuite revenu. Un salésien trop entreprenant (Giovanni Battista Useo) avait été rapatrié en Italie. Les religieuses auxiliaires de don Belloni avaient été rappelées. Le 28 août 1892, don Durando avait accepté sans réserve les six «Condizioni formolate dalla S. C. di Propaganda» à l'établissement des salésiens dans l'oeuvre Belloni. Nazareth était aussi concernée:

> «...Au cas où (les salésiens) voudraient ouvrir d'autres établissements du même genre sur le territoire du diocèse patriarcal, par exemple à Nazareth, où l'Orphelinat possède des terres, ou ailleurs, ils ne pourront le faire sans entente préalable et autorisation expresse du patriarche de Jérusalem et de la S. Congrégation...» (art. 1). «Tous les biens appartenant à l'Orphelinat: terres, établissements et mobiliers, sont confiés à la Congrégation pour usage et administration, non pas en propriété. En conséquence, ils ne peuvent en disposer par vente ou échange, ni en changer la destination, qui est propre à l'Orphelinat...» (art. 2). «Au cas où les Salésiens devraient volontairement abandonner l'oeuvre de l'Orphelinat de Bethléem et les autres maisons qui en dépendent, toutes les propriétés de l'Orphelinat resteraient au Patriarcat, quelles qu'aient été les améliorations apportées...» (art. 3).

Deux semaines après, conformément à l'accord, le chanoine Belloni faisait dresser en six points la liste des «Propriétés et biens immeubles appartenant à l'Oeuvre de la Sainte Famille de Bethléem, Palestine, fondée par le chanoine A. Belloni». Il la signait (15 septembre 1892) et, le 16 septembre, la remettait au patriarche en double exemplaire accompagnée d'une lettre d'explications. On découvrait sur la liste un dernier alinéa qui nous touche de près:

> «A Nazareth une propriété d'environ 150 hectares avec vigne, arbres fruitiers, terres cultivables, une citerne et une habitation pour les animaux et les cultivateurs».[27]

[26] D'après *Annali*, t. II, p. 182.

[27] Les quatre documents, à savoir: 1) la copie des conditions, signée par don Durando, 2) la déclaration Durando (28 août 1892), 3) la liste des biens Belloni (15 septembre 1892), 4) la lettre Belloni (16 septembre 1892), furent déposés aux archives du Patriarcat latin. Nous les reproduisons ci-dessous (Annexes, n° 1, 2, 3 et 4). Les biens de don Belloni étaient considérés par le patriarche Piavi comme «beni di diritto comune ecclesiastico», par conséquent en aucune manière de propriété privée, soit de Belloni, soit des salésiens. Le principal intéressé ne fut jamais de cet avis. Antonio Belloni rédigea le 9 janvier 1903 — soit sept mois avant son décès — un testament olographe en deux points principaux: 1) Tous ses biens meubles et immeubles sont la propriété de l'orphelinat catholique de Bethléem; 2) Don Michel Rua, supérieur général des salésiens, en est l'unique héritier. Il pensait donc avoir gardé la propriété de ses biens et les léguer en bonne forme aux salésiens. Cette pièce, qui était demeurée inconnue depuis l'ouverture des discussions sur la propriété des biens Belloni (après la deuxième guerre mondiale), se trouve aux archives du ministère des Relations Extérieures (Affaires Etrangères) de Paris (Archives des Postes. Jérusalem, vol. 96: (Etablissements religieux. Salésiens), dans un dossier particulier intitulé: «Août 1903. Décès de Don Belloni». L'ensemble de ce dossier nous apprend que, sitôt la mort de celui-ci, l'acte fut réclamé et obtenu par l'ambassadeur de France à Constantinople. De là, sa présence dans les archives du Quai d'Orsay.

Le 7 juillet 1893, don Belloni prononça ses voeux salésiens entre les mains de don Giovanni Marenco, autre délégué du supérieur général en Palestine.[28]

Un idéal commun rapprochait les deux sociétés. Elles poursuivaient un but identique, qui était, dans ces régions, l'éducation d'une jeunesse abandonnée ou livrée à des influences jugées par elles perverses. Enfants et jeunes y étaient disputés, non seulement entre musulmans et disciples de Jésus Christ, mais entre obédiences chrétiennes bigarrées et, pour certaines, délibérément antagonistes: grecque orthodoxe (schismatique, selon les catholiques), grecque-catholique, arménienne (orthodoxe d'une part, catholique de l'autre), latine et désormais protestante. Leur appartenance aux sectes non romaines mettait en cause le salut de leurs âmes au regard de la théologie dominante du catholicisme d'alors. Un article du *Bulletin salésien* de 1892 expliquait:

> «On ne saurait trop se persuader combien est importante, et même nécessaire, l'éducation de la jeunesse en Terre Sainte. Il s'agit en effet, non seulement de lutter contre le schisme et la barbarie musulmane, qui ont plongé ces populations dans l'ignorance la plus abjecte et la dégradation morale la plus déplorable, mais il s'agit encore de paralyser le prosélytisme des protestants et d'autres hérétiques qui, par toutes sortes de moyens, cherchent à attirer les enfants dans les écoles déjà répandues partout».[29]

Ni les frères de la Sainte-Famille, ni les salésiens de souche ne paraissaient se soucier de promouvoir une culture autochtone arabe et de la christianiser. Leur arsenal dogmatique, polémique et culturel arrivait tout entier d'Occident. Comme don Bosco à Turin et à Gênes, don Belloni recourait en Palestine à des moyens d'éducation proprement religieux: la catéchèse et les sacrements. Sa méthode d'enseignement s'inspirait de celle des Frères des Ecoles Chrétiennes et faisait large place à la langue française.[30]

En 1893, Nazareth était, comme Bethléem, concernée par les campagnes de don Belloni. Dans ses relations aux bienfaiteurs, le père de l'Oeuvre de la Sainte-Famille parlait désormais régulièrement, non seulement de ses oeuvres bien assises de Judée, mais de ses projets d'orphelinat dans la cité de Jésus Adolescent. Même accrue des renforts salésiens d'origine, sa société était pourtant encore frêle. Un rapport déjà cité du P. Nèple y dénombrait en 1893: huit prêtres latins, quatre prêtres maronites (qui ne semblaient pas agrégés au sens plein du terme), quatorze clercs et vingt religieux coadjuteurs et chefs d'atelier.[31]

[28] D'après G. SHALHUB, *Abuliatama...*, p. 139.

[29] «Avantages spirituels assurés aux bienfaiteurs de l'Orphelinat de Bethléem», *Bulletin salésien*, mars 1892, p. 38.

[30] Sur tout ceci, voir G. SHALHUB, *Abuliatama...*, p. 70-74: «La scuola di D. Belloni», «Insegnamento catechistico», «E gli altri studi?», «Suo indirizzo pedagogico».

[31] «Orphelinats catholiques de Bethléem, Beitgémal, Crémisan», *Bulletin salésien*, octobre 1893, p. 199.

Adrien Nèple découvre Nazareth (1894)

Au cours de l'été 1894, le vieux néophyte Adrien Nèple, jusque-là plus ou moins enfermé à l'orphelinat de Bethléem (que, du reste, il aimait bien, ses rapports à don Rua le prouvaient suffisamment), eut enfin le bonheur de voir Nazareth. Il s'y rendit par mer (de Jaffa à Caïffa) en compagnie d'un Arabe (Louis Alam) et en revint à cheval à travers la Galilée et la Samarie. Sur les treize jours d'un voyage difficile, il en passa trois ou quatre à Nazareth, du 19 au 22 ou 23 septembre. Dans la ville basse, il parcourut avec la dévotion que l'on devine les saints lieux traditionnels: le sanctuaire de l'Annonciation, l'atelier de saint Joseph, la fontaine de la Vierge, la synagogue, la *mensa Christi...,* et s'enflamma à la découverte de l'ample et belle oeuvre protestante. Puis, gravissant la colline de Nabi Saïn, il sentit un instant son coeur se soulever d'envie devant «la vaste et belle construction de l'orphelinat protestant» et s'abandonna à l'émerveillement devant le site que l'industrie du P. Belloni réservait à l'orphelinat catholique de ses rêves. De retour à Bethléem, après une longue lettre à don Rua sur son voyage,[32] il déversa dans un rapport en forme sur l'Oeuvre de la Sainte-Famille les sentiments de bonheur, de tristesse et d'espoir que la vision de Nazareth avait fait sourdre dans son coeur.

> «Il nous a été donné de visiter Nazareth, et nous ne croyons pas avoir payé trop cher, par les fatigues endurées et les périls courus, le bonheur de visiter cette cité sainte et ses sanctuaires vénérés. Nazareth, Nazareth! Mais si notre coeur est pris d'un véritable amour pour cette cité bénie, une douloureuse tristesse s'appesantit sur notre âme à la pensée de l'oeuvre anticatholique qui s'y poursuit. - Cela est donc bien vrai! Le protestantisme s'est immiscé partout; non seulement à Nazareth, mais encore dans les paroisses voisines; il est là s'étalant, s'étendant sans cesse, grâce à son or, grâce aux ressources matérielles dont il dispose en abondance (...) Et là, notre bon Père Don Belloni possède un vaste emplacement admirablement situé, emplacement qui domine Nazareth et du sommet duquel la vue embrasse le Carmel et le Thabor! Quelle perspective! Quelles espérances!...».[33]

Le premier voyage de don Rua en Palestine et à Nazareth (1895)

Cette course de 1894, pénible aux os vieillissants du P. Nèple, avait fait mûrir les vues des fils de don Bosco sur Nazareth. Toutefois, la décision de «fonder» dans cette ville si attachante ne serait prise qu'après le passage du pèlerin le plus

[32] Lettre éditée dans le *Bulletin salésien*, novembre 1894, p. 189-190.

[33] Rapport non signé, mais certainement rédigé par Adrien Nèple, «Orphelinat catholique de Bethléem. Aperçu général de l'Oeuvre pendant l'année scolaire 1893-1894», *Bulletin salésien*, décembre 1894, p. 215-216.

considérable de l'humble congrégation salésienne du temps. Le 16 février 1895, don Michele Rua, recteur majeur, accompagné du directeur spirituel général Paolo Albera et d'un coopérateur français, le marquis de Villeneuve-Trans, embarqua à Marseille pour la Palestine.[34] Le P. Belloni et la maison de Bethléem le reçurent en Judée avec toute la somptuosité dont ils étaient capables. Le supérieur général gagna ensuite la Galilée avec le P. Albera et un guide local dont nous entendrons souvent parler, le préfet (ou économe) de l'orphelinat de Bethléem, Athanase Prun.[35] Les 15 et 16 mars, les religieux franciscains de Nazareth le logèrent avec bonté; et, à son tour, il escalada le Nabi Saïn. La relation publiée dit à cet endroit:

> «Notre vénéré Père voulut voir le terrain acquis par Don Belloni. Il s'agit d'un magnifique emplacement sur une colline dominant toute la ville, et qui semble inviter les Salésiens à endiguer le mal que font les maîtres de l'erreur établis à quelques mètres de distance».[36]

On voit que le maître vivait de la même spiritualité combattante que son fils tardif Adrien Nèple. Il jugea que l'orphelinat à construire pourrait abriter soixante enfants.[37] Son opinion était désormais formée. Sur les entrefaites, la congrégation romaine de la Propagation de la Foi autorisa la fondation de Nazareth.[38] La route était à peu près libérée.

L'orphelinat fondé dans la ville même de Nazareth (1896)

Le P. Nèple ne se reconnaissait plus en ce mois de février 1896:

> «Je ne sais vraiment plus que penser de moi-même. Quand j'ai gravi deux étages, je me sens prêt à rendre l'âme; et la divine Providence se plaît à me faire exécuter des voyages étranges, sans qu'il en résulte aucun inconvénient pour moi, pas même une légère fatigue».[39]

[34] Voir un long récit de ce voyage, partiellement oeuvre du marquis de Villeneuve-Trans, dans le *Bulletin salésien*, juin 1895, p. 129-131; juillet 1895, p. 137-139.

[35] Cette information dans la note autographe du P. Prun: «Après avoir fondé ...», actuellement insérée dans le premier registre de la Chronique manuscrite de Jésus-Adolescent.

[36] «Don Rua en Palestine», suite, *Bulletin salésien*, juillet 1895, p. 138. Les «maîtres de l'erreur» étaient les protestants de l'orphelinat déjà bâti ...

[37] D'après une lettre d'A. Prun à M. Rua, Nazareth, 15 août 1899; *Bulletin salésien*, novembre 1899, p. 300.

[38] Lettre du cardinal Ledochowski à A. Belloni, 23 novembre 1895, selon la note citée du P. Prun: «Après avoir fondé ...» D'après la même note, à la suite du congrès eucharistique de Jérusalem (1893), où il avait été légat pontifical, le cardinal Benoît-Marie Langénieux serait intervenu en faveur de Nazareth auprès de la congrégation de la Propagation de la Foi, qui, dans un premier temps, s'était opposée à cette fondation.

[39] Lettre d'A. Nèple à M. Rua, Nazareth, 19 février 1896, éd. *Bulletin salésien*, mars 1896, p. 68.

Nazareth le rajeunissait. Il y faisait son deuxième voyage, qui serait décisif.[40] Il voulait, expliquait-il, mettre de l'ordre dans les titres de propriété des terrains du futur orphelinat, dont la présentation était nécessaire à l'obtention du «firman» [41] à solliciter du gouvernement de Constantinople.

Subitement, tout se précipita. D'une part, on lui offrait, à Nazareth même, en location et à un prix relativement bas, «une maison avec deux cours, grand jardin, deux terrasses, le tout clos de murs et convenant très bien à un petit Orphelinat»; d'autre part, le pays ayant appris qu'il représentait Abouliatama (le père des orphelins), il avait vu arriver une procession de pauvres abandonnés, «venant d'eux-mêmes, seuls ou accompagnés d'un père aveugle, estropié ou miné par la maladie; parfois aussi ces pauvres enfants étaient conduits par une pauvre veuve incapable de pourvoir à la subsistance d'une nombreuse famille». Il célébra une neuvaine de messes «à l'atelier de saint Joseph», demanda l'avis de don Belloni et, peut-être, de don Rua, et accepta la location proposée d'autant plus volontiers qu'un bienfaiteur belge lui faisait parvenir un chèque de cinq mille francs pour la payer. Le 8 avril, il pouvait déjà installer son orphelinat embryonnaire «dans une maison louée au prix de 480 francs par an et appartenant à M. Abdallah Abdin, Grec schismatique et secrétaire du Gouvernement à Saint-Jean d'Acre».[42] Ce jour-là, le P. Nèple n'abritait qu'un orphelin, Touma, et ne disposait, pour personnel, que d'«un domestique pauvre et chargé d'une nombreuse famille».[43] Le P. Belloni, qui avait lui aussi commencé très modestement son oeuvre de Bethléem, approuvait son initiative. Le 18 avril, il lui dépêchait «un jeune clerc, un coadjuteur» et «deux grandes caisses de matériel»;[44] et, du 28 avril au 2 mai, venait voir lui-même sa quatrième fondation. Il bénit l'orphelinat, qui comptait déjà douze enfants, répartis par le P. Nèple en deux «ateliers», l'un de Saint-Joseph pour les menuisiers, l'autre de Saint-Isidore pour les jardiniers-cultivateurs. Il bénit aussi sa minuscule chapelle.[45] Et l'oeuvre reçut son nom d'Orphelinat de Jésus Adolescent, vocable que le supérieur général confirma dans

[40] Nous suivons ici le récit d'Adrien Nèple dans sa lettre à M. Rua et au *Bulletin salésien*, Nazareth, 20 mai 1896, éd. *Bulletin salésien*, juillet 1896, p. 158-159; lettre complétée et nuancée par un long rapport du même, 24 novembre 1896, éd. *Bulletin salésien*, février 1897, p. 46-50.

[41] Le firman, en l'occurrence un permis de bâtir, était un acte officiel du gouvernement turc.

[42] Lettre d'A. Nèple à M. Rua, Nazareth, 24 novembre 1896; éd. *Bulletin salésien*, février 1897, p. 47.

[43] Même lettre, p. 47. Le P. Prun a donc télescopé les événements quand, dans sa brochure de 1908, il écrivit que, «le 8 avril 1896, un humble prêtre français (...) réunissait dans une maison prise à loyer, dix-huit pauvres petits malheureux, les plus délaissés parmi des centaines d'autres» ... (*Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 27).

[44] Lettre du 24 novembre 1896, éd. citée, p. 48. Les deux aides étaient à peu près certainement l'abbé Charles Cacheux et le serrurier Emile-Marius Bérard (voir, ci-dessous, chap. VII, n. 107), qui, ayant quitté Nazareth au bout de quelque cinq mois, ne figurèrent cependant jamais sur la liste du personnel salésien de la maison.

[45] Même lettre, même édition, p. 48.

une lettre du 6 mai.[46] Le dénuement était extrême, mais ces saintes gens y lisaient un signe de prédestination, puisque, en d'autres temps, à Bethléem, la Sainte Famille n'avait pas été mieux lotie à la naissance de Jésus.

Sept mois passèrent à peu près dans le calme, si ce n'est une alerte du pacha de Saint-Jean d'Acre, qui enjoignait au père de fermer sa maison et de renvoyer les enfants chez eux. Une demande formelle d'autorisation d'ouvrir une école, assortie d'un don gratuit de quatre cents francs à l'administration de ce fonctionnaire, éloigna l'orage, annonciateur de bien d'autres manoeuvres des agents de la Sublime Porte pour contrecarrer les projets de don Belloni et d'Adrien Nèple.[47] En outre, durant l'été, une querelle de mur mitoyen avec la famille d'Abou Raad (le Père du Tonnerre) sur la propriété de Nabi Saïn, où travaillaient les enfants de l'atelier Saint-Isidore, signifia à l'excellent P. Nèple que les salésiens n'auraient pas que des amis sur la sainte colline de Nazareth.[48] En novembre 1896, au début de la première année scolaire complète de l'oeuvre nouvelle, l'orphelinat comptait déjà vingt-neuf internes.

Les ennuis sérieux commencèrent avec les pluies d'hiver. Les soi-disant terrasses d'Abdallah, qui n'étaient en réalité que le sol d'un étage à construire, laissaient filtrer l'eau. Il fallut d'urgence chercher un autre abri et retarder de trois semaines (du 8 au 27 décembre) la fête du cinquantenaire de la fondation du premier «Oratoire de don Bosco» à Turin (la maison Pinardi de 1846), par laquelle notre orphelinat nazaréen voulait faire connaître son existence aux communautés catholiques de la ville.[49] Cette fête réussit du reste fort bien.[50] Durant l'hiver 1896-1897, le P. Nèple dut tâter de deux ou trois autres locaux pour son oeuvre tout à coup privée de toiture imperméable. L'un d'eux semble avoir été une maison Laham.[51] Le dernier, le seul que le P. Prun ait retenu dans son histoire de 1908, appartenait à un Turc et avait été en d'autres temps occupé par les Frères des Ecoles Chrétiennes. C'était la «maison Qenj».

Mais que de soucis! Depuis un an, l'ancien notaire français, devenu fondateur d'orphelinat en pays arabe, très soucieux de l'éducation humaine et religieuse de ses petits garçons et, pour cette raison, présent à leur vie quotidienne, portait à peu près seul un fardeau multiple. Il appelait au secours. Enfin, au milieu de l'année 1897, le P. Belloni accepta de lui envoyer de Bethléem un auxiliaire prêtre, pour faire à Nazareth fonction de préfet ou d'économe. L'existence du P.

[46] Cette information importante sur la date du titre de la maison nous arrive par la lettre d'A. Nèple à M. Rua, Nazareth, 24 novembre 1896; éd. citée, p. 48.

[47] Voir *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 29.

[48] Description humoristique d'A. Nèple, lettre citée à M. Rua, 24 novembre 1896, éd. citée, p. 49.

[49] La bénédiction de don Belloni (fin avril) avait été donnée dans une parfaite intimité.

[50] Sa description dans une «lettre de Nazareth», éd. *Bulletin salésien*, mars 1897, p. 81.

[51] Signalée en 1940 au P. Auguste Crozes par un ancien menuisier de Jésus-Adolescent; d'après la Chronique manuscrite, 1939-1940, 24 mars 1940.

Nèple en fut changée. Il allait pouvoir se permettre de longues absences. La vie interne de Jésus-Adolescent relevait désormais du P. Athanase Prun.

Athanase Prun

Avec lui, le personnage central de notre histoire de Nazareth entre en scène. Athanase Prun bâtira la maison, dressera l'église, imprimera à l'une et à l'autre un cachet qu'elles n'auraient assurément jamais eu si, en 1897, le préfet désigné par don Belloni s'était appelé Ponzo, Varaia ou Rosin.

Athanase Prun était en 1897 un Français de trente-six ans, énergique et sûr de lui, au point de se définir dans une brochure répandue par ses soins: «très entreprenant, doué d'un grand sens pratique, ayant une profonde connaissance des affaires et du pays» palestinien.[52] Cet homme déjà corpulent, aux petits yeux batailleurs, avait été formé, non pas, comme la majeure partie de ses confrères salésiens, dans le giron turinois, mais d'abord dans un établissement clérical du centre de la France où il avait travaillé de ses mains, puis, à Bethléem, dans la Société de la Sainte-Famille du chanoine Belloni. Adolescent, il était entré en service au petit Séminaire de Pignelin (diocèse de Nevers), pour aider un jeune frère à devenir prêtre.[53] Le supérieur et l'économe de la maison avaient fait un pèlerinage en Terre Sainte, voyage qui, avant les avions et sous le régime turc, n'était jamais banal. Captivé par leurs récits, dans lesquels ils incluaient vraisemblablement la description de l'orphelinat de don Belloni à Bethléem, notre Athanase conçut le projet non seulement de visiter lui aussi la Palestine, mais d'y vivre. Il y serait apôtre et, peut-être, prêtre. Son frère venait de mourir, pourquoi ne prendrait-il pas sa place dans le clergé? Il reçut — nous dit-on — des leçons de latin d'un abbé Picot, fit de rapides progrès, car il était intelligent, et, à vingt-trois ans, après avoir «réalisé son petit avoir», accompagna à Jérusalem un pèlerinage assomptionniste. Il ne fit qu'y aller. Le 2 février 1884, don Belloni l'accueillit comme un fils et lui donna du travail dans son institution.[54]

Athanase savait tout faire. Il était cuisinier, jardinier, maçon et, dans les questions financières, découvrait les formules lucratives avec le flair d'un spéculateur-né. Il rédigeait correctement lettres et rapports, se familiarisait sans peine

[52] *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 32, présenta en ces termes le «successeur» du P. Nèple.

[53] Je suis à cet endroit la notice anonyme «Le R. P. Prun», dans la revue *Jérusalem*, 99, 24 septembre 1912, p. 197. Les notices salésiennes sur le P. Athanase ont ignoré sa vie antérieure à 1891; G. Chalhoub (dans *Abuliatama*, p. 79-80, 104, etc.) n'en a relaté que quelques anecdotes suspectes et invérifiables.

[54] L'observation caractéristique du personnage sur la réalisation de son «petit avoir» provient de la notice citée de *Jérusalem*, la date précise de l'arrivée à l'orphelinat de Bethléem de la fiche personnelle d'Athanase Prun en APSMO.

avec la langue arabe et se piquait d'érudition biblique. Il maniait avec facilité le porte-plume, la poële, la truelle, la pioche et... la trique. Il pouvait en effet être violent sans pour autant perdre le contrôle de soi. «Don Belloni ayant découvert en lui una habileté administrative extraordinaire le nomma économe de sa maison», nous apprend du P. Athanase le biographe d'Abouliatama.[55] Généreux par nature, il n'avait nul souci de son propre bien-être. On le disait toujours très mal habillé. Il donnait ce qu'il avait, à bon escient certes, et ne se payait pas de petits plaisirs. Fort et endurant, tel un cheval nivernais au large poitrail et à la croupe puissante, il traçait son sillon droit devant lui, insoucieux de la bise, de la pluie et du soleil. Il pratiquait sa religion avec conscience sans être mystique; persévérait dans ses entreprises avec passion, mais sans entêtement; était dévoué à ses amis, tout en demeurant libre dans ses jugements sur leur compte. Lucide, il appréciait la douceur des gens affables, mais ne tardait pas à dénoncer les procédés insinuants des flatteurs et des malins. Quant à lui, sous un masque avenant, il était délibérément rude, rugueux et, au besoin, rusé. Ses délicatesses d'occasion ont manqué de naturel. Son tempérament était d'un pionnier bâtisseur, audacieux et solide.

Athanase Prun avait trente ans quand la Société de la Sainte-Famille fut agrégée à la Société Salésienne. Certains de ses collègues hésitèrent à marcher d'emblée dans une voie qui leur était jusque-là inconnue. Nous ignorons aujourd'hui les sentiments du frère Athanase sur les avantages et les inconvénients de la nouvelle vocation. Il ne paraît pas avoir jamais éprouvé pour don Bosco l'affection et la vénération de ses disciples directs, même venus âgés comme Adrien Nèple. Quoi qu'il en fût, sans barguigner il commença aussitôt son noviciat (juillet 1891), reçut l'habit clérical après quelques mois (le 8 décembre 1891, des mains de don Giovanni Battista Useo) et, sans passer par l'étape des voeux temporaires, prononça directement des voeux perpétuels (Bethléem, 23 août 1892) à la fin d'une période de probation réduite au minimum. Il progressa ensuite vivement vers le sacerdoce, et, le 29 juillet 1895, fut ordonné prêtre à Jérusalem par Mgr Pasquale Appodia. Il avait trente-quatre ans.[56] Pour le P. Nèple, qui le trouva à Bethléem sitôt son arrivée en Palestine, Athanase Prun fut immédiatement le compatriote indispensable sur lequel il aima se reposer. Devenu directeur à Nazareth, il supplia don Belloni de le lui envoyer et y réussit quand son oeuvre vagissait encore. Cette obédience fut, pour celle-ci, un geste aux conséquences incalculables. Athanase Prun la sortirait de ses langes et réaliserait au sommet de Nabi Saïn l'orphelinat projeté depuis déjà près de vingt ans, avec une ampleur et une magnificence que les plus optimistes n'auraient jamais osé imaginer.

[55] G. Shalhub, *Abuliatama*, p. 108.

[56] Ces dates précises s'après la fiche personnelle d'Athanase Prun en APSMO.

La fin du P. Nèple (1897-1898)

Dès les premières semaines, le P. Nèple avait fait prendre à l'orphelinat les habitudes de piété salésiennes qu'il avait vues en oeuvre à Nice, à Turin et à Bethléem. Les prières furent récitées selon la *Jeunesse Instruite...*[57] Puis, en 1897, il entreprit d'infuser à l'institution naissante une spiritualité, qui lui serait propre et parfaitement adaptée, par la fondation pour les enfants d'une «confrérie de Jésus-Adolescent» promise à un bel avenir.[58] Cette méme année, il fit à Saint-Jean d'Acre un voyage difficile, qu'à son ordinaire il raconta aussitôt après et avec enjouement à son supérieur général; [59] il se soigna (vraisemblablement à l'hôpital français de Nazareth, qui était tenu par les Filles de la Charité); il chercha de l'argent en sollicitant ses bienfaiteurs lointains; et enfin, à l'été de 1898, il gagna l'Italie pour participer au huitième chapitre général de sa congrégation, auquel tous les directeurs d'oeuvres avaient été statutairement convoqués. En Europe, il espérait revoir des amis de la première heure (dont, sans aucun doute, le comte belge Brouchoven de Bergeyck) et plaider auprès d'eux la cause des «pauvres orphelins» de Nazareth.[60] Hélas, à peine entré à l'hôpital Saint-Luc de Lyon pour un simple examen médical, il y mourait subitement le 21 septembre.

Après un siècle, le souvenir d'Adrien Nèple s'est effacé des mémoires salésiennes. Les gens informés eux-mêmes attribuent la fondation de Nazareth au P. Athanase. Toute une génération de bienfaiteurs et de religieux salésiens n'a pourtant vu et aimé la Palestine et Nazareth qu'à travers les agréables et pieuses descriptions de l'ancien notaire devenu salésien qui l'avait précédé.

> «Parmi nous, écrivait en 1898 le rédacteur du *Bulletin salésien* français, nul n'oubliera jamais le spectacle réconfortant de ce vieillard tout cassé, semant sa vie avec joie à travers l'Europe et en des labeurs surhumains, pour donner à Jésus et à Marie l'âme de leurs jeunes compatriotes».[61]

Il avait l'âme mystique. Elle le soulevait littéralement et obtenait des miracles de son corps maladif et presque septuagénaire, qui, en 1897, cheminait seize heures à cheval en deux jours (sept heures le premier et neuf le deuxième).[62] Deux ans avant de mourir, il avait décrit à son supérieur général sa mission nazaréenne:

[57] Le *Giovane Provveduto* de don Bosco (1ère éd., Torino, 1847), fut traduit en français sous le titre de *Jeunesse Instruite* dès l'année 1876.

[58] Voir, sur cette création dont nous aurons l'occasion de reparler, la lettre d'A. Nèple à M. Rua, Nazareth, 8 août 1897; éd. *Bulletin salésien*, octobre 1897, p. 256-258.

[59] Lettre d'A. Nèple à M. Rua, Nazareth, 30 août 1897; éd. *Bulletin salésien*, novembre 1897, p. 282-285.

[60] Voir, par exemple, le récit du P. Prun dans *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 31.

[61] *Bulletin salésien*, novembre 1898, p. 263.

[62] D'après une lettre d'A. Nèple à M. Rua, éd. *Bulletin salésien*, juillet 1897, p. 181.

> «Un vieillard peu habitué à parler en public, sans aucune des ressources qui peuvent assurer le succès de son oeuvre, est envoyé à Nazareth. Sa seule force est sa foi profonde dans le succès de son oeuvre et l'acceptation de toutes les épreuves, pour que la volonté de Dieu s'accomplisse et que par l'orphelinat beaucoup d'âmes soient gagnées au Seigneur».[63]

Il avait très naturellement vécu en présence de son Dieu et uni à lui. Sous ce regard, son coeur s'était sans cesse dilaté et répandu en soupirs de détresse, en cris de reconnaissance et en exclamations admiratives, avec une spontanéité qui n'abuse pas sur l'authenticité de sentiments ainsi exprimés. Il aimait Dieu, les gens et surtout les malheureux de la terre. Il croyait en la grâce divine. Et, au fil d'allègres récits, il disait sa foi:

> «Vendredi matin, confiait-il à son supérieur en contant ses pérégrinations galiléennes de février 1896, après avoir célébré la Sainte Messe, je monte au Carmel avec mon compagnon de voyage, M. Chouai Thalami, professeur de français et d'arabe dans notre Orphelinat de Bethléem. Cher Carmel, avec quelle joie je vois ton sommet béni! De grands nuages noirs courent avec rapidité dans le ciel. La mer reflète des teintes lugubres. Je ne vois plus, comme à ma première visite, le ciel bleu se mirant dans la mer bleue; mais mon âme est en joie, malgré la nature attristée. Je prie et j'espère. Je prie pour notre cher Nazareth et puis, je retrouve, avec l'accueil si cordial, si gracieux des bons Pères Carmes, les souvenirs écrits de notre vénéré Supérieur Général, de notre cher Directeur Spirituel... Le temps passe trop vite; il faut déjà redescendre, après avoir célébré la Sainte Messe dans la grotte d'Elie».[64]

Quelques années plus tôt, à Bethléem, il avait terminé un rapport sur l'oeuvre salésienne de Palestine par une prière d'assimilation au Christ en croix, face aux misères environnantes de la Terre Sainte et dans la conscience de la faiblesse des moyens de les réduire:

> «La soif qui dévorait le Christ sur la croix s'empare de nous, et du plus profond de nos coeurs, s'échappe ce cri: «Mon Dieu, nous auriez-vous abandonnés?» - Pitié pour tant de pauvres âmes que nous voyons marcher dans l'ombre de la mort, sans pouvoir les sauver! Pitié aussi pour nous qui souffrons toutes les angoisses, lorsqu'il nous faut dire à quelques-uns de ces pauvres petits: «Va-t-en!» Pauvres enfants, combien ils doivent souffrir en entendant cette dure parole! Et le Seigneur ne nous demandera-t-il pas compte de leur âmes? Ne nous dira-t-il pas: «Avez-vous bien fait tout ce qui était possible pour toucher le coeur de vos frères plus fortunés?» Pitié, Seigneur! Nous venons d'ouvrir nos coeurs, d'en dévoiler les souffrances. C'est à vous Père saint et tout-puissant de toucher les coeurs de ceux qui peuvent nous aider, et d'en faire des apôtres en les associant par leurs offrandes et leurs prières, à l'oeuvre de régénération de la Terre Sainte!».[65]

[63] Lettre d'A. Nèple à M. Rua, Nazareth, 24 novembre 1896; éd. *Bulletin salésien*, février 1897, p. 48.

[64] Rapport édité dans le *Bulletin salésien*, mars 1896, p. 69.

[65] Lettre dûment signée: «Ad. Nèple, prêtre de D. Bosco», éd. *Bulletin salésien*, avril 1893, p. 103.

Parmi les personnages qui ont gravité autour de Jésus-Adolescent durant son premier siècle, seul Mgr Maxime Caron trouvera quelquefois des accents religieux aussi profonds et les habillera d'une prose aussi fluide, aussi alerte et aussi variée. Ses épanchements mystiques, humbles, vifs et doux, rapprochent Adrien Nèple du frère Charles de Foucauld, cet autre amant de Nazareth qui vécut [66] plusieurs mois dans cette ville et non loin de lui. Une telle sensibilité religieuse chez celui qui présida à sa naissance fut, pour l'oeuvre salésienne de Nazareth, une bénédiction du Seigneur. Le P. Athanase eut pour lui la verdeur, la bonhomie et l'aplomb. A la différence du P. Nèple, sa prière, toujours intéressée, ne fut jamais sublime.

L'installation précaire de l'orphelinat au sommet de Nabi Saïn

En 1898, le P. Athanase décida que l'orphelinat ne renouvellerait pas le bail onéreux de la maison Qenj et qu'il l'installerait au plus tôt sur son propre terrain. Ni lui ni ses enfants ne craignaient la dureté des conditions qu'ils trouveraient inévitablement là-haut, à Nabi Saïn. Pendant le voyage du P. Nèple en Europe, ils entreprirent donc de rendre à peu près habitables l'écurie et le fenil qui végétaient sur les terres acquises par don Belloni. Le P. Prun écrivait peu après à son supérieur: «Comme vous le savez, bien cher et vénéré Père, nous n'avions là pour tout abri qu'une pauvre écurie et un fenil...».[67] Lui-même a raconté de façon très vivante comment il s'y prit.[68]

> «Un soir, le Père Athanase réunit ses enfants et leur tint ce petit discours: "Mes enfants, nous avons là-haut, sur la colline, un coin de terre et une maison qui sont à nous; demain, de grand matin, nous irons prendre possession de notre nouveau logement; que les plus forts prennent des pioches et des pelles et que tous s'arment de bonne volonté, car il faudra l'agrandir pour nous loger tous. Nous creuserons d'abord les fondations d'un mur autour de l'écurie; sur ce mur nous appuierons un toit et le reste viendra après. La souris fait bien son trou et l'oiseau son nid... Serions-nous incapables de construire notre demeure. - Si j'étais riche, j'appellerais les maçons; mais, vous le savez bien, je n'ai pas même de quoi payer le boulanger... Ensuite le Gouvernement laisserait-il faire les maçons! Courage donc, mes enfants, le bon Dieu tiendra compte de nos efforts et de nos peines, et plus tard nous donnera une grande et belle maison où nous serons bien à l'aise. Chaque jour, vous assisterez à la sainte messe à 3 h. du matin,

[66] Chez les religieuses clarisses à partir de mars 1897. Signalons ici que la brochure: *Le Père Charles de Jésus, vicomte de Foucauld. Son séjour à Nazareth, 1897-1900*, par les Clarisses de Nazareth (Jérusalem, 1962), relate un petit dialogue entre le P. de Foucauld et un «frère» salésien rencontré par lui à Nazareth (p. 11).

[67] Lettre d'A. Prun à M. Rua, 15 août 1899; éd. *Bulletin salésien*, novembre 1899, p. 299.

[68] Mais nous ne sommes pas plus tenus de croire à la parfaite authenticité de ses «discours» qu'à ceux prêtés par Tite-Live aux généraux de l'histoire romaine. Le P. Prun excellait à se faire valoir.

> et après un frugal déjeuner *sur le pouce,* en route pour la montagne... La journée sera longue; mais à 11 heures, on cessera le travail pour le reprendre à 2 heures. Ce sera un peu dur peut-être pour quelques-uns, mais c'est pour le bon Dieu... et aussi pour vous, car, où irions-nous si nous ne pouvions réussir à nous faire un petit nid là-haut, sur cette montagne, où l'on respire le bon air... Au reste je me charge de la *popotte*;[69] de sorte que nous ne descendrons...". - Les enfants accomplirent, sans se plaindre, ces pénibles travaux qui durèrent près d'un mois. Chaque matin on gravissait la colline sur la déclivité de laquelle la ville est bâtie, et là, armé des outils qu'il pouvait se procurer, chacun devenait terrassier, maçon, menuisier, couvreur, etc., sous la direction du Père Athanase qui était lui-même tout cela, sans cesser d'avoir l'oeil à tout et à tous, principalement à la cuisine où il se surpassait. Au surplus le menu était des plus appétissants: une soupe, aubergines frites ou en ragoût, concombres ou tomates, tels étaient les plats servis chaque jour et que chacun mangeait de fort bon appétit quand sonnait midi».[70]

Selon le P. Prun, «des cabanes, des hangars, des appentis — puisque sans ressources on ne pouvait faire mieux — tout cela fut achevé en quelques jours». Le bâtiment d'écurie, dont les murs avaient été jugés suffisamment solides, fut élevé d'un étage. La salle d'écurie elle-même, éclairée jusqu'alors par sa seule porte, fut percée de deux fenêtres; ses murs furent crépis et blanchis à la chaux; et on la convertit en chapelle. C'était, au jugement du maître d'oeuvre, «de toutes les pièces aménagées ou construites par nos maçons improvisés», «la plus belle du modeste Orphelinat de Jésus Adolescent».[71] Au bout du compte, c'est-à-dire probablement après plusieurs mois, «chapelle, dortoir, cuisine, réfectoire, classes», une douzaine de pièces semble-t-il, tout fut organisé au mieux dans l'ancien abri des bestiaux de Nabi Saïn. L'orphelinat eut même son *divan* ou salon, expliquait le directeur à son supérieur général.[72]

Quelques réflexions entendues pendant le déménagement de l'été 1898[73] avaient plus ou moins vexé les garçons. En 1908, le P. Prun, du haut de sa nouvelle et puissante maison, qui dominait désormais Nazareth et les Nazaréens, les reproduisit non sans malice:

> «Il fallut deux jours pour déménager le pauvre mobilier que nos enfants transportèrent sur leurs épaules, racontait-il. Les gens s'écriaient en les voyant passer: "Où allez-vous ainsi là-haut? Vous voulez donc vous loger avec les moutons? Et votre Supérieur, n'a-t-il pas même de quoi payer un chameau pour transporter vos hardes? Quel singulier orphelinat que le vôtre!! Les protestants sont bien mieux logés que vous!" - Et nos

[69] *Sic*: pour popote.

[70] *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 33-34.

[71] *Ibidem*, p. 34-36, *passim*.

[72] Lettre d'A. Prun à M. Rua, 15 août 1899; *Bulletin salésien*, novembre 1899, p. 299. La date de ce rapport laisse penser que les travaux ont été poursuivis jusqu'à la fin de l'année scolaire 1898-1899.

[73] Date suggérée par le P. Prun dans un rapport de 1901: «... nous nous sommes installés durant l'été de 1898 au sommet de la montagne qui domine la ville dans quelques misérables remises ...» (A. PRUN, «Nazareth», *Bulletin salésien*, novembre 1901, p. 292).

> pauvres enfants, tout en se sentant humiliés de ces discours, n'en continuaient pas moins de passer et repasser avec leur chargement par le sentier qui conduit à la colline. - Quelques bonnes vieilles touchées de compassion s'écriaient à leur tour: "*Mesquin, abou-liatama, ma fi andhou massari!* Pauvre! Le Père des Orphelins, il n'a plus d'argent! *Allah iâti!* Que Dieu lui en donne!"».[74]

En 1899, vaille que vaille, l'orphelinat provisoire abritait son monde (trente-cinq personnes).

> «Certes, on n'était pas toujours à l'aise, surtout pendant l'hiver où l'on ne pouvait se garantir du froid et de la pluie; certains toits, faits de branchages et d'herbes sèches recouvertes de terre, ne servaient qu'à filtrer l'eau. Fort heureusement l'hiver est court en Orient; quand les pluies avaient cessé, le soleil ranimait de ses chauds rayons les membres endoloris par les rhumatismes; la joie revenait aussi; on riait des aventures passées, des douches intempestives et des éboulements nocturnes...». Et le P. Prun de continuer: «Puis l'espoir d'un firman et d'une maison vaste, commode, bien close, faisait oublier toutes les péripéties désagréables de l'hiver».[75]

La longue histoire du firman

Dès leur arrivée à Bethléem en 1891, les salésiens avaient commencé d'entendre beaucoup parler de «firmans» ou de «permis de bâtir» délivrés par le gouvernement turc. Don Belloni achevait alors, dans l'orphelinat désormais salésien de cette ville, une église dédiée au Sacré-Coeur, pour laquelle il se félicitait d'avoir pu obtenir en 1886 ce document indispensable.[76] Des démarches dans ce sens avaient été entreprises pour Nazareth dès 1884. Par l'intermédiaire de Mgr Azarian, patriarche arménien catholique, et moyennant finances,[77] le Père des Orphelins avait sollicité du gouvernement turc le firman l'autorisant à construire un orphelinat dans cette autre ville de l'empire.[78] Toutefois, douze ans après, quand l'orphelinat eut été inauguré sans bruit dans la ville basse, l'affaire n'avait pas progressé. Une étape fut cependant franchie le 7 mai 1897, quand le P. Nèple obtint une décision positive (*masbatah*) des autorités locales de Nazareth. «Au dire des anciens du pays, annonçait-il à don Rua, on n'avait jamais vu une formule de masbatah aussi favorable».[79] Il ne put aller bien au-delà. Les agents turcs

[74] *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 36-37.

[75] *Ibidem*, p. 37.

[76] Voir *Annali*, t. II, p. 177.

[77] Il prit deux mille francs, selon le P. Prun dans la note manuscrite citée: «Après avoir fondé ...».

[78] Voir aussi une lettre d'A. Belloni à M. Rua, Bethléem, 29 juin 1895; en ACS, d'après un Historique anonyme de Nazareth déposé en APSP, Affaire de 1936. Nous nous référerons à cette notice écrite vers 1960 sur les archives centrales salésiennes, chaque fois que les documents en question n'auront pas été lus directement.

[79] Lettre d'A. Nèple à M. Rua, Nazareth, 16 mai 1897; éd. *Bulletin salésien*, juillet 1897, p. 181.

d'Acre qu'il consulta ne semblent pas l'avoir pris très au sérieux.

Quand le P. Prun eut entrepris d'installer l'orphelinat à Nabi Saïn, le représentant du gouvernement à Nazareth (le «caïmacam») et le pacha d'Acre ne veillèrent qu'à faire respecter le défaut de firman. L'esprit fertile du nouveau directeur leur fournit des motifs variés et fréquents d'intervenir. Selon les personnalités qui se présentèrent, le «Père des Orphelins» [80] nazaréens s'en débarrassa par quelques propos énergiques, d'aventure accompagnés de coups de trique,[81] par des verres d'araq (liqueur aromatisée au fenouil), de bons repas et surtout des pièces d'or, qui semblent avoir été le moyen le plus adéquat de calmer ces fonctionnaires. Il usa aussi de subterfuges, qui amusèrent beaucoup les Européens, comme de déplacer une tombe pendant la nuit jusque dans son propre terrain pour le rendre sacré et donc inviolable, même par l'armée turque.[82]

Dans ses fascicules de 1908 et 1913 sur Jésus-Adolescent, il a raconté lui-même quelques-uns de ces *fioretti* du Nazareth salésien. On n'attendra cependant pas de l'ironique et brutal P. Athanase la douceur, la tendresse et l'humour de François d'Assise et de ses premiers compagnons. Voici par exemple le récit d'une double visite de soldats turcs pendant les premiers travaux de maçonnerie à Nabi Saïn.

> «...Deux autres soldats arrivent, et s'approchant des enfants: "Que faites-vous donc, vous autres? - Une remise pour les vaches, dit l'un d'eux. - Vous en avez déjà une. - Elle est trop petite; et puis, lorsque nous venons ici, il nous faut bien un abri". Et s'approchant d'un autre groupe: "Pourquoi ce mur? Etes-vous déjà maçons? - C'est un abri pour les abeilles. - Et là haut que fait le Supérieur? - Allez y voir; mais attention à vos épaules si vous montez". Les soldats se retirèrent sans oser monter. Dans la soirée le chef de la police arrive avec trois soldats; il entre dans une petite cour qui se trouvait devant l'écurie, monte un escalier adossé au mur et aperçoit le Père Athanase, l'abbé Loonis et le frère coadjuteur Georges Harouni en train de construire un étage au-dessus de l'écurie proprement dite (...) D'un air timide nos soldats cherchent les maçons, car il

[80] Qu'il soit bien entendu une fois pour toutes qu'en Palestine le seul véritable *Abouliatama*, le Père des Orphelins, était le P. Antonio Belloni; que ses oeuvres de Bethléem, Beitgémal, Crémisan et Nazareth étaient ainsi dénommées par métonymie; qu'en conséquence le P. Prun n'était pas plus Abouliatama à proprement parler que les directeurs des maisons salésiennes éparses dans le vaste monde ne sont don Bosco.

[81] Les notes diffusées en Europe ont été discrètes, mais suffisamment explicites, sur ce point délicat: «Maître Bâton lui-même vint prendre part au festin ...» (A. Prun à M. Rua, Nazareth, 15 août 1899; éd. *Bulletin salésien*, novembre 1899, p. 299); et un «témoin oculaire» raconta en 1901: «Les employés du gouvernement voulaient toujours examiner tout, questionner sur rien. Le directeur, architecte, entrepreneur, maçon, essayait ordinairement de les prendre par de bonnes manières; mais aussi, d'autres fois, le ciel devenait nuageux, et ... il pleuvait! ... Que voulez-vous? nous sommes en pays ottoman et bien des questions finissent autrement qu'en Europe». (Un Témoin Oculaire, «Orphelinat de Jésus Adolescent à Nazareth», *Bulletin salésien*, mars 1901, p. 66-67).

[82] Voir *L'orphelinat de Jésus Adolescent*, p. 50-53. Cette anecdote m'a été répétée par des salésiens présents à Nazareth dans les années trente.

> est d'usage en Turquie de les emprisonner lorsqu'ils travaillent pour quelqu'un qui n'a pas l'autorisation. «*Salam Alek,* dit le chef de la police, en s'adressant au Père Athanase. - *Salam Alek,* lui répond celui-ci. Que désirez-vous? - Nous venons de la part du Caïmacan pour emprisonner les maçons. - Prenez-les". A cette réponse inattendue, les soldats se trouvèrent fort embarrassés. "Mais pourquoi, disent-ils alors, construisez-vous sans autorisation? - Je n'ai point de compte à rendre à de simples soldats! ...Si votre maître veut le savoir, qu'il vienne lui-même! Quant à vous, *par file à gauche, en avant marche!*" Et saisissant un manche de pioche qui se trouvait près de lui, le Père Athanase fit un geste si peu rassurant, que nos soldats, le chef de la police en tête, s'empressèrent de déguerpir».[83]

Ces aventures de la police turque, aussitôt colportées à travers Nazareth arabe, affermissaient le crédit du prêtre roumi de Nabi Saïn.

Mais elles ne donnaient pas le firman, sans lequel le bel orphelinat projeté par don Belloni n'aurait vraisemblablement jamais franchi le stade du rêve. On s'en passera, affirmait quelquefois le P. Athanase.[84] Ce disant, il plaisantait. L'«histoire du docteur Warten», un médecin qui, par défaut (apparent) de firman, avait amené l'administration turque à transformer son hôpital évangélique (protestant) de Nazareth en caserne très mal tenue, lui restait présente et le faisait réfléchir.[85] Il préféra insister sur le caractère français de son institution, qui, patronnée par des Italiens de Turin et de Bethléem, n'était pas encore reconnue comme française en 1900.[86] Il fit en été 1901 une démarche particulière auprès de l'ambassade française de Constantinople. A cette époque et grâce à des amis sur place, le dossier était enfin pris en considération.

La clef était bonne. L'occasion de s'en servir se présenta bientôt. A la fin de cette année 1901, le gouvernement français entreprit de forcer la main au sultan, qui refusait de rembourser un prêt Lorando, s'obstinait à ne pas faire exécuter un firman concédant à une société française des droits sur les quais de Constantinople, ne payait pas une créance importante d'un M. Tubini et enfin, pour faire bonne mesure, venait de promulguer deux iradés particulièrement vexatoires pour les missionnaires et les catholiques d'Orient, traditionnellement protégés par la France en ces régions. Le 30 octobre 1901, ordre fut donné à l'amiral Caillard d'aller avec trois vaisseaux cuirassés et quelques croiseurs de l'escadre de la Méditerranée procéder en Turquie à une démonstration navale. Le 4 novembre, la

[83] *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 34-35.

[84] Voir la conversation avec la baronne de Brienen en 1901 sur la chapelle en tôle galvanisée dans *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 58.

[85] La lire dans *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 42-44. Nous avons déjà dit que le nom de ce médecin protestant s'écrivait Fartenn (+ 1908).

[86] D'après une lettre d'A. Prun à X, Nazareth, 20 février 1900, le firman continuait d'être refusé parce que, malgré son personnel français, la maison de Nazareth était considérée par le gouvernement turc comme italienne. L'information avait été communiquée au P. Prun par le vice-consul français de Caïffa. Ce document est en ACS, selon l'Historique cité, APSP, Affaire de 1936.

Chambre des députés, où le gouvernement avait été interpellé sur les affaires de Turquie, écouta les discours de MM. Sembat et Denys Cochin et la réponse de M. Delcassé, puis, par 282 voix contre 227, vota l'ordre du jour de M. Chastenet ainsi conçu: «La Chambre, confiante dans le gouvernement pour faire respecter l'honneur et les droits de la France, passe à l'ordre du jour». Et, le lendemain 5 novembre, on apprenait que l'amiral Caillard avait occupé Mytilène.[87] Le 13 novembre, M. Delcassé lisait en Conseil des ministres une lettre par laquelle le gouvernement turc acceptait les demandes françaises. L'ambassadeur de France à Constantinople exigeait la reconnaissance immédiate de tous les établissements français ou protégés par la France en Turquie et la délivrance consécutive de plus de huit cents firmans pour ces établissements. Le 23 novembre, M. Constans était déjà de retour à Constantinople.[88] Le firman de Nazareth fut parmi les premiers à être rédigé.[89]

Il résulte de la rapide conclusion d'une affaire qui traînait depuis dix-sept ans un fait qui pèsera sur la suite de notre histoire: ce fut le gouvernement français qui, par son ambassadeur M. Constans, leva l'obstacle longtemps infranchissable à la construction de l'orphelinat de Jésus Adolescent. La pièce arriva à Nazareth à la fin du mois de juin 1902, accompagnée d'une lettre du vice-consul à Caïffa, disant au P. Prun:

> «Le Consulat Général de France à Beyrouth m'a remis et je m'empresse de vous faire parvenir ci-joint le firman Impérial obtenu, par les soins de l'Ambassade à Constantinople, en faveur de l'Orphelinat des Salésiens à Nazareth...».[90]

A temps et à contre-temps, les Français de Nazareth le rappelleront pendant les cinquante ans qui suivront.

Emprunt Tannous et dons Brienen

Cette affaire diplomatique longue et irritante n'était qu'un des soucis causés par la vie d'une oeuvre, petite et sobre certes, mais sans ressources locales, dont

[87] Une chronique des événements dans la revue *les Etudes*, t. LXXIX, 15 novembre 1901, p. 572-573. Les discours dans le *Journal Officiel*. Une étude documentée de l'affaire sous le titre: «Le coup de Metelin et ses conséquences (1901-1902)», dans J. THOBIE, *Intérêts et impérialisme français dans l'empire ottoman (1895-1914)*, Paris, 1977, p. 562-583.

[88] D'après la revue les *Questions actuelles*, numéros des 16 novembre et 30 novembre 1901.

[89] Le P. Prun a raconté cette affaire de l'intervention française dans *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 64, sans toutefois la dater et en mélangeant quelque peu les motifs: «Le Gouvernement ottoman ayant refusé de payer les créances de MM. Tubini et Lorando pour la construction des quais de Constantinople, le Gouvernement français résolut de soutenir énergiquement ses nationaux ...».

[90] Lettre du vice-consul de France à Caïffa au P. A. Prun, Caïffa, 26 juin 1902; ACS 38, Nazareth, Documenti provenienti dalla Prefettura Generale.

les membres devaient manger tous les jours et être vêtus à peu près décemment et qui se disposait à bâtir en grand. Le P. Nèple avait emprunté, le P. Prun emprunta lui aussi. Selon Georges Chalhoub, qui connaissait bien Nazareth et avait été préfet (c'est-à-dire plus ou moins: économe) de Jésus-Adolescent durant les années vingt, le P. Athanase obtint de Boutros Tannous, l'entrepreneur qui l'aiderait à construire son orphelinat puis à dresser son église, la grosse somme de cent quarante mille francs or.[91] Jusqu'en 1899, la maison généralice des salésiens, pleine de pitié pour l'orphelinat du pays de Jésus, lui versa des subsides; quelques bienfaiteurs français et belges y ajoutèrent leurs oboles; et le P. Nèple d'abord, puis le P. Prun, purent faire vivre Jésus-Adolescent et donner du travail aux maçons des citernes et aux tailleurs de pierres de Nabi Saïn.[92] Au début de 1900, la source principale tarit; pire, Turin voulut fermer cette maison décidément trop coûteuse. Dans l'attente de jours meilleurs, les orphelins de Nazareth seraient logés dans des oeuvres similaires, comme Bethléem et Beitgémal. La lettre messagère de cette terrible disposition, vraisemblablement composée dans la deuxième moitié de février 1900, parvint au P. Athanase — raconta celui-ci — à la veille du mois de mars, traditionnellement consacré à saint Joseph, et alors qu'il devait de surcroît impérativement rembourser une dette de dix mille francs. Le directeur de Jésus-Adolescent, père nourricier d'une famille nazaréenne aux abois, se jugeait très proche du saint charpentier. Saint Joseph était son recours. Il alerta les enfants: si, par leurs prières, ils n'obtenaient pas de saint Joseph que la caisse de la maison soit renflouée sur-le-champ, ils devraient eux-mêmes vider les lieux. Le 2 mars, chacun d'eux — d'après le récit plus ou moins romancé du P. Athanase, qui avait l'art d'accommoder les faits — «écrivit une lettre à saint Joseph pour lui demander de venir en aide à leur directeur; chaque demande était accompagnée d'une promesse de communions, de chapelets, de mortifications; l'un s'engageait pour un mois, l'autre pour un an, qui pour plus longtemps encore, n'écoutant en cela que la générosité de son coeur; il fallut en modérer plusieurs pour les obliger à ne se priver dans leurs repas que du dessert seulement».[93] Le 3 mars, demandes et promesses, enfermées dans un petit sac, furent déposées entre les mains d'une statuette de l'Enfant Jésus. Le 4 mars et les jours qui suivirent, il y eut communion générale. Enfin, le 19, jour de la fête du grand saint, arriva, et, avec lui, une autre lettre d'Europe. Elle allait définitivement consoler le P. Prun

[91] G. SHALHUB, *Abuliatama*, p. 105. Répétons que ce salésien arabe variait l'orthographe de son nom selon qu'il avait affaire aux Français ou aux Italiens. Le chiffre qu'il avançait ici était très vraisemblablement forcé, comme un peu tout ce qu'il racontait. Mais il y eut un prêt.

[92] Voir: «Du mois de mars 1896 jusqu'à l'année 1899, l'Oeuvre s'était maintenue, quoique avec peine, à l'aide des secours envoyés de temps à autre par la maison mère; ces secours eux-mêmes cessèrent à ce moment, alors que les dettes contractées par le Père Nèple n'étaient pas encore entièrement soldées ...» (*Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 47).

[93] *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 49.

de l'injonction du mois précédent et auréoler saint Joseph à Jésus-Adolescent. Elle était datée du 3 mars, provenait de Pau en France et disait:

> «Mon Père. Ayant reçu un peu d'argent et ayant appris que vous aviez des dettes à payer, je vous envoie quinze mille francs, dont dix pour payer vos dettes et cinq pour vous aider à vivre cette année. Cette somme vous parviendra incessamment par mon homme d'affaires à Amsterdam. - Veuillez faire prier à mes intentions, et croyez-moi, etc. - Baronne de Brienen».

Le 3 mars était le jour où le sachet de prières et de sacrifices avait été remis à l'Enfant Jésus. L'émotion de la famille salésienne de Nabi Saïn fut intense.

> «On entonne le Te Deum en actions de grâces à saint Joseph pour le témoignage éclatant de la protection qu'il vient d'accorder à ses enfants; et ceux-ci, au sortir de la chapelle, éclatent en transports de joie et de reconnaissance envers le saint Protecteur qui venait d'exaucer leurs humbles et ferventes prières et leurs sacrifices d'une manière si imprévue, car nul ne connaissait encore la noble chrétienne, dont la générosité se manifestait ainsi en un moment aussi critique».[94]

Une inscription gravée sur le socle d'une statue de saint Joseph: «Reconnaissance à saint Joseph. 19 mars 1900», devait rappeler l'événement aussitôt qualifié de miraculeux. Madame de Brienen [95] devint «la dame au miracle»; et, quand il revit Nazareth huit ans après l'événement, don Rua répéta aux enfants la merveilleuse histoire à l'occasion d'un mot du soir pour la fête de saint Joseph (19 mars 1908).[96]

Le P. Prun était désormais convaincu que la survie de son oeuvre exigeait de sa part des démarches particulières auprès des détenteurs de fonds et des bienfaiteurs éventuels. Il imiterait en cela le P. Belloni et le P. Nèple, qui s'étaient imposé de longs voyages en France et en Belgique pour attendrir quelques personnes en faveur de leurs enfants. Lui aussi, qui n'espérait plus grand-chose des salésiens d'Italie, irait implorer pour Nazareth la générosité des organismes charitables et des particuliers fortunés. Durant l'été de 1900, son confrère belge de la Société de la Sainte-Famille, le P. Charles Vercauteren, le remplaça à la direction

[94] *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 51. Comme souvent, le P. Prun enjolive ici les faits. La poésie et, peut-être, la piété y gagnent, la compréhension des choses y perd. L'inspiration de la baronne n'était pas miraculeuse. La famille de Brienen était depuis longtemps en relations, sinon avec Nazareth, au moins avec Turin, comme le prouve un télégramme conservé daté d'un 18 — mois indéchiffrable — 1882 et adressé à don Bosco: «Avez-vous reçu lettre adressée Rome semaine dernière. Brienen.» Il est assorti pour nous d'un autographe du saint, qui était la réponse à donner: «Monsieur Brienen Pau. Lettre reçue, receverez reponse touts prions. Bosco». (Original, ACS 126.1, Lettere ... con note autografe di D. Bosco, s. v. Brienen.) Madame de Brienen recevait donc le *Bulletin salésien* français, qui avait parlé du P. Prun en cette fin de 1899 et en ce début de l'année 1900.

[95] Le P. Athanase écrivait: Briennen.

[96] D'après une lettre du chroniqueur du voyage pour le *Bollettino salesiano*, datée du 20 mars 1908; traduction française, *Bulletin salésien*, juillet 1908, p. 174.

de Jésus-Adolescent.[97] Il vit à Pau la baronne de Brienen pour la première et unique fois de sa vie; et, à Anvers, le comte Florimond de Brouchoven de Bergeyck. A Lyon, il frappa vainement à la porte de la Propagation de la Foi, qui lui déclara ne verser pour la Palestine qu'au patriarche latin de Jérusalem; et, à Paris, n'eut pas plus de succès auprès de l'Oeuvre de la Sainte-Enfance, parce que Nazareth n'était pas située «en pays infidèle». Seule, l'Oeuvre — parisienne elle aussi — des Ecoles d'Orient consentit à lui verser un subside annuel de trois cents francs.[98]

La chapelle de tôle galvanisée (1901)

Particulièrement généreuse, la baronne de Brienen lui avait remis cinq mille francs pour acquérir à Marseille une construction métallique démontable avec toiture de tôle galvanisée, dont le P. Prun voulait faire une chapelle pour son école. Elle lui avait aussi promis de l'aider substantiellement à bâtir l'orphelinat de ses rêves, dès que le firman lui arriverait.

A la fin du mois de septembre 1900 (semble-t-il), il rentra à Nazareth avec les éléments d'une construction métallique longue de vingt-trois mètres, large de huit et haute de six, à pourvoir d'une toiture de deux cents fortes feuilles de fer galvanisé, que supporteraient «dix belles colonnes en fer plat».[99] Pour des raisons diplomatiques, le montage ne commença que le 1er mars 1901. Aux agents de l'administration turque de Nazareth, le P. Athanase commença par faire croire que cette «maison de fer» (formule de la population nazaréenne) était une salle de sport. Puis, quand le caïmacam eut été remplacé, elle reçut sa véritable destination d'église pour les enfants de l'oeuvre et les chrétiens des environs, qui, en effet, se trouvaient à l'aise pour l'office sous ce vaste hangar. Ils y étaient du reste aussi rôtis en été que glacés en hiver. La première grand-messe fut célébrée là pour l'Assomption de Marie le 15 août 1901 dans une chaleur de quelque quarante degrés.[100] Pour l'heure, les bénéficiaires, qui se souvenaient de l'étroite chapelle-écurie des années précédentes, supportaient stoïquement ces sortes d'inconvénients. En 1908, le P. Prun calculait que la certitude de services religieux à pro-

[97] La correspondance que le P. Charles Vercauteren échangea alors avec le salésien de la maison généralice de Turin, Celestino Durando, nous aide à préciser ici la chronologie souvent floue et inexacte des récits du P. Athanase. Voir les lettres Vercauteren-Durando, Nazareth, 10 juillet 1900, 20 août 1900, 4 septembre 1900; ACS 38, Nazareth, Corrispondenza 1901-1909.

[98] *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 57-60.

[99] Ces informations d'après A. PRUN, «Nazareth», *Bulletin salésien*, novembre 1901, p. 292; et *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 61.

[100] Un récit du montage et de l'inauguration de cette chapelle dans le rapport cité «Nazareth», *loc. cit.*, p. 293.

ximité avait alors engagé une vingtaine de familles catholiques à s'établir près de Nabi Saïn.[101]

La construction de l'orphelinat définitif

Nous ignorons quand, par les soins de l'entrepreneur Boutros Tannous, les fondations de l'orphelinat définitif furent enfin creusées.[102] En 1902-1903, les rapports concernant Nazareth, qui avaient été jusqu'alors nombreux et loquaces, se raréfient et deviennent évasifs sur des constructions qui, pourtant, montent vite. Pour éviter d'étaler son jeu sous le regard des administrations, turque ou salésienne, le P. Prun menait ses affaires plutôt secrètement et taisait un certain nombre de ses actes.[103] Il informa cependant son supérieur général don Rua des plans de la bâtisse, puis des modifications qu'il dut y apporter. Le 13 mars 1902, il remercia le chapitre supérieur salésien de Turin d'avoir approuvé ses plans et annonça à don Rua que l'orphelinat aurait cinquante-quatre mètres de long (sans les ailes) et non pas quatre-vingt-dix-huit, comme il avait été envisagé. «Cela parce que, au-delà des cinquante-quatre mètres, il n'y a plus de rocher solide». Il ajoutait que, «construisant sur le flanc de la montagne», il devait «nécessairement faire un beau sous-sol sur toute la longueur de la maison, qui, pour l'instant, servira de cuisine, de réfectoire, etc.», alors que le plan prévoyait ces services au rez-de-chaussée.[104]

Le bâtiment aurait trois et quatre niveaux: un sous-sol, un rez-de-chaussée, un étage et aussi un vaste grenier; et il serait pourvu de deux petites ailes. Au rez-de-chaussée et à l'étage, un couloir central spacieux rendrait la circulation aisée d'un bout à l'autre du bâtiment.

La principale bienfaitrice de l'oeuvre fut, au dire du P. Athanase, «la dame au miracle» de Pau, qui tint sa promesse de l'été 1900 en mettant à sa disposition une somme de soixante mille francs, dès qu'il lui eut annoncé l'arrivée certaine du firman.[105] Cela se passait au début de 1902.[106] Un autre bienfaiteur, le comte

[101] *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 62.

[102] Le titre d'entrepreneur de l'orphelinat est donné à Boutros Tannous le jour de la bénédiction de juillet 1902, dans *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 65.

[103] En 1905, l'inspecteur salésien Luigi Nai s'aperçut qu'au lieu du déficit annuel qu'il annonçait régulièrement, il disposait d'un actif important.

[104] Lettre d'A. Prun à M. Rua, Nazareth, 13 mars 1902; ACS, Nazareth, Documenti provenienti dalla Prefettura Generale.

[105] La lettre du P. Prun et un extrait de la lettre de la baronne, l'une et l'autre non datées, dans *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 64.

[106] L'événement, qui fut certainement postérieur à novembre 1901, date de l'intervention française à Mytilène, et certainement antérieur à juin 1902, date de l'arrivée du document à Beyrouth, peut, jusqu'à plus ample informé, être situé au début de l'année 1902. La baronne de Brienen étant morte, selon

belge de Brouchoven, prit à sa charge les poutrelles de fer nécessaires au support des planchers.[107] Le P. Prun dira en 1908: «C'est donc à la générosité de ces deux bienfaiteurs que l'on doit l'Orphelinat tel qu'il est aujourd'hui».[108] Le croira qui voudra. Comme souvent, pour mieux frapper les esprits et les orienter à sa convenance il simplifiait les choses. Une lettre postérieure à Henri Lavedan assurera que l'orphelinat lui avait coûté trois cent mille francs; et, dans une pièce officielle de 1905 écrite à coup sûr sous la dictée du P. Athanase, le provincial Luigi Nai a dit que, durant la seule année 1904, le gouvernement français avait versé pour la construction de Jésus-Adolescent une somme de dix mille francs et surtout que le P. Prun avait ajouté à la manne quatre-vingt-quatorze mille francs de ses biens propres.[109] Sa part personnelle aurait donc été plus forte que celle de «la dame au miracle».

La bénédiction de la chapelle du nouvel orphelinat (juillet 1902)

La construction fut menée rondement pendant le premier semestre de 1902. «Au mois de juillet 1902, nous prenions possession de l'Orphelinat aux trois quarts terminé», a écrit le P. Prun en 1908.[110] Dans sa brochure de 1913, il a daté du même mois la bénédiction de la chapelle et de la maison,[111] qui avait donné lieu à la première des fêtes «imposantes» du sommet de Nabi Saïn.[112] Il faut interpréter ces phrases et ne pas majorer cette solennelle «prise de possession». Comprenons qu'un jour de juillet 1902, les officiels français et le Tout-Nazareth furent invités à constater lors d'une grande fête que le nouvel orphelinat catholique commençait de s'élever, qu'une salle de chapelle y fut bénite dans une partie du rez-de-chaussée déjà couverte, et que, par ce biais, la maison entière put être dite «inaugurée»; certainement pas que les locaux antérieurs furent abandonnés durant la période des vacances qui suivirent.

La portée de cette cérémonie, qui ressemblait à une inauguration, mais qui n'en était pas une, demande en effet à être mesurée. Nous savons que le firman n'était parvenu au P. Prun qu'à la fin du mois précédent. Pour l'entrepreneur Tannous, qui se montra généreux en la circonstance, c'était la pose d'une premiè-

le P. Prun, cinq jours après l'envoi de sa lettre sur les soixante mille francs, des recherches à Pau permettraient d'être plus précis.

[107] Selon *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 65.

[108] *Ibidem.*

[109] Lettre de L. Nai à E. Schiaparelli, Nazareth, 29 mars 1905; copie dans les *Verbali del Consiglio* de la province Orientale, à la date. Voir, *infra*, chap. II, texte et note 47.

[110] *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 65.

[111] *L'Orphelinat de Jésus Adolescent à Nazareth*, p. 89.

[112] «La bénédiction de la maison et de la chapelle fut très imposante ...» (*Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 65).

re pierre retardée par les événements. A entendre le P. Prun, la bâtisse était «aux trois quarts terminée». Traduisons qu'elle n'avait encore ni étage, ni grenier. Au rez-de-chaussée, de grandes salles baptisées chapelle et théâtre étaient couvertes et cela suffisait. Jusqu'en 1904, c'est-à-dire pendant encore deux ans, la vie de l'oeuvre continuerait dans les installations provisoires de 1898-1899. On ne quitterait pas, durant l'année 1902-1903, la chapelle métallique pourtant incommode. Une lettre du P. Prun, non datée dans l'édition mais très probablement écrite pendant les vacances d'été 1903, lettre qui fut publiée dans le *Bulletin salésien* du mois d'octobre qui suivit, reconnaissait que, un an après la fête, «les murs s'élèvent, mais lentement, car les ressources qu'il est impossible de trouver ici, ne marchent pas aussi vite que les maçons».[113] L'information non signée du même numéro, selon laquelle la maison de Nazareth «a été depuis construite, et grâce au zèle intelligent et infatigable du directeur actuel, D. A. Prun, elle s'est transformée en un Orphelinat capable de contenir plus de 300 enfants»,[114] émanait d'un esprit approximatif, le seul de toute notre documentation à avoir avancé un chiffre aussi élevé et qui, vraisemblablement, n'écrivait sur Nazareth que par ouï-dire. En juillet 1902, l'orphelinat dont le P. Prun «prenait possession» était au mieux à moitié construit. On voulut, par un geste public, marquer sans tarder la naissance d'une oeuvre grandiose destinée à répondre à l'attente impatiente des chrétiens nazaréens. En 1908 et 1913, le P. Prun prétendra qu'en la circonstance la maison elle-même fut bénite avec la chapelle, parce qu'aucune cérémonie solennelle d'inauguration des locaux achevés n'eut lieu en 1904-1905 et ce, pour des raisons que le lecteur comprendra peu à peu.

A la fin de juillet 1902, toutes les communautés religieuses catholiques de la ville furent associées à la préparation de la fête de Jésus-Adolescent. Au jour dit, une grande partie de la population nazaréenne gravit la montagne pour voir la maison d'Abouliatama.[115] La bénédiction proprement dite fut assurée par «le Révérendissime Père Gardien du Couvent de Terre Sainte», c'est-à-dire le supérieur franciscain de Nazareth. «Le consul de France», probablement celui de Beyrouth, à moins que le P. Prun n'ait donné ce titre au vice-consul de Caïffa, «assista officiellement à la messe solennelle célébrée par les Révérends Pères Carmes du Mont-Carmel». Dix enfants «vêtus de blanc», à qui, dans toutes les cérémonies de la journée, une place d'honneur était réservée, firent leur première communion. Les soeurs clarisses de Nazareth avaient fourni les fleurs pour la décoration des autels. Les frais du repas de cent convives furent assumés par l'entrepreneur Tannous. Les Filles de la Charité (les soeurs de Saint-Vincent-de-Paul) «se surpassèrent dans la confection du dessert». Dans l'après-midi, la «salle de théâtre»

[113] Lettre d'A. Prun, *Bulletin salésien*, octobre 1903, p. 279.
[114] Revue citée, p. 265.
[115] Les détails sur la fête même dans *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 65-66.

du nouvel orphelinat servit pour la première fois, et le public applaudit les enfants qui s'y produisaient.

La fin de don Belloni (1903)

Même ramené à celui de la bénédiction d'une chapelle inachevée, certaines absences intriguent dans le récit du P. Athanase. Il y manque quelques noms en i ou en o. Le véritable fondateur de Jésus-Adolescent n'avait été ni lui, ni même le défunt Adrien Nèple, mais l'Abouliatama de Bethléem, le P. Antonio Belloni, à qui, en 1896, le premier directeur avait demandé de bénir l'oratoire de la maison de la ville basse et de la baptiser de son titre. Or, en juillet 1902, le nom de don Belloni n'apparaît pas parmi les personnalités invitées et personne ne semble l'avoir représenté. Ni la Société de la Sainte-Famille ni la congrégation salésienne ne sont nommées.

Les brochures françaises de 1908 et 1913 ont peut-être omis d'en parler par souci d'opportunité et pour des raisons politiques. Toutefois, ce silence peut aussi s'expliquer par la période de transition que l'oeuvre salésienne de Palestine traversait en cette année 1902. L'année précédente, au prix d'un voyage pénible, l'Abouliatama était allé une dernière fois rendre visite à ses bienfaiteurs de France, de Belgique et d'Italie.[116] A son retour, il s'était imposé de visiter, pour la dernière fois aussi, ses maisons de Beitgémal et de Crémisan, puis avait demandé par écrit à don Rua de lui envoyer un remplaçant. Il fit en cette circonstance au personnel de Bethléem un discours qui ressemblait fort à un testament spirituel. Son biographe lui a fait dire:

> «Comme vous le voyez, je n'en peux plus, j'ai tiré le char par monts et par vaux, désormais mes forces ne me le permettent plus. J'ai donc jugé bon, pour la tranquillité de ma conscience et pour la bonne marche de nos maisons, d'écrire à nos Supérieurs de pourvoir à mon remplacement dans cette charge pleine de responsabilités. Il me sera ainsi plus facile de me préparer à ma fin, de bien faire mes valises et de vivre quelque peu en subordonné pour gagner le mérite de l'obéissance...».[117]

L'année 1902 a donc été pour don Belloni l'année de la retraite et, pour l'Oeuvre de la Sainte-Famille, celle de sa transformation en province de la Société salésienne. La province Orientale de l'Enfant Jésus (devenue plus tard de Jésus Adolescent) fut alors érigée avec cinq maisons: Alexandrie d'Egypte et les quatre oeuvres palestiniennes, Nazareth compris. Le 26 septembre 1902, don Luigi Nai

[116] Voir, par exemple, le récit de G. SHALHUB, *Abuliatama*, p. 185-186. Le *Bulletin salésien* — dans des articles signés E.-J. R., c'est-à-dire Emile Riquier, futur directeur de Jésus-Adolescent — a lui aussi parlé de ce voyage.

[117] G. SHALHUB, *Abuliatama*, p. 188.

en fut nommé provincial (inspecteur dans la langue salésienne).[118] C'était deux mois après la fête de juillet précédent. La chronique de la province dit qu'au mois d'octobre, c'est-à-dire aussitôt après avoir reçu sa nomination, le P. Luigi Nai procéda à l'inauguration des nouveaux bâtiments de l'orphelinat de Nazareth.[119] Quant à lui, le P. Athanase n'en a soufflé mot dans son récit de 1908.

Le P. Belloni, qui n'avait que soixante-et-onze ans, mais qu'une vie de tourments, de soucis et de travaux avait exténué,[120] mourut le 9 août 1903. Bethléem se précipita dans la chapelle ardente du «Père des Orphelins» de Palestine.

> «Hommes et femmes, riches et pauvres: c'était une invasion, une véritable irruption du peuple, qui voulait faire toucher à la sainte dépouille un chapelet, des médailles, des crucifix, des tableaux; des mamans avec leurs bébés sur le bras, des aveugles, des mendiants, défilèrent toute la journée devant le cercueil. Dans la maison, la barrette, les poils de la barbe et divers objets du père furent — selon son biographe — dérobés pour être conservés en précieuses reliques».[121]

Y avait-il, parmi ces dévots, quelques représentants de Jésus-Adolescent de Nazareth? Je le crois, mais sans pouvoir en fournir une preuve. Car, jusqu'à plus ample informé, le nom du P. Prun lui-même, dont Georges Chalhoub dit pourtant qu'«à l'école de don Belloni, il hérita beaucoup de son esprit et fut, après la mort du Père, comme un prolongement de sa vie et de son esprit»,[122] ne figure pas dans les relations publiées (et connues de nous) de la mort et des funérailles du saint homme. De Bethléem, le P. Athanase avait apporté à Nazareth un modèle d'orphelinat d'apprentis qu'il s'efforçait de transposer, et l'image d'un père des orphelins, au coeur tendre envers les pauvres, surtout enfants, qu'il gardait toujours présent à l'esprit. Nazareth était fille de Bethléem, même si un contexte politique, sur lequel nous aurons à insister bientôt, distendait à certains égards les liens des deux oeuvres.[123]

[118] La date est fournie par le document intitulé *Cronistoria. Ispettoria di Gesù Adolescente*, Bethléem, 1937, p. 17; APSMO.

[119] *Cronistoria*, citée, p. 17.

[120] Voir sa photographie dans ses derniers jours dans le livre de G. SHALHUB, *Abuliatama*, p. 192, hors-texte.

[121] G. SHALHUB, *Abuliatama*, p. 198. Sur l'émotion provoquée par cette mort, voir aussi Paul-Marie SÉJOURNÉ, *o. p., Eloge funèbre de Don Antoine Dominique Belloni* ..., prononcé en l'église de l'orphelinat catholique de Bethléem au service de trentième jour, le 9 septembre 1903, Jérusalem, Impr. des P.P. franciscains, 1 fasc., 36 p.

[122] G. SHALHUB, *Abuliatama*, p. 108.

[123] On ne trouve pas le nom d'Abouliatama dans le texte des brochures de 1908 et 1913; don Belloni n'y paraissait que sur une illustration.

L'installation complète dans la nouvelle bâtisse (1904)

Après juillet 1902, il fallut attendre encore au moins deux ans pour passer de l'orphelinat provisoire de Nabi Saïn à l'orphelinat actuel. Pendant l'année scolaire 1902-1903, la chapelle de tôle galvanisée fut maintenue en service. Le rapport du provincial Luigi Nai sur Nazareth à cette période est explicite: «L'église est en fer et en bois, elle est suffisante et bien tenue (...) Il n'y a pas de sacristie».[124] Le nouveau lieu de culte ne fut adopté qu'au début de l'année scolaire 1904-1905. L'inspecteur constata le 10 janvier 1905: «L'église et la sacristie ont été construites à neuf; elles sont très bien réussies et adaptées à la maison et aux quelques externes qui fréquentent la chapelle».[125] Quoique le rapport provincial n'en ait rien dit, les autres salles communautaires: cuisine, réfectoire, dortoir, classes, semblent avoir été prêtes en octobre 1904. La date de la légende d'une image des locaux primitifs dans la brochure de 1913[126] est pour nous décisive: l'ancien orphelinat ne fut abandonné comme maison principale que cette année-là. Cette information est confortée par l'histoire de l'oeuvre. En 1904-1905, elle reçut un supplément de neuf clercs et de huit ou neuf garçons, dits «latinistes», base d'un scolasticat de la province salésienne d'Orient, lesquels ne pouvaient trouver place que dans la maison récemment construite.[127]

Du changement même de locaux, le P. Prun, qui avait été si abondant sur le transfert de quelques hardes et meubles de la ville basse à Nabi Saïn, n'a rien dit dans les relations conservées. Sa chronique manuscrite de la maison ne fut vraiment ouverte qu'en 1907, ses notes rétrospectives n'ont porté que sur les années 1905 et 1906 et elles ont concerné d'autres affaires qui lui tenaient à coeur. L'année scolaire 1904-1905 lui a en effet donné des soucis particuliers. Elle fut pour la maison de Nazareth une année charnière pour des raisons qui ne relevaient pas de l'architecture, mais de la politique.

[124] L. Nai, Ispettoria Orientale. Casa di Nazareth. Rendiconto dell'Ispettore al Rettor Maggiore. Anno scolastico 1902-1903, 15 gennaio 1904, p. 1; ACS 38, Nazareth, Statistiche.

[125] L. Nai, ... Rendiconto ... Anno scolastico 1903-1904, Betlemme, 10 gennaio 1905, p. 1. Je me fonde, non pas sur les années scolaires considérées, mais sur la date de rédaction de ces deux rapports.

[126] Cette légende dit: «L'Orphelinat de Jésus Adolescent (1897-1904)» (*L'Orphelinat de Jésus Adolescent à Nazareth*, p. 76). La page correspondante ayant été arrachée dans mon exemplaire de 1908, je n'en peux rien dire.

[127] Le P. Prun a écrit: «... D. Pompignoli lui (au P. Prun) fut envoyé comme Directeur le 5 janvier 1905. Il arriva avec neuf clercs et huit latinistes qui devaient être selon l'Inspecteur D. Nai, les bases d'un scolasticat pour la Province Orientale (...) La maison était alors composée du D(irecteu)r Pompignoli, du P. Athanase, D(irecteu)r Emérite et confesseur, de D. Borino Catéchiste, de neuf clercs, neuf latinistes et 40 orphelins». (Chronique manuscrite, année 1905).

Chapitre II

LE RÉGIME DU PROTECTORAT FRANÇAIS

Le protectorat français sur les oeuvres catholiques du Levant

En 1904-1905, Jésus-Adolescent vécut brutalement — en la personne de son directeur et père Athanase Prun — une crise, qui nous est devenue incompréhensible. La question du protectorat religieux en Orient est du reste tout entière opaque aux citoyens des Etats sécularisés d'aujourd'hui. Peu importe leur religion, tous les nationaux sont libres et égaux.

La présence d'«étrangers» de toutes les couleurs dans leurs pays, que l'on continue à dire de race blanche, les aide toutefois à comprendre ce qui se passait avant 1914 dans un Empire ottoman, qui professait la religion musulmane et dont le Coran était le Livre de la Loi. En cas de démarches compliquées, d'ennuis graves avec les gouvernements, d'affaires économiques ou politiques à débrouiller, s'ils ont la chance d'avoir un consulat ou une ambassade à proximité, ces étrangers s'y précipitent. Les ambassadeurs, qui défendent les intérêts généraux de leurs nations, veillent aux intérêts particuliers de leurs ressortissants.

Imaginons maintenant un pays, dont la loi ne reconnaît pour citoyens de pleins droits que les adhérents à la religion nationale, les autres n'étant que de deuxième zone. Les ambassades et consulats de nations professant une religion différente, qui se trouve être aussi la leur, recevront assez naturellement les appels de ceux-ci, en même temps que ceux de leurs compatriotes. Aujourd'hui, les Américains s'inquiètent infiniment plus des atteintes à la liberté religieuse des méthodistes d'URSS qu'à celles portées aux bouddhistes du Tibet. Les consulats des pays du Levant étaient dans cette situation: ils défendaient leurs coreligionnaires chrétiens.

Parmi ces consulats, la France avait une place tout à fait prééminente. Depuis le Moyen Age et les croisades, l'histoire en avait fait la principale garante des libertés religieuses des chrétiens orientaux. Ayant été longtemps seule puissance importante sur place, elle avait même acquis dans le Levant un monopole, qui avait été consolidé par une série d'accords avec le gouvernement turc. Ces accords, désignés par le mot vieilli de «capitulations»,[1] avaient été conclus entre

[1] Ce terme, aujourd'hui déshonorant pour celui qui accepte de «capituler», ne voulait dire que «convention», premier sens du mot *capitulation* selon le *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* de Paul Robert (t. I, Paris, 1951, p. 631). *Capitulare*, en latin médiéval, signifiait «faire une

le seizième et le dix-huitième siècle.[2] Toutefois, à partir du dix-septième siècle, la plupart des pays d'Europe s'étaient efforcés d'obtenir à leur tour des «capitulations», qui avaient surtout eu pour effet de les affranchir de la tutelle française dans l'Empire turc. Un juriste du dix-neuvième siècle définissait les capitulations «des traités qui garantissent aux nations chrétiennes le droit, pour leurs sujets qui résident temporairement ou d'une manière permanente dans les pays hors chrétienté, spécialement dans les pays musulmans, d'être soustraits dans une large mesure à l'action des autorités locales et de relever de leurs autorités nationales, représentées par leurs agents diplomatiques et leurs consuls».[3]

Les immunités concédées variaient selon les accords. Elles pouvaient s'étendre aux chrétiens orientaux. A ne considérer que la France, ses protégés directs avaient d'abord le droit de s'établir sur le territoire ottoman. Ils pouvaient, selon la loi de 1867, y posséder des immeubles. Le domicile des protégés était, comme celui des Français, inviolable. Ils étaient eux-mêmes affranchis des impôts et taxations auxquels les indigènes étaient assujettis et ne payaient, comme les Français, que les impôts fonciers. Ils pouvaient circuler librement dans l'empire ottoman, sur terre et sur mer; et avaient, de plus, la liberté de costume et la liberté de religion.

Dans ce système arrivait l'Eglise romaine, puissance souveraine dans le concert des nations et tenue de protéger avec ses fidèles les intérêts de la foi et de sa propagation. Elle jouissait de privilèges correspondant à la nature de ses relations avec l'Empire ottoman. Elle aussi aurait pu conclure des «capitulations» avec la Sublime Porte. Il n'y eut cependant jamais de concordat avec la Turquie. L'Eglise de Rome confiait en effet à la France, qui était sa mandataire, le soin de défendre ses droits et ses intérêts dans ce pays. Le représentant de la France en pays ottoman, ambassadeur ou consul, avait tous les pouvoirs qu'aurait eus un nonce du pape dans ces régions. La liturgie le traitait comme tel. Un historien familier de ces problèmes n'hésitait pas à affirmer en 1896: «Malgré la dialectique subalpine — et l'on voit par là où étaient les principaux contestataires du mandat religieux

convention». *Capitulation* est le «nom donné à toute convention par laquelle une puissance s'engage à respecter certains droits et privilèges sur les territoires soumis à sa juridiction». Le lexicographe cite Chateaubriand: «Il y a une belle capitulation entre Henri IV et Saint-Malo: la ville traite de puissance à puissance, protège ceux qui se sont réfugiés dans ses murs, et demeure libre ... de faire fondre cent pièces de canon» (*Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 1).

[2] Voir, entre autres, sur l'ensemble de la question: A. LEROY-BEAULIEU, «Les congrégations religieuses, le protectorat religieux et l'influence française au dehors», *Revue des Deux Mondes*, 73ème année, 5ème série, t. XIV, mars 1903, p. 70-113; J. AUBÈS, *Le protectorat religieux en Orient*, coll. Science et Religion, Paris, Bloud et Cie, s. d. (vers 1906); F. CHARLES-ROUX, *France et chrétiens d'Orient*, Paris, Flammarion, 1939; G. BATCH, *Statut personnel.* Introduction à l'étude de la condition juridique des chrétiens de Palestine sous la domination ottomane (1517-1917), Rome, Pont. Univ. Lateranensis, 1968; J. HAJJAR, *Le Vatican, la France et le catholicisme oriental (1878-1914)*, Paris, 1979, surtout p. 115-133 (le protectorat catholique au Levant) et 264-324 (les vicissitudes du protectorat français).

[3] L. RENAULT, dans la *Grande Encyclopédie*, t. IX, p. 212-214

français —, nous demeurons, par la vertu des traités et surtout par celle de l'histoire, les vicaires temporels du siège de Rome en Orient».[4] Par ce biais, la question du protectorat religieux français en Orient relevait donc aussi du droit de l'Eglise, dit droit canonique. Au début de notre siècle, le prélat romain Pietro Gasparri, qui avait été professeur de droit canonique à l'Institut catholique de Paris, en était devenu le spécialiste.[5] Il consiste, expliquait-il, «dans le droit exclusif et général (sauf les exceptions que nous indiquerons) qu'a la France de défendre l'Eglise catholique dans ces régions, droit accompagné de quelques prérogatives honorifiques. Il embrasse donc deux choses qu'il importe de bien distinguer: 1° le droit de protéger l'Eglise catholique dans les lieux soumis au protectorat; 2° quelques honneurs particuliers réservés, dans ces mêmes lieux, aux Représentants de la France». Et il résumait: «Tels sont les deux éléments qui composent le protectorat catholique de la France et qui, réunis, lui donnent une véritable suprématie morale dans tout l'Orient et l'Extrême-Orient».[6] Le 22 mai 1888, la Congrégation romaine de la Propagation de la Foi avait promulgué une lettre circulaire (*Aspera rerum conditio*), qui redéfinissait le protectorat de la nation française en Orient et les droits exclusifs des consuls français dans cette partie du monde. Les missionnaires étaient avertis: «Car on sait, disait textuellement la circulaire, que depuis des siècles le protectorat de la nation française a été établi dans les pays d'Orient, et qu'il a été confirmé par des traités conclus entre les gouvernements. Aussi l'on ne doit faire, à cet égard, absolument aucune innovation: la protection de cette nation, partout où elle est en vigueur, doit être religieusement maintenue, et les missionnaires doivent en être informés, afin que, s'ils ont besoin d'aide, ils recourent aux consuls et autres agents de la nation française. De même dans ces lieux de missions où le protectorat de la nation autrichienne a été mis en vigueur, il faut le maintenir sans changement».[7] En Palestine, «aujourd'hui — écrivait-on encore en 1906 — la France protège officiellement les missions catholiques, les religieux latins, les Lieux saints, le Patriarcat et le pavillon de Jérusalem».[8]

Dans cette liste, figuraient «les religieux latins», sur lesquels nous avons ici de bonnes raisons de nous arrêter. «Individuellement», expliquait notre auteur de 1906, ils sont protégés français et se peuvent prévaloir de tous les avantages accordés à nos nationaux (...) Ils ont le droit de pratiquer librement la religion ca-

[4] G. GOYAU, «Le protectorat de la France sur les chrétiens de l'Empire ottoman», dans l'ouvrage collectif *La France chrétienne dans l'histoire* ..., sous la direction du R. P. Baudrillart, de l'Oratoire, Paris, Firmin-Didot, 1896, p. 588. L'ensemble de l'article (p. 579-593) est une bonne mise au point de la question à la fin du siècle.

[5] Voir l'article Un Prélat Romain, «Le protectorat catholique de la France en Orient et en Extrême-Orient», dans *Questions actuelles*, t. LXXVII, 1905, p. 98-119. Le «prélat» était Pietro Gasparri.

[6] *Art. cit.*, p. 98-99.

[7] Traduction de G. GOYAU, *op. cit.*, p. 591-592.

[8] J. AUBÈS, *op. cit.*, p. 37.

tholique et celui confirmé récemment (c'est-à-dire après l'occupation de Mytilène, dont nous avons parlé dans l'article sur le firman de Nazareth) par le gouvernement ottoman, de créer à l'avenir tous établissements scolaires, religieux ou autres, qu'ils jugeraient nécessaires. Ils jouissent en outre d'immunités douanières spéciales. De plus à la différence des protégés étrangers ou indigènes, ils ne sauraient être rayés par le consul du registre de protection, parce qu'ils sont protégés de droit et considérés de ce point de vue comme Français».[9]

Le protectorat français sur les maisons de l'Oeuvre de la Sainte-Famille

A la fin du dix-neuvième siècle, les maisons de l'Oeuvre de la Sainte-Famille fondées par don Belloni, c'est-à-dire Bethléem, Beitgémal, Crémisan et Nazareth, relevaient canoniquement du protectorat français; et ce protectorat était respecté par tous les religieux, quelles que soient leurs nationalités.

Dès 1874, le P. Belloni avait officiellement placé ses oeuvres sous le protectorat de la France.[10] Quand, en février 1891, il achevait en Europe les tractations qui intégreraient l'Oeuvre à la Société salésienne, il écrivait textuellement au consul général de France à Jérusalem:

> «...Vous n'ignorez pas, Monsieur le Consul, que j'ai toujours travaillé sous la protection de la noble France, et que j'ai refusé une allocation considérable offerte par le gouvernement italien pour ne pas renoncer à la protection française. Inutile de vous dire, Monsieur le Consul, que le français est la langue officielle de notre orphelinat et qu'elle est une branche principale de notre enseignement...».[11]

Après l'arrivée des salésiens, la première grande fête de l'Oeuvre de la Sainte-Famille fut l'inauguration de l'église du Sacré-Coeur annexe à l'orphelinat de Bethléem (24 mai 1892). La France y tint une place d'honneur. Le consul général de Jérusalem avait été dûment autorisé par son ministre à «assister officiellement» à la cérémonie.[12] Le compte rendu salésien de la fête y signala la présence

[9] J. Aubès, *op. cit.*, p. 44.

[10] La date de 1874 nous a été fournie par une note du consul de France à Jérusalem à l'ambassadeur de Constantinople et au ministre des Affaires Etrangères à Paris, le 9 avril 1903. On y lisait: «... conserver la direction des oeuvres qu'il (don Belloni) avait créées à Bethléem, à Crémizan et à Beitgémal et qu'il avait dès 1874 placées sous le protectorat de la France» (Arch. Aff. Etr., Archives des Postes, Jérusalem, vol. 97: Etablissements religieux. Salésiens).

[11] A. Belloni au Consul de France à Jérusalem, Marseille, 7 février 1891 (Arch. Aff. Etr., Archives des Postes, Jérusalem, vol. 96: Etablissements religieux. Salésiens).

[12] La dépêche, qui fut reçue à Jérusalem le 19 mai 1892, disait: «Paris, 18 Mai 92. 8 h 45 soir. Consul général France. Jérusalem. Je vous autorise à assister officiellement à l'inauguration de l'église des Salésiens à Bethléem et à dépenser à cette occasion une somme de cinq cents francs» (Arch. Aff. Etr., Archives des Postes, Jérusalem, vol. 96: Etablissements religieux. Salésiens).

du consul Charles Ledoulx.[13] Le sermon du P. Séjourné, dominicain, l'expliqua en ces termes:

> «...Grâce à votre zèle, Monsieur le Consul Général, pour défendre les intérêts sacrés qui vous sont confiés et grâce à la bienveillance de Monsieur le Ministre, le firman d'autorisation a été obtenu, et, aujourd'hui, répondant à l'invitation de Don Belloni et à l'impulsion de vos sentiments si nobles et si chrétiens, vous donnez à cette auguste cérémonie, par votre présence, le prestige qui s'attache à votre personne et à vos actes. Recevez tous nos remerciements...».[14]

La «défense des intérêts sacrés» confiés au consul général était l'un des aspects de sa mission protectrice en Palestine au nom de la France, y compris sur l'oeuvre Belloni. Au cas où nous en douterions encore, le rapport du P. Nèple nous éclairerait par son récit de la fin de la messe:

> «...En honneur de la France, protectrice des Lieux Saints et des chrétiens en Palestine, la messe s'est terminée par le *Domine, salvam fac rempublicam*...».[15]

Dans l'oeuvre Belloni de 1892, les jeunes Bethléémites, sujets arabes de l'Empire turc, entourés de Syriens, d'Italiens et de quelques Français, demandaient donc (en latin) au Seigneur le salut de la République française, à propension anticléricale et laïque. Deux ans passeraient, et ils s'intéresseraient à l'élection du président Félix Faure (1895).[16] Le P. Belloni protestait alors au consul général Charles Ledoulx de son attachement à la langue française et en donnait des preuves intéressantes:

> «...de mon côté, je ne manquerai jamais d'encourager chez nous l'étude de la belle langue française, et de profiter des circonstances pour augmenter le personnel français. - Tous nos élèves, même les artisans, ont chaque jour près de deux heures de classe française et 3 et 1/2 ceux qui ne sont pas appliqués au travail manuel. Tous les enfants sans exception sont sévèrement obligés de parler français pendant tout le temps des récréations et promenades...».[17]

Puis la disparition de ce consul, le 10 janvier 1898, donnerait à l'abbé Emile Riquier l'occasion de définir — approximativement — la mission de cette sorte de personnage, qui était «celle de défendre les droits de l'Eglise en faisant aimer la France».[18] Quand il fallait hisser un drapeau sur la maison de Bethléem, on

[13] *Bulletin salésien*, août 1892, p. 126-127.

[14] D'après une lettre d'Adrien Nèple publiée par le *Bulletin salésien*, août 1892, p. 126-127.

[15] *Ibidem*, p. 127.

[16] Article anonyme, «Orphelinat catholique de Bethléem. Le mois de janvier 1895», *Bulletin salésien*, mars 1895, p. 69.

[17] Lettre autographe d'A. Belloni au Consul de France à Jérusalem, Bethléem, 14 décembre 1896 (Arch. Aff. Etr., Archives des Postes, Jérusalem, vol. 96: Etablissements religieux. Salésiens).

[18] E.-J. R(iquier) à M. Rua, Bethléem, 16 janvier 1898; *Bulletin salésien*, mars 1898, p. 75.

arborait volontiers celui de ce pays. L'empereur d'Allemagne fit alors (octobre-novembre 1898) en Orient un long voyage de prestige, qui le mena à Jérusalem et à Bethléem. Ce jour-là, nous dit le même témoin, «le drapeau français, symbolisant le drapeau catholique, flottait sur notre Maison».[19] Peu après, lors d'une fête turque, le 13 février 1899, on l'y voyait encore «à côté de celui de la Turquie». Jusqu'au terme du gouvernement Belloni, le protectorat français sur l'Oeuvre de la Sainte Famille (avec toutefois une exception prémonitoire pour Crémisan, maison passée sous la protection du consul d'Italie le 11 mars 1895) [20] fut dûment exercé par les consuls et reconnu par les membres de l'Oeuvre, salésiens italiens compris.

La convention salésienne avec l'Association Nationale Italienne (1904)

Au début du vingtième siècle, un faisceau d'événements modifia ce droit de protectorat religieux. En France, les radicaux appliquèrent un programme anti-congrégationnel (loi sur les associations, 1er juillet 1901) et laïcisateur (loi de séparation des Eglises et de l'Etat, 9 décembre 1905). Le 4 juillet 1903, le Sénat français refusa la demande d'autorisation présentée par les salésiens, désormais interdits de séjour (sauf à vivre en personnes privées et isolées) sur le territoire national. C'était le temps plutôt sinistre du président du Conseil, Emile Combes (1902-1905). En Orient, une mission reçue de l'Eglise de protection des chrétiens et des religieux ne pouvait qu'embarrasser un tel gouvernement, dont elle contredisait le laïcisme affiché.

Or, quand il cherchait à se dégager de ses charges religieuses, il rejoignait les aspirations de certains de ses voisins, à commencer par l'Italie. Les grands Etats européens revendiquaient depuis longtemps le droit «naturel» de protéger leurs sujets en Orient. Lors du très important traité de Berlin (13 juillet 1878), ils l'avaient affirmé avec solennité par cet article d'origine anglaise:

> «Les ecclésiastiques, les pèlerins et les moines de toutes nationalités voyageant dans la Turquie d'Europe ou d'Asie jouiront des mêmes droits, avantages et privilèges. Le droit de protection officielle est reconnu aux agents diplomatiques et consulaires des puissances en Turquie, tant à l'égard des personnes susmentionnées que de leurs établissements religieux, de bienfaisance et autres, dans les Lieux Saints et ailleurs».[21]

[19] Rapport d'E.-J. R(iquier), «Bethléem», *Bulletin salésien*, avril 1899, p. 97.

[20] D'après une note conservée aux archives centrales salésiennes: «Convenzione tra il R. Console d'Italia, don Rua e don Belloni, 11 Marzo 1895», confirmée par une lettre de protestation du consul Scaniglia à don Rua, 26 octobre 1899 (ACS, 38, Bethléem, Corrispondenza). Voir sur tout cela J. POLAČEK, *I Salesiani e le Figlie di Maria Ausiliatrice nella Palestina* ..., thèse dactylographiée citée, p. 205-208.

[21] Cité dans J. AUBÈS, *op. cit.*, p. 35-36.

Quand le chancelier von Bismarck saisit le congrès de Berlin de cette proposition, il fit remarquer que sa portée était considérable et qu'elle tendait à «substituer la chrétienté tout entière à une seule nationalité».[22] Suivez le regard de l'homme d'Etat prussien vers la «ligne bleue des Vosges»... La France et la Russie réussirent à faire ajouter à l'article 62 du traité: «Les droits de la France sont expressément réservés; et il est bien entendu qu'aucune atteinte ne saurait être portée au statu quo dans les Lieux Saints».[23] Mais la proposition, qui restreignait de fait les droits acquis antérieurement par la France, demeurait. On verra que, consciemment ou non, les supérieurs salésiens de Turin ne connaîtront qu'elle.

Dans l'espoir assez vain de s'attacher ce pays, le gouvernement français de ces années multipliait les concessions à l'Italie.[24] «Les diplomates français abandonnèrent à l'Italie, non seulement la protection de leurs nationaux, ce qui était une simple application du traité de Berlin, mais la protection des établissements où des Italiens seraient seulement la majorité». Le 31 août 1905, un accord franco-italien serait signé, «selon lequel les instituts religieux qui en feraient la demande pourraient passer de la protection française à la protection italienne».[25]

Pour les salésiens du temps, une question financière se greffait sur la question politique. «Ils avaient faim en Orient», disent aujourd'hui leurs successeurs italiens de Palestine. Le gouvernement français venait de supprimer le subside annuel de deux mille francs qu'il leur concédait à Bethléem.[26] Simultanément, des compatriotes leur offraient de l'argent. Une Association Nationale Italienne d'aide aux missionnaires avait été fondée à Florence en 1887. Son but était, lisait-on dans son programme, «de soustraire les missions italiennes à l'influence des gouvernements étrangers».[27] Cette association, représentée par son secrétaire Ernesto Schiaparelli, s'engageait à verser aux salésiens de Palestine des indemnités encore plus substantielles que celles désormais refusées par les Français, à condition toutefois de passer effectivement sous le protectorat italien, avec les conséquences politiques et culturelles que ce changement impliquait. Le consulat général français de Jérusalem suivait attentivement les menées du provincial salésien Luigi Nai à Constantinople, où il s'implantait sous la protection de l'Italie. Le 9 avril 1903, il demandait:

[22] *Ibidem*, p. 36.

[23] D'après J. AUBÈS, *op. cit.*, p. 36-37.

[24] Voir, sur cette question, P. MILZA, *Français et Italiens à la fin du XIXème siècle.* Aux origines du rapprochement franco-italien de 1900-1902, Ecole française de Rome, 1981, p. 1002-1023.

[25] Voir S. I. MINERBI, *L'Italie et la Palestine, 1914-1920*, Paris, 1970, p. 153.

[26] D'après H. LAVEDAN, «Le Drapeau de Nazareth», dans *le Figaro*, 7 février 1912. Henri Lavedan avait été informé par le P. Prun, plutôt exact en matière financière.

[27] Formule à peu près équitable de J. AUBÈS, *op. cit.*,, p. 58. Le titre exact de l'oeuvre était *Associazione Nazionale per soccorrere i Missionari Cattolici Italiani.*

> «...Placés dans cette dernière ville [Constantinople] comme à Alexandrie sous la protection italienne, les Salésiens resteront-ils en Palestine seulement sous le protectorat français?»[28]

En résumé, quand, en 1903, le P. Luigi Nai devenait inspecteur de la province salésienne Orientale, que le P. Belloni déclinait et se préparait à mourir... et que le P. Prun était absorbé par la construction de son orphelinat de Nazareth, non seulement la France ne revendiquait plus avec autant de vigueur l'exclusivité de son protectorat sur les catholiques orientaux, mais elle se disposait à faire cadeau de son droit historique à des Italiens, qui s'en déclaraient preneurs. Quant à lui, le Saint-Siège se taisait. Toutes les conditions étaient subitement réunies pour le passage d'un pouvoir protecteur à un autre.

A Turin, les tractations, menées par le conseiller général salésien Francesco Cerruti [29] et le secrétaire de l'Association Schiaparelli, aboutirent le 9 septembre 1904. Ce jour-là, une convention fut signée entre le supérieur général des salésiens, don Michele Rua, et l'Association Nationale Italienne, représentée par son secrétaire. Cet acte important allait décider de l'orientation de l'apostolat salésien en Orient pendant un demi-siècle et plus. Il faisait passer sous le protectorat exclusif des consuls d'Italie les instituts salésiens de Palestine, à savoir Bethléem, Crémisan, Beitgémal et Nazareth (art. 1). La partie salésienne s'obligeait: «1° à ajouter à l'institut de Bethléem un cours technique et commercial, 2° à reconnaître comme obligatoire l'enseignement de la langue italienne, qui, avec la langue du pays, sera la langue officielle des instituts, utilisée par les élèves dans la conversation et par les enseignants dans l'enseignement de toutes les matières, 3° à hisser le drapeau national dans tous lesdits Instituts, en un lieu central et éminent, tous les jours de fête et pour l'anniversaire de Leurs Majestés les Souverains d'Italie» (art. 2). Pour sa part, l'Association Nationale promettait: «*a)* de verser pour l'ensemble desdits Instituts, un subside annuel de douze mille lires, payables par tranches trimestrielles de trois mille lires; *b)* de fournir le matériel scolaire italien strictement indispensable auxdits Instituts» (art. 4).

Le fondement juridique du transfert de protectorat était que — conformément au traité de Berlin — les Italiens de Palestine, personnes et biens, relevant «naturellement» de la protection de leur propre gouvernement, devaient «se trouver politiquement sous le protectorat naturel et direct du Consul Royal d'Italie» (Préambule, 2°). Telle était la majeure du raisonnement tenu par la convention. Et voici sa mineure, sur laquelle les quelques non-Italiens de la province allaient nécessairement buter: «Ainsi qu'il résulte des actes enregistrés au Consulat Royal d'Italie à Jérusalem, les immeubles de Bethléem, Crémisan, Beitgé-

[28] Note citée du consul général, 9 avril 1903 (*ci-dessus*, n. 10).

[29] Né à Saluggia, Vercelli, Italie, le 28 avril 1844; conseiller général salésien en 1885; mort à Alassio, Italie, le 25 mars 1917.

mal et Nazareth, avec tout ce qui y est contenu, ayant appartenu au regretté chanoine Belloni, sujet italien, sont passés en propriété — les droits de la Propagande étant saufs — de divers individus privés, tous sujets italiens». (Préambule, 1°). Traduisez: les quatre maisons salésiennes de Palestine sont italiennes. La conclusion pouvait tomber: «Le Révérendissime D. Michele Rua place tous les Instituts Salésiens de Palestine sous le protectorat exclusif des Consuls Royaux d'Italie» (art. 1°). L'accord devait entrer en vigueur le 15 octobre de l'année en cours 1904.[30]

Au cours de l'année 1905, la France, de son côté, renonça au protectorat de diverses maisons salésiennes de Palestine, après un échange de lettres et de notes «entre notre Ambassade à Rome et le Ministère royal des Affaires Etrangères», nous apprend une lettre officielle du 21 octobre 1905.[31] Les inconvénients de l'accord tufinois, qui transformait les missions et les missionnaires salésiens de Palestine en agents culturels de l'Italie, allaient se révéler au fil des années, surtout à partir du moment où l'arabisme prendrait forme, face à l'Italie elle-même d'abord (1911-1912), face au sionisme anglo-américain (déclaration Balfour de 1917) ensuite. Ce monde paraissait pour l'heure indifférent. Dans l'immédiat, les autorités salésiennes devaient convaincre le français Athanase Prun de le mettre en application à Nazareth.

Le drapeau de Nazareth (1904-1905)

En 1904, le P. Prun, tout entier à son école et à sa construction, semble avoir ignoré jusqu'à la signature le contenu exact des tractations salésiennes avec l'Association Nationale. Il l'a plus tard affirmé à Henri Lavedan;[32] et l'inspecteur Luigi Nai l'a équivalemment reconnu en mars 1905, quand il écrivit au secrétaire Ernesto Schiaparelli que les salésiens n'avaient jamais pensé que des difficultés particulières pourraient surgir à Nazareth.[33] En quoi, ils se trompaient fort.

Peu après la signature du document de Turin, ses dispositions furent signifiées aux maisons salésiennes intéressées de Palestine. Le P. Athanase eut aussitôt, avec les supérieurs de sa congrégation, un échange probablement épistolaire (dont, toutefois, je n'ai pas encore trouvé trace), qui fut résumé par lui dans sa chronique manuscrite de la maison pour l'année 1905:

[30] Vu l'importance du document pour notre histoire, il a été reproduit dans sa teneur originale ci-dessous (Annexe, n° 5).

[31] Le Consul général de France en Palestine à M. Boppe, Chargé d'affaires de France à Constantinople, Jérusalem, 21 octobre 1905 (Arch. Aff. Etr., Archives des Postes, Turquie, carton 145 - coté: carton 613).

[32] D'après H. LAVEDAN, «Le Drapeau de Nazareth», *le Figaro*, 7 février 1912.

[33] L. Nai à E. Schiaparelli, Nazareth, 29 mars 1905, d'après la copie de cette lettre dans les *Verbali del Consiglio*, à la date.

> «Les Supérieurs ayant décidé que les maisons salésiennes de Palestine qui jusqu'alors étaient protégées par la France, passeraient désormais sous le protectorat Italien, la maison de Nazareth devait subir le sort des autres. Toutefois, le P. Prun fit observer que l'orphelinat de Nazareth étant français en vertu de son principe, la France en abandonnerait difficilement le protectorat. Les observations du P. Prun n'ayant pas été prises en considération, ce dernier fut contraint par la force des choses de se démettre de la direction. Sa démission ayant été acceptée, les Supérieurs le prièrent pourtant de rester comme Père nourricier de la maison avec le titre de Directeur Emérite et la charge de confesseur. Le P. Prun ayant accepté, D. Pompignoli lui fut envoyé comme Directeur le 5 Janvier 1905...».[34]

Il ressort de cette note qu'entre la mi-septembre 1904 et le 5 janvier 1905, le P. Prun commença par faire valoir que la maison de Nazareth resterait sûrement française par la volonté de la France elle-même, dont il alertait simultanément — nous le savons par ailleurs — le consulat de Beyrouth et le vice-consulat de Caïffa. Les autorités salésiennes, encouragées par M. Schiaparelli, ne le crurent pas. C'est probablement alors, vers le 15 octobre, date de l'entrée en vigueur de la convention, qu'un salésien de Bethléem débarqua à Nazareth avec deux drapeaux aux couleurs italiennes, destinés à remplacer à partir du dimanche suivant le drapeau bleu, blanc et rouge de l'orphelinat. Notre Nivernais se cabra. La perspective de voir flotter par ses soins le drapeau de l'Italie sur sa propre maison au vu et au su de tout Nazareth, avec ses écoles et communautés françaises de Frères des Ecoles Chrétiennes, de Dames de Nazareth, de Soeurs de Saint-Joseph, qui n'admettraient jamais un tel abandon; avec ses oeuvres de Frères de Saint-Jean-de-Dieu autrichiens et son sanctuaire de l'Annonciation confié à des Franciscains, que le remplacement intéresserait beaucoup, cette perspective lui perça le coeur. Il appartenait à la race des hommes qui, en 1914, préféreraient se faire tuer sur la Marne plutôt que de livrer leur sol à un envahisseur étranger. L'invasion symbolique de son toit le révolta. Le tumulte de son âme partagée, selon ses propres termes, entre l'obéissance qui le «contraignait» et la patrie qui le «réclamait»,[35] grossit en une sorte de tonnerre à proportion de sa violente énergie. Henri Lavedan l'a décrit en 1912:

> «...*Faire l'obéissance!* Ainsi, tout était consommé! Notre drapeau allait déserter sa hampe, quitter sa lance de fer rouillé, quitter cette imposante façade qu'il élargissait encore, quitter les toits, les terrasses, les murs auxquels il donnait des airs de remparts, quitter la croix, sa voisine, quitter cet endroit du ciel si bien choisi, *le plus haut de tous,* si élevé qu'on voyait de partout avec jalousie, flottant, chantant, parlant français de loin à des milliers d'hommes, même à ceux qui ne savaient pas sa langue, notre étamine trico-

[34] Chronique manuscrite, année 1905.

[35] «L'obéissance me contraignait. La patrie me réclamait (...) La trahir aurait été une honte, un crime de lèse-nation ...» (Extrait d'une lettre d'A. Prun à H. Lavedan, dans l'article cité «Le Drapeau de Nazareth»).

> lore, et qu'elle obligeait chacun à lever la tête et à la renverser, comme on fait aux heures d'enthousiasme, d'espérance et de prière. - Et voilà que le père Prun se trouvait forcé de le retirer, ce drapeau, de le cacher, autant dire de le jeter au rebut comme une loque... Et pourquoi! pour qu'un autre, un étranger prît sa place et triomphât dans ce même ciel qu'il avait, lui, si noblement acquis le droit exclusif de pavoiser et de signaler! Non, cela ne se pouvait pas...».[36]

Le père Athanase en tomba malade et crut voir «les portes du tombeau», tant rude était l'épreuve, forte la secousse et grand l'abandon à l'heure du péril, expliqua-t-il plus tard à son panégyriste.[37] Il présenta sa démission de directeur de l'oeuvre. Elle fut acceptée. Plus tard (en 1909), il lui arrivera de dire avoir démissionné parce qu'effrayé par la responsabilité d'un scolasticat implanté à Nazareth à la fin de 1904. Cette raison ne fut que seconde. Son retrait venait à point pour les autorités salésiennes. Un directeur de nationalité italienne, Giuseppe Pompignoli,[38] avec qui, du reste, le P. Prun s'entendait bien, convenait à un institut qui passait sous le protectorat de l'Italie. Toutefois, don Luigi Nai à Bethléem, don Rua et don Albera à Turin, qui connaissaient la situation particulière de Nazareth, ne commirent pas l'erreur d'éloigner le P. Athanase d'une oeuvre qui était entièrement sienne, ni même de lui retirer son titre de supérieur de l'orphelinat de Jésus-Adolescent. Ils créèrent pour lui, à titre personnel, une charge de «directeur émérite» qui, semble-t-il, n'avait pas encore existé dans la congrégation salésienne. Le directeur émérite de Nazareth, «père nourricier» de la maison, serait son véritable chef devant les autorités étrangères. La lettre de l'inspecteur qui transmit au P. Prun cette nomination fut datée de Bethléem le 15 décembre 1904.[39] Il s'en prévaudrait un jour face à un «directeur effectif» (Ercole Cantoni), qui chercherait à rejeter dans l'ombre un parèdre trop pesant à sa vanité.

Le P. Pompignoli arriva à Nazareth au début du mois de janvier 1905. L'inspecteur s'attacha en plusieurs conférences à préciser devant la communauté les champs des deux directeurs. Très affable, il se préparait pourtant à rédiger, de retour à Bethléem, un compte rendu sévère sur l'orphelinat pendant l'année écoulée.[40] Du reste, son rapport ne disait mot du protectorat.

[36] H. LAVEDAN, *art. cit.*

[37] «... Jamais elle ne fut si bien dite l'histoire de cette oeuvre de Nazareth et de ce cher drapeau, pour lequel j'allais donner la vie puisque l'épreuve fut si rude, la secousse si forte et l'abandon si grand à l'heure du péril que j'en fis une maladie qui me montra les portes du tombeau. J'en souffre encore ...» (A. Prun à H. Lavedan, Nazareth, s. d., vers le 15 février 1912; AJAN, 4005).

[38] Giuseppe Pompignoli, né le 14 novembre 1869 à Brisighella (prov. de Ravenne), profès salésien à Turin-Valsalice le 3 octobre 1890, ordonné prêtre à Jérusalem le 9 juillet 1893.

[39] Luigi Nai à Athanase Prun, lettre recopiée partiellement dans la lettre d'A. Prun à l'inspecteur P. Cardano, Nazareth, 16 avril 1909; ACS 38, Nazareth, Documenti provenienti dalla Prefettura Generale.

[40] Compte rendu de l'inspecteur Luigi Nai au recteur majeur sur la maison de Nazareth en 1903-1904, Bethléem, 10 janvier 1905; ACS 38, Nazareth, Statistiche.

Cependant, Nazareth continuait de refuser la protection italienne, dont le drapeau était le signe. Tel était le sentiment de l'Association Nationale, nullement disposée à accepter les explications salésiennes, selon lesquelles la question de la *bandiera* n'était pas essentielle. Le secrétaire Schiaparelli réclamait des éclaircissements à don Rua, qui lui répondait avoir donné des ordres pour faire observer l'accord.[41] Le P. Prun dira qu'à ses observations sur le drapeau, ses supérieurs rétorquaient: «Faites l'obéissance». Pour lui, le firman de 1902 avait établi un lien spécial entre l'orphelinat et la nation française; et, s'il passait vraiment sous le protectorat italien, le consulat français exigerait, au nom de son gouvernement, le remboursement des sommes qu'il avait naguère versées pour son maintien.[42] Cette affaire politique à incidences financières, qu'ils n'avaient pas prévue, gênait les responsables salésiens de Turin et de Bethléem. Il ne semble pas que l'amour de leur pays les ait incités à bousculer les Français. Ils n'étaient ni «italianissimes» dans la langue d'avant 1914, ni «fascistes» dans celle de l'entre-deux-guerres. Pour eux et pour leurs conseillers, puisque don Belloni et ses propriétés relevaient de l'Italie, Nazareth, qui était une propriété Belloni,[43] ne pouvait constituer une exception. Ils tenaient aussi à bénéficier des avantages pécuniaires de l'accord.[44] Les objections du P. Prun les faisaient pourtant réfléchir.

L'orphelinat reste sous protectorat français (1905)

Le P. Athanase se défendait sur deux fronts, le front salésien et le front français.

Sur le front salésien, il trouvait son provincial Luigi Nai, qui, réflexion faite, se rendit apparemment à ses raisons à partir de mars 1905. Un conseil provincial tenu dans les derniers jours de ce mois à Nazareth même — événement rare et peut-être unique dans l'histoire de la province[45] — permit à cet inspecteur d'entendre, puis de présenter l'argumentation du P. Prun à l'Association Nationale, qui venait d'exiger dans les délais les plus brefs l'adhésion immédiate et entière de l'orphelinat Jésus-Adolescent à la convention du 9 septembre.[46] Il fit recopier dans le registre des procès verbaux de son conseil la lettre très circonstanciée qu'il adressa le lendemain de la réunion à Ernesto Schiaparelli. A plusieurs endroits, le

[41] D'après la lettre d'E. Schiaparelli à L. Nai, Touma, Haute-Egypte, 17 mars 1905; ACS 38, Nazareth, Corrispondenza 1901-1909.

[42] D'après le procès verbal du conseil provincial de Bethléem, 25 février 1905, où la question de Nazareth fut soulevée; *Verbali del Consiglio*, à la date.

[43] Se rappeler le raisonnement tenu dans la convention du 9 septembre 1904.

[44] L'inspecteur Luigi Sutera tiendra encore ce langage pendant la guerre de 1914.

[45] D'autres conseils furent réunis hors de la maison provinciale de Bethléem, aucun autre, semble-t-il, à Nazareth.

[46] Lettre citée d'E. Schiaparelli à L. Nai, 17 mars 1905.

P. Prun semble y intervenir lui-même avec son style concret et volontiers brutal. Selon le P. Nai, Nazareth était prête à appliquer toutes les dispositions de l'accord, à l'exception du seul article du drapeau. Il pensait probablement, dans son for intérieur, que personne ne s'inquiéterait de l'usage plus ou moins habituel de l'italien dans la vie de l'oeuvre. Sur ce point, on s'arrangerait... Mais, écrivait-il, hisser le drapeau italien sur l'orphelinat était un geste public impossible à Nazareth. Le P. Athanase lui avait soufflé pourquoi:

> «*a)* Nous nous serions aliéné les esprits de toutes les communautés religieuses, qui savent pertinemment par qui et avec quel argent cette magnifique construction a été presque achevée et le sera sous peu. Leur bienveillance nous est nécessaire pour donner du travail à nos orphelins. - *b)* A l'obtention du firman (permis de construire cet institut) ne s'est employé que le seul ambassadeur de France près de la Sublime Porte, à condition que la maison à bâtir soit française; outre son subside annuel, pendant la seule année écoulée le gouvernement français a concouru à l'érection de la maison pour la somme de dix mille francs; la baronne française Briennen, aujourd'hui défunte, a versé pour la fondation soixante-quinze mille francs pour qu'on fasse un orphelinat français; don Athanase Prun, français, fondateur de l'orphelinat, y a concouru de son côté en faisant don de son patrimoine de quatre-vingt-quatorze mille francs, dont il aurait pu disposer différemment; et l'Italie n'a rien donné pour l'érection de cet institut. - *c)* Le consul français de Beyrouth et quelques-uns des principaux bienfaiteurs font entendre qu'ils demanderaient la restitution de leur argent le jour où ils verraient le drapeau italien flotter sur l'institut...».[47]

Le front français était beaucoup moins ferme que ne le prétendait le P. Prun. L'ambassadeur de Constantinople, M. Constans, commença, dans l'esprit de l'accord franco-italien qui allait être conclu (31 août 1905), par accepter le changement de protectorat demandé par les Italiens pour l'ensemble des maisons salésiennes de la province Orientale. «La demande de ce changement fut faite officiellement et dans un sens tout amical par l'ambassadeur d'Italie à l'ambassadeur de France. Après plusieurs considérants où il était rappelé que le personnel était plutôt italien, et que chaque individu en particulier relevait déjà d'ailleurs de son propre consul, la demande estimait "que la France ne perdrait pas grand'chose en se désistant du protectorat des maisons salésiennes en Palestine, à Constantinople et à Smyrne". Ainsi donc, notre ambassadeur, M. Constans, acquiesça au désir de l'Italie».[48] Le P. Prun en fut vite informé, et il protesta. Il connaissait M. Constans. Il lui reprocha, devait dire Henri Lavedan, «de l'avoir vendu à son insu à l'étranger, mais lui ajoutant, avec une ferme déférence, que pour le livrer il fallait son consentement et qu'il ne le donnait pas. Il faisait, d'ailleurs, valoir que son orphelinat avait été fondé par lui et des deniers de la France, construit en vertu

[47] Luigi Nai à Ernesto Schiaparelli, Nazareth, 29 mars 1905, copie citée.

[48] H. LAVEDAN, «Le Drapeau de Nazareth», *art. cit.* Nous reconnaissons d'ailleurs que, sur ce point précis, notre information est de deuxième main et donc déficiente.

d'un firman obtenu par la France et ayant toujours été desservi par un personnel français...».[49] Le directeur «effectif» italien, qui lui avait été adjoint, le soutenait. Il racontera:

> «En Avril de la même année (1905) le P. Athanase Prun se rend à Alexandrie pour y subir une opération complètement manquée. Tandis qu'il souffrait à Alexandrie, Don Pompignoli ayant reçu un ordre exprès des Supérieurs d'arborer le drapeau Italien sur l'orphelinat, il refusa et écrivit au Consul d'Italie (*sic*) à Beyrouth pour savoir ce qu'il avait à faire. Le Consul lui répondit d'attendre, de ne pas précipiter les choses. Quelques jours après, Mr Gaillardot, Consul de France à Caïffa, venait à Nazareth porteur d'une lettre de l'Ambassade confirmant l'observation du P. Prun que la maison de Nazareth, en vertu de son principe, resterait sous le protectorat français».[50]

La «lettre de l'ambassade» semble avoir été la réponse de M. Constans, ambassadeur à Constantinople, à l'intervention du P. Prun, réponse ainsi résumée par Henri Lavedan:

> «Il faut croire que sa cause était bonne et qu'il sut, en la plaidant, aller tout droit, jusqu'aux fibres natales, remuer le coeur de l'homme juste et si finement sensible qu'est M. Constans, puisque celui-ci revint sur sa décision. L'Italie dut renoncer au protectorat de Nazareth et l'établissement du P. Prun resta français».[51]

De ce côté l'affaire fut résolue au temps et, peut-être, à l'intérieur de l'accord franco-italien du 31 août 1905. Le 26 septembre suivant, le chargé d'affaires de la République française à Constantinople résumait la solution de la «protection des Salésiens» dans une lettre au consul général de France à Jérusalem:

> «A la suite des lettres et des notes qui viennent d'être échangées entre notre Ambassade à Rome et le Ministère royal des Affaires Etrangères, à l'effet de régler, pour le présent et pour l'avenir, les difficultés soulevées par le passage sous la protection italienne de certains établissements religieux reconnus officiellement par la Porte comme relevant de notre Ambassade, nous avons été amenés, par considération pour une nation amie et pour tenir compte d'un voeu spontanément émis par quelques-uns de ses nationaux à consentir, en ce qui concerne les missions des conventuels en Turquie et les maisons salésiennes en Palestine, à renoncer en faveur de l'Italie au droit et aux avantages, que nous assuraient, en matière de protection religieuse, les accords diplomatiques conclus avec la Turquie en 1901. - L'orphelinat salésien de Nazareth reste en dehors de cet arrangement, l'Ambassade entendant le maintenir sur la liste des établissements placés sous sa protection. Je vous serais obligé de me communiquer toutes les informations que vous pourriez, à l'occasion, recueillir à Jérusalem, sur la situation de l'Orphelinat de Nazareth...».[52]

[49] *Ibidem.*

[50] Chronique manuscrite, année 1905.

[51] H. LAVEDAN, «Le Drapeau de Nazareth», *art. cit.*

[52] M. Boppe, chargé d'affaires de la République française à Constantinople, à M. Outrey, consul général de France à Jérusalem, 26 septembre 1905; Arch. Aff. Etr., Archives des Postes, Jérusalem, vol. 97: Etablissements religieux. Salésiens.

L'affaire était aussi salésienne. L'Association Nationale italienne comprenait que les salésiens de Nazareth refusaient d'entrer dans ses vues, qui étaient de soustraire aux puissances étrangères les oeuvres missionnaires dépendant de quelque façon de l'Italie. L'une des mailles de l'accord étant rompue, elle retenait son argent. Au bout d'un an de tergiversations, le chapitre supérieur salésien conclut finalement qu'il fallait exclure la maison de Nazareth du nombre de celles qui étaient placées sous le protectorat italien. Et le subside annuel de l'Association, qui était de douze mille lires pour quatre instituts, fut amputé d'un quart, c'est-à-dire de trois mille lires, et réduit à neuf mille lires.[53] Le P. Prun fut invité à quêter de l'argent auprès de ses protecteurs français. Ce fut sa pénitence, dira Henri Lavedan.[54]

Les directorats «effectifs» Pompignoli et Rosin (1905-1908)

Les directeurs «effectifs» italiens qui se succédèrent dans le nouvel orphelinat de Nazareth entre 1905 et 1911: Giuseppe Pompignoli (1905-1907), Mario Rosin (1907-1908) et Ercole Cantoni (1908-1911), avaient la charge d'un petit internat d'une quarantaine d'enfants, apprentis et écoliers, auquel l'inspecteur Nai voulut, dans un premier temps, ajouter un embryon de scolasticat.

Commençons par celui-ci. Neuf clercs et huit latinistes (auxquels un neuvième serait bientôt adjoint) furent envoyés en janvier 1905 à Nazareth par don Nai. Ce fut un échec. Le peu de profondeur de la piété des étudiants choqua l'inspecteur. Il accusa le personnel qu'il estima inapte à l'entreprise. Selon son rapport au recteur majeur sur Nazareth en 1904-1905, l'état religieux et moral de la maison «ne fut pas celui que l'on attend d'une maison de scolasticat. Les pratiques religieuses ont été régulièrement accomplies, mais sans vraie piété».[55] Le soin du personnel fut «déficient faute de Supérieurs capables».[56] Les «compagnies» «furent très peu cultivées»; et «la culture des vocations» «laissa beaucoup à désirer».[57] Le P. Prun pensa, quant à lui, que, depuis Bethléem, l'inspecteur ne pouvait surveiller ses scolastiques aussi étroitement qu'il l'aurait voulu.[58] L'expérience fut bientôt abandonnée. Trente ans plus tard, d'autres Italiens tenteront aussi d'implanter un juvénat à Nazareth: ils auront encore moins de succès que le P. Nai.

[53] D'après la lettre de P. Albera à L. Nai, Torino, 12 janvier 1906; APSMO, 8, 2.

[54] Article cité.

[55] «Non fu quale si conviene ad una Casa di Studentato. Le pratiche di pietà si fecero regolarmente, ma non vi fu la pietà soda». (Compte rendu de l'inspecteur Luigi Nai au recteur majeur sur la maison de Nazareth, année 1904-1905, Bethléem, 11 novembre 1905; ACS 38, Nazareth, Statistiche).

[56] «Deficiente per mancanza di Superiori atti».

[57] «Lasciò a desiderare assai».

[58] Chronique manuscrite, année 1905.

La maison était essentiellement un orphelinat. Selon les modèles salésiens de Turin (l'Oratoire du Valdocco) et de Bethléem (l'orphelinat Belloni), Jésus-Adolescent aurait dû être une école professionnelle. De ce point de vue aussi, les résultats ne correspondirent pas aux espoirs. En 1908, le P. Prun expliquait ses intentions, ses échecs et ses réussites partielles.

> «L'Orphelinat une fois achevé on songea à y créer une école professionnelle qui, dans la pensée de son fondateur,[59] devait fournir à nos Orphelins le moyen d'apprendre un métier et leur permettre de gagner honorablement leur vie plus tard. L'idée était excellente, mais combien difficile à réaliser dans une petite ville comme Nazareth sans industrie locale et presque sans commerce. - On ouvrit tout d'abord un atelier de menuiserie; le travail était abondant car il fallait meubler la maison qui ne possédait pas même le mobilier nécessaire à un établissement de ce genre; l'atelier de cordonnerie vint ensuite quoique nos Orphelins se trouvassent fort bien des usages du pays qui autorisent à marcher nu-pieds; enfin l'atelier des tailleurs: celui-ci ne devait jamais manquer de travail s'il faut en croire le Directeur qui avouait spirituellement [60] posséder *une fabrique de trous* dans sa maison, *trous aux coudes et aux genoux* naturellement. - Malgré les efforts déployés pour assurer un travail régulier aux apprentis de ces divers ateliers, l'essai d'école professionnelle ne fut pas heureux et l'on dut, sans y renoncer tout à fait, se borner pour le moment à n'avoir qu'un petit nombre d'apprentis, choisis de préférence parmi les enfants venus de la ville. Quant aux enfants des villages on les forma à l'agriculture, chose facile étant donné la vaste étendue des terrains possédés par l'orphelinat. Les plus intelligents furent appliqués à l'étude; ces derniers trouveraient ainsi facilement plus tard soit un poste de maître d'école au village, soit un emploi dans les administrations ou le commerce».[61]

Le «directeur émérite» devait assurer la subsistance de l'institution. La création d'une province salésienne régulière en Palestine entraîna un contrôle des finances des maisons, qui devaient réglementairement verser à la caisse provinciale le surplus de leurs ressources annuelles. Sur ce chapitre comme sur beaucoup d'autres, le P. Prun, homme d'affaires accoutumé à faire produire son argent, ne pouvait être malléable. Nous sommes ici à l'une des sources des tensions entre les Français de Nazareth et les Italiens de Bethléem. Le compte rendu de l'inspecteur Luigi Nai au recteur majeur sur la maison de Nazareth daté du 11 novembre 1905 disait:

> «Depuis la première année de son directorat, don Prun n'a jamais révélé le véritable état financier de la maison. Cette année il s'est expliqué. Il en est résulté que la maison dispose d'un capital de cent quatre-vingt mille lires. Or, d'après les comptes

[59] Ce terme doit toujours être interprété dans la littérature sur Nazareth salésien. Ici, sous la plume du P. Athanase, il ne s'agissait certainement pas de don Belloni. Le mot désignait peut-être le P. Nèple, mais, plus probablement, le P. Prun, fondateur du «nouvel» orphelinat, qui venait d'être achevé.

[60] Pauvre P. Athanase! Il aurait mieux fait d'omettre ici cet adverbe, qui donne une piètre idée de sa subtilité et de sa finesse.

[61] *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 66-67.

rendus antérieurs, cette maison apparaissait toujours grevée de trente mille lires de dettes».[62]

Pour aider d'autres maisons mal loties (Beitgémal), l'inspecteur obtint du P. Prun un prêt de trente-cinq mille francs à 4%, puis des actions et des obligations, mais ne fut certainement jamais au fait du chiffre réel des biens meubles et immeubles (il possédait des maisons) du directeur émérite de Nazareth. Et celui-ci, à qui les intérêts de son prêt n'étaient pas versés régulièrement, jugeait élémentaire de tenir ses comptes dans un certain secret...

La puissance protectrice l'aidait, mais, comme l'Italie à Bethléem, pas à n'importe quelles conditions. A la fin de la première année du régime retrouvé (1906), le P. Prun le signifiait à l'inspecteur Pietro Cardano,[63] qui, en octobre, venait de remplacer l'inspecteur Luigi Nai. Le gouvernement français, lui disait-il, avait, cette année, accordé à Nazareth un subside de F. 1500 au lieu des F. 1000 antérieurs. Toutefois, il avait dû remplir un rapport sur le nombre de citoyens français de l'établissement, sur le nombre des heures de classes de français assurées aux élèves, sur les matières enseignées dans cette langue..., et il s'était exécuté. Or, le consul venait de lui retourner son rapport avec l'annotation: «Vous étiez jusque-là au moins trois Français, et nous n'êtes plus que deux...».[64] Le gouvernement français, financièrement moins généreux que l'italien (mille cinq cents francs contre trois mille), manifestait des exigences culturelles analogues.

Au temps de don Pompignoli, les observations de l'inspecteur sur la direction de Nazareth furent dans l'ensemble sévères. On lit dans le rapport du 3 mars 1907 sur l'année scolaire 1905-1906 que le personnel a «manqué d'une bonne direction ascétique et pédagogique», que «les trois clercs chargés de l'enseignement et de l'assistance font ce qu'ils peuvent, mais (que) le directeur et don Athanase s'en soucient peu», et surtout que «l'esprit salésien et l'amour de la congrégation font défaut aux deux personnes qui dirigent. D. Athanase Prun est un peu libre dans ses propos et, au réfectoire, en public, parle peu favorablement des Supérieurs de Turin et de la Congrégation. D. Pompignoli fume».[65] A la fin de cette année scolaire 1906-1907, le mandat de don Pompignoli ne fut pas renouvelé.

Sous son successeur, le P. Mario Rosin, directeur de trente-deux ans,[66] homme sage, pondéré, instruit, charitable, désintéressé et, semble-t-il, plutôt compréhensif à l'égard du P. Prun, envers qui il témoigna habituellement de l'admiration, les relations entre le directeur émérite et le directeur effectif furent bonnes.

[62] Compte rendu cité, Bethléem, 11 novembre 1905 (voir la note 55, *ci-dessus*).

[63] 1866-1911.

[64] Lettre d'A. Prun à P. Cardano, Nazareth, 8 février 1907; APSMO, Nazareth.

[65] P. CARDANO, Compte rendu de l'inspecteur au recteur majeur sur la maison de Nazareth, Bethléem, 3 mars 1907; ACS, Nazareth, Statistiche.

[66] Mario Rosin était né à Tomazic, près de Trieste, le 8 novembre 1875.

Le contexte leur était favorable. Don Rua entreprit alors en Palestine un nouveau voyage, qui contribua à souder là-bas les esprits salésiens de toute nationalité. Pour la circonstance, Jésus-Adolescent s'internationalisa. Le directeur émérite eut soin d'écrire dans sa chronique de la maison que, le 14 mars 1908, «vers 1 h. de l'après-midi, (don Rua) arrive en voiture à l'orphelinat pavoisé de drapeaux de toutes les nations».[67] Les drapeaux de Nazareth n'étaient donc plus ce jour-là les seules «étamines tricolores». Parmi ces toiles symboliques, il y avait certainement le drapeau vert, blanc et rouge de l'Italie. Le P. Prun ajoutait: «Les ouvriers maçons et tailleurs de pierres lui font une chaleureuse ovation».[68] En ce mois de mars 1908, le successeur de don Bosco parvenait donc à rassembler autour de lui Français, Italiens et Arabes. Cet autre «miracle de saint Joseph» méritait d'être relevé. Don Rua passa à Nazareth une semaine (14-20 mars 1908). Il parla aux salésiens et aux enfants, s'enquit de l'orphelinat et de l'église en construction, dont nous parlerons bientôt, et fit au Mont Thabor un pèlerinage dont il revint émerveillé. Puis, à travers la plaine d'Esdrelon et la Samarie, il poursuivit sa pieuse et dure route vers Bethléem et Jérusalem.[69]

Le directorat d'Ercole Cantoni (1908-1911)

Malheureusement pour l'oeuvre, au bout d'un an, le P. Rosin, qui venait d'être nommé directeur de l'orphelinat aîné de Bethléem, fut remplacé à Nazareth par un prêtre de quarante-cinq ans, qui ne le valait pas. Ercole Cantoni [70] arriva à Nazareth le 24 septembre 1908.[71] Peu intelligent,[72] vaniteux, susceptible, aux réactions étranges, amateur de faste et de bien-être, il avait déjà fait souffrir ses confrères de Beitgémal. A Nazareth, après quelques mois qui semblent avoir été à peu près sereins, il recommença. Le P. Prun en pâtit le premier.

Italien, don Cantoni ne reconnaissait ni le protectorat français sur l'oeuvre, ni la condition de «directeur émérite» de son collègue. Le 14 mars 1909, un pèlerinage français arriva à Nazareth. Il était accompagné par le consul général de

[67] Chronique manuscrite, 1907-1908, 14 mars 1908.

[68] *Ibidem.*

[69] Récit de ce séjour par le directeur Mario Rosin, reproduit dans A. Amadei, *Il Servo di Dio Michele Rua*, t. III (Torino, 1934), p. 381-386.

[70] Ercole Cantoni, né à Marcignago (prov. de Pavia), le 10 septembre 1863; profès salésien, Turin, 11 décembre 1890; prêtre, Jérusalem, 12 juillet 1897.

[71] D'après la Chronique manuscrite, 1907-1908, 24 septembre 1908.

[72] Il prétendra un jour que, dans une lettre de remarques, son inspecteur, homme calme et mesuré, l'avait pris pour un *scemo*. Le P. Cardano se récria (Brouillon de lettre du P. Cardano à E. Cantoni, Bethléem, novembre 1909; APSMO, Nazareth). Mais un rapport qu'il avait fait six mois auparavant au recteur majeur don Rua reconnaissait que ce directeur (dont on se plaignait) avait «poche qualità» (Rendiconto dell'Ispettore ... Casa di Nazareth, Bethléem, 12 avril 1909; ACS 38, Nazareth, Statistiche).

France à Jérusalem, M. Gueyraud. Cette visite, qualifiée d'«officielle» par notre chroniqueur français, fut saluée en ville par une Marseillaise jouée par la fanfare de Jésus-Adolescent. Le lendemain 15, «M. Gayraud rend visite à l'Orphelinat, expliqua bientôt le P. Prun. Pour des raisons incomprises et malgré les instances du Consul, D. Cantoni, renfermé dans sa chambre, ne veut pas se montrer».[73] Incomprises par le directeur émérite? En tout cas, le jour où le directeur effectif reçut à son tour le consul d'Italie de Beyrouth, accompagné de sa femme, le P. Athanase demeura lui aussi invisible ou leur tourna délibérément le dos.[74]

En 1909, don Cantoni estimait que le véritable supérieur de l'oeuvre était le «directeur salésien» effectif, devant lequel l'émérite n'avait qu'à s'effacer. Dans le cas de gens comme le P. Prun, ces sortes d'effacements sont bruyants. L'affaire fut présentée à Bethléem et, de là, à Turin, qui prit position le 2 juin 1909. Relisons sommairement ces pièces, non dépourvues d'intérêt pour l'histoire intérieure de l'orphelinat en ces années de transition. Le 7 avril 1909, don Cantoni interrogea «très confidentiellement» son provincial en huit points dûment numérotés.

> «1° Le Directeur Emérite peut-il accepter ou licencier les garçons sans le consentement du Directeur de la maison? - 2° Peut-il inviter des prêtres étrangers pour des cérémonies d'église, des repas, etc., sans le consentement du Directeur? - 3° Peut-il envoyer la note du personnel de la maison au Consulat sans la montrer au Directeur? Revient-il au Directeur Emérite de représenter la Maison auprès des autorités civiles et ecclésiastiques et auprès des étrangers?[75] - 4° Les confrères qui sortent où que ce soit avec lui, par le seul fait qu'ils se trouvent avec le Directeur Emérite, sont-ils dispensés de demander la permission de sortir? - 5° Le Directeur de cette maison doit-il être une sorte de préfet? Ne doit-il s'occuper que de la discipline, de l'administration et de l'économie de la Maison? Doit-il laisser exclusivement au Directeur Emérite les signes de bienveillance aux garçons, comme de leur offrir un chapelet, en cas de besoin, une médaille, etc.? - 6° Est-il toujours exonéré des rendements de compte, des conférences bimensuelles, y compris quand on lit les circulaires des Supérieurs? - 7° Les principales cérémonies religieuses, telles que la messe de minuit le jour de Noël, les fonctions de la Semaine Sainte, la Pâque du Jeudi Saint, la messe de la communauté à la basilique de l'Annonciation, etc., reviennent-elles de droit et toujours au Directeur Emérite? - 8° Lui revient-il aussi de lire les notes des garçons en toute circonstance solennelle?»

Il terminait par cette intéressante observation sur la mentalité locale: «Telle

[73] Chronique manuscrite, 1908-1909, 15 mars 1909. Lire: Gueyraud.

[74] Muflerie datée d'un jour de Pâques indéterminé, probablement en 1909. Elle a été décrite par E. Cantoni en post-scriptum d'une lettre, qui nous arrive sur une feuille isolée, destinée soit à l'inspecteur Cardano, soit à don Rosin, supérieur intérimaire en 1911: «P. S. Al giorno di Pasqua abbiamo avuto visita del Console Italiano di Beirut Lorenzo Anielli colla sua Signora e figlia. Fui lasciato *tutto solo* a far i convenevoli. D. Atanasio avvisato non si fece vedere. Ebbe poi un atto scortese, che voltò le spalle mentre uscivano dalla porta. Per di più (forse per coprire) si mostrò offeso, dicendosi non chiamato in modo ufficiale. Non avrei mai creduto D. Atanasio un francese cotanto fanatico, ed io che sono un povero Italiano ...» (APSMO, Nazareth, Corrispondenza, vers 1909).

[75] Etrangers à la maison (*esterni*).

est, monsieur l'Inspecteur, l'idée générale du personnel de la maison sur le Directeur Emérite».[76]

Ce personnage eut peut-être vent de la démarche de son confrère et collègue. Au bout d'une dizaine de jours, l'inspecteur Cardano reçut du P. Athanase une lettre très longue (huit pages grand format) et bien documentée sur sa situation particulière à Nazareth. Selon son habitude, il prenait d'emblée l'offensive. Dès les premières lignes, il affirmait que, si le provincial s'était donné la peine d'exposer cette situation à don Cantoni en même temps qu'il lui transmettait sa nomination, «on aurait peut-être évité certains heurts et de l'antipathie qu'il éprouve maintenant à mon égard, parce qu'il croit que, quand je ne fais qu'user de mes droits, j'envahis son domaine... Il n'admet pas ce que don Nai a établi à mon sujet et proclame que les Supérieurs ne l'ont jamais entendu ainsi, que je ne suis que confesseur et rien d'autre, etc., etc. De fait, en toute occasion, il confirme ses propos par ses comportements». Le P. Prun se lançait alors dans un historique en forme, résumait les interventions de l'inspecteur Luigi Nai à Nazareth à la fin de 1904 et recopiait la lettre qu'il lui avait envoyée de Bethléem le 15 décembre de cette année pour lui signifier sa position dans la maison. Le modèle à suivre était don Belloni en personne, qui, pendant ses dix dernières années, avait eu un directeur salésien dans sa maison de Bethléem, sans pour autant perdre son autorité de père fondateur devant le public.

> «Autrement dit, alors même qu'il y aurait un directeur pour s'occuper de la direction générale de la maison, je devrais continuer comme par le passé à pourvoir à ses besoins temporels, à traiter avec les autorités, les bienfaiteurs et les pèlerins au titre de Supérieur...». Les deux directeurs précédents avaient tenu compte de ces indications. «Après cela, sous l'inspecteur don Nai, comme aussi de votre temps, j'ai continué à demander des aumônes, à écrire en privé et en public, au titre, non de cuisinier ou de portier, mais bien au titre de Supérieur. Or si, comme le dit et le prétend monsieur le Directeur, je ne suis en fait rien, cela veut dire qu'avec l'approbation explicite de mes Supérieurs, je suis un menteur et un farceur (*truffatore*)».

L'affaire du protectorat reparaissait:

> «Vous n'ignorez pas, monsieur l'Inspecteur, tout ce qui a été dit et écrit contre les Salésiens par suite du changement de protectorat. Or, depuis quelque temps, notre directeur, par sa volonté de faire parade à tous les vents de son autorité et de sa supériorité, a suscité de nouveaux bavardages, au point qu'hier le Consul général de Jérusalem étant venu visiter officiellement Nazareth s'est naturellement informé auprès du Gardien [77] de Nazareth et peut-être auprès d'autres personnes au courant de nos affaires. On lui a dit que, depuis quelques mois, le P. Prun n'était plus rien dans la Maison de Na-

[76] Lettre «confidenzialissima» — selon une annotation de l'expéditeur — d'E. Cantoni à P. Cardano, Nazareth, 7 avril 1909; ACS 38, Nazareth, Documenti provenienti dalla Prefettura Generale.

[77] Le supérieur des franciscains.

> zareth et que, s'il y résidait encore, ce n'était que par intérêt et pour la construction de l'église, qu'il avait été remplacé par un Italien, parce que, s'étant opposé (ce qui n'est pas vrai) au protectorat Italien, ses Supérieurs ne le lui avaient jamais pardonné et que, malgré la France, malgré la gratitude due aux Français pour cette maison, elle deviendrait italienne comme les autres; et que le nouveau Directeur avait été choisi à cette fin...».[78]

Le problème sembla à l'inspecteur trop épineux pour être résolu par lui seul. Il envoya l'une et l'autre lettre au «chapitre supérieur» de Turin.[79] Là, quelqu'un annota celle du P. Athanase: «Il conviendrait d'en parler en présence de don Cardano», c'est-à-dire lors d'un prochain passage à Turin de ce père provincial.

L'entretien souhaité eut lieu au début du mois de juin suivant. L'inspecteur Cardano posa à ses supérieurs sept questions sur les «relations entre le directeur effectif et le directeur émérite de la maison salésienne de Nazareth», puis résuma leurs avis dans un document qui nous est parvenu:

> «Le 2 juin 1909, les Supérieurs majeurs réunis en chapitre ont répondu comme suit: 1. Accepter et licencier les garçons revient au directeur, lequel aura toutefois soin d'accepter aussi ceux qui lui seraient recommandés par le directeur émérite. - 2. Que les invitations soient aussi faites par le Directeur Emérite, toujours d'entente avec le directeur. - 3. Que le Directeur Emérite traite avec les autorités civiles et le directeur avec les autorités Ecclésiastiques. - 4. Les Confrères dépendent immédiatement du Directeur. - 5. Autant l'un que l'autre peuvent témoigner leur bienveillance (aux garçons), mais qu'ils ne prodiguent pas ce genre de témoignages. - 6. Dans les cérémonies religieuses, la priorité revient au directeur émérite; qu'il l'abandonne cependant parfois aussi au Directeur. - 7. La présidence de la lecture des notes, etc., comme ci-dessus, revient au Directeur. - Deux copies de ces décisions ont été établies, l'une pour le directeur émérite et l'autre pour le directeur, à conserver dans les archives de la maison».[80]

Don Cantoni laissa ensuite la paix au P. Prun, qui, personnellement, n'eut plus à se plaindre de lui.[81] Les humeurs du «directeur effectif» furent réservées aux autres prêtres de la maison: Dall'Oste, Sarkis, Morosini, Abouna Yousef. Et l'oeuvre entière en pâtit fortement.

[78] A. Prun à P. Cardano, Nazareth, 16 avril 1909; ACS 38, Nazareth, Documenti provenienti dalla Prefettura Generale.

[79] Explication de leur présence aujourd'hui aux archives centrales salésiennes de Rome.

[80] Manuscrit non daté sur papier à lettres de la «Provincia Orientalis, Bethléem», intitulé: «Relazione tra il Direttore effettivo ed il direttore emerito della Casa Salesiana di Nazaret»; APSMO, Nazareth.

[81] Il écrivait à l'inspecteur Cardano le 20 février 1910: «Personalmente, io non ho da lagnarmi di lui, e poi preferisco, per vivere in pace, chiuder gli occhi sopra certe piccolezze ...» (A. Prun à P. Cardano, Nazareth, 20 février 1910; APSMO, Nazareth).

Les aléas du protectorat italien sur les maisons salésiennes de Palestine

Quand, en 1904, Nazareth refusa le protectorat italien, elle s'épargna, sans y avoir pensé, une série de désagréments d'origine nationale et raciale, qui nuisirent à l'enracinement salésien dans le monde arabe pendant le premier quart du vingtième siècle. Comme ils touchaient sa province religieuse, elle en ressentit cependant les effets: l'opinion moyenne unit indissolublement salésien et italien; culture salésienne et culture arabe semblèrent imperméables l'une à l'autre.

Nous savons maintenant que l'Association Nationale italienne de secours aux missionnaires était une institution de pénétration culturelle par le moyen de la langue italienne. Pour servir l'«italianité», elle obligeait enseignants et enseignés à parler cette langue. Il est vrai que ses serviteurs salésiens se gardaient de trop de mesquinerie. Le français, par exemple, n'était pas exclu de leurs écoles, qui s'affichaient italiennes. On lit dans une revue française de 1909 sur les écoles de Jérusalem: «Ecoles italiennes. - Deux écoles, celle des religieux Salésiens et celle des Soeurs Salésiennes, sont subventionnées par le gouvernement italien. La langue française n'en est pas exclue, non plus que des écoles de la Custodie de Terre Sainte, qui ont un caractère international...».[82] Mais la langue était, pour ces enfants, le véhicule d'une culture étrangère. Au nom de l'«italianité», la nation italienne, la littérature italienne, les gouvernants italiens, l'armée et la marine italiennes, étaient systématiquement magnifiés devant les élèves arabes des «padri salesiani».[83] Le 5 novembre 1907, l'*Osservatore Romano* publiait une interview de Mgr Pietro Gasparri sur le rôle des écoles françaises et italiennes en Palestine et sur l'italianité dans cette région, et ne manquait pas d'y faire allusion aux salésiens italiens.[84] Alors que les Frères des Ecoles Chrétiennes y représentaient la France, ils étaient les agents de l'italianité au pays de Jésus.

En juin 1911, l'Italie envoya dans les eaux du Levant une escadre commandée par le vice-amiral Aubry. Le 22 juin, deux cent soixante officiers, sous-officiers et marins se rendirent à Jérusalem, où le vice-amiral et son état-major — brillant comme le veut la règle — furent accueillis en grande pompe. Lisons d'un

[82] H. RECHNER, «Les écoles de Jérusalem», dans la revue *Jérusalem*, 58, 24 avril 1909, p. 375.

[83] Le service de l'italianité par les salésiens de Palestine était une chose allant de soi. On lit par exemple dans S. I. MINERBI, *L'Italie et la Palestine, 1914-1920, op. cit.*: «L'Association Nationale pour les Missionnaires Italiens commença en 1902, avec l'appui du gouvernement italien, à favoriser la fondation de nouvelles écoles en Palestine, créées surtout par les Salésiens à Jaffa, Jérusalem et Bethléem. Les institutions italiennes, soutenues par elle, avaient le double but de sauvegarder les intérêts catholiques et de consolider la présence italienne» (p. 174). «En juillet 1918, Negrotto Cambiaso, ministre italien au Caire, lors de sa visite en Palestine, avait été reçu avec tous les honneurs par les institutions religieuses italiennes. - Les Salésiens lui semblaient l'ordre qui «devait être appelé ... à exercer une influence purement italienne», mais il se trouvait sans moyens...» (p. 176).

[84] Texte français dans *Jérusalem*, 41, 24 novembre 1907, p. 601-602.

peu près un récit (français et bienveillant) de la manifestation:

> «M. le Comte Senni, consul d'Italie, et son personnel, les délégués des autorités ottomanes, les représentants du patriarcat latin et de la Custodie de Terre Sainte, les *supérieurs des communautés salésiennes* ont reçu l'amiral à la gare».

Les seuls religieux mentionnés sont les fils de don Bosco.[85] Continuons:

> «L'amiral Aubry, *salué par la musique des Salésiens de Bethléem,* a pris la tête du cortège avec M. le Consul d'Italie et s'est rendu, suivi de ses officiers, de ses marins et de la colonie italienne, au Saint Sépulcre (...)». Là, le secrétaire italien de la Custodie, le T. R.P. Rosati, salua «ses compatriotes dans un discours vibrant d'émotion et de patriotisme, rappelant les gloires de l'Italie, ses luttes, ses victoires d'antan en Terre Sainte, et célébrant dans ce pèlerinage des marins de sa patrie aux Lieux Saints, «l'union de la catholicité et de l'italianité».[86]

La politique de protectorat suivait donc sa logique. A l'influence politique correspondait une influence culturelle, qui ressemblait fort à une colonisation des esprits. Il est vrai que les Français de Nazareth, qui tenaient tant à célébrer leur propre pays devant les garçons de Jésus-Adolescent et devant toute la ville bâtie au pied de leur colline de Nabi Saïn, n'avaient aucune raison de s'en étonner.

La formule salésienne était reçue avec gratitude par les élèves des colonies italiennes distribuées sur le pourtour de la Méditerranée. Elle contrebalançait une hégémonie culturelle française, à laquelle, du reste, elle se heurtait souvent.[87] Mais qu'en était-il à l'orphelinat arabe de Bethléem? A l'école agricole arabe de Beitgémal dans une région peuplée de musulmans? Qu'en pensaient dans ces oeuvres les maîtres salésiens arabes dont le nombre avait augmenté durant les dernières années de don Belloni? Leur langue, leur littérature et leur culture propres devaient-elles prendre rang derrière la langue, la littérature et la culture italiennes? La religion, dont ils étaient les ministres, serait-elle moins sémite et arabe que latine et italienne? L'instruction religieuse, sermons compris, devait-elle être assurée aux Arabes dans une langue étrangère, qu'ils ne comprenaient pas ou comprenaient de travers? Les aptitudes polyglottes des Arabes et un arabisme balbutiant dans un empire turc qui l'écrasait systématiquement,[88] empêchaient ces

[85] On dira que les autres n'avaient pas à l'être parce qu'ils étaient absents. Mais c'est bien la preuve que les seuls salésiens étaient et se sentaient concernés par cette manifestation italienne.

[86] «Démonstration navale italienne à Jérusalem», dans la revue *Jérusalem*, 85, 24 juillet 1911, p. 477.

[87] Contentons-nous d'un exemple. En 1910, à Mossoul (Iraq), la congrégation salésienne essaya de créer une école pour les ouvriers italiens travaillant à la construction d'une ligne de chemin de fer. «A causa del solito predominio francese», dit la chronique provinciale, les deux salésiens qui y avaient été destinés durent plier bagage au bout de quelques mois (I. GREGO et alii, *I Salesiani nel Medio Oriente, 1891-1975*, Cremisan, 1975, p. 21). Voir, sur cette affaire, J. HAJJAR, *Le Vatican ..., op. cit.*, p. 379-380.

[88] Voir le gros ouvrage de Negib AZOURY, *Le réveil de la nation arabe dans l'Asie turque*, Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1905.

problèmes de prendre aussitôt une tournure aiguë, qui, cinquante ans plus tard, eût été inévitable.

Ils se posèrent cependant dès avant la guerre de 1914 et engendrèrent dans les quelques centres salésiens de Judée un conflit violent, sur lequel les historiens de la congrégation ont été — avec raison — très discrets.[89] La guerre italo-turque à propos de la Lybie (annexion de la Tripolitaine, 5 novembre 1911) servit de détonateur.[90] Le 21 mai 1912, trois prêtres salésiens arabes de la communauté de Beitgémal adressèrent au patriarche latin de Jérusalem Filippo Camassei une lettre collective «sur la question de la prédication et des prières en arabe — ou en italien — dans les maisons salésiennes de Palestine: Bethléem, Crémisan, Beitgémal, Jaffa et Jérusalem», actuellement première pièce d'un dossier du patriarcat latin aux propositions imposantes. Ses dix pages (écrites en italien) étaient un peu sinueuses et diffuses, mais mesurées et sensées. Les signataires reconnaissaient que, si «l'Association Nationale Italienne paie, il est vrai, quelque chose pour la propagation de la langue italienne, il est juste qu'en vertu du principe *do ut des* il incombe aux salésiens d'enseigner l'italien. Et nous le faisons très largement (*a dovizia*), obligeant les jeunes, outre le temps de classe, à parler italien sur la cour et dans les ateliers, autrement dit partout». Mais, poursuivaient-ils, il y a une limite, surtout si l'action culturelle est inspirée par des raisons politiques. «Ce que nous n'admettons pas, c'est que l'on fasse entrer la politique à l'église au détriment des âmes». «Que vient faire l'italien à l'église? A l'église, il faut instruire le coeur, et qui nous peut nier que la langue la mieux comprise du jeune est celle qu'il a sucée avec le lait maternel, qui est donc la plus apte à toucher les fibres de son tendre coeur?» Or, à Beitgémal en particulier, les sermons étaient prononcés, depuis une réforme datant de trois ans (de 1908-1909, par conséquent), en italien devant de jeunes Arabes, non seulement par des Italiens de naissance, mais aussi par des prêtres arabes tenus de transmettre la foi à des enfants, leurs compatriotes, dans une langue que ceux-ci ne comprenaient pas ou qu'ils comprenaient mal. Les trois prêtres de Beitgémal suggéraient au patriarche de publier «une lettre circulaire à toutes les communautés pour les obliger à expliquer la parole de Dieu dans la langue de leurs auditeurs».[91]

Ces protestataires tentaient d'intéresser à l'affaire la congrégation romaine de la Propagation de la Foi, qui avait certes pour principe de diffuser l'instruction

[89] De ce point de vue, la narration du P. Eugenio Ceria (*Annali*, t. IV, p. 67-69) est un chef d'oeuvre. Le lecteur n'y peut discerner les véritables griefs des Arabes révoltés contre leurs supérieurs italiens.

[90] La chronique des maisons salésiennes d'Orient à cette époque montre que la tension monta durant cette guerre. Rien d'extraordinaire en cela.

[91] Lettre d'Issa Salman, Stéphane Talhami et Charles Chiounnar au patriarche latin, Beitgémal, 21 mai 1912; APLJ, dossier *Padri salesiani*, affaire des *Sacerdoti salesiani arabi*. Nous transcrivons selon la prononciation française les noms des salésiens arabes qui, dans les originaux, étaient d'ordinaire orthographiés selon la prononciation italienne.

chrétienne dans les langues locales. Les supérieurs salésiens italiens, en particulier l'inspecteur Luigi Sutera (1869-1948), se défendirent, accordèrent quelques concessions, mais ne parvinrent pas à résoudre le litige. La guerre mondiale attiserait encore l'opposition arabe et ferait de ses malheureux adversaires italiens les victimes d'une lutte culturelle aux racines nationalistes et raciales, à laquelle les signataires de la convention du 9 septembre 1904 n'avaient sûrement jamais pensé.

Le premier directorat du français Emile Riquier (1911-1914)

A la date du 16 septembre 1911, la chronique manuscrite de Jésus-Adolescent annonce amèrement:

> «Don Cantoni est rappelé par les Supérieurs, heureuse mesure que l'on a fait trop attendre. Enfin, mieux vaut tard que jamais».[92]

Le conseil provincial de Bethléem avait envisagé de remplacer le P. Ercole Cantoni par le P. Athanase Prun. Celui-ci, qui venait de passer en Europe quelque huit mois (juillet 1910 - avril 1911) «tendant la main pour ses orphelins»,[93] avait prévenu ses supérieurs qu'il n'accepterait pas la charge de directeur effectif de Jésus-Adolescent.[94] Le P. Mario Rosin, qui, depuis la mort prématurée du P. Pietro Cardano,[95] faisait fonction d'inspecteur, apprit que le supérieur général avait opté pour un Français. Le jeune prêtre Emile Riquier [96] avait reçu une formation sacerdotale et salésienne en Palestine (tonsure et ordres mineurs à Jérusalem, le 4 juin 1898), y avait été ordonné par le patriarche L. Piavi (2 mars 1901) et s'était révélé administrateur suffisamment habile pour qu'on lui confiât à trente-et-un ans la direction de la maison de Crémisan pourtant sous protectorat italien (nomination le 6 septembre 1909). Il fut élu par Turin pour Nazareth le 2 octobre 1911.[97] Emile Riquier était un homme délicat, spirituel et fin, dont les récits pittoresques sur la Palestine salésienne (signés: E.-J. R.) enrichirent et égayèrent le *Bulletin salésien* de la fin du dix-neuvième et du début du vingtième siècle. D'une parfaite abnégation, il avait consenti à s'expatrier quand il n'avait pas encore vingt ans.

Le poste qui lui fut attribué en 1911 à côté du P. Athanase réclamerait de sa

[92] Chronique manuscrite, 16 septembre 1911.

[93] Chronique manuscrite, juillet 1910.

[94] A. Prun à M. Rosin, Nazareth, 13 avril 1911; APSMO, Nazareth.

[95] Mort le 5 mars 1911 à l'Oratoire de Turin.

[96] Né à Provin, Nord, le 10 avril 1878.

[97] Ces dates d'après la fiche personnelle d'Emile Riquier, ACS. Dans le *Journal de la basilique*, M. Caron écrivit que le recteur majeur P. Albera avait élu le P. Riquier à Nazareth sur sa demande (celle de M. Caron).

part une dose de vertu plus qu'ordinaire. Elle lui fit parfois défaut. Souvenons-nous qu'il était destiné à diriger une maison à l'ombre et sous le contrôle d'un père fondateur plus âgé, très informé, très personnel, très autoritaire et relativement susceptible. L'entente des deux directeurs français de Nazareth paraît n'avoir jamais été cordiale. L'inspecteur Luigi Sutera, qui n'aimait ni l'un ni l'autre, parce que, disait-il, ils sont d'abord Français et ensuite seulement salésiens, prétendait même qu'ils s'opposaient et que leur antagonisme était rien moins qu'édifiant.[98] Leurs conceptions sur le recrutement des enfants et l'orientation à donner à l'orphelinat ne se rejoignaient pas. Econome et thésauriseur, le P. Prun prétendait ne pas pouvoir dépasser le chiffre de cinquante enfants, parce que ses ressources le lui interdisaient. Le P. Riquier, reflet de l'opinion salésienne commune, n'admettait pas que cette grande maison demeurât, au mieux, à moitié pleine. «Trouvez de l'argent», lui répliqua le P. Prun. Ce n'était pas son rôle. Il partit pourtant vers la France et l'Italie deux mois avant la fin de l'année scolaire 1912-1913, obtint une audience du pape Pie X (9 juin 1913), écrivit depuis Nice au P. Prun que sa maison n'hébergeait que cinquante orphelins alors qu'elle pouvait en recevoir cent vingt, s'arrangea pour faire immédiatement publier cette lettre dans le *Bulletin salésien* français,[99] mais revint à Nazareth les poches et le porte-feuilles à peu près vides au jugement du «directeur émérite». La note de celui-ci dans la chronique confine au sarcasme:

> «6 septembre (1913). Retour de M. l'abbé Riquier. Il revient après quatre mois d'absence, durant lesquels il espérait faire quelque chose pour la maison. Mais il a trouvé le métier bien dur et est retourné avec le regret de n'avoir pas fait grand'chose».[100]

Le même P. Athanase, gardien des traditions et soucieux des égards qui lui étaient dus, marmonnait dans sa chronique du 31 décembre suivant:

> «Ce soir, au lieu de l'exercice de la bonne mort comme chaque mois et chaque année, il y a comédie, musique, etc. Les temps sont changés».[101]

Le prix de vertu (1911)

Vers le temps de la nomination du P. Riquier à Nazareth, les honneurs et la considération étaient venus à ce père fondateur, qui avait brusquement donné un coup de coeur aux Français. Un récit (larmoyant) de ses malheurs dans la revue

[98] «... Au moment de l'occupation, la discorde entre don Prun et don Riquier était complète» (L. Sutera au secrétaire du chapitre supérieur Calogero Gusmano, Bethléem, 12 avril 1915; ACS 38, Nazareth, Corrispondenza 1912-1940).

[99] «Nazareth», *Bulletin salésien*, août 1913, p. 218-220.

[100] Chronique manuscrite, 1912-1913, 6 septembre 1913.

[101] Chronique manuscrite, 1913-1914, 31 décembre 1913.

lyonnaise *les Missions catholiques,*[102] puis son voyage de 1910-1911 avaient concordé avec une remontée du nationalisme gaulois, sur le point de s'exacerber encore avec l'affaire du *Panther* d'Agadir (1er juillet 1911). Manoeuvrier, le P. Prun se mettait alors à proclamer qu'il défendait à Nazareth le drapeau français, non seulement contre le drapeau italien, mais aussi contre le drapeau allemand.[103] A son passage à Paris, il avait «pu entrevoir le sympathique et dévoué Monsieur Bocquain, de l'Institut», lui parler de son oeuvre et lui remettre un papier de son consul, vraisemblablement M. de Miomandre, de Caïffa. M. Bocquain «daigna faire les premières démarches», qui lui vaudraient bientôt la récompense destinée à rendre son nom un instant célèbre.[104]

Le 2 novembre 1911, le P. Athanase reçut à Nazareth «du Ministère des Affaires Etrangères de Paris une somme de 5.000 frs, montant d'un prix de vertu que lui (avait) décerné l'Académie française».[105] Le 7 décembre suivant, son panégyrique, écrit par Henri Lavedan, fut lu en compagnie de quelques autres à l'Académie lors d'une séance solennelle.[106] L'éloge du P. Prun arrivait vers la fin du discours. A vrai dire, ce n'était pas le meilleur morceau. Célébrant sur le mode cocardier sa philanthropie et plus encore son patriotisme, il faisait de lui un rempart français contre les entreprises allemandes en Galilée:

> «L'Oeuvre des "Orphelins de Nazareth" a été conçue, il y a près de vingt ans, par un prêtre français, le P. Prun, qui, touché aux larmes à la vue de tant de pauvres enfants errants par les routes de Galilée, voués à la misère, à la paresse et au vice, résolut de fonder pour eux un établissement, à Nazareth, et je ne crois pas qu'il puisse y avoir de plus beau nom de baptême et de plus favorable berceau pour un orphelinat. En 1892, avec un millier de francs et dix-huit petits malheureux, on commença, dans une écurie — sans doute afin de se placer sous les auspices de l'Etable — et aujourd'hui l'Orpheli-

[102] A. PRUN, «L'Orphelinat de Jésus Adolescent à Nazareth», *Missions catholiques*, t. XXXIX, 1907, p. 409-411.

[103] Selon l'article du *Figaro*, dont il avait fourni la plus grande part de la matière, le consul d'Allemagne lui aurait offert — sérieusement — «vingt, trente, quarante mille francs par an», «à condition bien entendu d'enseigner l'allemand et d'arborer l'étendard du vainqueur» sur Jésus-Adolescent. (H. LAVEDAN, «Le Drapeau de Nazareth», *art. cit.*) Cela paraît peu vraisemblable. Ou bien, ce qui est plus probable, le P. Prun a inventé le propos; ou bien il a malicieusement exploité la boutade d'un notable allemand de passage ou résidant chez Schneller, à Nazareth. Dans les deux cas, il y aurait malhonnêteté. Le P. Prun donnera ensuite l'article du *Figaro* comme une victoire sur l'Allemagne: «Je viens d'avoir connaissance du généreux et si beau geste que vous venez de faire en faveur de tant de petits malheureux qui, grâce à vous, trouveront désormais une place à l'ombre de notre glorieux drapeau et ne seront point abrités, ici même et non loin de nous, par cet autre drapeau qui semble porter le deuil du nôtre», allusion à la couleur noire du drapeau allemand. (A. Prun à H. Lavedan, lettre non datée, vers le 15 février 1912, citée plus haut.) Pour gagner un peu d'or, il arrivait au P. Prun de n'être qu'un maquignon roublard. On n'en attendra pas la noblesse d'un Charles de Foucauld et d'un Maxime Caron.

[104] Ces informations dans la lettre citée à l'instant d'A. Prun à H. Lavedan, Nazareth, vers le 15 février 1912.

[105] Chronique manuscrite, 1911-1912, 2 novembre 1911.

[106] Pour la lecture publique, Henri Lavedan, indisposé, s'était fait remplacer par Jean Richepin.

> nat fait l'orgueil de la France en Palestine. Magnifiquement situé sur le point le plus élevé de Nazareth, il arbore une croix et un drapeau, ces deux emblèmes qui ne se causent aucun dommage, car ils communiquent entre eux, et chacun est encore le plus court chemin pour mener à l'autre. — Et l'oeuvre du P. Prun ne se recommande pas seulement par son caractère de philanthropie religieuse, elle est fille du patriotisme le meilleur et le plus pur. L'orphelinat — entendez bien ceci — est l'*unique* établissement français à opposer dans la contrée aux établissements similaires des autres pays, surtout aux Allemands qui, dans un but plus politique que pieux, ne ménagent pas leurs efforts pour saper et ruiner entièrement l'influence française. A chaque recul de la France, c'est l'Allemagne qui fait un pas en avant et les populations, qui nous étaient naguère si attachées, perdent de jour en jour la considération qu'avait su, dans le passé, leur imposer notre prestige. - Autrefois nous avions en Palestine sept écoles françaises contre trois allemandes. Aujourd'hui il y en a *dix* allemandes contre *quatre* françaises, et l'Allemagne, à cette heure même, construit à Nazareth un immense établissement, une caserne d'enfants. Elle «fortifie» partout, jusque dans l'orphelinat. - Le P. Prun, sans aucune ressource assurée, lutte, avec une vaillance que rien n'abat. Les cinq billets de mille francs que nous lui donnons sont bien peu de chose et le coeur nous a saigné de ne pouvoir faire davantage, sollicités que nous sommes par tant de misères, surtout quand nous avons su qu'à des offres très avantageuses soumises par l'étranger au P. Prun à la condition que l'orphelinat battrait pavillon italien ou allemand, il répondit avec une noble indignation qu'il préférait rester pauvre plutôt que de renoncer à voir flotter à Nazareth, *sur le point de plus élevé,* le plus près du ciel, le drapeau français...».[107]

Ce tissu oratoire de quelques vérités assurées, de beaucoup d'approximations historiques (la conception de l'orphelinat vers 1892 (!) doit être laissée à don Belloni; l'orphelinat commença, avec le P. Nèple, à Nazareth même...) et d'insinuations nationalistes insultantes pour l'Allemagne, convenait-il à la célébration de la philanthropie chrétienne et salésienne? En tout cas, le P. Prun n'imagina pas une seconde qu'il pouvait en être offensé. Au contraire, «se réclamant avec une apostolique audace des paroles de cordialité chaleureuse qu'(avaient) inspirées sa conduite et son caractère», il écrivit à Henri Lavedan, probablement dans les derniers jours de décembre, une lettre d'humble reconnaissance, qui était aussi un appel un secours. Comme son correspondant le dirait bientôt, il lui jeta «son cri de détresse».[108] En cela, il fit bien.

[107] Le discours intégral dans les *Annales politiques et littéraires*, n° 1485, 10 décembre 1911, p. 484-488.

[108] D'après H. LAVEDAN, «Le Drapeau de Nazareth», *art. cité.* Disons ici que les lettres conservées du P. Athanase Prun à Henri Lavedan furent d'abord transmises à son neveu François Boucher, conservateur au Musée Carnavalet. A la mort de M. Boucher, sa femme en fit don à l'Oeuvre d'Orient à Paris (d'après la lettre de Mme Boucher au directeur de l'Oeuvre d'Orient, Neuilly, 14 mai 1968); et celle-ci aux archives de Jésus-Adolescent à Nazareth. Mais la lettre, dont le *Figaro* du 7 février fit état et qui datait alors de quelque «trois semaines», ne figure pas dans ce lot.

L'article du Figaro (7 février 1912)

Henri Lavedan (1859-1940), auteur bel esprit de pièces de théâtre de boulevard, était un mondain, que la guerre n'avait pas encore fait réfléchir.[109] Mais il avait le coeur sensible. L'histoire du P. Prun le toucha. Et ce fut l'article du *Figaro* du 7 février 1912, qui, à partir d'un récit du héros, raconta par le menu l'affaire de 1904-1905: la proposition de l'Association italienne, le changement de protectorat, l'invitation des autorités salésiennes à hisser sur l'orphelinat le drapeau italien à la place des couleurs françaises, le débat intérieur du religieux, son intervention auprès de l'ambassadeur de Constantinople, la «douce et belle victoire» qu'il remporta par le retour de son oeuvre à la France, et aussi l'obligation qui lui fut alors faite de trouver dans ce pays l'argent qu'il n'avait pas accepté d'un autre. Or, continuait notre académicien, il ne peut plus tenir: les dettes (trente mille francs) l'obsèdent, les intérêts à verser le hantent et il a dû réduire à trente-sept le nombre de ses orphelins, alors que ses bâtiments pourraient en recevoir «deux cents». Le prix de l'Académie, «goutte d'eau fraîche sur les lèvres d'un mourant», ne suffit pas. Et voici le finale de son article, sur la veillée du soldat français de Nazareth, guettant, à la lueur des étoiles du Thabor, le signe d'espoir que lui adresse son glorieux drapeau. Il allait faire pleurer tant de beaux yeux et canaliser vers Nazareth tant de pièces d'or!

> «...Je ne lui ai pas répondu, ne voulant pas lui donner l'ombre d'une fausse espérance. Il ne sait rien de ma tentative, il est persuadé que ce nouvel appel est, comme tous les autres, tombé dans le grand gouffre de l'indifférence et le vide de l'égoïsme... et cependant il n'a jamais perdu courage. C'est un Français. Et j'ai trouvé son histoire si belle, si belle que je ne puis croire impossible de réaliser le miracle qui rendrait la tranquillité à cet obstiné soldat du bien et de la Patrie. Dans sa lettre, il m'avoue que, s'il avait ses dettes payées, dix mille francs lui suffiraient, en plus, pour le tirer d'affaire, parce qu'avec cette somme il pourrait mettre en valeur agricole, par le travail de ses orphelins, les terrains non encore défrichés qui lui appartiennent autour de l'établissement. - Je me représente le P. Prun, à la fin de la journée, après qu'il a traversé le dortoir où rêvent les enfants à paupières brunes. Sur une terrasse, il vient rafraîchir à la nuit son front plein de fatigue. Et là, il écoute, il regarde, il interroge Dieu et les caravanes d'étoiles qui montent du Thabor... Il est écrasé d'immensité, de solitude et d'oubli. Toute sa vie de pauvre petit enfant du Nivernais, de prêtre et de missionnaire, lui repasse en pèlerinage... Il se redresse, il ne veut pas fléchir... Il lève les yeux qui se mouillent. Le drapeau est toujours là, qui pend, lassé... Mais tout à coup sa toile bouge, elle s'anime. Elle a fait signe! Alors, le Père ne doute plus: "Le drapeau... 'Mon drapeau' parle et me dit: 'Le secours viendra! Il vient!' "».[110]

[109] J'ai vainement cherché une allusion au P. Prun dans les quatre volumes des mémoires d'Henri LAVEDAN, *Avant l'oubli*, Paris, Plon, 1933-1940.

[110] H. LAVEDAN, «Le Drapeau de Nazareth», *art. cit.*

Le P. Prun demandait trente mille francs pour payer ses dettes et dix mille pour mettre sa propriété en valeur. La souscription ouverte dans le *Figaro* par l'appel d'Henri Lavedan lui valut en quelques semaines les quarante mille francs qu'il désirait. Le 1er juin 1912, il pouvait déjà prêter cette somme à 7% à l'entrepreneur nazaréen Boutros Tannous.[111]

A cette date, le consul français de Caïffa (M. de Miomandre) était aussi parvenu à lui offrir un de ces rubans qui ravissent ses compatriotes. Le 20 juin 1912, le *Journal officiel* annonçait que le P. Athanase Prun était promu officier d'académie.[112] Et, le 18 juillet suivant, jour de la distribution annuelle des prix à l'orphelinat, M. de Miomandre remettait au P. Prun la médaille des palmes académiques au son de la *Marseillaise* jouée par les enfants de son école.[113]

Le malencontreux rapport Pernot (1912)

Le P. Prun ne le savait pas! Une fausse note troublait dès lors le concert de louanges autour de son oeuvre de Nazareth. Un officiel français, après enquête sur place, se disposait à produire sur elle un rapport très critique. Entre le mois de janvier et le mois d'août 1912, Maurice Pernot se livra, au nom du «Comité de défense des intérêts français en Orient» à une enquête minutieuse qui le mena à Constantinople, en Egypte et en Turquie d'Asie, par conséquent en Palestine et jusqu'à Nazareth.[114] Sans avoir prévenu (paraît-il), il se présenta le 26 mars à l'orphelinat de Jésus-Adolescent. Selon le P. Prun:

> «...Les enfants étant au travail, ils n'eurent pas le temps de se changer et de se réunir dans les classes afin d'y être examinés surtout à cause du peu de temps que devait nous donner Mr Pernot. Il se contenta de visiter la maison tandis que les enfants jouaient la Marseillaise et un autre morceau. Mr Pernot parut satisfait de sa visite tout en regrettant qu'il y ait si peu d'enfants. Cette année ils sont réduits à 39[115] d'abord à cause du choléra qui a empêché à (*sic*) plusieurs enfants de retourner et surtout à cause du manque de ressources n'ayant pu toucher les intérêts que nous doit l'Inspecteur».[116]

Deux ans passeraient, et Maurice Pernot publierait l'ensemble de ses observations dans un gros livre de trois cent trente-huit pages.[117] L'article sur la Pales-

[111] Chronique manuscrite, 1911-1912, 1er juin 1912.

[112] Nouvelle qui fut reproduite dans la revue *Jérusalem*, 99, 24 septembre 1912, p. 197.

[113] Chronique manuscrite, 1911-1912, 18 juillet 1912; E.-J. R(IQUIER), «Nazareth», *Bulletin salésien*, mars 1913, p. 83.

[114] D'après M. PERNOT, *Rapport sur un voyage d'étude à Constantinople, en Egypte et en Turquie d'Asie (janvier-août 1912)*, Paris, Firmin Didot, s. d. (1914, selon le catalogue de la Bibliothèque Nationale).

[115] Le deuxième chiffre a été surchargé dans la chronique. Il faudrait probablement lire 37 comme dans «le Drapeau de Nazareth» d'Henri Lavedan, peut-être même 34.

[116] Chronique manuscrite, 1911-1912, 26 mars 1912.

[117] *Ci-dessus*, n. 114.

tine y était copieux et précis. Les salésiens de Bethléem s'y trouvaient maltraités, parce que, «leur somptueux établissement» à peine achevé avec «l'argent français», ils avaient «décliné la protection de la France pour se ranger sous celle de l'Italie»: ces religieux «nous font désormais la plus vive concurrence».[118] L'agent de la «défense des intérêts français en Orient» manifestait ainsi sa sensibilité au revirement salésien de 1905. On s'attendrait donc à un paragraphe bienveillant sur Jésus-Adolescent, école qui avait justement refusé de «se ranger sous la protection de l'Italie».

Au premier coup d'oeil, la lecture que le P. Athanase en fit le 14 avril 1914 chez les Frères des Ecoles Chrétiennes de Caïffa l'informa qu'il se trompait à chercher de ce côté un témoignage de la reconnaissance française. Mieux, cette sorte de critique lui parut aussitôt exiger une réponse.

Il commença par recopier toute la note dans sa chronique:

> «Après avoir très bien parlé de tous les établissements de Nazareth, même de l'école franciscaine et des F(rè)res de S. Jean de Dieu, voici ce qu'il déblatère contre nous.
>
> *Orphelinat de garçons des Salésiens.* Dans une bâtisse énorme, coûteuse et mal accommodée à son objet, on a réuni 34 orphelins. Ils reçoivent une petite instruction primaire et un enseignement agricole fort problématique. Faute de connaître suffisamment un métier, la plupart des anciens élèves n'ont d'autre ressource que de se placer comme domestiques dans les *Casa Nova* des franciscains. J'ai été fort surpris de ne pas rencontrer parmi les pensionnaires de cet établissement un seul orphelin d'Adana, alors qu'après les massacres les plus pauvres maisons religieuses françaises s'étaient fait un devoir d'en recueillir quelques-uns. Le Supérieur de l'Orphelinat a récemment bénéficié d'un prix de l'Académie française et d'une souscription ouverte en sa faveur par le Figaro. Son Oeuvre ne m'a paru nullement mériter l'intérêt qu'elle a éveillé en France. En dépensant des sommes importantes, on n'a fait que fort peu de bien. De plus, l'orphelinat de Nazareth est destiné à devenir tôt ou tard un établissement italien. Ici comme à Bethléem nous avons fait tous les frais de l'installation, d'autres seront appelés à recueillir les bénéfices. J'ai gardé de la visite que j'ai faite à l'Orphelinat l'impression la plus défavorable.
>
> Et en parlant de l'hôpital des filles de la Charité il ajoute: "Et l'argent dont elles feraient un si bon emploi et qu'on leur refuse, afflue vers l'inutile établissement de leurs voisins les Salésiens"».[119]

Le censeur du P. Prun parlait donc un langage aussi direct que le sien. Son paragraphe ne contenait pas une louange, pas une réserve favorable. L'oeuvre de Nazareth n'était que «coûteuse», «énorme», «inutile» et inadaptée. Son supérieur avait exploité la bonté naïve des Français. Les Italiens récolteraient les fruits. On pouvait penser que, comme à Bethléem, ils ne manqueraient pas de leur faire alors «la plus vive concurrence».

[118] *Op. cit.*, p. 107.

[119] Chronique manuscrite, 1913-1914, 14 avril 1914.

Certes, M. Pernot n'avait pas entièrement tort. Les inspecteurs salésiens de Bethléem, don Cardano et don Sutera, n'avaient pas été tellement plus tendres que lui quand ils avaient formulé leurs avis sur l'éducation des enfants de Nazareth. «Les classes sont faites avec peu de méthode, l'arithmétique a été négligée, les décuries sont mal tenues», avait dit don Cardano dans son rapport du 3 mars 1907.[120] «Les classes laissent un peu à désirer spécialement dans l'enseignement des langues française et arabe... Des garçons qui suivent les cours depuis plus de trois ans ont encore de la difficulté à faire une multiplication...», avait-il écrit dans son rapport du 12 avril 1909.[121] Pour les classes, «ce n'est pas mal», observera à son tour don Sutera le 20 juillet 1914, mais, pour ce qui est du soin des élèves, «le directeur ne remplit pas son rôle».[122] Le P. Prun lui-même n'avait-il pas reconnu, six mois avant l'enquête Pernot, que le directorat du P. Cantoni, enfin terminé, avait été très funeste à l'établissement? On sait aussi que le nombre des élèves paraissait très insuffisant au directeur Riquier. Mais l'ensemble du paragraphe de M. Pernot, probablement inspiré par un sentiment nationaliste anti-italien,[123] ne rendait pas assez justice à l'oeuvre salésienne de Nazareth.

Pour le prouver, le P. Prun récolta les protestations motivées de personnalités locales, auxquelles l'enquêteur n'avait justement pas ménagé ses louanges: le frère Séraphin Alvarez, gardien franciscain du Couvent de Terre Sainte; la soeur V. Bécoulet, supérieure des Dames de Nazareth; le frère Valentinien, directeur de l'école des Frères des Ecoles Chrétiennes; et le frère Damian Amels (ou Arnels), supérieur des Frères de S. Jean de Dieu. Il y joignit celles de Georges Gédéon, professeur à l'Ecole normale russe de Nazareth, et expédia ces déclarations au Consul Général de France, après avoir pris soin de les recopier entièrement dans sa chronique.

Le plaidoyer de Georges Gédéon, ancien élève du P. Prun, à qui, disait-il, il devait «une éducation française et une instruction suffisante pour (lui avoir permis) de poursuivre plus tard (ses) études jusqu'au point d'obtenir (ses) diplômes à Paris», rétablira un peu les choses et conclura à peu près honorablement une période parfois houleuse de l'histoire de Jésus-Adolescent, sous un protectorat français reconnu, recherché et même apprécié par les Nazaréens:

> «...Je ne connais pas personnellement Mr Pernot, pour pouvoir juger pleinement de l'esprit qui l'a poussé à déprécier l'oeuvre du P. Prun, mais je dois un mot à la vérité.

[120] Compte rendu de l'inspecteur au recteur majeur sur la maison de Nazareth, Bethléem, 3 mars 1907; ACS 38, Nazareth, Statistiche.

[121] Compte rendu de l'inspecteur au recteur majeur sur la maison de Nazareth, 12 avril 1909; ACS 38, Nazareth, Statistiche.

[122] Compte rendu de l'inspecteur au recteur majeur sur la maison de Nazareth, Bethléem, 20 juillet 1914; ACS 38, Nazareth, Statistiche.

[123] «Nous continuons à être taxés d'Italiens», écrivait le P. Riquier à don Mario Rosin pour expliquer la hargne de Maurice Pernot (E. Riquier à M. Rosin, Nazareth, 14 mai 1914; APSMO, Nazareth).

- Le P. Prun est un homme éclairé, à l'esprit large, à l'abord avenant et foncièrement dévoué à son oeuvre qui est, avant tout, de former une jeunesse aussi instruite qu'exige le milieu où ses élèves sont appelés à vivre. Il va sans dire que cette instruction est donnée à la française et qu'elle laisse si bien son empreinte dans les coeurs que tous ceux qui ont eu le P. Prun comme professeur ou Supérieur en gardent le meilleur souvenir. Tous aiment la France aussi bien et mieux peut-être que certains Français qui, en voulant faire trop de zèle à leur manière, compromettent l'influence française en Orient à un moment où elle a besoin de l'union de tous les partis pour se maintenir à son rang privilégié que lui reconnaît bien la Turquie, mais que combattent d'autres puissances dont les efforts ne sont nullement à mépriser. En effet, après une politique mieux suivie et plus unie, l'Allemagne et l'Italie, en douze ans, ont réussi à fonder des établissements qui ont la prétention de contrebalancer l'oeuvre séculaire de la France. - L'Orphelinat de J. A., n'en déplaise à notre illustre écrivain-ingénieur, est admirablement situé, bien aménagé, sagement adapté à son objet, l'unique en Galilée. Il compte pour le moment 54 élèves entretenus gratuitement.[124] Il est vrai qu'il pourrait en accueillir un plus grand nombre, mais ce qui lui manque, ce sont les ressources plus grandes; et nous aurions plutôt compté sur le rapport de Mr Pernot pour nous attirer la sympathie si précieuse de l'honorable Comité de l'Asie Française. Pour nous, nous conservons un attachement fidèle au P. Prun et à son oeuvre si française et si utile, et nous admirons son établissement, qui, du point culminant qu'il occupe, porte bien haut le drapeau de la France que d'autres écrivains mieux inspirés ont salué et défendu si noblement. - Georges Gédéon, professeur à l'Ecole Normale Russe à Nazareth, 29 avril 1914».[125]

[124] Le lecteur qui s'étonnerait des variations de chiffres des effectifs se rappellera que cette note fut écrite deux ans après l'enquête Pernot.

[125] Les quatre protestations ont été recopiées dans la Chronique manuscrite, 1913-1914, avril 1914. Faut-il dire que, ne connaissant nullement Georges Gédéon, mais assez bien le P. Athanase, l'authenticité de la quatrième de ces lettres me pose quelques problèmes? Ne serait-elle pas l'oeuvre du P. Prun lui-même, qui était tout à fait capable d'en écrire chacune des phrases?

Chapitre III

L'ÉGLISE DE JÉSUS ADOLESCENT

Les méditations de l'abbé Caron sur Jésus Adolescent (1896)

L'année 1896 décida de plusieurs façons et à différents endroits du sort de notre orphelinat. A Nazareth, il naquit dans la ville même; à Vienne, Théodore Herzl publia *l'Etat juif,* manifeste du sionisme,[1] mouvement qui pèserait sur les destinées de l'école galiléenne; enfin, à Versailles, l'abbé Maxime Caron signa la présentation de son premier ouvrage de spiritualité sur Jésus Adolescent, début de sa longue campagne pour cette dévotion et amorce d'un projet de basilique sous ce titre sur les hauteurs de Nazareth.[2]

Le prêtre de Versailles Maxime Caron [3] avait cinquante ans. C'était un homme de type longiligne osseux, au parler haut, modeste par l'origine (fils de meunier de village), noble par le caractère, doux, généreux, bon et droit de nature, à la fois imaginatif et raisonnable, d'une piété réfléchie, passionné de beauté spirituelle, ferme et clair dans sa foi. Il dirigeait depuis une quinzaine d'années le petit séminaire de son diocèse.[4] Sa devise: *Vitam impendere Christo* exprimait avec bonheur le sens qu'il donnait à son zèle d'apôtre. Il «dépensait» ses forces et sa vie pour le Christ Jésus. Il appartenait à la race des hommes, obscurs ou illustres, qui firent patiemment l'âme chrétienne de la France.

Ses premiers écrits, qui étaient de circonstance, avaient intéressé des lecteurs. Il avait alors ouvert une collection de spiritualité évangélique; et, en cette année 1896, il offrait, aux jeunes de préférence, des méditations bibliques sur Jésus adolescent, estimant que, surtout pour des chrétiens, le modèle éternellement imitable ne pouvait être que le Jésus de leur âge. Ce livre constituait le troisième tome de la série: *Retour à l'évangile.* Pour l'écrire, il s'était remémoré les thèses fonda-

[1] «Le sionisme en était au point mort quand, en 1896, Théodore Herzl fit son apparition. En quelques années, il allait en faire un mouvement de masse et une force politique» (W. LAQUEUR, *Histoire du sionisme,* trad. fr., Calmann-Lévy, 1973, p. 101). La montée du sionisme à cette date est bien illustrée par un article documenté du jésuite H. LAMMENS, «Le "Sionisme" et les colonies juives de Palestine», *Etudes religieuses,* t. 73 (1897), p. 433-463.

[2] *Jésus Adolescent.* Méditations pour le temps de la septuagésime ..., par l'abbé Max. Caron, Paris, Haton, 1896, in-XII, 365 p.

[3] Né à Arronville, Seine-et-Oise, le 30 novembre 1845.

[4] Voir, sur lui, l'intéressante biographie du chanoine Maurice Lebas, aumônier de la Nativité à Saint-Germain-en-Laye, *Monseigneur Caron (1845-1929).* Un prestigieux animateur de jeunesse, Paris, Bonne Presse, 1945, 258 p.

mentales de la christologie catholique et avait consulté quelques ouvrages alors répandus sur la Palestine (Edmond-Louis Stapfer,[5] Emile-Paul Le Camus [6]), la Galilée (Pierre Loti [7]), la Vierge Marie (Auguste Nicolas),[8] la vie de Jésus (Frédéric-William Faber [9] et aussi Ernest Renan [10]); et il avait relu l'évangile. Par intention pédagogique et moralisatrice, il insistait sur le côté humain du Christ, «totalement Dieu, comme son père, totalement homme comme nous».[11] Il affirmait l'unité de sa personne dans une vraie dualité de natures. Certes il s'extasiait devant le Dieu, mais passait bientôt à l'essentiel de son projet: l'exaltation d'un adolescent qui porta au degré suprême les vertus de son état et qui irradia le divin sans jamais volatiliser l'humain.

Jésus adolescent avait, dans son livre, le port et le costume d'une statue en pied, alors dressée au bas du majestueux escalier qui menait à son bureau de supérieur de séminaire. Il le décrivait avec une profusion de dévotes majuscules:

> «Jésus vient d'entrer dans sa quinzième année. Il n'est plus un enfant, Il n'est pas encore un jeune homme; c'est l'Adolescent qui garde les charmes doux et captivants de l'enfance, alors que déjà ses traits, son front, ses regards, toute sa personne enfin se transforme dans une force, une dignité, une beauté qui annoncent que l'homme va paraître. - Depuis trois ans déjà, chaque matin Il vient ainsi à l'atelier. - Regardez-Le: une longue chevelure, à la nazaréenne, tombe en flots ondoyants sur ses épaules; une tunique de lin, filé et tissé par sa Mère, enveloppe le corps, mais laisse les bras demi-nus. Une cordelette de laine ramène autour des reins les plis du vêtement, en même temps qu'elle en rehausse le bas, laissant ainsi la marche plus libre. A la façon orientale les pieds apparaissent à découvert, sillonnés seulement par les légères courroies qui retiennent la sandale. Malgré cette simplicité, quelque chose de divin rayonne de tout son être. On Le dirait environné d'une lumière d'amour que l'oeil de la chair ne peut percevoir, mais qui attire et captive l'âme. Si pur est son front! si harmonieux ses traits! si céleste son regard! si divin le sourire, mélange d'amour et de tristesse, qui erre sur ses lèvres! - Rien qu'à L'entrevoir, on se sent entraîné dans un monde qui n'est plus le nôtre. Aussi, de dire que cet Adolescent est pur, céleste, adorable, ce n'est pas encore assez; il faut aller plus loin dans la vérité: Il est la Pureté sans tache, la Beauté sans ombre, l'Harmonie absolue, l'Amour éternel, en un mot le Ciel tout entier sous une forme humaine».[12]

[5] E.-L. Stapfer, *La Palestine au temps de Jésus Christ*, Paris, Fischbacher, 1892.

[6] E.-P. Le Camus, *Notre voyage aux pays bibliques*, Paris, Letouzey, 1890, 3 vol.

[7] P. Loti, *La Galilée. La Mosquée verte*, Paris, Lévy, 1896.

[8] A. Nicolas, *La Vierge Marie et le plan divin*. Etudes sur le christianisme, Paris, Vaton, 1856, 4 vol.

[9] F.-W. Faber, *Bethléem ou le mystère de la Sainte Enfance*, Paris, A. Bray, 1862, 2 vol. (rééd.; 6ème éd., 1899).

[10] E. Renan, *Vie de Jésus*, Paris, Michel Lévy frères, 1863. Nombreuses rééditions et réimpressions jusqu'en 1898.

[11] *Op. cit.*, 3ème éd., Paris, Haton, 1901, p. 52.

[12] *Op. cit.*, p. 57-58.

Analysons sommairement les chapitres. De Jésus, M. Caron exaltait les vertus humaines: l'«amour filial» (chap. V), la «sublime obéissance» (chap. III), l'humilité (chap. X), la beauté et la bonté «incomparables» (chap. XI), la «pureté idéale» (chap. XII), la «pauvreté volontaire» (chap. XIII), la qualité de la prière (chap. XV). Il le décrivait avec ses amis (chap. XIX), avec sa mère Marie (chap. XXII), à la synagogue de Nazareth (chap. VI), lisant les saintes Ecritures (chap. XVI), «Pontife universel» (chap. XVII) et «célébrant la Pâque» (chap. XVIII). Le livre était particulièrement abondant sur le travail (manuel) de Jésus adolescent. Les considérations s'étendaient ici sur trois chapitres et une quarantaine de pages. Le fils du charpentier de Nazareth, qui travaillait à la sueur de son front, réhabilita le travail manuel (chap. VII); et son exemple rappelle aux hommes deux vérités, que certains seront surpris de lire dans une oeuvre de spiritualité de cette lointaine époque: «le travail continue la création» (titre du chapitre VIII) et «le travail commence la rédemption» (titre du chapitre IX). La conjoncture poussait l'abbé Caron à disserter sur la peine des travailleurs. Il écrivait en effet dans les dernières années d'un siècle qui, en Occident, eut la passion du travail, et peu après la publication de l'encyclique de Léon XIII sur la condition ouvrière (*Rerum novarum,* 1891). Le fils du meunier de Margicourt disait aux travailleurs aux mains larges et noires:

> «Le Christ, lui aussi, fut d'une famille d'artisans. Comme vous Il gagna de bonne heure sa vie avec ses bras; comme vous Il aida son père et soutint sa mère. Vos vêtements de travail furent les siens, vos travaux ses travaux, vos fatigues ses fatigues, votre salaire son salaire; et votre nourriture est moins pauvre que ne l'était la sienne. Comme la seule vraie richesse de la vie est la vertu, la seule vraie noblesse en est le travail. C'est pour rendre l'une et l'autre à l'humanité que le Sauveur du monde vient chaque jour travailler dans ce pauvre atelier, au seuil duquel nous nous tenons en ce moment».[13]

La confrérie de Jésus Adolescent à l'orphelinat (1897)

Ce langage convenait à merveille aux jeunes orphelins de Nazareth et à leurs maîtres. On ne sait si le P. Adrien Nèple connut la première édition du livre de M. Caron. En tout cas, dès la deuxième année de l'oeuvre, il s'employa à imprégner ses élèves de la même mystique. Et les séminaristes de Versailles guidés par l'auteur suivirent bientôt certaines des leçons qui leur arrivaient de Nabi Saïn à Nazareth.

Au cours de l'été de 1897, exactement le 8 juillet et par les soins du P. Nèple, une confrérie de Jésus Adolescent, dont le programme de vie correspondait à celui que l'abbé Caron avait tracé dans son livre, naquit dans l'oeuvre encore em-

[13] *Op. cit.*, p. 112-113.

bryonnaire.[14] Le règlement de cette confrérie, aussitôt intégralement publié dans le *Bulletin salésien* français,[15] commençait ainsi:

> «Il est établi dans l'Atelier Saint-Joseph de l'Orphelinat de Jésus-Adolescent, à Nazareth, une Confrérie ayant pour but d'honorer spécialement l'Adolescence et la Jeunesse de Jésus. - Pour honorer l'Adolescence et la Jeunesse de Jésus, les membres de cette Confrérie emploieront deux moyens: 1° Les actes de piété que leur état leur permettra d'accomplir; 2° L'imitation des vertus du divin Artisan».

L'article sur ces vertus prescrivait:

> «Chaque mois, parmi les Vertus de Jésus-Adolescent, la Confrérie en choisira une que les confrères se proposeront d'imiter pendant le mois (...) On pourra prendre, chaque mois, l'une des douze vertus suivantes: Douceur, Pauvreté, Pureté, Bonté, Humilité, Charité, Amour du travail, Piété, Patience, Obéissance, Persévérance, Courage».

La fête de la confrérie «sera naturellement la fête de la Sainte-Famille» (art. VI).

Président et secrétaire furent bientôt nommés. C'était le catholique latin Elias Thomas (ou Touma), «premier enfant reçu à l'orphelinat»; et le grec catholique Hanna Aouais. La première assemblée statutaire put se tenir le 8 août 1897. Le recrutement était aisé. Dès ce mois d'août, cinq semaines après la fondation, la quasi totalité des garçons appartenait déjà à la confrérie, qui comptait, selon le directeur de la maison, «26 membres animés d'une sainte émulation pour le bien».[16]

Le projet de sanctuaire sur les hauteurs de Nazareth

A lire le livre de l'abbé Caron, l'église de l'Annonciation bâtie sur l'emplacement de la maison de Marie et desservie par les franciscains ne suffisait pas à la ville de Nazareth. Il avait été frappé par une idée d'Ernest Renan, savant professeur alors sulfureux, qui, après avoir décrit la «splendide» perspective du plateau dominant les plus hautes maisons de la cité, avait émis un souhait, que nous commencerons par reproduire dans sa teneur primitive:

> «Si jamais le monde resté chrétien, mais arrivé à une notion meilleure de ce qui constitue le respect des origines, veut remplacer par d'authentiques lieux saints les sanctuaires apocryphes et mesquins où s'attachait la piété des âges grossiers, c'est sur cette hauteur de Nazareth qu'il bâtira son temple. Là, au point d'apparition du christianisme et au centre d'action de son fondateur, devrait s'élever la grande église où tous les chré-

[14] A. Nèple à M. Rua, Nazareth, 8 août 1897; éd. *Bulletin salésien*, octobre 1897, p. 257.
[15] Lettre citée, p. 257-258.
[16] Lettre citée, p. 257.

> tiens pourraient prier. Là aussi, sur cette terre où dorment le charpentier Joseph et des milliers de Nazaréens oubliés, qui n'ont pas franchi l'horizon de leur vallée, le philosophe serait mieux placé qu'en aucun lieu du monde pour contempler le cours des choses humaines, se consoler de leur contingence, se rassurer sur le but divin que le monde poursuit à travers d'innombrables défaillances et nonobstant l'universelle vanité».[17]

Après les avoir émondées de l'allusion aux «sanctuaires apocryphes et mesquins», dont certains des gardiens contemporains auraient pu s'offenser, M. Caron reproduisit ces lignes entre guillemets dans son livre.[18] Sur ce et presque certainement à travers le *Bulletin salésien,* la nouvelle de la création de la confrérie nazaréenne de Jésus Adolescent lui parvint à Versailles. Le P. Nèple avait encore écrit dans son règlement de 1897:

> «S'il plaît à Dieu de développer cette confrérie, avec l'approbation de nos Révérendissimes Supérieurs, nous demanderons au Saint-Siège de l'enrichir de faveurs spirituelles spéciales» (Art. IV).

Et aussi:

> «La Confrérie de Jésus-Adolescent de l'Atelier de Nazareth et celles qui pourraient s'unir à elle, dans la suite, auront un bureau...» (Art. V).

Il avait en conséquence proposé une sorte de confédération dont le centre serait à Nazareth. L'édition de 1901 du livre de l'abbé Caron montra qu'il avait été entendu. A la suite du chapitre qui répétait les propos de Renan, elle comporta sur cette confrérie une note en petits caractères, placée en évidence au milieu d'une page vide, qui est pour nous le premier signe de l'association fructueuse du supérieur de Versailles et de la direction salésienne de Nazareth:

> «Le lecteur apprendra avec bonheur que les Pères Salésiens de Don Bosco, en 1896, ont fondé un orphelinat sous le vocable de "Jésus Adolescent". Leur désir le plus ardent est d'y élever un sanctuaire consacré au Dieu Adolescent. Le sanctuaire deviendrait, par la suite et avec l'approbation de Rome, le centre d'une Archiconfrérie de Jésus Adolescent qui rayonnerait dans le monde entier, pour porter ses faveurs et ses bénédictions tout particulièrement aux Collèges chrétiens et aux Oeuvres de jeunesse. - C'est pour propager cette grande idée que le livre a été composé: et les bénéfices de sa vente aideront à la construction de cette église qui sera, croyons-nous, la première élevée à JÉSUS ADOLESCENT».[19]

[17] E. RENAN, *Vie de Jésus*, 2ème éd., Paris, 1863, p. 28-29.

[18] Voir la 3ème éd., p. 19-20.

[19] Disons ici que nous ignorons tout de la «deuxième édition» de ce livre, dont le *Catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale*, s. v. *Caron, Maxime*, ne dit mot. Mais la date de la naissance de la confrérie de Jésus Adolescent au petit séminaire de Versailles nous convainc assez que l'addition n'a pas été antérieure à 1901 et qu'elle ne commença donc de figurer dans le livre qu'avec la «troisième édition», datée de cette année-là.

La même année 1901, la confrérie de Jésus Adolescent fut mise en place au petit séminaire de Versailles par les soins de l'abbé Caron.[20] Et des relations s'établirent entre Versailles et Nazareth. Une observation de M. Caron, quatre ans après, nous apprendra que les enfants de son petit séminaire payaient la pension d'un orphelin de Nazareth, qu'ils avaient adopté.[21]

Tout ceci nous instruit fort. La construction du «sanctuaire», autrement dit de la «basilique de Jésus Adolescent», a été envisagée par les salésiens eux-mêmes dès le temps de l'orphelinat primitif. Il n'est pas impossible que la lecture de la première édition du livre de l'abbé Caron les y ait fait penser. La confrérie nazaréenne de Jésus Adolescent a été, dans son humilité, l'amorce du foyer spirituel mondial pour le bien de la jeunesse, dont M. Caron se ferait ensuite l'ardent propagandiste. Sanctuaire et foyer de dévotion, l'un structurant l'autre, ont été aussitôt rapprochés par l'abbé Caron et peut-être aussi par la direction de Nazareth (le P. Nèple ou le P. Prun) dans un écrit qui nous échappe aujourd'hui. L'abbé Caron s'est engagé d'emblée à participer aux frais de la construction de l'église, qu'il souhaitait voir s'élever sur la colline de Nazareth. En 1901, l'Idée (pour reprendre le mot favori de M. Caron) avait déjà pris corps et était entrée dans le domaine public.

Le premier voyage de l'abbé Caron à Nazareth (1905)

Le livre sur *Jésus Adolescent* parlait du projet de l'abbé Caron, lui-même le commentait à ses élèves et communiquait un peu de son enthousiasme à diverses pieuses personnes de Versailles. Lecteurs et auditeurs lui posaient toutefois très naturellement une question, à laquelle il lui fallait encore répondre par la négative. «Non, il n'avait jamais fait le pèlerinage de Terre Sainte. Oui, la belle cité de Nazareth lui demeurait encore inconnue». Il ne l'avait regardée, admirée et

[20] Son biographe est formel: «Dès que la Confrérie de Jésus-Adolescent fut instituée à Nazareth, en 1896 [ceci n'est pas tout à fait exact, nous le savons], il songea à l'installer au Petit Séminaire. A partir de 1901, chaque mois, les confrères de Jésus Adolescent se réunirent à la chapelle pour entendre parler d'une des vertus pratiquées au cours des trente années passées à Nazareth ...» (M. Lebas, *Monseigneur Caron*, p. 83). La suite des événements serait la suivante: 1) au printemps de 1896, fondation de Jésus-Adolescent à Nazareth; 2) à la fin de 1896, publication à Paris de la première édition du livre de M. Caron sur Jésus adolescent; 3) durant l'été de 1897, création à Nazareth de la confrérie de Jésus Adolescent; 4) en octobre 1897 vraisemblablement, M. Caron apprend par le *Bulletin salésien* la naissance de la confrérie nazaréenne et envisage d'en créer une filiale à Versailles; 5) en 1901, il met son projet à exécution à Versailles; 6) simultanément, il insère, dans la troisième édition de son livre, une note sur Nazareth et son archiconfrérie. On imagine mal qu'un homme aussi logique avec lui-même et aussi décidé que l'abbé Caron ait pu parler de cette confrérie «qui rayonnerait dans le monde entier, pour porter ses faveurs et ses bénédictions tout particulièrement aux Collèges chrétiens et aux Oeuvres de jeunesse», sans l'avoir au préalable installée dans sa propre maison.

[21] M. Caron, *Au pays de Jésus Adolescent*, 4ème éd., Paris, 1929, p. 56-57. Au cours du récit du voyage de 1905.

peinte qu'avec les yeux, les mots et les images de gens assez heureux pour s'y être eux-mêmes rendus. Enfin, au printemps de 1905, il se décida pour un grand voyage au pays de Jésus et partit en pleine année scolaire.[22] Le 9 mai, deux semaines après son embarquement à Marseille, il arrivait à Caïffa et montait au Carmel. Le lendemain, à onze heures, avec les autres pèlerins de son groupe, il se rendait en voiture vers Nazareth.

La course du Carmel à Nazareth demandait alors sept heures d'horloge.[23] Si bien que le soleil baissait à l'horizon quand l'abbé Caron aperçut, «tout là-bas, par-dessus les collines, un édifice dont la blancheur et les formes monumentales contrast(aient) singulièrement avec les masures d'argile grise rencontrées, ici et là», depuis le couvent du Carmel.

> «Moucre, qu'est-ce donc... cette belle maison, tout là-bas? - Orphelinat de Jésus Adolescent, des Pères Salésiens. - Mais alors, c'est Nazareth? - Oui, au bas. - Dans combien de temps? - Une heure, environ. - Peindre la fête de mon âme serait impossible. Ainsi donc, cet Orphelinat de Jésus Adolescent dont je m'étais tant occupé, il était là devant moi, dominant toute la contrée, s'imposant aux regards de tous les voyageurs! - Il y a parfois dans la vie des minutes qui dédommagent d'années entières de labeurs et de sacrifices».

A l'hôtellerie franciscaine (*Casa Nova*) de la ville, selon le récit de l'abbé «deux jeunes pères salésiens» l'attendaient. Ce ne pouvait être qu'Alban Crétal (1885-1927) et Félix Acétosa (1885-1959), l'un et l'autre clercs âgés de vingt ans, deux des trois Français (le troisième étant le P. Athanase) du personnel religieux de la maison en 1904-1905.[24] Sans l'avoir jamais vu, ils reconnurent M. Caron à sa taille, car le supérieur de Versailles était un homme grand. Ils lui apprirent que le P. Prun, que nous savons avoir été à cette date hospitalisé à Alexandrie, manquait à l'orphelinat. L'oeuvre était confiée aux seules mains du «directeur effectif» Giuseppe Pompignoli. Mais, là-haut, tout le monde réclamait le voyageur. Il s'y rendit aussitôt. Laissons-le nous décrire lui-même la réception qui lui fut faite, ses premières heures à Jésus-Adolescent et les impressions qu'il y ressentit.[25]

> «Après une demi-heure de montée, je franchissais le seuil de l'Orphelinat de Jésus Adolescent. - Grande fut ma surprise, lorsque j'entendis éclater les joyeux accents d'une

[22] Le voyage a été décrit dans M. CARON, *Au pays de Jésus Adolescent*, Paris, Haton, 1905. La date de cette première édition, que nous n'avons pas retrouvée, est donnée ici d'après celle de l'*imprimatur* et conformément à une indication du biographe de Mgr Caron. Ni le catalogue des imprimés de la Bibliothèque Nationale, ni les listes de Lorenz et de Le Soudier ne nous ont permis de la vérifier. Nous utilisons la quatrième édition (Paris, 1929, 298 p.) de ce livre.

[23] Pour cette arrivée à Nazareth, je résume ou reproduis le récit vivant, abondant et facile de M. CARON, *Au pays de Jésus Adolescent*, p. 31-74.

[24] D'après le *Catalogo* salésien pour l'année 1905.

[25] On nous pardonnera de ne pas tenir compte de ses multiples alinéas, signalés toutefois ici par des tirets.

fanfare. - C'était l'humble moi que l'on accueillait ainsi!... - Je m'abandonne au triomphe sans trop de peine; car je sais bien que ces honneurs s'adressent non à ma chétive personne, mais à l'Idée que, malgré mon indignité, je personnifie pour tous ces pauvres enfants: l'Idée du culte à rendre à Jésus Adolescent. - Après la marche triomphale, vient le discours de réception! Dans un vaste parloir, où sans défiance je me suis laissé conduire, je vois entrer tout le personnel de la maison. Alors un charmant petit compatriote de Jésus, du nom de Zeitoun - en français, Olivier - s'avance vers moi et me lit, en notre langue, un compliment qui fait rougir ma modestie. - Je lui réponds de mon mieux (...). - La nuit était venue. - Les fatigues du corps et les émotions de l'âme m'avaient exténué. Après un repas qui consista surtout à boire du lait, je demandai à me retirer dans la chambre qui m'avait été préparée. - Tout naturellement, je commençai par y faire ma prière, au pied d'un crucifix que j'aperçus à la muraille. J'avais tant de remerciements à faire à Dieu! - Puis j'ouvris l'une des fenêtres de cette vaste chambre, pour contempler la nuit d'Orient. - Oh! qu'elle était donc belle la vision qui alors s'offrit à mes regards! - Par milliers les étoiles brillaient aux profondeurs célestes. A la blanche lumière qu'elles laissaient tomber jusqu'à notre terre, Nazareth m'apparaissait, mais comme tout enveloppé de mystère (...) Pendant que je restais là, immobile devant la vision du *Pays de Jésus,* tout le mystère impénétrable, et cependant si idéalement beau, de son Adolescence s'offrait à ma pensée (...)».

Notre pèlerin médita, se coucha et s'endormit.

«Le lendemain, je me levai de grand matin, pour avoir le bonheur de dire la messe à laquelle assistent les orphelins. - La chapelle de l'Orphelinat est consacrée à Jésus Adolescent. - Aussi avec quelle émotion sainte j'en franchis le seuil! - Bien modeste cependant est cette chapelle. Mais ce qui tout d'abord frappe les regards du visiteur et, en quelque sorte, le fait tomber à genoux, c'est la statue, ou, si j'ose dire, l'apparition de Jésus Adolescent en personne. Oui, car au sommet du sanctuaire, sous une coupole invisiblement éclairée par le haut et toute pleine d'azur, le divin Adolescent est là, debout, dans l'attitude de la marche, la main gauche appuyée sur un léger bâton de voyage terminé en forme de croix, la droite légèrement tendue en avant. Il semble venir à vous! ... (...) - Un instant après, je montais à l'autel. Pour la première fois je disais la messe aux pieds de Jésus Adolescent! Quand mes regards s'élevaient vers la croix du Tabernacle c'est Jésus que je voyais! Il était là, dans une nuée d'azur, avec l'enthousiasmante beauté de sa vingtième année! - Et ce qui achevait de prendre mon âme et de l'emporter dans le rêve, c'est que, pendant ce temps, les jeunes compatriotes de Jésus, agenouillés au fond de leur chapelle, chantaient un admirable cantique dont le refrain revenait à tout instant sur leurs lèvres, et à chaque fois avec plus encore d'amour et de foi:

Salut à Vous, Roi du jeune âge,
Maître des cieux, Maître des temps,
A Vous, Jésus, amour, hommage,
A Vous nos coeurs et nos vingt ans!

Ah! je vivrais un siècle que jamais je ne pourrais oublier l'heure sainte que j'ai vécue ce matin-là, en offrant le saint Sacrifice dans le premier Sanctuaire de Jésus Adolescent».[26]

[26] M. CARON, *Au pays de Jésus Adolescent, loc. cit.* La statue était une reproduction en plâtre bruni de la statue de Jésus Adolescent par Bogino.

Nous apprenons ainsi qu'en 1905 cet «admirable cantique» à Jésus Adolescent, composé sur des paroles du jésuite Victor Delaporte [27] par l'abbé Hyacinthe Poivet, maître de chapelle au petit séminaire de Versailles et collaborateur amical de M. Caron,[28] était entré dans le répertoire des jeunes Nazaréens. Ne figurait-il pas tout entier, paroles et musique (y compris l'accompagnement à l'orgue ou au piano), à la fin du livre de M. Caron sur *Jésus Adolescent,* dans son édition de 1901,[29] édition certainement parvenue à Nazareth sitôt sa publication, puisqu'en mars 1902 le P. Athanase en avait fait expédier un exemplaire à son supérieur général de Turin en lui suggérant de le faire traduire en bon italien? [30]

En manière de conclusion de son récit de 1905, l'abbé Caron répétait à ses lecteurs son rêve ou, si l'on préfère, son grand projet sur la colline «au pied de laquelle s'étage» la petite ville. Il l'introduisait par la réflexion de Renan, qu'il avait déjà citée dans son ouvrage de 1896: «Si jamais le monde resté chrétien...»; puis il développait sa note trop brève de 1901:

> «Oserai-je, cher lecteur, vous le confier? Là, je voudrais voir s'élever, par la suite des temps, une basilique consacrée au culte de Jésus Adolescent. - Tout voyageur, qu'il vînt de Caïffa, de Samarie ou de Tibériade, la saluerait de loin, cette basilique, comme on salue un phare qui projette de tous les côtés ses clartés bienfaisantes. - Tout pèlerin venu à Nazareth voudrait y monter, pour s'agenouiller, dans la foi et l'amour, aux pieds de l'image du divin Adolescent. - Bien mieux encore! Devenue le centre de la Confrérie de Jésus Adolescent que les Pères Salésiens ont fondée dans leur chapelle provisoire, cette basilique rayonnerait, par delà la Palestine, jusqu'aux plus lointaines contrées de ce monde. - C'est vers ce sanctuaire aimé que se tourneraient ces milliers, et, par la suite des temps, pourquoi pas ces millions d'adolescents auxquels on aurait fait connaître et aimer un Dieu de leur âge!...».[31]

La généreuse décision de madame Foäche (juin 1906)

Nous sommes en 1906, année ici décisive à plusieurs égards. Aux dernières lignes de son ouvrage, l'abbé Caron s'était exclamé:

> «Fasse donc le Ciel qu'une de ces âmes qui, avec le trésor incomparable de la foi chrétienne, reçurent en partage les richesses de ce monde, s'éprenne d'un noble enthou-

[27] Né à Saint-Vandrille, Orne, le 6 novembre 1846; entré dans la Compagnie de Jésus le 24 décembre 1866; mort à Rennes le 25 avril 1910. Voir A. BROU, «Le Père Victor Delaporte. L'homme et l'oeuvre», *Etudes*, t. 123, 1910, p. 599-620.

[28] Sur M. Poivet, mort en 1926, voir M. CARON, «Le chanoine Hyacinthe Poivet», *Echo de Nazareth*, 32, octobre 1926, p. 995-999.

[29] *Op. cit.*, p. 323-325.

[30] A. Prun à M. Rua, Nazareth, 13 mars 1902; ACS 38, Nazareth, Documenti provenienti dalla Prefettura Generale.

[31] *Au pays de Jésus Adolescent, éd. cit.*, p. 277-279.

> siasme pour cette grande idée. - En faisant élever cette basilique, ce chrétien, cette chrétienne, marchant sur les traces de sainte Hélène, se mériterait l'immortalité de la terre et les récompenses mille fois meilleures encore du Ciel».[32]

Peut-être savait-il déjà à qui il parlait. L'une de ses dirigées, veuve pieuse et fortunée, le prit au mot. Le 17 juin 1906, l'abbé Caron reçut la lettre suivante «qu'il conserva pieusement», nous dit son biographe M. Lebas.

> «Monsieur l'abbé. - J'ai formé le rêve de faire ériger une basilique au sommet de la colline de Nazareth. Libre de disposer de ma fortune comme bon me semble, je serais heureuse de servir ainsi la cause de la religion et de la France. - C'est en mémoire de mon cher mari que je fais élever cette basilique. Aussi je désire, si la chose se peut, que son corps y soit un jour transporté. C'est là que moi-même je désire aller reposer, près de lui. - Je vous demande de m'aider de vos conseils. Vous y rencontrerez sans doute bien des ennuis, mais Jésus Adolescent, dont vous avez si bien écrit, vous en récompensera au ciel».[33]

Charlotte de Cevilly (née en 1851) avait cinquante-cinq ans. Elle avait autrefois épousé un militaire, Léon Foäche (né en 1843), qui était mort prématurément à Versailles en 1890, avec le grade de commandant. «En lui l'homme, le soldat, le chrétien étaient parfaits», assurait l'abbé Caron, qui le donnait pour un véritable saint.[34] Sa femme fut déchirée par cette disparition. «Le deuil de la jeune veuve fut de ceux contre lesquels le temps ne peut rien. Seules les oeuvres de Dieu étaient capables d'apporter quelque adoucissement à l'amertume de ses larmes».[35] Or, d'après l'un des nombreux récits que le principal témoin laissa du mémorable événement:

> «Un jour, le hasard, disons mieux, la Providence mit entre ses mains un livre *Au Pays de Jésus Adolescent,* où elle lut que sainte Hélène, la mère du grand Constantin, pour remercier Dieu de la conversion de son fils, entreprit à l'âge de quatre-vingts ans le pèlerinage de Terre Sainte et voulut ensuite consacrer sa fortune à faire construire des basiliques dans les lieux les plus vénérés. Celle de Nazareth, disait le livre, était la plus belle. Mais depuis longtemps elle a disparu sous le marteau des barbares. L'auteur du livre ajoutait: "Fasse le ciel (*Voir plus haut...*)" Ce fut pour la pauvre veuve comme un trait de lumière. Quelques jours après, elle écrivait au prêtre qui avait la direction de son âme: "J'ai formé le rêve de faire ériger une Basilique au sommet de la colline de Nazareth..."».[36]

Madame Foäche (qui se faisait appeler madame de Saint-Léon, vraisembla-

[32] *Ibidem*, p. 279.
[33] Selon l'édition de M. Lebas, *Monseigneur Caron*, p. 225.
[34] Dans son Journal de la basilique.
[35] M. Caron, «Les fondateurs de la Basilique», *Echo de Nazareth*, 37, janvier 1928, p. 1158.
[36] M. Caron, «Les fondateurs de la Basilique», *art. cit.*, p. 1158-1159.

blement en souvenir de son mari défunt) offrait aussitôt deux cent mille francs pour cette grande oeuvre.

L'accord de Turin (juillet-août 1906)

Cette information chiffrée figura aux premières lignes de la lettre que l'abbé Caron dépêcha quelques jours plus tard aux supérieurs généraux salésiens de Turin pour leur demander les autorisations nécessaires. Le supérieur du petit séminaire de Versailles avait assez de sens des réalités ecclésiastiques, lesquelles sont hiérarchisées, pour ne rien entreprendre sans l'accord des autorités directement concernées par son projet. Le 7 [37] juillet 1906, il écrivit sur un papier à en-tête de son institution et vraisemblablement au recteur majeur même de la société salésienne une lettre-programme que nous reproduirons tout au long:

> «Mon Père. - Une âme grande admiratrice de Jésus-Adolescent m'offre *deux cent mille* (souligné dans l'original) frs. pour élever une petite Basilique sur le terrain occupé par votre Orphelinat de Nazareth. - Permettriez-vous cette construction? Je prendrais toutes les responsabilités de cette construction jusqu'à occurrence de ces 200.000 frs. - D'ailleurs le devis que nous établirions resterait bien au dessous de cette somme. - Le culte de Jésus Adolescent serait un tel bienfait pour la jeunesse que jusqu'à mon dernier soupir je travaillerai de toutes mes forces à le vulgariser. - La petite Basilique de Nazareth deviendrait comme le phare mystérieux vers lequel se tourneraient les regards et les pensées de tous ceux qui auraient le bonheur de connaître le divin Adolescent. - Daignez agréer, mon Père, l'assurance de tous mes sentiments les plus religieusement dévoués. - Max. Caron, Sup. Chan».[38]

Le catéchiste général Paolo Albera, qui, depuis ses années d'inspecteur à Marseille (1881-1892), était le spécialiste des questions françaises au conseil supérieur salésien, lui répondit au nom du recteur majeur dans la semaine qui suivit. La pièce originale semble avoir disparu. Mais la lettre successive de M. Caron nous apprend qu'avec une grande bienveillance, la direction salésienne lui avait surtout posé quelques «légitimes questions». D'après les réponses qui y furent données, c'était: 1) Qui sera propriétaire de l'église? 2) Qui la desservira? 3) Qui sera, sur place, responsable de la construction et devra réunir l'argent pour la payer? 4) Qui devra obtenir des autorités civiles et religieuses les permissions indispensables?

La deuxième lettre (21 juillet) de l'abbé Caron à Turin, avec son commentai-

[37] La lettre de Mme Foäche était datée du 17 juin. Cette lettre de son directeur semble avoir été commencée le 2 juillet. Le chiffre primitif: 2, a été en effet surchargé par un 7 sur l'original.

[38] ACS 38, Nazareth, Corrispondenza 1901-1909.

re du 10 octobre suivant, montra que «l'affaire du drapeau» de Nazareth, alors toute fraîche, avait fait réfléchir le supérieur de Versailles; qu'il nourrissait la plus grande estime pour l'habileté du P. Prun; que l'honneur de la France lui importait beaucoup; que, dans sa pensée, l'église de Nazareth devrait contribuer à la gloire de son pays; et qu'il entendait parer à l'oubli ou à la méconnaissance des droits que celui-ci acquérait par sa générosité.

> «Versailles, le 21 Juil. 1906. - Mon Père. - Je vous remercie bien cordialement de la lettre que vous venez de m'écrire et je vous prie de vouloir bien en exprimer au R. Père Supérieur mon bien sincère remercîment. - Elle me satisfait de tous points. - Voici les réponses à vos légitimes questions. - 1° Cette église sera la propriété de vos Religieux, les Salésiens de don Bosco. - 2° Elle ne sera jamais desservie par d'autres Prêtres que ceux qui auront la direction de l'Orphelinat de Jésus Adolescent. On exprime simplement le désir que le Supérieur, autant que possible, soit un Prêtre français. - 3° Pour le moment, il me paraît indispensable que le Père Prun, supérieur actuel de l'Orphelinat de Nazareth, soit celui que vous désignerez pour la direction des travaux de construction. L'édifice qu'il vient de construire, et dont la petite Basilique serait comme le complément, montre qu'il est d'une haute compétence en l'affaire. (Note marginale de M. Caron: "Je vous serais bien reconnaissant si vous vouliez bien me donner aussitôt que possible réponse à cette question, car je la considère comme d'une haute importance"). - La seule réclame à faire par le Bulletin Salésien serait en faveur du culte et de la confrérie de Jésus Adolescent . (Note marginale de M. Caron: "La meilleure réclame ce serait d'obtenir de Rome l'approbation d'une archiconfrérie de Jésus Adolescent, ayant pour centre Nazareth"). Car l'officier et sa femme[39] tiennent à rester chargés des frais de cette Basilique. - En retour ils seraient heureux d'avoir la promesse que si, en certaines circonstances, on a le droit d'arborer au sommet des tours un drapeau, ce soit celui de la France. - 4° Le Père Prun serait chargé d'obtenir, au nom de l'Ordre Salésien, les autorisations nécessaires à cette construction. - Je crois utile de faire arriver sous vos yeux les modestes volumes qui, depuis qu'ils ont paru, ont déjà suscité de vrais enthousiasmes pour Jésus Adolescent, et pour l'Orphelinat de Nazareth de puissantes ressources. Je serais heureux si vos nombreuses occupations vous permettaient de les parcourir. - Veuillez recevoir, mon Père, l'assurance de mon religieux dévoûment. - Max. Caron, Sup.».[40]

Ces éclaircissements posèrent quelques problèmes à la direction générale salésienne. Le chapitre supérieur venait d'être échaudé par les réclamations des Français de Nazareth pour le maintien de leur drapeau. Il avait alors retiré au P. Prun le titre de directeur religieux de l'oeuvre. On conçoit qu'il ait lu ces lignes avec beaucoup de circonspection. Quelqu'un assortit d'un point d'interrogation en marge deux endroits de la lettre de l'abbé Caron: celui où il jugeait indispensable de désigner le P. Prun pour la direction des travaux de construction et celui sur le drapeau à «arborer au sommet des tours» de la future église. Le 1er août

[39] *Sic*: pour Monsieur Foäche — défunt — et Madame.
[40] ACS 38, Nazareth, Corrispondenza 1901-1909.

1906, une nouvelle lettre du P. Albera, écrite au nom du recteur majeur don Rua, approuva l'ensemble du projet de basilique de l'abbé Caron et le choix du P. Prun pour en conduire les travaux. Mais elle formula aussi une double réserve qui serait rappelée aux Français trente ans plus tard:

> «Donc permettez-moi de vous proposer de supprimer entièrement l'affaire de la nationalité et du drapeau».[41]

Pour M. Caron et madame Foäche, cette question ne semblant pas alors «fondamentale», l'accord de Turin sur le principe de la construction et sur son responsable suffisait. La partie essentielle de la lettre d'éclaircissements du 10 octobre 1906 dira: «...Ce que veulent les donateurs, c'est glorifier l'idée chrétienne sous l'une de ses formes les plus belles. - Ils ne feront donc pas du drapeau une condition fondamentale. Ils espèrent simplement que les directeurs de l'Orphelinat de Jésus Adolescent n'oublieront jamais que cette Basilique a été construite avec l'or d'un officier français. - Dans cet ordre d'idée, je vous demande la permission de faire poser dans la Basilique — quand elle sera achevée — une table de marbre sur laquelle auront été gravés le nom du fondateur et de la fondatrice».[42] Et ils passèrent aussitôt à l'exécution.

L'église de Tilly, modèle de la future basilique

Quelle forme donner à l'église de Nazareth? Basilicale, romane ou ogivale? Aurait-elle une coupole, un plafond à caissons et un revêtement intérieur de stuc, comme tant d'autres églises latines bâties dans ces régions selon l'esprit de la Contre-Réforme? [43] Le supérieur de Versailles, qui y réfléchissait depuis quelque dix ans, n'était pas pris au dépourvu.

Il a daté l'introduction de son livre *Au pays de Jésus Adolescent* du «15 août 1905» au «château de Tilly». Le modèle de l'église de Nazareth était niché dans le petit village de ce nom, en Seine-et-Oise, à l'ouest de Versailles et au sud de Mantes. Pour quinze ou vingt garçons séminaristes, l'abbé Caron avait, pendant une vingtaine d'années consécutives, organisé des colonies de vacances au château du village, alors propriété d'un M. Lécrivain.[44] L'église de Tilly l'avait d'abord

[41] Nous tirons cette citation d'un *Memoriale* salésien sur Nazareth à l'intention du Secrétariat d'Etat du Vatican, Turin, 5 février 1937, p. 3; ACS 38, Nazareth, Vertenza col Governo Francese. Le fait de l'approbation d'après la lettre successive de M. Caron à P. Albera, Versailles, 10 octobre 1906; ACS 38, Nazareth, Corrispondenza 1901-1909.

[42] M. Caron à P. Albera, Versailles, 10 octobre 1906.

[43] Il ne pouvait être question de «style moderne»: l'église du Raincy ne sera construite que plus de vingt ans après.

[44] «Vingt années de suite», écrivit M. Caron, dans son Journal de la basilique, 22 juillet 1913. Le nom de M. Lécrivain apparaît aussi à cet endroit du journal.

désolé: «Ce n'était qu'une grange indigne du culte», expliqua-t-il plus tard.[45] Pour essayer de la rendre au moins convenable, on s'adressa à un architecte local, qui habitait peut-être déjà alors la ville voisine de Houdan (Seine-et-Oise). En 1895, il avait trente-trois ans [46] et demeurait inconnu. C'était pourtant un artiste habile et, comme l'abbé Caron, un caractère vieille France, homme de mesure et de digne noblesse, chrétien droit, énergique et même rigoureux. Par souci d'économie, il devait respecter les murs déjà existants de l'église de Tilly. C'est ce qu'il fit, mais avec beaucoup d'intelligence. Pour quelque quatre-vingt mille francs [47] la pauvre grange fut bientôt transformée «en une église aux piliers sveltes, aux fenêtres gracieuses, aux voûtes ogivales, que tous ne se lassaient pas d'admirer».[48]

L'église néo-gothique de Tilly plut extrêmement au supérieur du séminaire de Versailles, fort à l'aise dans les lignes pures et sous les pierres blanches. Les croisées d'ogives entraînaient naturellement son âme dans les hauteurs divines et le beau absolu. L'idéal, écrivit-il un jour dans son journal et citant autrui, est «un sommet sur lequel Dieu descend et l'homme monte».[49] A ses yeux, les mains jointes des arcs gothiques en étaient l'une des images ou l'un des symboles les plus justes. Je suis convaincu que, du jour où il se mit à imaginer, selon l'idée de Renan, un sanctuaire chrétien sur la colline de Nazareth, il lui donna la forme de l'église restaurée de Tilly. Et il confia vraisemblablement bientôt ce rêve à Lucien Gauthier, ce qui expliquerait la rapidité des décisions de l'été 1906. L'un de ses récits a ramassé plusieurs événements en un tableau unique. Après avoir rappelé l'offre de madame Foäche (juin) et l'histoire de Tilly, l'abbé Caron poursuivait:

> «Cette construction fut comme une révélation pour moi. "Consentiriez-vous, dis-je à l'architecte, de partir en Terre Sainte, pour reproduire à Nazareth cette église, mais presque avec des proportions de cathédrale?" - Quelques semaines après, M. Gauthier prenait le chemin de l'Orient».[50]

Ce départ peut être fixé aux environs du 10 août 1906, quelques jours après la réception de la deuxième lettre de Turin.[51] L'architecte de Tilly fit un voyage pénible à travers une Méditerranée houleuse, débarqua à Caïffa dans les condi-

[45] M. CARON, «Lucien Gauthier, architecte de la Basilique de Jésus Adolescent», *Echo de Nazareth*, 28, octobre 1925, p. 867-868. On trouvera des gravures représentant l'intérieur et l'extérieur de l'église de Tilly avant sa restauration dans M. CARON, *Une fleur de séminaire*, 2ème éd., Paris, 1894, p. 113 et 209.

[46] Je calcule l'année de sa naissance — 1862 — d'après celle de son engagement volontaire en 1915 «à l'âge de cinquante-trois ans».

[47] Ce chiffre d'après M. CARON, *L'amiral de Grasse*, Paris, 1919, p. 165 et suivantes.

[48] M. CARON, «Lucien Gauthier ...», *art. cit.*, p. 868.

[49] Journal de la basilique, 9 octobre 1906.

[50] M. CARON, «Lucien Gauthier ...», *art. cit.*, p. 868.

[51] J'opine pour un voyage de deux mois: deux fois quinze jours de traversée et un mois à Nazareth. Or M. Gauthier était rentré à Versailles dès le 9 octobre. Il aurait donc séjourné à Nazareth entre le 24 août et le 24 septembre.

tions habituelles, qui n'étaient jamais rassurantes (Caïffa n'avait pas de véritable port), et arriva un soir, exténué, à Jésus-Adolescent. Au P. Prun qui l'accueillait, il ne demanda qu'une tasse de lait et un lit.

«J'ai envoyé sur les lieux Mr Lucien Gauthier, architecte de foi profonde et de grand talent», écrira bientôt M. Caron à don Albera.[52] De fait, avant d'entamer tout travail de prospection, il descendit au sanctuaire de l'Annonciation et y communia.[53] La construction de la future basilique était pour lui un acte religieux: il commençait par se mettre en présence de son Dieu.[54] Le site était rêvé. Des pèlerins français, qui rencontrèrent alors M. Gauthier à Nazareth, furent enthousiasmés par son projet d'église à Nabi Saïn. L'abbé Caron nota dans le Journal de la basilique:

> «...Leur seul étonnement, c'est qu'une idée si belle ne soit venue que deux mille ans après les jours de l'Evangile. - L'un de ces pèlerins a même voulu m'écrire. Je transcris, ici, pour ne pas en perdre le souvenir: "Votre architecte m'a montré le site et le plan de votre oeuvre merveilleusement inspirée du Ciel, appelée à devenir universelle". Et il ajoute: "J'ai souvent confessé, communié et j'ai administré Mr Bogino" (Abbé Rastoul, vic. à Montrouge)».[55]

Sur ce haut lieu de Nazareth, à l'extrémité de la maison d'orphelinat et près de sa chapelle, le sol avait la consistance désirable pour recevoir une basilique de quarante-cinq mètres de long et de vingt-quatre mètres de large.

Partisans et adversaires de la «colossale entreprise»

Lucien Gauthier vint rendre compte de son voyage à M. Caron le 9 octobre 1906. «Tout marche à merveille, conclut le prêtre. Là-bas, ils sont prêts à toutes les audaces pour faire surgir du sol la Basilique tant rêvée».[56] Il commença aussi à comprendre que, si son projet avait des partisans convaincus, intéressés ou non, il avait aussi des adversaires de différents plumages.

Il comprit que les Nazaréens, c'est-à-dire le P. Prun et l'entrepreneur Boutros Tannous, seraient d'autant plus «audacieux» que l'argent français abonderait davantage. L'abbé ne se déroba pas; et madame Foäche lui fournit dix mille francs par dix mille francs les sommes qu'il se mit aussitôt à diriger vers Naza-

[52] Lettre citée du 10 octobre 1906.

[53] Détail plusieurs fois répété dans notre documentation et fondé sur une lettre d'A. Prun à M. Caron, arrivée à Versailles le 10 octobre 1906 (d'après le Journal de la basilique, 10 octobre 1906).

[54] Récit du voyage et de l'arrivée de l'architecte dans M. CARON, «Lucien Gauthier ...», *art. cit.*, p. 868.

[55] Journal de la basilique, 9 octobre 1906. La suite de notre histoire expliquera l'allusion à «Mr Bogino».

[56] Journal de la basilique, même jour.

reth.[57] Au fil des années, Boutros Tannous tentera à plusieurs reprises de faire monter l'enchère. En 1910, l'abbé Caron notera: «Les travaux de la Basilique ne marchent plus, par suite de la saison des pluies, et aussi à cause des difficultés avec l'entrepreneur qui veut élever ses prix».[58]

Boutros ne pouvait compter sur la générosité du P. Prun, qui ne mélangeait pas les sentiments avec les affaires. Une brusque faillite le fit pourtant réfléchir en 1912. Tout ce que Boutros possédait fut vendu; et le P. Prun reconnut que, «tout compte fait, il était en perte d'un billet de mille frs par mois, depuis q(uelq(ue) temps».[59] Madame Foäche s'empressa d'envoyer douze mille frs à Nazareth. Et, quelques mois après, l'abbé Caron y expédiait à son tour quinze autres mille, «dont 3.000 pour la Basilique et 12.000 pour relever le pauvre entrepreneur qui a fait faillite». Il ajoutait simplement: «Ces 12.000 sont toutes mes économies».[60] La basilique donnait du travail peu payé aux tailleurs de pierre et aux maçons de la région.

Les travaux commencèrent dès l'automne de 1906. Le 17 novembre, l'abbé Caron écrivit: «C'est aujourd'hui qu'arrive à Nazareth la dépêche qui constitue en quelque sorte le commencement des travaux».[61] Il pensait:

> «Il me semble que nous allons être trois à mener cette colossale entreprise. L'un de nous, le meilleur, est au ciel.[62] Il nous obtiendra toutes les grâces qui vont nous être nécessaires. Les deux qui restent à la besogne vont avoir fort à faire. Deux fourmis qui s'attèlent à un tombereau! Et cependant le tombereau avancera, il montera la colline. C'est ce qui montrera à tous que l'oeuvre était voulue d'En-haut».[63]

Les obstacles n'étaient pas seulement financiers. Le projet de Nazareth avait des adversaires, notamment les autorités turques et les pères franciscains de l'endroit. D'expérience, le P. Prun savait que la puissance occupante musulmane ne manquerait pas de lui créer des difficultés, ne serait-ce que pour extorquer de brillantes pièces d'or aux Français bâtisseurs. «Il va falloir gagner les autorités

[57] On lit dans le Journal de la basilique: «10 Novembre (1906). - Une lettre de Nazareth. Le Père Prun a vu l'entrepreneur, qui, devant la grandeur de l'oeuvre ne se trouve pas assez riche. Il demande à ce qu'on veuille bien lui prêter 30.000 fr. à raison de 5% pour toute la durée des travaux. - En outre il serait envoyé 10.000 (frs) au Père Prun pour rassembler les matériaux, sable, chaux, etc. (...) 16 Nov. - Je suis autorisé par la donatrice *(surcharge*: les donataires) à envoyer prochainement à Nazareth 40.000 frs. - Comme il faut aimer Dieu, pour prendre dans sa bourse pareille somme, et la donner comme on donne dans la rue, un sou à un pauvre! (...) - 24 Nov. 1906. - Deux lettres au Père Prun, la première chargée d'un chèque de dix mille trois cent quatre vingt frs, émis par le Crédit Lyonnais, payable à Caïffa par la Deutsch Palestina Bank (poste restante)».

[58] Journal de la basilique, 14 février 1910.

[59] Journal de la basilique, 18 octobre 1912.

[60] Journal de la basilique, 20 février 1913.

[61] Journal de la basilique, 17 novembre 1906.

[62] Le commandant Léon Foäche.

[63] Journal de la basilique, 9 octobre 1906.

turques à force de bacchis»,[64] commentait l'abbé Caron.[65] Quant aux franciscains, les bonnes relations qu'ils avaient jusque-là entretenues à Nazareth avec les salésiens auraient pu faire espérer qu'ils encourageraient fraternellement la construction d'une église appelée à illustrer la ville de Jésus. Ce ne fut pas le cas. Entre 1906 et 1908, leur hostilité n'eut certes pas la virulence de celle qu'ils avaient manifestée une quinzaine d'années auparavant à l'égard des Frères des Ecoles Chrétiennes, coupables, par leur fondation, de concurrencer directement leur école paroissiale.[66] Mais le seul projet d'une église latine s'ajoutant à l'église de l'Annonciation, dont ils étaient les desservants, leur déplaisait et ils tentèrent d'y faire obstacle.[67] L'abbé Caron fut informé:

> «Il paraît que les ennemis les plus à redouter seront les Franciscains. La peur de voir la Basilique de Jésus Adolescent amoindrir leur église de la Nativité...[68] - Misère du coeur humain. - Une âme vraiment désintéressée ne chercherait que le royaume de Dieu et le triomphe de sa cause est chose si rare, même parmi les Prêtres et les Religieux, que lorsqu'il en existe une le Ciel doit se pencher pour la contempler».[69]

Ces craintes initiales semblent avoir été fondées, puisque, un an plus tard, le P. Prun écrivait à l'abbé Caron:

> «Nul en Turquie n'ignore aujourd'hui ce que nous voulons faire... Elle (notre oeuvre) n'est pas seulement connue en Turquie, elle l'est aussi à Rome, où les Franciscains ont cherché, paraît-il, à s'opposer à la construction de cette Basilique, qui du reste, disent-ils, n'aura jamais ce titre. Ils n'ont réussi ni à Rome ni à Jérusalem. Voilà maintenant que, pour indisposer le gouvernement turc, ils répandent le bruit que c'est une forteresse que nous voulons construire sur le point culminant de la colline de Nazareth et que c'est le gouvernement français qui fournit l'argent».[70]

Inquiet de ces manoeuvres, qui auraient pu décourager le P. Prun, l'abbé Caron en informa le recteur majeur des salésiens, don Rua:

> «...Je n'ignore pas tous les ennuis que cette construction a déjà créés au pauvre Père Prun. Les Franciscains notamment s'évertuent à entraver l'Oeuvre. Ce n'est guère chrétien! Craignent-ils de voir trop de monde venir à Nazareth? Ne seront-ils pas les premiers à en profiter? - Puis n'est-ce pas pour le règne de Dieu que nous travaillons tous? - Je vous demande donc de soutenir et d'encourager le bon Père...».[71]

[64] L'orthographe de ce mot s'est depuis à peu près stabilisée en: *bakchichs*.

[65] Journal de la basilique, 10 novembre 1906.

[66] Cette histoire peu reluisante dans la chronique manuscrite de l'école des Frères: *Historique de la Maison de Nazareth, 1893-1965*, Archives des Frères des Ecoles Chrétiennes, Nazareth, vers le début.

[67] En 1983, j'ai interrogé sans succès sur cette question l'archiviste de la Custodie franciscaine de Jérusalem. L'affaire ne semble pas avoir laissé de traces dans ses papiers. Nous ne décrivons donc la contestation qu'à partir des seuls documents salésiens.

[68] L'abbé Caron s'obstinait à désigner ainsi l'église de l'Annonciation ...

[69] Journal de la basilique, 10 novembre 1906.

[70] Lettre recopiée dans le Journal de la basilique, 25 décembre 1907.

[71] M. Caron à M. Rua, Versailles, 29 décembre 1907; ACS 38, Nazareth, Documenti provenienti dalla Prefettura Generale.

Il se plaignit de l'attitude des franciscains à un autre passionné de Jésus Adolescent, son correspondant de ces années, Charles de Foucauld, alors ermite au Sahara, qui, toutefois, évita d'y insister dans sa réponse:

> «Je ne suis pas étonné de vos difficultés à Nazareth: les difficultés sont la vie chrétienne, c'est jusqu'à la fin du monde que Jérusalem se construira *in angustia temporum.* En Terre Sainte plus qu'ailleurs, tout est visiblement marqué par la souffrance (...) Je ne suis pas surpris de l'opposition des Franciscains, hélas! Avec vous je prie saint Joseph...».[72]

A cette date, les bons franciscains de Nazareth en avaient peut-être pris leur parti. Au mois de mars précédent, le P. Prun était allé en leur compagnie à la rencontre du recteur majeur don Rua, quand celui-ci était venu à Nazareth. Et la documentation postérieure semble muette sur leur hostilité au projet de basilique. Après la guerre de 1914, ils sympathisèrent assurément avec l'orphelinat et son église..., jusqu'à la crise passagère de 1928-1929.[73]

Quant aux Turcs, ils admirent peu à peu que cette église avait bien été acceptée par leur gouvernement, quand, en 1902, celui-ci avait délivré un firman d'autorisation. Du reste, à partir de 1908 et de l'entrée en scène des Jeunes Turcs, la Sublime Porte eut des soucis autrement graves que la construction d'une église française sur la colline de Nazareth.

Les dessins de l'architecte

Les plans de l'église dressés par son architecte avaient, pour l'abbé Caron, une éloquence moindre que le modèle de Tilly. Ils ne parlaient pas à son imagination. Pour l'informer, M. Gauthier lui dessina une aquarelle de la future basilique, lui en prépara des gravures et lui en bâtit des maquettes.[74]

L'architecte travaillait en accord avec l'abbé, qui lui confiait ses idées, par exemple sur l'aménagement du «fond de chaque travée» (il voulait dire: nef), afin d'atténuer «le nu de la muraille»,[75] ou sur l'heureux effet de la simple pierre blanche pour la décoration intérieure: «Une cathédrale, c'est un poëme de

[72] Ch. de Foucauld à M. Caron, Tamanrasset, 9 juin 1908; éd. Ch. de Foucauld, *XXV lettres inédites*, Paris, 1945, p. 41-48.

[73] Affaire des «fâchés»: les chrétiens latins de Nazareth, brouillés avec leur clergé paroissial franciscain, s'adressèrent aux salésiens de Jésus-Adolescent pour le service religieux. Ils avaient du reste l'agrément du patriarcat de Jérusalem. (Voir Chronique manuscrite, 1928-1929, 8 février 1929).

[74] Gravures dans la brochure *L'Orphelinat de Jésus Adolescent à Nazareth* ..., Nice, 1913, p. 117, 119 et 122.

[75] Journal de la basilique, 17 novembre 1906.

pierres. Je prie Dieu de vous inspirer».[76] A madame Foäche, il disait en novembre 1906:

> «La Basilique de Nazareth, ce sera comme la robe de Jésus Adolescent. Il faut qu'elle soit aussi belle que possible, mais seulement par la forme et les lignes. Nous devons en écarter tout ce qui ressemblerait à du luxe. Le céleste adolescent ne portait ni soie ni pourpre, ni dentelle. Sa robe avait la simplicité de la toile et la blancheur du lin. C'est par là qu' "Il était le plus beau des enfants des hommes"».[77]

Les dessins de M. Gauthier le ravissaient. Le 7 décembre 1906, il notait:

> «Ces jours derniers, l'architecte m'a envoyé une aquarelle de la future Basilique. Je l'ai fait encadrer. Tous ceux qui la voient dans mon salon en admirent l'ensemble. - Ce sera vraiment beau. Pourvu que les Turcs... et *les autres* (souligné) ne nous suscitent pas des obstacles insurmontables! Du moins Dieu aura vu nos bonnes volontés. - Mon esquisse grossière d'un bas-côté m'est revenue, transformée par la plume de l'architecte. L'effet en serait magnifique. Mais le plan sera-t-il jamais réalisé?...».[78]

Les sombres réalités françaises

Les «autres» adversaires de l'idée nazaréenne n'étaient pas franciscains. En ce début de décembre 1906, le supérieur du petit séminaire de Versailles désignait plutôt par là ses compatriotes, qui lui cherchaient noise. Pendant de pénibles semaines, ils allaient sans cesse le ramener de Nazareth, dont il rêvait, à Versailles, où il perdait son petit séminaire. Le rêve nazaréen était troublé par les réalités françaises.

La loi de séparation des Eglises et de l'Etat en France, qui avait été votée le 9 décembre 1905, devait entrer en vigueur le 9 décembre 1906, deux jours après la note du Journal de la basilique, qui vient d'être reproduite. Le pape Pie X refusait les associations culturelles, qui eussent été propriétaires des biens du clergé français: églises, séminaires, cures et évêchés. Les inventaires préalables de ces biens, destinés à prévenir leur soustraction partielle, avaient, par leurs allures quelquefois sacrilèges, provoqué de violentes manifestations dans le pays. Pour apaiser l'opinion, les préfets allaient autoriser les cérémonies habituelles dans les lieux de culte; et les curés pourraient, en de nombreux cas, continuer d'habiter des presbytères municipalisés. Il en allait autrement des évêchés et des séminaires, dont la situation fut brusquement définie. Ordre était donné de les faire évacuer! Significativement, l'archevêché de Paris fut affecté au ministère du Travail,

[76] Journal de la basilique, même jour.
[77] Journal de la basilique, même jour.
[78] Journal de la basilique, 7 décembre 1906.

qui venait d'être créé, et le cardinal Richard dut chercher refuge chez le député catholique Denys Cochin.[79]

Le petit séminaire de Versailles, avec ses cent cinquante élèves et leurs maîtres, fut pris dans le torrent. Jusqu'au 16 décembre, le journal de l'abbé Caron était resté muet sur les troubles du pays. Brusquement, il dénonça la tempête:

> «16 Xbre 1906. - Depuis dix jours quel drame s'est déroulé autour de moi et contre moi! Le séminaire n'existe plus. Cinq lignes signées d'un proconsul ont suffi pour tuer l'oeuvre d'un siècle!»[80]

Tout lui avait été pris. Il n'avait eu que «quelques heures» «pour mettre dans la rue maîtres et élèves». Les enfants étaient partis «les larmes aux yeux, la colère au coeur». Il ignorait s'il les retrouverait: «Malgré ma promesse de les rappeler bientôt, non plus dans le Séminaire mais dans un collège — puisque la loi veut que nous nous transformions ainsi — je ne puis répondre de l'avenir», reconnaissait-il. Esseulé dans la grande maison, l'angoisse l'étreignait. Il avait honte des Français, qui, en un jour, lui avaient fait plus de mal que les Prussiens de 1871 en trois mois. Sa précieuse statue de Jésus Adolescent avait pu être dérobée à leur «rapacité». «Mais quelle tristesse m'est entrée dans l'âme quand je l'ai vue partir! - Je n'ose plus passer par l'escalier d'honneur. Des larmes me remplissent les yeux. Je comprends ce cri de suprême détresse des peuples anciens: «Les dieux s'en sont allés!» Il ne s'appuyait que sur le sien. Au coeur des locaux subitement déserts, il méditait la plume à la main et dans une langue d'une parfaite correction:

> «Je ne verrai plus longtemps la place qu'il [Jésus Adolescent] occupait. Moi-même je quitte demain la chère Maison, où j'ai vécu les meilleures années de ma vie. - Y rentrerai-je jamais? - J'y laisserai une partie de mon âme. Vingt fois, cent fois par jour, ma pensée m'y ramènera. - Bien des larmes déjà sont tombées de mes yeux, longtemps encore il en tombera. Ces larmes je les offre à Dieu, me rappelant ce beau vers de l'auteur de "La Fille de Roland": Toute larme de plus est une tache en moins».[81]

En ce soir d'hiver, il entendait sonner le glas. Son petit séminaire mourut le lendemain. L'abbé Caron l'accompagna dans ses derniers instants avec une immense tristesse et une certaine pompe tout à fait adaptée à une vénérable institution religieuse.

> «17 Xbre 1906. - Ce jour marquera désormais l'une des plus grandes tristesses de ma vie. - A son approche, j'ai pleuré comme je n'avais pleuré qu'à la mort de ma mère. - Oh! c'est que cette maison était comme la mère de mon âme. Tout ce qu'il peut y avoir

[79] Une présentation des choses dans J. CHASTENET, *Histoire de la Troisième République*, t. IV, Paris, 1957, p. 30.

[80] Journal de la basilique, 16 décembre 1906.

[81] Journal de la basilique, même jour. «La Fille de Roland» (1875) est un drame d'Henri de Bornier (1825-1901).

> d'un peu bon dans mon âme c'est elle qui l'y a mis. Les joies les plus saintes, c'est par elle qu'elles me sont venues. - Il y a quarante-huit ans ma pieuse maman m'amenait dans cette Maison. Pauvre petit paysan, que serais-je devenu si je n'avais pu trouver ici des maîtres chrétiens qui ont orné mon intelligence, élevé mon coeur, et surtout formé mon âme à la connaissance, à l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ. - La pauvre maison va mourir aujourd'hui. Quand vers 5 h, ce soir, j'en aurai emporté le Bon Dieu, c'en sera fait! La Maison tant aimée de nous tous sera comme morte! - Déjà la cloche a été retirée, les élèves sont partis, les maîtres s'en vont l'un après l'autre. - Au moment où Notre Seigneur quittera la chapelle, je ferai arrêter l'horloge, c'est ainsi que l'on fait dans la demeure d'un mort! - A ceux qui pénétreront dans la cour du Séminaire, l'aiguille marquera l'heure du crime».[82]

Cette heure fatidique arriva. Quelque mille cinq cents personnes étaient massées près du petit séminaire pour accompagner le Saint Sacrement depuis sa chapelle jusqu'à la cathédrale Saint-Louis voisine. Le pauvre abbé Caron, «brisé de douleur», monta pour la dernière fois à «l'autel tant aimé»; et il eut la force d'entonner le *Parce Domine,* auquel la foule fit écho. «C'était pour la France que je demandais pitié», écrivit-il plus tard.[83] La foule attendait tout le long de la rue de l'Orangerie. Les passants, sans souci de la boue, s'agenouillaient et plusieurs pleuraient. L'abbé arriva ainsi à la cathédrale, dont la grande porte avait été tendue de noir. Le chapitre au complet était réuni. Le Saint-Sacrement fut reçu au chant du *Parce Domine.*[84]

Mais, si nos Versaillais pliaient, ils ne capitulaient pas. A l'abattement des premières heures, succéda aussitôt la ferme volonté de se redresser. La persécution les galvanisait. Quarante jours après le lugubre 17 décembre, l'évêque célébrait la messe du Saint-Esprit pour les séminaristes hébergés dans un ex-couvent, le Grand Champ, qui serait leur nouvelle demeure. Tous les élèves, excepté deux, étaient restés fidèles à leur institution.[85] Et, trois années plus tard, dans un immeuble agrandi,[86] le supérieur constatait que la population de l'école s'était accrue et que son esprit s'était amélioré.[87] Elle progressa encore: en février 1912, il annoncera trois cents élèves,[88] chiffre qui se maintiendra jusqu'à la déclaration de guerre en 1914.

Nazareth y gagnait. «La prospérité du Grand Champ, écrivait encore l'abbé Caron, m'aidera à faire rayonner au loin le culte du céleste Adolescent».[89]

[82] Journal de la basilique, 17 décembre 1906.

[83] Ce récit particulier, écrit au premier anniversaire de l'expulsion, dans le Journal de la basilique, 17 décembre 1907.

[84] D'après l'article «Magnifique manifestation de foi», *la Croix* de Paris, 18 décembre 1906.

[85] Journal de la basilique, 29 janvier 1907.

[86] «On ajoute une aile au Grand Champ», disait le Journal de la basilique, 7 mai 1909.

[87] «Le Grand Champ compte 220 élèves, c'est un tiers de plus que dans la maison qu'ils nous ont volée» (Journal de la basilique, 17 décembre 1909).

[88] Journal de la basilique, 28 février 1912.

[89] Journal de la basilique, 17 décembre 1909.

La bénédiction de la première pierre de l'église (1907)

La «première pierre» de la «basilique» de Jésus Adolescent à Nazareth fut posée et bénite par le patriarche latin de Jérusalem Filippo Camassei le 20 septembre 1907. La cérémonie n'a été mentionnée que par le P. Prun dans sa chronique manuscrite de l'oeuvre. Le Journal de la basilique de l'abbé Caron et les récits postérieurs n'en ont rien dit. La demi-page du directeur émérite n'en est que plus précieuse, d'autant qu'il y a recopié le texte du parchemin scellé ce jour-là dans la pierre. Traduit en français, ce parchemin rappelait ainsi l'événement:

> «L'an du Seigneur 1907, le 20 septembre, sous le règne du Souverain Pontife Pie X, l'Excellentissime et Révérendissime Mgr Philippe Camassei, Patriarche de Jérusalem, a posé la première pierre de l'église dédiée à Jésus Adolescent et située à Nazareth près de l'Orphelinat du même nom, en présence des Révérends Chanoines Antoine Rezk et Antoine Danial, et du Révérend Père Athanase Prun, recteur de l'Orphelinat de Jésus Adolescent et représentant le Révérendissime Don Rua, supérieur général de la Congrégation salésienne, ainsi que le Révérendissime Don Maxime Caron, recteur du Séminaire de Versailles en France, promoteur de ce monument».[90]

Cette liste de personnalités est intéressante, y compris par ses omissions. La présidence effective du patriarche Camassei a donné du lustre à la cérémonie. Le chanoine Antoine Rezk (oncle du futur salésien Antoine Rezk), qui sera vicaire patriarcal à Nazareth, fut toujours ami de la maison. Mais ni l'inspecteur italien de Bethléem, ni le directeur local salésien ne sont mentionnés. Le P. Prun, dont le titre d'émérite fut gommé pour la circonstance, cumulait seul la représentation du supérieur général des salésiens et celle du supérieur du petit séminaire de Versailles.

La crypte de l'église (inaugurée en juin 1910)

L'abbé Caron avait calculé que les deux cent mille francs de madame Foäche lui permettraient de financer les fondations, les murs et la couverture de l'église de Nazareth. Comme il arrive souvent, les premiers travaux engloutirent dans le sol plus qu'il n'était prévu. Le P. Prun annonça bientôt à l'abbé que l'excavation creusée permettrait d'aménager sous l'église une véritable crypte, à laquelle le promoteur n'avait pas vraiment pensé. Il adopta aussitôt l'idée, qui était du reste aussi celle de son architecte. Le 24 octobre 1907, Lucien Gauthier lui ayant envoyé une aquarelle qui représentait l'intérieur de cette crypte, il exprimait aussitôt sa pleine satisfaction pour cette partie du projet: «Simplicité, hauteur, lar-

[90] D'après la Chronique manuscrite, année 1907.

geur, profondeur, tout est au mieux».[91] Les petites chapelles qui y seraient aménagées pourraient recevoir les cercueils des donateurs et le sien. Afin de ne pas grever les réserves financières destinées à l'église même, il décida de payer le sanctuaire souterrain de ses deniers et avec ses droits d'auteur.[92] Et il médita sur sa destination. La crypte, pensa-t-il un temps, servirait de chapelle pour le patronage des Nazaréens de rite grec.[93] Ce serait le premier sanctuaire dédié à Jésus Adolescent à Nazareth: «Nous exigerons que la statue du divin Adolescent soit placée au dessus du maître autel de cette crypte. C'est là que commenceront les pèlerinages».

Huit mois après l'aquarelle, le sanctuaire prenait forme. «Nous en sommes aux chapiteaux, écrivait le P. Prun à l'abbé Caron; les voûtes seront certainement construites avant l'hiver. Cette crypte est un travail important. On ne s'en tirera pas à moins de 80 mille frs. Mais elle sera digne du but que vous vous êtes proposé».[94] En décembre 1908, «les grands arceaux» étaient achevés et «les diagonaux en construction».[95] Madame Foäche, qui espérait dormir son éternel repos dans la crypte de Nazareth, partageait l'enthousiasme de son directeur.

L'un et l'autre étaient patients et vertueux. Heureusement, car l'inauguration de l'église inférieure ne fut possible qu'après dix-huit autres mois. En mars 1909, le *Bulletin salésien* parla de la crypte de Jésus Adolescent à Nazareth, «belle chapelle de pierre vive, de 22 m. de longueur sur 14 de largeur», que l'on espérait inaugurer à Pâques.[96] Las! une lettre du P. Prun à M. Caron, reçue le 2 février, avait informé celui-ci que des pluies continuelles avaient interrompu les travaux et que les voûtes de cette crypte n'étaient nullement achevées.[97] Quand le beau temps succéda à la pluie, les travaux ne progressèrent que lentement. En novembre, le directeur effectif Ercole Cantoni mandait à l'inspecteur de Bethléem Cardano que le pavé de la crypte n'était pas encore posé et qu'il faudrait encore attendre cinq ou six mois avant de procéder à l'inauguration.[98] Il voyait juste. La cérémonie eut lieu le 12 juin 1910. Tous les supérieurs des communautés de Nazareth et l'agent consulaire français du lieu furent présents.[99]

La satisfaction semble avoir été unanime. «Vos deux chapelles du Crucifix et de St Louis sont vraiment bien imaginées pour des chapelles funéraires, avait mandé le P. Prun à l'abbé Caron une année auparavant. On y ressent quelque

[91] Journal de la basilique, 24 octobre 1907.
[92] Journal de la basilique, 4 novembre 1907.
[93] Journal de la basilique, 23 septembre 1908.
[94] Fragment de lettre d'A. Prun à M. Caron, recopié dans le Journal de la basilique, 29 juin 1908.
[95] D'après une lettre du P. Prun à M. Caron, recopiée dans le Journal de la basilique, 31 décembre 1908.
[96] *Bulletin salésien*, mars 1909, p. 79.
[97] Journal de la basilique, 2 février 1909.
[98] E. Cantoni à P. Cardano, Nazareth, 21 novembre 1909; APSMO, Nazareth.
[99] D'après le Journal de la basilique, 26 juin 1910.

chose de la mort, mais de la mort qui attend la résurrection».[100] L'abbé les contemplait en maquette, au domicile de l'architecte Lucien Gauthier:

> «...Je comprends pourquoi le Père Prun semble si fier de cette crypte. Comme on devra y bien prier! - Sous les deux tours figurent les deux chapelles mortuaires du Crucifix pour les donateurs, de St Louis pour moi. Elles sont ravissantes. Quel doux endroit pour y dormir le grand sommeil! - Deux petites fenêtres éclaireront chacune de ces chapelles. Dans celles des donateurs, au milieu des grisailles, deux colombes tournées l'une vers l'autre s'élancent vers le ciel, symbole des deux âmes des donateurs. - Dans la chapelle St Louis les mêmes grisailles portent deux écussons d'azur. Sur l'un une croix avec, au pied, un évangile ouvert. Sur l'autre, des fleurs de lys, avec ces initiales: V. I. C. "Vitam Impendere Christo". C'est la devise que je m'étais donnée, il y a juste 40 ans, dans ma première année de sacerdoce, en la solitude de mon presbytère de Maurepas».[101]

Après l'inauguration, le P. Prun lui répéta que les deux chapelles qui serviraient de tombeaux étaient «très réussies». «Dallées de marbre blanc et noir, éclairées par des fenêtres étroites, ces chapelles doivent être, en effet, pleines de mystère», confiait M. Caron à son journal.[102]

Cette église en sous-sol revint cher aux Versaillais. Entièrement en pierres taillées au marteau, «car, en Orient, ils ne connaissent pas la scie»,[103] elle coûtera bien cent mille francs, calculait M. Caron en 1909. Non sans inquiétude, les donateurs comparaient leurs avoirs et leurs dépenses. De temps à autre, un geste de participation leur donnait coeur: Dieu était avec eux. Ainsi, en août 1910, «une dame complètement inconnue» de M. Caron, mais qui, lors d'un récent pèlerinage en Terre Sainte, avait visité la crypte de Jésus-Adolescent, lui envoya un chèque de mille francs. Dans sa lettre d'accompagnement, cette personne lui disait:

> «...C'est à Nazareth que je désire poser une pierre destinée au sanctuaire que j'ai visité sur la montagne où Jésus porta souvent ses pas... Combien seront heureux les maîtres et les élèves de l'orphelinat, qui pourront prier dans le beau sanctuaire qui tout doucement s'élève sur la crête de la sainte montagne!».[104]

Un autre chèque de mille francs, émanant d'une vieille demoiselle bretonne, lui parvint quelques mois plus tard.[105] Et, peu avant la guerre, la «bonne Amélie

[100] D'après le Journal de la basilique, 20 juin 1910.

[101] Journal de la basilique, 23 août 1909. Après son ordination sacerdotale, Maxime Caron avait été, de 1869 à 1872, curé du petit village de Maurepas, en Seine-et-Oise. Voir M. LEBAS, *Monseigneur Caron*, p. 39-44.

[102] Journal de la basilique, 26 juin 1910.

[103] Journal de la basilique, 20 juin 1909.

[104] Journal de la basilique, 24 août 1910.

[105] Journal de la basilique, 17 janvier 1911.

Maujean», de Versailles, qui, depuis plusieurs années, payait une bourse à l'orphelinat, laissa en héritage à l'abbé Caron quatorze mille francs, qui furent destinés à la basilique.[106]

La construction de l'église

En 1910, alors qu'on inaugurait la crypte, les maçons nazaréens avaient commencé de dresser les murs de l'église même. Il leur fallait charrier, tailler et appareiller les pierres, et n'y pas dépenser trop d'argent. C'était la consigne d'ensemble du promoteur. En avril 1908, l'architecte s'était rendu à Nazareth pour la deuxième fois.[107] «Qu'allez-vous décider avec lui?», demandait alors M. Caron au P. Prun. «Avant tout il faut faire du solide. Sous ce rapport le ciment armé, dont Mr Gauthier a dû vous parler, me paraîtrait précieux. Mais sera-ce possible? - Ce que je voudrais c'est que avec les 200.000 frs mis à notre disposition vous puissiez élever tout le gros oeuvre. Une fois clos et couverts, l'avenir nous appartiendrait et nous pourrions, pour l'ornementation, marcher à petites journées. Verrons-nous cette Basilique achevée? Oui, mais probablement du haut du ciel».[108] Les limites financières n'étaient-elles pas trop étroites? Le 7 août 1908, M. Caron se disait déjà «un peu effrayé» par une lettre de Nazareth: «Le gros oeuvre de la Basilique s'éléverait à trois cent mille frs!»[109]

Dans sa générosité et sa confiance en la Providence, il ne s'attardait pourtant pas à ces calculs plus ou moins désolants. Le résultat espéré, sur lequel l'architecte le comblait d'informations dessinées, l'attendrissait. En 1909, il circulait déjà en imagination et dans l'église priait Jésus Adolescent en compagnie de madame Foäche.

> «7 Avril [1909]. - M. Gauthier vient de m'envoyer un dessin à la plume qui représente l'intérieur de la Basilique. C'est vraiment beau. Plusieurs personnes, qui sont venues me voir, l'ont admiré sans réserve. La statue de Jésus Adolescent occupera vraiment le point central de l'édifice. En entrant, on ne verra en quelque sorte qu'elle seule. Les verrières des fenêtres étant étroites et fortement encaissées dans l'épaisseur des murailles, resteront presque invisibles; quant à la statue, elle sera inondée de lumière par d'invisibles ouvertures. Le divin Adolescent apparaîtra comme en une vision céleste. - 8 Avril 1909. Jeudi Saint. - Madame de St L[éon] étant venue au Grand Champ, je l'ai priée de monter dans ma cellule pour voir le dessin de la Basilique, trop grand pour être descendu du parloir. Comme les précédents visiteurs, elle a été ravie de la vision. Vu au

[106] Journal de la basilique, 12 mai 1914.

[107] D'après la note: «3 avril [1908] ... Depuis quelques jours Mr Gauthier est en mer. Bientôt il sera à Nazareth» (Journal de la basilique, 3 avril 1908).

[108] Lettre de M. Caron à A. Prun, double relevé dans le Journal de la basilique, 4 avril 1908.

[109] Journal de la basilique, 7 août 1908.

> mégascope ce dessin donne l'illusion complète. C'est à se croire dans la Basilique même. - Aussi, à un moment tous les deux nous nous sommes agenouillés et nous avons prié ensemble le céleste Adolescent de nous bénir (...)».[110]

Après les dessins, Lucien Gauthier lui fit admirer les maquettes de l'église. Le 23 août 1909, il l'invitait à Houdan pour en aller voir une sur le point de partir à Nazareth. M. Caron revint «émerveillé».

> «Vraiment cette petite Basilique sera une merveille. A son seuil, on se sentira comme enveloppé d'art et de religion. C'est Jésus Adolescent qui apparaîtra comme en une vision. - Je ne sache pas qu'il existe nulle part une église construite de cette façon. - Le plan en est si beau que certainement un jour elle sera bâtie...».[111]

«Ce sera le plus beau monument religieux de la Palestine», se mettait à dire et à écrire notre abbé.[112] Les murs en seront de pierre à l'extérieur et à l'intérieur. Le prix de ce noble matériau risquant d'être prohibitif, M. Gauthier fit étudier en France une pierre blanche de Nazareth, tendre et à bon marché, dite pierre sultane. Elle s'avéra suffisante pour l'intérieur. A Versailles, on respira: «Sans la découverte de cette pierre, la construction de la basilique selon les plans donnés restait impossible. Vraiment "le doigt de Dieu est là!"» [113] Dans une église ogivale, l'abbé Caron préférait de loin la pierre au marbre. Le problème se posa en 1910 pour l'ameublement de la crypte: une table de communion, un bénitier et deux autels de chapelles: «Pourquoi prendre le marbre pour la table de communion? écrivit alors l'abbé à l'architecte. Les autels seront en pierre, une table de communion est moins qu'un autel. Puis, dans une église ogivale, le marbre est déclassé et froid. Prenons donc la belle pierre sultane. - Mais pour cette table de communion comme pour les autels faites *très simple,* simple comme la robe du Christ Adolescent, qui n'avait aucune ornementation, et n'était belle que par des lignes générales».[114] La pierre simple et pure convenait à son esthétique. Enveloppant Jésus Adolescent, elle lui donnait en esprit de suaves jouissances: «Le rêve de mon rêve ce serait d'aller mourir à Nazareth», confiait-il à son Journal.[115]

La réalisation du seul rêve primitif de l'abbé Caron embarrassait les maçons de Nazareth. Le P. Prun — qui était aussi du métier — mesurait leurs difficultés; et l'architecte Gauthier, d'un voyage à l'autre, apprenait à les mieux connaître.

[110] Journal de la basilique, 7 et 8 avril 1909. On sait que Mme Foäche se faisait appeler «de Saint-Léon».

[111] Journal de la basilique, 23 août 1909.

[112] Journal de la basilique, 27 octobre 1909. La suite de l'histoire nous apprend qu'en 1929 il mourut convaincu de cette supériorité esthétique de son église.

[113] Journal de la basilique, 18 décembre 1910.

[114] Lettre de M. Caron à L. Gauthier, d'après une copie partielle dans le Journal de la basilique, 25 avril 1910.

[115] Journal de la basilique, 30 novembre 1909.

Quand la crypte eut été couverte et achevée dans son gros oeuvre, la nouveauté de la construction d'une église gothique jeta dans l'embarras les ouvriers et leur patron Tannous. Pour le moins, les maisons carrées de Nazareth ne leur posaient pas de problèmes de croisées d'ogives. Que faire? L'architecte français décida de mâcher le travail aux maçons galiléens, qui n'auraient qu'à copier en l'agrandissant un modèle construit par ses soins. L'abbé Caron racontait au temps de la consécration de l'église:

> «...Le seul moyen de s'en tirer fut de faire construire la Basilique en France, en une maquette réduite au vingt-cinquième,[116] et de leur en envoyer, assise par assise, les minuscules pierres. Ce travail vraiment artistique fut confié à un habile marbrier, M. Thomain, de Houdan (Seine-et-Oise), qui s'en acquitta à merveille. - Sous la direction de l'entrepreneur de Nazareth, qui y mit tout son coeur, M. Boutros Tannous, la Basilique put donc s'élever. Les ouvriers n'avaient qu'à grossir vingt-cinq fois sous toutes leurs formes les petites pierres taillées qui leur arrivaient de France...».[117]

Entre 1911 et 1913, le journal de M. Caron nous montre celui-ci allant de temps à autre jusqu'à Houdan regarder s'élever la maquette de M. Thomain.[118]

A Nazareth, les grues pour enlever les matériaux étaient encore moins en usage que les scies pour tailler les pierres de l'édifice. Les chameaux les transportaient à pied d'oeuvre, les maçons et leurs servants hissaient la pierre et la chaux à l'aide d'échelles et d'échafaudages. La sécurité du travail était le cadet de leurs soucis. Ils profitaient de la croissance des murs pour démontrer leur souplesse, la force de leurs muscles et leur mépris du danger. Mais celui-ci les guettait. La chronique de l'école raconta à la date du 29 octobre 1913:

> «Aujourd'hui un accident a failli coûter la vie à cinq hommes travaillant à la construction de la basilique. L'échafaudage s'étant cassé par la chute d'une énorme pierre, cinq ouvriers furent précipités de la hauteur de dix mètres. Nous avons eu plusieurs fractures à déplorer, mais heureusement la mort de personne. Ce qui sans un secours tout spécial du Ciel aurait dû arriver».[119]

Les cinq hommes reprirent «leur ouvrage» au bout de quelques semaines. Toutefois l'épouvante d'un petit apprenti fut telle, racontait le P. Prun, qu'il ne voulut plus entendre parler d'être maçon.[120] C'était une exception: la bâtisse continua de progresser: «Longueur totale près de 50 mètres, largeur de la nef

[116] Un autre récit parle d'une réduction au vingtième, celui-ci semble plus exact.

[117] M. CARON, «Conférence donnée à bord du Sphynx», *Echo de Nazareth*, 21, janvier 1924, p. 650.

[118] Ainsi: «Aujourd'hui, visite à la maquette, à Houdan. Le travail a beaucoup avancé ...» (Journal de la basilique, 30 décembre 1912).

[119] A. PRUN, Chronique manuscrite, 29 octobre 1913.

[120] D'après une lettre d'A. Prun à M. Caron, résumée dans le Journal de la basilique, 31 décembre 1913.

principale 8 mètres, hauteur sous clef de voûte 16 mètres. Ce sera une petite cathédrale»...[121]

La statue de Bogino

Da temps à autre, des objets et des meubles destinés au culte arrivaient de France à Nazareth: un calice, de précieuses burettes, des ornements sacrés tissés d'or, une porte de tabernacle en bronze,[122] une table de communion, des stations de chemin de croix, enfin des statues, dont la plus fameuse fut, en 1911, le Jésus Adolescent de Bogino.

Frédéric-Louis-Désiré Bogino[123] avait été un sculpteur chrétien ami de l'abbé Caron. Elève de Lequesne et de Jouffroy, Bogino avait débuté au Salon de 1853; il exposa pour la dernière fois en 1897. Son oeuvre capitale, au sentiment de Bénézit, fut le monument de Mars-la-Tour, petite commune de Meurthe-et-Moselle. A Paris, il exécuta l'un des frontons du pavillon de Marsan; et l'église Saint-Roch reçut de lui une *Mater dolorosa,* destinée au calvaire d'Anquier. Le musée de Nancy conserve un buste d'Isabey père, qui est aussi son oeuvre.[124] Fort bien, mais, pour l'abbé Caron, il était exclusivement le sculpteur de la statue de Jésus Adolescent, pour laquelle il ne trouvait jamais de qualificatifs à la mesure de son admiration.

Cette statue avait elle-même une histoire. Le très cher frère Philippe,[125] supérieur général des Frères des Ecoles Chrétiennes au milieu du siècle,[126] avait compris que, pour les adolescents des collèges secondaires, un «Dieu de leur âge» était nécessaire. Ce ne pouvait être ni Jésus enfant, ni Jésus homme fait. Avec quelques chrétiens, il avait étudié le projet d'une statue de Jésus dans sa dix-huitième année et s'était adressé au sculpteur Frédéric Bogino. Celui-ci avait alors présenté au comité du frère Philippe un Jésus jeune et beau, grandeur naturelle, debout, en marche, de longs cheveux tombant sur les épaules, vêtu d'une robe orientale, qu'un simple cordon maintenait à la taille et qui tombait sur ses pieds

[121] D'après le Journal de la basilique, 30 décembre 1912.

[122] Il s'agit de la porte de bronze, payée cent cinquante francs, que l'abbé Caron expédia le 14 avril 1910 pour le tabernacle de la crypte. Sa description: croix dorée sur fond de fleurs de lys, dans le Journal de la basilique, 14 avril 1910.

[123] Né à Paris le 12 décembre 1831, mort à Paris le 23 janvier 1899.

[124] Ces quelques informations sur Bogino ont été empruntées à BÉNÉZIT, *Dictionnaire des peintres* ..., t. I (Paris, 1948), p. 730.

[125] Matthieu Bransiet, né le 1er novembre 1792, mort le 7 janvier 1874. En religion: Frère Philippe. Voir sur lui: G. RIGAULT, *Histoire générale de l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes*, t. V et VI (*l'Ere du Frère Philippe*), Paris, Plon, 1945-1947. Toutefois, cet ouvrage ne semble pas parler de ses relations avec le sculpteur Bogino.

[126] Il avait été élu le 21 novembre 1838.

nus. La statue fut admirée. Mais le frère mourut, la dévotion rentra dans l'ombre et le plâtre fut oublié. Le Jésus Adolescent de Bogino fut remisé jusqu'au soir de 1890, où l'abbé Caron le découvrit dans le fourre-tout d'une communauté religieuse, dont il assurait le ministère des confessions.[127] Il paya à son ami sculpteur le marbre nécessaire, la statue figura au salon de 1893 et fut ensuite abritée dans son petit séminaire.[128] Nous savons qu'au temps de l'expulsion de décembre 1906, il parvint à la dérober aux liquidateurs. Elle fut dès lors destinée à Nazareth. Quand, en 1910-1911, le P. Prun passa plusieurs mois en Europe pour y quêter, M. Caron lui remit la statue. «J'apporterai avec moi la statue de marbre de J. A. 1000 kos», écrivait alors le directeur émérite à son confrère de Bethléem Mario Rosin.[129] De son côté, l'abbé Caron pensait avec amertume: «Peut-être cette statue sera-t-elle moins en danger chez les Turcs que chez les Français de l'époque actuelle!!!»[130]

A Nazareth, le statue fut installée dans la crypte, non pas toutefois au dessus du maître autel et à la place d'un plâtre peint, «que le Père Prun avait demandé pour ses pauvres Orientaux dont le goût a si grand besoin d'être réformé»,[131] mais dans l'une des chapelles latérales,[132] en attendant sa mise en pleine valeur sous le dôme de lumière de la basilique achevée.

L'église en août 1914

En 1913 et 1914, le gros oeuvre progressa vivement. Cent dix ouvriers travaillaient sur le chantier à l'été de 1913.[133] Lors de son voyage d'avril 1914, l'architecte Gauthier se dit très satisfait.[134] En juillet 1914, les piliers étaient dressés, les voûtes des bas-côtés étaient terminées, les nervures de la voûte centrale amorçaient leur courbe.[135] L'ensemble serait couvert avant les pluies, pensait-on,[136] et l'église pourrait être inaugurée en 1916.[137] La situation financière était saine:

[127] Le livre de M. CARON, *Une fleur de séminaire*, 2ème éd., Paris, 1894, p. 221, reproduit une gravure représentant «Jésus Adolescent (Marbre de Bogino)».

[128] L'histoire du plâtre dans A. de MARGICOURT, «Le culte de Jésus Adolescent», *Echo de Nazareth*, 1, janvier 1919, p. 7-9.

[129] A. Prun à M. Rosin, Nice, 27 janvier 1911; APSMO, Nazareth.

[130] Journal de la basilique, 28 mars 1911.

[131] Journal de la basilique, novembre 1910.

[132] Journal de la basilique, 6 mai 1911.

[133] Nouvelle enregistrée dans le Journal de la basilique, 15 août 1913.

[134] D'après le Journal de la basilique, 6 et 29 avril 1914.

[135] D'après une lettre d'A. Prun à P. Albera, Alexandrie, 4 avril 1916; ACS 38, Nazareth, Corrispondenza 1912-1940.

[136] «Tout porte à croire que l'on pourra couvrir la Basilique l'an prochain» (Journal de la basilique, 4 juin 1913). On couvrira «vers le mois de septembre» (*ibidem*, 1er janvier 1914).

[137] Journal de la basilique, 29 avril 1914.

> «Pour que la Basilique soit couverte, voûtée et qu'on puisse y installer le culte, il suffira que l'on achève de payer les 200 mille frs promis, et qu'on y ajoute 40 mille frs. - Je ne doute pas que Madame de St Léon puisse trouver cette somme».[138]

Le P. Prun et le chanoine Caron imaginaient sur la colline de Nazareth, pour de vieux prêtres et de pieux laïques, ou bien une maison de retraite, ou plutôt (c'était la formule préférée du supérieur de Versailles) «une série de petites cases étagées». «Les cénobites de cette nouvelle Thébaïde ne se réuniraient que pour les repas pris en commun et les offices religieux».[139] Bien entendu, la donatrice et le promoteur de l'église seraient du nombre de ces élus. L'abbé Caron pensait à saint Jérôme, à sainte Paule et à sainte Eustochie; il rêvait d'une réplique du pays de la naissance de Jésus au pays de son adolescence. Il caressait sous le regard de Dieu ce «rêve des rêves» sur le point de prendre pour lui une forme concrète.

> «La plus douce de ces espérances sera de vivre moi et madame de St Léon assez longtemps pour achever la Basilique de Nazareth, la faire aussi belle que possible, aller assister à sa consécration, puis rester là bas pour mourir comme St Joseph, près de Marie, et si je n'en suis pas trop indigne, entre les bras du céleste Adolescent. - O Jésus, ô mon Grand Ami, malgré son peu de mérite, malgré ses péchés, bénissez le voeu ardent de votre vieil apôtre».[140]

Le vêtement de pierre de sa grande «idée»: créer un centre mondial de propagation du culte de Jésus Adolescent, allait être prêt. Ce vêtement serait français, soulignait-il. «Triomphe pour la religion, mais aussi triomphe pour la France. Car nul ne l'ignore à Nazareth, ce sont des Français qui élèvent ce superbe monument».[141] Semblable aux cathédrales que cette France avait édifiées aux siècles de sa foi, une «prière de pierre» commençait de monter de la terre de Jésus.[142] La population nazaréenne avait désormais devant les yeux le monument vers lequel les chrétiens accourraient de partout pour célébrer Jésus dans sa jeunesse.

En juillet 1914, les querelles entre Serbes et Autrichiens n'avaient peut-être jamais été évoquées dans les conversations de la petite ville galiléenne. Et, tout à coup, le dernier jour de ce mois, chez les Frères de l'école, à l'hôpital des Filles de la Charité et, bien entendu, à Jésus-Adolescent, le coeur des Français se glaça: la guerre menaçait leur pays. La puissante et riche Allemagne lançait un ultimatum à la Russie et à la France. Le 1er août, la guerre éclatait contre la Russie et, le 3 août, contre la France.

[138] Journal de la basilique, 13 mai 1914.
[139] Journal de la basilique, 14 février 1910.
[140] Journal de la basilique, 30 novembre 1911.
[141] Journal de la basilique, 26 juillet 1910.
[142] Image développée dans le Journal de la basilique, 7 mars 1913.

Chapitre IV

LES MALHEURS DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE (1914-1918)

L'entrée progressive de la Turquie dans le conflit (août-octobre 1914)

Le 2 août 1914, à Nazareth, le salésien belge Henri D'Hondt pouvait apprendre l'ultimatum de l'Allemagne à son pays; et, le lendemain, l'invasion de celui-ci. Elle allait provoquer, le 4 août, la déclaration de guerre de l'Angleterre aux Empires Centraux. Ce même 2 août, un autre acte, secret mais de graves conséquences pour la Palestine: la signature d'un traité d'alliance germano-turc, décidait du sort du pays de Jésus dans le conflit mondial naissant. Il faisait passer dans le camp des Empires Centraux les régions qui dépendaient encore de Constantinople. En ce mois d'août, le vent tournait donc brusquement à la guerre, y compris dans la petite cité nazaréenne.[1] Il est vrai que, durant ses premières semaines, la Turquie afficha encore une rigoureuse neutralité, à laquelle Nazareth voulait bien croire.[2] Mais, dès la fin du mois, «quatre mille soldats vinrent soudainement camper sous ses murs».[3] La partie chrétienne de la cité prit peur. «Ses habitants furent étonnés d'abord; mais, aux bruits de guerre et de massacres qui se répandaient rapidement partout, la crainte fit bientôt place à l'étonnement; et bon nombre de familles se réfugièrent» dans la ville voisine de Caïffa. Le gouvernement chercha à rassurer les esprits. Les fugitifs furent pressés de rentrer chez eux. Les troupes, disait-on aux gens, n'étaient là que pour se ravitailler et partiraient sous peu vers Damas ou dans une autre direction. Comme il était inévitable, le «ravitaillement» des militaires pesa sur Nazareth et sa campagne. Les gre-

[1] «Dès le 22 juillet, Enver-pacha (avait) offert à l'Allemagne l'alliance turque. Les négociations, menées rapidement sur l'ordre de Guillaume II, (avaient) abouti le 2 août à la signature d'un traité dirigé contre la Russie» (P. RENOUVIN, *La crise européenne et la première guerre mondiale*, 3ème éd., Paris, 1948, p. 229). Sur l'attitude de la Turquie, voir A. PINGAUD, «L'Entente et les Balkaniques aux premiers mois de la guerre», *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1929, p. 48-83.

[2] «... le gouvernement turc, dont certains membres protest(aient) contre l'étendue des engagements assumés par Enver-pacha, ne (voulait) pas risquer une déclaration de guerre tant qu'il (n'aurait) pas achevé ses préparatifs militaires. Pour le moment, il annonç(ait) à la Grande-Bretagne son désir de garder la neutralité» (P. RENOUVIN, *op. cit.*, p. 22).

[3] M. CARON, *Le contre-coup de la guerre ...*, Nice, 1916, p. 11. Ce récit, publié pendant la guerre sous le nom de l'abbé Caron par la maison salésienne de Nice, émanait en réalité du P. Prun et décrivait les malheurs de Jésus-Adolescent durant le deuxième semestre de 1914 et les premiers mois de 1915. Voir notre introduction.

niers et les magasins furent vidés d'abord de gré, ensuite de force. On enleva aux pauvres paysans leurs boeufs, leurs moutons et leurs chèvres pour la nourriture de la troupe; leurs chevaux, leurs mulets et leurs chameaux pour ses charrois.[4]

Durant le mois de septembre, le gouvernement turc s'efforça de ranger du côté allemand l'opinion musulmane. Un iradé impérial abrogea les Capitulations, qui favorisaient la France.[5] Sa publication prit des allures anti-chrétiennes et anti-françaises. A Nazareth, la population fut convoquée sur la place de l'Ecole ottomane. Le P. Prun a narré la manifestation:

> «La lecture en sera faite par le *Cadi*. Les troupes y viennent avec fifres, tambours, trompettes. On crie: "Vive le Sultan! Vive la Turquie!" Jusque-là, pas de mal; mais le *Cadi* prend gravement la parole et déblatère d'abord contre la France et les Capitulations, contre les Alliés et les Chrétiens en général; puis il termine son discours en jetant un peu d'encens à Cousine l'Allemagne, à Cousin Guillaume protecteur de l'Islam. Levant alors ses bras vers le ciel, il prie Allah de donner la victoire à l'Allemagne et d'humilier ses ennemis qui sont aussi les ennemis de la Turquie».[6]

A la fin de ce mois de septembre, la Turquie ferma les Détroits à la navigation commerciale, c'est-à-dire aux Russes et à leurs alliés.[7] Dans la petite ville de Jésus, le *la* était donné, les amis et les ennemis du pouvoir désignés. Quand les Nazaréens levaient les yeux vers Abouliatama et sa masse blanche, ils savaient que ces murs français abritaient les ennemis de leurs gouvernants et de l'Islam.

De semaine en semaine, sous la pression des diplomates allemands, tandis que, sur les fronts russe et français, les hommes tombaient par dizaines de milliers, la tension montait aussi en Orient. Elle mettait progressivement le gouvernement de la Porte devant le fait accompli de la guerre. Pour justifier ses hésitations, il alléguait des difficultés de trésorerie. Le 11 octobre, un concours financier lui fut assuré par l'ambassadeur d'Allemagne à Constantinople.[8] En contrepartie, l'Allemagne insistait vigoureusement pour que la flotte turque (dont les deux principales unités étaient des croiseurs allemands baptisés de noms turcs, mais placés sous le commandement de l'amiral allemand Souchon) prît l'initiative dans la mer Noire. Enver accepta, tandis que quelques-uns de ses collègues cherchaient encore à gagner du temps. Le grand vizir Saïd-Halim demeurait indécis. Pour en finir, l'amiral Souchon prit la mer; et, le 29 octobre, il bombarda les villes russes d'Odessa, Sébastopol et Novorossisk. La Turquie se trouvait en état de guerre avec la Russie; le grand-vizir fut bien obligé de le reconnaître.[9]

[4] D'après *Le contre-coup*..., p. 11-13.

[5] «Le 9 septembre, elle (la Turquie) avait annoncé l'abolition des Capitulations» (P. RENOUVIN, *op. cit.*, p. 252).

[6] *Le contre-coup*..., p. 13. Ici comme ailleurs, les récits du P. Prun ne peuvent être pris argent comptant. Nous les lisons comme provenant d'un témoin malveillant...

[7] Voir J. DELORME, *Chronologie des civilisations*, 3ème éd., Paris, P.U.F., 1969, à la date.

[8] P. RENOUVIN, *op. cit.*, p. 253.

[9] D'après P. RENOUVIN, *op. cit.*, même page.

La communauté de Jésus-Adolescent en octobre 1914

En ce mois d'octobre, l'école Jésus-Adolescent avait repris, non sans angoisse probablement, ses activités coutumières avec une cinquantaine d'élèves et un personnel d'une quinzaine de religieux et d'employés.[10] Dans la maison et sa campagne, la vie coulait régulièrement. Une inspection officielle de la fin d'octobre nous vaut cette description:

> «Ils (l'inspecteur du gouvernement ottoman et ses accompagnateurs) admirent les classes, la salle d'études, le réfectoire, les dortoirs pleins d'air et de lumière. L'atelier de couture surtout attire leur attention. Une dizaine d'enfants, la plupart assis sur des tables, les jambes croisées, sont penchés sur une toile ou sur du drap; d'autres font un *brrr, brrr* étourdissant avec les machines à coudre... Nos visiteurs ne peuvent s'empêcher de nous exprimer leur grande satisfaction pour tout l'ensemble de la maison, pour notre méthode et notre programme d'enseignement qu'ils trouvent toutefois, un peu *trop français*! - Ils veulent voir aussi le jardin où, dans une terre trop calcaire et bien maigre, nos petits agriculteurs ont su faire des merveilles. Satisfaits de leur visite, ils nous quittent en nous disant: "Tout cela nous manque à nous, mais pas pour longtemps"».[11]

Les membres de la communauté salésienne s'apercevaient toutefois qu'ils dépendaient de l'un ou l'autre des camps opposés ou sur le point de l'être.[12] Il y avait d'un côté les Français Athanase Prun, Emile Riquier et Charles Styr; le prêtre russo-polonais Alexandre Szceznowicz, le salésien belge Henri D'Hondt, ainsi que l'Italien Giuseppe Bono, qui n'attendit pas 1915 pour prendre parti; et, de l'autre, les prêtres palestiniens Antoine Hihi et Stéphane Talhami, à qui nous joindrons un «coadjuteur» d'identité improbable.

Les deux premiers (Prun et Riquier) nous sont connus. Le P. Joseph Bono, catéchiste et conseiller scolaire de l'oeuvre, son numéro trois du point de vue salésien, était un Italien de trente-cinq ans, de formation et de culture résolument françaises. Né à Carolio (province de Cuneo, Italie) le 24 décembre 1880, il était devenu à dix ans et demi élève du patronage Saint-Pierre des salésiens de Nice. Il y avait suivi des cours secondaires sous la houlette du P. Louis Cartier (1891-1895); puis il avait emprunté, entre 1895 et 1898, la filière des jeunes salésiens de la région sud de son pays d'adoption: postulat, noviciat et études de philosophie à Saint-Pierre des Canons, près d'Aurons (Bouches-du-Rhône), le tout conclu par

[10] Le P. Prun parlait de soixante-cinq personnes au début du mois de novembre. C'était assurément le chiffre fort de la population de l'école.

[11] *Le contre-coup* ..., p. 16.

[12] Communauté composée des neuf personnes que le P. Riquier a énumérées dans une note marginale de *Le contre-coup* ..., p. 21 (sur l'exemplaire déposé aux archives de Jésus-Adolescent à Nazareth), parce que présentes à l'orphelinat le 5 novembre 1914. Voir, *plus bas*, n. 31. Dans son récit imprimé, le P. Prun n'avait jamais désigné ses confrères par leurs noms. Dans les pages qui suivent, nous exploiterons souvent les additions ou rectifications de son collègue, le directeur effectif.

une profession aussitôt perpétuelle le 29 septembre 1898. En 1903, quand les religieux salésiens eurent été expulsés de France, il avait opté pour la province Orientale, dans laquelle il s'était ensuite préparé à l'ordination sacerdotale reçue à Smyrne (Turquie) le 11 juin 1907.[13] Dans le litige du protectorat de Nazareth, Bono penchait tout à fait vers la France.[14] Charles Styr, né le 11 septembre 1872 à Reichshoffen (Alsace), entré tardivement dans la Société salésienne (postulat à trente-quatre ans en 1906-1907), poursuivait alors des études de théologie à Bethléem et à Nazareth. De tempérament timide et inquiet, c'était, malgré des apparences qui le desservaient, un homme foncièrement généreux. Nous connaissons mal le P. Alexandre (ou Alissander) Szceznowicz,[15] qui avait lui aussi passé la première partie de son existence en dehors de la congrégation salésienne. Il y était entré par la maison de Beitgémal à l'âge de trente-huit ans,[16] avait commencé son noviciat à quarante ans [17] et n'avait été ordonné prêtre qu'à quarante-huit ans.[18] Il exerçait alors des fonctions de «conseiller» dans la maison de Nazareth. Polonais des territoires russes, il semble que le P. Prun l'ait volontairement vieilli et appelé «Jérôme» pour le faire échapper aux Turcs.[19] Henri D'Hondt était un jeune profès belge de vingt-deux ans, tailleur de son métier.[20] Les deux Arabes: Antoine Hihi (né le 10 décembre 1883 à Bethléem) et Stéphane Talhami, appelé aussi Malaki du nom de sa mère Haddad (né le 1er novembre 1875 à Saint-Jean d'Acre), étaient d'authentiques Palestiniens. Hihi venait d'être ordonné prêtre,[21] Talhami l'était depuis sept ans.[22] Le premier avait des talents musicaux et artistiques, le deuxième des propensions (modérées) à l'arabisme. En pleine force, ils

[13] Informations dérivées de la fiche personnelle de Giuseppe Bono, APSMO; et de l'histoire de la maison salésienne de Nice.

[14] Les archives du Quai d'Orsay à Paris contiennent une curieuse lettre de 1918, écrite à son sujet par le consul général de France à Alexandrie à l'adresse de M. Georges Picot, haut commissaire de la République Française en Palestine. Elle commence ainsi: «Le R. P. Bono, salaisien (*sic*), italien d'origine, mais élevé en France qu'il considère comme sa vraie patrie, vient de m'informer, à titre confidentiel, des agissements des salaisiens qui chercheraient, profitant des circonstances ...» (Lettre du 5 janvier 1918; Arch. Aff. Etr., Archives des Postes, Jérusalem, dossier: Etablissements religieux. Salésiens, Orphelinat de Jésus Adolescent, Nazareth, 1917-1941).

[15] Né le 27 février 1853 à Augustovo, province de Survalki, Russie (d'après sa fiche personnelle en APSMO), il avait donc soixante-et-un ans.

[16] Le 3 décembre 1891, selon sa fiche personnelle.

[17] Le 3 janvier 1893.

[18] Jérusalem, le 21 septembre 1901.

[19] C'est en effet, je crois, le P. Jérôme — quatre-vingts ans — du récit *Le contre-coup* ..., dans sa version imprimée.

[20] Né le 20 septembre 1892 à Flobecq, Belgique, il était entré à l'école salésienne de Tournai en 1900, y avait appris le métier de tailleur, avait fait son postulat en Palestine (1911-1912), était revenu en Belgique pour son noviciat à Hechtel, commencé le 19 octobre 1912, et y avait prononcé ses voeux en octobre 1913 (d'après sa fiche personnelle aux archives salésiennes de Bruxelles, province de Belgique-Sud). C'était un coadjuteur: le *Catalogo* salésien se trompe quand il le donne pour clerc.

[21] Jérusalem, le 20 décembre 1913.

[22] Jérusalem, le 29 septembre 1907.

encadraient les garçons de l'orphelinat, qui étaient leurs compatriotes. La neuvième personne du groupe des religieux était — d'après la note manuscrite du P. Riquier, qui ne dit pas son nom — un «coadjuteur», peut-être Abousef Zaki, profès triennal qui avait figuré dans le personnel de Nazareth en 1913 et qui n'avait pas renouvelé ses voeux cette année-là. Si notre hypothèse est exacte, il aurait continué d'habiter la maison...

Il nous importe assez peu que l'entrée de la Turquie dans la guerre ait été ou non voulue par ses dirigeants le 29 octobre 1914. Mais elle semble avoir eu des répercussions immédiates sur l'orphelinat de Jésus Adolescent. La première date précise du calendrier d'expulsion, que le P. Prun reconstitua en 1916, fut le 30 octobre 1914. Désormais, pendant plus d'un mois, chaque jour ou presque prendrait dans l'esprit des salésiens de Nazareth une teinte propre, menaçante ou douloureuse.

Le 30 octobre, le directeur de l'Instruction publique ottomane à Saint-Jean d'Acre vint inspecter l'orphelinat Jésus-Adolescent en compagnie de deux autres personnages, dont l'identité demeura inconnue au P. Prun. C'était le signe de la prise en main par les autorités turques de cette institution culturelle française. Le récit du P. Prun fut sans équivoques:

> «Après les salutations et les compliments d'usage: - Vous savez, dit-il, qu'il n'y a plus de Capitulations? Votre Orphelinat dépend maintenant de l'Instruction publique ottomane pour le Sandjac d'Acre. Votre consul en a été informé et il n'a plus rien à voir ici. Veuillez répondre à mes questions. Depuis quand et par qui cet Orphelinat a-t-il été fondé? (Il prend note de nos réponses). Combien a-t-il coûté?... Combien avez-vous d'orphelins et combien pourrait-il en contenir?... Quelles sont vos dépenses annuelles pour l'entretien de ces soixante-cinq personnes?... Combien recevez-vous annuellement du gouvernement Français?... Oh! ce n'est que la pension de deux orphelins! Mais alors comment faites-vous pour vous procurer les vingt-cinq mille francs qu'il vous faut chaque année? (...) Quel est votre programme d'enseignement? Je vous préviens que l'arabe et le turc sont obligatoires et que vous devez y consacrer au moins autant de temps que pour le français. Nous vous fournirons, sous peu, les livres nécessaires. Maintenant veuillez nous accompagner dans la maison...».[23]

Toutefois, le véritable contre-coup de la guerre désormais engagée ne fut ressenti à l'orphelinat que deux jours après, c'est-à-dire le 1er novembre. On apprit alors que le pouvoir passait aux militaires. L'école ne dépendait donc plus de l'Instruction publique ni même de l'autorité civile. «Désormais, c'est l'Autorité militaire qui commandera», lui fit-on savoir. Les Turcs commencèrent par vérifier le bien-fondé de rumeurs déjà anciennes, comme nous savons, selon lesquelles Abouliatama était armé. Sa construction massive au plus haut point de la région faisait penser à un lieu fortifié. Certains Nazaréens et, plus encore, des vil-

[23] *Le contre-coup* ..., p. 15-16.

lageois voisins (Sepphoris) croyaient que les Français y avaient aménagé une forteresse.[24] Un cheikh y avait vu de ses yeux pointer un canon.[25] Le 2 novembre, deux policiers et trois officiers perquisitionnèrent dans la maison. Pour les ridiculiser, le directeur émérite prétendra plus tard qu'ils ne découvrirent «qu'une quarantaine de fusils de bois».[26] Pas tout à fait exact, observa le scrupuleux P. Riquier, mais ils dédaignèrent les deux fusils qu'ils repérèrent chez le directeur.[27] Sortis de Jésus-Adolescent, ils poursuivirent leur enquête dans les autres établissements religieux de la ville, à la recherche notamment d'appareils de radio (télégraphie sans fil),[28] objets qui exposaient gravement leurs possesseurs, comme on le verra plus loin par l'histoire du salésien Bormida. Ces mouvements de police donnèrent dès lors à la population chrétienne de Nazareth l'impression d'un début de persécution contre elle: elle se rassembla dans les églises, tandis que les musulmans manifestaient leur satisfaction.[29]

Le 3 novembre, après l'inspecteur de l'Instruction publique et la police des jours antérieurs, le percepteur turc monta à son tour chez Abouliatama. Il y réclama le montant d'impôts arriérés, que les Capitulations avaient dispensé les Français et leurs protégés de verser. Le P. Prun refusa d'obtempérer, l'abolition des Capitulations ne pouvant avoir d'effet rétroactif. Menacé de séquestre, il se contenta de racler le fond de sa caisse, qui était peu garnie. Pour se faire payer, le percepteur, prétendra-t-il ensuite, préleva en ville quelques milliers de francs sur l'argent déposé par l'orphelinat à la Deutsche Palästina Bank.[30]

L'occupation de Jésus-Adolescent par l'armée turque

Le 5 novembre devait être le premier jour sombre d'un mois très noir pour la maison. En quelques heures, il fallut en évacuer les orphelins pour laisser place à l'armée turque. L'entretien décisif et dramatique entre le commandant chef de bataillon, porteur de l'ordre, et le «supérieur», c'est-à-dire ici, semble-t-il, le P. Riquier, fut ensuite relaté par le menu:

«Serwet bey, suivi de quelques officiers, se présente pour la première fois à l'Or-

[24] «Ne disait-on pas, depuis longtemps, dans le monde musulman, que notre Orphelinat n'était qu'une forteresse construite pour les Français, et que nous y tenions cachés 60 canons et 6.000 fusils?» (*Le contre-coup* ..., p. 17).

[25] «Un tuyau de zinc, dépassant d'une coudée la terrasse de la maison», plaisantait le P. Prun (*Le contre-coup* ..., *ibid.*).

[26] *Le contre-coup* ..., p. 18.

[27] Note marginale, *Le contre-coup* ..., exemplaire annoté, p. 18.

[28] *Le contre-coup* ..., p. 19.

[29] D'après *Le contre-coup* ..., *ibid.*

[30] *Le contre-coup* ..., p. 20. A la relecture, ce détail intriguait le P. Riquier, qui annota en marge: «C'est un fait que j'ignore. Elle aura payé sans prendre avis».

phelinat. On l'introduit au salon: il accepte une cigarette et la tasse de café traditionnelle et après une conversation banale, qui dissimulait mal la gêne de tous, le Supérieur est prié de rassembler le personnel.[31] - Vos noms, votre âge, votre nationalité, demande le Commandant. Nous le renseignons. Alors, sur un ton et d'un air moins aimable: - Vous savez que la Turquie est en guerre avec la France? - Nous l'ignorions. - En conséquence, cette maison, ses dépendances et tout ce qu'elle renferme appartiennent à l'Etat; et vous, Messieurs, vous n'avez qu'à en sortir! - Mais où aller? que faire de nos orphelins? - J'ai l'ordre du Général, commandant l'armée de Syrie, de vous déclarer que vous devez immédiatement les licencier. Désormais il n'en faudra plus un seul ici. - Vous ignorez sans doute que plusieurs sont de très loin, de Diarbékir, de Jérusalem, de Damas, d'autres sont tout jeunes et n'ont plus personne au monde. Accordez-nous au moins quelques jours. - Je ne le puis. Les ordres sont formels. - Mais, Commandant, vous ne pouvez exiger l'impossible. Hier le percepteur ne nous a pas laissé un para; vous nous prenez la maison et tout son contenu, avec quoi pouvons-nous rapatrier ces pauvres enfants qui n'ont rien et qui du reste vous appartiennent plus qu'à nous puisqu'ils sont Ottomans. Vous ne voudriez pourtant pas que nous les jettions sur le chemin? - C'est votre affaire, vous dis-je, j'ai l'ordre de les licencier».[32]

Sous cette menace mortelle, les salésiens se débattirent en tous sens. Ils tentèrent d'atteindre l'agent consulaire de France à Nazareth: en vain, car l'agence était gardée militairement. Le P. Bono, accompagné de quelques orphelins, se rendit chez le caïmakam de la ville, qui avoua ignorer les intentions de l'armée et reconnut son impuissance à s'y opposer.[33] Il fallut se résoudre à renvoyer les orphelins. Des voitures furent immédiatement louées pour Caïffa, d'où un bâteau devait partir le lendemain vers Beyrouth. Certains enfants furent dirigés vers Jérusalem, d'autres vers Damas, d'autres vers la Haute Galilée. Les adieux étaient poignants. Les pauvres garçons, qui avaient le sentiment de la misère qui les attendait là où ils se rendaient, s'éloignaient en pleurant. Ils avaient perdu au moins l'un de leurs parents, leur père ou leur mère. Et, dans le pays, «une pauvre veuve pas trop âgée, pour conserver son honneur et pourvoir à ses propres besoins, se remarie en abandonnant le plus souvent les enfants du premier lit».[34] La détresse de sept petits sans père ni mère ni autres parents proches fut telle que la direction décida de les conserver. Ils se cramponnaient à leurs maîtres et fondaient en larmes dans la crainte de rester abandonnés. «Ceux-là, nous les garderons, déclara le P. Athanase; ils partageront notre sort heureux ou malheureux».[35] Les trousseaux de leur quarantaine de camarades évacués furent visités

[31] Une note marginale du P. Riquier à cet endroit dit qu'il s'agissait de trois Français: Prun, Riquier, Styr; d'un Belge: D'Hondt; d'un Russe: Alissander (Szceznowicz); de deux Arabes: Hihi et Malaki; et de deux Italiens: Bono et un coadjuteur.

[32] *Le contre-coup* ..., p. 21-22.

[33] *Le contre-coup* ..., p. 22. Le nom du P. Bono — absent de la relation imprimée — est précisé d'après une addition marginale du P. Riquier, *ibid.*

[34] *Le contre-coup* ..., p. 23.

[35] *Le contre-coup* ..., *ibid.*

par les sentinelles qui gardaient la maison. Et les salésiens comprirent ce soir-là que l'armée veillait désormais sur ce qu'elle considérait comme son bien: les meubles et les réserves de Jésus-Adolescent.[36]

Le lendemain 6 novembre, le commandant Serwet bey, venu s'assurer que ses ordres avaient été exécutés, s'irrita d'apprendre que sept enfants étaient restés. Puis il réfléchit et répartit:

> «Jusqu'à ce que je reçoive des ordres contraires, je consens à vous laisser ici, mais tous dans une même pièce (...) Vous ne pourrez en sortir; car, soit que vous vous retiriez en ville soit que vous restiez ici, vous devez savoir que vous êtes prisonniers de guerre. Un planton sera placé à votre porte, et seul le domestique cuisinier pourra aller et venir. D'ailleurs il sera soumis à une visite de toute sa personne chaque fois, qu'il descendra en ville».[37]

«Nous préférions nous enfermer quatorze dans une chambre, cinq prêtres, deux frères coadjuteurs et sept enfants, que d'abandonner l'Orphelinat», expliquera le P. Prun.[38] Quels étaient ces quatorze? Un seul mis à part, les noms des enfants nous sont inconnus. L'identité des sept adultes ne peut non plus être établie avec une totale certitude. Les cinq prêtres étaient: Riquier et Prun, que nous retrouverons au début de décembre; Bono et Hihi, signalés nommément dans une addition marginale du P. Riquier;[39] enfin, un «P. Jérôme, octogénaire», donné comme étant resté à Nazareth en 1915 et que je crois être le P. Alissander. Les «deux frères coadjuteurs» étaient probablement Henri D'Hondt, qui faisait partie de la communauté et n'était pas prêtre, et le «coadjuteur» innommé du P. Riquier, supposé être Abousef Zaki. L'abbé Styr et le P. Talhami, présents la veille, s'en étaient donc allés...

La réclusion des quatorze fut un peu moins étroite que ne l'assura ensuite avec véhémence, dans son récit imprimé et dans sa correspondance, le directeur émérite, selon lequel il leur avait fallu tout faire: cuisiner, manger, coucher et «le reste qui ne se dit pas», dans une seule et unique pièce. «Le directeur M. Riquier put continuer à coucher dans sa chambre, malgré les récriminations des officiers, mais il ne pouvait en sortir par la porte face au parloir, il se servait de celle qui a communication avec le corridor central».[40] Un incident, que le P. Prun s'empressa de monter en épingle (et que le P. Riquier ramena ensuite à de moindres proportions), prouva que les Turcs prenaient leur surveillance au sérieux et que les

[36] Deux prêtres maronites (dont l'un fut, je pense, Yousef Harouni), un médecin et deux franciscains, qui leur rendirent visite, furent soigneusement fouillés à la sortie (*Le contre-coup* ..., p. 23-24).

[37] D'après *Le contre-coup* ..., p. 24.

[38] *Le contre-coup* ..., p. 24-25.

[39] «... témoins de ce dialogue Mr Bono et Mr Hihi» (*Le contre-coup* ..., exemplaire cité, p. 37, add. marg. du P. Riquier).

[40] Note marginale dûment signée: E. J. R(iquier), sur l'exemplaire cité, *Le contre-coup* ..., p. 24.

Français tenaient à leur résister en face. Le P. Athanase, qui voulait malgré tout aller puiser de l'eau fraîche dans une citerne extérieure, buta sur une sentinelle, qui lui pointa sa baïonnette sur la poitrine. «Se voyant ainsi maltraité, le Père Prun pose sa cruche, saisit son adversaire et le désarme. Il allait lui faire expier sa férocité, si ses confrères et l'officier de garde ne fussent accourus les séparer».[41]

L'occupation militaire de Jésus-Adolescent devint effective le 9 novembre. L'orphelinat fut alors transformé en caserne du premier bataillon de la division turque de Nazareth. Le P. Prun narra avec une furieuse éloquence l'invasion de son oeuvre et le pillage de son matériel «à partir de sept heures du matin» par mille deux cents soldats déchaînés.[42] Ici encore, le P. Riquier tint à rétablir la réalité, du reste désolante, de la première journée du désastre de la belle maison. Il nota:

> «Cette scène pénible [l'entrée des soldats] n'eut pas le P. Prun pour témoin. Il avait obtenu de descendre en ville pour voir le Kaimakan. Le Commandant fut reçu par le directeur M. Riquier, qui obtint que les soldats ne viendraient que le soir. L'on se mit à débarrasser les dortoirs, etc. A 9 heures les soldats conduits par 2 capitaines arrivèrent. Ils s'arrêtèrent une heure sous les préaux, pendant qu'une vingtaine d'entre eux nous aidaient à débarrasser. Mais leur aide nous fit plus de mal que de bien. Ils y allèrent avec une rudesse qui fit que des tables, des bancs, des meubles furent brisés. La précipitation dans l'enlèvement des vivres, la présence [mot reconstitué, seulement probable] de quelques habitants de la ville firent qu'on nous vola dès ce jour des vivres, etc. Tout ce que nous pûmes transporter fut jeté pêle-mêle dans la grande sacristie. Les vivres, les couvertures, les lits, les meubles furent pris par les soldats qui entrèrent vers 11 heures et s'installèrent en maîtres. Le P. Prun ne revint qu'à midi. E. J. R.».[43]

Les Nazaréens commençaient donc à participer à la curée. Sombre, le P. Athanase déclarerait bientôt sans être, cette fois, contredit par son confrère:

> «De la ville sont montés des Grecs, des Musulmans qui viennent faire main basse sur ce qu'ils pourront trouver. Hélas! il vint même un Latin, qui avait mangé notre pain pendant bien des années, et comme nous lui reprochions d'emporter chez lui de l'huile, de l'étoffe et divers objets, il nous répond: "Ne vaut-il pas mieux que j'en profite, moi plutôt que ces Turcs"».[44]

Les communautés religieuses de la ville, surtout les communautés françaises, suivaient avec anxiété le déroulement des opérations au sommet de la colline. La

[41] *Le contre-coup* ..., p. 25-26. Le P. Prun prétendait, dans le récit imprimé, que le soldat voulut l'embrocher et que, par bonheur, l'arme glissa sur la ceinture de cuir qu'il portait sous sa soutane. Une note marginale signée: «E. J. R., témoin de la scène» nuança: «... lui met la pointe de la baïonnette sur la poitrine» (exemplaire cité, p. 25).

[42] *Le contre-coup* ..., p. 29-31.

[43] Note marginale, exemplaire cité de *Le contre-coup* ..., p. 29-31.

[44] *Le contre-coup* ..., p. 31.

plupart s'attendaient à subir un sort identique. Aussi, la nuit suivante,

> «...les Dames de Nazareth et les religieuses de Saint Joseph prennent leurs précautions. Gardées par des sentinelles, elles réussissent quand même à tromper la vigilance de leurs geôliers, et descendent avec des cordes, par des fenêtres de derrière, des paquets de linge, de papiers, d'objets précieux et des ornements d'église que des voisins, même musulmans, emportent pieds nus durant la nuit et qu'ils tiendront cachés dans leurs maisons. Les autres Communautés prennent également leurs précautions, soit en faisant disparaître à l'extérieur, soit en cachant à l'intérieur ce qu'elles ont de plus cher. - Tous les établissements des Alliés, y compris Casa-Nova qui est un établissement international, sont gardés militairement. Seuls, les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, qui se sont réclamés du protectorat Autrichien, ne sont pas inquiétés».[45]

Pendant ce temps, à l'orphelinat, pour inaugurer leur nouvelle caserne, les soldats du premier bataillon festoyaient, fumaient, buvaient (thé et café), chantaient et dansaient. Ils dansèrent tant que le carrelage «de ciment» des salles et des dortoirs du premier étage fut à moitié brisé et qu'en plusieurs endroits de la maison les plafonds furent défoncés.[46] Quelques-uns pénétrèrent dans la crypte pour voler l'argent des troncs et des objets (crucifix, chandeliers, etc.) qu'ils croyaient précieux.[47]

Le bataillon s'installa. Le 11 novembre, un nouveau chef, Ghaleb bey, remplaça Serwet bey. Les dépendances et l'enclos de la maison furent occupés à leur tour. Pour alimenter les foyers de six énormes marmites de cuisine disposés sous un préau, on eut recours à la provision de bois et aux meubles de l'établissement, «en attendant le tour de nos arbres». Pour faire place nette, un grand fourneau de cuisine et une installation de douches «à peine terminée» furent enlevés, brisés et jetés en morceaux dans la cour.[48]

Le vendredi (le dimanche des musulmans, rappelait le P. Prun) 12 novembre, à la plus grande rage du glorieux défenseur du «drapeau de Nazareth», l'oriflamme des Turcs remplaça les couleurs françaises à Jésus-Adolescent. Un orateur célébra les bienfaits et les grandeurs de l'Islam, l'imam adressa une prière à Allah et, au son des clairons, le pavillon rouge fut hissé sur le mât de l'orphelinat à la place du drapeau tricolore.[49] Le 16, la «guerre sainte», sur laquelle l'Allemagne comptait beaucoup pour soulever les musulmans contre ses adversaires de l'Inde anglaise à l'Afrique du Nord française, fut proclamée dans tout l'empire otto-

[45] *Le contre-coup* ..., p. 34.

[46] «... Tout le carrelage en ciment des salles et des dortoirs du premier étage était à peu près enlevé et les carreaux jetés dans les coins à moitié brisés: résultat des danses avec godillots de la première nuit» (Lettre de J. B(ono) à A. Prun, mai 1915, reproduite dans *Le contre-coup* ..., p. 58).

[47] Le récit de cette première nuit d'occupation dans *Le contre-coup* ..., p. 34-38.

[48] *Le contre-coup* ..., p. 38.

[49] *Le contre-coup* ..., p. 38-39.

man.[50] Nazareth manifesta le 18, sur la «grande place», devant l'Ecole musulmane. Les troupes avaient été convoquées. Le Cadi et quelques fonctionnaires prononcèrent des discours célébrant le règne glorieux du grand sultan Rachid Mohammed V et l'écrasement prochain de la France et de ses alliés. La foule musulmane applaudit, ainsi que quelques chrétiens turcophiles, raconta ensuite le P. Prun. Il continuait:

> «Cependant un Chrétien influent prend la parole, et démontre que la proclamation de la Guerre Sainte ne signifie pas: *mort aux chrétiens,* comme la plupart l'entendent, mais que le vrai sens de la Guerre Sainte est au contraire que chrétiens et musulmans, juifs et druses dépendant de l'empire ottoman doivent sans distinction de religion, s'unir pour la défense de la patrie contre l'envahisseur, contre l'ennemi qui l'attaquerait. Ce discours fut vivement applaudi et fit une saine impression sur la population».[51]

Cependant, à l'orphelinat la cohabitation des quatorze et des soldats turcs provoquait divers incidents grotesques ou douloureux: enfant giflé, enfant matraqué, lessive générale des militaires en tenue d'Adam sur la terrasse, cambriolage de la crypte, interrogatoire de suspects en présence des PP. Prun, Bono et Hihi, bastonnade publique du coupable «couché ventre à terre» et à demi-nu, «au son des clairons, sur l'antipode du front», selon la formule pittoresque du P. Prun, saisie d'une correspondance confiée à un franciscain, lequel est fouillé, arrêté, interné et maltraité.[52] Les locaux, si nets quelques jours avant, devenaient d'une saleté repoussante, la vermine y grouillait, une odeur nauséabonde se répandait partout. Il en fallait mille fois moins pour mettre à bout l'irritable P. Athanase.

Le départ en exil des P.P. Prun et Riquier (1er décembre 1914)

La vie devenait intenable aux claustrés d'Abouliatama, qui voyaient approcher une quatrième semaine d'occupation. Le 29 novembre, «malgré notre ferme volonté de subir jusqu'au bout la promiscuité désobligeante à laquelle nous nous étions courageusement résignés, nous commençons à sentir que nous ne pourrons plus supporter longtemps cette odieuse réclusion, rendue doublement pénible par l'inactivité et davantage encore par la présence d'insolents qui ne cessent de nous tyranniser», confessa le P. Prun.[53] Or, l'occasion d'une retraite honorable s'offrit

[50] Voir P. RENOUVIN, *op. cit.*, p. 255.

[51] *Le contre-coup* ..., p. 39-40.

[52] Il ne survivra que quelques jours à sa libération (voir *Le contre-coup* ..., p. 40-45). Une note marginale du P. Riquier précise à cet endroit que la lettre incriminée provenait, non pas d'un salésien comme le P. Prun le laissait entendre, mais d'un autre franciscain et qu'elle était adressée au consul français de Port-Saïd.

[53] *Le contre-coup* ..., p. 46.

à lui le lendemain. Le caïmakam de Nazareth le fit appeler et lui conseilla d'abandonner le pays au plus vite, en tout cas avant que le parti allemand ne l'eût arrêté et expédié à Damas comme otage. Le P. Athanase le remercia et lui signifia qu'en effet, le jour où le commandant Serwet bey l'avait enfermé à l'orphelinat, il lui avait dit: «Si l'on vous traite un peu durement c'est que vous êtes signalé comme le chef des Français ici et le plus grand ennemi du parti allemand».[54] Etre reconnu comme tel lui faisait le plus grand plaisir.

Les PP. Prun et Riquier quittèrent Nazareth le 1er décembre au lever du jour. La population chrétienne était atterrée. Celui qui ne rentrera plus vivant dans la cité de Jésus adolescent raconta:

> «...D'en-bas, nous jetons un dernier regard, noyé de larmes, sur l'orphelinat, sur la belle église, sa voisine, qui présente au ciel ses arcs de pierre non voûtés, sur cette riante colline que vingt années de travaux et de peines ont transfigurée et qui, hélas! va redevenir une terre stérile et désolée! - Malgré l'heure matinale et la pluie qui tombe en abondance,[55] la population chrétienne émue, consternée, s'est échelonnée sur notre passage. Les femmes pleurent, agitent leurs mouchoirs en signe de tristesse, les hommes s'emparent de notre mince bagage et nous accompagnent jusqu'à la voiture.[56] Le Révérend Père Gardien des Franciscains, le Révérend Père Curé latin, les prêtres et le Curé maronite nous embrassent. Les hommes baisent respectueusement nos mains, en les baignant de leurs larmes. Tous nous souhaitent un prompt retour, tandis que des soldats, qui, par curiosité, nous ont suivis, regardent en ricanant».[57]

Ce matin-là, onze voitures emportèrent de Nazareth vers Caïffa quatre-vingt-quatre religieux et religieuses de France. Un bâteau leur avait été promis dans ce port pour le soir même. Celui qui, déjà bondé, les reçut enfin, ne partit que quatre jours après (le 5 décembre). Et, le 7, les deux salésiens français débarquaient à Alexandrie d'Egypte, demandaient asile à leurs confrères de l'endroit, qui relevaient aussi de la province Orientale, étaient accueillis par eux sans excessive cordialité et se mettaient bientôt à la recherche d'un travail (aumônerie) et d'un gagne-pain.[58]

[54] D'après *Le contre-coup* ..., p. 46-47.

[55] Sur l'exemplaire cité, p. 49, le très exact censeur Riquier a biffé les mots: *en abondance.* Il pleuvait, voilà tout!

[56] «Si Abou-Liatama s'en va, murmuraient-ils en branlant la tête, c'est bien fini pour nous chrétiens» (d'après la lettre citée de J. Bono à A. Prun, mai 1915, reproduite dans *Le contre-coup* ..., p. 54).

[57] *Le contre-coup* ..., p. 48-49.

[58] Description du voyage et de l'arrivée dans *Le contre-coup* ..., p. 49-53. Sur la qualité de l'accueil

L'orphelinat sous la garde du P. Bono

Pauvre Abouliatama! Sale, malodorant, dépenaillé, peuplé de soldats à la voix rauque, livré au croissant musulman, flanqué d'une église en construction inerte, dont les bois d'échafaudage commençaient à alimenter les feux des cuisines militaires, il avait vu partir son père fondateur et son père religieux, les deux Français à qui il devait son identité particulière. Avec les sept enfants, trois religieux, c'est-à-dire «un italien et deux indigènes»,[59] étaient restés. C'était le P. Bono, le P. Alissander et le P. Hihi. Les salésiens de Bethléem surveillaient l'évolution des choses dans la ville soeur. Le P. Rosin, qui avait été six ans plus tôt directeur effectif de Nazareth, arriva à Jésus-Adolescent le 3 décembre et y recueillit cinq des enfants, qu'il transféra, au moins provisoirement, dans son orphelinat de Bethléem.[60]

Le jeune religieux belge Henri D'Hondt, tailleur de son métier, n'avait pas été expulsé comme il s'y était attendu. Le P. Bono l'aidait à ouvrir une officine, dans laquelle il passait la journée, pour rejoindre ses collègues le soir sur la colline. Mais, d'une piété religieuse plutôt tiède, la remontée quotidienne à la maison communautaire lui parut bientôt fatigante et inutile. Après quelques jours, il préféra loger dans son atelier de Nazareth même. Le responsable salésien de la communauté ne s'y opposa pas. La suite était prévisible. Le jeune homme fréquenta une fille du pays. Des lettres arrivèrent au centre salésien de Bethléem pour informer le provincial de la conduite répréhensible de son sujet nazaréen. Le P. Sutera entreprit le voyage de Nazareth pour tenter de le ramener dans une meilleure voie, au moins jusqu'à l'expiration de ses voeux de religion. Un temps, il crut y parvenir. Finalement, il échoua. Le 6 mars 1915, Henri demanda à l'inspecteur de le faire relever de ses voeux. Et, le 27 avril, quand le patriarche l'eut dispensé de ses engagements, encore provisoires, il abandonna la Société salésienne pour se marier et s'installer à Nazareth. Antoine Martin l'y retrouvera en 1918.[61]

Au début de 1915, un organe témoin de l'orphelinat persistait donc sur la colline. Entre le 4 décembre 1914 et la fin de janvier 1915, les PP. Bono, Hihi et

des Italiens d'Alexandrie, voir les lettres d'A. Prun au recteur majeur Paolo Albera, 12 août 1915 et 4 avril 1916; ACS 38, Nazareth, Corrispondenza 1912-1940.

[59] D'après une note marginale du P. Riquier sur l'exemplaire cité de *Le contre-coup* ..., p. 53. Il corrigeait ainsi le texte du P. Prun, selon qui il y avait encore, le 2 décembre, «trois confrères indigènes», dont un octogénaire, le «R. P. Jérôme».

[60] La nouvelle de ce transfert d'après la lettre citée de J. Bono à A. Prun, mai 1915, reproduite dans *Le contre-coup* ..., p. 55.

[61] Sur cette affaire, cause initiale de la brouille entre le provincial de Bethléem et le P. Bono, jugé coupable en la circonstance par défaut de surveillance efficace, on trouve diverses lettres aux archives provinciales de Bethléem. Elle a été résumée dans le procès verbal du conseil provincial du 29 avril 1915 (*Verbali del Consiglio*, à la date).

«Jérôme», «chaque matin dans la chapelle et chaque soir dans (la) chambre, devenue si tristement historique, avec les deux enfants qui (leur) restaient encore et quelques autres de Nazareth qui se faisaient un plaisir de venir passer avec (eux) la journée et... partager (leur) pain, (continuaient) de prier pour les bienfaiteurs de l'Orphelinat».[62] Puis, aux derniers jours de janvier, sur l'ordre du commandant Ghaleb bey, il leur fallut eux aussi abandonner l'orphelinat.[63] La crypte devint silencieuse. Ils s'installèrent dans une petite maison prise en loyer à quelque deux cents mètres de Jésus-Adolescent. Les journées y étaient encore éprouvantes:

> «Il m'est impossible de vous dire notre histoire dans cette maison au seuil de l'Orphelinat. Nous y étions encore poursuivis par l'insatiable rapacité des officiers et par les tracasseries des soldats de garde, devant lesquels nous étions obligés de passer dans nos allées et venues».[64]

Enfin, le petit reste dut s'effacer. Ordre lui arriva de quitter même Nazareth. Le P. Hihi partit avec l'un des deux enfants (Sarkisian, de Diarbékir), le vieux «P. Jérôme» se retira chez les Frères (autrichiens) de Saint-Jean-de-Dieu et, le 12 février 1915,[65] le P. Bono émigra dans la ville voisine de Caïffa, pour gagner ensuite Alexandrie.[66] Il fit du reste ce voyage malgré son provincial, le P. Sutera, car celui-ci, n'ayant pas digéré son comportement dans l'affaire d'Henri D'Hondt, alors en pleine évolution, lui avait ordonné, «au nom de la sainte obéissance», de revenir à Nazareth.[67]

De mois en mois, au cours de cette malheureuse année 1915, la maison, l'église en chantier avec sa crypte et les terres cultivées environnantes se délabrèrent et se dénudèrent de plus en plus. Le P. Bono en mai, un franciscain italien en septembre, renseignèrent abondamment le P. Prun sur la détresse de son oeuvre chérie. Dans l'orphelinat même, des cloisons et des murs avaient été abattus pour agrandir les salles. Les persiennes de la façade avaient à peu près disparu. Les murs intérieurs s'étaient dégradés. Les serrures et les loquets des portes avaient été enlevés ou étaient devenus inutilisables. La plupart des vitres étaient cassées et non remplacées. Le préau de la cour de récréation, sous lequel des cuisines avaient été aménagées au début de l'occupation, était tombé entraînant dans sa

[62] D'après la lettre de J. Bono à A. Prun, mai 1915, reproduite dans *Le contre-coup* ..., p. 55.

[63] La date d'après la lettre citée de J. Bono, *ibid.*, p. 58.

[64] Lettre citée de J. Bono, *ibid.*, p. 55-56.

[65] Si une date mise entre parenthèses dans la lettre citée de J. Bono (p. 55) est bien interprétée par nous.

[66] Ce détail d'après la lettre citée, *ibid.*, p. 56. Disons à cet endroit que ladite lettre n'a été signée dans son édition de *Le contre-coup* ..., que par les initiales: J. B., mais qu'une note marginale du P. Riquier est formelle: il s'agissait de Joseph Bono.

[67] Rapport circonstancié de cette affaire dans le procès verbal du conseil provincial du 29 avril 1915, *Verbali del Consiglio*, à la date.

chute deux chambres à ses extrémités. La charpente de ce préau avait été emportée.[68] Sous couleur de réquisition, tout le matériel avait été pris: «les machines agricoles, le grand trieur, le concasseur, le moulin et ses accessoires, le pétrisseur mécanique, le décauville et ses rails, le chariot, les brouettes, toutes les futailles...».[69] Une perquisition ordonnée par le commandant Ghaleb bey permit d'emporter de la sacristie où elles étaient remisées le contenu des malles des directeurs exilés, ainsi que les instruments de musique des orphelins. Aux premiers jours de février, quand les derniers salésiens eurent quitté la maison d'orphelinat, les chaises, lits, matelas, draps et couvertures commencèrent à descendre de la colline vers les demeures des officiers turcs ou à prendre le chemin des hôpitaux de Djénine.[70] Les pierres, la chaux et le sable préparés pour la corniche de l'église et pour un mur de clôture furent destinés à la mosquée de Nabi Saïn, qu'il était question de rebâtir près de l'orphelinat. Pour ce travail, «on réquisitionna maçons et manoeuvres, tous chrétiens, dans la population civile».[71] Le pauvre Boutros Tannous, accusé d'être Français, devait contribuer à son propre désastre...

Avec les pierres, les arbres étaient parmi les premières victimes des soldats sans scrupules. A l'approche de l'automne, le franciscain italien notait que les cyprès qui bordaient le chemin en lacets de la colline et les oliviers des gradins avaient été arrachés; qu'il ne restait plus grand chose du bois de sapins au sommet du plateau; que les plantations d'oliviers et le vignoble avaient été mutilés et leurs terrains convertis en champs de manoeuvres; que, de l'ancienne maison (l'orphelinat primitif d'avant 1905), il ne restait que des murs en ruines, dont les pierres disparaissaient peu à peu. Il faisait savoir que les tombeaux de la crypte avaient été ouverts...[72]

Le processus de destruction de tant de palais et d'églises de la terre galiléenne au cours des siècles était engagé à Jésus-Adolescent: guerre, vols, saccages, incendies, démolitions partielles, abandons, razzias dans les caves et les sépulcres. Après quoi, un désert de pierres et de sable recouvre bientôt des sites, qui furent peuplés et verdoyants.

L'entrée en guerre de l'Italie (23 mai 1915)

Les informations les plus fraîches étaient arrivées au P. Prun par un religieux italien expulsé de Palestine. En effet, les Italiens connurent en 1915 le sort des Français en 1914. L'inspecteur Sutera ne semble pas avoir pressenti son mal-

[68] D'après le franciscain italien, dans *Le contre-coup* ..., p. 60-61.
[69] D'après J. Bono, lettre citée, *Le contre-coup* ..., p. 58.
[70] D'après J. Bono, lettre citée, *Le contre-coup* ..., p. 59.
[71] D'après J. Bono, lettre citée, *Le contre-coup* ..., p. 60.
[72] *Le contre-coup* ..., p. 61.

heur. Le 12 avril, ulcéré par les affaires D'Hondt et Bono, impressionné par le vide de l'oeuvre nazaréenne, il avait écrit au secrétaire du chapitre supérieur salésien de Turin pour lui demander de retirer cette maison au «gouvernement français» et de la restituer au consulat italien dont elle dépendait légalement. Sa lettre avait déploré les «differenze, recriminazioni e tendenze separatiste» entretenues dans l'oeuvre par la direction française des pères Prun et Riquier.[73] Ce supérieur ignorait d'où venait le vent.

Le 23 mai 1915, l'Italie déclarait la guerre à l'Autriche et, par là, entrait en conflit plus ou moins ouvert avec la Turquie, alliée des Empires Centraux. Les nationaux italiens résidant en Palestine connaissaient à leur tour les affres de l'hostilité des maîtres du sol qu'ils foulaient.[74] La guerre, avouée ou non, entre l'Italie et la Turquie allait être doublée chez les salésiens de Palestine par une bataille culturelle intestine que l'on a vu naître en 1912.[75] Elle couva quelques mois en 1915, éclata en 1916 et fut la principale cause des souffrances endurées par les religieux italiens en 1917 et 1918. Du côté arabe, l'un des protagonistes (Georges Chalhoub) se disposait à jouer un rôle important à Jésus-Adolescent durant les années vingt, signe, parmi d'autres, de la place de notre orphelinat dans la lutte de la décennie antérieure.

Le conflit arabo-italien dans les rangs salésiens de Palestine

En août 1915, le recteur majeur Paolo Albera manda au consulat américain de Jérusalem un télégramme disant en substance: «Veuillez retirer les salésiens italiens à Alexandrie».[76] L'inspecteur Sutera réunit son conseil, qui pourvut à déterminer la position des confrères indigènes et allemands appelés à veiller sur les oeuvres après le départ des Italiens; puis il ordonna aux trente-cinq religieux de nationalité italienne de se rendre à Jaffa pour y embarquer vers Alexandrie d'Egypte. Ceux-ci s'exécutèrent. Durant quelques semaines, les Arabes (c'est ainsi que nous désignerons souvent les «indigènes») purent donc organiser à leur gré la vie commune des maisons. Cependant les Italiens attendaient en vain de quitter le port: le blocus des côtes et les obstacles dressés par les Turcs à leur départ les en empêchaient. Ils rentrèrent donc chez eux, c'est-à-dire dans les trois mai-

[73] L. Sutera à C. Gusmano, Bethléem, 12 avril 1915; ACS 38, Nazareth, Corrispondenza 1912-1940.

[74] Voir, par exemple, S. I. Minerbi, *L'Italie et la Palestine, 1914-1920*, cité, p. 20-25, ouvrage du reste décevant sur la question italienne en Palestine entre 1914 et 1918.

[75] Voir, *ci-dessus*, chap. II.

[76] Je suis à cet endroit le récit du fascicule dactylographié intitulé: *Ispettoria orientale (Palestina, Egitto, Turchia, Iran). Cronistoria dalla fondazione a tutto il 1937*, p. 45 et suivantes (en APSMO). Ce travail a été écrit vers 1938, à partir des notes du P. Mario Rosin, directeur de Bethléem et secrétaire du conseil provincial. Il sera désormais cité: *Cronistoria* ...

sons de la société primitive de la Sainte-Famille: Bethléem, orphelinat professionnel et siège du provincial; Beitgémal, orphelinat agricole; et Crémisan, près de Bethléem, centre agricole et maison de formation. Au début du mois d'octobre 1915, ces trois centres demeuraient encore ouverts, à la différence de deux autres plus récents, qui avaient été l'un confisqué (Jérusalem), l'autre restitué à son ancien propriétaire (Jaffa).

Mais les avanies commençaient aussi pour eux. Le gouvernement turc ordonnait alors de mettre sous séquestre tout le matériel disponible des maisons salésiennes de Palestine. Les oeuvres de Judée connaissaient donc le sort de Nazareth un an auparavant. Certes, comme nous l'apprend la chronique provinciale, le séquestre fut bientôt levé; mais, peu à peu, presque tout le bien salésien fut confisqué par l'administration. Pour échapper au guêpier, le 18 octobre 1915, l'inspecteur Sutera signa une requête à Djiamal pacha, commandant de la quatrième armée et ministre de la Marine, demandant que ses subordonnés italiens pussent sortir de Palestine. En vain. L'année scolaire devait se passer tout entière dans la peur et l'instabilité. La vingtaine de confrères arabes ne pouvaient manquer de désigner les causes des exactions turques, dont les oeuvres communes étaient les victimes.

Le 31 mai 1916, le mobilier de l'orphelinat de Bethléem fut en grande partie enlevé. Son directeur Mario Rosin calculait alors qu'on lui avait déjà pris vingt mille francs de marchandises. Beitgémal souffrait aussi. Le bois de cette propriété agricole, durement constitué en un demi-siècle de travail persévérant, fut entièrement abattu et son olivaie en partie. Puis, le 11 juin, l'armée occupa l'orphelinat de Bethléem. Les enfants durent vider les lieux. On y logea jusqu'à sept cents soldats turcs et ensuite autant de soldats autrichiens. Après quoi, le 28 août, un délégué du gouvernement turc, accompagné de soldats, se rendit à Beitgémal pour en retirer tous les orphelins, y compris ceux qui avaient été expulsés de Bethléem. Un orphelinat musulman de Jérusalem devait les recevoir dans les conditions matérielles et morales les plus déplorables. Beitgémal fut occupé à son tour par l'armée. A la «rentrée scolaire» d'octobre 1916, les salésiens n'étaient donc tranquilles qu'à Crémisan: ceux de Beitgémal s'étaient retirés dans un coin de leur maison, ceux de Bethléem vivaient confinés au rez-de-chaussée de l'un de leurs immeubles (la maison des soeurs).[77]

Ce contexte d'inaction, d'hostilité et de suspicion envenimait le conflit culturel, qui opposait les salésiens arabes aux salésiens italiens. De fait, à partir d'avril 1916, il s'exacerba, en particulier à Beitgémal. Dans sa réunion du 27 octobre 1916, le conseil provincial fit un état précis de la question du point de vue de l'autorité:

> «Durant ces derniers mois, depuis avril, les confrères prêtres arabes critiquaient

[77] *Cronistoria* ..., p. 45-47.

âprement l'organisation présente de nos maisons de Palestine, par rapport à l'usage de la langue italienne dans les pratiques de piété de nos élèves, spécialement dans la prédication des jours festifs [entendez: dimanches et jours de fêtes religieuses]. Ils voulaient que l'on prêchât en arabe, arguant de décrets du Saint-Siège et de la volonté expresse de Mgr le Patriarche. Ils accusèrent l'inspecteur de désobéissance à Rome, au Patriarche et aux Supérieurs majeurs. A l'occasion des exercices spirituels tenus à Beitgémal du 20 au 27 juillet dernier, pour ramener le calme dans les esprits et se justifier des accusations qui lui étaient adressées, l'Inspecteur dut faire les déclarations suivantes: 1° Le Saint-Siège n'a jamais promulgué de décret pour obliger les religieux de Palestine à prêcher en arabe aux garçons de leurs collèges. - 2° Il y eut seulement une lettre particulière du cardinal Gotti, dans laquelle, si mes souvenirs sont exacts, il était demandé à Mgr le Patriarche de s'informer de la langue d'enseignement du catéchisme, puis d'en référer. - 3° Mgr le Patriarche me communiqua la lettre du cardinal Gotti et me pria d'y répondre. Je me rendis chez Mgr avec don Rosin et lui exposai notre manière de faire, conformément aux instructions de don Rua. Je conclus en lui disant que s'il désirait, aux termes de la lettre du cardinal Gotti, nous obliger à prêcher en arabe, en bons fils de Don Bosco, qui nous a toujours recommandé l'obéissance au Saint-Siège et aux évêques, nous nous soumettrions. Je ne vous oblige pas, répondit-il; continuez comme vous faites. Puissent les autres communautés faire pour l'arabe la moitié de ce que vous faites vous-mêmes. - 4° J'ignore s'il existe une lettre du cardinal Merry del Val à ce sujet. Si elle avait existé, Son Excellence me l'aurait communiquée, comme il m'a communiqué la première. - 5° Si, après notre entretien, le Patriarche s'était aperçu que mes déclarations n'étaient pas vraies, il m'aurait certainement convoqué. C'est donc une légende de lui faire dire que je l'ai trompé. - 6° Il est faux que j'aie été invité à une réunion au Patriarcat sur cette question, en même temps que les Supérieurs des religieux étrangers. Il est faux que j'aie refusé de m'y rendre et que j'y aie envoyé Don Charles Vercauteren, lequel arriva quand la réunion était terminée. Il est faux que Mgr le Patriarche soit venu à l'orphelinat de Bethléem à son retour de Rome pour nous imposer la prédication en arabe. Il ne dit rien à Don Rosin, qui était présent. Quant à moi, j'étais absent. - 7° Ceci dit, je crois pouvoir déclarer, sans crainte d'être démenti, de n'être en contradiction ni avec les décrets du Saint-Siège, ni avec les ordres de Mgr le Patriarche, ni avec ceux de nos vénérés Supérieurs, qui, informés de tout, me répondaient de me soumettre aux ordres de Monseigneur. Je n'ai pas d'autres déclarations à faire. Faites vous-mêmes l'examen de votre conscience. - 8° J'entends par là mettre un terme à toutes les discussions sur cette question. Elles blesseraient le respect dû aux Supérieurs, la charité, la paix et la concorde des maisons. - 9° Nous devons à la congrégation tout ce que nous sommes, et, si cela nous impose des sacrifices, faisons-les volontiers, car elle en a fait et en fait encore beaucoup pour nous».[78]

La plaidoirie du supérieur italien — que nous avons tenu à reproduire tout au long — était instructive et éloquente. La grave énergie de ce Latin, que les hasards de la guerre maltraitaient aux marches orientales de l'empire, n'était pas dépourvue de beauté. Etait-elle convaincante? Par devoir peut-être, par méconnaissance des données exactes du problème vraisemblablement, don Sutera ne

[78] *Verbali del Consiglio*, séance du 27 octobre 1916.

plaçait pas le conflit à son véritable niveau. Seuls, les accords passés et les règlements en vigueur l'intéressaient, alors que, même si les prêtres «indigènes» n'en eurent pas aussitôt la claire conscience, il s'agissait du droit naturel à une langue et à une culture particulières. Depuis 1916, diverses querelles linguistiques nous ont suffisamment appris que les rappels à l'ordre ne résolvent pas ces sortes de problèmes. Don Sutera était d'un autre avis. Aussi, durant le deuxième semestre de 1916 d'abord, et, plus encore, au long de l'année 1917, l'effervescence, que les déclarations provinciales avaient voulu calmer, persista et enfla.

A la suite d'une mesure administrative qui, après coup, nous semble avoir été maladroite, le foyer de la résistance passa de Beitgémal à Bethléem. Les prêtres de Beitgémal: Georges Chalhoub, Chioucri Srour, Gabriel Souedan, Charles Chiounnar et Joseph Calis, furent transférés à Bethléem, pour y exercer leur ministère sacerdotal dans l'église (salésienne) du Sacré-Coeur. Motif: on ne pouvait obtenir d'eux «ni de prêcher, ni de parler italien à nos élèves».[79] «Pour étayer leur refus, il disaient que des ordres péremptoires étaient arrivés de Rome, selon lesquels la prédication aux élèves devait être faite en arabe; et aussi que l'usage de la langue italienne dans la prédication et la conversation était contraire à l'esprit de nos constitutions et à la droite éducation morale et religieuse de nos enfants. (...) En outre, ils prétendaient, sous menace de désordres disciplinaires, interdire aux confrères italiens qui ne leur convenaient pas la charge de conseiller scolaire à Beitgémal. Leur nouvelle destination, qui les empêche de nuire au bon gouvernement de la maison de Beitgémal, leur donnera l'occasion d'exercer un ministère sacerdotal dans notre église de Bethléem».[80] Cher père inspecteur, vos prêtres arabes eurent, à Bethléem, bien d'autres manières d'occuper leurs journées. Le dossier du patriarcat sur les salésiens ne commence à devenir copieux qu'à partir du lendemain de cette décision. Le 19 août 1916, le prêtre Georges Chalhoub faisait savoir au patriarche que, dans les maisons salésiennes de Palestine, «toute la prédication et l'instruction catéchistique sont en italien». Au nom de ses confrères, il lui mandait qu'il priait le Seigneur «de lui accorder l'énergie nécessaire pour résoudre toutes les difficultés créées par don Rosin [le directeur de Bethléem], lequel paraît mal intentionné». «Excellence, concluait-il, il serait peut-être le cas, pour déraciner à fond le mal et pour l'avenir, que vous exprimiez clairement les désirs de Rome et l'intention de Votre Excellence sur ce problème, afin qu'ils ne puissent plus trouver de prétextes ni d'excuses».[81] Le 21 août, une

[79] Déclaration insérée dans le procès verbal du conseil provincial, Bethléem, 18 août 1916; *Verbali del Consiglio*, à la date.

[80] Procès verbal du conseil provincial du 18 août 1916; *Verbali del Consiglio*, à la date.

[81] G. Chalhoub au patriarche, 19 août 1916; APLJ, dossier Padri Salesiani. Quelques informations biographiques sur l'auteur de la lettre, qui interviendra désormais assez fréquemment dans notre histoire: Georges Chalhoub, fils de Salim et de Bahia Nune, était né à Damas, Syrie, le 10 décembre 1883; il

lettre du patriarche Camassei à l'inspecteur Sutera exprimait son étonnement d'apprendre que toute la catéchèse des maisons salésiennes était assurée en italien et pour lui demander de pourvoir à cette situation.[82] Le 18 septembre, une lettre collective des «Preti arabi salesiani» au patriarche disait à celui-ci qu'ils étaient accusés de fomenter un schisme, mais qu'ils avaient la conscience tranquille. Le 20 octobre, le prêtre Chalhoub invoquait la lettre du cardinal Gotti sur la prédication en arabe. Cette lettre, expliquait-il au patriarche, avait été lue par le prêtre arabe Isaac Giannine au P. Carlo Gatti, de Beitgémal (qui défendait les Arabes); le P. Gatti était indigné qu'on lui en eût caché la véritable formulation et les PP. Sutera et Rosin prétendaient que le document avait été falsifié. Au vrai, la lettre Gotti s'étonnait que, «dans les instituts et les écoles tenus par des religieux étrangers de Palestine», «l'enseignement du catéchisme et l'explication de l'Evangile fussent assurés en langue étrangère». Le P. Sutera affirmait qu'il ne s'agissait pas d'«instruction catéchistique», mais de simple «enseignement du catéchisme», ce qui lui permettait d'obliger ses confrères arabes à expliquer la religion à l'église en langue italienne... Le 25 octobre, une lettre du patriarche aux salésiens les exhortait au calme.[83] Le 15 novembre, une lettre-fleuve du P. Sutera (vingt-quatre pages) y répondait en détaillant comment ses religieux enseignaient le catéchisme et alimentaient la piété de leurs élèves dans les maisons de Palestine. Le 29 novembre, une lettre particulière du directeur de Bethléem Mario Rosin au patriarche Camassei informait celui-ci sur la langue employée dans les prières communes soit par les confrères, soit par les enfants: il tenait ainsi à nuancer diverses allégations du prêtre salésien Issa Salman. Le 2 décembre, le directeur de Crémisan Giovanni Villa intervenait à son tour: une partie des exercices religieux de sa maison étaient faits en arabe. La riposte italienne s'étoffa encore. Le 4 décembre, les prêtres de Crémisan Luigi Laiolo et Franz Eigmann éclairèrent le patriarche sur la langue des prédications et lectures spirituelles dans leur maison; et, le 27 décembre, le prêtre Francesco Arena, autre religieux de Crémisan, sur celle des prières des maisons salésiennes du pays.[84]

La rébellion des prêtres indigènes (1917-1918)

Cependant l'affaire évoluait. En cette fin de décembre 1916, l'affrontement débordait du domaine religieux pour devenir sociale et politique. Les prêtres in-

avait été élève de don Belloni à Bethléem en 1894; profès salésien à Crémisan, le 20 septembre 1902; prêtre à Jérusalem, le 5 juin 1909. Il mourra à Rome le 9 avril 1973.

[82] Copie de cette lettre, même dossier.

[83] Lettre recopiée dans le procès verbal du conseil provincial du 27 octobre 1916; *Verbali del Consiglio*, à la date.

[84] Ces documents en APLJ, dossier cité.

digènes se mirent à glorifier la langue et la culture arabes avec la même conviction que les Italiens les leurs. Les Italiens, aussitôt excédés, répliquèrent durement. Les Arabes se jugèrent insultés et manifestèrent leur indignation avec éclat. Les supérieurs italiens crièrent à l'irrespect et à l'insoumission à l'autorité légitime, et prirent des mesures coercitives contre leurs subordonnés rebelles. Ceux-ci firent appel au patriarche et plus haut encore et se moquèrent d'interdits, qu'ils tenaient pour des brimades. Un pas encore, et, oubliant toute mesure, on se répondrait l'un à l'autre par des actes de vengeance...

Le virage fut pris le 30 décembre à Beitgémal lors d'une cérémonie commémorative (académie) du vingt-cinquième anniversaire de l'arrivée des salésiens en Palestine.[85] Dans son petit discours de circonstance, le prêtre indigène, Spiridion Roumman,[86] se félicita qu'en Palestine «l'oeuvre salésienne se popularise beaucoup plus que par le passé, appuyée et expliquée désormais par la langue de notre coeur, avec la langue de nos enfants, avec la langue de notre cher Orient, pour que tout devienne clair et limpide aux regards du peuple et des enfants et que tous participent de notre esprit vivificateur». Les progrès de l'arabe dans l'éducation salésienne des Palestiniens étaient ainsi publiquement soulignés et magnifiés. Mais, par là, au sentiment des supérieurs salésiens, l'orateur avait aussi désapprouvé la méthode suivie officiellement par eux jusqu'à cette date, «puisque, dans l'éducation de la jeunesse de nos maisons de Palestine, nous ne nous servions que partiellement de cette langue», comme le rappela bientôt le conseil provincial. L'inspecteur, blessé, fit remarquer sa «bévue» en privé au P. Spiridion, lui signifia son mécontentement et lui demanda une copie de son discours. Vexé, le prêtre indigène protesta avec violence. Le rapport provincial nota à cet endroit: «Une phrase qui échappa alors à l'inspecteur en réponse à une insulte particulièrement outrageante fut sur-le-champ soigneusement et méchamment répétée aux confrères arabes de Beitgémal et de Bethléem». Et bientôt, «ces derniers, c'est-à-dire les prêtres Issa Salman, Georges Chalhoub, Chioucri Srour, Atallah Giannine, Charles Chiounnar et Gabriel Souedan, en tirèrent prétexte pour écrire une lettre remplie de faussetés, d'insolences et de menaces, qu'ils signèrent le 13 janvier et firent parvenir à l'Inspecteur».

Le rapport provincial du 26 février 1917, d'où nous tirons ce récit, fut évasif sur le thème de cette violente dispute, et la phrase malheureuse qui avait échappé à l'inspecteur. La lettre, que l'un des religieux nommés (Charles Chiounnar) avait écrite le même 13 janvier précédent au patriarche Camassei «au nom des prêtres salésiens arabes» et dont le document incriminé par le conseil pourrait

[85] Nous nous appuyons ici sur le procès verbal du conseil provincial du 26 février 1917; *Verbali del Consiglio*, à la date.

[86] Spiridion Melki Roumman, né à Beyrouth le 23 novembre 1886, profès salésien en 1905, prêtre en 1913. Il mourra salésien à Bethléem en 1979.

bien n'être que la copie, nous en informe. Les Arabes s'y plaignaient de la mauvaise volonté de leurs supérieurs, notamment du «Signor Ispettore». Ils avaient été insultés: «Vous les Arabes, vous êtes tous des menteurs (*bugiardi*)! Vous êtes sans langue, sans nation et sans patrie!» A quoi, la lettre se plaisait à rétorquer que «notre nation pourrait bien être la religion, notre patrie la sainte Eglise, notre langue l'Evangile!»[87] Le combat était désormais culturel. Dans le feu de sa colère, l'inspecteur Sutera avait touché trois fois la blessure orientale, que l'arabisme s'appliquait désormais à soigner. La réponse de ses subordonnés indigènes, qui fut à coup sûr limée dans d'ardents colloques, était belle, mais ne pouvait être qu'oratoire. Au cours du vingtième siècle, les tenants de l'arabisme, de l'Egypte à l'Iran et plus loin encore vers l'Orient, allaient s'attacher à restituer à la «belle langue» arabe sa dignité et, si possible, son antique supériorité. Ils tenteraient aussi de refaire, avec un bonheur variable, une unité politique, qui serait la patrie et la nation de tous; et, pour le malheur des chrétiens (et des juifs), ils exalteraient la religion musulmane, la seule qui se soit imposée aux populations disparates de ces régions, après la ruine du christianisme africain et asiatique. La langue d'abord, la patrie ensuite, la religion enfin sont les meilleurs supports d'une culture originale. Mais le plus ferme est assurément la langue. Nos prêtres arabes bataillaient pour sa vitalité dans l'esprit de leurs jeunes compatriotes de Palestine.

Leur réplique à l'inspecteur fut malheureusement très mal ressentie par lui et par le directeur Mario Rosin. Celui-ci interdit aux salésiens arabes de sa maison de se confesser mutuellement. Et, le 8 février suivant, l'inspecteur approuva sa décision de ne reconnaître pour confesseurs de l'orphelinat de Bethléem que le curé de la paroisse (le P. Athanase) et le salésien d'origine italienne Vincenzo Ponzo. Durant la méditation communautaire, les prêtres arabes s'empressèrent de passer publiquement outre à ces restrictions. Le directeur insista (le 20 février), sans autre résultat que d'exciter la colère des six meneurs, qui, le 21 février, lui demandèrent l'autorisation de se rendre à Jérusalem pour y exposer leur cas au patriarche. Par deux fois, ils essuyèrent son refus, mais partirent quand même et narrèrent leurs déboires à Mgr Camassei, on devine à peu près en quels termes.[88] Un rapport écrit s'ajouta à leurs explications orales: le 23, une lettre d'Issa Salman au patriarche déplorait le discrédit que don Rosin jetait sur la prédication en langue arabe.[89] Le 26, en manière de punition, le conseil provincial décida d'ôter aux prêtres arabes — sauf avis résolument contraire du patriarche — la faculté de

[87] Charles Chiounnar au patriarche F. Camassei, Bethléem, 13 janvier 1917; APLJ, dossier cité.

[88] Ces détails d'après le procès verbal du conseil provincial du 26 février 1917; *Verbali del Consiglio*, à la date.

[89] Issa Salman au patriarche F. Camassei, Bethléem, 23 février 1917; APLJ, dossier cité.

se confesser l'un à l'autre.[90] Cette mesure fut du reste aussitôt rapportée sur la demande dudit patriarche.[91]

Le conflit s'envenima encore. Depuis la mi-janvier, l'inspecteur paraissait le moins possible à Bethléem: la résidence provinciale était devenue aussi le centre de la résistance. N'étant plus maître chez lui, il en appelait désormais au tribunal des supérieurs généraux de Turin.[92] En juin, un ordre de transfert de logement des prêtres arabes dans des locaux, qu'ils jugèrent immédiatement dangereux pour leurs bonnes moeurs, par la proximité d'une caserne, où les soldats recevaient des femmes, suscita une nouvelle affaire: lettre de plaintes de Georges Chalhoub au patriarche au nom de ses confrères et pour la défense de leur vertu; protestations de l'inspecteur; [93] enquête du patriarche, qui conclut à l'inanité du danger dénoncé; ordre réintimé le 6 juillet, avec menaces de sanctions en cas de refus persistant; deuxième monition le 12; [94] et enfin, le 31, troisième monition, assortie d'une suppression de charge pour l'un des prêtres arabes et d'une suspension temporaire du droit de célébrer la messe pour deux autres.[95] Cependant, les prêtres visés faisaient appel au patriarche et au Saint-Siège [96] et s'insurgeaient derechef contre les mesures dont ils étaient l'objet.[97]

Jusqu'alors, le litige n'avait été que pénible ou grotesque. Ces six prêtres arabes plus ou moins oisifs en lutte verbale avec leurs supérieurs italiens, qui ne parvenaient pas à les déloger de leur appartement, leur interdisaient de se confesser l'un à l'autre, en recevaient occasionnellement quelques insultes et devaient vivre dans une atmosphère détestable, ne donnaient qu'un spectacle attristant et scandaleux au personnel du patriarcat et aux Bethléémites informés de leurs querelles. En septembre 1917, quand les autorités turques s'en mêlèrent, l'affaire prit un tour décidément tragique.

[90] «... misura necessaria al bene dell'anima loro, poiché le disposizioni d'animo pieno di maltalento verso l'Ispettore in particolare e verso i Superiori, in generale, in cui si trovano, li rendono incapaci, come si disse, d'esser guida illuminata delle coscienze dei loro confratelli» (Procès verbal du conseil provincial de Beitgémal, 26 février 1917; *Verbali del Consiglio*, à la date).

[91] D'après le procès verbal du conseil provincial de Crémisan, 14 mai 1917; *Verbali del Consiglio*, à la date.

[92] D'après le même procès verbal du conseil du 14 mai 1917.

[93] D'après le procès verbal du conseil provincial de Beitgémal, 27 juin 1917; *Verbali del Consiglio*, à la date.

[94] D'après le procès verbal du conseil provincial de Beitgémal, 23 juillet 1917; *Verbali del Consiglio*, à la date.

[95] D'après le procès verbal du conseil provincial, Beitgémal, 30 juillet 1917; *Verbali del Consiglio*, à la date.

[96] Lettre collective de Issa Salman, Georges Chalhoub, Chioucri Srour, Gabriel Souedan, Atallah Giannine, Charles Chiounnar au patriarche F. Camassei, Bethléem, 8 juillet 1917; APLJ, dossier cité.

[97] Lettre des mêmes au patriarche F. Camassei, Bethléem, 7 août 1917; APLJ, dossier cité.

Les malheurs des salésiens italiens de Palestine

D'après les rapports italiens, désormais notre seule source, mais dont l'ensemble du dossier démontre l'objectivité au moins relative, les prêtres arabes, non contents de se plaindre aux autorités religieuses du traitement qui leur était infligé, se tournèrent alors vers le gouvernement en place et la police ottomane, autrement dit vers la puissance politique en guerre contre les Alliés (sur le point d'entrer en Palestine) et, par là, contre eux, les Italiens. Le 3 septembre 1917, toute la communauté salésienne de Bethléem, italienne et arabe, avec son directeur Mario Rosin, dut comparaître devant les autorités ottomanes. Don Rosin fut interrogé par le gouverneur. Le lendemain 4 septembre, il subit un nouvel interrogatoire mené cette fois par le commissaire de police et portant presque uniquement sur le gouvernement intérieur de sa maison.[98] Or, ce même 4 septembre, un coadjuteur italien du personnel de celle-ci, Angelo Bormida,[99] habile ouvrier ébéniste, homme énergique, inventif et entreprenant, qui goûtait fort peu les menées de ses confrères arabes, était arrêté parce qu'il avait monté un appareil de radio.[100] Le 5 septembre, le gouverneur de Jérusalem affirmait que les prêtres salésiens de la maison de Bethléem avaient recouru à lui contre leur supérieur. Et eux-mêmes, c'est-à-dire les prêtres arabes, reconnaissaient qu'ils avaient mis leurs supérieurs dans une position difficile.[101] Le temps s'y prêtait. Le 5 octobre, le vicaire général du patriarcat signifiait à l'inspecteur, dont il avait reçu les nouvelles doléances, son impuissance à procéder, dans la conjoncture politique, contre ses subordonnés rebelles.[102] Le 12 suivant, pour tenter de ressaisir une situation qui lui échappait de plus en plus, l'inspecteur nommait «procureur» de Bethléem le salésien allemand Franz Eigmann, qui, pensait-il, pourrait traiter librement avec la police ottomane: l'Allemagne ne faisait-elle pas cause commune avec la Turquie? Mais il allait lui falloir compter lui aussi avec ses confrères arabes, lesquels lui refusèrent un titre, du reste insolite dans la hiérarchie salésienne, et ne lui reconnurent aucune autorité. Cette attitude l'amènerait à se plaindre à son tour au pro-vicaire du patriarcat.[103] Il éprouvait les plus grandes peines à protéger les biens de sa maison. Les autorités turques étaient désormais au courant des infor-

[98] D'après la lettre de l'inspecteur Sutera à la curie du Patriarcat, Bethléem, 29 septembre 1917; APLJ, dossier cité.

[99] Né à Turin le 14 janvier 1870, entré à l'Oratoire de Turin-Valdocco le 20 novembre 1881, profès perpétuel à San Benigno Canavese le 18 septembre 1890 (d'après sa fiche personnelle en APSMO).

[100] «On l'accuse d'abord de posséder un appareil radio, puis, devant l'impossibilité de soutenir cette accusation, il est jugé coupable, parce qu'il en connaît le fonctionnement» (*Cronistoria*, p. 50).

[101] D'après la lettre citée de l'inspecteur Sutera à la curie du patriarcat, 29 septembre 1917.

[102] Lettre du vicaire général Luigi Piccardo à l'inspecteur Sutera, Jérusalem, 5 octobre 1917; copie en APLJ, dossier cité.

[103] Lettre en allemand de Franz Eigmann au pro-vicaire du patriarcat, Bethléem, 2 décembre 1917; APLJ, dossier cité.

mations salésiennes que l'on croyait les plus secrètes. «Tout à coup, presque tout ce qui avait été caché, soit à l'intérieur (de l'oeuvre de Bethléem), soit à l'extérieur chez des amis, est découvert et confisqué». Des Arabes impliqués dans les recels: Moussa Cattan, Chioucri Talhami, Issa S. Batarseh, Sélim Ayoub..., sont inquiétés.[104] A juger par les interrogatoires de salésiens des mois de novembre et de décembre de cette année 1917, les états des confrères présents dans les maisons de Crémisan et de Beitgémal paraissent tenus régulièrement à jour à la police ottomane. Leurs déplacements sont connus. Le 19 novembre, le directeur de Bethléem Mario Rosin et le coadjuteur de Crémisan Giacomo Zanchetta sont arrêtés (à San Giorgio, en arabe Al Khadr), alors qu'ils se rendent à Beitgémal pour se procurer de la farine. Ils devaient être condamnés à deux mois de prison pour avoir circulé sans laissez-passer dans une zone de guerre. Le 5 décembre, des soldats turcs se présentent à la maison de Crémisan avec la liste précise et exacte des salésiens italiens qui y séjournent, y compris le clerc Giuseppe Rescigno arrivé là depuis deux jours seulement et les coadjuteurs Giovanni Flesia et Giuseppe Liverani, de la maison de Beitgémal, qui y résident en convalescence. Le directeur Giovanni Villa et neuf de ses confrères sont arrêtés. Ils furent emmenés successivement à Bethléem, Jérusalem, Jéricho, et enfin déportés en Asie mineure.[105]

En vérité, en cette fin de l'année 1917, les religieux italiens étaient les otages d'une armée vaincue et condamnée à battre en retraite. Les Turcs lâchaient un pays qu'ils occupaient depuis quelque quatre siècles. L'offensive anglaise était déclenchée. Le 7 novembre, les Alliés s'étaient emparés de Gaza, le 17 de Jaffa et, le 8 décembre, de Jérusalem, ville dans laquelle ils entrèrent triomphalement le lendemain 9. Malheureusement, le coadjuteur Bormida mourait peu après (le 11 décembre) dans un hôpital de Naplouse, zone encore non libérée, victime à la fois de mauvais traitements subis et du typhus. Aux religieuses de cet hôpital (des soeurs de Saint-Joseph de l'Apparition), qui lui demandaient le vrai motif de son arrestation, il avait héroïquement répondu qu'il ne pouvait le leur dévoiler.[106] Les

[104] D'après la *Cronistoria*, p. 49.

[105] Cet exil a été raconté en détail par l'une des victimes: G. VILLA, *Un anno di esilio nel centro dell'Anatolia (5 Dicembre 1917-13 Dicembre 1918)*, Bergamo, Segretario Diocesano dell'Unione Miss. del Clero, 1923, 118 p., petit livre introuvable dont voici le plan: Prefazione, p. 3; Da Cremisan a Betlemme (5 Dicembre 1917), p. 5; Betlemme-Gerusalemme (6 Dicembre), p. 10; Gerusalemme-Gerico (9 Dicembre), p. 16; Gerico-Salt (11 Dicembre), p. 22; Salt-Hamma (ex Filadelfia) (12 Dicembre), p. 25; Hamman (via Derhah)-Damasco (13 Dicembre), p. 28; Aleppo-Bemelec (Bozantî) (21 Dicembre), p. 42; Bozantî (via Conïa)-Eski-Scehr (antica Dorilea) (31 Dicembre), p. 47; Eski-Scehr-Angora di Galazia (2 Gennaio 1918), p. 49; Angora-Maden-Keskin (19 Gennaio), p. 56; Vita a Keskin (22 Gennaio), p. 60; Dolori e gioie (22 Febbraio), p. 64; Albori di libertà (18 Ottobre), p. 95; Annuncio ufficiale di libertà (6 Novembre), p. 100; Addio a Keskin (11 Novembre), p. 103; Verso la capitale (17 Novembre), p. 107; In rotta alla volta della Palestina (2 Dicembre), p. 111; Supplica a Dio (13 Dicembre), p. 113. Un exemplaire en APSMO.

[106] Lettre de la supérieure des religieuses en version italienne dans l'ouvrage de G. FERGNANI, *Il sepolcro di S. Stefano protomartire scoperto a Beitgemal*, S. Benigno Canavese, 1930, p. 102-108. La réponse citée de Bormida, p. 106.

autres salésiens italiens arrêtés, y compris Mario Rosin et Giacomo Zanchetta, commençaient d'endurer près d'une année de déportation en Turquie. Le coadjuteur Zanchetta n'y résista pas: il mourut de maladie à Eski Sceïr le 14 mars 1918, à l'âge de quarante-neuf ans.

Cependant, en Palestine même, la fortune des armes renversait progressivement la situation salésienne. L'inspecteur Sutera, qui, réfugié chez des particuliers à Jérusalem, avait pu échapper aux rafles de décembre 1917, réussissait à partir vers l'Italie, via l'Egypte, le 28 mai 1918.[107] Il y présenterait aux supérieurs généraux de la congrégation un rapport détaillé sur la révolte de ses confrères indigènes. A Bethléem, ceux-ci vivaient dans l'établissement, mais à leur guise, c'est-à-dire de manière tout à fait «étrange» au sentiment des Italiens et complètement séparés des autres tant pour le logement que pour la table.[108] Leurs confrères occidentaux comprirent qu'avec l'armistice (11 novembre 1918) les peines qu'ils encouraient par leur désobéissance allaient être enfin exécutées. Le 14 novembre suivant, une lettre du patriarcat suspendait du pouvoir d'entendre les confessions les prêtres Georges Chalhoub, Chioucri Srour et Gabriel Souedan, qui avaient refusé d'obtempérer à un ordre d'aller en Italie rendre compte de leur conduite. Par manière de protestation, le 14 et le 15, les prêtres salésiens indigènes de Bethléem, à l'exception du seul Isaac Giannine, ne célébrèrent pas la messe.

La mission Ricaldone en Palestine (1918-1919)

En ces mêmes jours, le conseiller professionnel général Pietro Ricaldone,[109] envoyé spécial du recteur majeur en Palestine, entamait le voyage de visite canonique qui, à travers des péripéties plus ou moins houleuses, viendrait enfin à bout de la révolte entre la fin de décembre 1918 et le mois d'avril 1919.[110] Les principaux religieux incriminés furent exilés en Italie.

Mais la secousse avait été trop violente. L'élément arabe salésien de Palestine se mit à fondre. Avec une partie des révoltés notoires, d'autres prêtres, qui ne s'étaient pas ouvertement compromis, sortirent de la congrégation salésienne. Parmi eux figurèrent les deux prêtres de Nazareth en octobre 1914, Antoine Hihi et Stéphane Talhami, qui furent incardinés au clergé du patriarcat le 12 décembre

[107] La date d'après la *Cronistoria*, p. 52.

[108] D'après la *Cronistoria*, p. 51.

[109] Pietro Ricaldone, né à Mirabello (prov. Alessandria, Italie), le 27 juillet 1870; profès, Turin, 23 août 1890; prêtre, Séville, Espagne, 27 mai 1893; membre du chapitre supérieur salésien en 1911, avec le titre de directeur général des écoles professionnelles et agricoles de la congrégation. (Elu recteur majeur le 17 mai 1932, il mourra en charge le 25 novembre 1951).

[110] Ce voyage a été raconté en détail par F. RASTELLO, *Don Pietro Ricaldone, IV. successore di Don Bosco*, Roma, Editrice S. D. B., 1976, t. I, p. 314-333.

1919.[111] Les uns et les autres allaient servir honnêtement l'Eglise de leur pays durant le reste de leur existence.

L'exposé des faits se suffit peut-être à lui-même. Le compte des crimes et des simples erreurs est toujours hasardé pour les juges les mieux informés et les plus impartiaux. Or, cette affaire est pour nous bien lointaine. Des zones d'ombre subsistent. Nous ne cherchons pas à pénétrer les intentions des deux parties adverses, qu'elles ne démêlaient pas nécessairement elles-mêmes et qui sont du secret de Dieu. Mais qui, par exemple, pourra jamais dire la part de responsabilité des indigènes dans l'arrestation et les souffrances consécutives de leurs confrères italiens? La seule conclusion à peu près assurée de cette triste histoire est que, durant les années dix, les salésiens manquèrent leur acculturation en Palestine. A la fin de 1916, on se le rappelle, dans un discours qui allait ouvrir les plus âpres hostilités, le brave père Spiridion s'était félicité de la réussite de l'oeuvre de don Bosco dans son pays par le recours à la langue et donc à la culture arabes. C'était la voie saine et bonne que, dans un contexte analogue, le P. Vincent Lebbe (1877-1940) choisissait alors en Chine au prix de toutes sortes de difficultés. Le malheur est que, dans la Palestine de ce temps, les circonstances la rendirent louche et suspecte. Par l'opiniâtreté des uns, par l'arrogance des autres, par la dureté d'un climat de guerre qui cuirassait les esprits et les coeurs et enfin par la victoire des armées d'Occident sur un Orient soumis à la Turquie, alliée malheureuse d'une Allemagne vaincue, cette voie fut bientôt barrée, obstruée et finit par être (provisoirement) oubliée au pays de Jésus. En 1919, quand la résistance arabe salésienne eut enfin cédé, les Italiens eurent le champ libre. Dans les année vingt, l'italianité à nouveau triomphante fut soutenue avec éclat en Palestine par des salésiens donnés pour fascisants (Michelangelo Rubino, Pietro Bolognani...).[112] Quand il avait annoncé à son supérieur don Albera la solution du problème arabe, don Ricaldone avait pourtant indiqué un chemin différent: «Je suis convaincu que l'on doit penser sur-le-champ et sérieusement à quelque chose de plus concret et de plus radical, avait-il écrit, si nous ne voulons pas nous trouver à brève échéance en des conditions pires encore». Il avait continué: «Il est de nécessité absolue pour les Salésiens de connaître l'arabe».[113] C'était la sagesse même. Mais l'apostolat salésien en Palestine était ainsi ramené *da capo.*

[111] D'après leurs fiches personnelles en APSMO.

[112] Michelangelo Rubino, né à Minervino Murge (Bari, Italie), 5 septembre 1869; profès salésien, Rome, 29 septembre 1892; prêtre, Turin, 24 septembre 1898; directeur à Smyrne (1922-1924), Port-Saïd (1924-1926) et Le Caire (1926-1933); devenu inspecteur général des aumôniers militaires de l'armée italienne. (Mort à Rome le 26 octobre 1946).

[113] D'après F. RASTELLO, *op. cit.*, t. I, p. 319.

Jésus-Adolescent à la fin de la première guerre mondiale

Le 23 septembre 1918, l'abbé Caron confia à son Journal de la basilique:

> «Cette journée m'apporte une bien grande joie. Les armées alliées viennent de s'emparer de Nazareth (...) Il faut que les bons Pères reprennent sans tarder possession de l'orphelinat».[114]

Durant ce mois de septembre, une offensive du général Allenby permettait en effet aux Anglais de refouler hors de la Galilée les Turcs et les Allemands. Le 26 septembre, après Nazareth, Tibériade tombait à son tour.

Hélas, parmi «les bons Pères» sur le point de regagner Nazareth, l'abbé Caron ne pouvait plus imaginer le P. Athanase Prun. Dans son exil égyptien, le malheureux avait, en 1915 et 1916, remâché sa détresse en rendant service aux carmélites et aux frères des Ecoles Chrétiennes. Vers le mois de juillet 1916, il avait publié sous le titre: *Le contre-coup de la guerre en Terre Sainte,* le récit détaillé des aventures de son oeuvre nazaréenne depuis le début du conflit.[115] Une maladie le minait sans doute, car, le 24 janvier 1917, il mourait, âgé de seulement cinquante-six ans, à Zizinia, chez les frères des Ecoles Chrétiennes qui l'hébergeaient. Henri Lavedan, dans *le Figaro* (21 février 1917), le P. Emile Riquier, dans *la Croix* (24 avril 1917), eurent bientôt rappelé son souvenir aux Français plongés dans la guerre. Le P. Riquier célébra son «rare bon sens pratique», ses «réelles qualités d'excellent administrateur», sa «bonté plus que paternelle pour les petits orphelins de Palestine qu'il avait adoptés» et son «dévouement inlassable pour tous les nécessiteux, si nombreux dans ce pays pauvre». Il remarqua que «son coeur était plus chargé de tendresse que sa bourse d'écus». Les salésiens d'Alexandrie lui avaient ménagé de belles funérailles, pour lesquelles leurs élèves avaient été mobilisés en uniforme. Ces collégiens avaient côtoyé les délégations des écoles de frères de la ville même, d'Ibrahimieh et de Bacos. Un groupe du *Battaglione Alpini,* des représentants de tous les Instituts religieux, le vice-consul de France et le vice-consul d'Italie jalonnaient aussi le défilé funèbre. «Rarement notre boulevard de Ramleh contempla un spectacle aussi imposant, aussi ordonné, aussi touchant», commenta un journal local en langue française.[116] Il arrive que le dévouement généreux et désintéressé soit salué par les contemporains.

Le premier salésien à pénétrer dans l'orphelinat de Nazareth libérée ne fut donc pas le directeur émérite qui avait succombé; ce ne fut pas non plus le directeur effectif, qui servait encore sa patrie sous l'uniforme militaire. Un autre salé-

[114] Journal de la basilique, 23 septembre 1918.

[115] Je déduis le mois de la publication — juillet 1916 — d'une lettre d'accompagnement de cette brochure, qui fut envoyée d'Alexandrie par le P. Prun à son confrère des Etats-Unis Raffaele Piperni, et qui fut datée d'Alexandrie, Maison des Carmélites de S. Stefano, 9 août 1916; APSMO, Nazareth.

[116] *La Bourse égyptienne*, 26 janvier 1917.

sien français, qui entre ici pour la première fois dans cette histoire, le soldat au 2ème Tirailleurs Antoine Martin y fut expédié dès le 22 septembre 1918, paraît-il,[117] et sur les instructions du Haut Commissariat Français en Palestine. Il y arriva le 10 octobre,[118] soit une quinzaine de jours après la libération de la ville. Antoine Martin était un Niçois de trente-cinq ans, plutôt candide, aux idées simples, habituellement étonné, enclin aux superlatifs et de tempérament aventureux, amateur de sensations neuves, de paysages colorés, de moeurs étranges, c'est-à-dire différentes des siennes. Après une première formation en France et en Italie, il avait passé sept ans dans la province salésienne Orientale, à Smyrne d'abord (1907-1912), à Bethléem ensuite (1912-1914); et il avait été ordonné prêtre en Italie le 27 septembre 1916. L'orphelinat dilapidé par les troupes turques ou allemandes, auxquelles des Nazaréens s'étaient associés sans vergogne, allait satisfaire son goût de l'insolite. Il visita les lieux, s'apitoya, entama au hasard quelques travaux de nettoyage, s'aperçut que les réparations indispensables coûteraient cher et qu'il n'avait pas d'argent. Il peignit alors en un tableau très noir l'école et l'église en construction dans des lettres à l'abbé Caron et au Haut Commissaire Français; et, armé d'un fusil, se mit à sillonner Nazareth pour récupérer les biens de la maison et la rendre un peu habitable.

Sa lettre à Versailles, dont la ponctuation et la syntaxe furent vraisemblablement corrigées par le destinataire, qui l'édita sur-le-champ, mérite d'être recopiée ici:

> «Nazareth, 15 Novembre 1918.
> Monsieur le Chanoine.
>
> Envoyé par le Haut Commissaire français de Jérusalem pour garder ce qui reste de l'ancien et florissant orphelinat de Nazareth, j'ai su, de mes Supérieurs, que vous teniez beaucoup à connaître ce qu'il en est de la majestueuse église de Jésus Adolescent. - C'est pour cela que, malgré de nombreuses occupations, je vous écris ces quelques détails. La partie supérieure de l'édifice, c'est-à-dire l'église proprement dite, a souffert horriblement soit de la part des soldats, soit de la pluie qui pendant quatre hivers consécutifs n'a cessé d'inonder les arcs et le plancher. - L'eau en certains endroits a même pénétré dans la crypte. Une grande partie des colonnes ont été brisées, par pur vandalisme, même jusqu'au haut des arcs. Les Turcs avaient placé, sur les arcs, de grandes toiles probablement pour se préserver des rayons du soleil. Ces toiles, ou plutôt ces torchons n'ayant jamais été enlevés, ces arcs ont été gravement endommagés par l'eau dont ces chiffons restaient imbibés. - Les croix des bénitiers gravées sur la pierre même ont été complètement effacées. - Quant à la crypte, on s'y voit en plein vandalisme. Statues, croix, tombeaux, bénitiers, autels, tout y est réduit en morceaux. Il ne reste plus que les murs qui reçoivent par certains endroits la pluie de la partie supérieure. Deux statues

[117] S'il faut en croire la *Cronistoria*, p. 52.

[118] D'après son *curriculum vitae* autographe, en APSL, sur sa fiche personnelle. Voir l'article F. DESRAMAUT, «Le Père Antoine Martin (1883-1976)», *Don-Bosco-France* (Lyon), 74, juillet 1976.

> seulement sont debout: l'une est celle de Marie Auxiliatrice, elle a été criblée de balles et complètement défigurée; l'autre, celle de Jésus Adolescent. Ce vandalisme impie, paraît-il, n'est pas l'oeuvre des Turcs, mais des Allemands! - Les fondations de l'église, qui reçoivent l'eau de la colline, ne pourraient longtemps résister. - Voilà pour l'église. J'ai essayé déjà de faire quelque chose, mais ce qui a été fait n'est rien ou presque rien. - Les deux premières semaines, mes efforts ont été paralysés par la présence dans l'établissement de nombreux soldats. Cette semaine, quelques travaux avaient été commencés avec une somme dérisoire. Aussi, tout est arrêté! Le vent et la pluie sont venus depuis trois et quatre jours et recommencent les dégâts. Pour parer au plus pressant, il faudrait au moins de trois à quatre mille francs, au plus tôt. L'établissement n'a plus rien. Les soldats et surtout la population se sont chargés de la spoliation complète. S'ils avaient pu, ils auraient emporté même les murs. La vigne de devant la maison a été complètement arrachée, les arbres presque entièrement coupés, et cette colline, si verdoyante avant la guerre, ressemble actuellement à un désert. - Voilà, cher Père, les quelques détails que j'ai cru devoir vous donner. J'espère que mes Supérieurs, qui savent l'intérêt que vous portez à l'orphelinat de Jésus Adolescent, vous tiendront au courant de ce qui s'y fera. - Votre tout dévoué, Martin Antoine, 2e Tirailleurs, Nazareth (Palestine)».[119]

De telles nouvelles pouvaient atterrer l'abbé Caron. De son église sur le point d'être couverte en août 1914, avec la plupart de ses colonnes «brisées», avec ses arcs «gravement endommagés» et que l'eau menaçait dans ses fondations, Antoine Martin semblait annoncer qu'elle deviendrait sous peu un morceau de pierres dans le désert de Nabi Saïn. Heureusement, quelques jours après, cinq ou six lignes beaucoup moins pessimistes, adressées de Jérusalem à son architecte, le rassurèrent jusqu'à un certain point. La basilique de Jésus Adolescent, qui avait été visitée vers le 15 novembre, n'avait, selon un observateur compétent en maçonnerie, «subi aucun grave dommage». «Les détériorations (n'étaient) pas visibles à première vue et (étaient) peu nombreuses».[120]

Au fait, à Nazareth, Antoine Martin ne pouvait beaucoup s'occuper de l'église. «...Bien que seul, absolument seul, sans un confrère, je tiens tête un petit peu à tout, avait-il expliqué le 20 octobre à un correspondant (le P. Louis Cartier, de Nice), je surveille les ouvriers la trique à la main, veillant à ce que l'on ne nous dépouille pas du peu qui nous reste. Avec une autorisation du gouverneur de la ville, je vais chez les particuliers reconnaître ce qui appartenait à l'établissement et, bon gré mal gré, je le fais transporter chez nous par des portefaix qu'il faut payer...».[121] Il chassait les habitants de l'enclos de l'école où ils se croyaient chez eux; puis, accompagné d'un soldat indigène, il perquisitionnait dans les

[119] Lettre d'A. Martin à M. Caron, éditée dans l'*Echo de Nazareth*, 1, janvier 1919, p. 24-26.

[120] L. Dressaire à Lucien Gauthier, Jérusalem, 22 novembre 1918; éd. *Echo de Nazareth*, 1, janvier 1919, p. 27. L'abbé Caron notait dans la revue qu'elle était «plus rassurante» que celle du P. Martin, recopiée dans la même livraison.

[121] Lettre partiellement éditée dans l'*Adoption* (Nice), 1918, p. 183-184.

maisons de Nazareth pour y reprendre les objets volés à l'orphelinat, jusques et y compris un piano, qui avait été «acheté à un consul allemand».[122] Une subvention du gouvernement français lui permettrait bientôt de faire remettre des serrures aux portes, des vitres aux fenêtres et de rendre habitable le bel orphelinat du P. Athanase.

Quand le P. Riquier y rentra (avril 1919), cinquante-deux mois après son expulsion du début de la guerre, les travaux de réfection avaient progressé. Parmi les désastres accumulés, une présence presque intacte le consola. Tandis que les plâtres des statues avaient été plus ou moins percés et émiettés par les soldats, le marbre du Jésus Adolescent de Bogino avait résisté aux coups: seules, ses deux mains avaient été brisées.

[122] D'après une lettre d'E. Riquier à M. Caron, Jérusalem, 25 avril 1919; éd. *Echo de Nazareth*, 4, octobre 1919, p. 121-122.

Chapitre V

LA PERIODE FASTE DE L'ORPHELINAT JESUS-ADOLESCENT (1919-1936)

La récouverture de l'orphelinat (octobre 1919)

Le 10 octobre 1919, une lettre du directeur Emile Riquier à M. Caron annonçait à Versailles que, dans la crypte «si pieuse» de la maison, le culte avait repris et que, le dimanche, cette petite église était «presque pleine» de fidèles.[1] En ce mois, l'école aussi ressuscitait avec déjà trente orphelins. Ses portes se rouvraient; les salles d'étude, le dortoir, le réfectoire, les classes et les longs corridors se réveillaient de leur torpeur; les voûtes de la crypte «retentissaient des louanges du Dieu de charité» modulées par les compatriotes de Jésus enfant.[2] Sur sa colline, après cinq années d'épreuves, Abouliatama avait enfin repris un air avenant:

> «Grâce aux avances faites par le Gouvernement Français pour les réparations les plus urgentes, notre orphelinat a vu sa toiture réparée, ses murs blanchis, ses portes et fenêtres en partie remplacées ou réparées, quelques meubles ont été achetés d'occasion. Le menuisier nous a fait quelques tables pour le réfectoire, quelques bancs pour les classes. Notre ingénieux préfet économe [3] a su mettre ensemble les pièces disparates des lits rapportés par le Père Martin...».[4]

Et cependant, le ciel de Galilée demeurait chargé.

Anglais, Juifs et Français en Palestine libérée

Les Turcs partis, les Arabes chantaient des cantiques français à Jésus adolescent. Arabes et Français allaient-ils, en Palestine libérée, revivre le douzième siècle et le temps des croisés? S'ils le crurent en 1919, ils se trompèrent. Deux autres puissances profilaient leur ombre sur le pays: la puissance juive sioniste et la puissance anglaise, celle-ci ouvrant le chemin à celle-là. La terre de Galilée était promise à d'autres appétits, à d'autres conflits, à d'autres guerres...

[1] E. Riquier à M. Caron, Nazareth, 10 octobre 1919; *Echo de Nazareth*, 5, janvier 1920, p. 148-149.

[2] Adaptation des propos d'E. Riquier à M. Caron, Nazareth, 8 décembre 1919; *Echo de Nazareth*, 6, avril 1920, p. 185-190.

[3] Le P. Charles Vercauteren.

[4] E. Riquier au recteur majeur P. Albera, Nazareth, 24 décembre 1919; ACS 38, Nazareth, Corrispondenza 1912-1940.

Expliquons-nous sommairement. Le sionisme politique qui, en 1914, était encore un rêve, avait subitement pris de la consistance par la déclaration Balfour du 2 novembre 1917.[5] Les mots, que la passion dénature souvent, doivent être ici interprétés avec soin. «Le sionisme est la foi dans l'existence d'un passé commun et d'un avenir commun pour le peuple juif».[6] Le «sionisme politique» fit sa première apparition sur la scène européenne à la fin du dix-neuvième siècle. Pour assurer au peuple juif une assiette «nationale» analogue à celle que le Risorgimento avait pu donner aux Italiens, le sionisme politique voulut lui restituer sa terre ancestrale, à savoir la Palestine. «Le but essentiel du sionisme était double: rendre aux Juifs le respect d'eux-mêmes et leur redonner une dignité aux yeux des non-Juifs; rebâtir un foyer national juif pour que les Juifs pussent "vivre en hommes libres sur leur propre sol, mourir paisiblement dans leurs propres maisons" (Herzl)».[7] Bien noter qu'à l'époque et pour longtemps, «l'idée d'une renaissance nationale chez les Juifs passa pour une pure chimère».[8] Mais l'émancipation des Juifs, née de la Révolution française de 1789, ayant déclenché une puissante réaction, les intellectuels d'Europe centrale, pour ouvrir le chemin à une émancipation totale que barraient des forces hostiles, avaient fini par opter pour cette solution. Toutefois, jusqu'au terme de la première guerre mondiale, le sionisme n'eut «ni argent, ni force militaire, ni même un grand pouvoir politique». Il ne pouvait compter que sur la persuasion morale. Un homme, Haïm Weizmann, obtint alors de l'Angleterre une déclaration en sa faveur, qui fut peut-être «le plus grand acte politique accompli par des hommes d'Etat au cours de la Première Guerre mondiale».[9] Une lettre d'importance incalculable écrite au nom du gouvernement britannique par Arthur James Balfour à lord Walter Rothschild et datée du 2 novembre 1917 affirma ceci: «...le gouvernement de Sa Majesté envisage favorablement l'établissement en Palestine d'un Foyer national pour le peuple juif, et il emploiera tous ses efforts pour faciliter la réalisation de cet objectif...».[10]

[5] Je m'appuie ici sur l'excellent ouvrage de l'historien informé Walter LAQUEUR, *Histoire du sionisme*, trad. fr. par M. Carrière, Paris, Calmann-Lévy, 1973, 696 p., en particulier sur sa conclusion intitulée: «Treize thèses sur le sionisme», p. 635-646. Voir aussi sur cette question du sionisme les mémoires de Golda Meïr et de Moshe Dayan; et les ouvrages de J.-P. Alem, E. Barnavi, David Ben Gourion, B. Blumenkranz et J. Klatzmann, G. Fohrer, C. Franck et M. Herszlikowicz, I. Friedman, J. Glubb-Pacha, L. Goglia, S. Katz, P. Loffler, N. Lucas, H. M. Sachar, N. Weinstock, signalés dans notre bibliographie.

[6] W. LAQUEUR, *op. cit.*, p. 635.

[7] W. LAQUEUR, *op. cit.*, p. 645.

[8] W. LAQUEUR, *op. cit.*, p. 635.

[9] Charles Webster, d'après W. LAQUEUR, *op. cit.*, p. 640.

[10] Photocopie de l'original anglais dans l'*Encyclopaedia Judaica*, éd. angl., s. v. *Balfour Declaration*; traduction française, par exemple dans D. BEN GOURION, *Destins d'Israël*, Paris, 1967, p. 293. Sur les circonstances de la déclaration, voir J.-P. ALEM, *La déclaration Balfour, 1917*. Aux sources de l'Etat d'Israël, coll. La mémoire du siècle, 20, Paris, 1982.

La formule centrale de la déclaration: «établissement d'un foyer national pour le peuple juif», était suffisamment vague pour n'inquiéter personne, si ce n'est les Arabes, qui furent aussitôt en alerte, mais qui n'avaient pas été consultés. Dans la Palestine de 1917-1918, il n'y avait pas encore plus de soixante mille Juifs, sur un total de quelque six cent mille habitants. Y «établir un foyer national juif» ne supposait pas nécessairement la création d'un Etat qui serait juif. Théodore Herzl avait bien proclamé «qu'un Etat juif était une nécessité mondiale. Mais par la suite, ses successeurs et lui n'en parlèrent plus que rarement, en partie pour des raisons tactiques, mais surtout parce qu'ils n'avaient pas une idée claire de la façon dont un Etat verrait le jour».[11] Après la déclaration Balfour, un scénario dut être imaginé. Il fut réclamé aux chefs sionistes. «Quand une délégation sioniste se présenta le 27 février 1919 devant le Conseil suprême allié, Lansing, le secrétaire d'Etat américain, demanda à Weizmann ce que signifiait exactement l'expression «foyer national juif». Weizmann répondit que, pour le moment, les Juifs ne voulaient pas un gouvernement autonome, mais qu'il comptait que soixante-dix à quatre-vingt mille Juifs émigreraient en Palestine chaque année. Peu à peu naîtrait une nation qui serait aussi juive que la nation française était française et la nation britannique, britannique. Plus tard, quand les Juifs seraient la grande majorité, ils instaureraient un gouvernement qui correspondrait à l'état de développement du pays et à leur idéal...».[12]

Le système mandataire devait favoriser cette évolution, espérée pacifique. La Conférence de la paix, ouverte à Paris en janvier 1919, approuva la création d'une Société des Nations sous l'autorité de laquelle un système de mandats serait institué (pacte voté à l'unanimité le 25 avril 1919, article 22). Les grandes puissances victorieuses agiraient en mandataires des Etats nouveaux qui naissaient alors en Europe et au Proche-Orient. Elles s'étaient partagé les zones d'influence. Londres fit bientôt savoir que l'Angleterre voulait la Palestine et la Mésopotamie.[13] Cette intrusion anglaise en Palestine, très compréhensible après l'expédition Allenby, se heurta sur-le-champ aux réticences très nettes des Français, accoutumés à régenter le Levant. L'accord tarda. La rivalité franco-anglaise empêchait aussi la signature de la paix avec la Turquie.[14] Finalement, à la conférence de San Remo (19-26 avril 1920), une formule de compromis fut trouvée, qui, tout en donnant satisfaction sur le fond au point de vue anglais sur la Palestine, permettait aux Français de battre en retraite sans perdre la face. C'est ainsi que le Grande-Bretagne devint puissance mandataire en Palestine.[15] La Société des Nations ratifia, le

[11] W. LAQUEUR, *op. cit.*, p. 641.
[12] W. LAQUEUR, *op. cit.*, p. 490-491.
[13] Voir W. LAQUEUR, *op. cit.*, p. 490.
[14] Voir W. LAQUEUR, *op. cit.*, p. 491-492.
[15] W. LAQUEUR, *op. cit.*, p. 492. Précisions sur les dates et les textes d'après B. COLLIN, *Les Lieux Saints*, Paris, 1948, p. 130-131.

24 juillet 1922, la décision d'attribuer à la Grande-Bretagne le mandat sur la Palestine. Et, le 11 septembre suivant, à Jérusalem, sur le Mont des Oliviers, ce mandat fut officiellement proclamé. Sir Herbert Samuel fut alors déclaré administrateur du pays.[16]

La charte du mandat incombait au gouvernement mandataire. Elle devait dire quelles tâches les Anglais prétendaient assumer dans le pays et, par conséquent, comment ils allaient donner suite à la déclaration Balfour. L'article 4 fut consacré à cette description. Dans sa rédaction définitive, il dit:

> «Un organisme juif convenable sera officiellement reconnu et aura le droit de donner des avis à l'administration de la Palestine et de coopérer avec elle dans toutes les questions économiques, sociales et autres, susceptibles d'affecter l'établissement du foyer national juif et les intérêts de la population juive en Palestine, et, toujours sous réserve du contrôle de l'administration, d'aider et de participer au développement du pays».[17]

La nature de la mission de la Grande-Bretagne dans l'affaire du «foyer national juif» commençait donc d'être définie. Toutefois, la charte ne précisait pas ce que serait ce «foyer» et ne prévoyait aucune garantie particulière pour les droits politiques des autres, essentiellement les Arabes, mot qui n'apparaissait même pas dans le document.[18]

La mission française du cardinal Dubois à Nazareth (janvier 1920)

A Nazareth, ces événements étaient suivis avec inquiétude, non seulement par l'ensemble des Arabes, mais surtout par la colonie française et les Arabes catholiques, ses protégés traditionnels. Les Juifs étaient des Juifs, dont ceux-ci pensaient, comme nous le verrons bientôt, tout le mal possible. Et les Anglais n'étaient-ils pas aussi des protestants, c'est-à-dire des ennemis de leur foi? On tombait de Charybde en Scylla et le bon recours ne pouvait être que la France, qui n'était ni juive ni protestante. L'Angleterre, avisée et pratique, servait — disait-on — le protestantisme, même lorsqu'elle avait l'astuce de se faire représenter en Orient (début de 1919) par l'affable cardinal Bourne, archevêque de Westminster.[19]

[16] D'après la revue *Jérusalem*, 123, janvier 1925, p. 266.

[17] W. LAQUEUR, *op. cit.*, p. 492.

[18] Observations de W. LAQUEUR, *ibidem.*

[19] La finale de cette note d'un évêque français en 1922 donnera le ton: «Le *Times* a rendu à Son Eminence ce bel hommage: «La Grande-Bretagne n'était jusqu'ici dans ces contrées qu'une abstraction; maintenant, grâce aux paroles et aux actes du cardinal Bourne, elle est devenue une réalité saisissante, et les effets de ce voyage contribueront, pour bien des jours, au prestige de l'empire britannique» (15 mars 1919). Mais puisse le cardinal Bourne n'avoir pas, comme le craint un bon juge, favorisé plutôt, malgré

La leçon porta. La République se tourna vers les gens d'Eglise. Une mission officielle française, très ecclésiastique elle aussi, composée du cardinal archevêque de Rouen, Mgr Louis Dubois; de Mgr Gabriel de Llobet, évêque de Gap; de Mgr Georges Grente, évêque du Mans; de M. Lobry, supérieur provincial des lazaristes de Constantinople; du P. Berré, dominicain de Mossoul; du chanoine Delabar, vicaire général de Rouen, et du chanoine Marquet, secrétaire de l'évêque du Mans, partit à son tour vers le Levant au mois de décembre qui suivit.[20] Elle devait séjourner en Palestine et passer en Egypte, en Syrie, au Liban, en Cilicie, en Grèce, à Constantinople...

Le 15 janvier 1920, elle arrivait à Nazareth sous un arc de triomphe et parmi les acclamations des femmes. A l'église de l'Annonciation, des inscriptions latines et françaises lui souhaitaient la bienvenue; et la foule défilait, en tenue «villageoise» et «de propreté rudimentaire», pour baiser la main du cardinal. «Loqueteux et bambins sordides (n'avaient) pas, cependant, le moins indulgent accueil». Dans la cour du divan voisin, une cinquantaine d'hommes avaient organisé entre eux une danse: «une sorte de ronde enfantine, lente et saccadée, qu'un chef de choeur entraînait, sur un rythme monotone, en chantant de brèves louanges, à la manière de nos litanies». Ces dignes messieurs en soutanes noires, violettes ou rouges, visitèrent alors consciencieusement dans la cité même: l'école paroissiale des soeurs de Saint-Joseph, les pauvres Clarisses et les soeurs de Saint-Vincent-de-Paul, qui, ainsi, «eurent la joie d'un conseil et d'une bénédiction cardinalices»... A cet endroit, lisons directement Mgr Grente, l'évêque de l'expédition qui se plut à écrire une page précise et intéressante sur l'oeuvre que nous connaissons, le chemin qui y menait alors, le paysage que l'on y découvrait, son directeur Emile Riquier, les sentiments francophiles de ses orphelins et l'émotion que l'on y entretenait sur les désastres de la guerre:

> «Puis nous montâmes péniblement, à pied, car nos "attelages, suant, soufflant", s'étaient vite "rendus", jusqu'à l'esplanade où les Salésiens ont construit un superbe orphelinat. Des crevasses, dues aux pluies des jours passés, aggravaient l'escarpement du chemin; mais les exclamations admiratives des premiers parvenus indiquaient là-haut la récompense de notre oppression. Dans ce pays des paraboles, la comparaison facile avec le sentier du ciel "étroit et ardu", s'imposait. Au terme, quel dédommagement! Un des plus beaux panoramas offrait l'ampleur de ses lointains, la succession variée de ses plans, l'harmonie de ses contours, la douceur exquise de ses teintes (...) Une buée lumineuse anime la poussière d'illustres souvenirs; chaque site possède un nom, dont la célébrité universelle accroît le charme ou la grandeur. L'Hermon neigeux, exalté par le Psalmiste parce que sa rosée descend sur les collines de Sion; le Thabor, gracieusement arrondi et isolé sur la plaine, dans le nimbe que la tradition lui accorde; les monts tra-

lui et à son insu, le protestantisme que le catholicisme en Orient!» (G. GRENTE, *Une mission dans le Levant*, Paris, Beauchesne, 1922, p. 2, note).

[20] Le récit très circonstancié de ce voyage a fait l'objet du livre de G. Grente, cité à la note précédente.

> giques de Gelboë, où Saül et ses trois fils périrent «avec la splendeur d'Israël» (...); Naïm, que Jésus a immortalisée, en y ressuscitant le fils unique d'une veuve; Cana, la terre de ses premiers miracles; puis, la route des Croisés de 1099; le passage de saint Louis et de Joinville en 1252; le quartier général de Junot en 1799 et la présence de Bonaparte... autant de gloires, qui, du passé, prennent soudain leur essor, quand nous interrogeons les détails du point de vue. - L'accueil des Salésiens ne met aucune ombre à notre enchantement. Après que le Supérieur, Français mobilisé durant la guerre, a présenté son oeuvre, un élève montrant notre drapeau, s'écrie:
>
> "Lorsque les Français occuperont la Palestine, et ils feraient bien de se dépêcher, nous le hisserons sur la maison... Nous aimons votre pays et la Belgique, car ce sont les aumônes recueillies par le P. Athanase Prun en ces deux nations qui lui ont permis de construire cet orphelinat. Il est mort, hélas! en exil à Alexandrie en 1917; mais Dieu lui a épargné de voir tous les vols qu'ont commis les Turcs et les Boches! Ah! nous pouvons bien croire que ceux-ci ont coupé les mains des petits Belges et des petits Français, puisqu'ils ont eu la sauvagerie de scier les mains de notre belle statue, en marbre, de Jésus adolescent, et de briser les autres statues de notre crypte".
>
> Nous voyons, en effet, ces horreurs. Le pillage ne suffisait pas à des gens qui se prétendent cultivés et délicats: ils ont mutilé les statues, éventré les tableaux, percé le coeur d'une statue du divin Maître, et profané les tombes de pauvres religieux. Rien ne leur est donc sacré, ni la religion, ni la mort».[21]

Quand la délégation fut redescendue en ville et que la nuit tomba, un «pittoresque cortège aux flambeaux», formé «d'hommes, jeunes gens, enfants, portant, le long des ruelles grimpantes, de modernes lanternes en papier multicolore, ou les torches fumeuses des vieux âges», l'accompagna pour l'éclairer. Les Grecs catholiques la reçurent à l'église et au presbytère. C'est là que le curé lui raconta une «piquante histoire», qui nous fait entrer un peu plus avant dans la mentalité des Nazaréens catholiques d'alors, celle que le patriotisme vindicatif du P. Riquier façonnait de son côté sur les hauteurs de Nabi Saïn:

> «Il y a quelques années, une dame allemande vint propager en Palestine l'influence de sa nation. Avec la franchise que m'ont donnée les Français, chez lesquels j'ai fait mes études, je lui dis: "Madame, vous perdez votre temps. Les catholiques d'Orient ont toujours aimé et n'aimeront jamais que la France, leur bienfaitrice. Dans la grammaire française que nous apprenons, nous autres catholiques, nous ne conjuguons pas le verbe aimer tout seul, mais nous l'accompagnons toujours de ces mots: *la France,* si chers à nos coeurs! Oui, dans notre dictionnaire, le mot catholique a une double signification: la première, fils de la sainte Eglise; la seconde, ami dévoué de la France"».[22]

Hélas! monsieur le curé; hélas! cher P. Riquier, qui, le 14 juillet suivant, feriez hisser le drapeau français sur votre orphelinat, tandis que les trois cloches sonnaient à toute volée et que vos orphelins poussaient autour de vous un triple

[21] G. GRENTE, *op. cit.*, p. 117-118.
[22] G. GRENTE, *op. cit.*, p. 120.

«Vive la France»..., la Palestine ne revint pas à votre pays.[23] En 1923, un petit manuel français de géographie, qui fut en usage à Jésus-Adolescent, publia sans commentaires:

> «Qu'a-t-il été statué pour la Palestine? - La Palestine est également (comme la Syrie) un pays à mandat, mais avec cette particularité que le mandataire doit veiller à l'établissement d'un foyer national pour le peuple juif. Le mandataire pour la Palestine est l'Angleterre».[24]

Le moins que l'on puisse dire est que le coeur nazaréen ne battait pas encore à l'unisson de ces deux autres peuples. Les Nazaréens ne conjuguaient pas le verbe: aimer, en ajoutant: les Anglais. Et ils auraient probablement cru renier leur foi s'ils y avaient ajouté: les Juifs, qui, selon le titre d'une revue locale dont nous allons devoir hélas! dénoncer le virulent antisémitisme, étaient alors l'âme du «complot le plus formidable que notre monde ait jamais vu» contre la civilisation chrétienne.[25]

La situation particulière de l'oeuvre dans le monde salésien

Au vrai, en ces années, le P. Riquier s'intéressait surtout à ses relations avec ses confrères italiens de Palestine. En 1920, l'inspecteur Luigi Sutera partit en Amérique du Sud et fut remplacé à Bethléem par un petit homme vif argent, bon, malicieux et familier des situations difficiles du Proche-Orient. Salvatore Puddu avait quarante-six ans.[26] Sous son régime, sinon avec son accord, le P. Riquier put, d'une certaine manière, faire passer l'orphelinat de Jésus Adolescent de la juridiction italienne (de fait) de Bethléem à la juridiction française de Marseille.

L'idée, déjà ancienne, avait été émise par des hommes très différents. Le 15 septembre 1912, le P. Prun, après un entretien avec un consul général français (de Beyrouth, je crois), avait écrit au recteur majeur Paolo Albera:

> «...Pourquoi, me dit-il (le consul), ne faites-vous pas dépendre votre maison de Na-

[23] La manifestation du 14 juillet 1920, d'après la lettre d'E. Riquier à M. Caron, Nazareth, 7 août 1920; *Echo de Nazareth*, 8, octobre 1920, p. 255-256. On y lit aussi: «Dans la ville encore endormie, beaucoup de fenêtres s'ouvrirent et les gens se demandaient avec étonnement: Qu'est-ce qu'il y a chez Abouliatama? Oh! le drapeau français du P. Athanase! La Palestine est donc aux Français! Tant mieux! ...»

[24] G. Levenq, *La Syrie. Géographie élémentaire à l'usage des écoles*, Beyrouth, 1923, p. 15. Un exemplaire de ce manuel dans le grenier de l'école de Nazareth en 1982.

[25] *Echo de Nazareth*, 8, octobre 1920, p. 249-252.

[26] Né à Oristano, Sardaigne, le 21 août 1874; profès salésien en 1891; arrivé en Palestine en 1892; ordonné prêtre à Alexandrie d'Egypte en 1898; directeur à Alexandrie (1906-1910), à Mossoul en Iraq (1910-1911) et à Constantinople (1912-1919).

> zareth de votre province française? Vous pourriez ainsi obtenir bien des avantages, parmi lesquels celui d'avoir un noviciat en France pour vos maisons d'Orient...». Et le consul avait donné les Frères des Ecoles Chrétiennes en exemples aux salésiens.[27]

Puis, dans le rapport (15 janvier 1920) peu amène que le P. Sutera composa sur Nazareth avant de quitter la Palestine, le même supérieur général put lire que cette maison était d'abord française et seulement ensuite salésienne; qu'il faudrait en changer le directeur (E. Riquier); mais aussi qu'il serait sage de l'incorporer à une province soit de France, soit de Belgique.[28] Quand, en juin 1921, le P. Riquier entreprit d'exposer la même idée au P. Albera, d'autres lui avaient donc préparé le terrain.

Son raisonnement était très «apostolique». Il jugeait que, faute de personnel adéquat, Nazareth ne pouvait pas se développer et, par là, répondre au défi des écoles juives et protestantes en assurant un «enseignement secondaire à une catégorie d'enfants bien doués en vue de les rendre aptes à devenir des employés, des maîtres d'école de villages». Il croyait aussi que la France salésienne, si elle était sollicitée, lui fournirait un tel personnel, mais que celui-ci ne viendrait pas volontiers en Palestine, s'il lui fallait changer de province religieuse et ainsi risquer d'être ensuite déplacé à Smyrne en Turquie ou à Alexandrie en Egypte. Le bon remède était, à son avis, de rattacher Nazareth à la province administrée par le P. Léon Beissière, celle qui avait alors son siège à Marseille. Les salésiens de Nazareth relèveraient directement de la France.[29]

Don Albera tendait certainement à donner satisfaction au P. Riquier, car la décision prise ensuite lui fut toujours imputée dans la correspondance conservée. Mais il mourut (29 octobre 1921) sur les entrefaites et il fallut encore attendre six mois pour qu'un chapitre général lui donnât un successeur (le P. Filippo Rinaldi, élu le 24 avril 1922). Le document décisif du conseil supérieur salésien ne fut signé par le secrétaire général Calogero Gusmano que le 1er août 1922. Intitulé: «Dispositions particulières relatives à la Maison de Nazareth», il disait:

> «1° Il appartient à l'Inspecteur de France de fournir et de refournir le personnel nécessaire à la Maison de Nazareth. - 2° Le Chapitre Supérieur délègue à l'Inspecteur de Palestine tous les autres offices propres à l'Inspecteur, ainsi que la faculté de transférer provisoirement des confrères dans une autre Maison de l'Inspection Orientale, en cas de nécessité urgente. - 3° Les surplus éventuels de caisse de la gestion annuelle resteront à la disposition de l'Inspecteur de France, à titre de contribution à la formation et à l'en-

[27] A. Prun au recteur majeur P. Albera, Nazareth, 15 septembre 1912; ACS 39, Nazareth, Corrispondenza 1912-1940.

[28] Rapport original, 2 p.; ACS 38, Nazareth, Statistiche.

[29] Rapport du directeur E. Riquier intitulé: «Proposition au Très Rév. Père Don Albéra et aux membres du Chapitre Supérieur de Turin», Nazareth, 24 juin 1921; ACS 38, Nazareth, Corrispondenza 1912-1940. Le siège provincial de France fut transféré à Lyon fin 1921.

tretien du personnel. - 4° Les deux Inspecteurs échangeront entre eux les informations opportunes sur les confrères attachés à la Maison de Nazareth; ils tâcheront d'éviter même de paraître avoir des jugements discordants sur les choses et sur les personnes de cette maison et, dans les cas douteux, ils s'en remettront absolument à la parole du Supérieur».[30]

Le conseil supérieur des salésiens n'avait donc pas purement et simplement transféré la maison de Nazareth de la province Orientale à la province française, comme le P. Riquier l'avait souhaité. Il avait préféré un système bicéphale: l'inspecteur de Palestine demeurait inspecteur principal, l'inspecteur de France fournissait le personnel. De ce fait, après avoir eu deux directeurs entre 1904 et 1917, la maison de Nazareth eut, à partir d'août 1922, deux inspecteurs provinciaux. Dans l'un et l'autre cas, le véritable chef religieux de la communauté — le directeur effectif ou l'inspecteur de Bethléem — ne fut pas celui qu'elle regarda comme son supérieur, dans un cas le P. Prun, dans l'autre le provincial français. L'équivoque sera très sensible sous le successeur du P. Riquier, qui ne semble pas avoir jamais perçu les nuances du décret du 1er août 1922.[31] La formule présentait d'autres inconvénients. L'inspecteur de la province Orientale devait-il, lui aussi, fournir du personnel à Nazareth? Devait-il aider financièrement cette maison? Que faire si la France ne parvenait pas à remplir parfaitement ses obligations? Entre 1922 et 1947, Nazareth allait être peu ou prou un foyer permanent de problèmes pour la province Orientale.

Quoi qu'il en soit, le P. Riquier avait atteint son but. Dès la fin de septembre 1922, un renfort important lui arriva de France; [32] et, le 15 octobre suivant, il put annoncer à M. Caron: «Nous avons 82 enfants... J'ai ouvert deux ateliers: menuiserie et couture...».[33] Comparée à celle du rapport Pernot dix ans auparavant, la population de son orphelinat avait doublé.

[30] «Particolari disposizioni relative alla Casa di Nazareth», Torino, 1 Agosto 1922; APSMO, Nazareth, à la date.

[31] En tout cas, Théodore Herrmann, coadjuteur qui occupa une place importante à Nazareth entre 1924 et 1936, m'assurait (en 1982) avoir été alors persuadé que son véritable inspecteur était celui de France. Lire aussi cette lettre d'E. Heugebaert à l'inspecteur de Bethléem Carlo Gatti: «... Je viens de recevoir une mauvaise nouvelle. M. Gimbert [provincial de Lyon] m'écrit qu'ayant fait demander à Turin des instructions au sujet de sa visite à Nazareth, Don Candela [Antoine Candéla, conseiller général salésien de nationalité française] lui aurait écrit que Don Rinaldi [recteur majeur] trouvait ce voyage «trop rapproché de son entrée en charge». - Voilà trois ans que successivement on m'annonce la visite de notre inspecteur pour trouver ensuite un prétexte pour qu'elle n'ait pas lieu. Don Ricaldone m'avait pourtant bien promis qu'il viendrait cette année. - Mes Confrères et moi sommes profondément affligés de cette manière de faire qui nuit considérablement à la bonne marche de notre maison. J'en suis personnellement très ennuyé et peu disposé à continuer dans ces conditions à accepter des responsabilités pour l'avenir ...» (E. Heugebaert à C. Gatti, Nazareth, 24 février 1926; APSMO, Nazareth, à la date).

[32] Voir la lettre d'E. Heugebaert, Beyrouth, c. 28 septembre 1922, éd. *Bulletin salésien*, novembre-décembre 1922, p. 171-172, qui relate le voyage. Allusion dans cette lettre aux massacres de Smyrne.

[33] E. Riquier à M. Caron, Nazareth, 15 octobre 1922; *Echo de Nazareth*, 17, janvier 1923, p. 541.

L'achèvement de l'église

Simultanément, il assistait aux derniers travaux de construction et à l'aménagement de l'église Jésus-Adolescent, si chère à l'abbé Caron.

Pendant la guerre précédente, l'entrepreneur Boutros Tannous avait perdu tout son matériel.

> «Les tyrans m'ont tout pris, écrivit-il en 1919 à M. Caron, prétendant que tout le matériel: bois, instruments de construction, chaux, ciment, pierre, etc., qui se trouvaient dans la Basilique, était le bien d'un Français, et que, en conséquence, ils avaient le droit de s'en emparer... Mon malheur est grand! J'ai tout perdu. - Ils ne se sont même pas contenté de ce qui se trouvait dans la Basilique, ils ont envoyé cinquante soldats [34] prendre les chariots, les chameaux, les mulets, prétendant que tout appartenait à l'Orphelinat, qui était une institution française. - Malgré la terreur qui régnait dans le pays, je n'ai cessé de protester, jusqu'au jour où ils me chassèrent de la Basilique sous menace de la détruire de fond en comble...».[35]

Les travaux, interrompus pendant cinq ans, ne reprirent qu'au début de 1920. Au préalable, il avait fallu se réapprovisionner en matériaux. En octobre 1919, M. Caron apprenait que la charpente métallique et les tuiles destinées à sa basilique avaient été retirées de quai au port de Caïffa et transportées jusqu'à Nazareth.[36] «Les carrières sont ouvertes, des tailleurs de pierres, avec quelques ouvriers, travaillent déjà à préparer la besogne aux maçons...», mandait Boutros Tannous à Versailles quelques mois après (23 avril 1920).[37] Mais l'avenir n'est qu'à Dieu. Il était écrit que le pauvre Tannous ne verrait jamais son oeuvre terminée. Au mois de novembre de la même année, il mourut à l'hôpital de Caïffa; et ses six fils n'eurent que la consolation de l'inhumer dans la crypte, où il repose encore.[38]

Toutefois, un contremaître avisé de son entreprise, appelé Dahdouh, put le remplacer. Et, dès que la saison des pluies de 1921 tira vers sa fin, les travaux allèrent grand train. A cette époque, pour couvrir la basilique, les ouvriers peinaient à quinze, dix-huit et même vingt-cinq mètres du sol, si nous en croyons le P. Riquier, du reste peu porté à l'exagération. Ses descriptions nous font revivre les procédés rudimentaires des maçons des églises médiévales sans grues ni treuils ni brouettes... Eux aussi transportaient les pierres à dos d'homme ou sur des «bayarts», sorte de petits tombereaux à deux roues (Littré).

[34] Apparemment dans les dépôts de Boutros Tannous.

[35] Boutros Tannous à M. Caron, Nazareth, 17 mars 1919; *Echo de Nazareth*, 3, juillet 1919, p. 92-93. Voir aussi la lettre de novembre 1919 du même dans l'*Echo de Nazareth*, 5, janvier 1920, p. 150.

[36] E. Riquier à M. Caron, Nazareth, 10 octobre 1919; *Echo de Nazareth*, 5, janvier 1920, p. 148-149.

[37] Lettre éditée dans l'*Echo de Nazareth*, 7, juillet 1920, p. 214.

[38] E. Riquier à M. Caron, Nazareth, 25 novembre 1920; *Echo de Nazareth*, 10, avril 1921, p. 317.

«...Je commence à me faire à ces ponts branlants jetés à vingt-cinq mètres au-dessus de la place de l'église. Mais je ne puis rester longtemps à côté de ces ouvriers qui, sans aucune protection contre ce vide de vingt-cinq mètres, marchent, travaillent, posent les lourdes pierres avec une tranquillité étonnante, se riant de mes craintes et me recommandant seulement de prier Dieu pour qu'aucun accident ne leur arrive. La pose de ces énormes pierres se fait sans machine, sans grue. Les ouvriers les portent sur leur dos ou sur des bayarts. Tout se fait à force de bras. Je n'ai pas encore réussi à leur faire installer le treuil. Ils prétendent même qu'ils font plus vite avec leurs bras! Le travail marche bien, c'est le principal. - Nous finissons dans quelques jours les arcs centraux du choeur. Encore ici, quelle témérité dans ces ouvriers! Il y en a qui marchent sur de fines planches sans souci des dix-huit mètres de vide. Hier, par un vent épouvantable, ils ont placé la clef de voûte. Je voyais les formes en bois qui soutenaient ce bloc remuer sous les secousses du vent. Cinq ouvriers étaient au sommet, leurs vastes pantalons gonflés par le vent comme des ballons. Ils assujettissaient l'énorme couronne, consultaient le niveau, rectifiaient la pose. A quelques mètres de là le fils de mon menuisier, accroché je ne sais comment, enfonçait force clous dans l'échafaudage, consolidait une planche, plaçait un madrier de soutien, etc. Mais vous êtes fou, criai-je à M. Dadouh,[39] qui commandait toute la manoeuvre, le vent va vous emporter vous et vos hommes. Je ne veux pas qu'on travaille par un temps pareil. - Térafèch,[40] Abouna. N'ayez pas peur, Père, Dieu nous garde. Si nous devions faire attention à ce vent, on ne travaillerait jamais. Laissez-moi faire. Alors, je m'en vais, car je crains trop d'être témoin de quelque accident. Eh bien, ils l'ont placée leur clef de voûte, malgré le vent, malgré le frêle échafaudage, et aujourd'hui ils travaillent avec ardeur aux arceaux qui vont venir se souder à ce bloc. - Pourquoi ces imprudences, me direz-vous? Parce que Dadouh veut faire vite et que nous n'avons pas assez de bois pour établir de meilleurs échafaudages...».[41]

Deux mois plus tard, le 18 septembre 1921, à midi, la croix de pierre fut placée au sommet du fronton. L'allégresse des ouvriers éclata. Ils arborèrent le drapeau tricolore, puis acclamèrent l'une et l'autre, c'est-à-dire la croix et le drapeau, aux cris de «Vive Dieu! Vive la France!», raconta le P. Riquier. Signe de l'enthousiasme général, le drapeau demeura hissé pendant trois jours; et, le dimanche qui suivit, les Nazaréens montèrent si nombreux vers Abouliatama qu'il fallut organiser un service d'ordre pour les canaliser.[42]

Pour les longues fenêtres encastrées dans les murailles, l'abbé Caron avait demandé à l'entreprise d'Henri Ripeau, de Versailles, des vitraux sobres et d'allure médiévale.

«Ces verrières seront de simples mosaïques, mais des mosaïques imitant celles de la Sainte-Chapelle, annonça en 1920 l'*Echo de Nazareth* dans un bref article anonyme certainement rédigé par le chanoine Caron. La Basilique de Jésus Adolescent étant de style

[39] Pour: Dahdouh.

[40] Pour: *Tkhafech*, qui se traduit: «N'ayez pas peur».

[41] E. Riquier à M. Caron, Nazareth, 16 juillet 1921; *Echo de Nazareth*, 12, octobre 1921, p. 381-383.

[42] Bonne description de ces événements dans la lettre d'E. Riquier à M. Caron, publiée dans l'*Echo de Nazareth*, 13, janvier 1922, p. 413-416.

> ogival, époque de saint Louis, on ne saurait faire mieux. Un seul motif figurera dans chacune d'elles: un bouclier de Croisé, surmonté de la couronne royale. Chaque bouclier, de différente couleur, portera, en son milieu, une croix, un lys, une épée, ou tout autre emblème de l'époque des Croisades. - Ainsi, dans ces verrières, tout parlera de la France».[43]

Les verrières ne furent pas composées sur-le-champ ni selon ces seules indications. Après réflexion, on préféra y dessiner les blasons mêmes des Croisés d'autrefois. La formule conviendrait aux familles donatrices, qui pouvaient être multiples, puisqu'il y aurait une cinquantaine de blasons dans les fenêtres de la basilique. Quant aux «grandes verrières, qui orneront le portail», elles «seront d'un genre différent», écrivit le chanoine Caron. «Cependant l'idée en restera la même. Sur leur fond d'azur on verra monter des grands lys, dont les blancs calices seront striés de rouge, ainsi qu'on en voit en Palestine».[44]

Au printemps de 1923, les vitraux étaient posés et répandaient dans le vaisseau une lumière paisible et joyeuse qui ravissait les Nazaréens.

> «...Nous avons placé les vitraux bleus au sommet du dôme de Jésus Adolescent, écrivait alors le P. Riquier à M. Caron. L'effet en est très beau. Ils répandent dans la petite coupole une douce lumière azurée, surtout le matin, quand le soleil se lève. Comme ce sera bien pour le moment de nos exercices de piété! Nous avons également placé les grandes verrières de la nef. C'est sobre, mais bien joli. Il se dégage de tout l'ensemble une lumière mystérieuse qui saisit tout l'être et l'incline au recueillement, à la prière...».[45]

Avec la statue de Jésus adolescent, disposée sous un dôme particulier au fond de l'abside, celles de la Vierge Marie, de saint Joseph et de l'archange Gabriel contribuaient à meubler l'édifice.[46]

En cette année, qui fut celle du sommet de sa vie, l'ancien supérieur de Versailles voyait, à soixante-dix-huit ans, se réaliser enfin son rêve sur Nazareth. Là-haut, sur la colline, qui avait regardé Jésus grandir, une église s'élevait pour le magnifier; et elle paraissait devoir être un peu digne de lui. Il avait engouffré là toutes ses ressources personnelles unies à celles de madame Foäche. Car, depuis 1914, le coût de la main d'oeuvre palestinienne avait quintuplé et la monnaie française s'était dépréciée de presque la moitié de sa valeur. Dans sa retraite versaillaise, il éprouvait cependant quelques pincements de coeur. Jamais encore il n'avait vu ce grand édifice de cinquante mètres de long, de quinze mètres de lar-

[43] «Les verrières de la Basilique», *Echo de Nazareth*, 8, octobre 1920, p. 240.

[44] Abbé de MARGICOURT, «Les verrières de la Basilique», *Echo de Nazareth*, 17, janvier 1923, p. 531-533.

[45] E. Riquier à M. Caron, Nazareth, 8 mai 1923; *Echo de Nazareth*, 19, juillet 1923, p. 606.

[46] M. CARON, «Les quatre statues de Nazareth», *Echo de Nazareth*, 15, juillet 1922, p. 454-456.

ge et de dix-huit mètres de haut.[47] Il n'avait jamais vu sa crypte en usage depuis 1910, ses gros murs et ses piliers dressés depuis 1914, ses arcs gothiques qui se rejoignaient au sommet pour prier le Dieu de la Terre Sainte, ses vitraux bleutés expédiés de France... L'attente embellit souvent de médiocres réalités. Les Orientaux, qui avaient célébré celles de l'église de Nazareth, étaient enclins à l'hyperbole. Le monument achevé n'allait-il pas le décevoir?

L'abbé Caron arriva à Nazareth dans la soirée du 1er septembre 1923, «brisé de fatigue» par un voyage difficile et «dans la nuit obscure». Mais alors...

> «Aussitôt que descendus de l'auto, nous voulons être conduits à la Basilique. J'avoue que le coeur me bat bien fort. Cette Basilique, commencée il y a dix-sept ans, construite au prix de tant de sacrifices, je ne l'ai jamais vue qu'*en rêves*! Si j'allais être déçu? J'en franchis donc le seuil, par avance remettant tout entre les mains de Dieu. - L'édifice n'est éclairé que par une simple lampe, que porte un petit orphelin. Mais à la vue de cette vaste nef, de cette forêt de piliers, des voûtes d'une hauteur prodigieuse, mes craintes se changent en admiration. Tous mes rêves étaient dépassés...».[48]

Jusqu'à ses derniers jours, il ne se lassera plus de dire et de chanter son enthousiasme:

> «Quelle éblouissante vision! Au sommet du sanctuaire, sous un dôme de lumière, apparaît Jésus Adolescent, dans la blancheur du marbre qu'a taillé le ciseau de Bogino. Le céleste Adolescent semble descendre du ciel pour nous sourire, nous bénir et nous dire: *Je ne veux pas que vous vous disiez mes serviteurs; vous êtes mes amis.* - De chaque côté de la nef ce sont des faisceaux de sveltes colonnes, qui partant du sol vont se rejoindre dans les voûtes à dix-sept mètres de hauteur. - Ces colonnes sont éclairées par des verrières, invisibles du seuil, qui, par l'éclat de leurs mosaïques, les teintent d'azur, de pourpre, d'or. - Comme monument religieux, cette Basilique est vraiment la perle architecturale de la Terre Sainte. - Nul pèlerin, quelle que soit sa nationalité, n'en sortira sans emporter un souvenir qui fera de lui un adorateur et parfois un apôtre de Jésus Adolescent...».[49]

Depuis 1923, les visiteurs n'ont pas partagé uniformément et au même degré l'émotion religieuse et esthétique de M. Caron quand ils ont pénétré dans l'église de Nazareth. Les goûts évoluent, surtout en art sacré. Sur la terre biblique, l'Occidental s'attend plutôt à être dépaysé. Or, dans la basilique de Jésus-Adolescent, il retrouve des lignes, des formes et des éclairages qu'il connaît bien. Son émotion est d'essence moins rare que celle éprouvée sous les coupoles rutilantes et

[47] D'après le «Journal» de M. Caron, 2 septembre 1923, reproduit dans l'*Echo de Nazareth*, 20, octobre 1923, p. 629-631.

[48] M. CARON, «Journal», 1er septembre 1923, reproduit dans l'*Echo de Nazareth*, 20, octobre 1923, p. 628-629.

[49] M. CARON, «L'orphelinat et la basilique de Jésus Adolescent», *Echo de Nazareth*, 36, octobre 1927, p. 1127.

sur les tapis splendides des grandes mosquées de Jérusalem. L'église bâtie à Nazareth sur la colline de Nabi Saïn est pourtant belle et pieuse; sa simplicité formelle s'accorde avec les humbles cases des étages inférieurs de la ville, répliques encore non détruites de la maison où, il y a quelque vingt siècles, vécurent Marie, Joseph et Jésus.

La consécration de l'église (6 septembre 1923)

L'église de Jésus Adolescent fut consacrée le 6 septembre 1923 par Mgr Alfred Baudrillart, évêque titulaire d'Himeria et recteur de l'Institut catholique de Paris.[50] La préparation de cette cérémonie en fit un événement de portée mondiale. Le recteur majeur don Filippo Rinaldi y contribua de toute son autorité. Par le canal du *Bulletin salésien* de juillet-août 1923, il avait communiqué à toutes les maisons salésiennes les dispositions suivantes:

> «1° Dès maintenant et jusqu'au jour de la Consécration du Temple de Nazareth, que chaque Directeur ne perde aucune occasion d'entretenir son petit monde de l'Adolescence du Sauveur, et de la Consécration imminente de l'église dédiée à son nom. - 2° Le premier dimanche de septembre il rappellera à tous que la grande cérémonie est proche, pour que, le mercredi suivant, 5 septembre, chacun y assiste de coeur et d'esprit. - 3° Le dimanche suivant, 9 septembre, sera un jour de Communion générale: et, le soir de ce même jour, une cérémonie spéciale consacrera tous nos jeunes gens au divin Adolescent».[51]

Un «pèlerinage des jeunes» (ou mieux: dit des jeunes, car ceux-ci ne semblent pas avoir été nombreux...), organisé par les assomptionnistes, était parti de Marseille le 17 août précédent avec Mgr Baudrillart, le chanoine Caron et Mme Foäche.

Les fêtes elles-mêmes revêtirent, sur les hauteurs de Nazareth, tout le lustre possible dans une petite ville orientale. La cérémonie de consécration dura quatre heures et fut embellie par les chants de trois maîtrises: les jeunes religieux des pères de Bétharram du scolasticat local, les élèves de la maison et une chorale de pèlerins dirigée par l'abbé Laglaye, d'Aire-sur-Adour, qui avait été constituée pendant la traversée en bâteau. A midi, un banquet de soixante-dix couverts réunit autour de Mgr Baudrillart: Mgr Hajjar, archevêque grec catholique de Gali-

[50] Alfred Baudrillart, né à Paris en 1859, prêtre en 1893, recteur de l'Institut catholique de Paris en 1907, élu à l'Académie française en 1918, évêque d'Himeria en 1921, cardinal en 1935, mort en 1942. En 1921, à l'occasion de sa promotion à l'épiscopat, le P. Riquier lui avait adressé un rapport sur Nazareth. (Le projet de ce texte en AJAN).

[51] «Un grand événement, une grande date», *Bulletin salésien*, juillet-août 1923, p. 99. Noter que la cérémonie, annoncée ici pour le 5 septembre, eut lieu en fait le 6 septembre.

lée; M. Rais, consul général de France à Jérusalem; le gouverneur anglais de Nazareth; le chanoine Maxime Caron; Madame Foäche; le P. Dante Munerati, procureur général des salésiens près du Saint-Siège; M. Dahdouh, l'entrepreneur... Un rescrit pontifical, que lut le P. Munerati, fit de M. Caron un prélat de Sa Sainteté.[52] L'archevêque de Galilée conféra au P. Riquier la dignité d'archimandrite de son diocèse. Au cours de l'après-midi, le pèlerinage se rendit à l'église pour y entendre les discours de Mgr Caron et de Mgr Baudrillart et y assister à une consécration solennelle de la jeunesse à Jésus adolescent. Mgr Caron narra «l'histoire pathétique du sanctuaire et des ouvriers qui s'y sacrifièrent, depuis le Père Prun, Salésien, mort de douleur en exil, chassé par les Turcs pendant la guerre, jusqu'aux braves Nazaréens Tannous et Dahdouh, ces entrepreneurs qui travaillèrent avec tant de courage pour en assurer le succès». Mgr Baudrillart prononça une parénèse à la jeunesse contemporaine, sur l'exemple que Jésus adolescent lui donne:

> «La jeunesse actuelle, dit-il, dont cependant il ne faut pas trop médire, car ses ressources sont immenses, est travaillée de trois maux: elle secoue tout joug, elle dédaigne les lentes préparations, la vie intérieure, enfin elle court à l'argent avec frénésie. L'Adolescent de Nazareth, par son obéissance entière à ses parents, par ses trente années de recueillement, par sa passion de la pauvreté, condamne toutes ces erreurs morales de la jeunesse contemporaine. Acceptons ces hautes leçons: elles transformeront nos vies et les rendront bienfaisantes à nos frères...».[53]

Les élèves des Dames de Nazareth remirent à Mgr Caron une poésie, qui lui disait la reconnaissance de la ville et dont voici les deux premières strophes:

> «Notre ville est en fête! Elle est toute joyeuse,
> Gravissant la colline, d'un admirable élan
> Qui pousse, en flots pressés, une foule pieuse
> Vers ton Temple nouveau, Jésus Adolescent!
>
> Ce sommet, qui domine notre beau coin de terre,
> Il est, ô Nazareth, ton superbe fleuron,
> Il apparaît vraiment, ô ravissant mystère!
> Entre le ciel et toi, comme un blanc trait d'union».

Cette humble littérature remplissait d'aise le supérieur de Versailles.[54]

[52] C'est à partir de ce jour qu'il devint: Mgr Caron, honneur qu'il ne paraît pas avoir jamais brigué. L'idée de cette distinction semble avoir été lancée par le P. Riquier dans une lettre du 22 mars 1922 au provincial de Bethléem, Salvatore Puddu, sur la gratitude que les salésiens devaient éprouver pour lui et les moyens de la lui manifester (la lettre en APSMO, Nazareth, à la date).

[53] Cette journée a été longuement racontée par le P. Augustin Auffray, «La consécration de l'église de Jésus-Adolescent à Nazareth. Notes d'un témoin», *Bulletin salésien*, septembre 1923, p. 131-135. Nous nous inspirons de sa relation.

[54] La poésie, qui était intitulée: «A Mgr Max. Caron», fut éditée par celui-ci dans l'*Echo de Nazareth*, 20, octobre 1923, p. 640.

La fête continua pendant une octave (7-13 septembre), dont chaque jour fut marqué par une célébration présidée par une personnalité ecclésiastique.[55] Puis Mgr Caron et madame Foäche rentrèrent à Versailles, le premier continuant à caresser l'espoir de finir ses jours à Nazareth, la deuxième, après avoir reconnu la tombe qui la recevrait dans l'église avec son mari bien-aimé.

Ces fêtes grandioses, qui célébraient l'achèvement de la grande oeuvre entreprise en 1906,[56] couronnèrent aussi le directorat agité d'Emile Riquier. Elles furent probablement le triomphe de sa vie. A la mi-décembre 1923, un autre directeur salésien fut nommé pour Nazareth; et, le 21 janvier 1924, le P. Riquier s'embarqua pour la France. Il ne reverrait jamais plus la cité de Jésus adolescent.[57]

Les directorats d'Etienne Heugebaert (1923-1932) et de Pierre Gimbert (1932-1936)

En décembre 1923, Nazareth n'a plus ni grandes entreprises à mener, ni grands débats à affronter ni grandes et graves affaires à débrouiller. Le P. Etienne Heugebaert d'abord (1923-1932), son successeur le P. Pierre Gimbert ensuite (1932-1936) vont simplement gérer avec dévouement, doigté et sagesse un orphelinat de quelque quatre-vingts jeunes Arabes, chiffre qui tombe quelquefois à soixante, cinquante et moins encore, quand l'état de leurs finances les y accule. Les années coulent paisibles et colorées, avec leurs cortèges de solennités religieuses, de réjouissances communautaires, de temps rythmés de travail et de détente, qui plaisent aux enfants au moins autant que les cérémonies grandioses de la consécration de 1923. Elles laissent aussi en eux une empreinte plus profonde. Nous reviendrons sur cette histoire intime et très formatrice de l'oeuvre nazaréenne.[58]

Des événements tristes ou joyeux se détachèrent toutefois de l'ordinaire de ces jours, de ces semaines et de ces mois. Ils furent racontés avec soin dans une chronique manuscrite désormais bien tenue. C'était des visites illustres, des honneurs décernés aux personnalités locales, des deuils familiaux et des fêtes exceptionnelles, autant d'occasions, pour les maîtres et leurs élèves, de manifester leurs sentiments, qui étaient toujours édifiants. Recueillons les plus notables.

[55] E. RIQUIER, «Octave de la consécration de la Basilique», *Echo de Nazareth*, 21, janvier 1924, p. 664-667.

[56] En vérité, la construction de Lucien Gauthier n'était pas achevée. Les deux tours prévues ne furent jamais bâties ... Et le titre de «basilique» ne vint formellement à l'église que par son «agrégation» à la basilique Saint-Pierre de Rome en décembre 1926 (rescrit du cardinal Merry del Val à E. Heugebaert, 12 décembre 1926; traduction française, *Echo de Nazareth*, 35, juillet 1927, p. 1091-1093).

[57] Son départ a été raconté dans la Chronique manuscrite, 1923-1924, 21 janvier 1924.

[58] Chapitre VII.

La visite du général Weygand (18 août 1924)

Le 18 août 1924, le général Maxime Weygand (1867-1965), chef valeureux durant la précédente guerre devenu haut commissaire de France en Syrie, pays très proche de Nazareth, rendit visite à l'orphelinat. Quelques semaines après, le directeur Heugebaert narra l'événement à Mgr Maxime Caron:

> «...Toute la façade était illuminée. La réception eut lieu sous les portiques éclairés à giorno par une puissante lampe "Lux". Son Excellence accepta de s'asseoir un instant, et écouta avec bonté le compliment qui lui fut lu par l'un de nos grands élèves: "Monsieur le Haut Commissaire. - Comme je voudrais savoir beaucoup de mots français et posséder le talent de les aligner avec élégance pour vous dire tout le bonheur que nos jeunes coeurs éprouvent de posséder un hôte tel que vous. Car nos maîtres nous ont dit quel est le chef éminent qui nous fait l'honneur de nous visiter et nous savons qu'après avoir incarné l'art de la guerre, l'endurance et le courage sur les champs de bataille, vous personnifiez maintenant la sagesse dans l'administration du pays que la France vous a confié. Sous votre direction éclairée la Syrie jouit d'une prospérité qu'elle n'a jamais connue. - Ici, Excellence, c'est un petit coin de France, de cette France hospitalière que vous incarnez si bien. Elle a déjà ouvert ses portes à plusieurs générations d'enfants qui sont venus y apprendre les beautés de la langue française; un coin de France que domine une superbe Basilique élevée par la générosité magnanime d'une famille française; un coin de France où flotte souvent ce drapeau qui a promené glorieusement ses trois couleurs à travers le monde entier; un coin de France, Excellence, où nous coulons des jours heureux, sous la houlette de maîtres dont nous apprécions la paternelle affection (...) Nous sommes heureux d'offrir à Madame la Générale un bouquet de fleurs de ce coin de France. Elles vous diront, mieux que des paroles, nos sentiments. - A côté de ces modestes fleurs, chose étrange! Excellence, nous avons mis des pommes; des pommes qui viennent de très loin. Elles ont franchi les mers, mais n'ont rien perdu de leur parfum d'Alsace! - Veuillez agréer, Excellence, les sentiments bien reconnaissants des grands et petits compatriotes de Jésus Adolescent". - Ensuite, un tout petit de 6 ans et demi, débita une gracieuse poésie et présenta au Général pour Mme Weygand un superbe bouquet de fleurs de Nazareth. On offrit également à Son Excellence un exemplaire de votre livre: Au pays de Jésus Adolescent, ainsi que quelques cartes souvenirs de la Basilique et de l'Orphelinat. - Son Excellence se rendit ensuite à la Basilique où, malgré l'obscurité, il put se rendre compte de la beauté architecturale de l'édifice. Il admira également le monument funèbre du commandant Foäche, et, après avoir félicité les enfants de leur bonne tenue, il leur accorda un jour de congé...».[59]

L'inhumation de madame Foäche (mai 1926)

Madame Léon Foäche, la très grande bienfaitrice de Jésus-Adolescent, mourut à Versailles le 28 mars 1926.[60] Selon son désir, son cercueil fut bientôt trans-

[59] E. Heugebaert à M. Caron, Nazareth, 22 novembre 1924; *Echo de Nazareth*, 26, avril 1925, p. 828-831.

[60] Chronique manuscrite, 1925-1926, à la date.

féré à Nazareth. Il arriva dans la ville le 4 mai suivant et fut d'abord déposé chez les Filles de la Charité. La procession funèbre avait été fixée au lendemain 5 mai. Une lettre de faire-part de l'orphelinat, où il nous semble reconnaître le style du P. Georges Chalhoub, mobilisa la ville entière:

> «...Avant de la transporter en notre église, disait-elle, nous la conduirons au sanctuaire de l'Annonciation, où se feront des prières pour le repos de son âme. - O Population, dont la générosité et la grandeur d'âme sont historiques, aidez-nous à rendre un dernier hommage de reconnaissance à celle qui a édifié dans votre pays un monument qui sera votre gloire perpétuelle».[61]

A 4 h de l'après-midi, un cortège accompagna le lourd cercueil doublé de plomb, posé sur un chariot et traîné par les ouvriers de l'entrepreneur de la basilique, M. Dahdouh, depuis le dispensaire des Filles de la Charité jusqu'au sanctuaire des franciscains de Casa Nova. «Chrétiens de différents rites, grecs orthodoxes, protestants, musulmans, tous s'unirent pour honorer la dépouille mortelle de la regrettée défunte. La plupart des magasins furent fermés en signe de deuil...» (E. Heugebaert). Tous les enfants des écoles catholiques étaient là. Deux cadres portés par les orphelins de Jésus-Adolescent «attiraient tous les regards et disaient à la foule qui se pressait des deux côtés de la route le pourquoi d'une manifestation si grandiose. D'un côté, un grand portrait de Madame Foäche, de l'autre une grande photographie de l'intérieur de la Basilique» (E. Heugebaert). La musique de la ville,[62] que M. Dahdouh avait invitée, exécuta, pendant le trajet, de magnifiques marches funèbres. La chaleur était accablante. Après l'absoute à l'Annonciation, le char funèbre, que les ouvriers tenaient toujours à traîner, commença de gravir la colline par des chemins ravinés et à peu près impraticables. Simultanément, la foule s'empressait de monter vers la basilique pour s'y assurer une place. Quand enfin, vers 6 h 30, c'est-à-dire après deux heures d'effort,[63] le cortège déboucha sur le plateau, «la Basilique, l'Orphelinat, la colline, tout était noir de monde» (E. Heugebaert). Les enfants de la maison chantèrent l'absoute, présidée par le P. Stéphane, curé du village tout proche de Reineh. Une telle manifestation, d'un oecuménisme si rare dans le Nazareth d'alors et pourtant si vrai, était inoubliable. Le P. Chalhoub tint à remercier dans sa langue la foule nazaréenne, avant qu'elle n'eut commencé à s'écouler vers la ville. La traduction de son mot nous a été heureusement gardée:

> «Nous sommes réunis ici, pour honorer une hôtesse, qui ne nous est pas étrangère, au moins de renommée, Madame Foäche, l'amie de Nazareth, qui a édifié ce superbe

[61] L'ensemble de la traduction française de ce faire-part arabe dans la lettre d'E. Heugebaert à M. Caron, Nazareth, 6 mai 1926; *Echo de Nazareth*, 31, juillet 1926, p. 985-986.

[62] A cette époque, il y en avait une.

[63] Calcul de la soeur Forand, supérieure des Filles de la Charité, lettre à Mgr Caron, Nazareth, 6 mai 1926; *Echo de Nazareth*, 31, juillet 1926, p. 991.

monument, gloire de notre cité, Madame Foäche, qui voulut offrir au Christ de Nazareth et son corps, et son âme, et sa fortune. Devant nous gît le corps de cette noble Dame qui avait tant désiré terminer ses jours parmi nous, jouir de notre beau ciel d'azur et de notre hospitalité. Renversée par les coups foudroyants de la mort, cette femme forte a voulu cependant que son corps reposât dans notre cher pays. Traversant les mers, il est arrivé parmi nous. - Madame, vous serez toujours le sujet de notre vénération et de notre amour. Saint Bernard eut raison de dire que les bienfaits de la charité sont la preuve de l'union avec Dieu; nous voulons croire que votre grande âme est à présent avec Dieu et dans le bonheur du Ciel. C'est pourquoi nous honorons aujourd'hui votre mémoire. - Au nom du R. P. Directeur de l'Orphelinat, merci à Monsieur le Maire, merci à tous les notables, de cette grandiose manifestation de sympathie, merci à vous tous et tout spécialement à l'entrepreneur de cette église et à ses ouvriers! *In pace aeterna erit justus*».[64]

Nazareth avait ménagé à l'humble et généreuse madame Foäche une manière d'«apothéose» (le mot est du P. Heugebaert). Ses attentions pour Jésus-Adolescent avaient touché les fibres profondes de la ville de Marie.

La mort de Mgr Caron à Nazareth (30 avril 1929)

A Jésus-Adolescent, les quatre premiers mois de 1929 furent attristés par trois deuils successifs. Le 7 février, l'excellent P. Joseph Caryoche, catéchiste de l'école, expira après une très brève maladie: il n'avait que quarante-sept ans. Le 7 mars, le P. Jacques Latour, qui faisait office de confesseur, le suivit dans la mort à cinquante-deux ans. Enfin, l'extraordinaire Mgr Caron, qui était dans sa quatre-vingt-quatrième année, vint mourir à Nazareth le 29 avril sur le seuil de sa chère basilique et sous le ciel de Jésus adolescent.

Six semaines auparavant, Mgr Caron avait quitté Versailles pour se joindre à un pèlerinage assomptionniste en Terre Sainte et célébrer à Nazareth ses noces de diamant sacerdotales. Arrivé à destination le 1er avril, sa première visite avait été pour «son église».[65] Le 4, la presque totalité des pèlerins français étaient montés jusqu'à l'orphelinat. Mgr Caron les avait reçus, leur avait fait admirer le magnifique panorama depuis la galerie de la maison et les avait accompagnés à l'église. Il y avait pris la parole et montré, une fois de plus, que le culte de Jésus adolescent, loin d'être une invention récente, date des jours mêmes de l'évangile. Après des siècles d'oubli, Dieu l'a réservé à la jeunesse des temps modernes, que tant de périls entourent. Il répéta que «seul l'amour du Dieu de son âge sera as-

[64] Dans la lettre citée d'E. Heugebaert à M. Caron, Nazareth, 6 mai 1926; *Echo de Nazareth*, *loc. cit.*, p. 990.

[65] Chronique manuscrite, 1928-1929, 1er avril 1929.

sez fort» pour garder intacts le jeune homme et la jeune fille de l'ère contemporaine. Le salut solennel, chanté par les Pères du Sacré-Coeur de Bétharram, fut suivi de la bénédiction de l'escalier monumental de l'église, dernier et coûteux embellissement que Mgr Caron avait voulu pour la basilique. Le tout s'acheva par une collation. «Cette réception fut la dernière joie terrestre qui lui ait été donnée», observa ensuite le P. Heugebaert.[66]

L'escalier, qui lui était si cher, lui fut aussi fatal. Il avait promis de prier sur ses marches pour les donateurs et leurs familles. Il voulut remplir ce devoir de gratitude vers midi, en plein soleil, la tête découverte et à genoux. A partir de ce jour, les témoins ont noté qu'il se sentit plus fatigué, qu'il éprouva le besoin de dormir, qu'il perdit son entrain coutumier à table et que sa tête, que jusqu'alors il tenait très droite, se mit à pencher. Le dimanche 21 avril, le médecin consulté diagnostiqua en lui un commencement d'hémiplégie. Mgr Caron traduisit que son «incomparable ami» Jésus adolescent viendrait le prendre à Nazareth. «Le Ciel, le Ciel», répondit-il à qui lui parlait de guérison. Peu auparavant, il avait voulu célébrer la messe et réciter un *De Profundis* pour lui-même sur la dalle de la crypte destinée à recevoir sa dépouille mortelle. De jour en jour, il baissa, perdit le souffle et le retrouva, et enfin entra en agonie. Il souffrait beaucoup. Le P. Heugebaert lui lisait le récit de la passion de Jésus. Il lui demanda de s'unir aux souffrances de son Maître: «Oui, répondit-il, je suis un misérable». Ce furent les dernières paroles que les assistants purent comprendre. Quelques heures après, le 30 avril, il expira.

Dans l'un des articles nécrologiques qui lui furent consacrés, on lit cette réflexion qui le caractérise assez bien dans ses qualités et ses limites: «Mgr Caron, dans l'attente de la résurrection de la chair, repose maintenant dans sa basilique. Que le pèlerin s'arrête sur cette tombe et qu'il y prie! Là gît un prêtre et un Français!»[67] Mgr Caron fut en effet un prêtre exemplaire de Jésus Christ et un homme typique d'Ile-de-France. Notre histoire a souvent parlé de son zèle sacerdotal au service de Jésus adolescent: à cet égard, Charles de Foucauld trouvait en lui une âme soeur de la sienne. Elle a parlé et parlera encore de son patriotisme français de croisé à la Godefroi de Bouillon, qui, d'occasion, le transportait au-delà des limites du raisonnable et faisait de lui, nous le verrons, un polémiste cruel et injuste. Le Français Caron était généreux comme Jeanne d'Arc et Bernard de Clairvaux: la lance au poing, la cuirasse au corps et l'excommunication à la bouche. La victime d'Emile Combes fut, elle aussi, un sectaire. Celui qui sema de lys royaux (et royalistes!) les vitraux de la basilique de Nazareth penchait pour l'Ac-

[66] E. HEUGEBAERT, «Derniers jours de Monseigneur Caron», *Echo de Nazareth*, 43, juillet 1929, p. 93. Avec la chronique manuscrite, cet article a fourni la matière de notre récit à cet endroit.

[67] R. DUFOUR DE LA THUILLERIE, «En Terre Sainte avec Mgr Caron», *Echo de Nazareth*, 44, octobre 1929, p. 108.

tion française et le racisme antisémite. Sa sainteté batailleuse et sa foi sourcilleuse l'apparentaient plus à Jérôme de Stridon qu'à Jean l'Evangéliste. Il défendit avec une vigueur excessive et sans se soucier des consciences la doctrine de vie: Dieu, patrie, honneur, courage et sacrifice, contre les doctrines de mort: athéisme, cosmopolitisme, déshonneur, abandon, lâcheté et égoïsme.[68] Ce fut un saint des temps de guerre.

Les fêtes nazaréennes de la béatification et de la canonisation de don Bosco

Le nom de don Bosco ne parut que rarement dans l'histoire des trente premières années de l'orphelinat salésien de Nazareth. Les directeurs français Prun et Riquier craignaient trop de passer pour Italiens aux yeux de leurs compatriotes. Un patronage piémontais les gênait. De plus, le premier avait la dévotion salésienne plutôt tiède. Rien ne semble avoir marqué à Nazareth le décret romain qui proclama don Bosco vénérable (1907). Durant l'entre-deux-guerres, la situation se renversa avec le P. Heugebaert et, plus encore, le P. Gimbert, à l'occasion des célébrations festives en l'honneur de la béatification (1929), puis de la canonisation (1934) du fondateur des salésiens. Il est vrai que, dans l'un et l'autre cas, Nazareth prit son temps. Mais, quand elle se fut décidée, elle organisa des fêtes vraiment splendides pour glorifier «le père et le maître des adolescents»,[69] qui avait toujours exhorté ses fils à tenir Jésus pour leur ami. A ces fêtes, les rites représentés à Nazareth, maronite, grec-catholique et latin, furent associés avec bonheur.

Nazareth fêta la béatification de don Bosco par un triduum liturgique entre le 23 et le 25 mai 1930.[70] C'était un peu tard, puisque l'événement datait de presque une année (2 juin 1929); mais ce fut beau. La maison, soigneusement parée, disait en grandes lettres à la ville sous elle: *Liahia attoubaoui Iouhanna Bosco*,[71] c'est-à-dire: Vive le Bienheureux Jean Bosco! Le premier jour avait été réservé aux maronites. Mgr Choukrallah Khoury, archevêque maronite de Tyr, officia, et

[68] Voir l'allocution qu'il prononça le 22 mars 1925 pour le cinquantième anniversaire du cercle catholique de Versailles, éditée dans l'*Echo de Nazareth*, 27, juillet 1925, p. 845-846. Un bon portrait par A. AUFFRAY, «Monseigneur Caron», *Bulletin salésien*, juin 1929, p. 179-180.

[69] Formule de l'oraison liturgique de saint Jean Bosco.

[70] Récit détaillé de ce triduum par les soins du P. Auguste Crozes (d'après une annotation autographe en fin d'article dans la collection de l'*Echo de Nazareth*, conservée à Jésus-Adolescent), dans l'article non signé «Triduum de fêtes en l'honneur du Bienheureux Don Bosco à l'orphelinat salésien de Jésus Adolescent à Nazareth», *Echo de Nazareth*, 48, octobre 1930, p. 239-248. Notre propre récit démarque cet article.

[71] Il serait plus correct d'écrire: *Li-yahya at-toubaoui Iouhanna Bosco*. Mais nous reprenons la transposition du P. Crozes ...

le salésien Georges Chalhoub prononça un panégyrique arabe. Le deuxième jour, celui du rite grec, fut particulièrement solennel. La messe de communauté, vers 7 h., fut un long dialogue chanté en grec et en arabe entre le célébrant et l'assistant; et les enfants de l'orphelinat, qui relevaient en majorité du rite grec, eurent le bonheur de communier sous les deux espèces, chose alors tout à fait inconnue des Latins d'Occident. L'archevêque grec de Galilée, Mgr Hajjar, «avec sa longue chevelure nazaréenne», «vivant portrait de Notre Seigneur au milieu des foules» (A. Crozes), célébra la messe pontificale et prononça le deuxième panégyrique arabe du nouveau bienheureux. Les Latins observaient: «En somme moins d'encensements, moins de génuflexions, mais plus de chants, plus de mouvements, plus de bénédictions et d'inclinations profondes que dans le rite romain; procession des offrandes à travers l'église, à l'offertoire encensement de l'autel en faisant un tour complet, paroles de la consécration chantées simultanément par l'évêque et le prêtre concélébrant, auxquels le peuple répond: amen, prenant ainsi aux saints mystères une part plus active, fin brusque de la messe après la communion des célébrants: telles sont les particularités les plus remarquables» (A. Crozes). Au cours de l'office, Mgr Hajjar parla de don Bosco avec une grande simplicité. Pendant le repas, il remercia — en français, cette fois — le P. Directeur du bonheur qu'il lui avait procuré en l'invitant. Il en avait tant à dire, remarqua le chroniqueur en souriant, qu'il semblait devoir être interminable. L'une de ses phrases méritait d'être relevée:

> «Mes enfants, les Salésiens sont les fils de Don Bosco; vous, vous êtes les petits-fils et vous devez avoir pour lui un amour tout filial et le lui montrer en imitant ses vertus caractéristiques: sa pureté, sa douceur, sa simplicité et sa piété».

A l'âge de trente-quatre ans, notre orphelinat devenait donc enfin tout à fait salésien par l'esprit. Le troisième jour fut consacré au rite latin. Le patriarche officia. Et le P. Edouard Dhorme, l'illustre et savant dominicain français de l'Ecole biblique de Jérusalem, qui avait alors quarante-neuf ans,[72] centra son panégyrique sur l'oeuvre caritative du nouveau bienheureux. Le chroniqueur synthétisa ses propos:

> «Il l'a appelé le "miracle de la charité" au XIXe siècle; et, après l'avoir mis en parallèle avec son compatriote Alfieri, c'est à lui surtout qu'il a attribué le renouvellement du coeur et de l'âme de l'Europe après la tourmente révolutionnaire. Il s'est fait remarquer par son amour des petits, des humbles, des abandonnés et des déshérités de la terre, et c'est spécialement pour eux qu'il a fondé une multitude d'oeuvres de charité: catéchismes, patronages, orphelinats, écoles élémentaires, secondaires, professionnelles. Il a été aussi un bâtisseur d'églises et il a dû sourire d'aise quand il a assisté, du haut du

[72] Il était né à Armentières (Nord) en 1881. Disons ici qu'il mourra en 1966, laissant d'importants travaux d'exégèse biblique et d'assyriologie.

> ciel, il y a sept ans, à la consécration de cette basilique de Jésus adolescent, qui est la perle de la Palestine. Pour assurer la perpétuité de son oeuvre il a fondé deux Congrégations, auxquelles il a infusé son esprit de douceur, de patience et de bonté et sa confiance sans bornes envers la toute puissante Marie, auxiliatrice des chrétiens».

Toutefois, la prédication la plus touchante de ces grandes journées semble bien être descendue de la scène du théâtre de l'orphelinat. Il y eut trois séances récréatives, «auxquelles on peut dire que tout Nazareth a assisté», assura le chroniqueur, après avoir été le témoin de quelques bousculades populaires et de chahuts féminins vite réprimés. Pour les deux premiers jours, le P. Georges Chalhoub — qui, en 1929, avait publié une vie de don Bosco en langue arabe [73] — avait préparé un grand drame en cette même langue pour illustrer «magnifiquement» et en cinq actes «l'oeuvre du thaumaturge, du voyant et de l'éducateur que fut Don Bosco» (A. Crozes). Les dons nécessaires à un tel exercice culturel ne manquaient pas aux professeurs et aux enfants de Jésus-Adolescent. Ils mirent en scène une multitude d'épisodes caractéristiques de la vie du nouveau bienheureux, si bien choisis et si bien enlevés, que le chroniqueur prétendit ensuite, non sans aplomb, qu'en deux heures d'horloge on en apprenait ainsi plus sur sa vie et son oeuvre «qu'en lisant les plus volumineux ouvrages». Certaines scènes plus touchantes firent jaillir les larmes des yeux de certains assistants. Et de véritables conversions dues au spectacle furent ensuite signalées par un curé des environs de Nazareth. Le troisième jour, les artistes locaux (dont quatre sur cinq étaient candidats au certificat d'études, examen qu'ils réussiraient le lendemain, s'il vous plaît) présentèrent en français une pièce en trois actes intitulée: *la Vocation de Don Bosco.* Le succès fut à la mesure de leur bonne volonté: extraordinaire. Ajoutez que, chaque jour après déjeuner, un concert de musique instrumentale («sous l'habile direction de M. Herrmann») faisait résonner les hauteurs de la cité et associait celle-ci un peu plus à la joie d'Abouliatama. La fête de la béatification de don Bosco fut à Nazareth une fête du peuple, à laquelle nul ne resta indifférent.

Quand, le 1er avril 1934, Pie XI canonisa don Bosco, le directeur ne s'appelait plus Heugebaert, mais Gimbert. Ce remarquable salésien tint à donner à la célébration de saint Jean Bosco par sa petite maison (soixante élèves en moyenne en 1934-1935) le maximum de magnificence compatible avec ses moyens réduits. Il suivit aussi le plan liturgique qui avait été mis au point pour sa béatification.[74]

[73] *Le Bienheureux Jean Bosco, prodige du XIXe siècle, thaumaturge et missionnaire*, Damas, 1929, 258 p.

[74] Nous résumons ici le récit de la Chronique manuscrite, 1934-1935, 28, 29, 30 et 31 mars 1935, qui fut développé par le chroniqueur lui-même P. GIMBERT, «Nazareth à S. Jean Bosco. Autour d'un triduum», *Echo de Nazareth*, 67, juillet 1935, p. 66-80. Le P. Auffray a aussi raconté ces fêtes, mais de deuxième main, sous le titre «Nazareth», *Bulletin salésien*, août-septembre 1935, p. 250-253.

Le triduum de la fin mars 1935 fut ouvert le 28 par une journée préparatoire destinée aux enfants de Nazareth. A 7 h 30, une messe de communion organisée au sanctuaire de l'Annonciation en groupa environ neuf cents, qui provenaient de toutes les écoles catholiques de la ville. Pour la journée maronite du 29 mars, Mgr Fr. Moubarak, curé de la paroisse (maronite) de Caïffa, vint chanter la grand-messe, à laquelle quelques chantres de la paroisse de Nazareth prêtèrent leur concours. Tout se passa dans le calme. Le jour des Grecs fut plus mouvementé. Comme il l'avait fait en 1930, Mgr Hajjar célébra l'office, prêcha, puis présida le déjeuner. Cependant, au fil des heures, le temps s'était gâté et passait brusquement à la tempête de pluie tombant par bourrasques. Certes, la campagne assoiffée y trouvait son compte, observait le P. Gimbert enclin à relever le bon côté des situations. Mais les rafales étaient désastreuses pour la belle et abondante décoration de guirlandes et de drapeaux de l'orphelinat en fête. L'illumination prévue pour la soirée dut être décommandée. Toutefois, le troisième jour, celui du rite latin, le ciel retrouva sa sérénité. La messe pontificale fut célébrée par Mgr François Fellinger, évêque auxiliaire du patriarche de Jérusalem. Un père du Sacré-Coeur de Bétharram (P. Duvignau) prononça le panégyrique du nouveau saint. Les chants des scolastiques bétharramites et de la chorale de l'école plurent par leur qualité religieuse. Une séance de gymnastique, offerte par les garçons de la maison et rehaussée par la participation de la musique salésienne de Caïffa, termina la journée. Il restait à la couronner devant tout Nazareth par un embrasement de lumière de l'orphelinat. Enfants et maîtres descendirent l'admirer en ville. Le triduum de la béatification avait été tellement beau que les Nazaréens de 1935 s'étaient un peu essoufflés à faire aussi bien que leurs prédécesseurs de 1930. Les personnalités ne s'étaient pas aussi facilement déplacées. Un spectacle de gymnastique tient un langage plus austère qu'un spectacle de théâtre. Cependant, le *Bulletin salésien* ne manqua pas de souligner, comme en 1930, parmi les multiples célébrations du saint récemment canonisé, le caractère exceptionnel des fêtes nazaréennes.[75]

Le retour d'Athanase Prun à Nazareth (août 1935)

Le P. Athanase Prun, à qui Jésus-Adolescent devait tout, était enseveli dans un cimetière d'Alexandrie. Cette anomalie fut corrigée dix-huit ans après sa mort. Il revint chez lui, dans son école et son église de Nazareth, le dimanche 18 août 1935.[76] Il avait écrit dans son testament de 1908: «Si je meurs dans cette

[75] *Bulletin salésien*, août-septembre 1935, p. 250.

[76] Nous suivons le récit de P. GIMBERT, «Le retour de Abou-Liatama, dénouement d'un épisode douloureux», *Echo de Nazareth*, 68, octobre 1935, p. 98-110.

Maison de Nazareth qui m'a coûté tant de peines et de soucis, depuis sa fondation jusqu'à ce jour, je désire ne pas en être éloigné après ma mort, et je prie mes confrères de déposer ma dépouille mortelle dans la crypte». En ce mois de canicule, on répondit enfin à son voeu. Il y eut grande animation à Nazareth. Les anciens d'Abouliatama et leurs enfants, le maire de la ville, le commandant de la police et ses agents, des représentations de toutes les communautés religieuses voulurent accompagner son cercueil. Le P. Gimbert n'avait pas connu le P. Prun de son vivant. Un ancien, en combaze de fête aux couleurs voyantes, veston européen et tarbouche écarlate, le lui décrivit:

> «Ah mon Père — car nos anciens se piquent de parler le français — mon Père, quel homme c'était Abouna (Père) Athanase! quel homme! Et nous étions si heureux avec lui. Un coeur d'or, un sourire perpétuel, pour tout dire, un bon vivant. C'est vrai que parfois il élevait un peu la voix, une voix qui tonnait; mais nous étions si étourdis certains jours. L'instant d'après tout était oublié et un large sourire illuminait son visage qu'encadrait une barbe patriarcale. Mon Dieu! que de misères il eut avec les Turcs...».

A quatre heures précises, à l'extrémité de la place devant l'Annonciation, un camion recouvert de branchages s'avança lentement, suivi par plusieurs automobiles. Le cercueil, placé très haut, disparaissait sous les couronnes de feuillage. A peine arrêté, le convoi fut entouré. Des bras se levaient: c'était à qui aurait l'honneur de recevoir le précieux fardeau. Le cortège se dirigea vers le sanctuaire. Tous les regards fixaient le cercueil que les hommes portaient à la force des poignets et sur la paume de leurs mains. Une absoute fut chantée dans l'église, puis le cortège se reforma et se déploya le long des petites rues qui grimpent à la colline. Le chant du *Miserere* en langue arabe alternait avec le *De Profundis* latin. C'était simple et c'était beau. Rude était la montée jusqu'à la bâtisse blanche que le P. Athanase avait érigée là-haut et vers laquelle il progressait sur les épaules de ses enfants. Tout Nazareth chrétien l'escortait. Sur la maison, flottait le drapeau qu'un jour de détresse il avait vu remplacer par l'oriflamme du Croissant. Les portes de l'église, achevée dans la simple beauté qu'il avait voulue pour elle sur les indications de M. Caron, s'ouvrirent toutes grandes pour le laisser entrer. Pourquoi, se disait le P. Gimbert, ne pas entonner le *Te Deum* de la réjouissance? Pendant que la chorale chantait le *Libera,* il y avait sur les visages des braves gens qui étaient là debout une sorte de joie prête à éclater et une satisfaction bien visible. «Une belle réparation», murmuraient certaines lèvres. Le prêtre maronite Yousef Harouni, qui avait été l'intime du P. Athanase, prononça dans un langage simple son éloge funèbre. Et le cercueil descendit dans la vaste crypte où, le 1er décembre 1914, il avait célébré sa dernière messe de Nazareth. Cependant, là-haut, trois orateurs juchés sur le perron évoquaient une fois encore le souvenir du vaillant père: Odeh Hallak, représentant le journal *Falastin*; Ouadih Kerkabé; enfin Simon Choli, au nom des anciens élèves de l'école.

Le P. Gimbert n'avait pas quitté la crypte et la dépouille de son frère mort.

Un trait digne de l'évangile de Jésus de Nazareth allait clore la journée et sceller le cercueil du pionnier:

> «Une femme aux cheveux blancs s'est agenouillée sur le bord de la tombe. Elle reste ainsi longtemps abîmée dans sa prière, indifférente à ce qui se passe au dehors. Quand elle se lève, nos yeux se rencontrent. "Comprenez, Abouna! Un malheur m'enleva mon homme. Veuve et sans gagne-pain, je vins frapper à la porte de l'Orphelinat. Abou-Liatama adopta mes deux enfants: nous étions sauvés! - Merci, Abouna, de nous l'avoir ramené"».

Il y avait encore (et il y a toujours) des veuves en Galilée.

L'archiconfrérie de Jésus adolescent

Au long de cette période, sous l'impulsion de M. Caron d'abord, du P. Gimbert ensuite, la confrérie puis archiconfrérie de Jésus adolescent, élément essentiel du projet original de M. Caron, s'affirmait et se développait, insuffisamment du reste au gré de ces apôtres.

L'association, qui avait été créée à Nazareth en 1897 et avait eu dès 1901 une soeur à Versailles, vécut doucement et sans bruit jusqu'en 1914. Dans ses rapports de visites canoniques, le provincial de Bethléem notait, à l'orphelinat de Nazareth, l'existence d'une confrérie de Jésus adolescent. C'était une anomalie dans le monde scolaire salésien d'alors, qui avait ses propres confréries (ou compagnies), dites de Saint-Louis de Gonzague, de Saint-Joseph et de l'Immaculée Conception. Il s'agissait, pour les confrères de Nazareth et de Versailles et pour ceux qui s'associaient à eux, de s'encourager mutuellement à l'imitation de Jésus adolescent dans ses vertus exemplaires. Peu après la reprise de 1919, l'abbé Caron écrivit:

> «Adolescents qui lisez ces pages, il ne s'en trouvera pas un seul, parmi vous, pour qui Jésus Adolescent ne soit le plus parfait des modèles. Etes-vous *pauvre*? Comme vous Jésus Adolescent était fils d'ouvrier, ouvrier lui-même (...) Etes-vous *riche*? Jésus Adolescent possédait, en souverain Maître, l'Univers entier, puisqu'il en était le Créateur (...) Etes-vous un *apprenti*? Oh! Jésus Adolescent est pour vous plus qu'un modèle. Il est votre camarade d'atelier (...)
>
> «Etes-vous *étudiant?* Jésus Adolescent était l'Intelligence infinie (...) Mais vous surtout, adolescent, qui, dans les séminaires et les noviciats, rêvez du sacerdoce ou de la vie religieuse, tournez vos regards vers le Céleste Adolescent. Pour être prêtre, religieux, il faut n'avoir habité que les sommets (...). Aussi, vous le voyez, adolescents, quel que soit votre état dans le présent, votre rêve dans l'avenir, c'est en Jésus Adolescent que vous trouverez votre Idéal. Aimez-le donc à plein coeur votre Céleste Ami. Comme Lui, vous serez purs; comme Lui, vous serez humbles; comme Lui, vous serez laborieux; comme Lui, vous serez obéissants; comme Lui, vous serez doux et bons. Et vous aussi vous grandirez en grâces et en sagesse devant Dieu et devant les hommes».[77]

[77] A. DE MARGICOURT, «Le culte de Jésus Adolescent», *Echo de Nazareth*, 7, juillet 1920, p. 199-201.

Après quelques hésitations, l'abbé Caron avait jugé possible d'agréger les adolescentes à la confrérie réservée à l'origine aux seuls garçons.[78] Quand la guerre mondiale se fut apaisée, Nazareth eut bientôt reconstitué sa confrérie. De Versailles, l'abbé Caron — qui, depuis juillet 1914, n'était plus supérieur de petit séminaire — l'encourageait. Il tentait aussi de multiplier les adhésions dans les écoles, les paroisses et même les familles. En avril 1920, sa petite revue proposait aux groupes le cérémonial de réception que voici:

> «Au jour marqué, de préférence un jour de fête, on convoque ceux qui font partie ou désirent faire partie de la Confrérie. C'est dans une église ou une chapelle que doit se tenir cette réunion. Il est grandement désirable que là se voie une statue de Jésus Adolescent. - Tout d'abord on chante, en entier, le cantique: *Salut à vous, Roi du jeune âge...*[79] Puis le Directeur, dans une courte allocution, explique la vertu à pratiquer durant le mois. Il proclame, ensuite, les noms de ceux que le Conseil a jugés dignes de faire partie de la Confrérie. - Les élus s'avancent à la table de Communion, et, tous ensemble, à haute voix, ils récitent la prière: *O Jésus, Fils éternel de Dieu.* C'est leur acte de consécration. - Avant de se relever, chacun reçoit l'image au verso de laquelle se trouve la prière à Jésus Adolescent. Cette image porte, au bas, le nom du récipiendaire, avec la date de ce jour, et la signature du Directeur. - Il conviendra de remettre aux nouveaux confrères la médaille du Christ Adolescent, qu'ils devront porter ostensiblement autant que possible — par exemple à la chaîne de leur montre — afin d'affirmer ainsi leur Foi. - Leurs noms seront inscrits sur le registre de la Confrérie locale, puis envoyés au Supérieur de l'Orphelinat de Jésus Adolescent, Nazareth, Palestine. - A partir de ce jour ils pourront gagner toutes les indulgences accordées par Sa Sainteté Pie X».

Aux isolés, l'abbé Caron proposait en note une consécration simplifiée:

> «Là où la Confrérie n'est pas érigée, une famille qui veut y affilier son ou ses enfants peut s'adresser au chanoine Max. Caron, qui enverra image et médaille. Un jour de communion, l'adolescent, ou l'adolescente, n'aura qu'à lire dans son action de grâces la prière *"O Jésus"*. Ce sera un acte de réception suffisant».[80]

A Nazareth même, d'après la formule que le patriarche de Jérusalem approuva le 6 janvier 1924, la cérémonie de réception ressemblait à une profession religieuse, où la consécration à Jésus adolescent prenait la place des voeux. Les préliminaires achevés,

> «...le Prêtre, se tournant vers les récipiendaires agenouillés devant l'autel, fait les interrogations suivantes: *Le Prêtre.* - Mes enfants, que demandez-vous? - *R.* - Nous demandons d'être admis dans la Confrérie de Jésus Adolescent. - *Le Prêtre.* - Connaissez-vous les règles de cette Confrérie? - *R.* - Oui, nous les connaissons, et avec l'aide de

[78] Son Journal de la basilique montre, par ses ratures, que, dans un premier temps, il avait d'abord pensé que la Vierge Marie suffisait aux filles, mais qu'ensuite il changea d'avis.

[79] Cantique du P. Delaporte, voir ci-dessus, chap. III.

[80] *Echo de Nazareth*, 6, avril 1920, p. 191-192.

> Jésus Adolescent, de sa Sainte Mère, la Vierge Marie, et de saint Joseph, nous espérons de pouvoir les observer. - *Le Prêtre.* - Que Jésus bénisse votre bonne volonté et agrée votre promesse. Efforcez-vous d'imiter ses vertus, pour mériter sa divine amitié sur la terre et pouvoir Le posséder éternellement dans le Ciel. Récitez l'Acte de Consécration à Jésus Adolescent. - La Consécration terminée, le Prêtre bénira les médailles de Jésus Adolescent, puis il en épinglera une sur la poitrine de chaque nouveau confrère. Pendant ce temps, on chantera le cantique à Jésus Adolescent: "Salut à Vous, Roi du jeune âge, etc..." - Une petite allocution de circonstance clôturera la cérémonie».[81]

A partir des fêtes de l'inauguration de l'église en 1923 et durant quelques années, on parla beaucoup de Jésus adolescent au moins dans les pays de langue française. A Turin, le P. Auffray, rédacteur en chef du *Bulletin salésien* français, se mit en tête de contribuer à propager à la fois son culte et sa confrérie. «Au grand mal, le grand remède», annonça-t-il; c'est-à-dire: «Au mal profond de la jeunesse contemporaine, le bon remède de la dévotion à Jésus adolescent».[82] De temps à autre, une paroisse ou une école signalait de nouvelles adhésions à la confrérie. Ainsi, en juillet 1927, un curé du diocèse de Versailles, probablement ancien petit séminariste de Mgr Caron, écrivait à celui-ci:

> «J'ai eu la joie de compter une dizaine de petits Premiers Communiants désireux de se faire inscrire, pour la persévérance, à notre chère confrérie "Jésus Adolescent". Vraiment, les jeunes, dès qu'ils connaissent le Dieu de leur âge, ne peuvent trouver meilleur ami que Lui...».[83]

Vers cette date, Mgr Caron expédiait à tous les supérieurs de petits séminaires de France et de Belgique une lettre qui célébrait les bienfaits de la confrérie pour la jeunesse, spécialement pour la jeunesse cléricale.[84]

Mais le succès de cette propagande était médiocre au jugement du directeur Heugebaert reproduit par le P. Auffray: «...On continue à mettre nos jeunes gens sous la protection de tout le monde, sauf à le glisser sous le blanc manteau du Divin Jeune Homme, où il serait si bien...» constatait celui-ci en 1928.[85] En 1930, il déplorait à nouveau cette «indifférence».[86] Comment l'expliquer? interrogeait-il. La grande raison, à son avis, «c'est sans doute que Nazareth c'est très loin».[87]

Pour décider les jeunes et leurs maîtres, des démarches avaient été entrepri-

[81] «Réception dans la confrérie», *Echo de Nazareth*, 24, octobre 1924, p. 744-745. Le texte complet de la prière de consécration à Jésus Adolescent se trouve dans le rite approuvé par Mgr Barlassina, le 6 janvier 1924. Un exemplaire dans la Chronique manuscrite, 1929-1930, *in fine.*

[82] «Au grand mal, le grand remède», *Bulletin salésien*, février 1926, p. 38-39.

[83] Lettre de L. Philippe, curé de Carrières-sur-Seine, Seine-et-Oise, à M. Caron, juillet 1927; *Echo de Nazareth*, 37, janvier 1928, p. 1184.

[84] Circulaire reproduite dans l'*Echo de Nazareth*, juillet 1927, p. 1099-1101.

[85] *Bulletin salésien*, novembre 1928, p. 316.

[86] «L'Archiconfrérie de Jésus Adolescent», *Bulletin salésien*, août-septembre 1930, p. 229.

[87] *Ibidem.*

ses à Rome depuis plusieurs années afin d'obtenir la transformation de la confrérie en archiconfrérie. La confrérie était une association simple et localisée en un endroit unique. Les associations placées sous le vocable de Jésus Adolescent ne pouvaient y être unies que par affiliation. L'archiconfrérie pourrait agréger les autres confréries de même esprit et les associer à ses grâces et faveurs spirituelles. Son centre serait naturellement Nazareth. Le recteur majeur Filippo Rinaldi s'employa à déterminer le Vatican à satisfaire au désir des Nazaréens. Il n'y parvint qu'après la mort de Mgr Caron, en 1930.[88]

Ce ne fut pas encore l'enthousiasme. Le P. Gimbert (directeur, rappelons-le de 1932 à 1936) établit dans le bulletin de l'oeuvre une chronique régulière de l'archiconfrérie. Les nouvelles adhésions y furent signalées. En janvier 1935, l'école salésienne de la Navarre [89] annonçait trente-et-une inscriptions. Elle commentait: «Groupement fervent en contact étroit avec Nazareth. Ligue de prières et de sacrifices pour amener à Jésus Adolescent les "Jeunesses communistes"».[90] Pour représenter sur place les groupements affiliés à l'archiconfrérie, une garde d'honneur permanente fut instituée à Nazareth.[91] Ces initiatives méritoires ne changeaient pas grand-chose. Le succès était toujours aussi médiocre. Autre Jean-Baptiste, le P. Gimbert criait dans le désert:

> «Le mouvement est lent. Nous sommes en Asie, à Nazareth, très loin des grands centres. Si nous pouvions nous déplacer, faire de la propagande orale! Amis, Directeurs d'oeuvres, vous suivez de près l'activité des jeunes catholiques; vous applaudissez à son ardeur, à ses manifestations. Eh bien! aidez-nous à leur faire connaître, aimer, imiter leur Frère, leur Ami, leur Modèle: le Christ adolescent».[92]

...L'archiconfrérie dura jusqu'à la deuxième guerre mondiale. Avec conscience, le directeur Crozes tint à son tour, dans l'*Echo de Nazareth* des années 1938-1940, une chronique de l'association. Puis, on n'en parla plus. Du reste, en dehors de Jésus-Adolescent même et du petit séminaire de Versailles, elle avait toujours vivoté. Jamais, dans la catholicité de la première moitié du vingtième siècle ou au moins dans l'une de ses provinces, elle n'était devenue un mouvement de masse analogue à la Croisade eucharistique ou à la Jeunesse Etudiante Chrétienne. La direction de Nazareth attribuait cet échec à la distance. D'autres raisons peuvent être avancées. Grouper de jeunes chrétiens autour du Christ était beau, mais banal. Un programme de vertus à pratiquer mois par mois n'était pas non

[88] Bref du 27 août 1930. Latin original et traduction française dans le *Bulletin salésien*, novembre 1930, p. 297; et dans l'*Echo de Nazareth*, 49, janvier 1931, p. 4-8. Traduction française seule dans *Jérusalem*, 160, mars-avril 1931, p. 56-57.

[89] Institution Saint-Joseph, La Navarre, La Crau, Var, France.

[90] «Vie de l'archiconfrérie», *Echo de Nazareth*, 66, avril 1935, p. 50.

[91] «Aux jeunes. L'archiconfrérie de Jésus Adolescent», *Echo de Nazareth*, 59, juillet 1933, p. 72.

[92] «Vie de l'Archiconfrérie», *Echo de Nazareth*, 66, avril 1935, p. 48.

plus très original. Une association de piété ne suscitait guère d'élan dans les coeurs adolescents d'un Occident en mal d'efficacité, et donc d'action. La campagne lancée par l'abbé Caron au début du siècle a intéressé quelques centaines, peut-être quelques milliers d'enfants et de jeunes gens. Le prêtre de Versailles n'est pas arrivé à bâtir le grand temple vivant de Jésus adolescent qui aurait eu pour centre visible sa basilique de Nazareth.

L'Echo de Nazareth (1919-1940)

Le périodique par lequel l'abbé Caron et ses disciples salésiens cherchèrent, entre autres, à donner vie à la confrérie de Jésus adolescent naquit à Versailles en 1919. Grâce à lui, l'orphelinat eut, pendant vingt ans, une voix simple, digne et instructive, qui retentit (discrètement) dans un certain nombre de centres où l'on connaissait le français.

Le 11 novembre 1918, l'abbé Caron ne s'étendit pas sur l'armistice, qui concluait la victoire des Alliés sur les Empires centraux. Il nota dans son Journal de la basilique:

> «Pendant que les PP. Riquier et Bono reprennent le chemin de la Galilée, moi je vais m'occuper de créer un bulletin qui aura pour titre Echo de Nazareth. - Le but de ce bulletin sera de trouver des secours pour l'orphelinat, mais bien davantage encore de populariser la connaissance et le culte de Jésus Adolescent. Désormais, la composition de ce bulletin et sa diffusion seront les objets de toutes mes préférences».[93]

Le premier numéro de l'*Echo de Nazareth* fut publié au mois de janvier 1919. Il avait pour «gérant» le salésien de Paris Noël Noguier de Malijay,[94] dont le nom figurait sur l'exemplaire; et il était imprimé par les Orphelins-Apprentis d'Auteuil, 40, rue La Fontaine, à Paris également. La publication serait trimestrielle et datée de janvier, avril, juillet et octobre. Le fascicule initial eut trente-deux pages, chiffre auquel les éditeurs allaient demeurer fidèles presque jusqu'au bout. La revue était vraisemblablement tirée à un millier d'exemplaires.[95]

Le contenu du périodique a varié au long de ses quelque vingt années d'exis-

[93] Journal de la basilique, 11 novembre 1918.

[94] Voir, sur ce prêtre hors du commun, l'article anonyme, mais probablement rédigé par le P. A. Auffray, «Un bon ouvrier qui disparaît», *Bulletin salésien*, février 1931, p. 51-52; reproduit dans l'*Echo de Nazareth*, 51, juillet 1931, p. 92-96.

[95] Le rapport dactylographié d'A. Crozes sur Jésus-Adolescent à l'intention du provincial de Bethléem, mai 1938, parlera de sept cent cinquante exemplaires (APSMO, Nazareth, mai 1938). Un registre d'abonnés de la même époque contient cinq cent vingt-trois adresses (APSP, Nazareth, 2 cahiers intitulés: «Echo de Nazareth, liste des anciens abonnés»). Parmi les noms, le dominicain M.-D. Chenu, Le Saulchoir ...

tence. Son histoire peut être partagée en deux. Il y eut le temps de la direction versaillaise (1919-1931) et celui de la direction nazaréenne (1932-1940).

Comprenons bien que l'*Echo de Nazareth* fut d'abord et longtemps versaillais. Pendant plus de dix ans, la plupart des articles ont émané du seul chanoine Maxime Caron, qu'il les ait ou non signés de son propre nom ou encore de son pseudonyme (abbé de Margicourt). Les nouvelles sur Jésus-Adolescent arrivaient alors habituellement dans la deuxième partie de la brochure, qui reproduisait des lettres de Nazareth. Elles étaient entre autres destinées à procurer des subsides à l'orphelinat. L'orientation du périodique était double: de formation spirituelle d'abord, d'information sur Nazareth ensuite. Tant que l'abbé Caron vécut, les articles originaux, les coupures de presse, les extraits de livres, les réflexions brèves sous forme d'entrefilets répétèrent et exploitèrent les thèmes didactiques ou édifiants auxquels il tenait de préférence. C'était: la Terre Sainte; la beauté et la puissance de l'Evangile; les bienfaits du culte de Jésus adolescent; la dévotion à Jésus adolescent; les vertus de Jésus adolescent; les grands saints français liés à Nazareth pour une raison ou une autre, c'est-à-dire le roi saint Louis, Jeanne d'Arc, Thérèse de l'Enfant Jésus et Bernadette de Lourdes; les méfaits d'une éducation laïque; les méfaits de l'Université en France; les traits édifiants de quelques personnages historiques (en ce temps-là!); la défense de certaines vérités essentielles du catholicisme, en particulier la vie éternelle, sur laquelle l'abbé Caron avait écrit un livre entier; l'accord entre la science et la foi; le protestantisme, ses dangers et sa décadence; l'héroïsme de divers jeunes gens contemporains; enfin, le judaïsme, le sionisme et leurs dangers.

Le message principal de la revue était la glorification de l'adolescence de Jésus. Du numéro 1 au numéro 84 et dernier, la couverture de l'*Echo de Nazareth* répéta la question: «Si chaque siècle a reçu la mission d'ajouter un rayon à l'auréole de l'Homme-Dieu, la mission du nôtre ne serait-elle pas de glorifier son adolescence?» En particulier, des reprises de chapitres de livres de l'abbé Caron sur Jésus adolescent la célébraient avec éloquence.

L'idéologie manichéenne de l'Echo de Nazareth entre 1919 et 1930

Les élévations pieuses n'étaient malheureusement pas les morceaux les plus lus, parce que les plus frappants, de la petite revue. Il faut ici, bien à contre-coeur, parler d'un côté, non seulement regrettable, mais franchement détestable, de l'excellent abbé Caron. Sa doctrine était manichéenne et situait à main gauche, c'est-à-dire avec les réprouvés, l'université laïque, les protestants et surtout les Juifs, envers lesquels il semble n'avoir jamais éprouvé une once de sympathie.

Une brève information de l'*Echo* de 1929, signée de Margicourt, sera un premier échantillon de cette fâcheuse tournure d'esprit:

> «Pauvres jeunes filles. - Dans un de nos lycées de filles, une maîtresse de classe, que nous connaissons, avait fait, à ses jeunes élèves, une dictée dans laquelle se trouvait le mot *Providence.* Ce mot était dans le texte ainsi dicté. - Quelques jours après, cette maîtresse fut appelée par l'inspecteur d'Académie pour s'entendre vertement réprimandée. Comme elle essayait de se défendre: *Mademoiselle,* lui dit l'inspecteur, *vous devriez comprendre que ce sont là des mots qui faussent l'esprit des enfants.* - Le mot "Providence" fausse l'esprit des enfants, parce qu'il évoque l'*idée de Dieu?* - C'est donc là qu'en est venue l'Université. - Pauvres jeunes filles! sur quoi s'appuiera leur morale quand il leur faudra résister aux tentations qui les attendent? - De Margicourt».[96]

Depuis quand éviter l'emploi irréfléchi du mot Providence est-il un signe de refus de Dieu dans la vie et probablement d'athéisme? L'abbé Caron pratiquait une littérature de combat, pour laquelle ménager l'adversaire ou chercher à le comprendre confinait à la trahison. Le mal n'est jamais tolérable. Il doit être traqué sans pitié. Maxime Caron dénonçait sans circonlocutions certains des maux de la société qui l'environnait. Ce faisant, il travestissait les intentions du camp opposé, généralisait des cas particuliers, répétait des accusations non vérifiées et, d'occasion, parfaitement fausses; et, de la sorte, lui l'intègre et le véridique, il propageait des calomnies. Seule, l'issue du combat lui importait. Son esprit avait été structuré au temps d'Edouard Drumont, le journaliste antisémite, et hors du champ critique. L'axiome: *Major amica veritas* ne figurait pas dans son arsenal. Renan lui avait donné des images, il n'avait pas accepté ni même compris sa méthode. Il ignorait que les textes peuvent avoir une histoire, que des idéologies mènent les gens qui se croient libres, que la société leur impose à leur insu des cadres tout faits de jugement et que les profondeurs de la psychè sont modelées aux premiers âges de la vie par des conflits, auxquels, quant à lui, il ne prêta jamais la moindre attention. Ce saint homme fut un écrivain raciste; lucide, il fut aveugle; d'esprit large, il eut de singulières étroitesses. Comme il était franc, énergique et rompu au bon style, lequel est classique, certains de ses articles ou de ses chapitres furent sectaires, féroces et brutaux. On n'est pas impunément le contemporain de Barbey d'Aurevilly et de Léon Bloy.

Maxime Caron annonça la fin du protestantisme sans imaginer que son Eglise envisagerait un jour de réhabiliter Martin Luther, dont il avait fait un autre Judas.[97] Il écrasa le «Koran» de son mépris indigné au nom de l'Evangile.[98] Il vitupéra l'école neutre, matrice d'une «autre jeunesse»,[99] sans prévoir que son pays deviendrait pluraliste dans ses conceptions philosophiques et religieuses. Et surtout, surtout, il participa sans vergogne à l'antisémitisme raciste qui sévit en Europe de 1880 à 1945.

[96] *Echo de Nazareth*, 42, avril 1929, p. 47.
[97] Abbé de MARGICOURT, «Comment mourut Luther», *Echo de Nazareth*, 34, avril 1927, p. 1073-1075.
[98] Abbé de MARGICOURT, «L'Evangile et le Koran», *Echo de Nazareth*, 30, avril 1926, p. 950-951.
[99] M. CARON, «Les deux Jeunesses», *Echo de Nazareth*, 27, juillet 1925, p. 842-846.

L'abbé Maxime Caron de l'âge mûr (vers 1900) avait été antisémite dans ses livres sur Jésus de Nazareth. A les lire, les Juifs, «malheureux descendants des déicides», «fils dégénérés d'Israël», que la «grande malédiction» avait irrémédiablement frappés, étaient nécessairement des «marchands de mauvaise foi», des «usuriers perfides», etc.[100] Ses articles de vieillard dans l'*Echo,* surtout ceux qu'il signa de Margicourt (le hameau de sa naissance), en firent en outre les ennemis forcenés du nom chrétien. Ils dénoncèrent en eux la teigne des nations, les responsables des malheurs de la chrétienté française de 1906 et de la Russie socialiste d'après 1917. Ils les accusèrent de viser à dominer le monde par l'argent et la corruption morale. Ils avancèrent des explications «chrétiennes» à la détresse sans fond du «Juif errant». Et, bien entendu, ils stigmatisèrent en termes sanglants le sionisme aidé par l'Angleterre protestante. Dans ce cas, l'hydre du mal avait deux têtes, l'une «schismatique», l'autre «juive». Voici quelques exemples.

En 1923, dans les semaines qui précédèrent la consécration de la basilique, l'abbé Caron résuma pour son jeune lecteur «la légende du Juif errant». Puis il lui en expliqua la signification:

> «Ce Juif Errant, mon petit ami, ce n'est pas un homme, c'est un peuple. C'est le peuple qui a demandé à Pilate la mort du Fils de Dieu (...) Sans patrie, sans autels, sans chef, il garde au milieu des autres peuples sa nationalité, ses lois, ses coutumes, sa religion. Cent fois spolié, il refait d'énormes fortunes. Outragé, persécuté, parfois massacré par ceux qu'il a ruinés, il erre à travers le monde puis revient d'où on l'a chassé (...) Chez beaucoup de Juifs, la haine contre Jésus-Christ est aussi violente qu'au jour où ils le crucifièrent. Aussi, chaque fois qu'une persécution se déchaîne contre son Eglise, comme chez nous, il y a cinquante ans, ils en sont l'âme (...). Ce qu'ils veulent, c'est détruire la civilisation chrétienne pour instaurer sur ses ruines leur domination talmudique...».[101]

«La grande idée d'Israël», assura en 1927 un article paru sous ce titre, qui était de bout en bout antisioniste, est que le messie attendu ne sera pas un homme, mais un peuple. La seigneurie que les chrétiens reconnaissent au Christ Jésus, lui la veut pour le peuple des Juifs. En conséquence, Israël recourt à tous les

[100] Voir, par exemple, «... Ces fils dégénérés d'Israël, qui se pressaient, il y a dix-neuf siècles, sur les rives du Jourdain, ne sont-ils pas encore là, devant nous? Pour les punir d'avoir méconnu, persécuté et crucifié le Messie, Dieu a: Aboli leurs sacrifices. — Renversé leur Temple! — Détruit leur Religion! — Anéanti leur sacerdoce!» (M. CARON, *Jésus Adolescent*, 3ème éd., 1901, p. 312). La suite du texte développait ces quatre propositions soigneusement mises en évidence. Et aussi: «... Retourner en Israël, pour ces malheureux descendants des déicides, ce serait rentrer dans la grande malédiction ...» (M. CARON, *Au pays de Jésus adolescent*, 4ème éd., 1929, p. 173-174). Au cours d'une description de Nazareth, il nota méchamment: «... chose vraiment étonnante, sur ses huit à dix mille habitants, il n'y a pas un seul Juif. Ils ne sont ni trompés par ces marchands de mauvaise foi, ni volés par ces usuriers perfides» (*ibid.*, p. 246-247). Jules Isaac aurait pu illustrer son livre (*Jésus et Israël*, Paris, 1948) par des citations de Mgr Caron ...

[101] M. CARON, «La légende du Juif Errant», *Echo de Nazareth*, 19, juillet 1923, p. 595-596.

moyens pour lui préparer les voies et donner aux Juifs l'empire du monde. Les sionistes sont les activistes du mouvement. «C'est à préparer l'avènement de ce Messie Sauveur, c'est-à-dire du règne d'Israël, que travaillent déjà depuis plus de cinquante ans, les vrais croyants du peuple juif. Ils ont actuellement en mains les deux plus grandes forces des temps modernes: l'or et la presse». Ils s'en servent d'abord contre les chrétiens. Car, à suivre notre auteur, les Juifs ne pourraient «établir ce règne d'Israël que sur les ruines de l'Evangile». Ils s'y emploient: le chantier de la maléfique entreprise est ouvert. Les banquiers israélites avancent les fonds nécessaires. «Les francs-maçons sont leurs salariés. Sans l'or d'Israël que pourraient ces francs-maçons en France? On n'en compte guère qu'une quarantaine de mille et ils ne se recrutent que dans la classe moyenne. D'où leur viennent les millions, dès qu'il s'agit de créer un journal ou de fonder une ligue qui combattra nos croyances religieuses?» Cela, l'*Echo* le savait: «On nomme maintenant celui qui a préparé l'élection de ce Cartel qui a fait tant de mal à la France en ressuscitant la persécution religieuse: c'est le Juif Finaly, il est le banquier d'Israël». Et il avait d'autres informations du même ordre. Il assénait: «Depuis longtemps les Juifs travaillent à la ruine de la France parce qu'elle est la grande nation chrétienne». Cette évidence lui paraissait crever les yeux. Pour la période contemporaine, continuait-il, «qui ne sait que l'auteur de la loi de Séparation de l'Eglise et de l'Etat, loi perfide qui permit de s'emparer de nos presbytères, de nos évêchés, de nos séminaires, de l'argent même que nos morts nous tendaient du fond de leurs tombes pour avoir des prières, qui ne sait que le rédacteur de cette loi fut un Juif: Bussenbaüm?» Et puis, «actuellement, c'est par la guerre à notre franc qu'ils voudraient amener une révolution qui mettrait la France en bolchevisme. De là vient que tous nos efforts pour rendre à notre franc la valeur qu'il mérite, se brisent contre une puissance occulte qui n'est autre que celle de quelques grands ploutocrates d'Israël».

La Russie, livrée aux Juifs, avait été la première grande nation victime du dessein machiavélique de l'Israël contemporain. Peu à peu, en passant par la France, le sionisme prétendait soumettre à celui-ci le monde entier. Car, «c'est pour réaliser leur grande idée messianique, que (les Juifs) se sont fait donner par l'Angleterre Jérusalem et la Palestine. Dans leurs revues, publiées en hébreu, la Palestine, ils l'appellent *le royaume d'Israël,* et Jérusalem, *la Capitale du monde*». Le grand homme de ces parjures et de ces assassins déicides n'est-il pas Judas le traître, à qui ils ont eu le toupet d'ériger une statue quelque part en Russie?[102]

[102] De Margicourt, «La grande idée d'Israël», *Echo de Nazareth*, 33, janvier 1927, p. 1041. Voir aussi M. Caron, «Le peuple juif se convertira-t-il à l'Evangile à la fin du monde?», *Echo de Nazareth*, 30, avril 1926, p. 943-949; et encore cette surprenante litanie: «... Pas une grande hérésie qui n'ait été pour ceux qui se donnent la peine d'aller au fond des choses, conçue, soutenue, propagée par la Juiverie: qu'il s'agisse des Ariens, des Manichéens, des Albigeois, des Protestants. Et comme les Juifs n'ont pas

Faut-il commenter des pages aussi malheureuses qui caricaturaient sottement le sionisme; qui rendaient gratuitement le peuple juif responsable de la faiblesse de la monnaie nationale en France au milieu des années vingt; et qui faisaient d'Israël, à partir d'un programme diabolique, le corrupteur éhonté du peuple chrétien et l'artisan ordinaire des persécutions dont il était l'objet? L'une de leurs sources était un faux manifeste, les Protocoles (M. Caron disait: le *Programme*) des Sages de Sion.

Les articles plus ou moins féroces de l'*Echo de Nazareth* ont naturellement suscité des mouvements divers parmi les lecteurs. Alertées, il arrivait aux victimes de se rebeller. La direction de Jésus-Adolescent reçut au moins deux protestations en forme, l'une du consul général de France à Jérusalem, l'autre du provincial salésien de Bethléem. En 1926, la lettre du consul fut nette, correcte et digne:

> «Mon Révérend Père. - Dans l'Echo de Nazareth, vous publiez de temps en temps sous le titre: "Pensée pleine d'angoisses" ou "Vérité effrayante" de brefs pronostics historiques que je ne veux pas discuter avec vous mais dont la lecture m'est pénible. - A la page 925 vous prédisez que si...[103] dans vingt ans, le Français n'aura plus de patrie; [104] à la page 810 que si...[105] l'Eglise, par ses évêques, ses prêtres, ses moines, avait fait la France, l'Université par ses instituteurs et ses institutrices primaines, l'a détruite.[106] - De telles paroles dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles sont des généralisations et des prophéties sans aucune valeur ne peuvent que blesser dans leur patriotisme et leur équité des Français dont je suis et je vous serais reconnaissant de vouloir bien cesser d'en publier de semblables ou cesser de me faire le service de votre publication. - V.».[107]

L'autre lettre de protestation, qui fut antérieure (1923), fait honneur à l'équilibre du provincial Puddu. Il avait été alarmé par des rappels à l'ordre du gouvernement anglais en Palestine. Vrai disciple de don Bosco, il voulait qu'on évitât d'alimenter les discordes et de froisser les autorités en place:

d'armée, ni de marine, ni de diplomatie propre, puisqu'ils ne sont pas constitués en nation, mais dispersés par toute la terre, c'est moins par la violence qu'ils agissent de nos jours, que par les infiltrations dans le monde chrétien», etc. (De Margicourt, «Les deux pouvoirs internationaux», *Echo de Nazareth*, 37, janvier 1928, p. 1173).

[103] Les points de suspension remplaçaient: «parmi nous, un homme ne se lève pas qui remettra dans nos écoles l'idée de Dieu, comme Mussolini l'a fait pour l'Italie, nous pouvons dire avec le Père Delaporte».

[104] Entrefilet signé: M. C., c'est-à-dire Maxime Caron, *Echo de Nazareth*, 29, janvier 1926, p. 925.

[105] Les points de suspension remplaçaient: «dans nos écoles, un Mussolini quelconque ne replace pas le Crucifix à la muraille et l'Evangile dans les pupitres, un jour, peu éloigné de nous, toute notre Histoire tiendra en ces deux lignes» ...

[106] *Echo de Nazareth*, 25, janvier 1925, p. 810.

[107] Brouillon original de la lettre du Consul de France à Jérusalem au P. Heugebaert à Nazareth, 22 janvier 1926; Arch. Aff. Etr., Archives des Postes, Jérusalem, Etablissements religieux, Salésiens. Orphelinat de Jésus Adolescent, Nazareth, 1917-1941 mai. Des coupures de l'*Echo de Nazareth* figurent aussi dans ce dossier.

> «Le n(uméro) de Juillet de votre brochure "Nazareth" contient un article de Mr Margicourt, au sujet "Comment on trompait les Turcs pendant la Guerre".[108] Dans une publication qui figure à votre nom je suis d'avis qu'il convient d'éviter tout ce qui est de nature à exciter des rancunes et des haines. Parce sepulto! La Guerre est terminée. Cela aussi pour ne pas détourner de votre personne et de votre Orphelinat la sympathie des Allemands qui sont par ici et surtout dans le Clergé séculier et régulier: le Vicaire G(énéral) lui-même est un Autrichien. - A plus forte raison il convient de supprimer tout ce qui peut froisser le Gouvernement du Pays. Il vous servira de vous rappeler que nous avons été appelés deux fois au sujet de quelques article qui avait paru dans le "Nazareth". Le mécontentement des Autorités n'est pas sans suite, même s'il n'est pas manifesté à haute voix...».[109]

La réorientation idéologique de l'Echo entre 1932 et 1940

Après la mort de Mgr Caron (1929), l'*Echo* balbutia pendant quelques mois. Privé de gouvernail, il semblait hésiter sur la route à suivre. Versailles — apparemment par les soins de la secrétaire de Mgr Caron, Mlle Bergera, désignée pour centraliser les fonds — continuait de l'éditer; et, jusqu'à la fin de 1931, il fut encore imprimé par les orphelins-apprentis d'Auteuil. Mais son contenu se mit à évoluer. Dès avril 1930, la partie chronique de l'orphelinat commença d'enfler,[110] cependant qu'à proximité divers articles, probablement trouvés dans les cartons de Mgr Caron, rappelaient les livraisons d'antan.[111] Le virage décisif fut pris au début de 1932. Le numéro de janvier 1932, imprimé chez les franciscains de Jérusalem[112] et sans mention de gérant parisien ou autre, fut directement édité par les salésiens de Nazareth. Dès lors, des descriptions et des récits d'intérêt local (la maison, la ville, le pays...), que signèrent Richard Salom, puis Pierre Gimbert, prirent le pas sur les articles de formation ou d'édification. Et la polémique disparut.

Le P. Gimbert avait la plume bienveillante. Il décrivit dans des articles informés, relativement longs et parfois illustrés de photographies et de tableaux statistiques: «le visage de Nazareth»,[113] «les rites orientaux à l'orphelinat»,[114] l'odyssée de Charles de Foucauld «de Nazareth au Sahara»,[115] la naissance de la congré-

[108] Il s'agissait de l'article de tête de l'*Echo de Nazareth*, 19, juillet 1923, p. 601-603.

[109] Double de la lettre dactylographiée (en français!) de S. Puddu à E. Riquier, Bethléem, 26 juillet 1923; APSMO, Nazareth, à la date.

[110] Des signatures manuscrites sur les exemplaires de la collection de l'*Echo de Nazareth* en dépôt à Jésus-Adolescent, nous apprennent que cette chronique fut alors rédigée par le P. Auguste Crozes.

[111] Ainsi: «Une histoire à méditer», *Echo de Nazareth*, 51, juillet 1931.

[112] Typ. PP. Franciscan., T. S.

[113] *Echo de Nazareth*, 60, octobre 1933, p. 97-108.

[114] *Ibidem*, 59, juillet 1933, p. 65-70.

[115] *Ibidem*, 61, janvier 1934, p. 5-17.

gation des Soeurs du Rosaire «de Nazareth à Jérusalem»,[116] les oeuvres salésiennes en Palestine,[117] «le catholicisme en Galilée»,[118] l'église melkite,[119] «le douloureux calvaire des Lieux Saints»,[120] «le catholicisme en Terre Sainte»,[121] etc. En même temps, il condensa pour chacune des livraisons et «en marge des revues» (titre de la rubrique) des informations politiques, économiques et sociales qui, dans leur ensemble, donnèrent du sionisme et des entreprises juives une image positive et sympathique. Dans la collection de l'*Echo de Nazareth,* ces pages sont la contrepartie des malheureux articles antisémites de Mgr Caron.

Le numéro de juillet 1933 — qui fut écrit au temps de la première et tragique campagne du gouvernement hitlérien contre les Juifs d'Allemagne — signala «autour du sionisme» (titre d'un groupe de nouvelles) qu'un «essai de conciliation» était alors tenté entre les Juifs et les Arabes par la société Brit Scialôm.[122] Il poursuivit par une chronique de «l'immigration», disant qu'elle continuait «avec persévérance» et qu'elle s'accélérerait encore, si les «fervents du sionisme» parvenaient à faire fonctionner l'agence qu'ils auraient fondée dans ce but.[123] A propos des «colonies juives», la Transjordanie tolérante et accueillante était ensuite donnée en exemple aux Arabes palestiniens, dont les méfaits étaient signalés, quoique sans acrimonie:

> «*On demande des colons.* - Il paraît qu'en Transjordanie, à l'encontre de la Palestine, on désire l'établissement de colonies juives. Tant de terrains incultes et cependant fertiles pourraient y être mis en valeur! Aussi le maire de Mâdaba vient-il d'inviter chez lui les colons juifs, leur promettant sécurité. L'Emir Abdallah lui-même voudrait les voir s'installer dans sa principauté. Mais sera-t-on plus aimable pour eux en Transjordanie qu'en Palestine où, dans une colonie, les arabes ont détruit 10.000 arbres récemment plantés? - Cependant tout espoir d'entente n'est pas perdu car le gouvernement de l'Emir vient d'accorder à une société juive une grande superficie de terrain sur la rive orientale de la Mer Morte. - Cette société qui exploite déjà les sels de la Mer Morte sur la rive ouest, y établira une succursale dont les redevances iront au gouvernement de Transjordanie».

[116] *Ibidem*, 62, avril 1934, p. 34-42.
[117] *Ibidem*, 63, juillet 1934, p. 66-76.
[118] *Ibidem*, 64, octobre 1934, p. 98-107.
[119] *Ibidem*, 65, janvier 1935, p. 10-14.
[120] *Ibidem*, 66, avril 1935, p. 34-42.
[121] *Ibidem*, 70, avril 1936, p. 34-43.
[122] «La Société juive "Brit Scialôm" vient de publier tout un programme de collaboration judéo-arabe, essayant de faire de la Palestine un état formé de deux races et dans lequel l'une et l'autre jouiraient des mêmes droits civils, politiques et sociaux, sans distinction de supériorité ou d'infériorité numérique. - Dans ce but on créerait un Institut dans lequel les études se feraient en arabe, en hébreu et en anglais». Voir, sur cette société, W. LAQUEUR, *op. cit.*, p. 279-283, 288-289, 293-295.
[123] «Elle continue avec persévérance. Durant l'année 1932, 3.721 juifs sont arrivés de la seule Pologne contre 1.039 l'année précédente. - Les fervents du sionisme, voulant accélérer la cadence, auraient même fondé une véritable agence pour faire passer les sionistes en contrebande par le Liban et la Syrie».

Une série d'informations sur l'économie (industrie, commerce et tourisme) montrait que la Palestine progressait grâce aux initiatives des Juifs. L'une d'elles expliquait que, «pour avoir du sucre» (titre particulier), «une société juive va également se fonder pour créer en Palestine une raffinerie. Betteraves et cannes à sucre se récolteraient facilement sur place et la fabrique arrivera à satisfaire la consommation de la Palestine et de la Transjordanie qui est d'environ 15.000 tonnes par an». Une autre annonçait l'amélioration des «bains chauds de Tibériade»: «A un kilomètre au sud de Tibériade se trouvent des sources salines chaudes, renommées dès la plus haute antiquité. Des piscines communes d'installation toute primitive, n'avaient jusqu'à ces derniers temps rien d'attirant. Une Société juive en a obtenu dernièrement la concession pour cinquante ans. Elle y a aménagé un établissement confortable et organisé un service d'autos entre les bains et la ville». Deux notes parlaient de l'amélioration du trafic maritime, l'une sur une hypothétique «flotte commerciale palestinienne»,[124] l'autre sur «le nouveau port de Caïffa».[125] La Palestine exportait surtout des fruits. Une nouvelle concernait «les oranges de Jaffa», soigneusement chiffrées: «La campagne des oranges palestiniennes se développe sensiblement. Au 25 décembre on avait déjà exporté le coquet total de 1.169.329 caisses, contre 853.931 expédiées l'année précédente à pareille époque. Leur valeur dépasse le chiffre de 500.000 livres palestiniennes». Les arbres étaient l'un des soucis majeurs des pionniers juifs. L'*Echo* calculait que, «pendant l'année 1931, on a planté en Palestine 1.250.000 arbres, dont près de 600.000 oliviers. Au cours de l'hiver 32-33 de très nombreuses plantations ont encore été faites un peu partout. Le pin généralement y domine». En conclusion du chapitre de l'économie, il était permis de parler en termes positifs du budget palestinien de l'année écoulée en pleine crise mondiale:

> «*Un budget équilibré.* - C'est une chose si rare qu'elle mérite d'être signalée! Il ressort en effet des statistiques officielles que les recettes du gouvernement de Palestine, du 1er avril au 30 novembre 1932 se sont élevées à 1.810.791 et les dépenses à 1.504.301 livres palestiniennes. Les prochaines statistiques nous diront si l'année 1933 a été aussi heureuse pour les balances gouvernementales».

Sans sortir du titre général «Autour du sionisme», l'*Echo* annonçait pour finir et commentait sommairement une nouvelle très catholique:

> «*Une belle conversion.* - Le numéro de juin de la Voix de N. D. du Mont Carmel nous apprend que le jeudi 16 février a eu lieu, au Carmel de Caïffa, la prise d'habit de

[124] «En tout cas le premier navire battant pavillon palestinien est en service. Il dessert outre les ports de la Palestine ceux de Syrie et d'Egypte. Il porte le joli nom de "Carmel", jauge 400 tonneaux et sert tout spécialement au transport des produits chimiques de la Mer Morte».

[125] «Il s'achève rapidement et a bel air. Sa construction d'ailleurs aura coûté un million de livres sterling. L'inauguration aura lieu en octobre prochain en présence du prince de Galles. Vingt grands vaisseaux pourront accoster à ses quais».

> Soeur Marie de Jésus, israélite convertie. Nul doute que la vie d'immolation de cette jeune religieuse n'attire des grâces spéciales sur les âmes de ses compatriotes et ne contribue puissamment à leur retour au bercail».[126]

Quand, au fil des années 1933-1936, la situation s'aggrava peu à peu et que les émeutes se multiplièrent, la chronique palestinienne de l'*Echo de Nazareth* ne se départit jamais de ce ton indulgent, objectif et mesuré. En janvier 1936, un article «en marge des revues», intitulé *Juifs et Palestiniens,* commençait: «Les relations sont toujours un peu tendues: l'atmosphère de l'opinion s'échauffe au moindre incident». Et il racontait brièvement une affaire de contrebande d'armes pour les Juifs au port de Jaffa et un incident à la mosquée d'Hébron, dont il faut savoir que — toute musulmane qu'elle soit — elle renferme «les tombeaux des Patriarches» d'Israël. A ce propos, il prévenait les Européens:

> «Le fait, considéré en lui-même, peut paraître insignifiant. Il a fourni prétexte à une campagne de récrimination contre les provocations juives. Les indigènes profitent avec plaisir de cet incident pour affirmer à nouveau devant les masses fanatiques les prétendues manoeuvres des sionistes contre les sanctuaires de l'Islam».

Ces informations attristantes étaient aussitôt contrebalancées par le rapide récit d'une «fête judéo-arabe»:

> «Malgré l'agitation anti-juive de certains milieux arabes les ouvriers arabes travaillant dans les chantiers de la conduite d'eau de Ras el Ein [127] à Jérusalem ont invité leurs camarades juifs au village de Kefar Ein Ila,[128] où une fête eut lieu en l'honneur des hôtes. Les Cheiks du village reçurent solennellement les invités et exprimèrent leur satisfaction de voir les Arabes et les juifs collaborer à l'oeuvre commune. Une "fantasia" fut organisée à cette occasion...».[129]

Rédigé par le P. Gimbert, l'*Echo* demeurait dans le camp arabe, qui était le sien. Mais il lui faisait aussi doucement la leçon. Et les sionistes pouvaient reconnaître en lui un allié prudent, capable de signaler les points de friction entre les deux races ou les deux camps, sans blesser la fierté et le sens de la justice de la population antagoniste. L'esprit qu'en 1923 le P. Puddu avait recommandé au P. Riquier avait enfin pénétré la revue. Sa qualité n'en souffrit pas. L'*Echo de Nazareth* de 1933-1936 fut au moins aussi intéressant que celui de 1923-1926. Il était aussi plus pacifique et — qu'il soit permis de l'écrire sans offenser la mémoire du cher, mais trop combatif, apôtre de Jésus adolescent — plus «évangélique» qu'au temps des articles de l'abbé de Margicourt sur les horribles méfaits du Juif errant

[126] *Echo de Nazareth*, 59, juillet 1933, p. 93-96.
[127] Près de Petah Tikva.
[128] Non identifiée.
[129] *Echo de Nazareth*, 69, janvier 1936, p. 29-31.

et les destructions morales des instituteurs et institutrices de l'école laïque française. Cet esprit conciliateur devenait celui de la maison, la revue en enregistrait les signes. Pendant une excursion commune avec leurs élèves en juillet 1932, plusieurs maîtres eurent un long entretien avec un Juif de kibboutz, jeune communiste frais émoulu de l'Université libre de Bruxelles. Quelques semaines plus tard, l'*Echo de Nazareth* narrait le fait avec sympathie.[130]

Cependant, la petite revue était fragile. Peu après que le P. Gimbert eut quitté Nazareth pour s'en aller fonder une oeuvre salésienne en Amérique centrale (avril 1936), elle se mit à donner des signes de faiblesse. Pour la première fois depuis sa création en 1919, aucun numéro ne parut au début du troisième trimestre de l'année (juillet 1936).[131] Sa régularité exemplaire s'altéra et, bientôt, le nombre de ses pages diminua. Le numéro 76 fut daté de «janvier à mars 1938» et le numéro 78 (août 1938) n'eut que vingt-quatre pages au lieu des trente-deux réglementaires. Ainsi réduit, d'octobre 1938 (n° 79) à janvier 1940 (n° 83, daté d'octobre 1939 à janvier 1940), l'*Echo* fut imprimé à nouveau en France, mais, cette fois, à Romans (Drôme).[132] Enfin, au temps de la «drôle de guerre» sur le front occidental (1939-1940), il sortit d'une imprimerie Jeanne d'Arc, à Beyrouth (Liban). Ce fut le numéro 84 (avril 1940) et le dernier de l'*Echo de Nazareth*. Son instabilité des quatre années antérieures avait été à l'image du pays et de l'oeuvre même de Jésus-Adolescent. A la fin du premier semestre de 1936, l'orphelinat était entré dans le temps des troubles.

[130] Le récit de l'excursion à Aïn Djaloud, le 7 juillet 1932, par R. MOLAS, «Promenade à la fontaine de Gédéon», *Echo de Nazareth*, 56, octobre 1932, p. 123-126.

[131] Le numéro 71 fut daté de juillet-octobre 1936 et ne sortit pas des presses avant le mois de décembre de cette année-là. Il narre en effet l'arrivée du P. Elie Latil (21 novembre).

[132] Imprimerie J.-A. Domergue.

Chapitre VI

L'ORPHELINAT DANS LA TOURMENTE (1936-1948)

Le terrorisme arabe (1936-1939)

Le dimanche 22 mars 1936, à la conférence de quinzaine, «monsieur le directeur» Gimbert apprenait à la communauté salésienne de Jésus-Adolescent «une nouvelle pour le moins inattendue»: ses supérieurs l'envoyaient dans l'île d'Haïti ouvrir une école professionnelle qui avait été acceptée par la congrégation. Il était prié de hâter son retour en Europe. Le P. Salom, préfet, assurerait l'intérim jusqu'à la nomination d'un nouveau directeur.[1] Le jeudi saint suivant (9 avril), le provincial de Bethléem Giovanni Battista Canale était à Nazareth. Le bon Père Gimbert, enlevé en pleine année scolaire à l'oeuvre qu'il chérissait et dont il était grandement aimé, célébrait l'unique messe du jour et distribuait pour la dernière fois le corps du Christ à ses Nazaréens. Le moment de la séparation était venu. Toute la maison se massait en silence autour de lui. Sous les portiques, grands et petits demandaient sa bénédiction. Puis une voiture l'emportait, tandis que les enfants versaient des larmes et poussaient «de nombreuses exclamations de regrets, de fidèles souvenirs et de souhaits de bon voyage».[2]

Ce 9 avril précisément [3] tandis que le P. Gimbert bénissait ainsi professeurs et enfants, l'opposition entre Juifs et Arabes prenait en Palestine des proportions jamais atteintes jusque-là. Assurément, depuis 1920, les manifestations anti-juives avaient été fréquentes dans les centres urbains de Jaffa, Caïffa, Tibériade, Jérusalem ou Hébron. Elles avaient parfois dégénéré en pogromes. Nazareth recueillait seulement les échos des émeutes. A la fin d'octobre 1933, le P. Gimbert avait signalé dans sa chronique: «Manifestations arabes contre les Juifs à Jaffa, Caïffa... désordres graves, dit-on. A Nazareth, les boutiques sont fermées. Il en sera de même demain. Pas de courrier»; [4] et, le jour de la fête de la Toussaint, 1er novembre: «Pendant la grand-messe, une délégation de Nazareth vient faire une quête pour les blessés des manifestations arabes».[5] Mais la fièvre était bientôt re-

[1] D'après P. GIMBERT, Chronique manuscrite, 1935-1936, 22 mars 1936.

[2] Chronique manuscrite, 1935-1936, 9 avril 1936; «Chronique», *Echo de Nazareth*, 71, juillet-octobre 1936, p. 90.

[3] En tout cas, le 9 avril est la date retenue par la *Documentation catholique* pour le déclenchement de la grève générale des Arabes, qui paralysa le pays pendant quelque six mois. Voir *Documentation catholique*, 1936, t. 2, col. 958.

[4] Chronique manuscrite, 1933-1934, 27 octobre 1933.

[5] Chronique manuscrite, 1933-1934, 1er novembre 1933.

tombée, tandis que persistait toutefois «le malaise judéo-anglo-arabe».[6]

L'incendie qui couvait s'embrasa en avril 1936. L'immigration juive était alors devenue pour les Arabes un fléau majeur. Depuis 1933, des centaines de milliers de juifs européens, chassés par la persécution antisémite, avaient pris la direction de la terre d'Israël. Le seuil supportable était largement dépassé. En 1920, les Juifs de Palestine représentaient les 10% de la population totale; ils étaient devenus les 30% en 1936. Et leur dynamisme inquiétait les autochtones. Les Arabes palestiniens, qui avaient toléré (et méprisé) les Juifs locaux, avaient réellement peur de ces nouveaux immigrants énergiques, qui leur semblaient appartenir à une espèce totalement différente. Ils ne se résolvaient pas à assimiler les agriculteurs des kibboutzim aux malpropres à tresses et en guenilles de Tibériade. Ils éprouvaient envers eux de l'animosité pour les raisons qui font qu'une immigration massive a toujours et partout créé de la tension: les paysans avaient peur du changement, les commerçants et les membres des professions libérales redoutaient la concurrence, et les dignitaires religieux, chrétiens comme musulmans, n'étaient certainement pas favorables aux Juifs, pour des raisons traditionnelles et doctrinales. Certes, contrairement à la propagande antijuive, la situation économique des Arabes ne s'était pas dégradée du fait de l'afflux de ces étrangers et on surestimait les ressources sionistes. Les Juifs n'avaient ni les moyens financiers ni l'intention, que les Arabes leur prêtaient, d'acheter toute la terre, de déposséder et de prolétariser tous les paysans locaux. Leurs ambitions politiques ne s'étendaient pas jusqu'au Nil et à l'Euphrate. Mais les Arabes avaient raison sur un point essentiel: les Juifs voulaient s'assurer une position de force en Palestine grâce à leur organisation et à leur puissance économique supérieures et avaient l'intention de devenir un jour la majorité. Ils sentaient cette logique des événements mieux que les sionistes eux-mêmes, qui n'avaient pas encore tellement pris le goût du pouvoir politique.[7]

Or, au début de 1936, les Arabes croyaient possible d'inverser le courant en leur faveur. Le nationalisme arabe prétendait comme les sionistes à la succession des Anglais en Palestine. Ce pays était le sien. La situation générale paraissait lui devenir favorable. Nous sommes au temps de la guerre italienne en Ethiopie. L'axe Berlin-Rome entraînait une nette modification de l'équilibre des forces. L'influence britannique semblait partout sur le déclin. L'Iraq avait conquis son indépendance en 1932-1933 et le mouvement d'indépendance arabe avait fait de grands progrès en Egypte et en Syrie. Les dirigeants arabes pouvaient en conclure que le moment était venu de faire aboutir leurs revendications: établissement d'un gouvernement national (arabe) et interdiction immédiate de l'immigration

[6] Observation du P. Gimbert, *ibid.*, 11 novembre 1933.

[7] Ces remarques et réflexions sur l'immigration juive sont empruntées à W. LAQUEUR, *Histoire du sionisme*, *op. cit.*, p. 260.

juive et des ventes de terres.[8] Deux nationalismes s'affrontaient, créant aux mandataires britanniques un problème, dont ils n'avaient nullement, à l'origine, imaginé la redoutable complexité. Les Français de 1920, qui avaient aussitôt dénoncé une manoeuvre promise au feu et au sang, avaient été plus lucides. Quoi qu'il en soit, dans la pièce effrayante qui n'en était qu'au prologue, l'arbitre britannique, pris entre les deux nations cousines qui s'affrontaient sur le même sol, était inévitablement promis aux horions.

De ce fait, entre 1936 et 1939, l'orphelinat de Jésus-Adolescent fut plongé dans une guerre civile qui, désormais, n'épargna plus Nazareth. Le 19 avril 1936, les journaux annonçaient que les bagarres violentes avaient éclaté à Jaffa, Tel Aviv et Caïffa entre Arabes protestataires et Israélites, que la police (sous commandement britannique) avait fait usage de ses armes, que l'état d'alarme était proclamé et que la grève générale avait été déclarée par les Arabes.[9] Entre le 19 et le 22 avril, on comptera à Jaffa et Tel Aviv vingt-huit morts et cent neuf blessés.[10] Les émeutes empêchèrent les enfants de Jésus-Adolescent de rentrer tous au jour fixé (20 avril), à la fin de leurs vacances de Pâques:

> «Les quatre de Jaffa, centre des troubles, ne viendront que plus tard, lorsque les communications seront rétablies», annonça la chronique.[11]

Une semaine après, le chroniqueur de l'*Echo* prenait acte de la nouvelle situation:

> «La grève est déclenchée dans toute la Palestine. Le P. Salom, qui veut se rendre à Caïffa, assiste à la lapidation d'une auto juive...».[12]

Cette ville voisine de Nazareth était devenue un foyer insurrectionnel. Le 1er mai, une manifestation arabe y fut dispersée par la police. Bilan: un mort et plusieurs blessés.[13] Cependant, la résistance arabe s'organisait dans toute la Palestine. Le 15 mai, le Conseil suprême arabe proclamait la désobéissance civile en manière de protestation contre les propositions du haut commissaire britannique.[14] Et les gens ne pensaient plus qu'à la guerre. Le 18 mai, la procession des Rogations de l'orphelinat «se déroule religieusement dans les campagnes: des Fellahs regardent gravement, et les invocations se font plus pressantes quand elles demandent la paix».[15] Le soir du 24 mai, pour fêter Marie-Auxiliatrice, «sous les arcades le ciné fonctionne, tandis qu'une partie des récoltes flambe dans la plaine. Vandalis-

[8] Observations empruntées à W. LAQUEUR, *op. cit.*, p. 290.
[9] D'après la *Documentation catholique*, 1936, t. 1, col. 1338.
[10] *Ibidem.*
[11] Chronique manuscrite, 1935-1936, 20 avril 1936.
[12] «Chronique» du 27 avril, dans l'*Echo de Nazareth*, 71, juillet-octobre 1936, p. 91.
[13] D'après la *Documentation catholique*, 1936, t. 1, col. 1464.
[14] D'après la *Documentation catholique*, 1936, t. 1, col. 1472.
[15] «Chronique», *Echo de Nazareth*, 71, juillet-octobre 1936, p. 91.

me!»[16] Le dimanche de la Pentecôte (31 mai), pour la cérémonie réparatrice organisée dans la grande église des Latins de Nazareth, «toute la maison va à l'Annonciation. Ce jour avait été choisi pour faire acte de réparation de tous les outrages que reçoit la Très Sainte Vierge. Pendant une heure, de 5 à 6, nos prières et nos chants alternent pour crier miséricorde».[17] Et, le lendemain, la promenade traditionnelle est réduite à un pique-nique à proximité de la maison: «A cause des troubles qui continuent toujours, nous nous contentons de dîner à Carmesaheb! Le Père Salom fait bien les choses».[18] Trois jours après, la loi martiale était proclamée en Palestine.[19] Le jeudi de la Fête-Dieu, 11 juin, les douze premiers communiants de Jésus-Adolescent n'eurent auprès d'eux aucun de leurs parents pour les admirer et les choyer. On les dédommagea en les «admettant à la table des Supérieurs».[20] Le même jour, la procession, qui devait, comme chaque année, se dérouler dans la ville de Nazareth, fut supprimée.[21] Quand les vacances arrivèrent (13 juillet), les parents ne purent venir prendre eux-mêmes leurs enfants: un autobus allant vers Caïffa dut être réquisitionné pour les cinquante partants de l'orphelinat.[22]

Les Anglais étaient sommés d'intervenir efficacement. Des renforts de troupes britanniques arrivèrent en Palestine durant le mois de septembre.[23] La grève ne prit fin que le 12 octobre. «Après cinq mois de crainte, d'anxiété et de... privations, on espère retouver le calme...», dit, pour ce jour, le chroniqueur de l'école.[24] Le bilan des désordres fut dressé: 187 musulmans tués et 768 blessés; 80 juifs tués et 308 blessés; 10 chrétiens tués et 55 blessés; 37 soldats britanniques et policiers locaux tués et 142 blessés.[25]

Ce n'était encore qu'un bref répit. Le 11 juillet 1937, un «Comité provisoire du parti arabe de défense nationale» rejetait à l'unanimité un projet britannique de morcellement de la Palestine (rapport Peel), lequel avait conclu que le mandat reçu une quinzaine d'années auparavant était inapplicable et qu'il convenait de partager le pays en deux parties inégales, la plus petite, au nord et à l'ouest, devant constituer un Etat juif, l'autre, le sud et l'est réunis à la Transjordanie, étant destiné à former un Etat arabe.[26] Des bandes d'Arabes armés s'attaquaient

[16] Chronique manuscrite, 1935-1936, 24 mai 1936.
[17] Chronique manuscrite, 1935-1936, 31 mai 1936.
[18] Chronique manuscrite, 1935-1936. Lire: Karm-el-Sahib.
[19] *Documentation catholique*, 1936, t. 2, col. 126.
[20] Chronique manuscrite, 1935-1936, 11 juin 1936.
[21] Chronique manuscrite, 1935-1936, même jour.
[22] «Chronique», *Echo de Nazareth*, 71, juillet-octobre 1936, p. 91.
[23] Revue *Jérusalem*, 193, septembre-octobre 1936, p. 350.
[24] Dans l'*Echo de Nazareth*, 72, janvier 1937, p. 19.
[25] D'après la *Documentation catholique*, 1936, t. 2, col. 958.
[26] D'après D. Ben Gourion, *Destins d'Israël*, p. 310-312; et *Documentation catholique*, 1937, t. 2, col. 317.

aux postes de police, aux casernes britanniques, aux villes mêmes, dont elles s'emparaient pendant quelques heures ou quelques jours. A Nazareth, le 26 septembre 1937, une bande de cette sorte tua le commissaire anglais du district de Galilée, Lewis Mac Yelland Andrews et un agent de police anglais, Peter Mac Ewan.[27] Les Britanniques tentèrent d'endiguer la révolte par des mesures répressives de plus en plus violentes au fur et à mesure que les mois passaient.

On apprenait en Europe que, le 19 octobre 1937, ils avaient décidé de faire sauter autant de maisons qu'il y aurait d'armes volées dans les villages suspects; [28] que, le 26 décembre, les contingents britanniques poursuivaient les rebelles arabes dans les collines de Galilée, tuant quarante-cinq «terroristes», alors que deux Anglais étaient tués; [29] que, les 5 et 6 mars 1938, dans la région de Djenine, une violente bataille entre rebelles et troupes britanniques s'était soldée par plus de cent rebelles tués et de nombreux blessés; [30] que, les 16 et 17 avril 1938, dans les secteurs de Naplouse et de Tulkarem, des engagements sanglants entre «terroristes» indigènes et troupes britanniques avaient fait cinquante tués et une centaine de blessés; [31] que, le 22 mai 1938, de nouveaux troubles avaient éclaté sur divers points du territoire palestinien, pour la plupart en Galilée: Tibériade, Beïsan, Caïffa; [32] que, le 25 juin 1938, l'état de siège avait été proclamé en Palestine; [33] que, les 6 et 7 juillet 1938, une bombe ayant éclaté sur la place du marché de Caïffa, de violentes bagarres s'en étaient suivies, six Juifs avaient été tués et quatorze blessés, vingt-et-un Arabes avaient été tués et quatre-vingt-douze blessés; [34] que, le 8 juillet, une grève générale avait été décidée par les Arabes pour protester contre les incidents des jours antérieurs, non seulement à Caïffa, mais aussi à Jérusalem et à Jaffa; [35] que, les jours suivants, Nazareth et sa région avaient été le théâtre de troubles graves: le 10 juillet, des bombes avaient éclaté en ville; [36] le 11, des insurgés arabes avaient attaqué la colonie juive voisine de Samha; [37] et, le 15, les troupes britanniques avaient rasé le village de Dabbouriyé, près du Mont Thabor.[38] Entre les mois de juillet et d'octobre de cette année 1938, les attentats et les batailles rangées prenaient de plus en plus d'ampleur: le 25 juillet, une bombe explosait dans le quartier des souks arabes de Caïffa, provoquant quaran-

[27] D'après la *Documentation catholique*, 1937, t. 2, col. 694-695.
[28] D'après la *Documentation catholique*, 1937, t. 2, col. 763.
[29] *Documentation catholique*, 1938, col. 192.
[30] *Documentation catholique*, 1938, col. 445.
[31] *Documentation catholique*, 1938, col. 634.
[32] *Documentation catholique*, 1938, col. 764.
[33] *Documentation catholique*, 1938, col. 958.
[34] *Documentation catholique*, 1938, col. 1021.
[35] *Documentation catholique*, 1938, *ibid.*
[36] Chronique manuscrite, 1937-1938, 10 juillet 1938.
[37] *Documentation catholique*, 1938, col. 1022.
[38] *Documentation catholique*, 1938, col. 1024. Cette revue a écrit par erreur: Dabbarita.

te-sept morts et cinquante-deux blessés;[39] les 18 et 19 août, une bataille était livrée entre une bande armée et des détachements britanniques, causant deux cents morts et blessés, dont un grand nombre du village arabe de Medjal-Kroum, qui avaient participé au combat, et en représailles ce village était rasé par les troupes;[40] le 1er octobre, à Ramallah, un combat entre troupes anglaises et rebelles arabes se concluait par soixante tués dans les rangs de ceux-ci;[41] les 2 et 3 octobre, des rebelles attaquaient le quartier juif de Tibériade: 59 morts;[42] le 6 octobre, une soixantaine d'Arabes étaient tués au cours d'engagements avec les troupes anglaises dans les districts d'Acre et de Safed;[43] le 11 octobre, les actes de terrorisme augmentaient encore, le gouverneur de Jérusalem échappait à un attentat et le camp militaire de Naplouse était attaqué à la bombe et au fusil...[44]

L'orphelinat dans le conflit

Dans ce climat de batailles, de méfiance, de tension et d'insécurité générale, l'école de Nazareth continuait de faire vivre et d'éduquer ses enfants. Mais, les communications étant le plus souvent malaisées et parfois rompues, les difficultés de transport et d'approvisionnement étaient grandes. Les élèves en vacances peinaient à rejoindre la maison. Le 1er octobre 1938, jour de rentrée, dix enfants seulement étaient présents et, le 3, ils ne dépassaient pas encore le chiffre de vingt-neuf, soit environ le tiers de l'effectif.[45] Sur la route de Nazareth à Caïffa, le préfet-économe pouvait craindre d'être arrêté par une fusillade. Le nombre des pèlerins et des voyageurs en Terre Sainte diminuait fortement et l'impression d'isolement des Nazaréens croissait dans la même mesure. Les vaillants et les héros seront toujours exceptionnels.[46] Plus grave, des insurgés arabes cherchaient de l'appui à l'orphelinat. Ils lui demandaient vivre et couvert. Selon la chronique manuscrite du 23 janvier 1939, «les rebelles viennent fréquemment nous demander du pain, des vivres et de l'argent... ils voudraient pouvoir se cacher chez nous...».[47] Au début du mois de mai qui suivit, une bande, sous les ordres d'A-

[39] *Documentation catholique*, 1938, col. 1086.
[40] *Documentation catholique*, 1938, col. 1212.
[41] *Documentation catholique*, 1938, col. 1343.
[42] *Documentation catholique*, 1938, col. 1343.
[43] *Documentation catholique*, 1938, col. 1344.
[44] D'après la *Documentation catholique*, 1938, col. 1470.
[45] D'après la Chronique manuscrite, 1938-1939, 1er et 3 octobre 1938.
[46] Selon la chronique de juin 1936, «le P. Lablanc, de l'Oratoire, professeur à l'université de Varsovie fait son pèlerinage et son voyage d'études en passant à travers les jets de pierre et les coups de feu. C'est un vaillant qui en a vu bien d'autres» («Chronique», *Echo de Nazareth*, 71, juillet-octobre 1936, p. 92).
[47] Chronique manuscrite, 1938-1939, 23 janvier 1939.

bou Baker, tenta d'encercler Nazareth. Le 1er mai, dit la chronique, «vers 23 h, nous sommes réveillés par la fusillade, il y a combat à Nazareth... Des insurgés passent sous les fenêtres de la maison».[48] Le lendemain, «dans l'après-midi, des détonations nous font savoir que les Anglais font sauter une grande maison de Nazareth».[49] Elles signifiaient aussi aux responsables de Jésus-Adolescent combien il était imprudent de prendre ouvertement parti pour les rebelles. Le 3 juillet, le directeur Crozes fut ainsi placé «dans un très sérieux embarras». Il expliquait:

> «On a assassiné en ville un membre de la famille Fahoum: il y a couvre-feu. Après dîner les soldats anglais poursuivent des insurgés dans notre propriété, ils arrêtent nos domestiques que le Directeur délivre. Pendant ce temps un insurgé (Siméon Farah) se réfugie dans l'Orphelinat et nous met dans un très sérieux embarras».[50]

L'orphelinat tenait, au-dessus de Nazareth, une position stratégique enviée. A l'automne de 1938, son occupation par l'armée fut bel et bien décidée.[51] Une intervention personnelle du consul général de France à Jérusalem, Amédée Outrey, qui rencontra à Nazareth le colonel anglais commandant des troupes britanniques locales, permit de sauver l'école.[52] Mais nos salésiens n'en étaient pas quittes pour autant. Peu après, ils virent des ouvriers juifs, protégés par un soldat anglais, construire une «tour de vigilance en béton» sur leur terrain, «non loin de Nabi Saïn». Le directeur Crozes et le coadjuteur Hawila, qui prétendaient les en empêcher, furent proprement bousculés et chassés.[53] Il leur fallut se résigner à cet encombrement insolite.

A Jésus-Adolescent, l'épreuve du terrorisme arabe de 1936-1939 ne tourna jamais au drame. Il en fut autrement pour l'oeuvre soeur de Beitgémal, qui avait alors à sa tête le P. Mario Rosin, ex-directeur de Nazareth (1907-1908) et l'un des exilés d'Anatolie en 1917-1918. Cette maison salésienne isolée parmi les villages musulmans était alors assiégée par les révoltés arabes. Son chef, qui ne prétendait pas céder à leurs volontés, devint l'objet de leur vindicte. Et, le 23 juin 1938, ce fut la tragédie, l'atroce assassinat du P. Rosin sur une route qui le ramenait chez lui après une séance de confessions dans un couvent de religieuses. La nouvelle parvint à Nazareth le 26. En signe de deuil, l'école renonça à l'illumination qu'el-

[48] Chronique manuscrite, 1938-1939, 1er mai 1939.

[49] Chronique manuscrite, 1938-1939, 2 mai 1939.

[50] Chronique manuscrite, 1938-1939, 3 juillet 1939.

[51] Le 28 octobre, l'éventualité de cette occupation fut signifiée au P. Crozes, mandé chez l'aide-commissaire de Nazareth. Le 11 novembre, le caïmakam le prévint que l'orphelinat devrait être évacué au début de décembre (Chronique manuscrite, 1938-1939, 28 octobre et 11 novembre 1938).

[52] Les entrevues eurent lieu à l'hôtel Galilée, d'après la Chronique manuscrite, 1938-1939, 19 novembre 1938.

[53] Chronique manuscrite, 1938-1939, 11 décembre 1938.

le avait programmée pour la solennité du Sacré-Coeur de Jésus, célébrée ce jour-là.[54] Le directeur Crozes relata ensuite l'événement à ses confrères et aux enfants en des termes qui révèlent bien ses sentiments. Nous les retrouvons dans l'article qu'il prépara sur-le-champ pour l'*Echo de Nazareth,* mais qu'il ne parut pas opportun de publier alors. Le P. Crozes faisait du P. Rosin un authentique martyr de la foi, «tombé au champ d'honneur» du Christ.[55]

On comprend ainsi les propos de l'*Echo* en janvier 1939:

> «C'est du milieu de l'angoisse que les petits enfants de l'Orphelinat de Jésus Adolescent élèvent cette année vers vous leurs voix plaintives, pour vous dire leur misère, leur tristesse, leurs besoins sans nombre (...) Nous voilà presque exposés à mourir de faim si la situation ne s'arrange pas. Pendant tout le mois de novembre les communications ont été arrêtées et elles n'ont repris d'une manière très restreinte pendant quelques jours que pour être arrêtées de nouveau...».[56]

Il fallut l'énorme conflit mondial de l'été 1939 pour apaiser — momentanément — l'animosité anti-juive des Arabes palestiniens.

Le provincial Canale et le préfet Salom

Deux personnages de la scène du départ du P. Gimbert le 9 avril 1936, le provincial Canale et le préfet Salom, allaient jouer un rôle important dans la vie de Jésus-Adolescent durant les mois et les années qui suivirent.

Le 17 octobre 1934, la chronique de l'école avait noté: «M. le Directeur (c'est-à-dire le P. Gimbert) se rend à Jérusalem saluer le nouvel Inspecteur de la Province Orientale, Rév. Don Canale, directeur de Lugano. Qu'il soit le Bienvenu à Jésus Adolescent». Ce jour-là, les directeurs de la province avaient été conviés à rendre leurs devoirs à leur nouveau chef; celui de Nazareth n'avait pas été le moins empressé. Giovanni Battista Canale était, en 1936, un prêtre italien de cinquante-quatre ans, originaire de la province de Cuneo,[57] qui, formé à l'ora-

[54] Chronique manuscrite, 1937-1938, 26 juin 1938.

[55] A. CROZES, «Tombé au Champ d'honneur», note manuscrite; en APSL, papiers A. Crozes. La destination primitive de cet article est éclairée par celui qui le suit dans le manuscrit. Il commence: *«A travers la Palestine.* - Monnaie Palestinienne. - Elle a déjà 10 ans d'existence puisque c'est à la fin de mars 1928 qu'elle succéda à la monnaie égyptienne ...» Or, nous lisons aujourd'hui cette note dans l'*Echo de Nazareth*, 78, août 1938, p. 89. Une annotation à l'encre rouge du P. Crozes signale qu'il en envoya une copie au *Bollettino salesiano* (Turin) le 14 novembre 1972. Nous reproduisons en annexe (n° 6) ce document, sans bien entendu garantir nous-même tous les détails de la relation. Elle nous intéresse du seul point de vue nazaréen.

[56] A. CROZES, «A nos bienfaiteurs», *Echo de Nazareth*, 80, janvier 1939, p. 111-112.

[57] Il était né à Genola, le 12 juillet 1882.

toire du Valdocco à Turin,[58] avait été novice clerc à seize ans [59] et profès perpétuel à dix-sept,[60] mais avait ensuite tardé onze ans avant de recevoir l'ordination sacerdotale.[61] Après douze ans de directorat dans le nord de l'Italie et à la frontière suisse (Novara, 1922-1928; Lugano, 1928-1934), il avait été nommé à la tête de la province Orientale par le recteur majeur Pietro Ricaldone, qui semble avoir remarqué dans cet homme des qualités qu'il appréciait chez ses collaborateurs: la clarté d'esprit, l'intelligence des situations, le sens de l'autorité et la fidélité à don Bosco.

Le jeudi saint 1936, un prêtre de trente-trois ans à barbe noire, l'oeil vif, avait commencé de prendre en mains le groupe des enfants de Jésus-Adolescent. Il succédait naturellement au P. Gimbert, dont il avait été le bras droit. Richard Salom, d'origine espagnole,[62] mais dont la famille s'était établie à Marseille, avait été formé en France dans la province de Lyon sous l'aile des pères Hippolyte Faure et Pierre Gimbert.[63] Le 24 octobre 1930, la chronique manuscrite du directeur Heugebaert avait annoncé l'arrivée à l'orphelinat de l'abbé Richard Salom, qu'elle donnait pour étudiant en théologie, mais destiné à collaborer à la surveillance des enfants.[64] Richard Salom, qui avait la plume agréable et facile, étalait volontiers ses impressions et ses sentiments, sans cependant les donner publiquement pour siens. L'*Echo de Nazareth* imprimait bientôt sous un pseudonyme son récit humoristique du voyage en bâteau qui l'avait amené de Marseille à Beyrouth en compagnie du P. Paul Mongour, lui le «petit abbé, rêvant déjà de célébrer sa première messe au Saint-Sépulcre, à la grotte de Bethléem, ou à celle de l'Annonciation, à Nazareth».[65] L'abbé Salom passa alors deux ans à Nazareth, où il espérait probablement pouvoir mêler sa préparation au sacerdoce et l'éducation des enfants, comme tant de salésiens de la génération précédente l'avaient fait en France et ailleurs. Passionné et fougueux, il s'attacha violemment à Jésus-Adolescent. Toutefois, peu après l'arrivée du nouveau directeur Pierre Gimbert, la

[58] Il y était entré le 12 septembre 1894 et y avait été élève de 1894 à 1898.

[59] Foglizzo, le 13 août 1898.

[60] Foglizzo, le 5 octobre 1899.

[61] Foglizzo, le 21 août 1910.

[62] Fils de Juan et de Vicenta Anguera, né à Aldecona, Tarragone, Espagne, le 24 juillet 1903; d'après ses fiches personnelles en ACS et APSMO.

[63] Il avait été jociste à Marseille, puis, à vingt ans, était entré dans la maison salésienne du Château d'Aix, Saint-Martin-la-Sauveté, Loire, le 10 septembre 1923; il y avait suivi quatre ans de cours secondaires, avait commencé son noviciat dans cette même maison le 11 septembre 1927, y avait reçu la soutane des mains du P. Gimbert le lendemain 12 et, un an après, y avait prononcé ses premiers voeux de religion (14 septembre 1928). Il s'était alors rendu à Montpellier pour deux ans de «philosophie». Ces informations sont tirées en majeure partie de la fiche personnelle de Richard Salom en ACS.

[64] Chronique manuscrite, 1930-1931, au début.

[65] R. Molas (anagramme facile à déchiffrer), «Un beau voyage», *Echo de Nazareth*, 50, avril 1931, p. 40-48. Voir aussi, sous le même pseudonyme, «Naïm», poésie, *Echo de Nazareth*, 55, juillet 1932, p. 78-80; «Promenade à la fontaine de Gédéon», *Echo de Nazareth*, 56, octobre 1932, p. 116-128.

chronique manuscrite du P. Heugebaert dut signaler que Richard Salom quittait Nazareth, le 12 décembre 1932, «pour aller suivre les cours de théologie pendant trois ans à Bethléem».[66] Le P. Gimbert tenait aux formations sacerdotales sérieuses. Mais Richard revint à Nazareth le plus qu'il put: pendant les vacances d'été, pour les fêtes de la canonisation de don Bosco...[67] Ordonné prêtre à Jérusalem dans la matinée du 29 juin 1935, il fut accueilli le soir même à Jésus-Adolescent, où, dans «le lyrisme des compliments, le brio des chants, les émotions...», il célébra le lendemain sa première messe dans la basilique de Mgr Caron et nulle part ailleurs, quels qu'aient été ses rêves de 1930 sur le bâteau qui l'avait mené en Terre Sainte.

«Belle vocation tardive, mûrie en plein milieu jociste marseillais, elle donne pour demain de beaux espoirs. Le nouveau prêtre avait désiré les Missions lointaines; son zèle ardent eût fait merveille en Extrême Orient ou dans les immenses Pampas de l'Amérique du Sud. Sa lettre d'obédience indiquait le Proche-Orient: il s'inclina».[68] La journée du 30 juin «fut vraiment une journée de paradis. De la joie à l'église, au repas de famille, le long des portiques, partout. Dans la soirée, on célébra toujours dans le mode majeur la grandeur du sacerdoce. Chants, saynètes, productions diverses y allèrent de leur couplet. Dieu sait si nos palestiniens aiment à se produire: les tréteaux ne leur donnent aucun vertige».[69]

L'affaire française de 1936-1938

La Roche tarpéienne était, à Nazareth aussi, proche du Capitole. Un an après ces fêtes brillantes, une décision administrative prise à Turin à la demande du provincial Canale briserait, par le choc qu'elle produirait, son seulement la vie missionnaire, mais, à brève échéance, la vie salésienne du bouillant père Salom.

La communauté salésienne, dont il avait la garde en juin 1936, était en majorité, sinon de nationalité, au moins de culture française. C'était avec lui, deux autres prêtres, l'Arménien Fathallah Tahhan, qui avait la charge de catéchiste,[70]

[66] Chronique manuscrite, 1932-1933, 12 décembre 1932. Contrairement à ce qu'affirme sa fiche personnelle en APSMO, Richard Salom ne fit donc pas, entre 1931 et 1935, quatre ans de théologie à Bethléem.

[67] Au cours de la retraite des confrères salésiens d'août 1933, à Nazareth, le service fut assuré par les enfants, qui étaient dirigés, selon la chronique, par le P. Gimbert et l'abbé Salom (Chronique manuscrite, 1932-1933, 15 août 1933). Et R. Salom fit fonction de diacre à la grand-messe pontificale de rite latin du 31 mars 1935, au dernier jour du triduum de Nazareth pour fêter la canonisation de saint Jean Bosco (Chronique manuscrite, 1934-1935, 31 mars 1935).

[68] *Echo de Nazareth*, 67, juillet 1935, p. 80.

[69] «Une première Messe: le R. P. Salom», *Echo de Nazareth*, 68, octobre 1935, p. 124.

[70] Né à Alep, Syrie, le 25 septembre 1895 (de père arménien); profès salésien à Crémisan, le 13 février 1916; prêtre à Bethléem, le 15 août 1925 (d'après sa fiche personnelle en APSMO).

et le Syrien formé en France, Jean Lotfi, qui était confesseur; [71] trois jeunes clercs temporaires: Joseph Dobrovodsky, Slovaque formé en France,[72] Pierre Lejeune, Suisse romand formé en France lui aussi [73] et René Simon, Alsacien terminant son service militaire; [74] et enfin deux coadjuteurs, Joseph Hawila, autochtone,[75] et l'Alsacien Théodore Herrmann.[76] Sur huit personnes, deux (Tahhan et Hawila) ou trois (avec Lotfi) étaient peut-être indifférentes à la culture française, mais les autres y étaient attachées. Or, en juin 1936, une mesure du recteur majeur Pietro Ricaldone visa à remettre la maison de Nazareth sous la dépendance exclusive de la province de Bethléem, à laquelle la convention Gusmano (1er août 1922) l'avait partiellement soustraite, en y créant, sous une direction naturellement italienne, un petit séminaire salésien (aspirantat) destiné à recevoir de jeunes garçons venus vraisemblablement d'Europe pour s'y préparer à un apostolat en milieu arabe. L'administration générale salésienne prévoyait que cela ne plairait pas à la communauté «française». En fait, elle créa ainsi un incident diplomatique entre la France et le Vatican et révolta dans une certaine mesure l'opinion salésienne française contre les Italiens.[77]

Le directeur serait italien et la France verrait son influence diminuer sur la colline de Nazareth. Les principaux bienfaiteurs étant morts, cela n'avait pas grande importance, estimait le P. Canale.[78] Malheureusement pour lui, la France du Front populaire de 1936 refusait toute concession à l'Italie fasciste, qui ter-

[71] Né à Damas, Syrie, le 4 janvier 1864; élève au Patronage Saint-Pierre, Nice, France, donc chez les salésiens, en 1879; profès salésien à San Benigno Canavese, le 22 septembre 1883; prêtre à Marseille, le 20 janvier 1889 (d'après sa fiche personnelle en ACS).

[72] Né à Biely Kostol, Trnava, Slovaquie, le 10 septembre 1913; profès salésien à la Navarre, La Crau, Var, le 14 septembre 1933.

[73] Né à Genève (Suisse), le 10 juillet 1914; profès salésien à la Navarre, le 14 septembre 1935.

[74] Né à Mollau, Haut-Rhin, le 24 juillet 1912; profès salésien à la Navarre, le 14 septembre 1932.

[75] Né à Saint-Jean d'Acre, le 12 février 1893; profès salésien à Crémisan, le 13 février 1916 (d'après sa fiche personnelle en APSMO).

[76] Né à Andlau (Bas-Rhin), le 1er décembre 1897; profès salésien au Château d'Aix, Saint-Martin-la-Sauveté, Loire, le 29 septembre 1920. La liste que nous donnons ici du personnel est celle du *Catalogo* de la Société salésienne pour l'année 1936 (en réalité: année scolaire 1935-1936).

[77] La documentation sur cette affaire, qui a suscité un nombre extraordinaire de lettres, de notes et de mémoires, est dispersée dans plusieurs dépôts d'archives, que nous ne prétendons pas avoir tous explorés. Nous avons dépouillé les dossiers de la province salésienne de Paris (APSP, Nazareth, Affaire de 1936); des Affaires Etrangères de Paris, quai d'Orsay (Arch. Aff. Etr., Archives des Postes, Jérusalem, Etablissements religieux, Salésiens, Orphelinat salésien de Nazareth); de la direction générale salésienne de Rome (ACS 38, Nazareth, Corrispondenza 1936 et Vertenza col Governo Francese); et de la province salésienne du Moyen-Orient à Bethléem (APSMO, Nazareth).

[78] «... Les principaux bienfaiteurs de l'oeuvre étant tous décédés et étant donné qu'il n'y a pas de dispositions statutaires liant l'oeuvre à la Province française et étant donné qu'avec le mandat britannique prend fin la possibilité pour les confrères français d'y accomplir leur service militaire colonial, et enfin étant donné l'isolement d'une maison loin de sa Province (...), je demande la réintégration de la Maison de Nazareth dans la Province d'Orient» (G. B. Canale à P. Ricaldone, Turin, 16 juin 1936; original italien, ACS 38, Nazareth, Corrispondenza 1936).

minait alors sa campagne d'Ethiopie.[79] Et il négligeait une sorte d'engagement écrit pris en 1913 par le recteur majeur Albera, qui avait alors déclaré «d'être bien content que la Maison de Nazareth soit placée sous le protectorat français, et que rien ne s'oppo(sait) de son côté qu'elle continu(ât) sous la même condition».[80] En outre, le préfet Salom penchait plus pour la République espagnole que pour ses adversaires de l'intérieur et de l'extérieur. A Lyon, le conseil local du scolasticat protesta à l'unanimité: «Conformément à la volonté des fondateurs, à celle des bienfaiteurs qui depuis ont entretenu la maison; pour l'honneur de la congrégation engagée par la parole donnée de don Albera, cette maison doit rester française».[81] Il est vrai que l'inspecteur de Lyon, Hippolyte Faure, bien qu'à contre-coeur, se soumettait à la décision de Turin, qui amputait sa province de sa maison la plus belle.[82] Mais, à Nazareth, c'était la consternation et la révolte.

> «Notre très cher Père Salom nous a mis hier au courant de la triste situation de notre oeuvre. Réellement, j'ai crû rêver, et je le croirais encore si votre lettre n'était pas là, confirmant la nouvelle...» écrivait Pierre Lejeune au provincial H. Faure le 29 juillet.[83]

Ce jeune clerc, parfaitement désarçonné, signait: «Pierre Lejeune, ex-missionnaire salésien», et demandait de rentrer en France. Son compagnon Joseph Dobrovodsky, coeur apostolique s'il en fut, l'imitait et optait pour l'Afrique du Nord.[84] Théodore Herrmann, revenu en congé (15 juillet), prenait la même direction. René Simon, qui avait terminé son temps de service militaire, allait lui aussi quitter Nazareth.

Richard Salom, le fougueux Espagnol, quant à lui, n'était pas disposé à abandonner la place sans combattre. Conscient des risques qu'il courait, il se lançait dans la lutte avec impétuosité. Le sang du chevalier de la Manche coulait dans les veines de ce téméraire, homme d'honneur et de fidélité. Il mandait alors au provincial de Lyon, qui avait été son père spirituel:

> «...Les Italiens veulent cette Maison Française. Eh bien! qu'ils la prennent! N'ont-

[79] Prise d'Addis Abeba, le 5 mai 1936.

[80] Cette pièce, que le P. Riquier invoqua à plusieurs reprises en 1936, semblait avoir alors disparu. On en trouve une copie certifiée conforme, Beyrouth, le 28 novembre 1913, signée F. Couget, en Arch. Aff. Etr., Archives des Postes, Jérusalem, Nazareth, 1917-1941, dossier particulier: Orphelinat de Jésus Adolescent, à Nazareth, 1936.

[81] Avis du conseil local de la maison de Fontanières, La Mulatière, 26 juin 1936; feuillet original, signé P. Dalloz, A. Hinal, A. Barucq, J. Siméon (Paul Dalloz était alors directeur de la maison): APSP, Nazareth, Affaire de 1936. De Pressin (Saint-Genis-Laval, près de Lyon), où il était directeur, le P. Emile Riquier incitait à la résistance.

[82] «Pour le transfert de la maison de Nazareth, nous pensons que l'affaire dépend de nos Supérieurs de Turin et nous nous soumettrons filialement» (H. Faure à P. Ricaldone, La Mulatière, 6 juillet 1936; ACS 38, Nazareth, Corrispondenza 1936).

[83] P. Lejeune à H. Faure, Nazareth, 29 juillet 1936; APSP, Nazareth, Affaire de 1936.

[84] J. Dobrovodsky à H. Faure, Nazareth, 29 juillet 1936; APSP, Nazareth, Affaire de 1936.

> ils pas désormais pour devise: Sit pro ratione voluntas? Seulement ils en remporteront un peu moins de gloire que dans la campagne d'Abyssinie (...) Vous avez bien raison de dire que nous sommes Français par l'Education. Nous le resterons et aussi nous le prouverons. - Je ne vois dans cette affaire qu'une ambition italienne et égoïste de Don Canale».[85]

Suivant les traces du P. Prun, du P. Riquier et du P. Bono, il frappa à la porte du consulat français. Le 3 août, de Jérusalem où il avait été convoqué par le provincial de Bethléem pour entendre la communication officielle de la fatale décision, il écrivit au même P. Faure: «Alea jacta est, je viens d'avoir recours au Consulat...».[86] Bravement, il prévenait aussi le recteur majeur de sa démarche, tout en s'excusant à l'avance de la peine qu'il allait lui causer.[87]

La réaction française fut immédiate et brutale. Le consulat de Jérusalem alerta le ministère des Affaires Etrangères à Paris par une dépêche, qu'il vaut la peine de reproduire tout au long:

> «Jérusalem, le 3 août 1936. Télégramme (départ). Adresse. Diplomatie. Paris. N° du Télégr. 94-95. - Le Supérieur intérimaire de l'Orphelinat des Salésiens français de Nazareth me fait savoir à titre personnel qu'il a reçu du Provincial de la province de France, dont relève cet établissement, l'ordre de le remettre à la province de Turin, représentée par les Salésiens italiens de Bethléem. - La cession aux religieux salésiens de cet établissement construit et entretenu depuis 40 ans avec de l'argent français (cf. lettre de ce Consulat général n° 87 du 24 Novembre 1904) constituerait non seulement une certaine diminution de notre influence (quoique l'établissement ait perdu pas mal de son importance), mais surtout un succès pour les groupes fascistes italiens de Palestine qui sont les instigateurs de cette affaire. - En attendant le rapport qui suivra par le courrier, je serai très reconnaissant à Votre Excellence si Elle voulait bien intervenir auprès du Provincial français, le Père Faure, 19, chemin de Fontanières à La Mulatière (Rhône), pour qu'il soit sursis à la cession projetée. - J'ajoute qu'en attendant les résultats de l'intervention du Département, les religieux de l'établissement sont décidés à ne pas faire aux italiens la remise qui leur a été ordonnée».[88]

Sans barguigner, le ministère français expédia un télégramme de mise en garde au Secrétariat d'Etat du Vatican (6 août 1936). Et, à Turin, le P. Ricaldone put bientôt mesurer la dimension du litige qu'il venait de créer. Le 7 août, le procureur général salésien auprès du Saint-Siège, Francesco Tomasetti, annonçait de Rome à son supérieur général:

[85] R. Salom à H. Faure, Nazareth, 28 juillet 1936; APSP, Nazareth, Affaire de 1936.

[86] R. Salom à H. Faure, Jérusalem, Notre-Dame de France, 3 août 1936; APSP, Nazareth, Affaire de 1936.

[87] R. Salom à P. Ricaldone, Jérusalem, 3 août 1936; ACS 38, Nazareth, Corrispondenza 1936.

[88] Arch. Aff. Etr., Archives des Postes, Jérusalem ... Nazareth, 1917-1941, dossier: Orphelinat de Jésus Adolescent à Nazareth, 1936.

> «Mgr Pizzardo m'a mandé au Secrétariat d'Etat pour me lire un télégramme urgent de S. E. le Ministre des Affaires Etrangères de France, où il est dit que le Directeur (ou Supérieur) de la Maison de Nazareth ayant notifié à ce Dicastère que, par la volonté des Supérieurs Majeurs, elle sera annexée à Turin, il proteste qu'il ne permet pas qu'un Institut, érigé par des Français et avec de l'argent français, passe entre les mains d'Italiens. Et il demande une réponse télégraphiée dans les 24 heures. - Mgr Pizzardo me disait n'avoir jamais lu de télégramme aussi violent et me demandait ce qu'il devait répondre...».[89]

Don Ricaldone commença par décharger sa bile contre le subordonné qui avait dérangé ses plans. Le préfet de Nazareth Richard Salom lui avait déjà été dénoncé par le provincial Canale (3 août).[90] Il télégraphia au provincial de Lyon pour l'inviter à le rappeler immédiatement en France.[91] Salom se soumit et embarqua le 21 août sans protester. Mais sa vie allait être brisée par le drame. Pendant dix ans, il errera, hésitant, rempli de doutes et de regrets, dans la France salésienne du Sud.[92] Puis, en 1947, il demandera et obtiendra d'être relevé de ses voeux et mourra prématurément en 1954, curé d'une paroisse du diocèse de Fréjus-Toulon, dans lequel il avait été incardiné.

Le recteur majeur entreprit ensuite d'expliquer à Rome que, pour les salésiens, il ne s'agissait nullement «de drapeau et de politique, mais du développement d'une maison et d'un acte d'administration ordinaire...».[93] Et il invita son inspecteur de Bethléem à temporiser:

> «...Quant à Nazareth, les choses se sont gravement compliquées par l'imprudence de Don Salom. Provisoirement, il ne faut donc pas y nommer de directeur. - Que D. Carlesso y aille comme chargé des aspirants. Qu'il fasse directeur, mais n'en ait pas le titre... Le danger est dans le gouvernement communiste français qui pourrait user de représailles...».[94]

S'il croyait endormir ainsi les Français, il se trompait. L'ambassadeur de France au Vatican, François Charles-Roux, poussé par son gouvernement et vraisemblablement instruit par le consulat de Jérusalem, notamment par le vice-con-

[89] F. Tomasetti à P. Ricaldone, Rome, 7 août 1936; original italien, ACS 38, Nazareth, Corrispondenza 1936.

[90] «Propose Rosin directeur Nazareth. Prise possession urgente. Crains imprudences Salom. Proposerais rappel. Canale» (télégramme de G. B. Canale à P. Ricaldone, Bethléem, 3 août 1936; original italien, ACS 38, Nazareth, Corrispondenza 1936).

[91] «Conviene richiamare subito Salom Francia. Ricaldone» (télégramme de P. Ricaldone à Don Bosco, Fontanières, La Mulatière, 10 août 1936; original APSP, Nazareth, Affaire de 1936).

[92] Nombreuses et longues lettres de Richard Salom à son supérieur H. Faure entre 1936 et 1947; APSL, dossier R. Salom.

[93] P. Ricaldone à F. Tomasetti, Turin, 19 août 1936; original dactylographié et signé, ACS 38, Nazareth, Corrispondenza 1936.

[94] P. Ricaldone à G. B. Canale, Turin, 20 août 1936; original italien dactylographié et signé, ACS 38, Nazareth, Corrispondenza 1936.

sul René Neuville,[95] harcelait le Saint-Siège, c'est-à-dire le pape lui-même. Les Français avaient bien choisi leur arbitre. Pie XI éprouvait peu de sympathie pour la politique expansionniste de Mussolini et ce qui paraissait la favoriser. Les arguments des Français lui semblaient admissibles. Le 8 septembre, le procureur Tomasetti écrivit à son supérieur:

> «Ce matin, S. E. Mgr Tardini m'a téléphoné de me rendre au Vatican vers 12 h pour entendre l'avis ou le conseil de S. Em.ce le Card. Pacelli, au retour de sa visite au S. Père, pendant laquelle il référait sur l'incident de la maison de Nazareth. - S. Em.ce le Card. Secrétaire d'Etat s'est d'abord mis les mains dans les cheveux, en disant: "Il y a maintenant un mois que l'Ambassadeur de France nous couvre de Notes, de Protestations, de Recours, etc., au sujet de cette maison. On n'en peut plus! Le Saint-Père suggère maintenant d'écrire au Rév.me Recteur majeur pour le prier de trouver une solution qui, tout en sauvegardant le principe, apaise (*attutisca*) la susceptibilité française. Ne pourrait-on pas envoyer là-bas un prêtre français de bon jugement? Par pitié (*per carità*), délivrez le Saint-Siège d'un embarras pas ordinaire!..."».[96]

Le P. Ricaldone savait lire une lettre du Vatican: l'invitation de Pie XI à travers son secrétaire d'Etat Pacelli était un ordre à ne pas esquiver. Il se mit en quête du prêtre français «de bon jugement» qui pourrait être dirigé vers Nazareth. Au bout d'un mois, il était trouvé en la personne d'un méridional artiste formé en Italie, Elie Latil, cinquante-deux ans, qui, à la rigueur, pouvait être soustrait au personnel du patronage Saint-Pierre de Nice.[97] Le recteur expliqua à l'inspecteur Canale que, «sous la pression directe du Saint-Père, pour éviter une situation pénible en ces moments d'exaltation communiste, on propose de (...) nommer, pour une période de trois ans, un directeur à leur choix (celui des Français), c'est-à-dire ou de nationalité italienne ou de nationalité française». En bref, poursuivait-il, le P. Elie Latil devra se rendre à Nazareth et le directeur pressenti

[95] Le consul de France à Jérusalem, Jacques d'Aumale, semble bien avoir laissé l'affaire à son adjoint le vice-consul René Neuville, qui était très lié aux salésiens de Nazareth. Le dossier du quai d'Orsay renferme une lettre que le prêtre salésien Marie-Edmond Teissèdre († 11 septembre 1937) lui adressa alors de Tunisie. Elle commence: «De passage à Tunis pour y prêcher des retraites, je viens de rencontrer M. Herrmann de la Maison de Nazareth (Salésiens). Il m'a appris l'intérêt que vous portez à cette oeuvre française et les démarches que vous avez faites pour que soit rapportée la décision inique prise par le Supérieur Général des Salésiens le P. Ricaldone ...» (M.-E. Teissèdre à M. Neuville, La Manouba, près de Tunis, 23 septembre 1936; Arch. Aff. Etr., Archives des Postes, Jérusalem ... Nazareth, 1917-1941). Mis en face de cette lettre, dont il ignorait l'existence, Th. Herrmann remarque aujourd'hui (1984) que le qualificatif d'«inique» donné à la décision du P. Ricaldone est imputable au seul P. Teissèdre et que lui-même le trouve exagéré.

[96] F. Tomasetti à P. Ricaldone, Rome, 8 septembre 1936; original italien, ACS 38, Nazareth, Corrispondenza 1936.

[97] Elie, Marius, André Latil, né à Beaumont, Vaucluse, le 24 juillet 1884; profès salésien à Ivrea, Italie, le 25 septembre 1904, prêtre à Foglizzo, le 11 août 1911; du personnel de la maison de Nice de 1928 à 1936 (d'après sa fiche personnelle, ACS; et H. Amielh, Lettre nécrologique d'Elie Latil, Lyon, 1957).

Guglielmo Carlesso rentrera en Italie.[98] De fait, celui-ci quitta Nazareth le 19 novembre et, deux jours après, Elie Latil y pénétra en la compagnie de l'inspecteur Canale et du P. Bolognani, directeur de la maison voisine de Caïffa.[99] Le personnel était en majorité italien. Il en fut reçu avec force compliments et gentillesses, mais, de nature sensible, ne trouva pas la paix à Jésus-Adolescent.

La bataille diplomatique allait se poursuivre pendant encore quatorze mois, à travers le Vatican, entre l'ambassade française de Charles-Roux et la curie salésienne de Turin. Le 24 décembre 1936, une note confidentielle (*appunto confidenziale*) était remise par le Secrétariat d'Etat au P. Ricaldone sur une «note verbale» de l'ambassade de France, qui élevait «une protestation contre la conduite tenue par l'ordre des salésiens envers la France» et demandait: 1) le maintien *sine die* — et non seulement pour trois ans — de directeurs français à la tête de Jésus-Adolescent, 2) le retour de cette maison dans le ressort de la province française dont elle avait dépendu pendant quarante ans. Le Secrétariat d'Etat invitait le Supérieur à tenir compte des *benemerenze* de la France à Nazareth.[100] Le 18 janvier 1937, une note de la même ambassade au Secrétariat d'Etat remarquait que la solution, qui avait été donnée à l'affaire de Nazareth, de n'y nommer qu'un directeur français, ne satisfaisait pas son gouvernement, car, avec un personnel exclusivement italien, ce directeur ne pouvait exercer une véritable autorité sur l'oeuvre.[101] Au début de cette nouvelle année, la question s'était aggravée et le ton montait encore:

> «...Le affaires se précipitent, écrivait le recteur majeur à l'inspecteur Canale. Je te dirai en confidence que la France menace de rappeler son ambassadeur auprès du Saint-Siège, de chasser les salésiens du pays, la fin du monde (*finimondo*) en somme, si l'on n'envoie pas d'autres Français à Nazareth. Comme tu le vois, on ne raisonne plus...».[102]

Les mémoires salésiens répondaient aux notes et aux mémoires de l'ambassade de France. En mai 1937, Turin avait encore reculé, sans toutefois céder sur le principe de la juridiction:

> «1° La maison de Nazareth ne dépendra pas de la province de Turin, mais bien de l'Inspection Orientale de Jésus Adolescent. Il y a dans cette province des salésiens de différentes nationalités, il y en aura également de nationalité française. - 2° La curie gé-

[98] P. Ricaldone à G. B. Canale, Turin, 11 octobre 1936; original italien dactylographié et signé, ACS 38, Nazareth, Corrispondenza 1936.

[99] Chronique manuscrite, 1936-1937, 19 et 21 novembre 1936.

[100] Appunto confidenziale, 24 décembre 1936; copie dactylographiée, APSP, Nazareth, Affaire de 1936.

[101] Copie partielle de cette note dans une lettre de Mgr Pizzardo à P. Ricaldone, Rome, 19 janvier 1937; original italien, ACS 38, Nazareth, Vertenza col Governo francese.

[102] P. Ricaldone à G. B. Canale, Turin, 26 janvier 1937; original manuscrit italien, ACS 38, Nazareth, Corrispondenza 1936.

> néralice fera en sorte que, dans la mesure où les exigences de la discipline intérieure de la Pieuse Société le permettront, la maison de Nazareth ait un supérieur français et quelques (*qualche*) salésiens français. - 3° La maison de Nazareth sera considérée comme maison de langue française».[103]

Le 3 août 1937, Mgr Pizzardo regrettait de devoir communiquer au procureur Tomasetti «que l'affaire de l'Orphelinat de Nazareth n'(était) pas encore finie». Pour assurer le retour au *statu quo* qu'il voulait intégralement restaurer à Nazareth, le gouvernement français demandait que: 1) le supérieur et la majorité du personnel religieux de la maison soient toujours français; 2) l'«inspectorat» comporte toujours un Français, le «recrutement» des religieux de l'orphelinat devant même être assuré par le provincial français; 3) le petit collège des postulants n'étant pas conforme au but de l'oeuvre, il désirait savoir s'il recruterait des indigènes.[104] Un mois passait et une déclaration de la congrégation salésienne à l'ambassade de France près du Saint-Siège déterminait les quatre points du statut qu'elle donnait à Nazareth: 1) c'est une maison de langue française, 2) son personnel est choisi par la maison généralice d'entente avec les inspecteurs français, 3) elle fait partie de l'inspection Orientale, 4) elle ne comporte pas de collège de postulants.[105] Les Français demandaient qu'en outre le corps professoral soit français et qu'un salésien français figure obligatoirement parmi les membres de l'«inspectorat oriental».[106]

Cependant, la durée des discussions, l'imprécision des termes employés (du côté français), la pauvreté de l'enjeu et l'apparent entêtement des salésiens excédaient le Vatican. Le 3 janvier 1938, le procureur Tomasetti le signifiait à son supérieur par le récit d'un récent entretien avec l'ambassadeur Charles-Roux sur Nazareth et par une réflexion tombée la veille de la bouche du cardinal Pacelli: «Per carità! Liberate la S. Sede da quella rogna!»[107] Heureusement, trois semaines après, l'ambassade française auprès du Vatican se déclarait enfin satisfaite des apaisements des salésiens: «Dans les chapitres inspectoriaux et les réunions de directeurs, le directeur de la maison de Nazareth aura sa place d'honneur».[108] Le même jour, le procureur en faisait part à Turin:

[103] Deux lettres de P. Ricaldone à F. Tomasetti, Turin, 1er et 2 mai 1937; copies italiennes dactylographiées, ACS 38, Nazareth, Vertenza col Governo francese.

[104] G. Pizzardo à F. Tomasetti, Rome, 3 août 1937; original italien, ACS 38, Nazareth, Vertenza col Governo francese.

[105] Déclaration, Turin, 9 septembre 1937; copie non signée et datée (par erreur, je crois) du 9.7.1937 (au lieu du 9.7bre, c'est-à-dire du 9.9.), ACS 38, Nazareth, Vertenza col Governo francese.

[106] Note de l'Ambassade de France près du Saint-Siège, Rome, 17 novembre 1937; copie, ACS 38, Nazareth, Vertenza col Governo francese.

[107] F. Tomasetti à P. Ricaldone, Rome, 3 janvier 1938; original manuscrit, ACS 38, Nazareth, Vertenza col Governo francese.

[108] J.-M. Vidal, conseiller-canoniste à l'Ambassade de France, à F. Tomasetti, Rome, 25 janvier 1938; original, ACS 38, Nazareth, Vertenza col Governo francese.

> «Révérendissime Don Ricaldone. - La lettre ci-jointe de Mgr Vidal vous informe de l'heureuse nouvelle que S. E. l'Ambassadeur de France auprès du Saint-Siège est enfin satisfait de votre dernière déclaration ou explication sur la Maison de Nazareth. Deo gratias!...».[109]

Turin s'en tenait à ses propositions d'avril-mai 1937 et à sa déclaration du 9 septembre suivant. Nazareth gardait son originalité acquise depuis sa fondation: les salésiens renonçaient à y introduire un collège de postulants. «Maison de langue française», la langue en usage y était le français, son directeur était autant que possible français et son personnel relevait, si possible aussi, de la nation française.[110] Elle faisait toutefois partie, non pas de l'une ou l'autre des provinces salésiennes françaises (Paris, Lyon, Oran...), mais de la province Orientale, qui avait pour centre Bethléem et pour provincial le P. Giovanni Battista Canale. Sur ce point, l'administration turinoise avait absolument refusé la bicéphalité antérieure. Le choix du personnel ne pouvait cependant être laissé à la discrétion du provincial de Bethléem, qui était sans aucune prise sur le monde salésien français, d'où en principe il provenait au moins partiellement. Le recteur majeur se le réservait. Turin déterminerait lui-même le personnel de Nazareth, après entente avec les provinciaux français. Il avait du reste commencé à le faire dès l'automne de 1936 en désignant pour Nazareth le Belge francophone Adolphe Verboket, qui put ainsi accueillir dans sa langue le directeur Elie Latil...

Le directorat d'Auguste Crozes (1938-1940)

Rien n'est simple ici-bas. Et, au Proche-Orient, tout est compliqué, surtout quand la guerre entrave ou supprime les communications et dresse l'un contre l'autre les frères d'une même famille, parce que leurs camps s'affrontent quelque part dans le vaste monde. Quand, à Rome, la curie et l'ambassade de France croyaient avoir définitivement résolu le conflit de Jésus-Adolescent, un prêtre salésien, religieux d'une exacte obéissance et d'une parfaite régularité, était sur le point de s'y rendre et d'y mener, à son tour, contre son supérieur provincial, une longue et dure bataille pour la défense du caractère français de l'oeuvre, que ce supérieur ne respectait pas assez à son gré.

[109] F. Tomasetti à P. Ricaldone, Rome, 25 janvier 1938; original manuscrit italien, ACS 38, Nazareth, Vertenza col Governo francese.

[110] Le 14 juin 1943, le provincial Canale synthétisera la solution en ces termes: «Relazione tra la Casa Salesiana di Nazareth ed il governo francese: Non vi è alcuna dipendenza né di proprietà né di governo interno. Le sole condizioni concertate dal governo francese con la S. Sede ed il Rettor Maggiore dei Salesiani per mantenere il protettorato francese sulla Casa di Nazareth sono le seguenti: *a*) il Direttore della Casa sia francese; *b*) la Casa inalberi bandiera francese; *c*) nella Casa sia usata lingua francese. E ciò fino a nuovo Concordato ...» (Mémoire de G. B. Canale, Bethléem, 14 juin 1943; APSMO, Nazareth, à la date).

Auguste-Urbain-Joseph Crozes, né le 21 février 1900 dans un village aveyronnais,[111] avait sensiblement l'âge de Richard Salom, qui avait été son collègue à Nazareth entre 1930 et 1932. L'un et l'autre étaient observateurs, intelligents, impulsifs et passionnés. Mais, de Richard à Auguste, l'assise naturelle différait. Richard Salom, élevé en ville et plus ou moins converti, courait loin et vite tant que ses nerfs et sa fougue le portaient. La réserve épuisée par l'effort, il n'avançait plus: ce n'était qu'un être hésitant, dépourvu, malheureux. Auguste Crozes était un paysan de terre pauvre, cordial, affectueux, dévoué, parfaitement oublieux de soi, sans haine, mais aussi rustre, brutal, brouillon, tenace et d'une persévérance pour ainsi dire sans limites, que soutenaient des convictions religieuses inébranlables. Il se souciait fort peu des convenances, disait leur fait aux gens qui ne lui revenaient pas et explosait hors de propos. Toutes les manoeuvres lui étaient suspectes. Pour le connaître, les documents personnels abondent. Il écrivait sans cesse: lettres, rapports, chroniques, journal personnel, articles de revues, notes variées, discours, listes de noms, jeux... Il racontait, peignait, riait, protestait, témoignait, se justifiait sur des cahiers ou des feuilles volantes.[112]

Il était arrivé pour la première fois à Nazareth en novembre 1929, quelques mois après son ordination sacerdotale à Turin (7 juillet 1929). Coeur généreux, il voulait une vie pleine et dure de missionnaire. Il avait rêvé d'aller «en Chine ou, tout au moins, de partir avec Mgr Couturon, à la recherche des Indiens Chavantès dans le mystère de la grande forêt brésilienne».[113] C'était «vers une terre moins riche, plus vieille et une vie plus monotone que l'obéissance l'(avait) dirigé».[114] Toutefois, l'Orient l'avait amusé, intéressé et bientôt séduit:

> «Gens sympathiques, ces Orientaux, malgré leurs pieds nus et leur toilette souvent rudimentaire. Et puis, si calmes, si pleins de philosophie! Nous avons trouvé au milieu de la rue [à Alexandrie d'Egypte] un petit nègre qui dormait paisiblement à poings fermés. J'ai failli marcher dessus. A gauche et à droite on voit de vieux bonshommes qui vendent des cartes, des lacets, des briquets. Et il paraît que si on repassait là huit jours après, on les retrouverait à la même place et dans la même position. Ça n'a pas la bougeotte, les Orientaux!...».[115]

Jésus-Adolescent lui avait plu:

> «C'est une belle et ample maison, avec de larges couloirs, un vaste préau, une gran-

[111] La Treillie de Castelpers, commune de Saint-Just, Aveyron (d'après la notice biographique d'Auguste Crozes, Rieupeyroux, 1974).

[112] Ses papiers en APSL. Y ajouter la chronique manuscrite de Jésus-Adolescent pour la période 1938-1946, ses rapports et ses lettres en ACS 38, Nazareth, et en APSP, Nazareth.

[113] D'après le *Bulletin salésien*, mars 1930, p. 93, à la suite d'un récit par le P. Crozes de la fête de Jésus Adolescent à Nazareth, le 12 janvier 1930.

[114] *Bulletin salésien, ibid.*

[115] Lettre d'A. Crozes, Nazareth, 21 novembre 1929; *Bulletin salésien*, avril 1930, p. 122.

> de cour bordée de cyprès. Là-haut, tout à fait sur la crête, se dresse un bouquet de sapins auquel les Turcs ont fait grâce...».[116]

Le ciel d'été galiléen, tellement brillant «qu'il n'est pas bleu, mais blanc et qu'il éblouit», le paysage sec de soleil et de pierre, quadrillé par des clôtures de figuiers de Barbarie, convenaient à son caractère:

> «...En somme, pas d'eaux, pas d'arbres: des cailloux, des figuiers de barbérie géants, une lumière aveuglante. Ça me va tout à fait. On se colle un casque colonial sur le crâne, une douillette blanche sur le dos, des lunettes noires sur le nez, et l'on peut affronter le climat...».[117]

Il fut nommé conseiller, c'est-à-dire l'homme à tout faire du directeur Heugebaert, alors mal secondé par le «préfet» Georges Chalhoub. Dans l'*Echo de Nazareth,* la chronique de la maison fut soudain détaillée et pittoresque: Auguste Crozes la rédigeait, sans du reste la signer.[118] Il s'imaginait déjà terminer sa vie en Palestine et le criait bien haut:

> «...On a beau dire: nous sommes missionnaires. Nous vivons à plus de trois mille kilomètres du pays natal, et j'ai fichu à la porte tout espoir d'y retourner un jour, à moins qu'on ne me l'impose. Je n'abandonnerai pas le champ qui m'a été confié: aride ou fertile, qu'importe, c'est le mien, et c'est là que seront enfouis mes os, même s'ils doivent auparavant passer à travers un chacal ou une hyène. Je n'aurai pas une longue course à faire pour me rendre à la vallée de Josaphat...».[119]

Hélas, au printemps de 1932, le médecin de Nazareth décela dans son organisme la présence du bacille de Koch. Il était tuberculeux, «phtisique» selon son mot, crachait du sang et autrui redoutait son contact. Il se soumit à la volonté de Dieu dans une belle et longue prière: «Seigneur Jésus, à cause de mes péchés, dans votre infinie miséricorde, vous m'avez envoyé la phtisie...».[120] Et, vers le 15 juillet 1932, il quitta Nazareth, pour être d'abord soigné à Piossasco, près de Turin (1932-1933), et mener ensuite une vie un peu ralentie (1933-1937) dans la maison salésienne française de la Navarre (La Crau, Var).

En avril 1938, le directeur de Nazareth, Elie Latil, dépressif, se noyait dans ses phrases et criait à l'aide.[121] Il fallait le secourir et, probablement, le remplacer.

[116] *Ibidem*, p. 124.

[117] *Ibidem.*

[118] Ses signatures postérieures au crayon, à la fin des articles dans la collection de la revue en dépôt à Nazareth, nous informent de leur origine, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire plus haut.

[119] A. Crozes, «Palestine ou Japon?», *Echo de Nazareth*, 51, juillet 1931, p. 83.

[120] Prière datée du 13 juillet 1932, qui fut ensuite éditée dans la notice «Connaissez-vous le père Auguste Crozes (1900-1974)?», polycopiée, Rieupeyroux, 1974, p. 11-12.

[121] D'après sa correspondance avec l'inspecteur Canale, en APSMO, Nazareth, 1937 et 1938.

Le P. Crozes réapparut à l'orphelinat le 17 avril, pour y faire d'abord fonction de catéchiste. Puis, au bout de deux mois, le P. Latil étant parti, il prit sa place, le 5 juin, au milieu de la communauté dans la salle à manger des salésiens.[122] Enfin, le 15 août, il fut nommé officiellement directeur de Jésus-Adolescent.[123]

Plus ou moins bien aidé, il allait passer deux années difficiles. L'année scolaire 1938-1939 fut pénible pour la direction de l'école. Le P. Crozes n'avait pas de préfet-économe. Son principal auxiliaire, le catéchiste en titre Pietro Jachetti, généreux mais aventureux, entra en relations avec des insurgés arabes, qu'il introduisit dans la maison.[124] Il dut s'en séparer précipitamment au cours du mois d'avril 1939.[125] Le P. Fathallah Tahhan parlait arabe, confessait, mais était peu actif, nous nous en apercevrons. Le prêtre nazaréen Hanna Khill, qui continuait de figurer dans le *Catalogo* officiel sur la liste du personnel de la maison, avait pour le moins un pied hors de la congrégation.[126] Le coadjuteur Frédéric Grimshaw,[127] précieux pour l'enseignement de l'anglais, était instable.[128] Le coadjuteur Yousef Hawila, authentique Palestinien,[129] était très personnel et ne s'occupait que de la ferme et de la campagne. Le français Louis-Joseph de Vaugiraud [130] n'était pas un aigle; et son jeune camarade breton, Jean-Pierre Salaün,[131] n'avait pas la confian-

[122] Chronique manuscrite, 1937-1938, 17 avril et 5 juin 1938. La chronique minutieuse du P. Crozes n'omettait pas ces sortes de détails.

[123] D'après la Chronique manuscrite, 1937-1938, *in fine*.

[124] «... per non parlare di D. Jacchetti che nel 1938-39 compromise la Casa davanti al Governo, attirando dentro di essa contro mia esplicita volontà i ribelli arabi ...» (A. Crozes, «Ecco un riassunto ...», Nazareth, 18 août 1946, p. 1. Il s'agit du rapport envoyé en 1946 au chapitre supérieur salésien, ACS 38, Nazareth, Relazione al Cap. Superiore, 1946).

[125] Pietro Jachetti, né le 20 mai 1909 à Saint-Pétersbourg, Russie; entré le 20 octobre 1919 à Turin-Oratoire; profès salésien à Crémisan, le 21 mai 1925; ordonné prêtre à Bethléem, le 29 juin 1934; incardiné dans la province salésienne de Ligurie, le 3 mai 1939; sorti de la congrégation salésienne en 1957 et alors incardiné dans un diocèse de Vénétie (selon sa fiche personnelle, APSMO).

[126] Hanna Khill, né le 23 mars 1896 à Nazareth, entré à l'orphelinat de Bethléem en 1906, profès salésien à Crémisan le 13 février 1916, ordonné prêtre à Bethléem le 15 août 1925, sortit de la maison de Nazareth en 1937 et fut renvoyé de la congrégation (*dimesso*) le 31 décembre 1942 (d'après sa fiche personnelle, APSMO). Le provincial V. Pozzo me prie d'ajouter qu'il fut réintégré *in articulo mortis* dans la Société salésienne en 1979 et qu'il mourut salésien, à Bethléem, le 11 février 1980.

[127] Né le 14 octobre 1894 près de Manchester, Angleterre; entré dans la maison salésienne de Londres-Battersea, le 19 novembre 1923; profès temporaire salésien à Crémisan, le 17 septembre 1927; profès perpétuel à Bethléem, le 12 septembre 1933 (d'après sa fiche personnelle en ACS).

[128] Parti de Nazareth le 29 décembre 1938, il se rendra en Chine, pour revenir ensuite en Angleterre (d'après sa fiche personnelle, APSMO) et enfin sortir de la congrégation depuis Sunbury, Etats-Unis, avec dispense de voeux datée du 9 août 1948 (selon sa fiche personnelle, ACS).

[129] Il était né à Saint-Jean d'Acre (voir plus haut).

[130] Né à Baynes, Calvados, le 12 avril 1906; profès salésien triennal à Port-à-Binson, Marne, le 13 septembre 1935; deuxième profession triennale à Nazareth, le 13 septembre 1938 (selon sa fiche personnelle, APSMO).

[131] Né le 1er juillet 1913, profès triennal à Port-à-Binson, le 20 octobre 1935; deuxième profession triennale à Nazareth, le 20 octobre 1938.

ce du directeur.[132] Le coadjuteur belge Adolphe Verboket,[133] humble, simple, jovial et dévoué jusqu'à la corde, lui convenait certainement beaucoup mieux. Ce personnel évolua. Le 2 décembre 1938,[134] un clerc triennal de vingt-cinq ans, Georges Lafrance,[135] que le nouveau provincial de Lyon, Joseph Bron, avait envoyé en Palestine, s'y adjoignit. Ce n'était pas un caractère facile. Il revendiqua bientôt la surveillance des enfants et les mena avec une dureté jusque-là inconnue dans la maison (au témoignage de Hanna Khoury d'Ailaboune). Autour du P. Crozes, le personnel salésien était mouvant et plutôt inexpérimenté.

Sa situation empira pendant la première année de la guerre mondiale (1939-1940), qui eut bel et bien raison de lui. De nouveaux changements intervinrent dans son personnel religieux. Le 27 juillet 1939,[136] le coadjuteur perpétuel Charles Ribet, personnage entreprenant, rond et décidé,[137] dépêché à Nazareth par le même provincial Joseph Bron, y pénétra à son tour. Il y remplaçait le clerc Salaün, qui rejoignit la France quelques jours après.[138] L'abbé de Vaugiraud fut alors mobilisé, cependant qu'un clerc salésien de la province de Paris, Alfred Foucaud,[139] était annoncé. En 1939-1940, le P. Crozes cumula toutes les fonctions: de directeur bien entendu, et aussi de préfet, de catéchiste et de conseiller des études.[140] Le personnel salésien comprenait un seul autre prêtre, Fathallah Tahhan, les coadjuteurs Verboket, Ribet et Hawila, et les clercs triennaux Lafrance, Foucaud et le polonais Léon Kasperczak.[141] Toutefois, Foucaud ne fut présent à Nazareth que durant trois mois (fin-décembre à fin mars) et Kasperczak durant six

[132] D'après le mémoire de G. LAFRANCE, «Réfutation provoquée par le Compte Rendu des Salésiens Français écrit par M. Crozes au St Siège et à M. le Délégué Apostolique», Nazareth, 12 septembre 1941; manuscrit, APSP, Nazareth, Affaire de 1941. Lafrance avait été le confident de Salaün.

[133] Adolphe Verboket, né à Liège le 30 août 1905, fut d'abord employé de bureau. Entré à Liège-Saint-Jean Berchmans le 15 décembre 1926, il fut profès triennal à Grand-Bigard le 25 août 1932, arriva à Nazareth le 21 octobre 1936 et y fit profession perpétuelle le 24 août 1938 (selon le registre du personnel de Nazareth, en AJAN). Il était alors coadjuteur. Il fut finalement ordonné prêtre.

[134] D'après la Chronique manuscrite, 1938-1939, 2 décembre 1938.

[135] Né le 1er avril 1913 à Paris, profès triennal salésien à la Navarre, La Crau, Var, le 14 septembre 1937 (selon sa fiche personnelle, APSMO).

[136] Date de la Chronique manuscrite, 1938-1939, 27 juillet 1939.

[137] Né à Martres Tolosane, Haute-Garonne, France, le 28 juin 1908, il avait fait des études de «vocation tardive», était entré à la Navarre, La Crau, en qualité de postulant salésien le 25 avril 1932, y était devenu novice clerc le 13 septembre 1932, y avait reçu la soutane le 14 septembre 1932, y avait fait profession triennale le 14 septembre 1933 et avait ensuite fait profession perpétuelle à Port-à-Binson, Marne, le 14 septembre 1936; il était alors parti en mission à Madras (Inde) (d'après sa fiche personnelle, ACS).

[138] Il quitta Nazareth le 1er août 1939, selon la Chronique manuscrite, à la date.

[139] Né le 4 juillet 1911 à Saint-Michel en l'Herm, Vendée, France; profès triennal salésien à Port-à-Binson, Marne, le 13 septembre 1937,

[140] D'après ce qu'il disait lui-même dans la Chronique manuscrite, 1939-1940, au début.

[141] Né le 19 mars 1917 à Opalenica, Pologne; profès salésien triennal à Czerwinsk, le 3 août 1937 (d'après sa fiche personnelle, APSMO).

mois (du 10 octobre au 10 avril).[142] Or, le travail abondait. Le P. Crozes mandait à la fin de 1939:

> «Depuis deux mois, presque journellement je suis assailli par de pauvres gosses qui demandent leur admission: "Tu es le père des orphelins", supplient-ils. - "Mais je suis plus pauvre que vous", leur réponds-je. Ils s'obstinent quand même, et on les accepte la plupart du temps (...) Pendant les vacances nous avons travaillé comme des forçats et nous n'en pouvons plus. Allons-y quand même, car si à brebis tondue, Dieu mesure le vent, il saura bien aussi égaler nos forces à nos besoins. Crozes tient plus que jamais avec ses Arabes».[143]

Certes, mais, selon un autre dicton: «Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise». Crozes en faisait trop. La déclaration de guerre de l'Italie à la France et à l'Angleterre (juin 1940) fit déborder la coupe. La police anglaise lui enleva, malgré ses objurgations, le jeune clerc italien Cornelio Bertagnolli,[144] qui, en avril, avait remplacé le polonais Léon, «dépassé par les événements» et par les enfants... Si bien que, le 12 juin 1940, succombant à la tâche, le P. Crozes décida d'avancer les examens des élèves, afin de terminer l'année scolaire dès le 21 juin, c'est-à-dire trois semaines avant la date normale de la sortie.[145] Le 23 août, il signifia par lettre à l'inspecteur de Bethléem que, malade et surmené, il demandait à être remplacé dans sa charge de directeur à partir du début de l'année scolaire sur le point de s'ouvrir.[146] Deux semaines après, le prêtre salvadorien Raphaël Lopez, fondé de pouvoir du P. Canale, «enfermé» chez lui parce qu'Italien, venait à Nazareth proposer au P. Fathallah la direction de l'orphelinat. Et le P. Fathallah acceptait.[147]

La rébellion des salésiens français de Nazareth et la fermeture de l'école (1941)

L'épisode a été capital pour l'histoire de Nazareth en ces dures années. Pendant l'été de 1940, qui fut celui de l'entrée en guerre de l'Italie et de la débâcle française en Europe, alors que les communications entre la Palestine, la France et

[142] D'après la Chronique manuscrite, 1939-1940, au début.

[143] Lettre reproduite dans le *Bulletin salésien*, janvier-février 1940, p. 14.

[144] Né le 13 janvier 1918 à Fondo, Trento, Italie; reçoit la soutane à Turin, le 14 octobre 1937, fait alors son noviciat à Crémisan, où il devient profès salésien triennal le 23 octobre 1938. Disons ici qu'il sera ordonné prêtre à Jérusalem, le 14 décembre 1947, qu'il rentrera par la suite en Italie et qu'il sortira en 1965 de la congrégation salésienne à partir de la province de Milan. Il fut incardiné à Bolzano et définitivement sécularisé le 3 septembre 1971 (d'après sa fiche personnelle, ACS).

[145] Chronique manuscrite, 1939-1940, 12 juin 1940.

[146] Chronique manuscrite, 1939-1940, 23 août 1940.

[147] Chronique manuscrite, 1939-1940, 3 septembre 1940.

l'Italie étaient interrompues, le P. Crozes, seul prêtre français de l'orphelinat, démissionnait de son poste de directeur; et le provincial de Bethléem le remplaçait par l'autre prêtre de la maison, qui était oriental. La convention franco-salésienne de 1937, selon laquelle le directeur — nécessairement prêtre d'après le droit salésien — devait être autant que possible français, était malmenée. En outre, sous un directeur faible, qui s'avéra aussitôt incapable d'imposer sa loi, les circonstances (guerre anglo-italienne, surexcitation des esprits, personnel inexpérimenté, éloignement du provincial) faisaient de la communauté salésienne nazaréenne de 1940-1941 un panier de crabes prêts à s'entredévorer. Regardons-la, car son visage s'est encore modifié.

Elle comprenait, outre le directeur Fathallah et le P. Crozes qui tentait (provisoirement) de le soutenir, un ancien élève de la maison, nouveau prêtre, le Syrien Charles Chouéri,[148] homme enjoué, délicat, serviable, peu enclin aux litiges, qui avait la charge de catéchiste; les clercs triennaux Alfred Foucaud, qui était chargé de la discipline; Louis de Vaugiraud, professeur et infirmier; Georges Lafrance, professeur et surveillant; et le Britannique Francis Mulligan,[149] qui poursuivait des études de philosophie sous la conduite du P. Crozes; enfin les coadjuteurs profès perpétuels Charles Ribet, chargé de l'économat, et Yousef Hawila, responsable de la ferme. Les salésiens français étaient donc au nombre de cinq. A l'exception de Louis de Vaugiraud, ils avaient du caractère, l'aventure les attirait ou, du moins, ne leur répugnait pas. Le nom du coadjuteur belge Verboket était absent de la liste: le provincial Canale l'avait enlevé de Nazareth le 29 septembre 1940. Ce religieux deviendra, en toute innocence, la première raison du litige en germe. Entre le 23 et le 25 novembre, parce qu'«il en avait un extrême besoin», le P. Crozes lui télégraphia et le fit revenir d'autorité de la maison de Crémisan, où, paraît-il, il n'avait rien à faire.[150]

Il semble bien que l'opposition au directeur ait pris forme à ce retour. En tout cas, la chronique nous apprend que, le 28 novembre, «le P. Fathallah réunit deux fois le Conseil», que «le mécontentement et la mauvaise humeur de M. Ribet font que la situation est très tendue» et qu'à 18 h 45, à la «conférence du mois: M. Foucaud devient économe et préfet de discipline, M. Verboket aide-infirmier».[151] Or, cette charge d'économe avait été confiée à l'origine (jusqu'au 24 octobre) à Charles Ribet, lequel avait été remplacé pendant un mois par le P. Chouéri (24 octobre - 28 novembre) et allait bientôt prendre en grippe les trois

[148] Charles (ou: Khalil) Chouéri, né le 24 septembre 1906 à Damas, Syrie, était entré à Jésus-Adolescent en 1919; il avait terminé ses études secondaires en France, était devenu profès salésien à Crémisan le 24 septembre 1931, et venait d'être ordonné prêtre à Bethléem, le 14 juillet 1940.

[149] Né le 11 juin 1920 à Newcastle, Royaume-Uni; profès à Beckford, le 31 août 1939. Il sera ordonné prêtre à Bethléem, le 7 juillet 1946 (selon sa fiche personnelle, APSMO).

[150] Chronique manuscrite, 1939-1940, 29 septembre 1940; 1940-1941, 23 et 25 novembre 1940.

[151] Chronique manuscrite, 1940-1941, 28 novembre 1940.

autres nommés, à savoir: Verboket, Foucaud et Chouéri.[152] Un parti se formait et en suscitait un autre: Ribet et Lafrance contre Chouéri et Verboket. Faut-il dire que ce deuxième «parti», tout à fait dépourvu d'animosité, n'était constitué que par celle de ses adversaires? «A partir du 15 janvier [1941] à peu près, raconta le P. Crozes, MM. Lafrance et Ribet, pour montrer leur mécontentement et leur réprobation de sa conduite [celle du directeur Fathallah], commencèrent à manquer de respect au P. Chouéri et à faire certaines extravagances contre le règlement. Le Directeur eut peur de les avertir clairement...».[153] Le 27, une conférence spirituelle lue par le directeur Fathallah au personnel salésien exaspéra Lafrance et Ribet.[154] Et, le 28, à la suite d'un différend avec M. Verboket, MM. Lafrance et Ribet furent «relevés de leur office» par le directeur Fathallah; en d'autres termes, il leur ôta leurs charges dans la maison.[155] Ils répliquèrent avec violence. Le directeur — approuvé au moins tacitement par les autres membres de la communauté — fit demander la police par le P. Chouéri. Elle arriva vers 11 h et repartit après un semblant de réconciliation des salésiens sous ses yeux et ceux des enfants, qu'on imagine très intéressés par l'aventure.[156] Le 17 février, le directeur Fathallah, attaqué de toutes parts, y compris par un aumônier militaire anglais (Roberts) informé par le clerc Mulligan, quitta Nazareth. Aux dires du P. Crozes, il s'enfuyait. Mais, sur l'ordre du provincial Canale, il y revint dès le 19. Le 20, une réprimande qu'il adressa à M. Foucaud jeta celui-ci dans l'opposition: il rendit au directeur les clefs de l'économat. Cependant Jérusalem (le patriarcat) et Bethléem (le provincial) suivaient l'affaire.

Et le provincial Canale prétendait calmer la communauté en éloignant les agitateurs. Le 19 février, au retour du directeur, Mulligan avait déjà reçu une obédience hors Nazareth. Le 22, ce fut le tour de Foucaud, désigné pour Crémisan; et, le 25, de Lafrance, pour Beitgémal, cependant que deux autres salésiens (non-français), Van Alphen et Orio, arrivaient à Nazareth pour combler les vides.[157] Le 4 mars, Ribet reçut lui aussi l'ordre de partir pour Beitgémal. Ces mouvements étaient précédés, accompagnés et suivis de visites à Nazareth, soit du provincial, qui obtenait parfois la permission de se déplacer, soit du patriarche de Jérusalem Barlassina (le 6 février et le 3 mars), inquiet de la tournure politique prise par le différend; d'entrevues houleuses à Bethléem ou à Jérusalem; de dis-

[152] Sur cette affaire de charge d'économe, Chronique manuscrite, 1940-1941, 24 octobre et 28 novembre 1940.

[153] A. CROZES, «Compte rendu des salésiens français de Nazareth ...», 19 avril 1941, p. 2.

[154] *Ibidem.*

[155] Si je ne me trompe, le P. Fathallah en usait avec eux comme le gouvernement anglais de Jérusalem avec des chefs religieux musulmans.

[156] Récit détaillé de cette journée décisive, dans A. CROZES, «Compte rendu ...», *cité*, p. 2-3.

[157] D'après la Chronique manuscrite, aux dates indiquées.

putes des partis à Nazareth (25 février) et aussi de réclamations ou de protestations des victimes des mesures d'éloignement.

La rébellion devint manifeste le 4 mars. Lafrance et Ribet, qui s'étaient rendus la veille à Jérusalem en la compagnie du patriarche (et dans sa voiture), refusèrent ouvertement de se soumettre au provincial Canale. Ils réintégrèrent Nazareth, qui leur fit un accueil triomphal.[158] Témoin alarmé de ces scènes, le P. Crozes n'approuvait pas les décisions vexatoires de l'inspecteur, qui aboutissaient à effacer progressivement la présence française à Nazareth.[159] Le 7 mars, il composa, au nom des Français et à l'intention de l'inspecteur Canale, la grave lettre que voici:

> «Les salésiens français de Nazareth ont accepté, comme de juste, votre intervention au sujet d'une affaire de discipline intérieure, mais, puisque vous avez été jusqu'à présent impuissant à rétablir le bon ordre dans leur maison et qu'en plus vous avez abusé de votre autorité en déplaçant systématiquement et arbitrairement des salésiens français qui ne sont pas de votre province et en refusant de sauvegarder autant que possible le statut juridique de notre maison établi par le Saint-Siège, ces confrères déclarent qu'ils refuseront de quitter Nazareth jusqu'à ce que le St Siège ait statué sur leur sort et ils demandent qu'en attendant, on observe autant que possible la décision du St Siège en vertu de laquelle le Directeur de cette maison doit être français».[160]

Louis de Vaugiraud porta cette lettre à Crémisan à Foucaud, qui la signa, puis à Bethléem à l'inspecteur Canale, qui en prit acte. Ensuite l'un et l'autre, de Vaugiraud et Foucaud (celui-ci malgré le provincial), rentrèrent à Nazareth. L'orphelinat comptait alors trois Français en rupture: Lafrance, Ribet et Foucaud. Un quatrième connut peu après les affres du choix entre la soumission et la résistance. Le 12 mars, un télégramme convoqua le P. Crozes à Jérusalem. Il y reçut des mains du patriarche une obédience du provincial Canale qui l'envoyait à Beitgémal, maison vers laquelle un taxi l'emportait depuis Bethléem (maison provinciale) dès le lendemain 13. Retenons ce jour. Ce même 13 mars, le coadjuteur autochtone Vincent Rachid, venu de Bethléem, présentait à Nazareth des lettres d'obédiences particulières pour chacun des confrères non-français de la maison, à savoir: les PP. Fathallah, Chouéri et Van Alphen; MM. Orio, Verboket et Hawila, lettres qui leur ordonnaient de préparer leurs malles sur-le-champ et de quitter les lieux à l'aube du lendemain 14. Ce qui fut fait en taxis.[161] Isolés, les

[158] Chronique manuscrite, 1940-1941, 4 mars 1941.

[159] Il le dit formellement dans ses rapports successifs, en particulier dans celui de 1946, «Ecco il riassunto ...» au chapitre supérieur de Turin.

[160] Lettre recopiée dans A. CROZES, «Compte rendu ...», cité, p. 5; et dans le rapport cité «Ecco il riassunto ...». Dans ce dernier document, le P. C. Crozes reconnaît avoir été l'auteur de la lettre collective.

[161] L'histoire a été maintes fois racontée, entre autres dans la Chronique manuscrite, aux dates. Le P. Chouéri me l'a répétée lui-même à Nazareth, en 1982.

Français, dont aucun n'était prêtre, assumèrent bravement la charge de l'école avec l'aide des maîtres laïcs arabes. Mais, le 16 mars, une *Notice* du P. Lopez, «Président de la Pia Società Salesiana» en Palestine, qui parut dans les journaux, leur apprit que les transactions passées sans l'autorisation du propriétaire légal de Jésus-Adolescent étaient désormais sans valeur. Après les hommes, le provincial tentait de leur enlever les biens.

Le P. Crozes ne pouvait, sans réagir, tolérer ces mesures. Nous le savons être depuis trois jours à Beitgémal. Il rencontra à Bethléem et à Jérusalem le provincial Canale et le consul de France Amédée Outrey et se décida à rejoindre les autres Français à Nazareth. Il confia plus tard que l'accueil triomphal qui lui fut réservé dans la maison (le 18 mars) ne le flatta pas. Pris entre l'enclume de Nazareth et le marteau de Bethléem, le Père était désormais classé parmi les rebelles. Le 26 mars, il reçut de l'inspecteur Canale une lettre qui refusait de le reconnaître pour directeur de l'oeuvre et l'accusait d'avoir encouragé et, peut-être, fomenté la révolte des salésiens français.[162] La coupe débordait pour le malheureux prêtre.

Il la but jusqu'à la lie. Il lui fallut, pour étouffer le scandale, fermer l'école dès la semaine sainte (10 avril 1941) en prétendant que l'armée anglaise était sur le point de la réquisitionner; défendre sa conduite dans de longs récits destinés au Saint-Siège, seul juge auquel il se fiât désormais (19 avril 1941);[163] soutenir sur place la pression d'un pouvoir ecclésiastique qui lui était contraire;[164] accepter la décision du conseil provincial de Bethléem (21 août 1941), qui refusait à Foucaud, Lafrance et de Vaugiraud l'autorisation de renouveler leurs voeux temporaires et, de ce fait, les obligeait à abandonner Nazareth et la congrégation salésienne; remettre à Ribet (5 septembre 1941) la lettre de *remissio ad saeculum,* qui le relevait de ses voeux perpétuels et l'excluait de cette même congrégation;[165] et, conscient de la piètre réputation qui lui était faite auprès de ses supérieurs généraux,[166] vivre lui-même pendant de longues années de guerre en une situation

[162] Tout ceci d'après la Chronique manuscrite, 1940-1941, aux différentes dates.

[163] Il s'agit du rapport dactylographié signalé ci-dessus, dont le titre complet est: «Orphelinat de Jésus Adolescent à Nazareth. Compte rendu des salésiens français de Nazareth à Mgr le Délégué apostolique et au S. Siège», 8 p. La copie envoyée au provincial de Lyon, H. Faure, 8 p., en APSP, Nazareth, Affaire de 1941.

[164] Dans son «Compte rendu ...» du 19 avril 1941, il écrivit: «Il nous a été dit que les Anglais avaient été envoyés par l'Autorité religieuse qui aurait déclaré: "Nous saurons bien mettre les salésiens français à la porte de leur maison ..."» (exemplaire cité, p. 7).

[165] La lettre de *remissio ad saeculum* fut remise par les PP. Lopez et Crozes à Ribet, hospitalisé à Nazareth, le 5 septembre 1941. Le jugement fut ensuite approuvé par la S. Congrégation des Religieux et communiqué au P. Canale le 9 mars 1942.

[166] La province de Bethléem dénonça «l'incompétence totale de D. Crozes à juger de l'affaire, par incohérence et instabilité de caractère, par préjugé national, par incapacité physique et morale ...» (Note de Rafael Lopez, 2 août 1941; extrait dactylographié de provenance indéterminée, appartenant

indécise dans un orphelinat qui semblait avoir perdu sa destination primitive. Le P. Crozes raconta plus tard (18 août 1946) le détail de ses malheurs sous l'administration du P. Canale dans un rapport aussi documenté que douloureux (vingt-quatre pages manuscrites) destiné au chapitre supérieur de la Société salésienne, à Turin.[167] Les faits étaient datés, les principales pièces résumées ou reproduites. Il est vain de chercher ici à flétrir l'un et à honorer l'autre: le provincial de Bethléem et le prêtre de Nazareth croyaient agir en conscience. Les lignes amères par lesquelles le P. Crozes concluait son récit permettent toutefois d'entrer quelque peu dans le drame qu'il vécut:

> «Conclusion. - D. Canale a été le plus fort et le plus malin (bien que "concentré" par les Anglais dans l'orphelinat de Bethléem)... Il a donc eu raison. Qu'il en soit ainsi, je préfère être victime plutôt que bourreau. Mais il ne peut pas n'être pas honteux que les intérêts moraux et matériels de la maison de Nazareth aient été piétinés de la sorte par celui-là même qui avait le devoir de les sauvegarder. D. Canale saura se défendre avec ses arguments habituels: tout nier et faire passer pour fous ou sots ceux qu'il veut perdre. Que l'on décide ce que l'on veut, je ne dirai plus rien, mais je ne veux plus entendre parler de responsabilités. D'ailleurs, je reconnais sans aucune difficulté que je ne suis pas fait pour être directeur. Accablé jusqu'à ce jour de dégoûts et d'ennuis de toute espèce, je suis devenu à peu près incapable de penser et plus encore de vouloir. Je désire rentrer en France (province de Lyon) dès que mon successeur me le permettra. Nazareth, le 18 août 1946. - Aug. Crozes, prêtre».[168]

Le temps des Polonais à Jésus-Adolescent (1942-1947)

Il est vrai qu'entre la fermeture de l'école en 1941 et son propre départ en 1946, le P. Crozes ne se morfondit pas dans sa maison. Il en administrait la ferme et les terres, essayait — avec succès quand Adolphe Verboket le secondait — d'y organiser un patronage pour les Nazaréens et surtout acceptait que l'immeuble soit loué par l'armée polonaise, qui y établissait une école pour ses enfants.

Sa chronique manuscrite nous apprend que, le 13 juillet 1942, M. Zimmermann, délégué de la France libre à Jérusalem (qui avait succédé à M. Outrey, fidèle au gouvernement Pétain), lui écrivit «pour demander, au nom du R. P. Colonel Jan Brandys, que nous louions notre Orphelinat aux Forces Polonaises, dont celui-ci est aumônier général; ils voudraient placer chez nous environ 500

peut-être à un document destiné au P. Hippolyte Faure, provincial de Lyon; copie, 2 p., APSP, Nazareth, Affaire de 1941).

[167] Nazareth, 18 août 1946, 1 cahier, 24 pages manuscrites autographes; ACS 38, Nazareth, Relazione al Capitolo Superiore, 1946. Ce document fut aussi dactylographié sur-le-champ à Nazareth (un exemplaire de cette copie originale, APSP, Nazareth, Rapports 1945-1946).

[168] Rapport cité, exemplaire manuscrit, p. 23-24.

enfants au dessous de 15 ans, orphelins en grand nombre».[169] L'accord fut conclu dès le 9 septembre;[170] et, le 22 octobre:

> «De 15 h à 16 h, des camions anglais nous portent environ 300 enfants polonais de 8 à 13 ans, qui s'installent eux-mêmes rapidement dans les deux dortoirs et en étude. Ils sont accompagnés du capitaine Łabanowski, commandant de l'école, du sous-lieutenant Masakowski, directeur des classes, d'un lieutenant, de 3 ou 4 sergents et d'autant de caporaux, de quelques soldats et d'une vingtaine de dames ou demoiselles pour la cuisine et les classes. Des enfants montent la garde aux portes le jour et la nuit».[171]

L'orphelinat ne pouvait loger tout ce monde. Les enfants polonais étaient répartis en trois compagnies; la troisième, celle des plus grands, s'installa sous une vingtaine de tentes dans un champ à proximité du bois.[172] Les salésiens de Nazareth furent associés à leur éducation religieuse. Le clerc Paul Michałek, Polonais lui-même,[173] arrivé à Nazareth le 5 janvier 1943, leur assura des cours de religion.[174] Et, quand les Polonais entamèrent à Nazareth une deuxième année scolaire, l'un de ses confrères, le prêtre salésien Anton Guzik, un homme d'expérience qui avait été directeur d'oeuvres en Pologne jusqu'en 1939,[175] reçut la charge d'aumônier militaire de l'école.[176] Les aumôniers salésiens et le P. Crozes soignaient les fêtes religieuses chères aux Polonais: les rites du jeudi et du vendredi saints, la solennité de Marie reine de Pologne en mai. Ils s'associaient à leurs deuils par des offices pour la mort du général Sikorski, décédé le 5 juillet 1943; pour les officiers et sous-officiers du charnier de Katyn, le 28 avril 1943; pour les «deux cent mille morts» du siège de Varsovie, le 1er août 1945.[177]

Le P. Crozes, sensible aux attentions de la colonie polonaise à son égard, enregistrait pour le jour de sa fête, le 28 août 1944:

> «Le P. Crozes chante la messe de S. Augustin à 7 h 1/2. Tous les enfants y assistent. Après la messe, le capitaine et la commandante présentent leurs voeux au Directeur tandis qu'un groupe d'enfants exécutent un chant à la porte de l'église. - 12 h. Dîner élégamment préparé par M. Edgard dans la chambre de l'aumônier. Invités: le Capitaine, sa dame, la Commandante, Mme Zbyszewska. Toasts en latin...».[178]

[169] Chronique manuscrite, 1941-1942, 13 juillet 1942.

[170] Chronique manuscrite, 1941-1942, 9 septembre 1942.

[171] Chronique manuscrite, 1942-1943, 22 octobre 1942.

[172] D'après la Chronique manuscrite, 1942-1943, au début.

[173] Paul Michałek, né le 29 juin 1917 à Bottrop, Pologne, profès salésien à Czerwinsk, Pologne, le 3 août 1937 (d'après sa fiche personnelle, APSMO).

[174] Chronique manuscrite, 1942-1943, au début et au 5 janvier 1943.

[175] Né le 26 juillet 1892 à Osielec, Galicie, Pologne; profès salésien à Radna, le 8 août 1912; ordonné prêtre à Przemysl, Pologne, le 5 octobre 1919; directeur à Kielce, Pologne (1925-1933), puis à Lwow, Pologne (1936-1939) (d'après sa fiche personnelle, ACS).

[176] Chronique manuscrite, 1943-1944, au début.

[177] D'après la Chronique manuscrite, aux différentes dates.

[178] Chronique manuscrite, 1943-1944, 28 août 1944. Mme Zbyszewska était une bienfaitrice salésienne, qui logeait dans la maison et servait d'interprète.

Dans l'ensemble, les relations entre les enfants et les salésiens furent bonnes.[179] Michałek et Guzik les accompagnaient parfois dans leurs excursions ou leurs camps de vacances. Toutefois, la guerre terminée (8 mai 1945), la discipline se relâcha. «Les enfants sont trop libres», déplora alors le P. Crozes, qui put multiplier les preuves des désordres qu'ils causaient et s'en plaignit à la direction polonaise.[180] Il semble avoir été entendu. Entre les deux semestres de l'année scolaire 1945-1946, les enfants qui résidaient à Jésus-Adolescent déménagèrent, à l'exception d'une quinzaine de la plus petite classe, et furent remplacés par des adolescents d'une école commerciale (polonaise elle aussi) au nombre d'environ quatre-vingts.[181] Mais, autre ennui, trois classes de filles polonaises, qui logeaient dans la maison voisine des pères de Bétharram, vinrent alors chaque matin suivre des cours à l'orphelinat. Ni le P. Crozes ni le P. Guzik n'avaient de goût pour la mixité scolaire. Ils le firent savoir. Au bout de trois semaines, ce mouvement, qu'ils jugeaient fâcheux, cessa.[182] L'heureuse entente entre les Français et les Polonais fut bientôt soulignée par les fêtes sacerdotales de l'abbé Michałek, qui fut ordonné prêtre le 15 août suivant à Jérusalem par le patriarche Barlassina. Le 18, il célébra à Jésus-Adolescent une première messe, occasion d'un banquet préparé par des Polonaises, d'un «goûter solennel» et de réjouissances variées: chants par des filles polonaises... «Belle journée qui restera dans les Annales», conclut le P. Crozes dans la chronique de ce jour.[183]

Les Polonais entamaient alors leur dernière année à Nazareth avec environ quatre-vingts élèves au dessus de quinze ans, dont une douzaine parlaient le français. La classe des petits avait été supprimée.[184] Le 10 février 1947, ils inaugurèrent dans l'église la deuxième plaque rappelant leur séjour à Nazareth. Et le directeur salésien résuma la journée:

> «Grand-messe, sermon du P. Guzik, brillante société polonaise de Nazareth: la Commandante de l'Ecole des Filles, le Colonel, nombreux officiers. A l'issue de la Messe, bénédiction de la plaque, discours du Capitaine-Commandant l'Ecole Commerciale Polonaise de Jésus-Adolescent; discours en français du P. Prigent, traduit au repas par

[179] Voici par exemple un extrait de rapport du P. Crozes en 1943: «... Qui niente di nuovo. Andiamo avanti. I Polacchi sono molto buoni, ci trattano molto bene. I ragazzi sono ragazzi: rompono tutto, ma quelle rotture li si riparano. Finalmente abbiamo firmato il contratto definitivo. Pare che l'abbiamo vinto. Anche l'autorità inglese non ci considera più come nemici ...» (A. Crozes à R. Lopez, Nazareth, 2 mars 1943; APSMO, Nazareth, à la date).

[180] Chronique manuscrite, 1945-1946, 1er septembre 1945 et suivants. Parmi les aventures qui comblèrent la mesure au sentiment du P. Crozes, il y eut la disparition, entre le 3 et le 7 décembre 1945, du fils de la réfectorière Dzelinski et de l'un de ses camarades: ils s'étaient cachés dans les combles de l'église. Le 7 décembre, le P. Crozes écrivit: «Dans la matinée, retour des deux enfants prodigues: on n'a pas le courage de les punir» (Chronique manuscrite, 7 décembre 1945).

[181] Chronique manuscrite, 1945-1946, 31 janvier, 1er, 2 et 3 février 1946.

[182] Chronique manuscrite, 1945-1946, 11 mars 1946.

[183] Chronique manuscrite, 1945-1946, 18 août 1946.

[184] Chronique manuscrite, 1946-1947, au début.

un professeur polonais; défilé, discours du Colonel aux jeunes gens. Académie, chants, match et réjouissances diverses dans la soirée».[185]

Les Polonais quittèrent définitivement Jésus-Adolescent et Nazareth le 4 août 1947.[186] L'oeuvre semi-salésienne des cinq années écoulées disparaissait: le P. Anton Guzik prenait la direction des Etats-Unis[187] et le P. Paul Michałek rentrait en Pologne.[188]

Le temps de la guerre juive (1947-1948)

Depuis un an, un autre prêtre français, le Breton Marcel Prigent, avait à cette date pris en main la vie de Jésus-Adolescent. Marcel Prigent, quarante-cinq ans,[189] colosse aux mains puissantes et au sourire permanent, prêtre ouvrier qui n'en revendiqua jamais le titre, défenseur légendaire des sans-abri sous les bombardements de Caen de l'été 1944, avait été désigné pour Nazareth par le supérieur général en août 1946, à la suite des démarches du P. Crozes pour obtenir un remplaçant relevant de la province de Paris. A partir de la Libération de 1944, le P. Crozes avait en effet multiplié les visites et les lettres au consulat général français de Jérusalem; il avait écrit et récrit aux provinciaux salésiens de Lyon, puis de Paris.[190] Cette fois encore, comme en 1936, le Saint-Siège avait été pressé d'intervenir pour le maintien du caractère français de Jésus-Adolescent. Il s'en était occupé, avait interpellé les supérieurs généraux salésiens et ceux-ci avaient réagi.[191] Le 18 octobre 1946, le procureur Francesco Tomasetti répétait à Mgr Tardini, du Secrétariat d'Etat, que: 1) l'orphelinat de Jésus-Adolescent n'avait jamais fait partie de l'une des trois provinces salésiennes françaises, auxquelles le gouvernement français voulait qu'il soit formellement rattaché; 2) le nouveau directeur avait été nommé par le recteur majeur des salésiens; 3) le personnel subalterne était envoyé par l'inspecteur de Paris, qui, dans chaque cas, informait le recteur majeur.[192] Les autorités salésiennes s'en tenaient donc à la déclaration de 1937.

[185] Chronique manuscrite, 1947, 10 février 1947.

[186] Chronique manuscrite, 1947, 4 août 1947.

[187] Il mourra à Ramsey, Etats-Unis, le 3 février 1966 (*Necrologio salesiano*).

[188] Il mourra à Rydułtowi, le 2 février 1973 (d'après sa fiche personnelle, APSMO).

[189] Né le 2 février 1911 à Pencran, Finistère; profès salésien à Port-à-Binson, Marne, en 1932; études de théologie à Lyon entre 1937 et 1942; ordination sacerdotale le 28 février 1942; préfet de l'Institut Lemonnier, Caen, de 1942 à 1946 (d'après sa fiche personnelle en ACS et le registre du personnel de Jésus-Adolescent, AJAN).

[190] Quand, à l'automne de 1945, le P. Hubert Amielh eut remplacé à ce poste le P. Paul Moitel.

[191] Le dossier en ACS 38, Nazareth, Atti riguardanti la vertenza col Governo francese, 1946.

[192] F. Tomasetti à D. Tardini, Secrétaire de la S. C. des Affaires Ecclésiastiques Extraordinaires,

Le P. Prigent arriva à Nazareth le 20 août 1946 et se mit aussitôt au travail: cueillette des fruits, nettoyage de la cave, ouverture d'un patronage pour les jeunes Nazaréens... Le P. Crozes put alors quitter la maison dans des conditions acceptables, «très heureux de revoir sa patrie après tant de casse-tête à Nazareth», selon la formule de la chronique à la date du 20 décembre 1946.[193] Son successeur, ecclésiastique en salopette, inventif, débrouillard, un peu acrobate, payant toujours de sa personne, étonnait une population peu accoutumée à ce type d'homme religieux.[194] Les événements palestiniens de 1947-1948 allaient lui permettre de répéter pour les Arabes quelques-uns de ses hauts faits de 1944 en faveur des Normands.

La guerre mondiale terminée, les Juifs supportaient de plus en plus mal les lenteurs de l'Angleterre dans l'aménagement de leur Foyer national en Palestine. Les demandes de certificats d'immigration recevaient à Londres un accueil glacial.[195] Les immigrés clandestins affluaient: on les parquait dans des camps. Les activistes juifs de la Haganah et de l'Irgoun se manifestèrent. Le 22 juillet 1946, à 12 h, une partie de l'hôtel King David, siège du gouvernement britannique de Jérusalem, sauta par les soins de la deuxième de ces organisations, causant la mort d'une centaine de personnes, Anglais, Juifs et Arabes. Il semblait de plus en plus évident aux sionistes que leur cause ne progresserait désormais que malgré la Grande-Bretagne.[196] Un million deux cent mille Arabes n'acceptaient pas de partager la terre et le pouvoir avec six cent mille Juifs.[197] Le 18 février 1947, le gouvernement Bevin reconnut l'impossibilité pour les Britanniques, soit d'accepter les propositions tant des Arabes que des Juifs, soit d'imposer par la force leurs propres solutions. Il s'en remettait à l'O.N.U.[198] L'affaire ne traîna plus. Le 1er septembre 1947, la commission d'enquête de l'O.N.U. pour la Palestine conclut que: 1) le mandat britannique prendrait fin au plus vite, 2) la Palestine serait au plus tôt indépendante, 3) elle serait partagée entre un Etat juif (avec la plaine d'Esdrelon) et un Etat arabe (avec la Galilée occidentale).[199] Le 29 novembre suivant, l'assemblée approuva ces conclusions à une majorité de plus des deux tiers (trente-trois voix contre treize): le pays de Palestine serait partagé entre deux Etats, arabe et juif, liés par une union économique, Jérusalem formant une entité distincte.[200] Les deux peuples, chacun avec ses espoirs et ses illusions, attendirent

Rome, 18 octobre 1946; double de l'original dactylographié, ACS 3144, Medio Oriente, Questione Casa di Nazareth.

[193] Chronique manuscrite, 1946-1947, 20 décembre 1946.

[194] Les témoignages postérieurs d'Aziz Derawi, de Nazareth, ont été très clairs sur ce point.

[195] Voir W. LAQUEUR, *Histoire du sionisme, op. cit.*, p. 610-611.

[196] W. LAQUEUR, *op. cit.*, p. 621.

[197] Chiffres de D. BEN GOURION, *Destins d'Israël*, p. 323.

[198] Voir D. BEN GOURION, *op. cit.*, p. 321.

[199] D'après, par exemple, *la Croix*, 2 septembre 1947.

[200] Voir, par exemple, D. BEN GOURION, *op. cit.*, p. 322-323; W. LAQUEUR, *op. cit.*, p. 628.

l'échéance et la préparèrent, les Arabes très convaincus que leurs soldats nombreux et entraînés, qui provenaient des pays frères (la Ligue arabe), bousculeraient aisément les forces juives, le jour où les Anglais auraient laissé le champ libre. Cependant, pour éviter d'être pris dans la bataille, des familles et des villages entiers émigrèrent, les gens du Nord vers la Syrie et le Liban, leurs voisins.[201]

La bataille commença en février 1948, peu après l'arrivée à Nazareth (le 27 janvier) de trois salésiens venus de France: le nouveau directeur René Chodorge,[202] un prêtre de trente-huit ans, qui, avant d'entreprendre des études pour le sacerdoce, avait été apprenti maçon et charpentier; le P. Eugène Le Cocq,[203] de nationalité anglaise, mais de culture presque exclusivement française; et M. Dubois ou Van den Bosch, un homme de bonne volonté, qui avait tâté du noviciat salésien en France et cherchait à se dévouer dans le sillage de don Bosco. La Syrie n'attendit pas la fin du mandat pour pénétrer en Palestine. En ce mois de février déjà, une «Armée de libération arabe» était constituée dans le pays avec l'aide d'officiers et d'irréguliers syriens.[204] L'offensive arabe paralysa complètement les communications entre les colonies juives.[205] Le 9 février, les salésiens de Nazareth percevaient à Caïffa, où ils se rendaient pour leurs achats, «une forte tension». «Les écoles sont en partie fermées, celle des Salésiens occupée au rez-de-chaussée par le Croissant rouge».[206] Dix jours après, les pères Chodorge et Prigent notaient au retour d'un voyage à Jérusalem:

> «Effervescence, méfiance, inquiétude partout. Le bus allant de Jérusalem à Bethléem a dû être protégé par les coups de feu des Anglais contre la mitraillade d'une colonie juive. L'aller s'était fait en taxi. Le retour se fait en autobus. Petite alerte à Naplouse, où le P. Prigent s'est fait longtemps interroger par les Arabes».[207]

Inquiets pour les leurs ou à la recherche d'une position stratégique, des gens de Nazareth et, plus encore, des environs, commencèrent à regarder dans la direction d'Abouliatama, sur lequel flottait le drapeau français. Depuis le départ des Polonais, cette grande maison n'était-elle pas vide? Selon la chronique du 22 février,

[201] D. BEN GOURION, *op. cit.*, p. 323. Les Arabes affirmeront que les Juifs les avaient contraints à fuir sous la menace. De toute manière, les raisons des déplacements de ces populations ont beaucoup varié selon les cas.

[202] Né le 8 décembre 1910 à Barillon-en-Barrois, Meuse; profès salésien à Port-à-Binson, Marne, le 13 septembre 1934; prêtre à Saint-Brieuc, Côtes-du-Nord, le 13 juillet 1941 (d'après le registre du personnel, AJAN).

[203] Né le 4 août 1913 à Guernesey, Royaume-Uni; profès salésien à Port-à-Binson, Marne, le 14 septembre 1932; prêtre le 18 mai 1940 (d'après le registre du personnel de Jésus-Adolescent, AJAN).

[204] W. LAQUEUR, *op. cit.*, p. 629.

[205] W. LAQUEUR, *op. cit.*, *ibid.*

[206] Chronique manuscrite, 1948, 9 février 1948.

[207] Chronique manuscrite, 1948, 19 février 1948.

> «A deux reprises, des chrétiens, habitant les abords de Nazareth en direction de Kefr Kena viennent demander un local pour que leurs femmes et leurs enfants y puissent venir dormir (...) Le P. Directeur accepte de leur laisser employer 4 chambres...».[208]

Le 11 mars,

> «Visite de 2 messieurs "cum mitraillette" qui demandent au P. Directeur l'autorisation de venir installer chez nous sous la pinède un groupe de 80 hommes, plus 2 officiers, de l'armée nationale secrète arabe, dont l'un des visiteurs est dirigeant local. C'est plutôt sérieux, et ils prennent rendez-vous pour lundi [le 15!], afin de recevoir la réponse après que nous aurons communiqué avec le Consul général».[209]

Le consul fut d'avis de refuser. Mais, le 18 avril, un détachement arabe entreprit de veiller sur la propriété et s'installa dans cette intention sur la terrasse de la maison des soeurs salésiennes. Il le fit du reste dans le plus grand désordre et l'improvisation la plus totale.[210]

Les Anglais abandonnèrent la Palestine le 14 mai: leur mandat était terminé. Un peu partout, Juifs et Arabes se battaient, les Juifs s'emparaient des enclaves arabes de leurs territoires, ainsi que des villages et des villes mi-juifs mi-arabes que le partage leur avait attribués. A Jésus-Adolescent, la population augmenta. Le P. Chodorge notait déjà le 2 mai:

> «...nos locataires sont encore là, et, plus nombreux, avec tous leurs biens meubles, leurs troupeaux... Presque toutes les chambres du premier étage sont prises...».[211]

Le 16 juin, un convoi militaire d'une trentaine d'hommes et de huit voitures (camions, autos blindées, une chenillette) s'installa dans les locaux sans billet de réquisition ni recommandation des autorités. Il fallut palabrer pendant trois jours pour enfin s'en débarrasser.[212] La vague des réfugiés déferla à partir du 9 juillet, après qu'un mois de trêve eut permis aux deux parties de se pourvoir en renforts et en munitions. Ils arrivaient surtout de Moudjedel et d'Oum Qbey. Le chiffre des locataires s'élevait alors à quelque cent cinquante.[213] Le 13 juillet, l'autorité militaire, en la personne d'Abou Ibrahim, tenta une fois encore de cantonner une quarantaine de soldats munis de leur matériel à l'abri de Jésus-Adolescent. Le refus des salésiens la vexa.[214] Cependant, les progrès des Juifs étaient constants. La route de Caïffa était coupée, les villages voisins de Nazareth menacés. Deux jours passaient encore, et:

[208] Chronique manuscrite, 1948, 22 février 1948. Lire: Kafr Kanna.
[209] Chronique manuscrite, 1948, 11 mars 1948.
[210] Chronique manuscrite, 1948, 18 avril 1948.
[211] Chronique manuscrite, 1948, 2 mai 1948.
[212] Chronique manuscrite, 1948, 16-19 juin 1948.
[213] Chiffre de la Chronique manuscrite, 13 juillet 1948.
[214] Chronique manuscrite, même jour.

> «Ce soir, une série de raids sériens (peu d'avions comme toujours) lance des bombes sur Ailout [lire: Eilouth], Séphoris [lire: Sepphoris] et El-Reni [lire: Reineh]. Moudjedel en aurait reçu également, dit-on. C'était la préparation pour une attaque qui se déclenche vers minuit sur Séphoris».[215]

A partir de cette heure, on se battit à Eilouth, où les Juifs ne rencontrèrent pas de résistance, et à Sepphoris, où l'opposition arabe fut beaucoup plus sérieuse. Les habitants fuyaient vers Nazareth. Pour l'orphelinat, situé entre ces villages et la ville, la nuit fut mouvementée:

> «Cris dans la nuit, coups de fusils des plus désordonnés de la part de certains Nazaréens, qui risquent de tuer autant de compatriotes que les Juifs! Bêlements, meuglements des troupeaux que les gens effrayés chassent devant eux, ou qui s'enfuient tout seuls. Bêtes et gens descendent en désordre le petit raidillon qui longe le jardin et se réfugient en ville. Certains s'arrêtent ici, et la population de Jésus Adolescent augmente constamment».[216]

L'«armée secrète de la résistance arabe» signalée ici, démentie là, avait fondu parmi les civils nazaréens en cette matinée du 16 juillet, jour où la ville se rendit. L'entrée des Juifs à Jésus-Adolescent a été soigneusement relatée:

> «L'infanterie israélite fait irruption dans la propriété en sautant par dessus le mur de clôture, traverse la pinède et entre dans la cour. Ils savent pourtant que c'est une propriété française, car ils reconnaissent eux-mêmes avoir vu le pavillon français. Le commandant dit, au premier abord: "C'est bien une propriété française, n'est-ce pas?" On lui répond: "Oui, vous pouvez voir le drapeau". Et il admet: "Oui, nous l'avons vu". Cela n'empêchera pas les deux voitures blindées israélites de briser les portails, où était apposée une pancarte: "Propriété française". Pendant l'entretien du directeur avec le commandant, les soldats s'introduisent, sans être accompagnés, dans la maison, en armes, prêts à tirer. L'un d'entre eux tire un coup dans le vestibule, ce qui terrorise les habitants déjà effrayés. (Peut-être était-ce là, d'ailleurs, le but recherché, car aucun Arabe n'a cherché à se défendre, les armes ayant été retirées). - Les soldats israélites commencent à faire sortir tout le monde, hommes, femmes et enfants, jusqu'aux plus petits, qui se tiennent les mains levées, face au mur de la maison (côté gauche en sortant dans la cour) sous la menace d'une mitrailleuse. - Sur une remarque (du P. Prigent) que c'était honteux d'agir de la sorte envers les femmes et les enfants, l'officier laisse tout de même rentrer ceux-ci. Perquisition — pas très serrée — et correcte, sauf une fois: des coups de pied dans une porte, et cris contre un groupe de réfugiés restés dans une chambre. - Pendant ce temps, on fouille (?), et on vérifie les identités. On met de côté ceux qui n'ont pas leur carte, mais le P. Directeur les connaissant comme réfugiés de la maison, on les relâche».[217]

[215] Chronique manuscrite, 1948, 15 juillet 1948.
[216] Chronique manuscrite, même jour.
[217] Chronique manuscrite, 1948, 16 juillet 1948.

Le P. Prigent avait fait immerger dans une citerne les armes confisquées aux Arabes. Les réfugiés en parlèrent. L'officier s'étonna, protesta, réclama ces armes. Il demanda aussi à faire cantonner ses hommes dans la maison. Mais le directeur s'y opposa «formellement».[218]

Les réfugiés arabes à Jésus-Adolescent

Nazareth s'était rendue sans effusion de sang. Le mardi 20, quelques réfugiés de Karm-el-Sahib et d'Eilouth quittèrent Jésus-Adolescent. Le cheikh d'Eilouth dit au P. Chodorge: «Pour votre accueil et votre protection, votre nom est écrit sur les pages de mon coeur et de celui des gens d'Eilouth».[219] Hélas, le lendemain déjà, «toute une procession» de ce même village d'Eilouth refluait à Jésus-Adolescent. «Les Juifs font sauter les maisons», affirmaient-ils. «A Ailout, on aurait pris tous les hommes qui restaient dans le village. Ils auraient été alignés contre un mur, dix-neuf (dix-huit, rectifiera plus tard le cheikh Taha) avaient été emmenés à quelque cinq cents mètres et abattus à coup de mitraillettes. Quelques-uns seraient encore prisonniers».[220] Les habitants d'Eilouth, qui arrivaient ce jour-là, étaient totalement abattus et beaucoup dans une misère noire. Ils restaient assis sur leurs ballots dans le couloir du rez-de-chaussée, sans réaction, ne s'occupant même pas des petits qui dormaient couchés sur les dalles, ou qui pleuraient. A un moment donné, des femmes en cercle se lamentèrent et pleurèrent elles aussi, sur un rythme bizarre.[221] Le 3 août, la nouvelle redoutée arriva: «Des bergers auraient découvert, dans les jardins de Séphoris, des cadavres d'hommes d'Ailout, emmenés le 21 juillet quand une vingtaine d'autres eurent été «exécutés». On les aurait simplement conduits à Séphoris pour les tuer là; peut-être pour donner le change en les faisant passer pour tués au combat... Cette nouvelle nous vaut de longues lamentations dans le jardin et dans la maison», nota le chroniqueur.[222]

Combien d'Arabes étaient venus s'abriter derrière les murs ou dans le clos d'Abouliatama? Le 22 juillet, à la suite d'une discussion sur le nombre exact des réfugiés, on procéda à une vérification. Avant qu'elle ne fût achevée, assura le P. Chodorge, on arrivait à un total de cinq cent soixante-dix, et quelques nouvelles familles non encore dénombrées apparaissaient, si bien que la population de Jésus-Adolescent dépassait alors certainement six cent cinquante, peut-être même

[218] Chronique manuscrite, même jour.
[219] Chronique manuscrite, 1948, 20 juillet 1948.
[220] Chronique manuscrite, 1948, 21 juillet 1948.
[221] Chronique manuscrite, même jour.
[222] Chronique manuscrite, 1948, 3 août 1948.

sept cents personnes.[223] Mais ce haut chiffre baissa bientôt. Au cours du mois d'août, environ les deux tiers de ces gens quittèrent la maison. Le 4 septembre, quand la «soupe populaire» fut inaugurée pour nourrir les résidents, les salésiens servirent cent quatre-vingt-treize personnes, appartenant à vingt-neuf familles. Bien entendu, toutes les pièces restaient occupées. Quand, le 11 octobre, le P. Joseph Dobrovodsky, l'un des membres du personnel «français» qui avait quitté la maison pendant le sombre été 1936, arriva en renfort à Nazareth, on ne put lui offrir pour logement que la moitié de la salle de «bibliothèque-débarras».[224]

Grâce à ce vaillant et au P. Prigent, en cet automne 1948, qui est le terme de notre histoire, Jésus-Adolescent ne fut pas qu'un caravansérail de fortune. Le P. Joseph entreprit bientôt une sorte de patronage pour les enfants présents dans la maison. Au bout de dix jours, «il fait jouer cet après-midi avec un entrain qui captive même les bons vieux et les dignitaires tels que le hadj Moustafa et le cheikh Taha. M. Dubois lui aussi joue comme un jeune».[225] Un terrain de volley-ball fut inauguré le 21 novembre.[226] Le 4 décembre, dit encore le chroniqueur, «le P. Dobrovodsky fait le "charmeur" avec son harmonica, dont les sons attirent de toutes les chambres des flots d'enfants et même d'adultes qui entourent le musicien et claquent des mains pour scander le rythme».[227] Les fêtes de l'Immaculée Conception de Marie et de Noël purent être solennisées: réveil en musique par la trompette du P. Prigent le 8 décembre, messe de minuit avec une nombreuse assistance et des chants à plusieurs voix le 25. La préparation de Noël avait permis au P. Dobrovodsky d'organiser le 17 décembre une réunion religieuse à l'intention des musulmans. Ce jour-là, le cheikh Taha prononça un discours tendant surtout à remercier les Pères pour leur accueil et leur hospitalité. Le P. Joseph parla ensuite de la prière et de sa nécessité; il montra qu'elle distingue l'homme des animaux et invita tous les assistants à prier, particulièrement en ces jours difficiles. Enfin, le hadj Moustafa reprit le même sujet et, «de sa voix grave et forte», encouragea lui aussi tous ses auditeurs à être fidèles à la prière, que le Prophète prescrivit aux musulmans cinq fois par jour.[228]

Juchée sur la colline de Nabi Saïn où elle avait été dressée par le zèle et la foi du P. Prun et de l'abbé Caron, la maison des orphelins continuait d'être, en ces dernières semaines de 1948, le refuge des malheureux et le temple de la prière. Pendant une génération, les gens du village d'Eilouth, à qui les chrétiens de Nazareth faisaient alors une réputation de sauvagerie caractérisée, n'eurent garde de l'oublier. Le Nazaréen Aziz Derawi en témoignait publiquement

[223] Chronique manuscrite, 1948, 22 juillet 1948.
[224] Chronique manuscrite, 1948, 11 octobre 1948.
[225] Chronique manuscrite, 1948, 22 octobre 1948.
[226] Chronique manuscrite, 1948, 21 novembre 1948.
[227] Chronique manuscrite, 1948, 4 décembre 1948.
[228] Chronique manuscrite, 1948, 17 décembre 1948.

quatre ans plus tard dans un hommage fervent aux trois ou quatre religieux de cette période:

> «Trouvant la maison envahie de réfugiés, ils se sont dépensés à leur service. Leur tâche n'était pas facile. Elle était à la fois charitable, puisqu'elle s'adressait à des malheureux, et éducative, car la plupart venait d'un village dès longtemps tristement réputé pour la sauvagerie et la violence de ses habitants. Le dévouement des Pères, leur abnégation et leur intégrité dans la distribution des secours leur ont gagné la reconnaissance et l'admiration d'une foule de ces hommes jusque-là hostiles à tout ce qui était chrétien...».[229]

[229] Aziz DERAWI, Toast pour le passage du P. Adolphe Le Boulch, provincial de Paris, Nazareth, 1952 (ce document en APSP, Nazareth, Rapports ou récits de voyages).

Chapitre VII

LA VIE QUOTIDIENNE À JÉSUS-ADOLESCENT

L'évolution de l'oeuvre de 1905 à 1940

Jésus-Adolescent fut fondé à Nazareth, nous nous en souvenons, pour disputer aux protestants, aux «schismatiques» et autres mécréants les âmes des compatriotes de Jésus. En 1892, le P. Nèple expliquait sans fard ces intention «apostoliques» à son supérieur général don Rua et aux lecteurs du *Bulletin salésien*:

> «...En ces temps malheureux, le schisme et l'hérésie font des efforts inouïs pour s'emparer des Lieux Saints; et, chose merveilleuse, toutes ces sectes qui se détestent du fond de l'âme, s'unissent pour lutter contre le catholicisme, rendant ainsi un hommage involontaire à notre sainte religion, par le spectacle de toutes les puissances de l'enfer unies contre la vérité. Hérétiques et schismatiques bâtissent des palais, des temples, des écoles, des établissements de toute sorte, d'une splendeur assez rare dans ces régions. Que d'efforts pour attirer, aveugler et corrompre la jeunesse! On ne recule devant rien pour anéantir notre influence. On va jusqu'à exciter le fanatisme musulman; et c'est *à l'instigation des schismatiques,* m'a-t-on assuré, que *les Turcs bâtissent à Bethléem une mosquée,* dont le besoin ne se faisait certes pas sentir, car c'est à peine s'il y a dans cette petite ville 3 à 400 sectaires[1] de Mahomet. - Que faire en présence de ces manoeuvres? L'ignorance, la corruption et l'aveuglement des schismatiques rendent leur conversion bien difficile, et l'oeuvre des Missions ne donne que des résultats insuffisants, où l'on ne voit pas des caractères de durée et de solidité de nature à assurer l'avenir. - Un simple prêtre, Don Belloni, poussé par le même souffle d'ardente charité qui a suscité Don Bosco, comprit que le seul moyen efficace de lutter contre ces manoeuvres infernales était d'agir sur l'enfance...».[2]

Lors de son voyage de 1895, qui fut décisif pour Nazareth, don Rua eut, nous dit le *Bulletin salésien* du temps, «l'avantage de voir de ses yeux l'état actuel de la Terre Sainte et les efforts des juifs, des protestants et des schismatiques pour y accroître leur respective influence; aussi est-ce de tout coeur qu'il se promit de ne rien négliger pour traverser de toutes ses forces les desseins des ennemis de l'Eglise catholique et d'en empêcher la réalisation...».[3]

A Nazareth, les salésiens de l'orphelinat voulurent donc, à partir de 1896, faire oeuvre apostolique et missionnaire et, pour cela, lutter contre Satan et ses suppôts. Ils entreprirent d'enlever aux «schismatiques» grecs ou anglais et, si possible, aussi aux musulmans, les jeunes Galiléens. C'est «pour soutenir la lutte acharnée de l'enfer contre les jeunes âmes rachetées par le divin Sauveur que les

[1] *Sic.* Le mot est devenu péjoratif. Nous dirions plutôt: sectateurs.
[2] A. Nèple à M. Rua, Bethléem, 6 janvier 1892; *Bulletin salésien*, avril 1892, p. 57.
[3] «Don Rua en Palestine», *Bulletin salésien*, juillet 1895, p. 139.

Salésiens de Don Bosco ont fondé à Nazareth un orphelinat sous le vocable de Jésus adolescent», affirmait le P. Prun en 1903.[4] Positivement, ils essayèrent d'en faire d'authentiques chrétiens, levain religieux du pays. Selon un homme réfléchi de cette époque, l'évêque grec-catholique de Galilée Grégoire Hajjar, «l'avenir religieux de mon diocèse, le retour des dissidents à la véritable Eglise, dépendent en grande partie de votre établissement qui, avec le temps, formera une génération de bons et fermes catholiques qui, disséminés un peu partout dans les villages chrétiens de mon diocèse, feront un grand bien, seront d'un grand secours pour nos pauvres Curés et sont notre espérance pour l'avenir...».[5]

Face aux garçons qui se présentaient et dont ils voulaient être les éducateurs, ces intentions religieuses se combinaient aussitôt chez les salésiens avec des visées directement humanitaires. Selon une *Histoire de Nazareth* publiée par un Français au temps de l'inauguration du nouvel orphelinat, «les Salésiens débutèrent en 1896 dans une maison prise en location. Leur profonde charité, si pleine de douceur et de tolérance, s'attache particulièrement à obtenir la pacification des esprits. En formant de bons ouvriers chrétiens, ils diminuent d'autant le nombre de malheureux abandonnés qui, en Palestine comme ailleurs, recrutent l'armée des inconscients et des malfaiteurs».[6] Ils cherchaient (avec un succès variable certes) à bien orienter dans la vie les orphelins qu'ils accueillaient. Pour éviter d'en faire des déclassés ou des ratés, incapables de tenir leur place dans la société, ils les formeraient par les travaux de la campagne et dans des ateliers professionnels. Les salésiens de Nazareth montaient vers cette époque dans le sous-sol de leur grande bâtisse des ateliers de menuiserie et de coupe-couture. Les intentions primitives du P. Nèple en 1896, probablement un peu oubliées pendant les constructions, étaient reprises par le P. Prun et vigoureusement encouragées par son supérieur provincial de Bethléem. Lors du conseil historique tenu à Jésus-Adolescent à la fin du mois de mars 1905, «on se mit à discuter du but que la maison salésienne de Nazareth devait se fixer dans l'éducation des orphelins qu'elle recueille et, pour ne plus former des ratés (*curare degli spostati*), on prit la décision de se mettre à l'installation d'ateliers».[7] Les enfants iraient en classe et, s'ils étaient grandelets, s'initieraient à un métier manuel.[8]

[4] Lettre non datée, publiée dans le *Bulletin salésien*, octobre 1903, p. 278. Même idée dans la brochure du P. Prun, *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, Nice, 1908, p. 27.

[5] Mgr Grégoire Hajjar à A. Prun, vers 1903 (allusion aux constructions en cours), dans *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 70.

[6] G. Le Hardy, *Histoire de Nazareth et de ses sanctuaires*, Paris, 1905, p. 234.

[7] Conseil provincial du 23 mars 1905, *Verbali del Consiglio*, à la date. A titre informatif, le conseil comprenait ce jour-là quatre personnes: L. Nai, inspecteur; Athanase Prun, directeur émérite de Nazareth; Giuseppe Pompignoli, directeur effectif; et Mario Rosin, secrétaire.

[8] «Jusqu'à la guerre, les plus grands parmi les enfants, tout en faisant leurs études primaires, étaient occupés aux travaux de la campagne ...» (A. Crozes, Rapport dactylographié sur Nazareth à l'intention de l'inspecteur de Bethléem, mai 1938, p. 10. Ce rapport en APSMO, Nazareth).

La clientèle du début du siècle était souvent misérable, tel cet enfant que la supérieure des filles de la Charité de Caïffa présenta un jour au P. Athanase. «Il était du Liban et n'avait que huit ans. Son père, aveugle, habitait Damas, où sa femme l'avait abandonné pour se marier à un musulman. Le pauvre homme donna son petit Abel aux Soeurs de Charité qui nous prièrent de l'accepter...».[9] On en rapprochera les orphelins Odé, neuf ans, et Maroun, sept ans, qui arrivèrent un jour à Nazareth depuis la ville de Homs en Syrie, après un voyage de deux semaines à pied et en mendiant. Leur grand-mère de soixante-quatorze ans les remit au P. Prun, qui les accepta.[10] La maison n'abritait alors que des pauvres sans ressources. Le P. Prun méritait à peu près d'être cru quand il imprimait dans sa brochure de 1908:

> «Tous nos enfants, sans exception, sont reçus gratuitement. Il faut donc les nourrir, les vêtir et cela depuis l'âge de six ou sept ans jusqu'à leur dix-huitième année...».[11]

Avec des nuances, cela fut exact jusqu'en 1911 environ. Une évolution s'amorça alors. La méthode de formation, qui réussissait à l'orphelinat salésien de Bethléem, dont l'école professionnelle arracherait en 1912 des phrases d'envie à l'enquêteur français Maurice Pernot,[12] ne donnait pas à Nazareth les résultats espérés. L'argent manquait et les Nazaréens appréciaient peu les métiers manuels. Sur les remarques du P. Prun lui-même, un certain infléchissement de l'oeuvre fut accepté. Des familles à l'aise proposaient d'y placer leurs enfants pour y recevoir une culture générale. En 1912, l'école accueillit quatre «pensionnaires» à deux cents francs l'année.[13] L'expérience lancée, le directeur émérite demanda l'aval de son inspecteur. Et le conseil provincial du 11 août 1913 opina:

> «Nazareth. But de la maison. Que la Maison de Nazareth, sans cesser d'être un foyer (exactement: *un ospizio*) gratuit pour orphelins, devienne aussi un pensionnat pour jeunes garçons de condition moyenne désireux de s'adonner uniquement aux études. Cette décision a été prise sur les justes observations de don Athanase Prun, ici présent, qui regrette (*lamenta*) que la Maison de Nazareth ait été jusque-là sans but propre

[9] *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 88.

[10] Le groupe: le P. Prun, la grand-mère et les deux enfants, fut photographié à la porte de l'orphelinat par un pèlerin français témoin de la scène. Quelques semaines après, il expédia l'image à Jésus-Adolescent avec la légende: «Souvenir d'une visite à l'intéressant Orphelinat de Jésus Adolescent à Nazareth». Elle fut ensuite reproduite dans la brochure *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 86.

[11] *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 80. On ne prendra cependant pas à la lettre les âges donnés ici, ni le «sans exception», qui est trop absolu.

[12] Voir, *ci-dessus*, chap. II.

[13] Pour l'ensemble des quarante autres, le P. Prun avait reçu de leurs parents la somme de cinq cents francs. Il écrivit dans sa chronique: «Cette année nous avons obtenu des parents des enfants environ 1300 francs, mais nous avons une division de 4 pensionnaires à 200 francs. Nous avons donc d'assuré 1300 frs de pension, 1500 frs Gouvernement et 600 frs Ecoles d'Orient, soit 3400 frs» (Chronique manuscrite, 1912-1913, au début).

> et déterminé et que, étant donné les conditions locales, elle ne soit pas apte à devenir une école d'Arts et Métiers».[14]

La mesure était de grave portée. Jusqu'à cette date, l'oeuvre avait eu pour modèle l'orphelinat de Bethléem, qui était un «orphelinat d'arts et métiers». Don Belloni le lui avait donné, elle avait cherché à le reproduire. Or, l'école professionnelle pour enfants dans l'ensemble pauvres et abandonnés avortait. Le P. Prun optait de préférence pour un modèle «collège» d'enseignement général destiné aux garçons de condition moyenne. Certes, le but initial n'avait pas été totalement changé. L'argent réuni permettrait «d'arracher des enfants malheureux à la misère, au vice, aux mains des schismatiques et des protestants, et de les donner à Dieu», pour répéter les formules brutales du directeur Riquier en cette même année 1913.[15] Mais le visage d'Abouliatama prenait déjà quelques traits raffinés.

Ils allaient s'accentuer après la guerre de 1914-1918. Pendant environ quatorze ans (1919-1933), les deux modèles (école professionnelle et collège) furent suivis simultanément. Après sa visite canonique de 1919, le P. Pietro Ricaldone envisagea de fonder à Nazareth une véritable école d'agriculture. Dans cette intention, le P. Pierre Sarkis [16] y revint.[17] Quand, trois ans plus tard, il quitta Nazareth, nulle école d'agriculture n'avait pris forme sur les hauteurs de Nabi Saïn. Mais l'école salésienne comptait un petit groupe d'apprentis. Et, jointe à la subvention du gouvernement français,[18] la participation des «pensionnaires», c'est-à-dire des enfants versant au moins une partie du coût de leur présence à Jésus-Adolescent,[19] permettait de grossir les effectifs. Par rapport à 1914, ils augmentèrent de cinquante pour cent en 1921 et de cent pour cent en 1924. En 1923, le quart était formé d'apprentis: douze menuisiers et dix tailleurs.

Le P. Heugebaert (1923-1932) tenait à recevoir des enfants pauvres. Il avait la fibre salésienne. Il lui fallut pour cela quêter des ressources et provoquer des dons. «Adoptez un de ces pauvres orphelins (2000 francs par an)», écrivait-il à

[14] Conseil provincial de Bethléem, 11 août 1913, *Verbali del Consiglio*, à la date.

[15] E. Riquier à A. Prun, Nice, 16 juin 1913, *Bulletin salésien*, août 1913, p. 220.

[16] Né à Aqoura, Liban, le 19 janvier 1871; profès salésien à Ivrea, Italie, le 1er octobre 1899; prêtre à Jérusalem, le 24 septembre 1904. Il mourra salésien à Bethléem, le 22 février 1937. (Selon sa fiche personnelle, APSMO).

[17] Il y avait déjà vécu à plusieurs reprises depuis un premier séjour en 1900-1901. «Don P. Ricaldone, à qui l'on a écrit sur cette question consent à ce que l'on envoie don Pierre Sarkis à Nazareth, nous apprend le procès verbal du conseil provincial de Bethléem du 20 août 1919. Là, il pourrait avec le Directeur commencer la nouvelle Ecole Agricole ...» (*Verbali del Consiglio*, à la date).

[18] En 1921-1922, elle couvrait les frais de pension de dix enfants, selon la «Chronique des maisons salésiennes», dans le *Bulletin salésien*, mars-avril 1922, p. 56.

[19] Trois vrais «pensionnaires» sur soixante-douze enfants, écrivait le directeur Riquier à M. Caron le 4 novembre 1921 (lettre éditée dans l'*Echo de Nazareth*, 13, janvier 1922, p. 416).

ses bienfaiteurs.[20] Les lettres circulaires qu'il leur expédiait en décembre n'étaient parfois que des cris de détresse. Il déplorait les réductions budgétaires du gouvernement français.[21] La mort dans l'âme, il se résigna aussi deux fois à diminuer le chiffre de ses garçons. A la rentrée de 1925, la maison en compta quarante de moins qu'à celle de 1924; et, à la rentrée de 1931, il annonça:

> «Je viens de licencier 25 enfants, et je me demande comment je pourrai nourrir les 75 autres. A la grâce de Dieu».[22]

En 1925, il expliqua au nouveau provincial de Bethléem don Carlo Gatti que, sur cinquante enfants présents à l'école, seize avaient été acceptés à titre gratuit; que, «sur 34 enfants qui donnent quelque chose, 1 paie 250 piastres, 4 paient 150 piastres, 4 paient 100 francs, c'est-à-dire 125,23 piastres, et 4 paient 50 piastres»; qu'au total, il recevait ainsi trente-huit livres égyptiennes par mois, somme équivalant à la rétribution du personnel externe de l'oeuvre, professeurs et domestiques. «On m'a présenté un certain nombre d'orphelins à accepter gratuitement, continuait-il, mais il m'est impossible dans ces conditions de les admettre». La province salésienne de France ne lui donnait rien, la province de Bethléem avait cessé de lui verser des acomptes sur les sommes autrefois prêtées par le P. Prun et le produit de la maison (ferme) était dérisoire. Il concluait: «Il me reste à nourrir personnel et enfants avec les seules ressources qui nous viennent de nos Bienfaiteurs...».[23]

La crise économique, qui affecta le monde occidental à partir de 1929, aggrava tout. Le P. Heugebaert devait admettre que son école professionnelle était peu fréquentée (huit apprentis en 1927, quatorze en 1930 et sept en 1931), que ses ateliers lui revenaient cher [24] et que les Galiléens appréciaient plus le certificat d'études français, devenu le couronnement de leurs classes à l'école, que les brevets de fin d'apprentissage de ses chefs menuisiers ou cordonniers. En même temps, alors que l'argent se dépréciait, les indemnités du gouvernement français diminuaient encore. En 1930, le chroniqueur de l'orphelinat déclara: «...Le Gouvernement français, qui nous versait chaque année une allocation de dix mille francs, a réduit cette somme à trois mille, à peine de quoi héberger deux orphelins...».[25] L'oeuvre n'allait-elle pas à la faillite?

[20] E. Heugebaert aux bienfaiteurs de Jésus-Adolescent, Nazareth, 12 août 1927; *Echo de Nazareth*, 37, janvier 1928, p. 1183.

[21] A la fin de 1924, l'indemnité annuelle passa de vingt-six mille à quatorze mille francs (E. Heugebaert à M. Caron, Nazareth, 10 décembre 1924; *Echo de Nazareth*, 26, avril 1925, p. 803-805).

[22] Lettre d'E. Heugebaert reproduite dans le *Bulletin salésien*, novembre 1931, p. 316.

[23] E. Heugebaert à C. Gatti, Nazareth, 14 octobre 1925; APSMO, Nazareth.

[24] En septembre 1931, il le déplora pour l'atelier des tailleurs, qu'il voulait supprimer (lettre d'E. Heugebaert à M. Rosin, Nazareth, 4 septembre 1931; APSMO, Nazareth).

[25] «Chronique de l'orphelinat de Jésus Adolescent», *Echo de Nazareth*, 49, janvier 1931, p. 23.

Le P. Gimbert (1932-1936), qui recueillit la succession du P. Heugebaert, conclut une année d'observation par une série de mesures radicales: la suppression de l'enseignement professionnel (six apprentis sur une centaine d'élèves en 1932-1933), la réduction du personnel laïc salarié et l'acceptation des seuls «pensionnaires», capables de verser un «minerval» du reste peu élevé. Du coup, à la rentrée de 1933, l'effectif des élèves chuta de moitié, c'est-à-dire qu'il retomba au niveau de 1914. Avec tristesse et dans le style elliptique qui lui était familier, le P. Gimbert écrivit dans sa chronique du début de l'année scolaire:

> «La rentrée des Elèves est faible. Ils sont 32 le lundi 2. Ont été éliminés ceux qui restent débiteurs. Ne sont pas rentrés: les apprentis: 6 (atelier fermé); classe de certificat: 11 (dont les 6 diplômés); IVème classe: 12; IIIème classe: 6; IIème-Ière classe: 9; préparatoire: 10 = 54. Gêne pécuniaire des familles. Pas d'argent. Crise...».[26]

Le 14 juillet suivant, il nota:

> «...Les élèves ont atteint seulement le nombre de 46 internes. Le chiffre s'est maintenu toute l'année. Depuis longtemps les élèves n'avaient pas été si peu nombreux. Nous aurions pu en accepter davantage à pensions très réduites ou gratuites, mais nos ressources ne nous le permettaient pas».[27]

Trois autres mois passaient, et le P. Gimbert reprenait son discours financier:

> «Beaucoup de demandes de gratuité ou de pension réduite! Devant l'état de nos finances, nous n'avons pu donner suite à ces demandes» (2 octobre 1934). - «Le mois s'achève avec 57 élèves. D'autres sont attendus. Dans l'ensemble bons éléments. Des demandes restent en suspens, par suite des diminutions sollicitées et que nous ne pouvons accepter» (30 octobre 1934).[28]

Cependant, sa politique donnait des fruits. Le 2 janvier 1935, il écrivit:

> «...Amélioration sensible dans le paiement des pensions mensuelles. Les parents s'exécutent plus régulièrement. Mais les mensualités sont encore trop faibles: il convient de les augmenter».[29]

Et, un an après:

> «Cette année, les arriérés étant tous soldés et les finances à jour, nous espérons entreprendre une série d'aménagements tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Ces divers travaux sont devenus possibles...».[30]

[26] Chronique manuscrite, 1933-1934, au début. Noter que, d'après cette même chronique, le 7 octobre, le chiffre des élèves était quand même monté à quarante.
[27] Chronique manuscrite, 1933-1934, 14 juillet 1934.
[28] Chronique manuscrite, 1934-1935, 2 et 30 octobre 1934.
[29] Chronique manuscrite, 1934-1935, 2 janvier 1935.
[30] Chronique manuscrite, 1935-1936, 9 février 1936.

Mais la contrepartie était lourde. A examiner de près les chiffres des pensions, on s'aperçoit qu'en 1937-1938 quatre élèves seulement ne payaient rien.[31] En vingt-cinq ans, la situation avait été inversée: en 1912, quatre pensions; en 1937, quatre gratuités.

L'évolution retentit sur le vocabulaire. Le nom d'*orphelinat,* jugé rebutant, tendit à disparaître du titre de la maison. Lucide, le P. Gimbert écrivait en juillet 1935:

> «...Certains voudraient effacer le nom "Orphelinat". Le mot choque des familles qui nous confieraient leurs enfants!... Les nouveaux Prospectus porteront "Ecole". Mais ce serait dommage d'effacer une "Oeuvre", qui eut ses mérites et ses gloires. Une évolution s'est faite dans les familles. Instruction! Course aux emplois officiels! Chez beaucoup, désir incompatible avec la situation pécuniaire. Pension offerte insuffisante [*sous-entendu*: pour l'établissement]. Il ne semble pas exact que les familles ordinairement nombreuses aient un budget leur permettant de payer une pension au dessus de 130 et 150 piastres par mois».[32]

Le prospectus de la maison parut alors volontairement intitulé: *Ecole de Jésus Adolescent, Nazareth, Palestine.*[33] La transformation esquissée à la veille de 1914 était consommée. Au bout de trente ans, la colonie agricole et l'embryon d'école professionnelle pour orphelins de 1904 étaient devenus un collège pour garçons de la classe moyenne des villes et des villages de Galilée. Certes, l'orientation religieuse initiale persistait. Le prosélytisme restait puissant sur les hauteurs de Nabi Saïn et l'ardeur apostolique très vive. Les salésiens se qualifiaient eux-mêmes de «missionnaires». Ils entendaient instruire les catholiques, renverser les barrières qui les séparaient des orthodoxes et convertir les musulmans.[34] Jésus-Adolescent formait des chrétiens catholiques qui, sans lui, eussent suivi d'autres chemins plus ou moins périlleux pour leurs âmes, à savoir «schismatiques», juifs ou musulmans. «Un enfant accueilli, instruit, publiait alors le P. Gimbert, c'est la famille chrétienne renforcée au Pays de Jésus Adolescent. Sans ces Fondations dues à l'esprit apostolique des Instituts religieux, en quelles mains tomberait la jeunesse issue des foyers chrétiens? - «Si vous ne prenez pas mon enfant, il ira se déformer à l'unique école musulmane, juive ou schismatique du village». - Appelez cela un pieux et habile chantage, c'est quelquefois exact; il n'en est pas moins vrai que l'immense majorité des cas révèle des besoins urgents, auxquels se trouve liée la destinée chrétienne de l'homme de demain».[35] Mais l'oeuvre autre-

[31] D'après une liste nominale chiffrée, Chronique manuscrite (d'A. Crozes), 1937-1938, *in fine.*

[32] Chronique manuscrite, 1934-1935, fin juillet 1935.

[33] Texte double français et arabe, 1 fol., s. d., 4 p. Un exemplaire en APSMO, Nazareth.

[34] Voir, par exemple, A. Crozes, «Palestine ou Japon?», *Echo de Nazareth,* 51, juillet 1931, p. 83; et l'article non signé, mais qui émanait d'E. Heugebaert, «Le retour au bercail», *Echo de Nazareth,* 52, octobre 1931, p. 99. Le bercail était celui de l'Eglise catholique.

[35] P.-M. Gimbert, «Au pays du Christ, une oeuvre vitale», *Echo de Nazareth,* 58, avril 1933, p. 41.

fois fondée par les P.P. Nèple et Prun avait renoncé à former des ouvriers pour la société et préféré acheminer ses élèves vers des fonctions moins salissantes d'administration ou encore d'enseignement dans les écoles des villages du pays.

Les élèves

Les élèves de Jésus-Adolescent s'appelaient Elias Srougi (1923-1926), Michel Jedeh (1923-1924), Nagib Abboud (1923-1927), Ibr Srougi (1923-1929), Abboud Harouni (1922-1928), Sami Copti (1922-1927), Sélim Mollah (1923-1926), Farid Naklé (1924-1930), Saad Naklé (1924-1927), Sami Farah (1929-1933), Maroun Chbatt (1929-1932), Moussa Mansour (1927-1930), Fouad Madi (1927-1930), Sami Nagib (1928-1933), Elias Resk (1924-1927), etc.[36] Ils provenaient de Nazareth même, des villes de Caïffa (la moitié de l'effectif en 1925),[37] Jaffa, Acre, Beïsan..., et des villages d'Ailaboune, Rameh, Abelline (ou Ibilline)..., ou plus simplement de Jaffa de Galilée et de Reineh si proches de Nazareth.[38] Ils appartenaient à la population autochtone de Palestine, du Liban ou de la Syrie voisine. Quelques Arméniens, parfois un Européen, s'y mêlaient. A leur première entrée, ils avaient d'ordinaire de sept à dix ans.[39]

Leur nombre variait, sans être jamais élevé. Ils furent une trentaine jusqu'en 1904, une quarantaine de 1905 à 1914 et de quarante à cent après 1919. En mai 1938, l'exact P. Crozes tenta d'en établir une statistique générale depuis la fondation de l'oeuvre.[40] Voici les chiffres auxquels il aboutit pour les mois d'octobre des années scolaires successives, avec d'éventuelles variations pour les mois qui suivirent et des compléments empruntés par nous à la chronique manuscrite.

En 1896, 18 élèves; en 1897 et 1898, sources absentes; en 1899, 1900, 1901, 1902, 1903 et 1904, une trentaine d'élèves; en 1905, 40 orphelins, 8 latinistes et 9 scolastiques salésiens; en 1906 et 1907, une quarantaine d'enfants; en 1908, 49 élèves; en 1909 et 1910, une quarantaine d'enfants; en 1911, 34 élèves; pour 1912

[36] D'après des listes d'anciens élèves sur feuilles volantes établies vers 1934, quand le P. Gimbert cherchait à promouvoir une association d'anciens. (Ces feuilles en AJAN, non classées).

[37] «... Nous en avons plus de 40 de cette ville» (E. Heugebaert à M. Caron, Nazareth, 18 juin 1925; *Echo de Nazareth*, 28, octobre 1925, p. 896).

[38] Informations intéressantes sur ces villages dans V. GUÉRIN, *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine*. Troisième partie: *Galilée*, Paris, 1880; et dans B. BAGATTI, *Antichi villaggi cristiani di Galilea*, Gerusalemme, 1971.

[39] Les «pensionnaires» ne devaient «pas avoir moins de huit ans», disait le prospectus de 1913, *Orphelinat de Jésus Adolescent* (1 feuille, un exemplaire en APSMO, Nazareth). Pour être admis à l'école, il fallait «être âgé de 8 ans au moins», selon celui cité de 1935. A la rentrée d'octobre 1931, «parmi les nouveaux, une bonne trentaine a de sept à dix ans», nota le chroniqueur («Autour de la rentrée», *Echo de Nazareth*, 53, janvier 1932, p. 13).

[40] Rapport dactylographié sur Jésus-Adolescent à l'intention de l'inspecteur de Bethléem, mai 1938, cité.

et 1913, sources absentes; en 1914, 54 élèves. Après la guerre, pas de chiffre précis pour 1919; en 1920, 50 élèves; en 1921, 75 élèves; en 1922, 83 élèves; en 1923, 81 élèves (dont 12 menuisiers et 10 tailleurs); en 1924, 95 élèves; en 1925, de 55 à 60 élèves; en 1926, de 60 à 65 élèves; en 1927, de 70 à 75 élèves (dont 8 apprentis); en 1928, de 75 à 80 élèves; en 1929, de 100 à 85 élèves; en 1930, de 100 à 95 élèves (dont 6 tailleurs, 3 menuisiers et 5 cordonniers); en 1931, 95 élèves (dont 7 apprentis); en 1932, de 100 à 85 élèves (dont 6 apprentis); en 1933, 46 élèves; en 1934, de 45 à 60 élèves; en 1935, 73 élèves; en 1936, de 102 à 70 élèves; en 1937, de 70 à 63 élèves; en 1938, de 67 à 60 élèves; en 1939, de 90 à 68 élèves; en 1940, de 99 à 78 élèves. On sait que l'école, fermée en avril 1941, ne fut pas rouverte au mois d'octobre suivant. Les variations d'effectifs, sensibles entre 1910 et 1911 (de 40 environ à 34), entre l'avant et l'après-guerre (une quarantaine en 1910 et quatre-vingt-quinze en 1924), entre 1924 et 1925 (de quatre-vingt-quinze à cinquante-cinq), entre 1932 et 1933 (de cent à quarante-six) et entre 1936 et 1937 (de cent deux à soixante-dix) s'expliquaient par des raisons sanitaires (le choléra en 1911), économiques et pédagogiques.

Le P. Prun était convaincu que sa maison ne pouvait entretenir plus d'une quarantaine d'enfants, qui, en principe, ne payaient pas de pensions. Après la guerre de 1914, le P. Riquier, aidé par le gouvernement français, reçut des pensionnaires, si bien qu'entre 1920 et 1924 la population doubla. Le P. Etienne Heugebaert, qui tenait à accueillir à peu près gratuitement des enfants abandonnés, craignait la faillite. Il réduisit d'autorité le nombre des enfants de quarante pour cent à la rentrée de 1925, expliquant sa mesure dans la chronique manuscrite: «Il nous est impossible d'en accepter davantage gratuitement»,[41] et dans une lettre au provincial Carlo Gatti, où il disait avoir été obligé de ramener le chiffre de ses orphelins de cent à cinquante par «manque de personnel compétent et de ressources».[42] Après quoi, l'effectif remonta peu à peu jusqu'à la barre de cent, chiffre maximum pour l'internat d'alors. Pour des raisons qui nous sont désormais connues, il chuta de cent, à la rentrée de 1932, à quarante-six, à celle de 1933. La reprise fut lente. Toutefois, en octobre 1935, le P. Gimbert enregistra soixante-treize élèves et, un an après, son successeur parvenait à cent deux, record absolu depuis la fondation de 1896. La nouvelle chute survint pour des raisons qu'il est permis de qualifier de pédagogiques. On sait que, durant l'été de 1936, le personnel français abandonna Nazareth et que d'autres salésiens le remplacèrent. Le bon esprit de l'école, célébré par le P. Gimbert en 1935-1936, s'altéra provisoirement. Un «vent de fronde» (Elie Latil) souffla sur les enfants et une vingtaine d'entre eux refusèrent de rentrer après les vacances de Noël, si bien que, le

[41] Chronique manuscrite, 1925-1926, 1er octobre 1925.
[42] E. Heugebaert à C. Gatti, Nazareth, 8 octobre 1925; APSMO, Nazareth.

4 janvier 1937, le chiffre des présences tomba à soixante-quinze.[43] Il allait encore baisser au cours du directorat du P. Latil (1937-1938) et de la première année de celui du P. Crozes (1938-1939), pour ne remonter qu'au temps de la nouvelle guerre mondiale, quand Nazareth ne put refuser des enfants en évidente détresse.

Cependant, entre 1938 et 1941, le nouveau recrutement des garçons provoquait des scènes, qui eussent été impensables vingt ans auparavant. Lors du départ en vacances du 9 juillet 1939, dit la chronique, «le P. Directeur est obligé de se fâcher pour empêcher certaines mamans, véritables tigresses, d'emmener en auto enfants et bagages sans avoir payé le montant de la petite pension avec les arriérés».[44] Le dimanche 16 juillet, au moment de la messe de 9 heures, célébrée par le directeur Crozes, «Mme Salem réussit à emmener ses deux fils sans autorisation, car il lui reste 7 livres palestiniennes 95 à payer. L'après-midi la soeur de Chahin Aqel veut prendre son frère en ne payant qu'une livre palestinienne au lieu de trois ou quatre. Elle nous fait une scène invraisemblable, mais sans succès. Ce n'est pas sans peine que nous empêchons son frère de se sauver».[45] Quarante ans après sa fondation, le titre d'Abouliatama donné à la maison était décidément devenu un mot vide que seules d'anciennes habitudes faisaient encore répéter.

La culture d'origine des élèves

Mais il était un point sur lequel l'oeuvre n'avait guère changé. Tant qu'il y eut des enfants à Jésus-Adolescent, la maison fut pour eux un laboratoire d'acculturation à une civilisation différente de la leur.

Quand ils pénétraient dans l'enceinte que le P. Prun avait élevée, les jeunes Orientaux de Caïffa, de Reineh, d'Ailaboune et même ceux de la cité de Nazareth, n'entraient pas seulement dans une maison salésienne, dont la méthode d'éducation foncièrement chrétienne se réclamait de don Bosco, mais dans un système culturel occidental et français, destiné à transformer leurs comportements et leurs modèles de vie, de pensée et d'expression.

Au début du siècle, le P. Prun décrivit dans une brochure publiée à Nice quelques-unes des moeurs caractéristiques des populations galiléennes, fellahs des campagnes et gens des villes, qui donnaient leurs enfants à élever à Nazareth. Le paysan palestinien était ainsi présenté:

> «Le paysan de Palestine a des moeurs simples et tranquilles. Il est très sobre et se nourrit au printemps des herbes amères de la plaine ou du coteau; en hiver de lupins, lentilles et blé concassé, le tout arrosé d'eau claire; il ne connaît point le luxe du vin ou

[43] Chronique manuscrite, 1936-1937, 4 janvier 1937.
[44] Chronique manuscrite, 1938-1939, 9 juillet 1939.
[45] Chronique manuscrite, 1938-1939, 16 juillet 1939.

> des liqueurs. Son pain de froment ou d'orge a la forme de petites galettes flexibles que l'on peut rouler comme une serviette; elles sont cuites entre deux petits dômes de tôle ou de terre argileuse séchée au soleil entre lesquels on dispose les galettes par couches et séparées par de petits cailloux. Le dôme de dessus et celui de dessous viennent [46] recouverts de cendres chaudes résidu de la fiente d'animaux que l'on dessèche au soleil, seul combustible qui existe encore en beaucoup d'endroits, par suite du déboisement complet du pays. Pour se nourrir, se vêtir ou se loger, le paysan palestinien ignore tous les besoins fictifs que se sont créés les peuples civilisés; il n'a ni chaise, ni table, ni lit; il s'assied par terre, mange par terre, il couche par terre; les animaux d'un côté et la famille de l'autre; il n'a ni plats, ni assiettes, ni cuillers, ni fourchettes et tout comme Adam, il se sert de ses doigts».[47]

La culture d'une population ressort aussi de sa façon de travailler. Le battage du grain sur l'aire, auquel le jeune villageois était toujours associé, avait conservé un caractère primitif:

> «L'aire disposée en dehors du village, chaque propriétaire y a déposé son tas d'orge ou de blé, mais il ne pourra en commencer le battage qu'après que les arrangements de la dîme, souvent très longs, seront bien arrêtés. Lorsqu'enfin tout est stipulé et que l'on a permission de battre on se met à l'ouvrage. L'instrument qui sert à ce travail est des plus simple: il n'a pas changé depuis plus de 2000 ans. C'est une lourde planche de bois dur, dont la face de dessous est armée de petits morceaux de silex ou de machefer. Ce traîneau sera, pendant toute une journée, promené en rond par un cheval ou des boeufs. Un enfant tantôt debout, tantôt accroupi sur la planche, conduit la bête en chantant. Suivant l'usage que, déjà, notait Moïse: "On ne muselle pas la bouche du boeuf qui triture". Il pourra donc manger à son aise tout en tournant sur la paille et d'autant mieux que, dans les moments de repos, la bête est ordinairement attachée près du tas. Ce n'est pas grand-chose, dira-t-on, mais (si) l'on songe à la lenteur avec laquelle le travail se fait, la perte finit par être notable, car il faudra bien deux ou trois mois pour triturer le tas de blé ou d'orge».[48]

Le P. Prun décrivait les moeurs locales aux divers âges de la vie et dans les religions qui se partageaient le pays. Il racontait par le menu les fiançailles et le mariage chrétiens de Francis, fils d'Abdallah Soliman El Yacoub, avec Hafifé, fille de Boulos El Khouri, de Nazareth. A l'occasion des fiançailles de Hafifé, il permettait à son lecteur de pénétrer avec lui dans la maison du Nazaréen Boulos, «une pièce unique», «vaste salle carrée pouvant contenir environ quarante personnes étroitement entassées», avec «à l'une des extrémités, une porte basse donn(ant) accès dans une grotte à laquelle (était) adossée la maison, fait assez fré-

[46] Italianisme. Lire: sont.

[47] *L'orphelinat de Jésus Adolescent*, Nice, c. 1913, p. 154-155. Parmi les innombrables récits sur la Galilée et Nazareth au temps des Turcs, j'ai trouvé grand intérêt à l'ouvrage de Mary Eliza ROGERS, *Domestic life in Palestine*, 2nd ed., London, 1863, chap. VI, VII et VIII.

[48] *L'orphelinat de Jésus Adolescent*, p. 156.

quent à Nazareth».[49] «Autour de la salle sont rangés sur des nattes, pour la circonstance, des matelas recouverts d'un tapis d'étoffe rouge; au milieu un vieux tapis de Damas, gardant encore un reste d'antique beauté».[50] Une visite qu'il fit lui-même aux nouveaux époux après leur mariage, «accompagné d'un confrère et du curé de Nazareth», nous aide à revivre la pompe ordonnée, l'agrément et la simple dignité des festins d'amitié dans la ville de Marie et de Joseph. Sa description nous introduit à merveille dans la culture sociale citadine du pays galiléen au début du siècle:

> «Dès que nous fûmes arrivés à quelques pas de la maison un groupe de femmes accourut, en chantant, à notre rencontre et nous accompagna de la sorte jusque dans l'habitation des jeunes époux. - Nous avions à peine présenté nos salamalecs et nos cadeaux et pris place, en nous accroupissant sur les divans, que nous aperçumes sur la muraille de la maison voisine le mouton déjà écorché qui pendait à une cheville de bois; une femme allumait le feu en plein air, tandis que l'autre lavait une quantité considérable de riz. C'était évidemment un festin qu'on nous préparait. Toute excuse et tout refus de notre part furent inutiles; nous dûmes accepter et attendre, car Boulos, à notre arrivée, était allé inviter en notre honneur les principaux de la famille. Les invités ne tardèrent pas à arriver et avec eux un conteur qui, par ses chants poétiques et ses récits merveilleux nous fit passer agréablement les deux ou trois heures de préparatifs (...) Boulos fit le tour de la salle en versant sur la main droite de chacun des convives un peu d'eau, tandis que la petite tasse de café circulait dans l'assemblée. Au milieu de l'appartement fut placé l'unique plat contenant tout le festin; c'était une énorme *lagen* remplie de riz à moitié cuit, dont la masse de forme pyramidale n'avait pas moins de trois palmes de haut. Le mouton mis en morceaux occupait le sommet. De nombreuses galettes furent jetées sur la natte tout autour du plat afin que chacun pût en prendre à discrétion. - Plus de quarante invités devaient se rassasier à ce festin. Francis les invita à s'approcher. Ce furent les prêtres et les plus notables qui se rangèrent les premiers en cercle autour du plat, assis à terre et les jambes croisées. Mais douze seulement purent y prendre place. Chacun de nous pratiqua alors avec la main un trou dans la partie du plat de riz qui lui faisait face, pendant que le frère d'Hafifé, étendant les mains par dessus les têtes, faisait le tour en versant sur le riz du *leben* — lait caillé acidulé — qui remplissait ainsi les cavités ménagées dans ce but. Prenant de la viande au sommet de la pyramide, chacun la divisait en petites bouchées et pétrissant ce mélange avec les doigts, il en formait des boulettes qu'il avalait ensuite. - La gargoulette remplie d'eau pure passait de main en main, et chacun s'y désaltérait à son tour. Lorsqu'un convive de la première série s'était rassasié, il se levait et un de ceux restés en arrière prenait sa place; et à mesure que le riz diminuait, Nagib, le frère d'Hafifé, y répandait encore du *leben* afin de tenir le plat arrosé pour les nouveaux arrivants. Tous se rassasièrent successivement. - Sitôt qu'un convive quittait la partie, il se lavait soigneusement les mains et la bouche puis prenait sa place sur les divans. Ce repas d'une simplicité orientale, fut beaucoup plus court qu'on ne pourrait le supposer; vingt minutes suffirent pour satisfaire la so-

[49] *Ibidem*, p. 127.
[50] *Ibidem*, p. 129.

> briété de tous les convives. Enfin quand la tasse de café amer eut été offerte à tous, ils se levèrent aussitôt et se retirèrent en prenant congé des époux».[51]

Faut-il ajouter que tous ces gens parlaient un dialecte arabe, que leur univers connu ne s'étendait guère au delà des villes de Caïffa et de Tibériade et que seulement quelques-uns connaissaient Beyrouth, Jérusalem ou Damas? Les histoires et les proverbes des oncles et des grands-mères transmettaient de génération en génération l'expérience et la sagesse des ancêtres.[52]

Enfin, la religion les différenciait: les divers rites catholiques (unis à Rome), c'est-à-dire le rite latin, le rite maronite et le rite grec melkite, les rites chrétiens séparés dits «schismatiques» et la religion musulmane. La plupart des candidats à Jésus-Adolescent appartenaient au monde catholique. En 1913, le prospectus leur demandait un extrait de baptême; et le prospectus de 1935 disait sans ambages: «L'Etablissement étant catholique reçoit de préférence les catholiques, qui devront fournir leur acte de baptême».[53] Mais ce n'était pas à l'exclusion des autres mondes religieux, comme d'éventuelles abjurations ou conversions suffiraient à le prouver. Dans sa brochure de 1908, le P. Prun avait affirmé:

> «...Le nombre des demandes d'admission pour l'année 1905 a été de 117, parmi lesquelles 90 enfants appartenant au culte catholique, latin, maronite ou grec-melchite; [54] 18 au culte grec schismatique et 9 au mahométisme».[55]

La culture propre à chacun des garçons était imprégnée par la religion familiale.

L'initiation aux moeurs occidentales

Un jour d'octobre encore chaud, le coeur battant, la tête remplie des recommandations de ses oncles et, parfois, des sarcasmes d'un grand frère, le neveu de Hafifé ou le petit fellah d'Abelline montait — éventuellement à cheval ou à dos d'âne —[56] le raidillon qui, depuis la cité de Nazareth, menait à l'orphelinat.

Surtout s'il venait de la campagne, la grande maison l'effarait. «Quelle diffé-

[51] *Ibidem*, p. 143-145. L'expression insolite «les principaux de la famille» est un arabisme désignant les principaux membres (hommes et adultes) de cette famille.

[52] Une collection pittoresque de ces dictons dans F.-J. ABELA, *Proverbes populaires du Liban Sud, Saïda et ses environs*, Paris, 1981.

[53] *Ecole de Jésus Adolescent*, prospectus cité, p. 1.

[54] Lire plutôt: grec-melkite. Ici et ailleurs, nous respectons les graphies des textes cités. A force de vivre parmi les Italiens, le P. Prun copiait leur orthographe ... «Melchite» est toutefois usité en français.

[55] *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 80.

[56] Cas de ceux d'Ailaboune le 16 avril 1939, selon la Chronique manuscrite, 1938-1939, à la date.

rence, remarquait un chroniqueur de 1931, entre le petit cube crépi de boue qui l'a vu naître et nos salles spacieuses, éclairées à l'électricité![57] Pour remplacer l'humble église du village, souvent si proche de l'étable de Bethléem, voici qu'on lui offre une basilique éblouissante de blancheur! Et là, au lieu de s'asseoir par terre, chacun a sa place sur de jolis bancs vernis...».[58]

Quand il avait poussé la porte et mesuré du regard l'énorme corridor dallé, il se disait que, si l'entrée n'était pas si basse, un chameau pourrait y déambuler. Il jetait un premier coup d'oeil au réfectoire, gravissait un étroit escalier et trouvait à l'étage un autre corridor symétrique de celui du rez-de-chaussée et sur lequel donnaient deux longues pièces appelées «dortoirs», avec des files interminables de chassis métalliques appelés «lits». Il y avait de quoi couper la respiration des plus intrépides! Plusieurs ne pensaient plus qu'à fuir.[59] La séparation des siens fut toujours une grande épreuve pour le petit interne. A Nazareth, elle était infiniment aggravée: il allait devoir renoncer aux habitudes les mieux enracinées en soi pour s'habiller, manger, gambader et même parler. Et cela durerait au moins trois mois de suite, même s'il était de la ville ou d'un village proches.

Il courait jusque-là pieds nus, couvert d'une robe appelée *combaze*, avec — quand il ne l'oubliait pas — sur la tête et les épaules un *hatta* et un *agal*. A Jésus-Adolescent, au fur et à mesure que les années passèrent, le jeune Galiléen ou Syrien s'adaptera de plus en plus vite aux vêtements des gens dits civilisés. Les garçons de 1897 gardaient leurs blouses, leurs ceintures et portaient une coiffure chaude appelée *tarbouche*.[60] En 1909, leurs successeurs revêtaient encore des blouses façonnées jusqu'au col.[61] Un récit de leurs transformations vestimentaires nous a été gardé pour 1931:

> «...une chose curieuse à noter cependant, c'est la rapidité avec laquelle le costume traditionnel disparaît. Le "combaz", cette longue robe ramenée autour des reins par une ceinture, est remplacée par la culotte étriquée ou le démocratique pantalon. On abandonne le "hatta", grand voile à franges qui couvre à la fois la tête, une partie du visage et des épaules, et l'on se coiffe du tarbouche ou du béret basque. Nos petits ainsi affublés n'en sont d'ailleurs pas plus fiers pour cela... J'en vois encore un, au sortir du dortoir, laisser pendre sa liquette blanche par dessus son pantalon, tandis qu'un autre, ha-

[57] L'électricité commença de fonctionner à Jésus-Adolescent le 1er octobre 1926, avec une génératrice particulière à l'établissement (voir la Chronique manuscrite, 1925-1926, *in fine*). Théodore Herrmann en était le machiniste.

[58] «Autour de la rentrée», *Echo de Nazareth*, 53, janvier 1932, p. 13-14.

[59] Projet que Hanna Khoury ne manqua pas d'exécuter, me racontait-il en 1982. Mais l'un de ses oncles le ramena *manu militari* d'Ailaboune à Nazareth.

[60] D'après la gravure «Une récréation chez les salésiens de Palestine», illustrant un article sur Jésus-Adolescent de Nazareth, *Bulletin salésien*, juillet 1897, p. 179.

[61] D'après une photographie intitulée: «Groupe d'orphelins (1909)», découpée et collée au début de la Chronique manuscrite, 1923-1924.

bitué à gambader nu-pieds au bon soleil, traînait des brodequins ferrés, comme deux insupportables boulets».[62]

Le béret basque était presque de règle vers 1935. A la fin d'une lettre non datée, le salésien Joseph Dobrovodsky, après avoir demandé à ses confrères français quelques livres pour Nazareth, ajoutait: «5. Bérets basques pour nos enfants (pour la sortie) de 9 à 10 ans (même usagés)».[63]

En 1925, un «nouvel uniforme» avait pourvu les jeunes Nazaréens de vestes boutonnées jusqu'au col et de chapeaux de paille ronds et blancs.[64] Ces tenues solennelles convenaient aux sorties en ville et aux manifestations scolaires chez les franciscains de l'Annonciation. Les «cousins de Jésus» ne s'en embarrassaient pas tous les jours. «Après tout, nu-pieds c'est plus simple. Nos enfants en sont là, et ils vont souvent à l'église comme ça. L'autre jour j'en ai même trouvé en chemise de nuit (les chemises de nuit sont ici d'un usage très courant, et tant que je n'en aurai pas une, je ne serai pas un parfait Arabe)», écrivait le P. Crozes en 1931.[65] Toutefois la vague arabisante plus ou moins intégriste de 1936-1939 retentit sur la mode vestimentaire des Nazaréens. A la rentrée d'octobre 1938, le *hatta* et l'*agal* remplacèrent le *tarbouche,* et le *combaze* reparut.[66] Et, en 1936, le P. Gimbert avait déjà remarqué qu'une évolution se dessinait, que «l'enfant des villes (était) plus policé, plus fiérot» que celui des campagnes. «Une belle paire de bas — made in Japan — lui sied bien, et il le sait».[67]

Au réfectoire, l'élève devait apporter un couvert, c'est-à-dire, avait soin de préciser le prospectus de 1935, une cuillère, une fourchette, un couteau et un gobelet.[68] Il mangeait le long de tables de bois, assis sur un banc et devant une assiette. Pour boire, des cruches collectives d'eau claire. «Au lieu de la natte et du plat familial, ils trouvent de larges tables où chacun est gratifié d'une superbe assiette de porcelaine, d'un gobelet d'aluminium et... d'une fourchette, ce qui oblige — au moins en principe — à remiser jusqu'aux vacances celle du père Adam!» observait en souriant le P. Crozes.[69] Le menu, il est vrai, lui était plus familier. Des cuisiniers ou cuisinières arabes le lui avaient préparé.[70] C'était du

[62] «Autour de la rentrée», *Echo de Nazareth*, 53, janvier 1932, p. 15.

[63] Feuillet isolé non daté en APSP, Nazareth. Il se peut du reste que cette note date de 1951 ou 1952, lors du deuxième séjour de ce père à Nazareth. (Il est mort là-bas le 9 octobre 1952).

[64] D'après une photographie de groupe insérée dans la Chronique manuscrite, 1924-1925, 15-17 juin 1925.

[65] A. Crozes, «Palestine ou Japon?», *Echo de Nazareth*, 51, juillet 1931, p. 82.

[66] Noté dans l'*Echo de Nazareth*, 79, octobre 1938, p. 91.

[67] «Au petit royaume de Jésus Adolescent», *Echo de Nazareth*, 70, avril 1936, p. 59.

[68] *Ecole de Jésus Adolescent*, prospectus cité, p. 2.

[69] «Autour de la rentrée», *Echo de Nazareth*, 53, janvier 1932, p. 14.

[70] Les cuisiniers ou cuisinières ont fréquemment posé des problèmes à l'administration de Jésus-Adolescent pendant les cinquante années de notre période. A la fin de septembre 1913, le directeur émé-

pain en galette, du riz, des fruits, des olives, des lentilles... Comme viande, on ne lui servait guère que du mouton.[71] L'ordinaire des repas était frugal. Le feuillet prospectus de 1913 disait à l'intention des «pensionnaires»: «La pension est de 20 fr. par mois. Régime: *Déjeuner.* Pain à volonté, fruits ou fromage. - *Dîner.* Pain et soupe à volonté, un plat. - *Souper.* Pain et soupe à volonté. Dessert. - Les Jeudis, Dimanches et fêtes on sert à dîner un plat de viande accompagné de légumes».[72] La viande ne figurait donc sur la table que deux fois par semaine. Selon Charles Chouéri, qui fut élève à Jésus-Adolescent après la première guerre mondiale, on servait alors au petit déjeuner du pain et du thé, parfois quelques olives; à midi, une soupe et un plat de riz, de lentilles, etc.; le soir, le menu de midi.[73] C'était peu, mais, nous le savons, conforme aux usages d'une contrée nullement menacée par la suralimentation des sociétés de consommation.

Au jugement des jeunes Arabes, accoutumés à se reposer sur des nattes, qu'adoucissait parfois un mince matelas de laine, les Européens avaient une façon particulière de dormir. De prime abord, un lit avec draps et couvertures leur posait quelques problèmes.

> «Certains se demandent, au premier soir, s'ils doivent s'étendre sur les couvertures, ou dessous, ou entre les draps... Mais peu à peu le problème se résout, et en descendant chaque jour d'un cran, ils arrivent au bon endroit!»[74]

Quand il eut quatre-vingt-dix-sept internes, le P. Gimbert trouva que les lits

rite A. Prun devait assurer lui-même la cuisine communautaire, et il pensait que cette question ne serait résolue qu'au jour où le cuisinier serait un salésien (lettre d'A. Prun à L. Sutera, Nazareth, 22 septembre 1913; APSMO, Nazareth). En juillet 1934, la cuisinière était en vacances au Liban (lettre de P. Gimbert à l'inspecteur L. Nigra, Nazareth, 26 juillet 1934; APSMO, Nazareth). En 1937-1938, quand le P. Crozes remplaça le P. Latil, tout allait bien avec deux cuisinières arabes: madame Oum Joubran Noufi et mademoiselle Myriam Elouti. Mais, à la fin du mois d'octobre 1938, pour «être en règle avec le Droit Canon», le directeur Crozes éprouva le besoin de les licencier (Chronique manuscrite, 1937-1938, 26 septembre 1938). La valse des cuisiniers commença: sept défilèrent en un an. A la fin d'octobre 1939, un garçon dévoué, Francis Farran, s'offrit pour un intérim. Hélas, le dimanche 29 octobre, le riz fut brûlé midi et soir; et, les 30 et 31 octobre, puis le 1er novembre, les lentilles, parmi lesquelles ils avaient découvert des «sous», provoquèrent l'insubordination des élèves, que le directeur dut affronter lui-même. Pour faire bonne mesure, le 12 novembre, l'inspecteur de Bethléem Canale, en visite dans la maison, rapporta au malheureux P. Crozes «ce qu'on dit de la mauvaise qualité de la nourriture donnée aux enfants (...): on a fait de la propagande contre nous» (Chronique manuscrite, 1939-1940, 29, 30, 31 octobre; 1er et 12 novembre 1939). Il fallut attendre 1942 et le temps des Polonais pour que la situation se stabilisât vraiment. A cette époque, le droit canonique ayant cessé de tourmenter le P. Crozes, la lingère Rimeh Noufi préparait la cuisine de la petite communauté salésienne.

[71] En 1982, M. Théodore Herrmann (qui appartint au personnel de Nazareth de 1924 à 1936) me racontait qu'il fit venir de Paris, où sa mère résidait alors, un livre de recettes de préparation de la viande de mouton et que les cuisinières, auxquelles il les commenta, en firent leur profit.

[72] *Orphelinat de Jésus Adolescent*, Nazareth, Palestine, feuillet cité.

[73] Conversation, Nazareth, 19 septembre 1982.

[74] «Autour de la rentrée», *Echo de Nazareth*, 53, janvier 1932, p. 14.

des dortoirs étaient trop serrés.[75] Cette particularité n'émotionna vraisemblablement jamais les jeunes Arabes.

La langue

L'obstacle le plus dur à surmonter par le nouvel élève était celui de la langue. A Jésus-Adolescent, on parlait français en classe, au réfectoire, à la chapelle et jusque sur la cour de récréation. Les exigences des maîtres devinrent apparemment plus sévères après la guerre de 1914-1918. Charles Chouéri, élève en cette période, dit qu'ils recouraient alors à l'instrument de délation appelé «signal».[76] On peut aussi penser que les apprentis, qui avaient régulièrement affaire à des contremaîtres arabes, usaient beaucoup plus habituellement de cette langue que du français. Quoi qu'il en soit, le prospectus de 1935 prévenait le candidat. Il y trouvait sous le titre *Enseignement*: «Le français est la langue officielle de l'Etablissement»; et, sous celui *Matières d'enseignement*: «En dehors des cours, conversation obligatoire en anglais et en français».[77]

Certes, la prédication et la catéchèse étaient assurées en arabe. Dès 1907, le rapport Cardano était formel sur la catéchèse. La direction tâchait de faire figurer dans le personnel au moins un prêtre arabisant pour les confessions des élèves et les sermons dominicaux. Entre 1897 et 1914, ce fut le prêtre maronite Yousef Harouni, dont nous reparlerons. Après la guerre, les salésiens Georges Chalhoub et Jean Lotfi (probablement) assurèrent ce service pendant une dizaine d'années. Quand, pendant les vacances de 1930, le P. Chalhoub eut définitivement quitté Nazareth, la direction peina à le suppléer. En 1930-1931, «pour les prédications et catéchisme en arabe, le P. Joseph Harouni monte chaque dimanche. Il est remplacé en novembre par Mgr Choucralla Sfeir», expliquait le P. Heugebaert.[78] Un an après, l'*Echo de Nazareth* annonça, à la date du 1er octobre 1931, l'arrivée du P. Antoine Durgham, qui était maronite. C'était aussi un «poète très apprécié de l'émir Abdallah», qui venait «assurer chez nous le ministère de la confession et de la prédication en arabe», ainsi que «la classe d'arabe aux plus grands».[79] Le P. Antoine était plus doué pour la poésie de cour que pour l'éducation des garçons. Au bout de deux ans, le directeur Gimbert écrivit à son provincial Nigra: «Le P. Durg'ham maronite ne reviendra pas. Du reste il ne confesse pas les enfants (ceux-ci ne s'adressent pas à lui)...».[80] Pendant l'année d'austérité qui suivit

[75] Chronique manuscrite, 1932-1933, 23 avril 1933.
[76] Pièce de bois que l'élève transmettait à un camarade surpris à parler arabe.
[77] *Ecole de Jésus Adolescent*, prospectus cité. L'anglais était mentionné pour satisfaire les familles ...
[78] Chronique manuscrite, 1930-1931, au début. Il eut fallu écrire: Choukrallah ...
[79] «Chronique», *Echo de Nazareth*, 53, janvier 1932, p. 21.
[80] P. Gimbert à L. Nigra, Nazareth, 23 juin 1933; APSMO, Nazareth.

(1933-1934), nul prêtre arabe ne fut attitré aux prédications et confessions de Jésus-Adolescent. Le P. Lotfi y suffisait peut-être, bien que valétudinaire. En octobre 1934, un autre prêtre maronite, appelé Farah, apparut, avec pour mission: «Classes d'arabe, de catéchisme. Prédications, etc.».[81] L'expérience fut certainement malheureuse. Le jeudi 31 janvier 1935, le P. Gimbert, qui n'a jamais été acerbe, écrivit laconiquement:

> «Jeudi 31. Départ du P. Farah maronite, venu en octobre comme professeur. Départ désiré. Actuellement nous n'avons plus qu'un seul professeur rétribué...».[82]

Il l'avait fait remplacer depuis un mois déjà par le P. Fathallah, que nous connaissons par ses (futurs) démêlés avec les Français de Nazareth. Son entrée à Jésus-Adolescent, le 1er janvier 1935, fut saluée avec joie par le directeur:

> «Aujourd'hui nous arrive le Père Fathallah venant de la Maison d'Alexandrie. Cadeau de nouvel an. Nous désirions depuis longtemps un confrère prêtre arabe pour le ministère des confessions, l'enseignement du catéchisme, les prédications».[83]

Le jeune Arabe de Nazareth n'était donc pas totalement abandonné aux Français et à leur langue étrangère. De leur côté, ceux-ci se donnaient du reste parfois la peine d'étudier sa langue. Dès l'origine de l'oeuvre salésienne en Palestine, il sembla indispensable d'en passer par là. Un article du *Bulletin salésien* de 1901 disait à propos des religieux arabes formés dans la maison salésienne de Crémisan:

> «Ces nouveaux confrères sont des indigènes qui, espérons-le, pourront rendre de grands services aux missions de Palestine. Grâce à leur connaissance de la langue arabe ils auront sur la vigne du Seigneur une action plus immédiate et plus efficace que les confrères étrangers. En effet une des premières et des plus grandes difficultés pour nous est l'étude de la langue arabe. - Difficile en elle-même, elle n'a avec les idiomes parlés en Europe, point ou bien peu de rapprochements. Si nous voulons que notre ministère auprès de la jeunesse et du peuple soit efficace, il nous faut absolument nous familiariser avec la langue du pays. C'est à quoi l'on s'efforce d'atteindre dans les Maisons salésiennes de Palestine».[84]

Les Pères Prun, Salom et Crozes parvinrent, non sans effort il est vrai, à des résultats satisfaisants. Le P. Crozes maugréait:

> «...A trente ans, j'en suis réduit à réapprendre à parler, si je veux discourir avec mes gosses: et il faut bien se mettre à l'arabe, puisque, par ordre du Patriarche, le catéchisme

[81] Chronique manuscrite, 1934-1935, au début.
[82] Chronique manuscrite, 1934-1935, 31 janvier 1935.
[83] Chronique manuscrite, 1934-1935, 1er janvier 1935.
[84] «Les oeuvres salésiennes de Palestine», *Bulletin salésien*, mars 1901, p. 64-65.

> et la prédication doivent être faits dans la langue du pays. Or l'arabe, c'est pire que le chinois. On ne sait le lire que quand on sait déjà le parler. J'en fais un peu tous les jours. Je sais déjà l'*Ave Maria.* Mais, grand Dieu! quelle langue! Huit dentales, sept gutturales! Il y a cinq ou six lettres que mon pauvre gosier se refuse à articuler».[85]

Il pouvait mieux comprendre les difficultés de ses élèves. A son arrivée, notre Arabe, s'il avait été initié à la lecture dans sa langue, ouvrait ses livres de grammaire et de géographie (françaises!) à la dernière page pour y trouver la première leçon. Un certain petit Georges dépensait des efforts inouïs pour écrire son nom à la française en commençant par l's.[86] Car les Arabes et les Européens écrivent, lisent et paginent en sens contraire, les premiers de droite à gauche, les deuxièmes de gauche à droite... Mais le garçon de Jésus-Adolescent était doué: à la fin de la première année, il suivait une conversation en français et se moquait du P. Crozes:

> «Vous autres, Français, vous ne pouvez apprendre l'arabe, tandis que nous, Arabes, en un an ou deux nous arrivons à parler votre langue!»[87]

Il y fallait quand même du temps! Ne nous faisons donc pas trop d'illusions sur la langue employée par les élèves entre eux.

> «On se dit sans malice à peu près les mêmes gentillesses que chez nous. On se fait traiter d'animal: *Abouk kelb* (ton père est un chien) ou de pied: *Abouk na'el* (ton père est une semelle). On vous souhaite *irkb re beitac* (que ta maison s'écroule sur toi!) Tout ça n'empêche pas les sentiments...».[88]

L'éducation proposée

Dans une ambiance sérieuse et joyeuse, le Nazaréen était appelé à devenir peu à peu le «bon chrétien» et l'«honnête citoyen»,[89] que ses maîtres salésiens prétendaient former en lui. Dès la fondation de 1896, la méthode fut salésienne, c'est-à-dire inspirée par don Bosco. Certes, le P. Prun parlait peu de celui-ci, et les provinciaux italiens de Bethléem d'avant 1914 émirent des doutes sur la «salésianité» de l'oeuvre de Nazareth.[90] Toutefois, à un degré plus ou moins élevé, très

[85] A. Crozes, «Palestine ou Japon?», *Echo de Nazareth*, 51, juillet 1931, p. 80.
[86] «Autour de la rentrée», *Echo de Nazareth*, 53, janvier 1932, p. 15.
[87] A. Crozes, «Palestine ou Japon?», *Echo de Nazareth*, 51, juillet 1931, p. 80.
[88] A. Crozes, *ibidem.* Il eût fallu écrire: «*Yikrib beitak* (que ta maison tombe en ruines)...».
[89] Formules de don Bosco.
[90] Dans les rapports annuels au supérieur général de Turin, par exemple l'inspecteur Luigi Sutera en 1914: «La presenza di D. Prun impedisce che quella casa sia casa Salesiana. Lo spirito di nazionalità vi domina ...» (Rendiconto dell'Ispettore ... Casa di Nazaret, Bethléem, 20 juillet 1914; ACS 38, Nazareth, Statistiche).

faible en 1911 sous le directeur Cantoni, très sensible entre 1923 et 1936 sous les directeurs Heugebaert et Gimbert, les éducateurs appliquaient les principes de don Bosco dans son traité du système préventif en matière d'éducation (1877). «Raison, religion et affection», avait-il recommandé à ses fils. Expliquez-vous avec les jeunes: ils sont plus étourdis que méchants. Prévenez le mal et l'erreur pour n'avoir pas à les réprimer. Recourez à l'instruction catéchétique, à la parole de Dieu et aux sacrements d'eucharistie et de pénitence. Et surtout, aimez vos enfants et montrez que vous les aimez. Pour cela, soyez de leur côté, traitez-les sans solennité, en véritables amis. La présence habituelle de l'adulte au jeune est alors nécessairement éducatrice.

La présence de l'«assistant» était en effet jugée essentielle à l'éducation. Le principal éducateur du petit internat était son directeur, invité à «se consacrer entièrement aux enfants» de la maison et à qui le règlement salésien défendait d'accepter une charge qui l'eût distrait de la sienne propre. Il devait se trouver habituellement parmi ses élèves. Loin de suppléer les «surveillants» défaillants, il était suppléé par eux. Le «système préventif» en vigueur requérait la protection des enfants: «Il faut user de la plus sévère surveillance pour que n'entrent jamais dans la maison des livres mauvais ou des personnes tenant des discours honteux».[91]

Cependant, comme les petits Italiens et les petits Français des maisons salésiennes d'alors, les jeunes Nazaréens pouvaient épanouir leur vitalité. Don Bosco avait recommandé: «Il faut que les élèves puissent, en toute liberté et selon leur bon plaisir, sauter, courir, crier. La gymnastique, la musique, la déclamation, le petit théâtre, la promenade sont des moyens très efficaces pour obtenir la discipline, favoriser la moralité et la santé (...) Faites tout ce que vous voulez, disait S. Philippe Néri, le grand ami de la jeunesse, il me suffit que vous ne commettiez pas de péché».[92]

De fait, à l'exception d'un seul (Ercole Cantoni, plutôt solennel, vaniteux et vindicatif), les directeurs de Nazareth n'ont pas pontifié. Ils ont prié, joué et ri avec leurs enfants. «Le P. Heugebaert en avait toujours deux accrochés à ses bras, et souvent l'un ou l'autre grimpait sur ses épaules», me disait un ancien élève des années trente (Hanna Khoury). Ils étaient les amis et les pères de leurs garçons, capables certes de refréner leurs fantaisies et leurs instincts pervers, mais surtout attentifs à développer leurs bonnes qualités intellectuelles et morales. La trentaine d'enfants de l'orphelinat primitif ne supportait pas toujours de bon gré la

[91] J. Bosco, *Le Système préventif dans l'éducation de la jeunesse*, § II, a. 5; traduction française du *Règlement des maisons de la Société de St François de Sales*, Turin, Imprimerie Salésienne, 1880. Le *Règlement* s'ouvrait en effet par ce petit traité d'éducation chrétienne, qui fut publié en italien pour la première fois en 1877.

[92] J. Bosco, *Le Système préventif* ..., § II, a. 3.

journée de dix heures (six de classe et quatre de travaux manuels), qui était de règle vers 1900.

> «Un jour, racontait le P. Prun, nous eûmes la pénible surprise de constater que neuf d'entre eux avaient pris la clé des champs. Laissant près de la maison blouse et pantalon qui auraient pu les faire reconnaître, ils étaient partis simplement vêtus d'une chemise et d'un caleçon. Le surlendemain les Curés latin et grec-catholique en ramenèrent sept, nous suppliant de leur pardonner leur escapade; les deux autres revinrent un peu plus tard, mais comme ils avaient été les meneurs et avaient encore leur père, on ne les reçut point...».[93]

Et, en 1927, après les vacances de Pâques, le P. Heugebaert, tout débonnaire qu'il fût, notait:

> «Nous avons été contraints de prendre des mesures sévères pour quelques enfants mauvaises langues, mesures heureuses qui rétablissent une discipline tant soit peu relâchée et font régner le silence dans la maison».[94]

Ils recevaient une culture, élémentaire certes, mais aussi suffisamment large, parce que fondée sur un minimum de deux langues et de deux civilisations.

> «...On s'appliqua donc avant tout à élever chrétiennement les Orphelins que la Providence nous envoyait, racontait le P. Prun dans sa brochure de 1908. On leur enseigna l'arabe, le français, l'italien, la musique, le calcul et la géographie, autant que cela pouvait leur être utile...».[95]

Trente ans après, le P. Crozes, qui était sans mystère, croyait pouvoir écrire dans un rapport sur l'école:

> «Les études se font très sérieusement chez nous à raison de cinq heures de classe et de trois heures trente d'étude par jour. Aussi nos enfants n'ont pas de peine à trouver des places lucratives dans les emplois gouvernementaux, dans les banques, les écoles et dans le commerce. Ils étudient l'arabe, le français et l'anglais. Nous présentons au certificat d'études français-arabe ceux qui ont le mieux profité de l'enseignement donné et depuis 1933 nous délivrons à ceux qui ont terminé avec succès leurs études un Diplôme d'Etudes qui leur rend parfois bien service...».[96]

Toutefois, en pleine conformité avec les directives de don Bosco, la religion primait. A Nazareth, l'enseignement donné avec le plus de sérieux était celui du catéchisme. Dans les concours qui furent organisés après la guerre de 1914-1918

[93] *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 45.
[94] Chronique manuscrite, 1926-1927, vacances de Pâques 1927.
[95] *Nazareth autrefois et aujourd'hui*, p. 45.
[96] A. Crozes, Rapport dactylographié à l'intention du provincial de Bethléem, mai 1938, cité, p. 12.

par le patriarcat à l'échelle de la Palestine, les garçons de Jésus-Adolescent s'illustraient toujours.[97] Leurs éducateurs voulaient leur donner une structure mentale religieuse à toute épreuve. En 1913, après une audience publique de Pie X, le directeur Riquier transmettait à son collègue le P. Athanase diverses recommandations pour les enfants de l'école, en particulier celles-ci:

> «Dites-leur d'être toujours attachés à notre sainte Religion catholique, apostolique et romaine. Ils ont vécu, et ils vivront au milieu de schismatiques, de musulmans, de juifs, de protestants; qu'ils soient fermes dans leurs croyances catholiques. Puisqu'ils ont eu le bonheur de connaître et d'embrasser la vérité, qu'ils soient jaloux de la conserver à tout prix. Pour bien pratiquer notre sainte religion, ils doivent l'aimer, et ils l'aimeront d'autant plus qu'ils l'approfondiront davantage dans les cours de catéchisme...».[98]

Vingt ans après, le directeur Gimbert partageait les mêmes convictions pastorales, qui étaient aussi celles de «l'autorité religieuse» du pays, autrement dit du patriarche latin de Jérusalem Luigi Barlassina:

> «L'Orient est une terre spéciale qui ne se traite pas comme les autres contrées. Son christianisme a beaucoup souffert et notamment des dissensions théologiques. Les fidèles ont peu de conviction raisonnée bien qu'ils soient au fond religieux. D'autre part, la variété des rites unis ou dissidents, l'importation de nombreuses sectes protestantes, semblent les avoir déroutés. Il faut à la génération d'aujourd'hui une instruction religieuse très forte et très soignée: c'est bien le point sur lequel appuie fortement l'autorité religieuse».[99]

Pour les garçons nazaréens des années vingt et trente, le catéchisme était certes une liste de formules à retenir, mais aussi une suite d'images réalistes de l'histoire du salut. Le P. Heugebaert avait fait disposer dans de grands cadres sous verre, le long du corridor du rez-de-chaussée de la maison, une soixantaine de tableaux colorés du catéchisme illustré de la Bonne Presse de Paris,[100] dont les

[97] Il serait possible d'écrire un article sur les joutes ou les concours de catéchisme à Jésus-Adolescent, pour lesquels la chronique fut le plus souvent abondante de détails. On lit sur le concours de 1913: «... Comme prélude (aux examens de fin d'année) il y eut une joute de catéchisme; elle fut présidée par le R. Père Curé de Nazareth, assisté de plusieurs membres des communautés religieuses. Les petits se disputèrent avec acharnement sur le petit catéchisme; quant aux grands, plus calmes, ils supportèrent de multiples assauts sur toute la Doctrine Chrétienne. La lutte durait depuis plus d'une heure et la commission désespérait de trouver un champion: elle proclama huit vainqueurs. Il n'y eut ni roi, ni empereur, rien que des chevaliers de la Table Ronde» («Nazareth, *Bulletin salésien*, octobre 1913, p. 274). En 1938, le P. Crozes écrivit: «De tout temps, on a donné une grande importance à l'étude du Catéchisme. A peu près tous les ans depuis la fondation on a organisé des joutes de catéchisme avec récompenses pour les vainqueurs» (A. Crozes, Rapport dactylographié ..., cité, p. 11-12).

[98] E. Riquier à A. Prun, Nice, 16 juin 1913; éd. *Bulletin salésien*, août 1913, p. 219-220.

[99] P. Gimbert, «Le catholicisme en Terre Sainte», *Bulletin salésien*, novembre 1935, p. 315.

[100] *Catéchisme en images*, Paris, Bonne Presse, feuilles de 658 mm × 474 mm. Le numéro 60 de ces feuilles fut gravé en 1892. On trouve cinquante-six tableaux de ce catéchisme aux archives de Jésus-Adolescent à Nazareth.

leçons s'incrustaient dans la mémoire et la sensibilité des enfants. M. Théodore Herrmann me racontait que le tableau de l'Enfer suspendu à proximité du bureau de la direction devait être régulièrement nettoyé des crachats qu'ils lui prodiguaient.[101] Une idéologie religieuse chrétienne et catholique bien assimilée aiderait les Palestiniens dans la bataille inévitable de l'existence au sein de populations moqueuses et aux options religieuses différentes.

Les éducateurs salésiens

A Nazareth, les enfants étaient suivis, guidés, encouragés, exhortés et soutenus dans leurs progrès physiques, moraux et religieux par un groupe d'éducateurs, en majorité salésiens. Ces éducateurs furent en moyenne un pour huit élèves, autrement dit quatre ou cinq avant 1914 et de huit à dix dans les années trente.

Le corps des cadres principaux — dénommé «chapitre» dans le langage salésiens — était en principe formé, d'après les règlements alors en vigueur dans la congrégation, par un directeur, un préfet, un catéchiste et un conseiller scolaire (et un conseiller professionnel, quand il y avait des apprentis dans l'école). Le directeur, chef de la maison, avait la responsabilité du spirituel, du culturel (les études) et du matériel. Il lui appartenait d'accepter et de renvoyer les élèves, de déterminer les fonctions de ses subordonnés, de veiller au travail des employés, ainsi qu'à la «moralité» et à l'instruction des enfants.[102] Le directeur était le premier et principal éducateur de l'oeuvre. «L'administration générale et matérielle de la maison» incombait au préfet,[103] dont la charge ressemblait fort à celle des économes d'institutions similaires. Le catéchiste devait «pourvoir aux besoins spirituels des garçons» [104] et le conseiller à l'organisation de leurs études, ainsi qu'au maintien de la discipline.[105] Telles étaient les normes officielles. Mais, dans l'oeuvre minuscule de Nazareth, surtout avant 1914, ces fonctions, même quand elles étaient distribuées entre des personnes différentes, étaient perméables les unes aux autres. Le directeur était assez habituellement professeur. Et les charges de catéchiste, de préfet et de conseiller étaient cumulées ou même sans titulaires.

La charge la mieux dessinée y était celle de directeur, avec la variante que nous connaissons de «directeur émérite» entre 1904 et 1917. Les directeurs se sont appelés Nèple (1896-1898), Prun (1899-1904), Pompignoli (1904-1907), Ro-

[101] Conversation du 28 septembre 1982.

[102] *Règlement des maisons de la Société de St François de Sales*, trad. citée, première partie, chap. I, a. 1, 2 et 3.

[103] *Ibidem*, chap. II, a. 1.

[104] *Ibidem*, chap. III, a. 1.

[105] *Ibidem*, chap. V, a. 1.

sin (1907-1908), Cantoni (1908-1911), Riquier (1911-1923), Heugebaert (1923-1932), Gimbert (1932-1936), Latil (1936-1938), Crozes (1938-1940) et Fathallah (1940-1941)... Pendant cinq ans, entre 1896 et 1901, l'administration fut confiée au seul directeur. Un chapitre embryonnaire, comportant avec lui un prêtre (Paul Loonis), qui fut à la fois catéchiste et conseiller scolaire (en 1901-1902 et 1902-1903), puis simplement catéchiste (1903-1904), apparut ensuite au *Catalogo* salésien.[106] Quand ce prêtre eut quitté Nazareth, il n'y eut plus, en 1904-1905, à côté du directeur Pompignoli, que le «confesseur» et «directeur émérite» Athanase Prun, à qui, en 1905-1906, on ajouta le prêtre Luigi Borino avec le double titre de catéchiste et de conseiller scolaire. Puis le chapitre fut à nouveau réduit au seul directeur en 1906-1907 et 1907-1908 d'abord, en 1909-1910 et 1910-1911 ensuite, avec un intermède d'une année (1908-1909), pendant laquelle le prêtre français Jacques Latour flanqua le directeur Cantoni au titre de conseiller scolaire. Mais don Cantoni se suffisait à lui-même. Le chapitre ne s'étoffa vraiment à Nazareth qu'à partir des directorats du P. Riquier. En 1911-1912, celui-ci fut aidé par un «catéchiste et conseiller scolaire» (Giovanni Morosini), dont la charge fut ensuite dédoublée (en 1912-1913 et 1913-1914) entre un catéchiste (Giuseppe Bono) et un conseiller scolaire (Alexandre Szceznowicz).

La guerre survint. Tant qu'il vécut, le P. Athanase avait dispensé la maison d'avoir un préfet en titre. Directeur ou pas, il remplissait très naturellement cette fonction. Après sa mort, ce personnage commença de figurer à peu près régulièrement dans le chapitre. En 1918-1919, Nazareth eut officiellement un préfet (Charles Vercauteren) et un catéchiste (Georges Chalhoub). En 1919-1920, un conseiller professionnel (Pierre Sarkis) et, en 1920-1921, un conseiller scolaire (Mario Gerbo) s'y adjoignirent, cependant que, cette dernière année, le catéchiste disparaissait provisoirement du tableau: Georges Chalhoub rentrait dans le rang. En 1921-1922, le chapitre comptait donc quatre membres: un directeur, un préfet, un conseiller professionnel et un conseiller scolaire. Le décret de semi-rattachement de l'orphelinat à la France (1er août 1922) bouleversa cette construction. Le directeur excepté, les membres du chapitre furent nommés ailleurs. En 1922-1923, les conseillers disparurent et, seule, la charge de préfet fut maintenue, assumée par E. Heugebaert. L'année suivante (1923-1924), tandis que celui-ci devenait directeur, elle était attribuée à Georges Chalhoub, qui la garderait longtemps à la satisfaction bientôt très médiocre de son supérieur immédiat. Il y eut alors (entre 1923 et 1930) six années scolaires de stabilité avec les trois charges principales de directeur (E. Heugebaert), de préfet (G. Chalhoub) et de catéchiste (J. Cayroche jusqu'en 1929, puis Auguste Crozes en 1929-1930) à peu près cor-

[106] Nous nous référons ici systématiquement à ce *Catalogo*, officiellement exact, qui était imprimé chaque année à Turin aux alentours de la Saint-François-de-Sales (29 janvier) et concernait par conséquent l'année scolaire commencée en octobre précédent.

rectement assumées. Quand, en 1930, G. Chalhoub eut quitté Nazareth, son suppléant (Charles Styr) ne prétendit qu'au titre d'«économe»; et le P. Crozes, de catéchiste, devint conseiller scolaire (1930-1931). Puis il y eut à nouveau quatre années (1931-1935) avec un véritable conseil comprenant, autour du directeur (Heugebaert en 1931-1932, Gimbert à partir de la fin de 1932), un catéchiste (Paul Mongour de 1931 à 1935), un conseiller scolaire (Crozes en 1931-1932) et un économe (Charles Styr de 1931 à 1933). On voit toutefois que ce conseil s'effritait d'une année à l'autre. En 1934-1935, le seul Paul Mongour, avec qui il ne s'entendait pas à merveille, constituait le «chapitre» du P. Gimbert.

Les années qui suivirent furent tourmentées jusque dans le personnel de la maison. Le chapitre varia sans cesse et finit par disparaître tout à fait. En 1935-1936, Pierre Gimbert fut directeur, Richard Salom préfet et Fathallah Tahhan catéchiste; en 1936-1937, Elie Latil directeur, Fathallah Tahhan catéchiste et Pierre Cattan conseiller scolaire; en 1937-1938, Elie Latil directeur, Nereo Coassolo préfet et Fathallah Tahhan catéchiste; en 1938-1939, Auguste Crozes directeur et Pietro Jachetti catéchiste (plus de conseiller, Fathallah Tahhan était seulement confesseur); en 1939-1940, Auguste Crozes dirigeait sans chapitre; et, en 1940-1941, nous savons qu'il aidait, sans titre précis, le directeur de l'oeuvre Fathallah Tahhan, qui l'avait remplacé. En somme, Nazareth ne fut pourvue d'une structure administrative régulière et suffisante qu'entre 1923 et 1930.

Sous l'autorité du «chapitre», des religieux: de jeunes clercs, des coadjuteurs (religieux laïcs) et, parfois aussi, des prêtres, composaient avec lui le corps des éducateurs salésiens de l'oeuvre. Certains de ces sous-ordre ne firent que passer et sont inconnus de l'histoire de la congrégation, tels le «professeur» Charles Cacheux, dix-neuf ans, et le «directeur de l'atelier de serrurerie» Emile-Marius Bérard, l'un et l'autre «missionnaires salésiens de Don Bosco», pour qui, le 2 septembre 1896, le P. Nèple demanda au consul général de France un bon de voyage gratuit;[107] ou encore Edouard Desmettre, d'abord novice clerc (1897-1898 et 1898-1899), puis profès (1899-1900), qui disparut après 1900. Ces cadres moyens étaient exceptionnellement réduits à un seul confrère (1919-1920), parfois à deux (1896-1897, 1910-1911, 1911-1912, 1920-1921, 1921-1922). Leur chiffre s'est aussi élevé à six (1922-1923, 1923-1924, 1926-1927) et à sept confrères salésiens (1928-1929, et durant les années trente). Les plus remarquables de ces religieux furent peut-être les coadjuteurs autochtones Georges Harouni[108] et Joseph Hawila,[109]

[107] A. Nèple à M. le Consul général (Beyrouth), Nazareth, 2 septembre 1896; Arch. Aff. Etr., Archives des Postes, Jérusalem, vol. 96 (Etabl. Religieux. Salésiens), année 1896.

[108] Né à Aialtoun, Liban, le 23 avril 1872; novice salésien en 1893-1894; profès perpétuel à Nazareth, le 6 avril 1899; agriculteur; mort à Bethléem, le 26 mars 1955. C'est le «Georges» qui paraît à l'occasion dans l'histoire primitive de Jésus-Adolescent («... les maraudeurs devinrent plus rares et finirent par disparaître, grâce à l'énergie du Supérieur et de ses aides, Abouna Yousef et de son frère Geor-

et le coadjuteur alsacien Théodore Herrmann,[110] cheville ouvrière du corps enseignant et, avec le catéchiste Cayroche tant qu'il vécut, du corps éducatif entre 1924 et 1936. A la rentrée d'octobre 1935, le directeur Gimbert fit même officieusement de M. Herrmann un conseiller scolaire, charge qui n'était alors jamais attribuée à un religieux non-prêtre.[111] C'était des hommes courageux, durs à la peine et d'une parfaite abnégation.

A leurs différents degrés, certains de ces éducateurs ne valaient pas grand-chose, alors même que la maison leur était tout entière confiée. Le directeur Ercole Cantoni,[112] ami de son bien-être, infatué de sa personne, incapable de s'entendre avec ses collaborateurs salésiens (à Nazareth: Pierre Sarkis et Giovanni Morosini), a laissé une piètre impression. Les jugements motivés portés sur lui, non seulement par Sarkis,[113] de tempérament énergique, qui était devenu son ennemi, mais par le prêtre Morosini,[114] qui était modéré, sinon timoré, et par le P. Prun, observateur attristé de ses méfaits, furent d'une extrême sévérité. Morosini écrivait en avril 1911 à Mario Rosin, qui faisait alors fonction de provincial de Bethléem:

> «...quant à la discipline et à la moralité des garçons, les choses en sont arrivées à un point tel qu'il n'est plus possible de continuer. Voir les garçons abandonnés au travail, voir que les plus mauvais sont jugés les meilleurs par D. Cantoni et qu'il va jusqu'à les récompenser; enfin, quand on fait une remarque sur les jeunes, s'entendre traité d'infatué, ce sont là des choses qui attristent et affligent au dernier point...».[115]

Quant au P. Prun, il commentait durement dans sa chronique la fin du mandat de ce directeur:

> «Les trois années que passa ici D. Cantoni comme Directeur furent trois années de débâcle et de honte pour la maison à tout point de vue. Il faudra du temps pour se refaire, acquérir un bon renom et obtenir la confiance des parents et des enfants».[116]

ges qui, tous deux armés de bons fusils, firent comprendre aux voleurs qu'on leur parlerait avec la poudre, s'ils s'approchaient trop près», *L'orphelinat de Jésus Adolescent*, p. 85).

[109] Présenté plus haut. Agriculteur, il fut à Nazareth de 1929 à 1941 et mourut à Beitgémal le 6 décembre 1949.

[110] Présenté plus haut, p. 195.

[111] Voir la Chronique manuscrite, 1935-1936, 1er octobre 1935.

[112] Né le 10 septembre 1863 à Marcignago, province de Pavie, Italie; profès salésien, Turin-Valsalice, le 11 décembre 1890 (voir, ci-dessus, p. 66). Il fut directeur de Jésus-Adolescent, Nazareth, de 1908 à 1911. Il mourra à Alexandrie d'Egypte le 28 février 1942 (d'après sa fiche personnelle, APSMO).

[113] Abondante correspondance de P. Sarkis à son sujet avec l'inspecteur de Bethléem Cardano et son suppléant Rosin pour l'année 1911, en APSMO, Nazareth.

[114] Giovanni Morosini, né à Skerbcici, Dalmatie, Autriche, le 23 janvier 1885, profès salésien à Crémisan en 1902, prêtre à Jérusalem, le 21 mai 1910. Il mourra à Bethléem, le 17 mai 1963 (d'après sa fiche personnelle, APSMO).

[115] G. Morosini à M. Rosin, Nazareth, s. d. (avril 1911); APSMO, Nazareth.

[116] Chronique manuscrite, 1910-1911, 2 juillet 1911.

A l'inverse, d'autres directeurs (Prun, Heugebaert et Gimbert) laissèrent le souvenir d'une grande bonté, d'une rare abnégation, d'un courage sans faille et d'un esprit de discernement particulièrement aigu. La maison prospéra sous leur gouvernement. On en rapprochera un prêtre, qui ne fut pas un directeur de l'oeuvre, mais qui en fut un merveilleux «catéchiste»: Joseph Cayroche,[117] à Nazareth de novembre 1924 à février 1929. Les enfants l'adoraient, ses collègues l'aimaient. Incapable de se ménager, «le premier levé, il célébrait la sainte messe avant la méditation...»,[118] il s'occupait de la catéchèse, de l'église et du théâtre. Le soir, il était le dernier couché. «De caractère entier, sa charité envers ses confrères était exquise...».[119] Charles Chouéri, qui l'eut pour maître, apprit en France la nouvelle, pour lui incroyable, de sa mort subite à l'âge de quarante-sept ans, le 7 février 1929. Il en pleura pendant huit jours.[120]

Entre Ercole Cantoni et Joseph Cayroche, on peut imaginer la gamme de caractères et de capacités des religieux salésiens de Nazareth, qui, ayant un jour promis à Dieu de se consacrer aux enfants à la suite de don Bosco, étaient ensuite plus ou moins capables de tenir leurs engagements.

Les éducateurs non-salésiens

A côté d'eux et avec eux, la communauté éducative a pour ainsi dire toujours compris des non-salésiens, prêtres ou laïcs. Avant 1914, le plus notable fut, à partir de 1897, le prêtre maronite Yousef Harouni, frère du coadjuteur salésien Georges Harouni et, dans sa jeunesse, Frère de la Sainte-Famille de don Belloni. Cet homme humble, simple et sage aimait les enfants et tenait à rendre service à l'orphelinat. Il vivait en communauté, logeait dans la maison, célébrait régulièrement la messe à la chapelle ou à la crypte et partageait dans leur salle à manger les repas des salésiens. Le prêtre Charles Vercauteren, directeur intérimaire pendant un voyage du P. Prun en Europe (1900), en faisait l'éloge à son supérieur de Turin Durando:

> «...Pour tirer la barque, je suis ici avec un clerc (Loonis) et un coadjuteur, Georges Harouni, comme vous voyez bien embarrassé pour suffire aux besoins de 28 enfants et à la direction d'une maison avec un terrain assez étendu. Mais le prêtre maronite Joseph Harouni, frère du coadjuteur Georges, m'est d'un grand secours. Ce prêtre est si bon, pieux, humble et sacrifié. Il a 2 classes d'arabe dont chacune dure 2 heures; puis, après le dîner, il assiste les garçons au travail et travaille lui aussi; de plus, au temps de la

[117] Né à Chastel Nouvel, Lozère, France, le 3 février 1882; profès salésien à La Navarre, La Crau, Var, le 19 août 1905; prêtre à Marseille, le 21 décembre 1912.

[118] E. HEUGEBAERT, Lettre nécrologique de Joseph Cayroche, Nazareth, 11 février 1929.

[119] *Ibidem.*

[120] Conversation de septembre 1982.

> récolte des fruits et du raisin, il dort dehors avec son frère Georges pour faire la garde de nuit. Je vous prie, don Durando, de bien vouloir lui écrire pour le remercier du service qu'il nous prête...».[121]

Puis, au début de la deuxième année du directorat du P. Riquier, on crut bon d'urger l'application d'un article réglementaire de la congrégation, qui l'éloigna. Le P. Prun écrivit dans sa chronique:

> «16 septembre 1912. Les Supérieurs ayant décidé que désormais aucun étranger à la Congrégation ne serait admis à vivre avec nous en communauté, le P. Joseph Harouni, ancien élève et Frère de la Ste Famille de Bethléem, professeur ici depuis quinze ans, dut au grand regret de tous, nous quitter pour entrer chez les Pères franciscains de Nazareth. Ce bon Père avait servi la maison pendant quinze ans avec un dévoûment et une fidélité dignes de toute louange».[122]

Il resta fidèle à Jésus-Adolescent, où il parut encore pour des prédications extraordinaires ou à l'occasion de grandes fêtes, mais ne figura plus dans son personnel.

Après 1920, quand le chiffre des élèves augmenta, il fallut recourir à des maîtres autochtones, qui logèrent dans l'oeuvre. Ainsi, entre 1922 et 1924, le prêtre Elias Bejani «faisait classe» aux enfants.[123] A partir de 1923-1924, des laïcs furent adjoints au personnel éducatif, parfois pour des périodes très brèves, parfois durant de longues années. La chronique de l'année scolaire 1923-1924 dit: «M. Ramadan nous aide pendant un mois (...) M. Bathiche (...) ne reste que jusque fin décembre».[124] A l'inverse, César Saqr, Libanais d'Aïn Nebel, fut un maître apprécié de l'orphelinat entre 1923 et 1934, participant à la vie de l'école, traduisant des pièces de théâtre de l'arabe en français pour les faire jouer par les garçons... Le P. Gimbert ne s'en sépara qu'avec grand regret lors de sa réforme de 1934.

Les maîtres autochtones les plus précieux à l'oeuvre étaient d'anciens élèves, attachés à la pratique d'une méthode d'éducation dont ils avaient eux-mêmes bénéficié. En 1933, expliquait un article que je crois être du directeur Gimbert:

> «Sur les cinq professeurs externes quatre sont des anciens élèves, leur concours nous est indispensable, même dans une Oeuvre comme la nôtre à cause de la langue qui exige des connaissances spéciales. Ils ont la formation salésienne puisée à bonne source; c'est en cela surtout que leur concours est précieux...».[125]

[121] C. Vercauteren à C. Durando, Nazareth, 10 juillet 1900; original italien, ACS 38, Nazareth, Corrispondenza 1900-1909.

[122] Chronique manuscrite, 1911-1912, 16 septembre 1912.

[123] «Le P. Elias Bejani continue à loger chez nous et à faire classe» (Chronique manuscrite, 1923-1924, au début).

[124] Chronique manuscrite, 1923-1924, au début.

[125] «Nos anciens élèves», *Echo de Nazareth*, 59, juillet 1933, p. 80.

Malheureusement, ces auxiliaires coûtaient cher. Comme le même directeur Gimbert l'écrivait en 1933 à son provincial Nigra,

> «...Le Personnel étranger — salarié — *ruine* (souligné dans l'original) cette Maison! Nous devons continuer sur d'autres bases. J'en ai écrit au Père Faure...».[126]

La direction faisait appel aux plus grands élèves, qui, proches de leurs camarades, ne grevaient pas le budget. En 1924,

> «...Un petit professeur a été également remercié et remplacé avantageusement à tous points de vue par deux de nos plus grands: Ibrahim Cassis et Habib Machaour».[127]

En 1934-1935, quand, pour des raisons économiques, le personnel civil aura été licencié dans sa presque totalité, il ne restera à l'école qu'un professeur ancien élève, Jean Omar. Mais les «quatre grands Saïd Mousseleh, Salim Farès, Ibrahim Khoury, Guillaume Naegel», s'y ajoutaient. Ils «rendent service dans les classes, écrivait le directeur Gimbert, comme petits professeurs et se prêtent volontiers aux divers emplois de la Maison. Georges Salman, ancien élève, s'adjoint à ces quatre le 24 octobre».[128] Ils n'étaient pas salariés! [129]

De l'un à l'autre, bonnes volontés de rencontre, anciens élèves ou aspirants à la vie religieuse salésienne avec laquelle ils demandaient à se familiariser, ces maîtres étaient de qualité variable. Certains, tels Hanna Khoury, qui avait été élève entre 1931 et 1934 et qui fut professeur d'arabe et de français de 1938 à 1940, se révélaient excellents éducateurs, tandis que d'autres étaient plus discutables. Ce fut le cas du postulant salésien C., entré à Jésus-Adolescent en octobre 1936 et dont la chronique dira au bout de deux ans: «12 juil. Mardi. Notre professeur M. C. est prié de partir et de ne plus reparaître ici».[130] Ces mesures rapides et ces formules laconiques s'emploient d'ordinaire à l'égard des pédérastes. Mohammad Jean Omar, quant à lui, enseignait un peu d'arithmétique et de sciences, puis d'anglais, et, à ce titre, était logé et nourri par la maison. Mais, depuis la rentrée de 1938, ayant «trouvé un emploi au cadastre de Nazareth, il affectait de vivre en musulman, se compromettait avec les rebelles, était peu édifiant dans ses conversations et peu respectueux des usages de la maison et des dispositions des Supérieurs».[131] Ce genre d'hommes détonnait dans la communauté éducative de Jésus-Adolescent, maison régulière et ordonnée.

[126] P. Gimbert à L. Nigra, Nazareth, 22 juin 1933; APSMO, Nazareth. Le P. Hippolyte Faure, provincial de Lyon, désignait en principe le personnel religieux de Nazareth.

[127] Chronique manuscrite, 1923-1924, février 1924. Il eût fallu écrire: Machour ou Mach'hour.

[128] Chronique manuscrite, 1934-1935, 1er octobre 1934.

[129] «Actuellement nous n'avons qu'un seul professeur rétribué Omar, ancien élève» (Chronique manuscrite, 1934-1935, 31 janvier 1935).

[130] Chronique manuscrite, 1937-1938, 12 juillet 1938.

[131] Chronique manuscrite, 1938-1939, 2 mai 1939. Il s'agissait très probablement de l'ancien élève de 1935 (voir ci-dessus, n. 129).

L'horaire quotidien à Jésus-Adolescent

Le cadre éducatif et culturel de l'élève de Jésus-Adolescent était défini par le programme de ses journées.[132]

On se lève tôt en Orient. Les enfants de Jésus-Adolescent étaient sur pied dès 5 heures, au plus tard vers 6 heures. Le P. Gimbert avait eu l'idée d'organiser dans sa maison une réunion d'anciens élèves le 4 juin 1933. C'était un dimanche. Sa chronique nous apprend que, ce jour-là, «dès 5 h 30 la délégation escaladait la colline et frappait à la porte». Il observait: «Ne vous étonnez pas, l'Orient est très matinal comme son soleil! A 6 h du matin, il n'est pas rare de rencontrer dans nos corridors une tante, demander à voir le «fils de son frère», lisez: son neveu».[133] Un horaire de 1907 nous apprend qu'avant la guerre de 1914 le lever des enfants était fixé à 5 h en semaine, un horaire de 1924 et un autre de 1939 qu'il était ensuite passé à 5 h 1/2.

Une demi-heure après, sa toilette achevée, son lit refait, le petit garçon descendait du dortoir à la chapelle ou à l'église pour la messe quotidienne (à 5 h 1/2 en 1907, à 6 h en 1924 et 1939), pendant laquelle il récitait ses prières du matin et égrenait son chapelet. Cet exercice lui demandait environ trois quarts d'heure.[134]

> «Dans notre magnifique bijou d'église, il fait bon prier, écrivit le directeur Gimbert. Prière en langue arabe bien entendu. Sur les lèvres des enfants, cette langue a un charme particulier. Et c'est tous les matins qu'ils assistent au Saint Sacrifice. Excellente méthode qui apprend à l'enfant qu'avant tout travail, il faut placer Dieu, son âme et l'au-delà. Des bancs, les voix s'élèvent, leur timbre se confond. Toutes vont fusionner sous la coupole de Jésus Adolescent. C'est le menu spirituel de tous les jours».[135]

Après quoi, la matinée de l'élève était organisée de manière différente au temps de l'école professionnelle d'avant 1914 et à celui de l'enseignement primaire systématique d'après 1919. En 1907, on suivait le schéma: à 6 h 15, étude; à

[132] Nous nous servons ici de quatre ou cinq horaires de journée: une note intitulée *Orario della casa di Nazareth*, feuillet isolé écrit par l'inspecteur Cardano lors d'une visite canonique à Nazareth, le 15 janvier 1907, puis inséré dans un cahier intitulé *Rendiconti riservati (2.8.1906-11.4.1907)*, en APSMO; un horaire dactylographié pour des jours de vacances, inséré dans la Chronique manuscrite, 1923-1924, juillet 1924; un horaire de dimanche ordinaire, dans la Chronique manuscrite, 1938-1939, 26 février 1939; un horaire de jeudi, *ibid.*, 4 mai 1939; un horaire de semaine en période d'été, *ibid.*, 18 avril 1939.

[133] «Nos anciens élèves. Réunion générale», *Echo de Nazareth*, 59, juillet 1933, p. 79.

[134] Disons ici qu'au temps des Polonais la messe de semaine était facultative pour les enfants. Le 22 novembre 1943, le P. Crozes nota dans sa chronique: «Lundi. 7 h 15, messe pour les Polonais: 10 enfants y assistent. Au début d'octobre, une cinquantaine d'enfants y assistaient stimulés par l'Abbé Michałek, depuis le nombre des enfants a progressivement décru» (Chronique manuscrite, 1943-1944, 22 novembre 1943).

[135] «Au petit royaume de Jésus Adolescent», *Echo de Nazareth*, 70, avril 1936, p. 56.

7 h, classe de français; à 8 h, petit déjeuner; à 8 h 30, classe d'italien; à 9 h 30, travaux manuels; à 11 h 45, propreté; et, à 12 h, dîner suivi d'une récréation. En 1939 (le 18 avril), cet autre schéma était de règle: à 6 h 45, étude; à 7 h 15, petit déjeuner; de 8 h à 11 h 30, classes coupées par un quart d'heure de récréation; à 11 h 30, étude et, à 12 h, dîner suivi d'une récréation. De part et d'autre, l'horaire de l'après-midi répondait à celui du matin. En 1907, à 13 h 30, musique instrumentale et étude; à 14 h 15, travaux manuels; à 17 h, goûter; à 17 h 30, étude; à 18 h 30, classe d'arabe; à 19 h 30, classe de chant; à 20 h, souper, prières du soir et coucher. En 1939, à 13 h 30, étude; de 14 h à 16 h 15, classes coupées par un quart d'heure de récréation; de 17 h à 19 h, étude (avec, en été, une récréation d'un quart d'heure à 18 h); à 19 h 30, souper, prières du soir et coucher. En 1936, les enfants, tous en classes primaires, avaient cinq heures de classe et trois heures d'étude par jour.[136]

Pendant les récréations qui suivaient le repas de midi, ils devaient obligatoirement prendre part au «grand jeu». Durant les heures d'étude, ils faisaient leurs devoirs et apprenaient silencieusement leurs leçons dans une vaste salle du premier étage. Là, ils ressemblaient à tous les petits garçons, qui sont plus à l'aise sur un terrain de sport que rivés à un pupitre scolaire, avec la circonstance aggravante que ceux-ci usaient le plus souvent d'une langue qui n'était pas la leur. Un instantané de 1932, sous la forme d'un dialogue entre hirondelles, les décrivait ainsi:

> «...Sont-ils studieux, ces petits arabes; sous aucun ciel, je n'ai vu pareille ardeur. - Vous y allez un peu vite... Voyez plutôt Chafik: il s'amuse à tracer des bonshommes avec un lacet trempé d'encre. - ...Regardez-moi Saïd, Anton, Ibrahim, etc., quelle application. - Et Elias, là, sous le bureau! Il trouve sans doute que son cahier est trop propre, il le frotte par terre. - C'est qu'il n'a pas de buvard, le pauvre, et il se sert de la poussière du parquet. - Henri et Jacob... Ils surveillent leur surveillant. Et ce n'est pas pour rien, car ils se battent en silence».[137]

Les prières du matin et du soir étaient dites d'après les formules alors immuables du manuel de prières salésien publié par don Bosco, la *Jeunesse instruite.* Vers la fin de la prière du soir, après, les quelques secondes silencieuses de l'examen de conscience, l'acte de contrition était précédé d'une invitation à se confesser "au plus vite" des fautes dont, à la réflexion, on s'était rendu coupable pendant la journée; et l'exercice s'achevait par une pieuse suggestion pour le coucher. Il arrivait à l'un des guides arabes de se tromper et de bafouiller un peu. En 1932, l'*Echo de Nazareth* publia l'anecdote:

> «Un de nos chérubins, le petit Simon, sept ans, dirige les prières du soir, en français, s. v. p. - Après l'examen de conscience, on l'entend gazouiller: "Pendant que nous

[136] Cette dernière information d'après «Au petit royaume de Jésus Adolescent», *cité*, p. 56-57.
[137] «Réflexions d'hirondelles», *Echo de Nazareth*, 55, juillet 1932, p. 92-94.

> nous déshabillerons, imaginons-nous voir les bourreaux de Notre Seigneur Jésus Christ lui arrachant ses vêtements avec violence pour le flageller et... et... et... promettant à Dieu de se confesser le plus tôt possible!..." (*sic*)».[138]

L'horaire du jeudi, au moins après 1919, était particulier, classe le matin, détente l'après-midi. Le P. Crozes nous a conservé ce programme d'un jeudi d'été (4 mai):

> «A 8 h 30, catéchisme; à 9 h 45, dessin, écriture; à 10 h 45, étude pour le devoir de catéchisme; à 11 h 30, mois de Marie. A 14 h, repos en étude; à 14 h 30, gymnastique; à 15 h, propreté au dortoir; à 15 h 30, chant; entre 16 h 30 et 17 h 45, partie de foot-ball avec les scolastiques de Bétharram».[139]

En 1933, le P. Gimbert établit pour ses écoliers la règle des travaux manuels à la récréation de 16 h et le jeudi. Il écrivit alors dans sa chronique:

> «Travaux manuels. Commencés au printemps, ils se poursuivent régulièrement à la récréation de 4 heures et le jeudi. Nous leur devons la réfection du chemin d'entrée, l'esplanade de l'église, une aide précieuse au jardin. Bonne volonté dans l'ensemble, bien que les arabes, surtout les Nazaréens, dit-on, soient rebelles à tout travail manuel, surtout celui de la terre».[140]

Le dimanche, l'horaire faisait large place aux cérémonies religieuses. D'après les notes citées de l'inspecteur Cardano, avant 1914, à 6 heures les enfants passaient du dortoir en salle d'étude et avaient le loisir de se confesser; à 6 h 30, première messe, dite de communion, pendant laquelle ils récitaient leurs prières du matin, puis petit déjeuner; à 8 h, deuxième messe et brève récréation; à 9 h, étude; à 10 h, récréation; à 10 h 30, calligraphie; à 11 h 30, séance de notes de la semaine précédente; à 12 h, dîner; à 13 h 15, concert de musique instrumentale; à 13 h 45, cours de politesse ou de cérémonies; à 14 h 15, classe de catéchisme; à 14 h 45, vêpres, salut du Saint-Sacrement et promenade; à 17 h 30, étude et instruction catéchétique; à 18 h 30, étude; et, à 19 h 30, souper, prières du soir et coucher. Après 1918, on se levait le dimanche à 5 h 30 en été et à 6 h 15 en hiver, mais la première messe était toujours célébrée à 7 h.[141] Le petit déjeuner et une récréation suivaient. A 9 h, venait la deuxième messe, avec sermon à l'évangile; à 10 h 30, étude; à 11 h, classe de catéchisme (en 1939) ou, probablement, lecture

[138] «Mot de la fin», *Echo de Nazareth*, 54, avril 1932, p. 64.

[139] Chronique manuscrite, 1938-1939, 4 mai 1939.

[140] Chronique manuscrite, 1932-1933, mai 1933.

[141] Le dimanche 23 avril 1939, jour de l'ouverture de la retraite des enfants, ceux-ci se lèvent à 5 h 30; à 6 h 15, classe de catéchisme; et, à 7 h, messe. Le 26 février 1939, le chroniqueur nota: «Dimanche (...) Horaire ordinaire: 6 h 1/4, lever des enfants; 7 h, Messe de communauté» (Chronique manuscrite, 1938-1939, aux dates indiquées).

des notes de la semaine; à 12 h, dîner; à 13 h 30, promenade; à 17 h, cérémonie religieuse, comportant peut-être des vêpres et certainement un salut du Saint-Sacrement; [142] vers 17 h 30, retour en étude; à 19 h, souper; vers 20 h, prières du soir et coucher.[143] Les variations nécessaires: par exemple, en été la promenade passait de l'après-midi, où le soleil était brûlant, à la soirée, donc après le goûter de 16 h, étaient moins fréquentes que nous ne l'imaginons aujourd'hui.

Tant que Jésus-Adolescent mérita plus ou moins son titre d'orphelinat, c'est-à-dire jusqu'à la fin du directorat du P. Heugebaert (1932), le nombre relativement important des enfants qui passaient dans l'oeuvre le temps de leurs vacances obligeait à prévoir aussi un horaire pour cette période. En 1924, il prenait, en dehors des dimanches, la forme suivante: à 5 h 30, lever; à 6 h, messe; à 6 h 45, récréation; à 7 h 30, petit déjeuner et récréation; à 8 h 30, classe de musique; à 9 h 30, classe de français; à 10 h 30, classe d'arabe; à 11 h 30, récréation; à 12 h, dîner, récréation, emplois (c'est-à-dire travaux de nettoyage); vers 14 h, promenade; à 19 h, souper et récréation; à 20 h 30, prières du soir et coucher.[144]

L'année scolaire

Ces rythmes quotidiens et hebdomadaires laissent une impression de grise monotonie. En 1913, le rédacteur du *Bulletin salésien* écrivit:

> «Nazareth. L'Orphelinat de Jésus-Adolescent n'alimente guère la Chronique Salésienne du "Bulletin". Cela tient à ce que, comme dans la Sainte Famille, la vie s'y écoule régulière et dépourvue d'incidents notables...».[145]

Fort heureusement, mon cher père, la régularité, à Nazareth, n'était pas monotone. L'année faisait courir l'enfant d'une saison à la suivante, d'un exercice religieux à un examen scolaire, d'une fête à l'autre, pour l'édification de son âme, sa plus grande joie et son plus grand bien.

Entre l'automne du mois d'octobre et l'été du mois de juillet, le garçon voyait le soleil aveuglant et des nuages de pluie, la sécheresse désolante et l'humidité bienfaisante. Il n'y était certainement pas indifférent. En bonne règle, la fin de novembre et les premiers jours de décembre amenaient des pluies abondan-

[142] Je n'ai pas trouvé de mention de vêpres du dimanche après 1919. L'horaire du P. Crozes pour le dimanche 26 février 1939 dit: «17 h., salut du S. Sacrement suivi de la lecture des notes».

[143] D'après principalement la note du P. Crozes, Chronique manuscrite, 1938-1939, 26 février 1939.

[144] D'après un horaire dactylographié signalé *supra*, n. 132, inséré dans la Chronique manuscrite, 1923-1924, juillet 1924.

[145] *Bulletin salésien*, octobre 1913, p. 274.

tes. Sous l'influence des rayons encore chauds du soleil de décembre, les collines perdaient leur aspect mélancolique pour revêtir une parure printanière; et partout où il restait un peu de terre, plantes et fleurs poussaient à l'envi. Les champs ensemencés de blé commençaient à verdir...[146] Le soleil était une bénédiction de Dieu. Toutefois, s'il persistait au détriment des pluies d'hiver, il devenait un fléau. Une lettre datée de Bethléem, 6 février 1895, et que je crois être du fondateur de Nazareth, Adrien Nèple, disait, après avoir parlé des ravages des criquets:

> «Mais nous sommes menacés d'un autre fléau peut-être plus inquiétant encore. Après quelques ondées assez abondantes survenues en décembre, le temps s'est mis au beau fixe et si des pluies fréquentes ne viennent pas prochainement changer cette situation, nous avons des craintes sérieuses pour la récolte prochaine. De plus les citernes sont presque vides, et si le ciel ne nous envoie pas une provision d'eau suffisante, nous avons à redouter de graves maladies et une affreuse misère... Notre vénéré Patriarche a ordonné de dire à la messe l'oraison *ad petendam pluviam.* Espérons que Dieu entendra nos prières et nous préservera des fléaux redoutés».[147]

Dans sa chronique de 1933 et de 1934, le P. Gimbert parla souvent de la pluie et de l'eau, qui n'étaient jamais suffisantes. Au printemps de 1933, la sécheresse préoccupait tout Nazareth. A la fontaine de la Vierge, l'eau fut rationnée. «Citernes en baisse, disait alors la chronique elliptique du directeur de Jésus-Adolescent. L'eau des lavabos est recueillie pour le nettoyage des W. C. Economie! La Maison n'a jamais manqué d'eau, mais, depuis deux ans, la pluie s'est raréfiée. Economie!».[148] Entre mai et la mi-octobre, le ciel nazaréen resta limpide, comme toujours en cette saison. Ensuite, la pluie se fit attendre. Le 12 décembre, «pluie dans la nuit, passagère». Elle reparut le 13, «un rien! Tout le monde soupire après la pluie»; et, le 23, «la pluie! une bonne pluie dans l'après-midi et durant la nuit suivante! Enfin». Le 9 février, il pouvait annoncer: «Depuis cinq jours, fortes pluies, nous bénissons Dieu».[149] L'orphelinat emmagasinait l'eau dans de grandes citernes, dont la direction vérifiait l'étiage. Le 16 février 1935:

> «Gros événement! La Grande Citerne déborde, hauteur d'eau 5 m 35! Deo gratias! Pendant toute cette période, la pluie continue de tomber, les murs en pierre sèche tombent...».[150]

«...Chaque maison a sa réserve, remarquait aussi le P. Gimbert. Les plus cossues comme la nôtre reçoivent directement l'eau de la terrasse cimentée; mais la

[146] D'après un rapport non signé, daté de Bethléem, 15 décembre 1894, *Bulletin salésien*, février 1895, p. 43.
[147] «Orphelinat catholique de Bethléem. Le mois de janvier 1895», *Bulletin salésien*, mars 1895, p. 69.
[148] Chronique manuscrite, 1932-1933, 15 mai 1933.
[149] Chronique manuscrite, 1933-1934, aux dates indiquées.
[150] Chronique manuscrite, 1934-1935, 16 février 1935.

plupart des foyers se contentent de l'eau qui dévale des chemins et des cours. Vous trouvez en cette saison les chemins sectionnés...».[151]

Pendant l'hiver, la température baissait et Nazareth avait froid:

> «...Nos palestiniens très frileux entassent sur leurs épaules des demi-douzaines de gilets dont aucun n'est de laine. Chez nous, il n'y a qu'une cheminée: celle de la cuisine! Etant admis qu'en principe il ne fait pas froid, chacun en prend son parti, souffle dans ses mains et bat la semelle...».[152]

Pour l'élève, l'année scolaire comme telle était partagée par les examens trimestriels, qui furent solennisés après la guerre de 1914. Les plus grands, à partir de 1925, la voyaient orientée vers le certificat d'études sous la haute surveillance du consul français de Caïffa, grande épreuve dans laquelle ils se mesureraient, parfois de manière très honorable, avec les autres jeunes de la région. Ce certificat tenait lieu de «brevet élémentaire». Certains lauréats reparaissaient en effet l'année suivante à l'école pour instruire à leur tour leurs jeunes camarades.

La fête religieuse

L'ordinaire des jours était relevé par la fête, dans laquelle les enfants tenaient les premiers rôles. On y dépensait beaucoup de lumière, de couleur, d'éloquence, de musique et de bruit. Le spectacle était partout dans la maison, à l'église, au réfectoire, au théâtre, sous les portiques et jusque dans les couloirs. D'en bas, les gens de la ville même en prenaient leur part. Nazareth, curieux et amical, s'associait au bonheur des jeunes de Nabi Saïn.

La fête avait été préparée. Plusieurs semaines avant la date, la chorale et la musique s'étaient familiarisées avec le programme assigné au grand jour et les acteurs avaient répété leurs rôles ou leurs monologues. A son approche, une neuvaine ou, pour le moins, un triduum, terminés par des confessions à peu près générales, disposaient les esprits et les coeurs des enfants. Ces exercices n'étaient pas de simples prières, mais des campagnes d'efforts précis: mortification, énergie au travail, amélioration des relations communes. La veille, la maison était nettoyée et décorée, les enfants de choeur recevaient du maître des cérémonies des leçons de maintien liturgique. Le Nazareth des premières années prenait modèle sur Bethléem, qui, tant qu'il vécut, célébra avec enthousiasme le fondateur de toute l'Oeuvre de la Sainte Famille, Antonio Belloni. En 1892, Adrien Nèple raconta:

[151] «Chronique de l'orphelinat», *Echo de Nazareth*, 62, avril 1934, p. 57.
[152] «Chronique de l'orphelinat», *ibidem*, p. 53.

> «L'Orphelinat prend un air de fête, il se nettoie de fond en comble; il se décore de guirlandes de couleurs diverses, qui descendent des voûtes en formant des courbes gracieuses. Dans le réfectoire, au milieu d'un petit îlot de verdure disposé avec goût, s'élève un modeste jet d'eau, qui répand, en éparpillant ses gouttelettes, une fraîcheur des plus agréables. - Voilà ce que voient les yeux du corps. - Mais un autre travail plus merveilleux se produit en même temps. Un grand nettoyage se fait dans les âmes. Le confessionnal est assiégé...».[153]

A Nazareth, une neuvaine précédait, souvent ou toujours, l'Immaculée conception de Marie (8 décembre), Noël (25 décembre), la Sainte-Famille, c'est-à-dire Jésus Adolescent (le dimanche suivant l'Epiphanie, donc vers le 10 janvier), la Saint-François-de-Sales, patron des salésiens (29 janvier) et la fête de Marie-Auxiliatrice (24 mai). On soignait particulièrement la neuvaine de l'Immaculée. Selon la direction, chaque année Marie prouvait alors son affection envers l'oeuvre de sa ville de Nazareth. La veille de la fête, la maison se colorait et s'endimanchait. Le 31 janvier 1937, «guirlandes, bannières, drapeaux ornent les portiques, les couloirs, le réfectoire, l'étude».[154] Dix ans plus tôt, pour un jubilé sacerdotal, «couloirs et portiques de la maison (sont) fleuris de drapeaux et guirlandes», l'autel de Jésus Adolescent est «paré de ses plus beaux atours».[155] Tant qu'il vécut à l'orphelinat, le salésien Paul Goiran prépara l'illumination destinée à ravir les Nazaréens, quand, dans la soirée, ils lèveraient les yeux vers Abouliatama.[156]

Certaines fêtes, parce qu'elles comportaient des présentations de voeux, commençaient aux premières vêpres du jour précédent, par des compliments et de la musique, le tout clôturé par un salut solennel du très saint sacrement. Le jubilé sacerdotal du P. Jacques Latour (22 janvier 1927) fut ouvert par une séance familiale dans l'après-midi du 21 janvier: «compliments en arabe, français, anglais; lecture du télégramme de félicitations du Cardinal Gasparri annonçant que le Saint-Père bénissait l'heureux jubilaire et la maison et enfin compliment polyglotte (25 langues)».[157] A l'occasion de la Saint-Etienne (fête du directeur Heugebaert) transférée au 11 janvier 1931, le P. Crozes notait que, «pauvre en tout le reste, la terre est ici fertile en compliments».[158] La fête de l'Immaculée de 1935

[153] Ad. N(èple) à M. Rua, Bethléem, 1892, *Bulletin salésien*, septembre 1892, p. 143.

[154] Chronique manuscrite, 1936-1937, 31 janvier 1937.

[155] Lettre du P. Heugebaert, Nazareth, 23 janvier 1927, *Bulletin salésien*, mai 1927, p. 156.

[156] Le 2 juin 1929, jour de la béatification de don Bosco à Rome, «en son honneur, nous faisons une superbe illumination. M. Goiran s'est surpassé en la circonstance. Le Bienheureux Don Bosco dans un cadre resplendissant de lumière semble nous sourire du haut de la maison» (Chronique manuscrite, 1928-1929, 2 juin 1929). Paul Goiran (1875-1951), profès coadjuteur salésien en 1897, était cordonnier de son métier. Il fit partie du personnel de Nazareth de 1922 à 1935.

[157] Lettre d'E. Heugebaert, Nazareth, 23 janvier 1927, *Bulletin salésien*, mai 1927, p. 157.

[158] «Chronique ...», *Echo de Nazareth*, 50, avril 1931, p. 60.

fut l'occasion de marquer le jubilé du P. Gimbert, ordonné prêtre en 1910. Dans l'après-midi du 7 décembre, à la «surprise» probablement feinte du jubilaire, la musique des anciens élèves de la maison salésienne voisine de Caïffa, une vingtaine de jeunes hommes,[159] était arrivée à Nazareth. A 16 h 30, dans la salle de théâtre-réfectoire les souhaits furent présentés, avec compliments des confrères et des enfants, coupés d'intermèdes musicaux.[160] Puis, après une aubade des musiciens sous les portiques, un salut solennel avec motets latins polyphoniques termina la première partie de la fête.

Le jour même comportait une partie religieuse: messe de communion à 7 h, grand-messe vers 9 h 30 et office de «soirée» durant l'après-midi; et une partie dite profane: un banquet rassemblant ordinairement enfants, maîtres et invités, et surtout un spectacle. Les prémices de la journée étaient pour Dieu. A la première messe, des cantiques ou des motets chantés par les enfants répandaient une joyeuse fraîcheur dans la maison. Le 26 avril 1932, pour la solennité du bienheureux don Bosco, «nos petits chantres nous firent un instant rêver au ciel au moment de la Communion en exécutant le *O res mirabilis* de Poupin».[161] A peu près tous communiaient dans le pieux désordre des maisons salésiennes d'alors. Les invités des communautés religieuses: Frères des Ecoles Chrétiennes, Frères de Saint Jean de Dieu, Filles de la Charité (dénommées: Soeurs de Saint Vincent de Paul), Dames de Nazareth, etc., arrivaient pour la grand-messe. Cet office était chanté par le principal personnage du jour, c'est-à-dire le directeur de l'oeuvre (le directeur émérite entre 1905 et 1914!), un jubilaire ou un hôte de marque, comme le T. R. P. Gardien du couvent franciscain de l'Annonciation à Nazareth ou le supérieur des Prêtres du Sacré-Coeur de Bétharram. Il était, si possible, entouré de deux autres ecclésiastiques faisant fonction de «diacre» et de «sous-diacre», qui rehaussaient la splendeur de la cérémonie. Des ornements dorés les revêtaient tous trois. De petits enfants en soutane rouge et surplis blanc à dentelles garnissaient le choeur de l'église. Entre 1924 et 1929, ce groupe fut l'objet de toute la sollicitude du catéchiste Cayroche. La tradition ne fut pas effacée par sa mort prématurée. Le 12 janvier 1930, ces enfants évoluaient «dans le sanctuaire avec une piété et une grâce vraiment angéliques», au sentiment de l'homme plutôt rude qu'était Auguste Crozes.[162] S'ils charmaient les yeux, leurs camarades de la chorale enchantaient souvent les oreilles des assistants. Seuls, ils parvenaient à exécuter une messe à deux voix égales.[163] Ils recevaient aussi de l'aide. Entre 1920 et 1938, les

[159] D'après une photographie du groupe insérée à cet endroit dans la Chronique manuscrite, 1935-1936, 8 décembre 1935.

[160] Le programme polycopié disait: «16 h 30. Présentation des voeux avec la bienveillante participation des confrères et de l'orchestre de l'école salésienne de Haïfa».

[161] «Chronique», *Echo de Nazareth*, 55, juillet 1932, p. 84.

[162] «Fête de Jésus Adolescent», *Echo de Nazareth*, 46, avril 1930, p. 186.

[163] Par exemple, le 8 décembre 1935, une «messe en l'honneur de sainte Jeanne d'Arc», selon un programme polycopié inséré à cet endroit dans la Chronique manuscrite.

scolastiques voisins du Sacré-Coeur leur prêtèrent souvent leur concours. A défaut, quelques anciens à la voix grave permettaient au «maître de chapelle» Théodore Herrmann de faire chanter par sa chorale une messe à quatre voix mixtes.[164] Il arrivait aussi qu'on laissât aux scolastiques la polyphonie et les morceaux du propre grégorien. Ils intervinrent à peu près seuls aux funérailles du P. Joseph Cayroche le 8 février 1929.[165] Et, auparavant, le 14 juillet 1928, les mêmes scolastiques avaient exécuté «brillamment une messe à deux voix» en présence des autorités consulaires françaises.[166] Quand ils avaient été exercés, les enfants arabes étaient capables de chanter eux-mêmes le propre grégorien (latin!) du jour. «Ce qui plaît surtout, écrivit le directeur Gimbert le 8 décembre 1935, c'est le plain chant (Introït, Alleluia, Communion) exécuté par des voix blanches. Heureuse initiative».[167] Les jeunes Arabes, de «vrais petits rossignols»,[168] chantaient volontiers et agréablement. «Sainte Cécile est bien connue chez nous, écrivit aussi le P. Gimbert en 1936. Depuis plus de dix ans que M. Herrmann, notre organiste, cultive les voix, la sainte n'a jamais eu qu'à se louer des auditions».[169] Un prédicateur de circonstance prononçait en arabe, quelquefois en français, un sermon, volontiers qualifié de panégyrique, jamais d'homélie, par les chroniqueurs locaux. On sortait ravi de la chapelle, de la crypte (entre 1911 et 1923) ou de l'église (à partir de 1923).

La direction servait parfois aux autorités des rafraîchissements et le «café traditionnel» dans la salle de réception dite «le diwan». Et tous: enfants, maîtres et invités étaient bientôt réunis dans la même salle, qui était le réfectoire des élèves, pour un «repas de famille».[170] A la table principale, on comptait certains jours «une trentaine de convives».[171] L'appétit et la gaîté «allaient bon train».[172] Et un concert de fanfare suivait assez habituellement le banquet.[173]

[164] Par exemple la messe *Tu es Petrus*, de P. Blondé, le jour de la fête du bienheureux don Bosco, le 26 avril 1932 (selon la «Chronique», *Echo de Nazareth*, 55, juillet 1932, p. 55).

[165] E. HEUGEBAERT, Lettre nécrologique de Joseph Cayroche, citée *supra*, n. 118.

[166] A 7 h 1/2 du matin, du reste, d'après une lettre non datée d'E. Heugebaert, *Bulletin salésien*, novembre 1928, p. 316.

[167] Chronique manuscrite, 1935-1936, 8 décembre 1935.

[168] E. HEUGEBAERT, «Chronique», *Echo de Nazareth*, 50, avril 1931, p. 54.

[169] «Au petit royaume de Jésus Adolescent», *Echo de Nazareth*, 70, avril 1936, p. 60. Théodore Herrmann était arrivé à Nazareth en compagnie de Joseph Cayroche le 30 octobre 1924 (Chronique manuscrite, 1924-1925, au début).

[170] «C'est vraiment le repas de famille à midi dans le réfectoire commun» (Chronique manuscrite, 1933-1934, 1er janvier 1934).

[171] Pour le jubilé sacerdotal du P. Gimbert le 8 décembre 1935, d'après la Chronique manuscrite, 1935-1936, à la date.

[172] Formules peu distinguées, mais exactes, de la «Chronique», pour la fête du bienheureux Don Bosco, le 26 avril 1932, *Echo de Nazareth*, 55, juillet 1932, p. 85.

[173] Le 12 janvier 1930, ce concert fut assuré par un groupe d'anciens élèves (d'après «Fête de Jésus Adolescent ...», *Echo de Nazareth*, 46, avril 1930, p. 187).

Une cérémonie religieuse, c'est-à-dire parfois une procession autour de l'église ou dans la propriété et toujours un salut solennel, ramenait les esprits vers Dieu, Jésus adolescent et Marie sa mère, qui, tout au long de la fête, participaient dans l'invisible au bonheur des Nazaréens. Puis, vers 17 h, les grandes heures de la séance récréative, bouquet de la journée, commençaient. Elles permettraient aux garçons, non seulement de regarder un spectacle, mais, dans la plupart des cas, de se produire eux-mêmes sur la scène de leur humble théâtre (qui était leur salle à manger...).

> «Faites chausser le cothurne à nos écoliers, ils seront ravis. Le trac est un malaise qu'ils ne connaissent pas. Plus ils vous regardent de haut, plus ils sont à l'aise. Fierté de la race, désir de paraître et de dominer».[174]

Des chants, des poèmes, des pantomimes, des morceaux bibliques dialogués, du comique de patronage, des drames écrits sur place, des tragédies pieuses et moralisatrices, en arabe, en français, voire en anglais, attendrissaient, édifiaient et enthousiasmaient le public. C'était, parmi bien d'autres, «Jésus à l'école de Nazareth», saynète en un acte et en vers par Jean de Lully; «Monsieur la Règle», comédie en un acte de J.-J. Moret; [175] ou bien «Don Bosco trouve de l'argent», drame en deux actes, qui, en avril 1932, fut très bien interprété dans la scène du miraculé; [176] ou encore, ce même jour, la fable dramatisée «Le Loup et l'Agneau», qui, nous dit-on, «fit rire jusqu'aux larmes, surtout au moment pathétique où: *Là-dessus, au fond des forêts, le loup* (un petit gringalet de 9 ans) *l'*(un gros gaillard de 18 ans) *emporte...* dans une brouette!».[177] Les divertissements n'étaient pas qu'enfantins. «Le Bain de sang», comédie arabe en trois actes de Georges Chalhoub, représentée les 9 et 20 juillet 1924,[178] était assurément d'un autre genre; de même que «La Mort du Bandit ou le Secret de la confession», drame en deux actes par J. Orgel, au programme du 29 janvier 1928.[179] Comme «plats de résistance» — pour reprendre une formule du directeur Heugebaert, qui, par la force des choses, mélangeait le réfectoire et le théâtre — les petits Palestiniens de Nazareth offrirent à leurs visiteurs du 14 juillet 1928: «Saint Vincent, martyr», drame français en trois actes, et «Les Brigands de la forêt», drame arabe en deux actes.[180] Dernière partie de la séance remarquable du 26 avril 1932, un «magni-

[174] «Au petit royaume de Jésus Adolescent», *Echo de Nazareth*, 70, avril 1936, p. 60.

[175] Programme du 8 décembre 1935, d'après le feuillet polycopié inséré dans la Chronique manuscrite, 1935-1936, à la date.

[176] «Chronique», *Echo de Nazareth*, 55, juillet 1932, p. 85.

[177] *Ibidem.*

[178] Chronique manuscrite, 1923-1924, juillet 1924.

[179] Feuillet du programme inséré dans la Chronique manuscrite, 1927-1928, 29 janvier 1928. Noter que le rôle du P. Théodore était tenu par le salésien Théodore Herrmann.

[180] Lettre non datée d'E. Heugebaert, *Bulletin salésien*, novembre 1928, p. 316.

fique drame en arabe, par le P. Durg'ham, "La mort de l'ingrat", trois actes, fut chaleureusement applaudi».[181] Des drames en français, tel celui de Lebardin, «L'Expiation», étaient suivis «tout yeux et tout oreilles» par de petits Arabes, qui ignoraient à peu près tout de cette langue, selon la remarque d'un chroniqueur de 1930.[182] La séance était truffée d'intermèdes. Le 12 janvier 1930, il s'agissait de cinq compliments en arabe, d'un compliment en anglais et de quatre monologues en français, «tous merveilleusement débités».[183] L'«aplomb» des petits Arabes étonnait leurs maîtres.[184] La salle était pleine et souvent comble, car, aux enfants et aux invités, des gens de Nazareth et alentours s'adjoignaient sans complexe. «La séance (du 17 juillet 1913) a été bien réussie, mais incommodée par les femmes et enfants», regretta un jour le P. Prun dans sa chronique manuscrite.[185] Le 8 décembre 1935, «il y avait beaucoup d'enfants et de jeunes».[186] A certaines fêtes, la bousculade donnait du souci à la direction. Le 11 janvier 1931, «le soir dans notre salle de théâtre on étouffait presque: les P.P. de Bétharram étaient des nôtres avec quelques autres invités et une foule compacte de gens de Nazareth qui ont l'habitude d'entrer chez nous et de s'y comporter comme chez eux...».[187] Et, à la Saint-Jean-Bosco de 1939, «à 14 h, séance récréative. Notre Maison est envahie par la population, car on a oublié de fermer les portes à clef...».[188]

De toutes façons, la ville était alertée. Une illumination *sui generis* manifestait parfois «le soir la joie de cette journée de famille aux pays d'alentour».[189] Et, dans ce cas, à la belle saison, pour varier le plaisir et surtout si la solennité ne requérait pas absolument une séance récréative en forme, quand la nuit tombait maîtres et élèves descendaient en ville pour contempler leur maison illuminée sur la hauteur.[190]

Entre camarades, avec leurs parents et leurs maîtres, les petits Nazaréens commenteraient ensuite la mimique d'Abounassar ou d'Elias Srougi. L'impression laissée par la fête serait durable. «De telles fêtes réchauffent le coeur et re-

[181] «Chronique», *Echo de Nazareth*, 55, juillet 1932, p. 85.

[182] Dans l'article «Le P. Candela à l'Orphelinat de Jésus-Adolescent», *Bulletin salésien*, mars 1930, p. 93.

[183] «Fête de Jésus Adolescent», *Echo de Nazareth*, 46, avril 1930, p. 188.

[184] «Chronique ...», *Echo de Nazareth*, 52, octobre 1931, p. 115.

[185] Chronique manuscrite, 1912-1913, 17 juillet 1913.

[186] Chronique manuscrite, 1935-1936, 8 décembre 1935.

[187] «Chronique ...», *Echo de Nazareth*, 50, avril 1931, p. 60-61.

[188] Chronique manuscrite, 1938-1939, 31 janvier 1939.

[189] «Fête de Jésus Adolescent ...», *Echo de Nazareth*, 46, avril 1930, p. 188.

[190] Le 12 mai 1925, fête de sainte Jeanne d'Arc, M. Goiran offre une «illumination féerique». «Pour jouir du coup d'oeil, nous faisons un petit tour en ville ...» (Chronique manuscrite, 1928-1929, 12 mai 1929).

donnent de l'élan pour une nouvelle étape», remarquait Auguste Crozes.[191] Le jour entier avait baigné dans la joie, le rire et la prière.[192]

De la rentrée d'octobre à la fête de Noël

Les classes reprenaient d'ordinaire au début d'octobre, si possible le premier jour du mois.[193] Le jour de rentrée n'avait rien de morose:

> «Le 1er octobre, véritable invasion. Les élèves de l'an dernier sont venus joyeux rejoindre leurs camarades qui avaient passé les vacances à l'Orphelinat...».[194]

Le chroniqueur n'a pas tellement enjolivé sa description du 3 octobre 1932:

> «Le Maison est toute bourdonnante: c'est la rentrée des nouveaux, une trentaine, et des anciens qui ont pu passer leurs vacances chez des parents ou des amis. Toute la journée, sur les pentes de la colline, ce sera un va-et-vient de portefaix traînant valises, sacs à linge, boites et paquets de toute forme. Le soir, la famille est reconstituée: anciens, nouveaux, tous confondus dans une même fraternité. Au petit mot du soir, le Père de famille souhaite la bienvenue à ses chers enfants, et la Maisonnée s'endort sous la tutelle de Celui qui voulut être leur Frère: Jésus Adolescent».[195]

Les nouveaux oubliaient leurs premières surprises. Au moins à partir de 1924, les élèves étaient répartis entre des classes dénommées: préparatoire, première, deuxième, troisième, quatrième et cinquième. Les élèves de cette cinquième classe se préparaient au certificat d'études.[196] Enfin, quelques «latinistes», candidats possibles à la vie sacerdotale, suivaient des cours spéciaux.

La direction témoignait sans retard de son souci de la vie spirituelle des enfants par un «triduum de rentrée», consistant essentiellement en un sermon arabe trois soirs consécutifs.[197] Pour cela, elle faisait appel à un prêtre du pays, salésien ou séculier, le plus souvent étranger à la maison. C'était, en octobre 1923, le P.

[191] «Fête de Jésus Adolescent ...», *Echo de Nazareth*, 46, avril 1930, p. 188.

[192] Observation du P. Gimbert après la Saint-François-de-Sales, célébrée le 2 février 1936: «... belle fête dans l'atmosphère traditionnelle de joie et de piété» (Chronique manuscrite, 1935-1936, 2 février 1936).

[193] En 1923, la rentrée fut reculée jusqu'au 15 octobre, pour ordonner toutes choses après les fêtes encore proches de la consécration de l'église et pour permettre aux salésiens de se retremper par leur retraite annuelle.

[194] «Chronique de l'Orphelinat ...», *Echo de Nazareth*, 49, janvier 1931, p. 23.

[195] «Chronique», *Echo de Nazareth*, 57, janvier 1933, p. 25.

[196] Première mention de ce certificat d'études dans la Chronique manuscrite, 1925-1926, juin 1926.

[197] Cette coutume existait aussi chez les Frères des Ecoles Chrétiennes voisins, sous forme de «retraite de rentrée». Les 8, 9 et 10 octobre 1923, une «retraite» de ce genre y fut prêchée par le salésien Georges Chalhoub, d'après l'*Historique* manuscrit de cette maison, année 1923-1924.

Srour, curé de Beïsan; en octobre 1924, le P. Pierre Sarkis, de la maison de Beit-gémal, qui avait été membre de son personnel; en octobre 1926, le P. Spiridion Melki Roumman (c'est-à-dire le salésien arabe, qui avait involontairement déclenché les hostilités à la fin de 1916); en octobre 1927 et en octobre 1929, le P. Georges Chalhoub, qui, lui, était alors de Jésus-Adolescent; du 12 au 14 octobre 1931, à nouveau le P. Srour, devenu curé latin de Rameh; du 13 au 15 octobre 1932 et du 25 au 27 octobre 1933, le P. Yousef Harouni, l'ami et l'homme de confiance du P. Athanase, qui, vieillissant, demeurait fidèle à l'orphelinat...[198] Le 24 octobre 1932, un pèlerinage matinal à l'église de l'Annonciation tenue par les franciscains ajouta une note très nazaréenne à ce mois de reprise scolaire:

> «C'est l'Ange de Tobie qui aujourd'hui guide le Pèlerinage. Supérieurs et élèves, de bon matin, descendent la colline. Dans les rues étroites de la petite ville qui s'éveille, les bonnes gens commentent avec force détails cette promenade matinale, cancaniers comme partout. La vraie raison: payer la dette de reconnaissance que nous devons à nos Bienfaiteurs et Bienfaitrices. Le T. R. P. Gardien nous accueille aimablement. Dans le premier Sanctuaire du monde les prières de nos enfants s'élèvent ferventes. La Grotte de l'Annonciation toute illuminée porte au recueillement. Il y eut communion générale et prières spéciales pour toutes les âmes charitables qui sont la Providence de notre chère Maison...».[199]

La Toussaint du 1er novembre était la première fête liturgique notable de l'année scolaire. Au temps de Théodore Herrmann, il arrivait que les chantres fussent suffisamment exercés pour exécuter une messe polyphonique.[200] Vivace à Nazareth comme partout, le culte des morts entamait assez communément la soirée de la Toussaint. Le 2 novembre, les enfants assistaient, semble-t-il, à trois messes consécutives.[201] Ce jour ou la veille, ils récitaient trois chapelets qui, aux alentours de 1930, étaient dits «le premier en latin, le deuxième en français et le troisième en arabe».[202] Après les grandes disparitions de 1929 (les pères Latour et Cayroche, puis Mgr Caron), les enfants descendirent à la crypte pour prier sur les tombes de leurs maîtres et bienfaiteurs.[203] «Impressionnant le troisième chapelet à la Crypte près de la tombe des PP. Latour, Cayroche et Mgr Caron», écrivit le P. Gimbert à la date du 2 novembre 1934.[204] Avec le temps, la langue arabe l'emporta sur le latin et le français. D'après le P. Crozes, le 1er novembre 1940: «17 h. Récitation de trois chapelets en arabe à la chapelle par les enfants pour les

[198] D'après la Chronique manuscrite, aux dates indiquées.

[199] «Chronique», *Echo de Nazareth*, 57, janvier 1933, p. 26.

[200] Le 1er novembre 1932, une messe à deux voix, de Binnert, fut exécutée «à la perfection» selon la «Chronique», *Echo de Nazareth*, 57, janvier 1933, p. 26.

[201] Spécifié pour le 2 novembre 1931 par la «Chronique», *Echo de Nazareth*, 53, janvier 1932, p. 22.

[202] Même article, *ibidem*.

[203] Même article, *ibidem*.

[204] Chronique manuscrite, 1934-1935, 2 novembre 1934.

défunts».[205] Parfois et, peut-être, assez régulièrement, élèves et maîtres se rendaient à Nazareth durant l'après-midi du 2 novembre «dire plusieurs *De profundis* dans les divers cimetières de la ville».[206]

Trois semaines passaient, et les musiciens de Jésus-Adolescent fêtaient sainte Cécile. Les «rossignols» de la chorale peinaient aux répétitions. Une promenade d'une demi-journée ou de la journée entière les dédommageait vers le 22 novembre, fête de leur patronne. En 1930, ils goûtèrent alors si abondamment «sous les frais ombrages des orangers de Karm-es-Saheb» que, le soir, aucun ou presque n'eut envie de souper.[207] En 1932, à Cana de Galilée, «un excellent goûter» servi cette fois «sous les figuiers» suffit à mettre «nos jeunes artistes» en belle gaîté:

> «Sur le chemin du retour, on chante les ritournelles toujours neuves: "Crocodile", "Père Mathurin", "Frère Jacques"... Tout le répertoire des Scouts de France faillit y passer...».[208]

Les autres élèves de la maison n'étaient pas oubliés. Si leurs gosiers étaient réfractaires aux modulations harmonieuses, ils chantaient pour le moins dans leurs coeurs. Le vendredi 22 novembre 1935, il y eut «réveil en musique», c'est-à-dire au son d'un disque de phonographe. La messe fut solennisée et, l'après-midi, «tous en promenade», «les chantres à Cana, les autres à Jaffa de Galilée». «Le retour est joyeux» et une séance de cinéma clôt la journée.[209]

En cette deuxième quinzaine de novembre, on commençait de s'affairer à la préparation de la fête de l'Immaculée. Chaque soir, pendant la neuvaine préparatoire (qui commençait le 29), une cérémonie liturgique était organisée.[210] Plus efficace encore, un «bouquet spirituel», c'est-à-dire une consigne morale, était proposé et commenté aux enfants après les prières pour être pratiqué le jour suivant. Cette neuvaine de l'Immaculée, «avec bouquets spirituels, entretient la piété et le bon esprit», remarquait le P. Gimbert.[211] Quand la solennité arrivait, fête de l'innocence et de la blancheur radieuse, le maître de chapelle était un peu tendu. Mais, au temps de M. Herrmann, ses chantres ne le décevaient pas. Ils prenaient plaisir à célébrer en latin la beauté idéale de leur compatriote de jadis: «*Tota pulchra es, o Maria!*» [212] Et un spectacle choisi, à la rigueur un film, clôtu-

[205] Chronique manuscrite, 1940-1941, 1er novembre 1940.

[206] «Chronique», *Echo de Nazareth*, 53, janvier 1932, p. 22.

[207] «Chronique de l'Orphelinat ...», *Echo de Nazareth*, 50, avril 1931, p. 54.

[208] «Chronique», *Echo de Nazareth*, 57, janvier 1933, p. 28.

[209] D'après la Chronique manuscrite (du P. Gimbert), 1935-1936, 22 novembre 1935.

[210] En 1931, c'était une courte instruction catéchétique et morale par le P. Durgham et une bénédiction du Saint-Sacrement («Chronique», *Echo de Nazareth*, 54, avril 1932, p. 53); en 1945, au temps des Polonais, «à l'autel de la Vierge, cantique, litanies de la Ste Vierge et prières suivies de la Bénédiction du St Sacrement (chants en polonais)» (Chronique manuscrite, 1945-1946, 2 décembre 1945).

[211] Chronique manuscrite, 1935-1936, 28 novembre 1935.

[212] Ce motet, dans une harmonisation de Mellano, fut exécuté deux fois et, peut-être, trois fois

rait la fête.[213] En 1936 encore, en un temps de moindre création artistique, «la maîtrise et les enfants de choeur font de leur mieux pour rehausser l'éclat de nos cérémonies religieuses. L'après-midi, à l'intérieur de la Basilique, se déroule une procession solennelle, suivie du Salut du T. Saint-Sacrement; puis, la journée se termine par une séance de cinéma, avec au programme *Michel Strogoff* et surtout le merveilleux *Charlot*».[214]

«En route vers Noël», écrivait le P. Gimbert après son récit des solennités d'un 8 décembre. «Il faut maintenant que le travail en étude et dans les classes donne tout son plein».[215] L'ardeur était d'autant plus nécessaire aux enfants que, la semaine précédant Noël était pour eux le temps des «examens écrits et oraux», que ces examens étaient «menés vigoureusement» (au moins durant les belles années) et que «professeurs et élèves se mesur(aient) loyalement».[216] L'exercice scolaire tenait du tournois et de la fantasia.

Durant la neuvaine préparatoire à Noël, les enfants, dans leurs rêves poétiques, vivaient déjà la célèbre nuit, au «charme tout particulier» dans le pays de Palestine, et, à Nazareth comme à Bethléem, plus encore que dans les autres cités. Il fallait y arriver l'âme neuve.[217] La crèche de l'église Jésus Adolescent était nécessairement un chef d'oeuvre.

> «Nous avions une crèche monumentale, dit le chroniqueur de 1932; c'est une tradition à Jésus Adolescent. Quand nos enfants revinrent, le soir de Noël, de leur pèlerinage aux crèches de la ville, ils n'eurent qu'une voix pour décerner à la leur le premier prix».[218]

Moins précautionneux que ce chroniqueur, qui croyait bon de nuancer aussitôt: «Jugement d'enfants», car Nazareth fait de fort «jolies crèches», le P. Gimbert affirmait dans sa chronique manuscrite de 1934:

> «...Mais la nôtre [notre crèche] les surpasse toutes [les crèches de la ville]. Le clou de cette année, c'est un moulin à vent actionné par un petit moteur de cinéma. Pendant trois semaines, ce sera l'attraction la plus recherchée!»[219]

le 8 décembre 1935, d'après le programme polycopié inséré à ce jour dans la Chronique manuscrite, 1935-1936.

[213] Le 8 décembre 1931, selon la chronique, «le soir tous ont assisté bouche bée au cinéma qui représentait les exploits légendaires et pour cela ultra-héroïques de Siegfried» («Chronique», *Echo de Nazareth*, 54, avril 1932, p. 53-54).

[214] «Chronique», *Echo de Nazareth*, 72, janvier 1937, p. 21.

[215] Chronique manuscrite, 1935-1936, 10 décembre 1935.

[216] Formules de la Chronique manuscrite, 1935-1936, 21 décembre 1935.

[217] En 1924, «la fête est préparée par une fervente neuvaine» (Chronique manuscrite, 1924-1925, 25 décembre 1924). En 1930, neuvaine avec sacrifices pour les enfants, d'après la «Chronique de l'Orphelinat ...» (*Echo de Nazareth*, 50, avril 1931, p. 55-56).

[218] «Chronique», *Echo de Nazareth*, 58, avril 1933, p. 52.

[219] Chronique manuscrite, 1934-1935, 25 décembre 1934.

«La grande fête de la joie, si désirée des enfants, petits et grands»,[220] commençait le 24 vers 23 h 15. «A 11 h 15, on se frotte les yeux et Vive Noël!» [221] Une grand-messe très solennelle, suivie le plus souvent de deux autres messes, était chantée par la chorale à partir de minuit très exactement. Puis un réveillon «mettait tout le monde en liesse».[222]

Fallait-il passer Noël à l'orphelinat? Jusqu'en 1925, la question ne se posa pas, puisque le règlement de l'oeuvre ne prévoyait pas de vacances à la fin de décembre. Sur ce, en 1926, avec une population scolaire différente de celle des origines, une quarantaine d'enfants rejoignirent leurs familles, tandis que vingt de leurs camarades demeuraient à l'école.[223] Le départ en vacances fut alors fixé au début de la matinée du 25 décembre, vraisemblablement après la messe de communion de 7 heures.[224] Une coutume était désormais introduite. Pendant sept ans on y fut fidèle, sans grand mérite d'ailleurs.[225] Arrivé à Nazareth en automne 1932, le directeur Gimbert apprécia peu, dans le secret de son coeur, le vide de son premier Noël à Jésus-Adolescent. Sa chronique de l'année scolaire suivante, que nous savons avoir été une période d'austérité et d'effectifs réduits à quarante-cinq internes, nous dit quels changements il introduisit en 1933. Elle décrit aussi la semaine successive de vacances qu'il proposa aux jeunes et le retentissement de cette formule onéreuse sur le travail du personnel religieux («les Supérieurs»):

> «Lundi 25. Fête de Noël avec la solennité traditionnelle. Piété et joie! A 9 h 15, Messe chantée. - Les élèves iront dans leurs familles du samedi 31 au mardi 2 janvier. Les vacances se passent dans les distractions, le bon esprit. Surcroît de travail pour les Supérieurs, qui sera largement récompensé par la reprise facile du règlement des classes. - Jeudi 28, Arbre de Noël. Lots très ordinaires, très économiques comme il convient à des enfants de condition très modeste. Tout le monde est content! Simplicité! Bon esprit! - Vendredi 29. Présentation des voeux de Bonne Année! Compliments! Promesses! Bonne année! Que Dieu nous garde Son amitié! - Samedi 30. Départ en vacances! Peu nombreux! Il nous reste 20 à 25 enfants. Demain on organisera une loterie avec des

[220] Formule du P. Gimbert, dans sa Chronique manuscrite, 1935-1936, 25 décembre 1935.
[221] *Ibidem.*
[222] *Ibidem.*
[223] Chronique manuscrite, 1926-1927, décembre.
[224] «Le matin de Noël une quarantaine d'enfants partent en vacances» (Chronique manuscrite, 1926-1927, 25 décembre 1926).
[225] Quelques détails. Le 25 décembre 1927, «dans la matinée une trentaine d'enfants partent en vacances». En 1928, «le jour de Noël, la moitié environ des enfants vont passer huit jours chez leurs parents». En 1929, il ne reste que quelques enfants pendant cette période, mais rien de précis ne nous est confié sur le moment du départ en vacances. En 1930, une trentaine restent. En 1931, «à la messe de minuit, quatre premières communions. Vacances jusqu'au 4 janvier». En 1932, «messe de minuit bien pieuse, bien chantante, suivie d'un gai réveillon qui n'empêche pas nos enfants de faire encore un bon somme jusqu'à 7 h. - Une bonne partie des enfants part ensuite en vacances». (Informations tirées de la Chronique manuscrite, au 25 décembre des années 1927 à 1932).

> objets restés de l'Arbre de Noël! Joie commune! - Janvier. Lundi 1er. Bonne, Sainte Année! Santé, sagesse, science! C'est vraiment le repas de famille à midi dans le réfectoire commun. Ainsi s'affirme l'Oeuvre du Bx Don Bosco! Dans l'après-midi, les enfants assistent au théâtre (école des Franciscains). - Mardi 2. Nouveau Trimestre dans les meilleures conditions...».[226]

Passer à l'école le temps des vacances ne plaisait certainement pas à tous les élèves et à tous leurs parents, peut-être pas non plus à tous les membres du personnel salésien. Dès l'année suivante, la semaine de congé fut rétablie «ad duritiam cordis» (P. Gimbert),[227] sauf que les enfants ne quittèrent l'établissement que dans la matinée du 26 décembre (pour y rentrer le 2 janvier).[228] Et quand, après un autre Noël dans ces mêmes conditions,[229] le P. Gimbert, envoyé en Haïti, eut été remplacé par le P. Latil, la formule du P. Heugebaert reparut. Entre 1936 et 1940, les élèves furent en vacances dès le matin du 25 décembre.[230]

La direction de Nazareth tenait à la présentation familiale des voeux par les enfants à la veille du jour de l'an. En 1930,

> «une dizaine d'entre eux se sont faits les interprètes des présents et des absents pour exprimer sur tous les tons leur reconnaissance et leur affection à l'égard des Maîtres qui se dévouent pour leur bien. Il y en a qui ont bredouillé et sont restés en panne, mais, sûrs de l'indulgence du Père pour l'inhabileté de ses enfants, ils n'en ont laissé paraître aucune honte ni même aucune émotion. La bonne volonté et le bon coeur font d'ailleurs plus de plaisir dans ces circonstances que les plus brillants succès oratoires...».[231]

De l'Epiphanie à Pâques

Au début du deuxième trimestre, le dimanche qui suivait l'Epiphanie (6 janvier) était celui de la Sainte Famille et donc de Jésus Adolescent, la fête de la maison et de sa basilique. Le 8 janvier 1933, aux dires du chroniqueur, «à l'Orphelinat, Jésus Adolescent éclipse totalement aujourd'hui sa sainte Mère et saint Joseph. C'est sa fête. Il est le Patron de la Maison. Sous le dôme d'azur élevé au fond de l'abside, la magnifique statue apparaît ce matin plus éblouissante encore. Aucune décoration spéciale n'a été ajoutée à l'église pour cette fête patronale; c'est que le Temple se suffit à lui-même, il a été vraiment fait sur mesure...».[232]

[226] Chronique manuscrite, 1933-1934, 25 décembre 1933-2 janvier 1934.
[227] Chronique manuscrite, 1934-1935, 26 décembre 1934.
[228] Chronique manuscrite, 1934-1935, 26 décembre 1934 et 2 janvier 1935.
[229] Chronique manuscrite, 1935-1936, 26 décembre 1935.
[230] Chronique manuscrite, 1936-1937, 25 décembre 1936; et les années suivantes, à la même date.
[231] «Chronique ...», *Echo de Nazareth*, 50, avril 1931, p. 58.
[232] «Chronique», *Echo de Nazareth*, 58, avril 1933, p. 52-53.

Durant son mandat, le directeur Gimbert voulut, peut-être à la mode des pardons bretons, aviver l'éclat de la solennité par une procession autour de l'église, qui serait, écrivait-il, le «clou de la fête». Derrière la croix, le «petit clergé», c'est-à-dire les enfants de choeur, très dignes, ouvrait le cortège. Tous les élèves de la maison suivaient, acclamant leur compatriote aux accents de l'hymne du chanoine Poivet: «Salut à vous, Roi du jeune âge». Les membres de l'archiconfrérie présents à Nazareth venaient alors, précédés de leur bannière; puis un brancard avec le Livre d'or de l'archiconfrérie, où figuraient les noms des associés du monde entier; enfin, le clergé. A la clôture de la procession, les adolescents, agenouillés devant l'autel, récitaient l'acte de consécration: «O Jésus, Fils éternel...».[233]

Après une autre quinzaine de jours, vers le 29 janvier, on solennisait (jusqu'en 1935) saint François de Sales, patron de la Société salésienne. Il était célébré soit le jour même de sa fête liturgique (29 janvier), soit le dimanche qui suivait. Tant que don Bosco n'eut pas été canonisé, la Saint-François-de-Sales fut la fête des salésiens, à Nazareth comme ailleurs. Le clergé séculier et les communautés religieuses de la ville y étaient associés. Leurs supérieurs prenaient part au banquet.[234] Mais déjà en 1934, don Bosco — qui ne fut canonisé que le 1er avril — jetait de l'ombre sur saint François, célébré seulement «en famille», avec, pour unique invité, le P. Buzy, supérieur du Sacré-Coeur de Bétharram. «Nous nous réservons pour la Fête de S. Jean Bosco», écrivit le P. Gimbert.[235] En 1937, la transformation était accomplie: le 31 janvier, fête liturgique de saint Jean Bosco, «toute la famille est au comble de la joie».[236] Désormais, la chronique de l'orphelinat ne parlera plus de saint François de Sales.

Février était un mois plutôt terne, surtout quand la fête de Pâques et, par contre-coup, le mardi gras se faisaient attendre. Les enfants le déploraient:

> «...Février sera très calme, trop même, au dire de notre gent écolière...».[237]

[233] D'après l'article «Vie de l'Archiconfrérie», *Echo de Nazareth*, 66, avril 1935, p. 48-49.

[234] Liste des invités du 29 janvier 1924: «Le R. P. Emmanuel Ozanne, Gardien des Franciscains, Mgr Rezk, Mgr Zeitoun, le R. P. Cléophas, curé latin, le R. P. Curé Maronite, le R. P. Joseph Harouni, le R. P. Guerrier, le Dr Abounader, le F. Lorenzo, sup(érieu)r des Frères de S. Jean de Dieu, le Dir(ecteur) et un fr(ère) des Ecoles Chrétiennes» (Chronique manuscrite, 1923-1924, 29 janvier 1924).

[235] Chronique manuscrite, 1933-1934, 4 février 1934. Le bienheureux don Bosco était fêté le 26 avril. Le supérieur des Pères du Sacré-Coeur de Bétharram était alors le bibliste Denis Buzy (né le 22 mars 1883 à Bénéjacq, Basses-Pyrénées, France), qui deviendra supérieur général de sa congrégation le 12 janvier 1935 (voir l'article «Le T. R. P. Denis Buzy, supérieur général des Prêtres du Sacré-Coeur de Bétharram», *Jérusalem*, 183, janvier-février 1935, p. 6). Le P. Gimbert écrivit alors dans l'*Echo*: «... L'élection de l'éminent religieux n'a aucunement surpris ceux qui le connaissaient. Docteur en philosophie, en théologie et en Ecriture Sainte, il est tenu en haute estime par les milieux palestinologues. Des plumes autorisées ont mis en relief ses travaux scientifiques. Il était depuis deux ans, Supérieur du Scolasticat de sa Congrégation à Nazareth: nous l'avons eu à ce titre comme voisin et comme ami. L'Echo de Nazareth adresse au nouveau Supérieur Général ses plus chaudes félicitations. L'exquise délicatesse de son coeur lui avait conquis les nôtres. Ad multos annos» (*Echo de Nazareth*, 66, avril 1935, p. 42).

[236] Chronique manuscrite, 1936-1937, 31 janvier 1937.

[237] «Chronique», *Echo de Nazareth*, 58, avril 1933, p. 53.

Le 3, la bénédiction de la gorge de la Saint-Blaise [238] et, le 9, la Saint-Maroun pour une partie des élèves, y apportaient leurs notes particulières. Après la guerre de 1914 tout au moins et en certaines années, les jeunes maronites de l'oeuvre célébrèrent en effet pieusement leur saint patron avec la paroisse de leur rite à Nazareth. Cette paroisse, qui comptait alors environ trois cents fidèles, incarnait la «communauté maronite».[239] Le directeur Gimbert accompagnait ses enfants. Au cours de la messe, très vivante, les fidèles dialoguaient presque constamment avec le célébrant. Le Latin sensible percevait les mouvements de l'âme orientale dans leurs prières litaniques, leurs mélopées et leurs chants intercalaires. Quand ensuite ils regagnaient l'orphelinat, «les petits maronites modulaient encore les chants de l'office...».[240]

Vers le terme de ce mois trop ordinaire, un peu plus tôt ou un peu plus tard selon les années, au moins après la guerre, la fête, la fête attendue, la vraie fête des enfants, celle qui imprimerait en eux le souvenir le plus durable, arrivait enfin. Quand, en 1982, j'ai demandé à un prêtre de soixante-quinze ans (Charles Chouéri), qui avait été élève à Nazareth dans les années vingt, de quelle fête il gardait surtout le souvenir, il m'a répondu sans une seconde d'hésitation: «Le mardi gras!» La coutume du Carnaval et des jeux primés de ce jour-là semble toutefois n'avoir été introduite à Jésus-Adolescent qu'en 1924 sur le modèle du patronage salésien Saint-Pierre de Nice,[241] par le prêtre Antoine Martin et le coadjuteur Paul Goiran, l'un et l'autre anciens élèves de cette maison. Dans sa chronique de cette année, le P. Heugebaert a raconté ce que je crois avoir été le premier grand mardi gras de l'école de Nazareth:

> «Nous avons voulu ce jour-là intéresser le plus possible nos enfants. Le matin, après la Messe, exposition du T. S. Sacrement, et Salut après un moment d'adoration et de prières spéciales. - Puis après le (petit) déjeuner on va chercher solennellement à la Maison située au bout du jardin S. M. Carnaval, ou mieux pour l'appeler par son nom, S. M. Cacoutchimana, Docteur de Oum Kanafès! Des enfants portent des drapeaux, d'autres grimés et en costume de théâtre escortent S. M. suivie de la musique. On conduit S. M. dans la cour de récréation où les souhaits de bienvenue lui sont adressés en français et en arabe. - Après cela le P. Martin organise divers jeux qui durent jusqu'à midi: course à pied, course en sac, course avec palettes aux souliers, sauts de grenouille, jeu de ciseaux, casse-pots, etc.». Le programme de la séance récréative commencée à 15 h est inséré à cet endroit: «1) Cocardasse et Passepoil, pas redoublé, 2) Le Secret de Pardailhan, comédie en un acte, 3) Colombine, pas redoublé, 4) Le Mahdi et Maan, saynète arabe, 5) Sur les flots bleus, valse, 6) La Romance du... muguet!?, 7) Maimon et

[238] Signalée dans la Chronique manuscrite, 1938-1939, 3 février 1939. Du reste, nous ne pouvons pas garantir que cette bénédiction ait été traditionnelle à Jésus-Adolescent.

[239] «La communauté maronite vous invite ...», disait le texte d'invitation.

[240] D'après la «Chronique» du 9 février 1934, *Echo de Nazareth*, 62, avril 1934, p. 56-57.

[241] Voir F. DESRAMAUT, *Don-Bosco à Nice*, Paris, 1980, p. 190-193.

Valentin, 8) Le Moulin des Bébés, polka, 9) Eduquez vos enfants!, 10) Les Enfants et les Mères, chant, 11) Le P'tit Henri, pas redoublé».[242]

Quand, vers 18 h 30, la séance théâtrale eut pris fin, toute la maison se rendit dans la cour de récréation pour assister à la condamnation à mort et à l'exécution de S. M. Carnaval, qui brûla dans la nuit nazaréenne. «Bonne journée pour les enfants, mais très fatigante pour nous», concluait le P. Heugebaert.[243] Peu importait: le bon salésien ne mesure pas sa peine quand il peut faire plaisir aux jeunes. D'année en année, les «démonstrations endiablées et quelque peu intempestives» [244] en l'honneur de Sa Majesté Carnaval, qui fut un étameur (1926), un juif vendeur de *ferro vecchio* (1927), Diogène (1928), la Crise (1933), Gingi (1937)...[245] furent répétées jusqu'en 1941 compris, c'est-à-dire pendant les semaines mortelles qui aboutirent à la fermeture de l'école.

Le mardi gras tombait souvent en mars, mois de saint Joseph, saint très prié, chouchouté même par les Nazaréens, qui, de plein droit, le désignaient comme leur protecteur particulier. N'était-ce pas un compatriote tout puissant dans les Cieux? Jusqu'en 1933, aux temps des P.P. Prun, Riquier et Heugebaert, quand l'orphelinat vivait des dons de la Providence et de ses instruments terrestres, le mois de saint Joseph fut très soigné à Jésus-Adolescent. En 1924,

> «Tous les jours du mois, petite allocution suivie du chant du "Te Joseph" [246] et de la Bénédiction du T. S. Sacrement. Les enfants déposent dans un tronc de petits billets où ils écrivent leurs promesses à S. Joseph. Nous demandons en retour au Procureur de la Sainte Famille de nous venir en aide en ces temps difficiles».[247]

En mars 1930,

> «Tous les jours avant la bénédiction du Très Saint Sacrement, (les enfants) ont entendu dire ou lire quelques pensées à sa louange, exposer un fait montrant qu'on n'invoque jamais en vain le grand saint Joseph dans les nécessités où la gloire de Dieu et le salut des âmes sont en jeu. - Au "petit mot du soir", le Père Directeur leur explique un bouquet spirituel tiré au sort, que tous se font un devoir de mettre en pratique le lendemain. Un bon nombre des enfants, avant de quitter l'église pour monter au dortoir, s'arrêtent au passage devant la statue de saint Joseph pour lui dire bonsoir, lui demander des grâces et lui promettre de mettre en pratique le bouquet spirituel».[248]

[242] Les titres 4 et 9 figurent en caractères arabes, non traduits, sur le programme original inséré dans la Chronique manuscrite.

[243] Chronique manuscrite, 1923-1924, mardi-gras 1924.

[244] Formules de la «Chronique», *Echo de Nazareth*, 58, avril 1933, p. 53.

[245] Chronique manuscrite, aux dates des mardis-gras de 1926, 1927, 1928, 1933, 1937.

[246] Il s'agissait du motet latin *Te Joseph celebrent agmina caelitum.*

[247] Chronique manuscrite, 1923-1924, mars 1924.

[248] «Le mois de saint Joseph», *Echo de Nazareth*, 47, juillet 1930, p. 210-211.

Elèves et maîtres guettaient les résultats de ces supplications exceptionnelles. Parfois, et pas seulement au temps de la «dame au miracle» (1900), le grand saint apportait à l'oeuvre un «secours inespéré».[249] De toute façon, le 19, sa fête était solennisée par une communion générale.

Les Nazaréens parlaient peu du carême et des chemins de croix en cette période,[250] mais beaucoup de la semaine sainte, des Rameaux à Pâques. A partir de la «belle et intéressante cérémonie» du dimanche des Rameaux,[251] qui commémorait l'entrée à Jérusalem, l'histoire sacramentalisée de la passion, de la mort et de la résurrection de Jésus de Nazareth était célébrée selon le rite romain, abondant et complexe, du temps. «Nous faisons toutes les cérémonies solennelles de la Semaine Sainte», affirmait simplement le chroniqueur.[252] Les enfants regardaient et écoutaient. Ils participaient à la tristesse de Jésus, admiraient sa bonté et son courage et souffraient avec lui quand les soldats le bafouaient et qu'il expirait en croix. En 1939, les lundi, mardi et mercredi saints, la passion fut lue en arabe par un enfant, tandis que le célébrant de la messe la lisait de son côté en latin à l'autel.[253] Le jeudi saint, le rite du «lavement des pieds» intéressait particulièrement les garçons. Les douze ou treize «apôtres»,[254] dont Jésus (l'officiant) laverait et baiserait le pied droit, étaient choisis par le directeur parmi les membres de la confrérie de Jésus Adolescent. Ces jeunes saints d'un soir étaient ensuite invités à manger à la table de leurs maîtres.

Nul ne paraît s'être plaint du poids des offices de la grande semaine, pour lesquels les responsables ne se permettaient guère d'entorses au *Memoriale Rituum*.[255] En 1937, année plutôt difficile, le directeur Latil pouvait écrire:

> «Nous les faisons tous ici, et le plus solennellement possible. Ceux qui chez eux n'y avaient jamais assisté y ont pris un intérêt particulier».[256]

Les plus pieux y ajoutaient encore par l'adoration du très saint sacrement au «reposoir» pendant l'après-midi du jeudi saint.[257] Le samedi saint lui-même, qui était très chargé le matin, les enfants assistaient de bout en bout à la cérémonie,

[249] Chronique manuscrite, 1923-1924, 22 mars 1924.

[250] Une célébration de chemin de croix à la crypte est cependant mentionnée le premier vendredi de carême de 1939 (Chronique manuscrite, 1938-1939, 24 février 1939).

[251] «Chronique ...», *Echo de Nazareth*, 55, juillet 1932, p. 81. Voir aussi la Chronique manuscrite, 1933-1934, 25 mars 1934.

[252] Chronique manuscrite, 1926-1927, Semaine sainte.

[253] Chronique manuscrite, 1938-1939, 2-8 avril 1939.

[254] En 1938, il y eut en effet treize apôtres: les «onze», Judas étant naturellement exclu, Mathias et Paul (Chronique manuscrite, 1937-1938, 14 avril 1938).

[255] «Nous faisons les cérémonies des jours suivants suivant le Memoriale Rituum», expliqua, en 1940, le chroniqueur des trois derniers jours saints (Chronique manuscrite, 1939-1940, 21 mars 1940).

[256] Chronique manuscrite, 1936-1937, 25 mars 1937.

[257] A cette époque, dans le rite romain, les principaux offices des jours étaient célébrés le matin.

qui durait vraisemblablement au minimum trois heures. En 1932, «bénédiction du feu nouveau, du Cierge pascal, lecture des Prophéties, litanies des saints. Puis c'est le joyeux Alleluia, la belle statue de Jésus Adolescent qui apparaît de nouveau, la bénédiction, à l'offertoire, de l'agneau pascal qui lui aussi chante sa joie...».[258] Toutefois, le 23 mars 1940, un peu de relâchement est signalé: «Les enfants arrivent à l'Eglise après la bénédiction du feu sacré et du cierge pascal, pendant les Prophéties». Mais le chroniqueur a soin d'ajouter: «M. Verboket les chante toutes».[259] Les lectures bibliques, dites «prophéties», étaient alors très longues et au nombre de douze... Quand vint le temps des Polonais, les cérémonies de la semaine sainte continuèrent d'être soignées,[260] avec toutefois quelques particularités propres à leur nation. Le chroniqueur a noté qu'en 1946, au «sépulcre» disposé le jeudi saint près de l'autel de l'église dédié à saint Gabriel, deux soldats, l'arme sur l'épaule, se relayaient d'heure en heure; que, le samedi saint, l'abbé Michałek lut les douze prophéties en polonais de bout en bout; et que, le dimanche de Pâques, la procession de la résurrection précéda la messe, qui fut chantée devant le saint sacrement exposé et conclue par un salut du saint sacrement solennisé.[261]

En cette période, assez souvent pendant la première moitié de la semaine sainte elle-même, les enfants de l'école de Nazareth avaient leur retraite annuelle de trois jours pleins, avec quatre sermons quotidiens, des temps de prière commune et des temps de réflexion très définis.[262] Les années où l'esprit était bon, c'est-à-dire presque toujours, ces exercices n'étaient pas subis à contre-coeur. En 1927, le directeur Heugebaert put noter: «Les enfants nous édifient par leur piété».[263] En 1932, la prédication de la retraite, ouverte le soir des Rameaux, fut assurée par le P. Srour, curé de Rameh. L'*Echo de Nazareth* en donna ensuite ces édifiantes nouvelles:

[258] «Chronique ...», *Echo de Nazareth*, 55, juillet 1932, p. 82.

[259] Chronique manuscrite, 1939-1940, 23 mars 1940.

[260] Voir, pour 1943, Chronique manuscrite, 1942-1943, 21-25 avril 1943; et, pour 1944, *ibidem*, 1943-1944, 6-9 avril 1944.

[261] Chronique manuscrite, 1945-1946, 18-22 avril 1946.

[262] Voici, d'après les notes du P. Crozes, l'horaire journalier de la retraite de 1939: à 6 h, lever; à 6 h 30, prières du matin avec les litanies de la sainte Vierge, premier sermon dit de méditation, messe suivie par les enfants, petit déjeuner et récréation modérée; à 9 h, premier chapelet, lecture pieuse en public, deuxième sermon dit instruction et cantique; après quoi, les enfants se rendent dans leurs salles de classe, où leurs professeurs respectifs leur résument l'instruction ou leur font de pieuses lectures; à 10 h 30, récréation d'un quart d'heure, puis réflexion en salle d'étude; à 15 h, deuxième chapelet récité dans le bois avoisinant la maison, puis récréation en silence; à 15 h 30, troisième sermon dit instruction, goûter et récréation en silence; à 17 h, troisième chapelet récité à l'église, suivi d'un autre temps de réflexion par classes; à 18 h 30, quatrième sermon, dit de méditation, et bénédiction du saint sacrement; à 19 h, souper et récréation modérée; à 20 h 15, prières du soir, mot du soir et coucher (d'après la Chronique manuscrite, 1938-1939, 24 avril 1939).

[263] Chronique manuscrite, 1926-1927, Semaine sainte.

> «Nos chers enfants sont vite conquis et... convertis. Ils prient avec une ferveur intense, et ne trouvent pas longs les différents exercices de la retraite: deux méditations, deux instructions, visites au T. S. Sacrement, chemin de croix, etc. Pendant les récréations, dans la cour ou au bois, des groupes se forment de tous côtés dans le plus grand recueillement. Dans l'un, récitation du chapelet dirigé par un petit de huit ans; dans un autre, lecture édifiante écoutée avec la plus religieuse attention; ici, un professeur raconte de belles histoires pieuses, là des enfants vont tour à tour demander conseil à un de leurs Supérieurs».

Il concluait: «Journées délicieuses, journées du ciel où le divin Adolescent de Nazareth fit vraiment sentir sa douce présence au milieu de ses chers petits compatriotes...».[264] De tels tableaux n'ont de chance d'être vrais qu'au seul pays de Jésus.

Il arriva certes que la pieuse sérénité de ces journées fut troublée. En 1940, le P. Spiridion [265] s'acquitta honnêtement de ses quatre sermons quotidiens, un peu longs, mais intéressants, parce que, au dire du P. Crozes, «à base de faits». «Malheureusement, le sirocco (charqiyé) souffle», et un jeune salésien polonais, le surveillant Kasperczak,[266] a dressé les esprits contre lui. Le chroniqueur déplora: «Les récréations en silence sont mal observées...».[267] Il reste que, cette année-là comme les précédentes, les enfants de Jésus-Adolescent avaient été astreints à trois journées d'exercices spirituels.

Jusqu'en 1926, les élèves de l'orphelinat passèrent sur place la semaine de Pâques, qui n'était pas pour eux un temps de congé.[268] Puis, en l'année scolaire 1926-1927, qui avait vu naître les vacances de Noël, le P. Heugebaert leur permit de partir aussi en vacances à Pâques, et ce dès la matinée du samedi saint.[269] Cette formule ne pouvait convenir au P. Gimbert, très attaché à l'éducation par la fête religieuse: en 1934, 1935 et 1936, il obligea ses jeunes à passer dans la maison la fête de Pâques, comme il l'avait fait pour celle de Noël.[270] Puis, en 1934, le lendemain lundi, la moitié des élèves s'en furent en vacances jusqu'au samedi qui suivit.[271] Mais, pas plus que celle de Noël, cette coutume ne survécut au départ de ce père en 1936. On lit dans la chronique de l'année suivante:

[264] «Chronique ...», *Echo de Nazareth*, 55, juillet 1932, p. 81.

[265] Spiridion Melki Roumman, qui a été présenté ci-dessus, chap. IV, note 86.

[266] Voir, ci-dessus, chap. VI, *Le directorat d'Auguste Crozes*.

[267] Chronique manuscrite, 1939-1940, 7 avril 1940.

[268] Voir, par exemple, la Chronique manuscrite, 1923-1924, 21, 22 et 23 avril 1924.

[269] «Le samedi après la cérémonie à l'Eglise, la plupart des enfants partent en vacances pour huit jours» (Chronique manuscrite, 1926-1927, Semaine sainte).

[270] Il écrivit dans la chronique du dimanche de Pâques, 1er avril 1934: «Tous les enfants sont présents aujourd'hui. Nous passons la fête dans la joie et dans la piété. Ce n'est pas sans peine que nous avons pu garder aujourd'hui les enfants, mais nous avons tenu bon» (Chronique manuscrite, 1933-1934, 1er avril 1934).

[271] *Ibidem*, 2-7 avril 1934.

«28 mars. Fête de Pâques. Après la seconde messe (messe basse), à 9 heures, départ pour les vacances. Il ne reste que 6 enfants».

Du mois de Marie aux vacances d'été

Déjà plus ou moins écorné, le mois d'avril était bientôt terminé. En mai, Nazareth célébrait le mois de Marie avec, si possible, plus de ferveur encore que le mois de Joseph en mars. Ajoutez que, pour les salésiens, mai était le mois de Marie auxiliatrice, fêtée solennellement le 24 depuis le temps de don Bosco. Chaque soir, un exercice religieux comportant une allocution (ou une lecture pieuse) suivie d'un salut rassemblait la communauté dans la chapelle ou dans l'église.[272] A nouveau, le P. Heugebaert et ses enfants attendaient le miracle qui manifesterait la sollicitude de la sainte Famille à leur égard. En 1925,

«grande piété chez les enfants. Communion presque générale tous les jours. Au début de la neuvaine une lettre nous arrive demandant des prières à N(otre) D(ame) A(uxiliatrice) pour la guérison d'une bienfaitrice. Le jour de la fête nous recevons de cette Bienfaitrice une lettre de remerciements et une offrande de 5000 francs. - La fête fut célébrée avec g(ran)de ferveur. Le soir petite séance récréative...».[273]

Entre 1925 et 1933, le 14 mai, une illumination signifiait à tout Nazareth que la chrétienté latine fêtait l'héroïne française Jeanne d'Arc; [274] et, le 15 mai, traditionnellement, le directeur participait à la Saint-Jean Baptiste de la Salle chez les Frères des Ecoles Chrétiennes, ses voisins, avec qui la bonne entente semble avoir été sans nuages d'un bout à l'autre de notre période. Les trois jours de procession des Rogations pour les fruits de la terre, avant la fête de l'Ascension, soit à travers le jardin et la ferme, soit sur les terres du côté de Nabi Saïn, étaient rarement négligés.[275] Cinquante jours après la fête de Pâques, la Pentecôte était

[272] En 1924, «tous les soirs à 6 h, prédication suivie du salut du T. S. Sacrement. Après les prières (du soir) le Confrère chargé de dire le mot du soir tire au sort une résolution à offrir le lendemain comme bouquet spirituel» (Chronique manuscrite, 1923-1924, mai 1924).

[273] Chronique manuscrite, 1924-1925, mai 1925. Le salésien Théodore Herrmann donne encore aujourd'hui (1984) pour miraculeuse sa délivrance, le 24 mai 1927, d'une typhoïde, que le médecin Daoud considérait comme mortelle. Le directeur Heugebaert écrivit: «Le jour de la fête de N. D. Auxiliatrice, notre cher malade se sent beaucoup mieux, et le Docteur le déclare hors de danger. Merci à notre bonne Mère du Ciel» (Chronique manuscrite, 1926-1927, mai 1927).

[274] En 1933, au dire d'un jeune chroniqueur, «14 Mai. - Sainte Jeanne d'Arc. Une tradition chère à la maison veut qu'en ce jour on illumine en l'honneur de la sainte. En ce temps de crise il pourrait y être dérogé! Mais grâce à un procédé aussi original qu'économique la façade principale de l'orphelinat présente ce soir un spectacle féerique. Au pied de la colline, Nazareth s'étonnait qu'il y eût tant de clarté là haut! C'était la revanche du bûcher de Rouen, dans la demi-obscurité d'une nuit orientale» (R. Simon, «Chronique», *Echo de Nazareth*, 59, juillet 1933, p. 92).

[275] En mai 1935, «Procession des Rogations. Traditionnelle! Que le Bon Dieu bénisse nos récoltes! Ut fructus terrae ...» (Chronique manuscrite, 1934-1935, mai 1935). En mai 1938, «23 mai. Proces-

assurément moins fêtée que Marie Auxiliatrice le 24 mai. Toutefois, une promenade qui la prolongeait le lendemain lundi en rappelait l'importance dans l'année chrétienne. Elle menait le plus souvent toute la maison au village de Sepphoris, considéré comme le pays d'Anne et de Joachim, les parents de Marie. Ce jour-là, en 1934,

> «Lundi. Promenade traditionnelle à Sepphoris. Excellent accueil chez les Soeurs de Sainte Anne. Dîner à la fontaine de Sepphoris sous le mûrier en présence de 4 ou 5 indigènes notables! On est en famille! Retour à petites enjambées. Six heures 15! tout le monde est au logis. Bonne détente. Aujourd'hui beaucoup de joie et de bon esprit!».[276]

Au temps des Polonais, l'abbé Michałek organisa lui aussi une sortie de Pentecôte pour les enfants de l'école militaire. Ils revinrent «fous de joie», nous apprend le P. Crozes.[277]

Entre 1929 et 1936, le jeudi de la Fête-Dieu, la maison fut invitée à la procession du Saint-Sacrement organisée par les franciscains dans les rues de la ville de Nazareth pour les trois rites catholiques: latin, grec-melkite et maronite. Les enfants de l'école cheminaient sagement derrière la bannière de Jésus-Adolescent qui les signalait. Leur piété donnait aux gens «un exemple salutaire», estimait le directeur Heugebaert en 1929.[278] Mais la foule, en majorité peu sensible au *mysterium fidei,* n'était que curieuse et indifférente, ce dont souffrait la foi délicate du P. Gimbert. Le 31 mai 1934, il écrivit dans sa chronique:

> «Comme tous les ans, nous prenons part à la Procession du Très Saint Sacrement. "Pauvre Jésus!", aurait dit le P. de Foucauld. Nesciunt! C'est le moins que l'on puisse dire!» [279]

Lors des troubles, la procession fut soit supprimée (1939), soit enfermée dans l'enceinte du couvent des franciscains (1938), solution qui semble avoir agréé au directeur Crozes.

Au temps du P. Gimbert, la fête du directeur (saint Pierre), le 29 juin, était célébrée dans l'intimité.[280] La maison concentrait ses efforts sur la préparation des examens et des fêtes de fin d'année scolaire.

A Nazareth, comme à Jérusalem et à Bethléem, juillet était, au début du siè-

sion des Rogations (jardin, aire et retour par la ferme) (...) 25 mai. Procession des Rogations, du côté de Nabi-Saïn» (Chronique manuscrite, 1937-1938, 23 et 25 mai 1938).

[276] Chronique manuscrite, 1933-1934, 21 mai 1934. On reconnaît là les phrases à petites touches du P. Gimbert, qui, du reste, sont de sa main.

[277] Chronique manuscrite, 1943-1944, 28 et 29 mai 1944.

[278] Chronique manuscrite, 1928-1929, 30 mai 1929.

[279] Chronique manuscrite, 1933-1934, 31 mai 1934.

[280] Le P. Etienne Heugebaert, dont le saint patron était fêté dans l'Eglise le 26 décembre, avait droit à des manifestations beaucoup plus pompeuses, qui furent renvoyées au retour des vacances de Noël à partir de 1927.

cle, «le mois des solennelles distributions des prix».[281] Toutefois, chez Aboulia-tama, les livres de prix n'étaient pas gros. «Notre pauvreté, expliquait un chroniqueur de 1913, nous interdit les gros volumes et les tranches dorées, mais nos enfants étaient heureux tout de même».[282] Les prix étaient parfois des montres, et bientôt ce ne fut plus que des médailles. Des personnalités religieuses ou civiles présidaient la fête: le caïmacam de Nazareth, le gouverneur anglais de la ville, le vice-consul français de Caïffa, l'évêque grec-melkite de Galilée... Les enfants se produisaient sur la scène en français, en arabe et même en anglais. La fête de fin d'année coïncidait quelquefois avec la célébration du 14 juillet, à laquelle les Français de Nazareth tenaient beaucoup durant l'entre-deux-guerres. On «rendait les honneurs» à la France et à son représentant. Le directeur Heugebaert raconta la journée de 1928:

> «...Selon la tradition, nous avons clôturé l'année scolaire le 14 juillet. M. le docteur Daoud, agent consulaire de France à Nazareth, avait invité la colonie française à assister à la messe consulaire. Elle fut chantée à 7 h 1/2 par votre serviteur, assisté du Père Cayroche et du Père Styr. Les scolastiques de Bétharram exécutèrent une magnifique messe à deux voix. Après la messe, réception au parloir. Tandis que des rafraîchissements sont servis, notre musique exécute quelques morceaux. - Puis tout le monde se rend à la salle des fêtes où une séance très réussie attire à nos petits acteurs des applaudissements répétés. - Au programme: saynète enfantine: *Saint Vincent, martyr,* drame en trois actes, en français. *Les brigands de la forêt,* drame en deux actes, en arabe. - Des médailles d'honneur furent distribuées aux premiers de chaque classe, et une montre à chacun des douze vainqueurs de la joute de catéchisme. - Après le dîner... vacances...».[283]

Ce dîner familial de toute la maison, maîtres et élèves installés à table sous les portiques qui dominent la cité, pouvait être l'occasion de très aimables toasts.[284]

Peu à peu, la fin d'année scolaire, qui, avant 1914, avoisinait le 25 juillet, progressa vers le début du mois. En 1939, les enfants partirent en vacances dès le 9 juillet.[285] Jusqu'à la guerre de 1914-1918, un certain nombre et, après 1919, la plupart, passaient les mois d'été hors de l'orphelinat. Le chroniqueur de 1913 écrivit:

> «Le lendemain (18 juillet), quelques-uns partaient non pas pour leur chez eux — la plupart n'en ont pas — mais chez de vagues parents qui consentent à les hospitaliser

[281] Formule de la rubrique «Prix», *Jérusalem*, 24 août 1910, p. 208.

[282] La séance du 17 juillet 1913 a été décrite dans l'article «Nazareth», *Bulletin salésien*, octobre 1913, p. 274.

[283] E. Heugebaert à M. Caron, Nazareth, 18 juillet 1928; *Echo de Nazareth*, 40, octobre 1928, p. 1278-1279.

[284] Prononcés en arabe, en français et en anglais le 14 juillet 1932, d'après la «Chronique», *Echo de Nazareth*, 56, octobre 1932, p. 114.

[285] Chronique manuscrite, 1938-1939, 9 juillet 1939.

durant quelques jours, et ils reviendront bientôt pour apprécier toujours mieux la belle maison et le bon pain que nos Bienfaiteurs leur fournissent...».[286]

D'après celui de 1927,

«cinq ou six enfants passent leurs vacances à l'orphelinat».[287]

Et, en 1933, le directeur Gimbert nota:

«Vacances. Au 17 juillet, dix enfants présents. Personnel: dix-sept. Le nombre se maintiendra pendant cette période».[288]

Les salésiens en vacances organisaient pour leurs élèves et pour eux-mêmes des excursions aux lieux saints de Galilée: le Mont Thabor, Tibériade, Tabgha sur le bord du lac de Génésareth, le Carmel près de Caïffa... Entre 1934 et 1939, l'une des retraites provinciales des salésiens de la région se déroula à Jésus-Adolescent durant la deuxième quinzaine du mois d'août.[289] Quand elle était terminée, on s'affairait au nettoyage des locaux: une nouvelle rentrée était désormais proche.

D'année en année, portés par un rythme de fêtes et d'examens, les enfants de l'école prenaient l'habitude de vivre, c'est-à-dire de ne pas s'installer dans un ensemble transitoire de goûts et de besoins. Ils dépassaient continuellement et, en un certain sens, oubliaient les modalités concrètes de leurs satisfactions. Ils les éprouvaient avec suffisance, car leurs joies et leurs efforts étaient réels, mais, bien empêchés de s'y complaire tant l'avenir les sollicitait, ils en ressentaient aussi toujours l'incomplétude et la caducité. L'éducation donnée à Nazareth ne consistait pas à plonger l'enfant dans un climat de privations et d'ascèse qui eût relevé de la brimade, comme au collège de Montaigu d'autrefois. Lui laisser faire ce qu'il voulait n'eût pas été plus sage. Il était heureux, mais sans s'habituer au bonheur présent. Les maîtres de Nazareth pensaient que l'enfant tyrannisé et l'enfant gâté auraient ensuite bien du mal à intégrer, dans leur existence, les frustrations dont la vie est tissée, et à admettre le mystère de la mort. Leurs enfants priaient beaucoup, leur catéchèse était soignée, un dynamisme affectif soigneusement entretenu par fidélité à don Belloni et à don Bosco façonnait leurs âmes. Tel sourire ou telle réprimande juste, douce et ferme, telle fête préparée et célébrée dans l'enthousiasme commun les structuraient définitivement, décidant de leurs réactions pour la fin de leurs jours.

[286] «Nazareth», *Bulletin salésien*, octobre 1913, p. 274.
[287] Chronique manuscrite, 1926-1927, juillet 1927.
[288] Chronique manuscrite, 1932-1933, 17 juillet 1933.
[289] Soixante-cinq retraitants du 15 au 21 août 1934, selon la Chronique manuscrite, 1933-1934, Vacances; vingt-six du 18 au 24 août 1935, selon la même Chronique, 1934-1935, Vacances.

La culture assimilée par les élèves de Jésus-Adolescent

Nazareth leur donnait en effet une culture, que nous essaierons de caractériser en manière de conclusion de cette histoire. En cette fin de vingtième siècle, l'Occident est saisi par le remords et par le doute. Il a honte du colonialisme d'hier, qui lui paraît fondé sur un racisme naïf. Il met en question les entreprises d'inculturation, y compris religieuse, des générations antérieures, trop convaincues, lui semble-t-il, de leur supériorité naturelle. Les fils ont des complexes: ils jugent leurs pères avec sévérité et dénoncent volontiers leurs erreurs ou leurs carences. Nous ne prétendons pas aborder ici le problème de l'égalité parfaite des races et des gens, autrefois instruit par Joseph-Arthur, comte de Gobineau, et aujourd'hui obscurci par de nouveaux préjugés de nature plus ou moins masochiste. Il reste que Nazareth infusait aux Arabes de la première moitié de ce siècle une culture qu'ils réclamaient et qu'ils aimaient, et que cette culture était d'abord française.

> «...Le bel Orphelinat, qu'y a achevé, en des temps meilleurs, le regretté Père Prun, abrite près de cent petits Galiléens, il pourrait en abriter deux cents, qui y apprendraient à aimer le Dieu de leur âge, à aimer aussi la France et à parler sa langue».[290]

Certes, les enfants de Jésus-Adolescent apprenaient d'abord à aimer leur Dieu. La culture qu'ils assimilaient était éminemment religieuse et catholique. Mais le prisme qui la véhiculait était français. Ils aimeraient aussi la France. L'édifice lui-même et l'enseignement qui y était distribué parlaient français. En 1921, le P. Riquier, désireux de se concilier la bienveillance de Mgr Alfred Baudrillart, recteur de l'Institut catholique de Paris alors promu à l'épiscopat, composa pour lui un rapport sur sa maison, dont il craignait l'étiolement. Il y dit d'abord:

> «Le but premier et principal de l'Orphelinat est l'éducation chrétienne de la jeunesse; il s'ouvre spécialement aux enfants les plus malheureux, auxquels il fournit le pain matériel et la nourriture substantielle de l'âme».

Mais il ajouta peu après sous le titre significatif: «Services rendus à la France»:

> «Avec la même assurance que nous nous sentons de bons ouvriers dans la Vigne du Seigneur, nous pouvons affirmer que nous sommes des pionniers de l'influence et de la culture françaises. - *Symbole de la France.* Par sa position dans un site incomparable, par l'aspect élégant et solide de sa construction, par son église chef d'oeuvre d'art gothique et superbe fruit des études, du goût et de la science d'un architecte français des Beaux-

[290] M. Caron et E. Heugebaert, «Lettre aux bienfaiteurs», *Echo de Nazareth*, 25, janvier 1925, p. 772.

> Arts, M. Lucien Gauthier, l'Orphelinat se présente comme le symbole complet de la France: belle, bienfaisante et forte. (...) Ses couleurs brillent toujours au dessus de notre Etablissement où le nom de la France reste gravé sur chaque pierre».[291]

Cette présence française n'était pas — on le sait — également supportée par tous à Nazareth (et à Bethléem). Basilique et drapeau «faisaient de l'ombre» aux citoyens d'autres nations occidentales.[292] Quoi qu'il en soit, dans cette école, qui se réclamait d'une culture ouvertement française, les jeunes chrétiens du lieu trouvaient la pensée européenne, l'Occident, le monde moderne et une vue humaniste sur les choses et sur les hommes. Ils étaient mis au contact d'un univers différent, qui leur infusait ses valeurs.

La langue était, avec l'institution même, l'instrument d'inculturation le plus approprié au but recherché.[293] Les Nazaréens étaient très réceptifs. «La langue qui résonne (à Jésus-Adolescent) est la langue française, écrivait aussi le P. Riquier. Elle est si bien la langue du lieu qu'en peu de jours les «nouveaux» s'y sont faits et sont devenus capables d'exprimer en français leurs principales idées. Au bout de deux ou trois ans, ils la possèdent si bien, la parlent si sûrement et avec un accent si pur, qu'ils pourraient concourir avec les élèves de n'importe quel collège de France».[294] Les garçons de l'orphelinat entraient dans le courant français creusé dans la ville depuis 1893 par les Frères des Ecoles Chrétiennes, notamment le Frère Evagre.[295] Du reste, ils imitaient en cela aussi leurs camarades de l'orphelinat de Bethléem du temps de don Belloni, qui avaient été obligés de «parler français à toutes les récréations. C'est le meilleur moyen de le leur faire vite apprendre».[296] Avec les mots et les phrases, les idées, les concepts, les sentiments eux-mêmes étaient transmis aux esprits galiléens, d'autant que les

[291] E. Riquier, «A Monseigneur Baudrillart, de l'Académie française, Recteur de l'Université de Paris», Nazareth, 1921; brouillon de ce rapport en AJAN, 4010. Il fut présenté à Mgr Baudrillart — qui était recteur de l'Institut catholique, non pas de «l'Université de Paris» — lors de sa promotion à l'épiscopat.

[292] Un trait de 1925: «... Samedi dernier, c'étaient 170 pèlerins espagnols parmi lesquels S. E. le Cardinal de Tolède, primat d'Espagne, que j'allai saluer à Casa Nova. - Mais ces pèlerins ne montèrent pas chez nous, sauf deux, qui ne me cachèrent pas leur étonnement de ce qu'on ne les y avait pas conduits, n'eût-ce été que pour jouir du panorama. Mais nous portons ombrage ... On souffre péniblement notre drapeau et la Basilique ...» (E. Heugebaert à M. Caron, Nazareth, 5 mai 1925; *Echo de Nazareth*, 28, octobre 1925, p. 895).

[293] Sur cette question, voir Sélim Abou, *Le bilinguisme arabe-français au Liban*. Essai d'anthropologie culturelle, Paris, P.U.F., 1962, VIII-504 p.

[294] E. Riquier, Rapport cité de 1921.

[295] «... Si le Fr. Evagre eut une prédilection pour une école, ce fut pour celle de Nazareth, qu'il visita souvent malgré la fatigue du voyage. Et c'était sans doute avec un goût particulier qu'il entendait le français parlé dans la bourgade où fut élevé son Sauveur. Ce n'était donc pas Jérusalem, c'était toute la Palestine, qui, grâce à ses soins, apprenait notre langue» (M.-J. Lagrange, «Eloge funèbre du Fr. Evagre, Jérusalem, 4 mars 1914»; éd. *Jérusalem*, 118, 24 avril 1914, p. 116).

[296] E. J. R(iquier) à M. Rua, Bethléem, 2 janvier 1898; *Bulletin salésien*, mars 1898, p. 72.

maîtres étaient en majorité français, au moins de culture, que les chants, les poèmes et les pièces de théâtre étaient souvent français et que les manuels scolaires d'histoire, de géographie et d'instruction sociale (lectures commentées) étaient français. Lisons encore le rapport du P. Riquier:

> «Dans l'intérieur de nos murs, c'est l'atmosphère française que l'on respire. Et n'étaient certains détails du costume des élèves, on se croirait dans un coin de France. Et puis c'est tout cet ensemble insaisissable de manières de penser, d'agir, de sentir, qui sont le cachet propre de l'éducation française que l'on retrouve pleinement ici. Depuis les cantiques de la chapelle, qui sont ceux qui retentissent dans nos collèges, jusqu'aux chansons de marches ou les rondes de la cour de récréation, tout y est français, tout sent, respire profondément et exclusivement la France...».[297]

En 1903, Anatole Leroy-Beaulieu avait, sans complexe aucun, qualifié de «petites Frances d'Orient» les unités de «cliens traditionnels dont l'attachement à la France remonte souvent aux Croisades».[298] Quant à lui, le P. Riquier terminait son couplet patriotique par des phrases évidemment exaltées, que, toutefois, les Nazaréens d'avant 1940 ne semblent pas avoir jamais désavouées. Elles leur paraissaient équitables:

> «Les enfants qui sortent de l'Orphelinat, ce sont autant de petits Français qui s'en vont porter à travers la Palestine, au milieu des Anglais et des Sionistes, la pensée française, la culture française, l'amour de la France. Et l'orphelinat de Jésus Adolescent est toujours, pour les populations qui le contemplent de tous les coins de l'horizon, un joli et bienfaisant cadeau venu de France, asile sûr où tant de malheureux coulent une heureuse enfance et se préparent une vie plus sûre, plus stable, plus féconde, un témoignage impérissable de la beauté française, de la fécondité française...».[299]

Le 4 juin 1933, dans son discours de remerciement au directeur Heugebaert sur le point de quitter Nazareth, le représentant des anciens élèves, Simon Choli, disait un peu la même chose, quoique sur un mode mineur:

> «Heureusement que, de tous temps, votre beau pays a protégé les chrétiens, nous avons appris votre langue, et nous l'aimons tous, Messieurs, cette France, que l'on dit si belle et si charitable aux malheureux du monde entier».[300]

La culture française des jeunes Nazaréens n'était en effet nullement particulariste. La société idéale de demain serait de fraternité universelle.[301] A travers les

[297] E. Riquier, Rapport cité de 1921.

[298] A. Leroy-Beaulieu, «Les congrégations religieuses, le protectorat religieux et l'influence française au dehors», *Revue des Deux Mondes*, 73ème année, 5ème série, t. XIV, 1903, p. 103.

[299] E. Riquier, Rapport cité de 1921.

[300] Simon Choli, «Un Ancien aux Supérieurs», *Echo de Nazareth*, 59, juillet 1933, p. 90.

[301] D'après, par exemple, un texte commenté de Maurice Bouchor: «La société future», dans un livre de classe en usage à l'école, Brunot et Bony, *Méthode de langue française*, troisième livre, livre du

manuels français d'histoire et de géographie, le petit Arabe chrétien apprenait à admirer non seulement saint Louis et la ville de Paris, mais encore Haroun al-Rachid, le calife généreux de Bagdad, et Abd el-Kader, le chef de smala du Sud-algérien vaincu et fidèle à sa parole.[302] Il aurait de Mahomet et de l'Islam une idée à peu près équitable: croyance en un Dieu unique, prière fréquente, pratique généreuse de l'aumône, jeûne sévère du Ramadan; mais morale n'excluant ni l'esclavage, ni la polygamie, ni la guerre aux infidèles.[303] Quant à lui, supposé fidèle à ses maîtres, sa morale serait exigeante. A l'occasion d'une lecture dictée de George Sand (*Conseils à un jeune homme*), il entendait par exemple «une mère adressant à son fils des recommandations qui résument ses devoirs envers lui-même et envers ses semblables: elle lui conseille de travailler, de fortifier sa volonté et de développer en son coeur la bonté et la générosité».[304] L'homme bien élevé a l'âme noble, selon les instituteurs primaires français de ce temps:

> «Enfant, tu grandis; que ton coeur soit fort!
> Lutte pour le bien, la défaite est sainte.
> Si tu dois souffrir, accorde à ton sort
> Un regret parfois... jamais une plainte».[305]

Comme on l'a déjà remarqué ici à plusieurs reprises, la culture reçue à Nazareth était aussi foncièrement chrétienne et catholique. Les religieux éducateurs s'y voulaient «missionnaires» de l'Eglise catholique et romaine. Leur tâche était de maintenir la croix debout, «sur le sol où tant de Croisés donnèrent leur vie pour l'arracher aux mains des Sarrazins qui sont toujours là, prêts à tuer la Foi dans le coeur des quelques milliers de catholiques disséminés dans ces Lieux Saints».[306] Pendant les mois et les années de son séjour à l'école, tout un monde chrétien, avec un système culturel; une doctrine plus ou moins raisonnée; une théorie de modèles, qui étaient d'abord Jésus adolescent, Marie et Joseph; un ordre de valeurs avec, au premier rang, les vertus évangéliques; une morale des béatitudes, qui insistait sur le coeur pur; une histoire sainte commençant au paradis

maître, 1911, p. 405. Les extraits d'ouvrages scolaires auxquels nous nous référons ici ont tous été empruntés à des livres aujourd'hui (1983) entreposés dans le grenier de l'école.

[302] *Histoire générale à l'usage des écoles d'Orient*, publiée par un Groupe de professeurs, cours élémentaire, Lyon-Paris, E. Vitte, 1923, p. 71-72, 138-139.

[303] *Ibidem*, p. 69.

[304] Dans BRUNOT et BONY, *op. cit.*, p. 217.

[305] Eugène MANUEL, «Conseils à un enfant», *Le deuxième livre d'André*. Choix de lectures courantes ..., cours moyen, 4ème éd., Lyon-Paris, Vitte, 1922, p. 36.

[306] «... tous ces pauvres gens d'Arabie ont des âmes aussi et qui essentiellement valent les nôtres. Tu vas planter la croix au Nippon, veinard! Mais ici nous l'empêchons de crouler tout à fait sur le sol où tant de Croisés donnèrent leur vie pour l'arracher aux mains des Sarrazins qui sont toujours là, prêts à tuer la Foi dans le coeur des quelques milliers de catholiques disséminés dans ces Lieux Saints. - On a beau dire: nous sommes missionnaires ...» (A. CROZES, «Palestine ou Japon?», *Echo de Nazareth*, 51, juillet 1931, p. 83).

terrestre et au péché originel et culminant au retour du Christ lors du grand jugement; des traditions parfois empruntées à l'Occident (la crèche...), tout ce monde entrait dans l'esprit du jeune garçon soumis aux exercices liturgiques, aux leçons des prêtres et tout simplement au règlement de l'oeuvre. Pour accomplir la volonté de Dieu, il était invité à «faire son devoir». Ici, la morale humaine des spiritualistes français et la morale chrétienne du dix-neuvième siècle se rejoignaient.

> «N'aimons point le plaisir avec un fol excès.
> Et que l'amour du jeu jamais ne nous emporte.
> Que l'ardeur au travail soit chez nous la plus forte.
> Le devoir avant tout et le plaisir après».[307]

Au moins durant les bonnes périodes, la maison était ordonnée, les élèves travaillaient, leur musique et leurs chants annonçaient qu'ils étaient heureux. Le *Bulletin annuel de l'Oeuvre de la Sainte-Famille,* pour l'année 1900, disait à propos de Nazareth:

> «...Les enfants de cet Orphelinat sont bons. Ils étudient le français, l'arabe, l'arithmétique et la géographie. Quelques petits ateliers ont été ouverts, plusieurs des enfants s'appliquent aux travaux des champs. - Leur petite fanfare promet pour l'avenir (et) fait déjà beaucoup d'éclat dans le pays; elle est d'autant plus recherchée qu'elle est unique dans les environs».[308]

Ils «faisaient leur devoir». «Tout marche normalement dans la Maison, écrivit le P. Gimbert peu avant son départ de Nazareth. En général, conduite et travail marchent de pair. Quelques élèves difficiles, mais l'ensemble est de bonne composition».[309] Naturellement généreux et bien différents en cela des adolescents égoïstes et repliés sur soi que nous connaissons trop, ils ne savaient pas dire: non.[310] Sans rechigner, ils priaient longuement chaque jour, travaillaient en classe, jouaient sur la cour, partaient pour de longues excursions à pied, etc. La personnalité (le surmoi!) de ces jeunes chrétiens nazaréens en était affermie. Ils seraient psychologiquement plus eux-mêmes, mieux armés pour la lutte quotidienne, plus capables de se distinguer d'autrui et de résister au flux «étranger», qui était pour eux «protestant», juif et «grec-schismatique».

L'enseignement religieux, mais aussi la liturgie, les fêtes religieuses, la décoration des salles et la disposition même de l'église, avec ses statues et son taber-

[307] Marcel de VINDE, «Exercice de mémoire», *Le deuxième livre d'André, op. cit.*, p. 65.

[308] «Orphelinat de Nazareth», *Bulletin de l'Oeuvre de la Sainte Famille,* année 1900, p. 17.

[309] Chronique manuscrite, 1935-1936, 6 mars 1936.

[310] «... Ils sont animés des meilleures dispositions, un peu bavards, il est vrai, mais ils ont si bon coeur que, quoi qu'on leur demande, ils ne savent pas dire: non ...» («Chronique», *Echo de Nazareth*, 53, janvier 1932, p. 22).

nacle en évidence, servaient le projet éducatif de leurs maîtres, qui étaient à leur façon des croisés du vingtième siècle. Ces maîtres affirmaient:

> «Ce qui nous est particulier, c'est de pouvoir, dans la mesure de nos moyens, lutter contre l'invasion protestante et sioniste, dont le danger vient d'arracher un cri d'alarme à N. S. Père le Pape (Benoît XV). C'est avec une angoissante appréhension que nous voyons la Pieuvre allonger ses tentacules sur les belles régions de la Galilée, saisir les enfants catholiques et les attirer dans le gouffre de l'hérésie ou du matérialisme...».[311]

Dans la Palestine des années vingt et trente, les populations indigènes, «en dépit d'une certaine déférence, voire d'une certaine sympathie» à l'égard de la France, se dérobaient et s'opposaient même à son oeuvre dite «civilisatrice». Elles avaient bien accepté, et même outré, une européanisation extérieure, mais elles n'entendaient pas se civiliser à l'image française, «épouser les disciplines des Français au point de vue moral et social».[312] Les chrétiens de Nazareth, élèves des Frères et élèves des salésiens, eux, leur étaient perméables. Ils chantaient Jeanne d'Arc et regardaient avec plaisir le drapeau tricolore flotter sur la hauteur de Nabi Saïn. Un humanisme occidental les pénétrait, bouleversant leur traditionnelle conception du monde. Sous cette influence émancipatrice, ils concevaient — dans les meilleurs cas — un idéal de vie intellectuelle et sociale en complète contradiction avec les compromis commodes mais bas, qui leur avaient été imposés par le régime ottoman et avaient été incorporés au système patriarcal.[313] Les enfants de Jésus-Adolescent étaient pieux et bons. Ils baignaient dans les sites évangéliques et s'y accordaient bien. On a souvent célébré leur bonne tenue, leurs communions fréquentes (qui n'étaient pas mécaniques...), leur excellent esprit, leur ferveur, leurs mortifications volontaires, leur «gaîté franche»...[314]

Bien formés, au moins après 1919 (car nous n'oublions pas les années néfastes de don Cantoni et le rapport Pernot de 1912), les anciens élèves obtenaient aisément des emplois «dans les municipalités, les douanes, les banques, dans les écoles privées et dans les écoles officielles comme professeurs».[315] Certains rayon-

[311] E. Riquier, Rapport cité de 1921.

[312] Observations de Jean Revel, «L'influence française en Palestine», *Jérusalem*, 150, juillet-août 1929, p. 503.

[313] Je m'inspire ici de considérations générales de P. Rondot, *Les chrétiens d'Orient*, Paris, 1955, p. 106.

[314] Voir, par exemple, E. Heugebaert à M. Caron, Nazareth, 14 février 1925, éd. *Echo de Nazareth*, 27, juillet 1925, p. 863; C. Gatti, inspecteur de Bethléem, à F. Rinaldi, supérieur général, Nazareth, vers le 24 février 1926, brouillon de lettre en APSMO, Nazareth; E. Heugebaert à C. Gatti, Nazareth, 25 janvier 1928, APSMO, Nazareth; Mgr Louis Mathias à E. Heugebaert, Bethléem, 25 avril 1932, éd. *Echo de Nazareth*, 55, juillet 1932, p. 84; etc.

[315] A. Crozes, Rapport dactylographié cité, mai 1938, p. 4.

naient «partout où ils se trouvaient».[316] Ils avaient appris à être forts dans la vie. L'un d'eux en remercia les salésiens, surtout le directeur Heugebaert, avec une simple éloquence:

> «Dans cette maison où nous avons étudié, où nous avons grandi, où nous avons goûté les premières joies de l'adolescence, où nous avons reçu les bons conseils, donnés si affectueusement pour être forts dans la vie, et rester de bons chrétiens, aujourd'hui "hommes" nous sommes heureux de venir nous retremper de temps à autre dans cette douce atmosphère, où "bambins" nous avons goûté les plus douces joies. - Dans cette école "salésienne" vos prédécesseurs et vous, mon Père, vous nous avez donné, en même temps que la foi, et les bonnes leçons, tant de paternelles joies, que rien qu'en prononçant ce mot "salésien" nous retrouvons nos coeurs d'enfant pour accourir joyeusement à vous au moindre appel. - Monsieur le Directeur, aujourd'hui, il n'est plus question de nous, ce sont nos fils et nos neveux que nous vous donnons. Nous souhaitons que vous en fassiez en même temps que de bons chrétiens des hommes capables d'affronter la vie sans faiblir, surtout ici en Palestine, où naissent toutes sortes de haines et de dissentiments, de la part de ce peuple errant, venu de tous les pays qui n'en veulent plus et toujours contre nous».[317]

La génération palestinienne adulte de 1948 se formait alors...

[316] Appréciation de Mgr Hajjar sur un ancien de 1919, dans l'*Echo de Nazareth*, 53, janvier 1932, p. 24-25.

[317] Simon CHOLI, «Un Ancien aux supérieurs», *Echo de Nazareth*, 59, juillet 1933, p. 89-90.

ANNEXES

1. Condizioni formulate dalla S. C. di Propaganda (1892)

Copie manuscrite, signée: Sac. Celestino Durando, Betlemme, 28 Agosto 1892. Archives du Patriarcat latin de Jérusalem.

1° Sono autorizzati i Signori Salesiani di stabilirsi in Betlemme alla direzione dell'Orfanotrofio della S. Infanzia fondato e diretto dal Sig. Belloni. Sono inoltre autorizzati di conservare e dirigere la casa figliale del Cremisan e l'altra di Beithgemal per la scuola agricola.

Qualora volessero aprire altri stabilimenti congeneri nel territorio della diocesi Patriarcale, come in Nazareth p. e., dove l'Orfanotrofio possiede delle terre, o altrove, non potranno ciò eseguire senza previa intelligenza ed autorizzazione espressa del Patriarca Gerosolimitano e della S. Congregazione.

2° Tutti i beni appartenenti all'Orfanotrofio in terre, stabilimenti e mobili, s'intendono affidati per uso ed amministrazione alla Congregazione Salesiana, non in proprietà. Sicchè nè possano disporre per vendita o permutazione, nè possano cambiare la destinazione, che è la nota dell'Orfanotrofio. Sono però autorizzati di portarvi quei cambiamenti che tendono a migliorarli e ridurli allo scopo della educazione della gioventù povera secondo il primitivo scopo dell'Orfanotrofio, cioè (escluso ogni insegnamento superiore), limitare l'insegnamento al leggere, scrivere, ed all'aritmetica, non che all'agricoltura, alle arti e mestieri a tenore delle fisiche e morali capacità dei giovani, previo nelle cose di entità il consenso di Mgr Patriarca.

3° Qualora i Salesiani dovessero di loro volontà lasciare l'opera dell'Orfanotrofio di Betlemme e le altre case dipendenti, le proprietà tutte dell'Orfanotrofio s'intendono rimanere al Patriarcato, qualunque siano state le migliorie introdottevi. Qualora poi i medesimi Salesiani dovessero venire licenziati, siccome questo caso non potrebbe accadere che mediante un atto speciale della S. Sede, così a questa si ritiene riservato il regolamento delle proprietà all'epoca di tal caso esistenti, fra il Patriarcato e la Congregazione Salesiana. Dovrà quindi redigersi dal Belloni uno stato di tutte le proprietà quali si siano, che verrà sottoscritto da lui stesso, dal Superiore dei Salesiani e dal Patriarca per essere rassegnato da questo alla S. C. di Propaganda conservandone una copia negli archivi del Patriarcato.

4° L'Orfanotrofio e figliali saranno sempre soggetti alla giurisdizione patriarcale ed alla legge comune.

L'ammissione però degli eterodossi dovrà regolarsi col consenso nei singoli casi del Patriarcato, secondo le regole già note o da darsi dalla S. C. di Propaganda in simili contingenze.

5° I giovani della diocesi patriarcale saranno ammessi a partecipare dei benefizi dell'Orfanotrofio in numero di 20, se il numero degli alunni presi nella loro totalità è inferiore a 200. Qualora il numero totale degli alunni dell'Orfanotrofio e delle figliali sottomesse, aumentasse, il Patriarcato potrà partecipare pel decimo; fermo però che venendo a diminuirsi tale numero totale, quello fissato fin d'ora in venti non venga mai diminuito. - In caso che per ragione di disciplina debba

alcuno essere rinviato, si darà avviso al Patriarca perché lo possa sostituire con altro, se ne avrà da collocare. Siccome poi il Patriarcato potrebbe non avere sempre il numero di alunni, che gli è riservato, così per non tenere dei posti vuoti, il medesimo Patriarca darà avviso preventivo al Superiore dei giovani, che vorrà collocare, e vi saranno ammessi tostochè vi saranno posti, a preferenza di altri.

6° Nelle questue che si faranno dai Salesiani in Europa ed America, non proporranno in maniera particolare l'Orfanotrofio di Betlemme, nè in genere le loro opere in Terra Santa.

Sac. Celestino Durando
Betlemme 28 Agosto 1892

2. Déclaration de don Celestino Durando (28 août 1892)

Manuscrit original, signé et daté, Archives du Patriarcat latin de Jérusalem

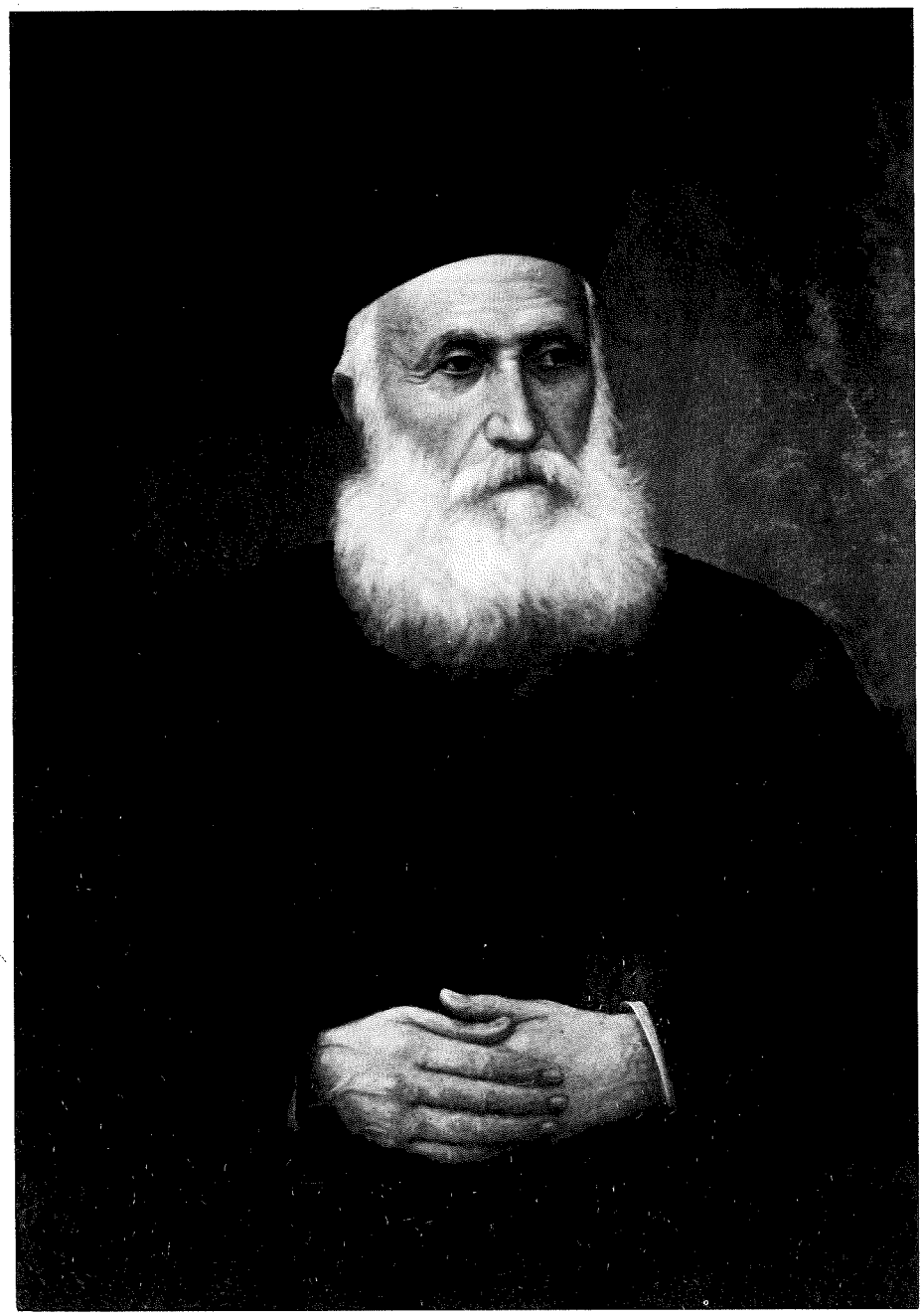
Il sottoscritto Consigliere della Congregazione dei Salesiani, ed incaricato straordinario in Palestina con pieni poteri dal Rettor Maggiore della Congregazione medesima per trattare con Mgr Patriarca di Gerusalemme, e conchiudere intorno tutte le vertenze insorte tanto fra il Patriarcato, che la Congregazione Salesiana, quanto fra il personale antico della Pia Opera del Sig. Belloni, che i nuovamente venuti Salesiani, avendo ricevuto, nel corso delle sue trattative comunicazione dal Patriarca delle decisioni della S. C. di Propaganda nel tenore, in cui furono partecipate al Sig. Rua, si affretta a dichiarare in nome del medesimo Rettor Maggiore, e della Congregazione Salesiana quanto segue:

1° Nel progetto di aggregazione del pio Istituto Belloni alla Congregazione Salesiana, accettano senza alcuna eccezione le sei condizioni formolate dalla S. C. di Propaganda, compresa la modificazione della condizione 2a toccante la natura, e qualità dell'insegnamento nell'Orfanotrofio, e cose dipendenti. - Tali condizioni sono trascritte in foglio a parte, e vengono sottoscritte dallo scrivente la presente dichiarazione.

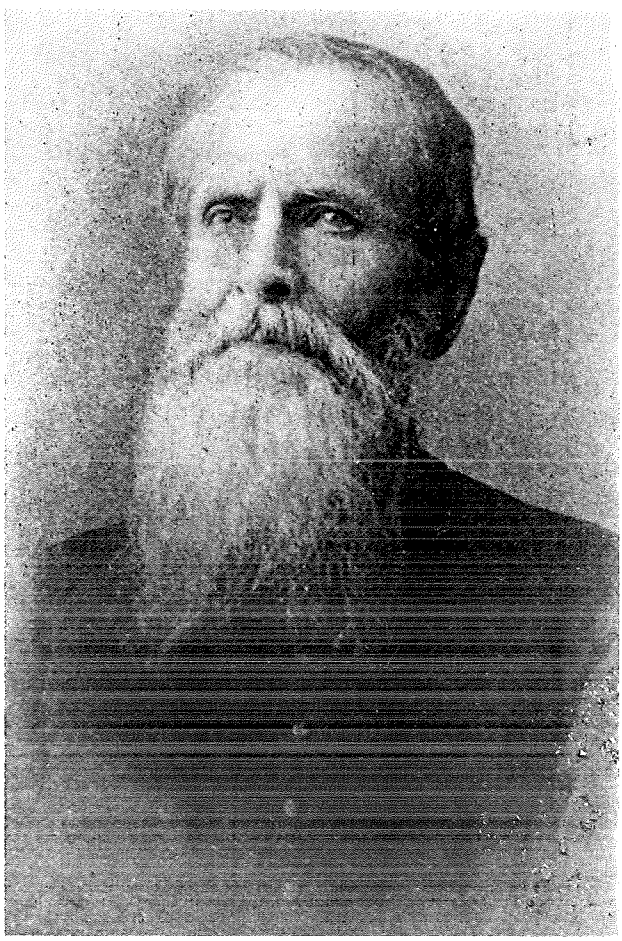
2° Il Can.co Belloni continuerà ad essere il Direttore delle tre case da lui fondate. Il vice Direttore dell'Orfanotrofio di Betlemme, ed i due incaricati della direzione delle case di Cremisan, e di Beit-Gemal da lui dipenderanno.

3° Saranno richiamate le Figlie di Maria, e saranno accolte con gratitudine al servizio del Pio Istituto come prima; però non potendosi presentemente in mancanza di quelle privare l'Istituto del servizio che prestano le cinque Suore Salesiane, si prega che siano in via provvisoria trattenute. E siccome la loro esistenza in Palestina al servizio dell'Istituto Belloni può molto bene conciliarsi con quello delle Figlie di Maria, così il Rettor Maggiore sottometterà sollecita domanda alla S. C. di Propaganda per i necessari permessi. - Su di che s'invoca l'assistenza del Rmo Mgr Patriarca, cui già vennero sottomesse le ragioni che sostengono tale domanda.

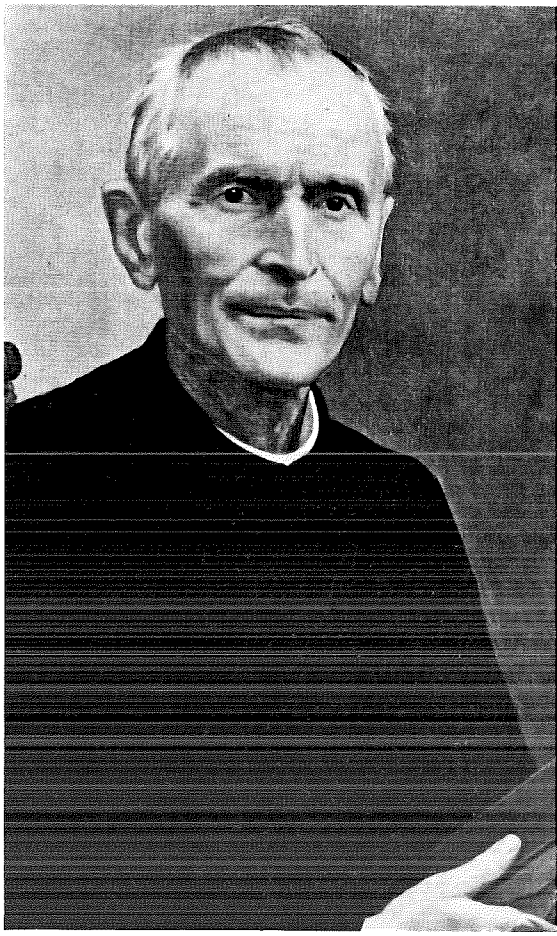
4° Premesso che già il D. Useo fu rinviato in Italia, cosichè la causa dei malintesi e malcontenti fu tolta, il Sig. Belloni richiamerà al suo Istituto quelli dell'antico personale che lo lasciarono; e sarà nelle facoltà del Sig. Belloni giudicare quale, e quanto personale Salesiano gli occorrerà, rinviando in Italia il superfluo, se esistesse.



Antonio Belloni à la fin de sa vie. *Photographie, Bethléem.*



Adrien Nèple. *Cliché publié en 1908.*



Don Michele Rua.

Nazareth au temps des Turcs. *Photographie, Clarisses de Nazareth.*





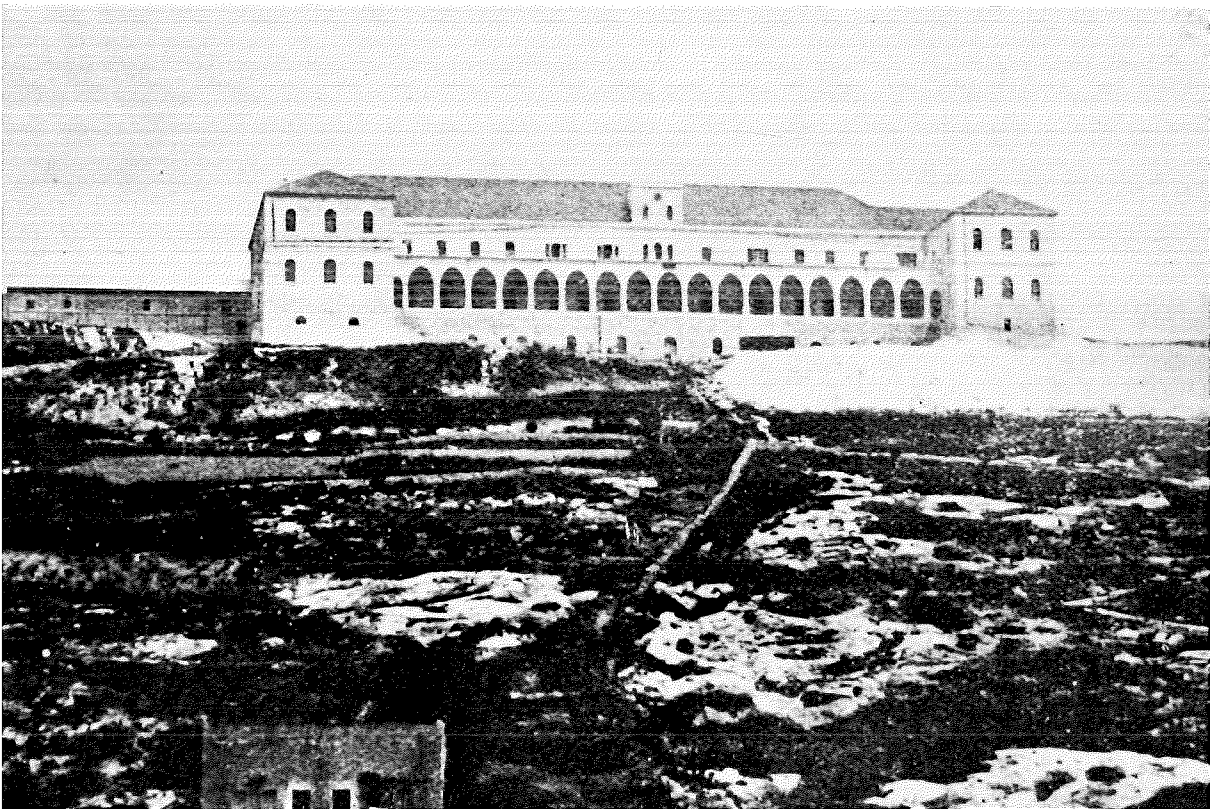
Athanase Prun. Photographie de 1911.
Archives de Jésus-Adolescent.

L'orphelinat primitif de Nabi Saîn. *Cliché publié en 1908.*

CET ORPHELINAT A ÉTÉ CONSTRUIT L'AN 1902
DE L'INCARNATION DU VERBE PAR LES SOINS
DU R. P. ATHANASE PRUN
SALESIEN DE D. BOSCO
AVEC L'AIDE DES CATHOLIQUES
NOTAMMENT DE FRANCE ET DE BELGIQUE
QU'A L'EXEMPLE DU DIVIN ADOLESCENT,
LES ENFANTS QU'IL ABRITERA CROISSENT
EN SAGESSE, EN ÂGE ET EN GRÂCE DEVANT
DIEU ET DEVANT LES HOMMES ET QUE DANS
LEURS PRIÈRES ILS SE SOUVIENNENT
DE LEURS BIENFAITEURS

Plaque de pierre apposée au début du siècle près de l'entrée du nouvel orphelinat.

Le nouvel orphelinat, vers 1908. *Cliché publié en 1908.*

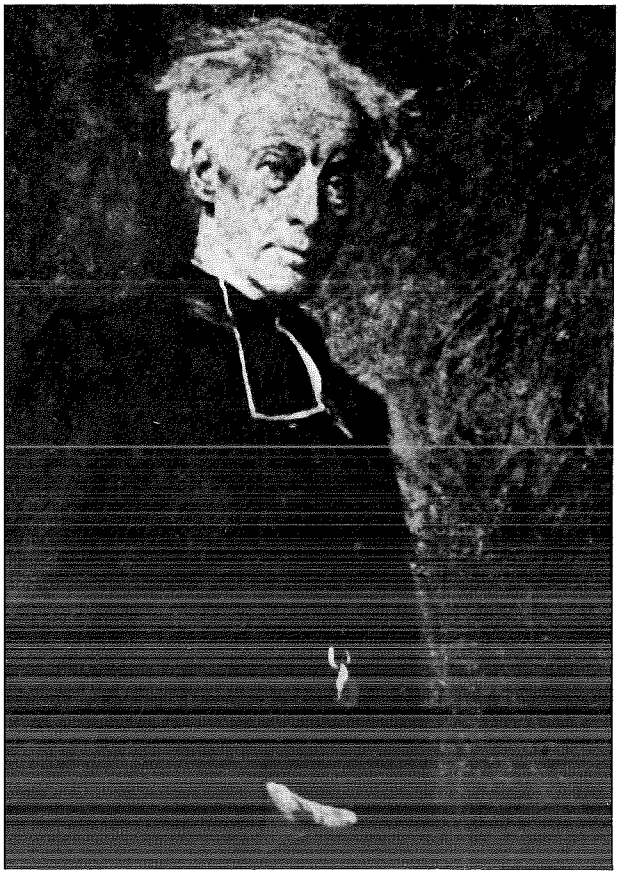




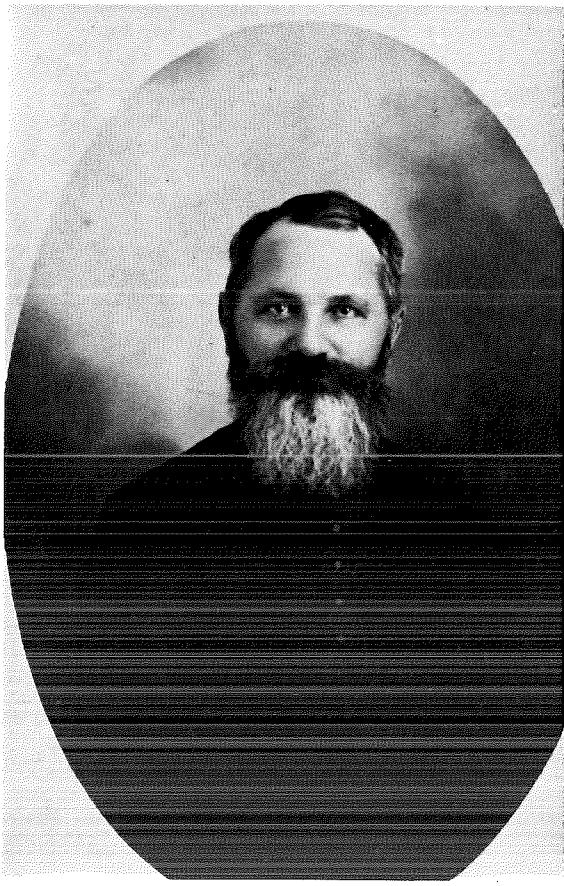
Don Rua à Nazareth en mars 1908. Photographie. *Archives de Jésus-Adolescent.*

Groupe d'orphelins autour du directeur émérite Athanase Prun et du directeur effectif Ercole Cantoni (1909)
Cliché publié en 1913.



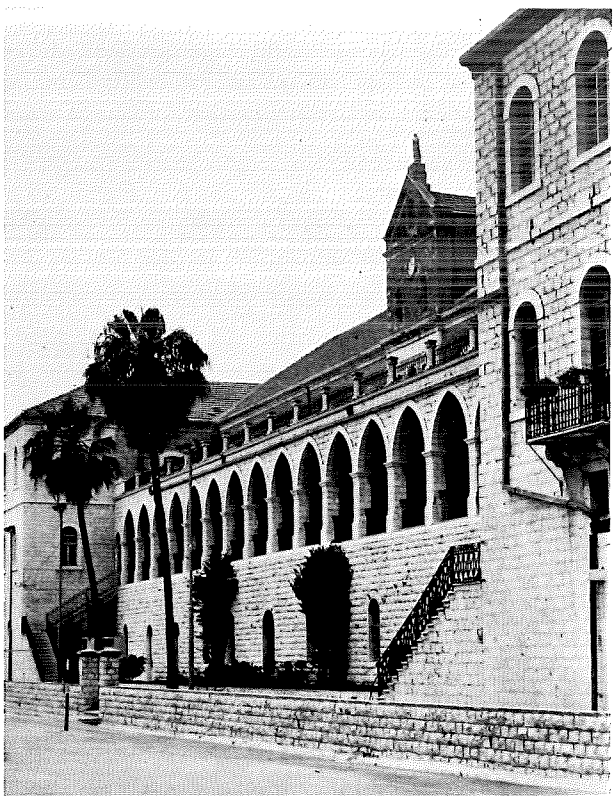


Mgr Maxime Caron à la fin de sa vie.
Cliché d'après un tableau.



Emile Riquier. Photographie. *Archives de Jésus-Adolescen*

La façade du nouvel orphelinat. *Photographie récente (1984).*



Charlotte Foäche dans sa jeunesse.
Tableau conservé à Jésus-Adolescent.



Le choeur de la crypte de Jésus-Adolescent. *Photographie du milieu du vingtième siècle.*

L'un des dortoirs de Jésus-Adolescent vers 1924. *Photographie insérée dans la Chronique manuscrite, Noël 1924.*

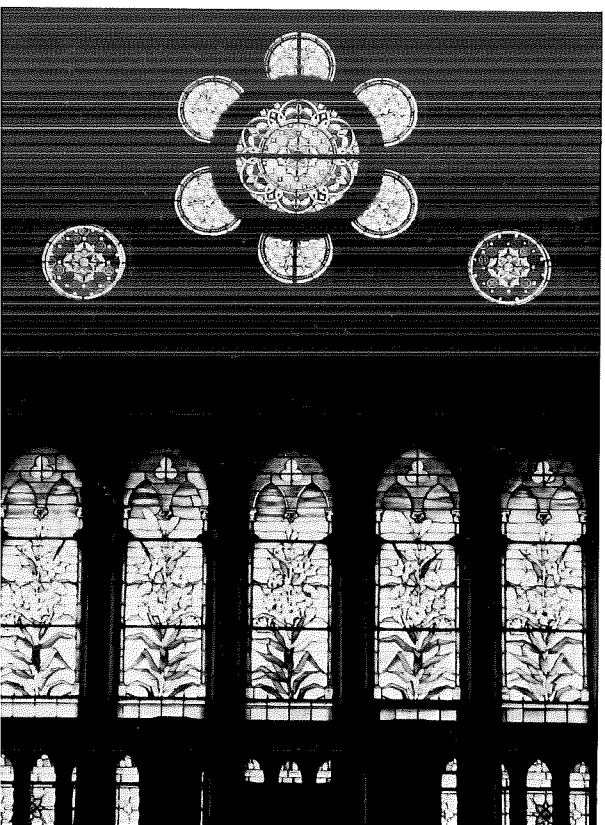


Jésus Adolescent, par Bogino, Détail.

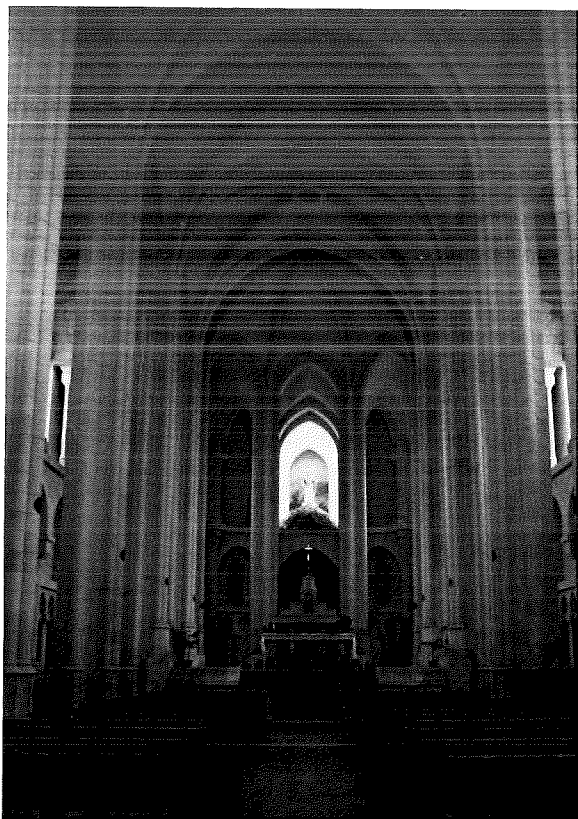


La statue de Jésus Adolescent dans l'église actuelle.

Vitraux fleurdelysés de l'église actuelle.

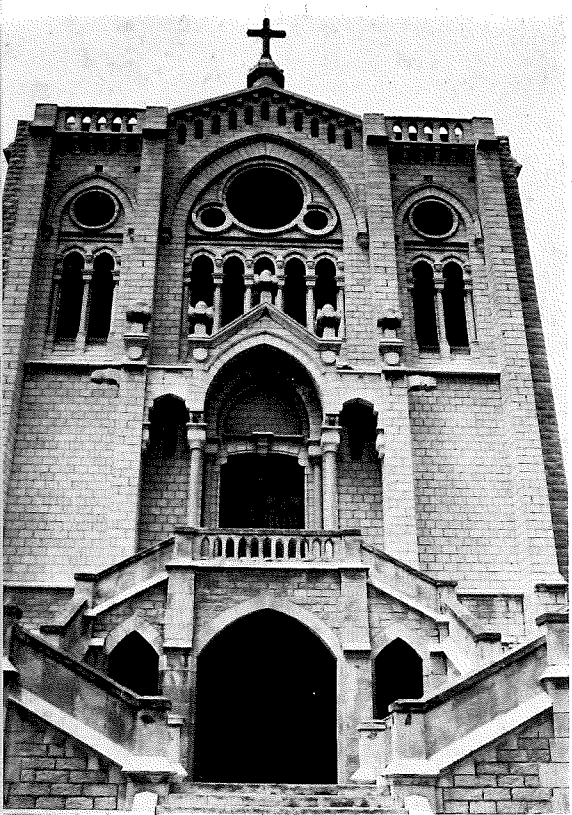


L'intérieur de l'église. *Photographie de 1984.*



Une vue de l'église actuelle.

a façade de l'église, avec l'escalier monumental de 1929.



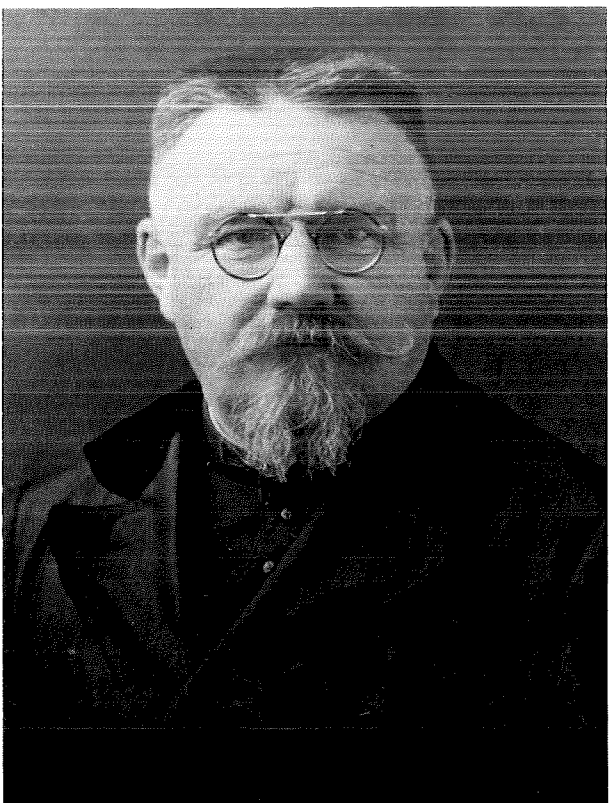
Gisants de l'église (M. et M.me Foäche).
Sculpture de Charles-Jean-Cléophas Desvergnes.



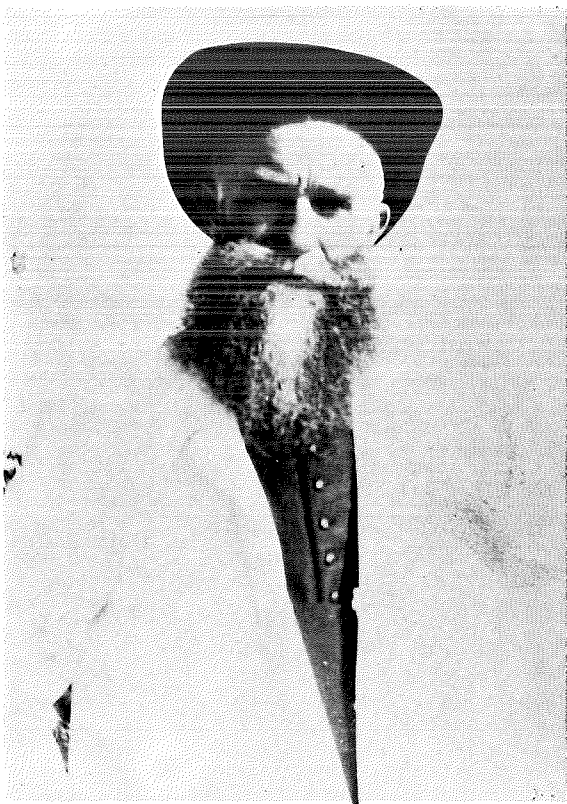


La salle d'études des élèves vers 1925. *Photographie insérée dans la Chronique manuscrite, 25 avril 1925.*

Etienne Heugebaert. *Photographie insérée dans la Chronique manuscrite, 25 novembre 1932.*



Joseph Cayroche.
Photographie insérée dans la Chronique manuscrite, 1929.

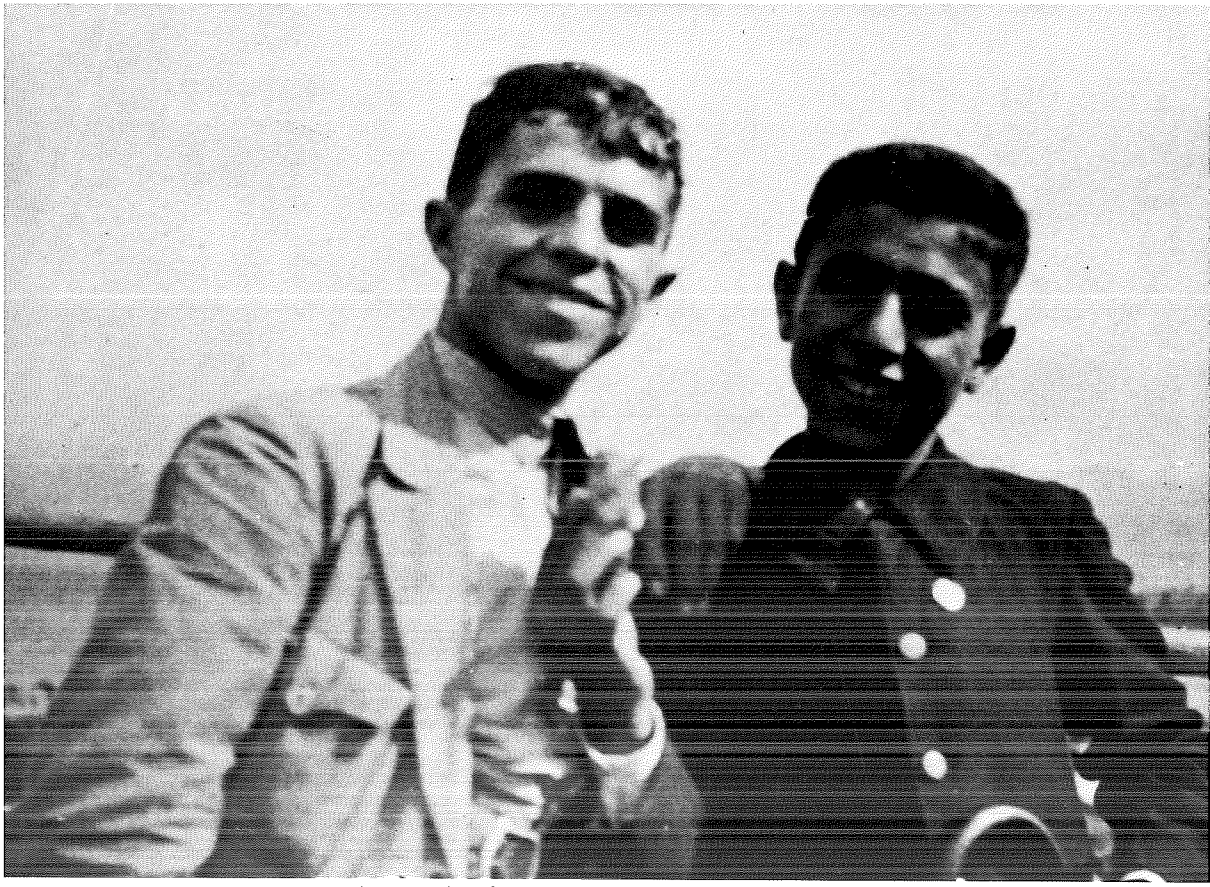




La fanfare de l'orphelinat autour d'Etienne Heugebaert et de Théodore Herrmann.
Photographie insérée dans la Chronique manuscrite, 15 juin 1925.

Le petit clergé de Jésus-Adolescent en 1925. *Photographie insérée dans la Chronique manuscrite, 17 juin 1925.*

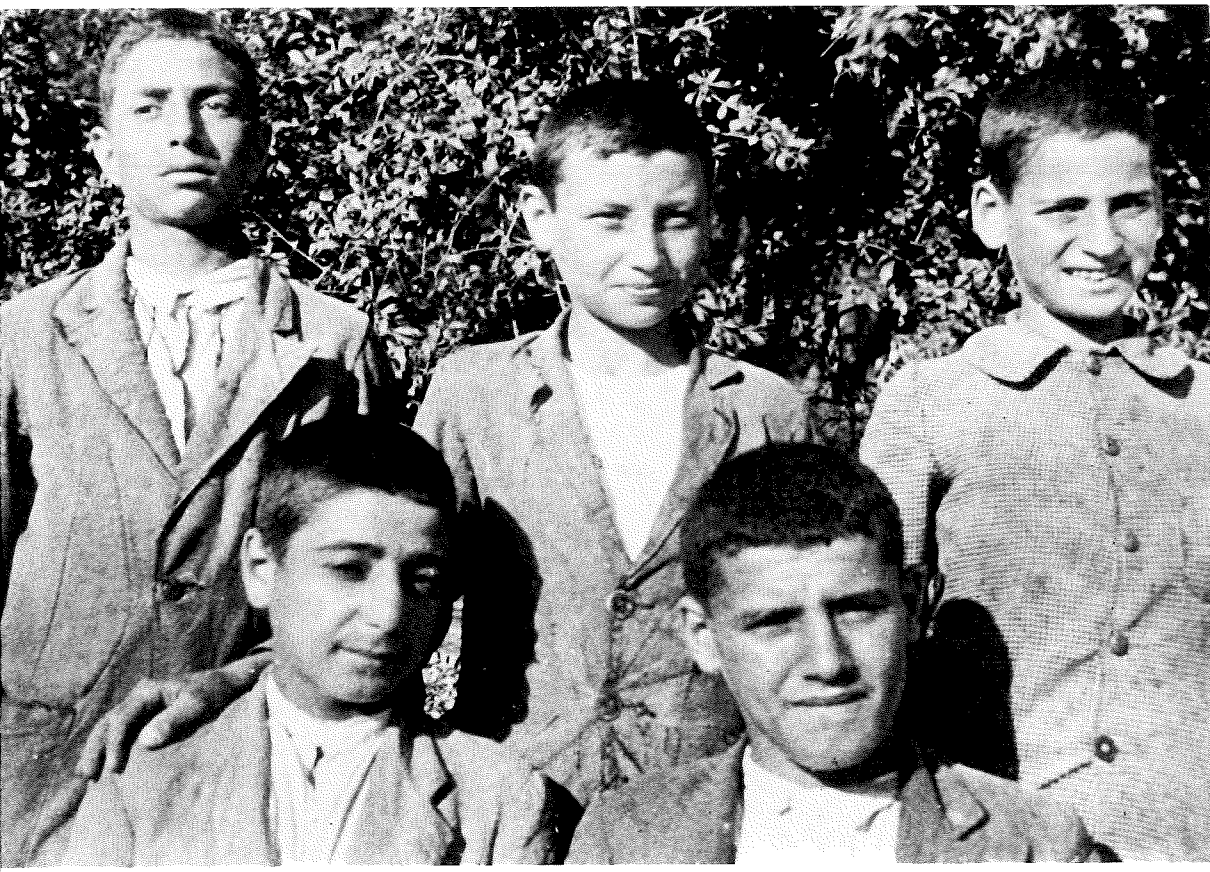




Charles Chouéri (futur salésien, à gauche) et Ibrahim Khoury.
Photographie insérée dans la Chronique manuscrite, 2 novembre 1926.

L'école en 1930. À la droite du directeur Heugebaert, Georges Chalhoub et Auguste Crozes.
Photographie insérée dans la Chronique manuscrite, 1930.





Les «petits latinistes» de l'école en 1932. *Photographie insérée dans la Chronique manuscrite, 29 septembre 1932.*

Le provincial Pierre Gimbert (à la gauche du directeur Heugebaert) en visite à Nazareth (mars 1931). *Photographie insérée dans la Chronique manuscrite, 25 mars 1931.*

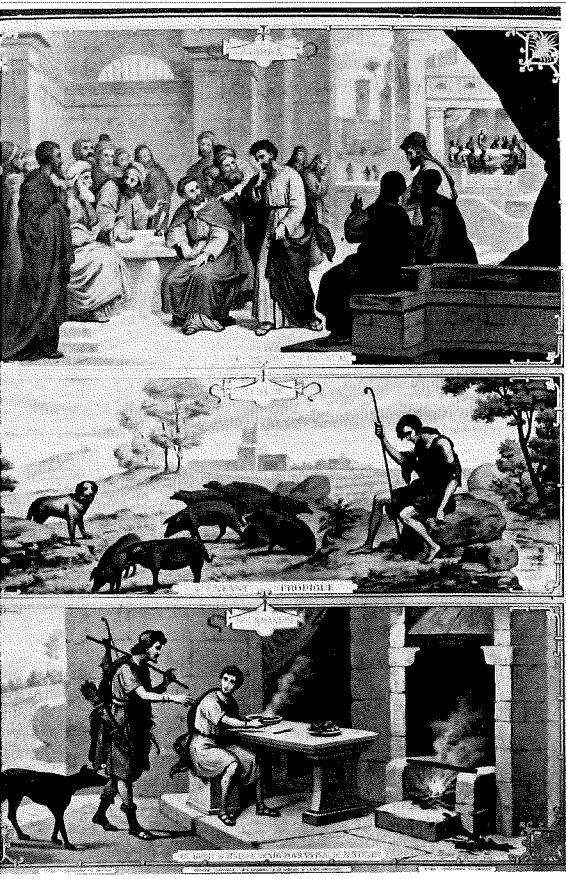




Les champions d'une joute catéchistique en 1926. *Photographie insérée dans la Chronique manuscrite, 29 mai 1926.*

Le personnel salésien en juin 1938. Photographie annotée par Auguste Crozes. *Archives de Jésus-Adolescent.*





L'un des tableaux du Catéchisme en images de la Bonne Presse, exposé dans le corridor de Jésus-Adolescent.



Auguste Crozes en 1947. *Photographie insérée dans la Chronique manuscrite, 4 août 1947.*

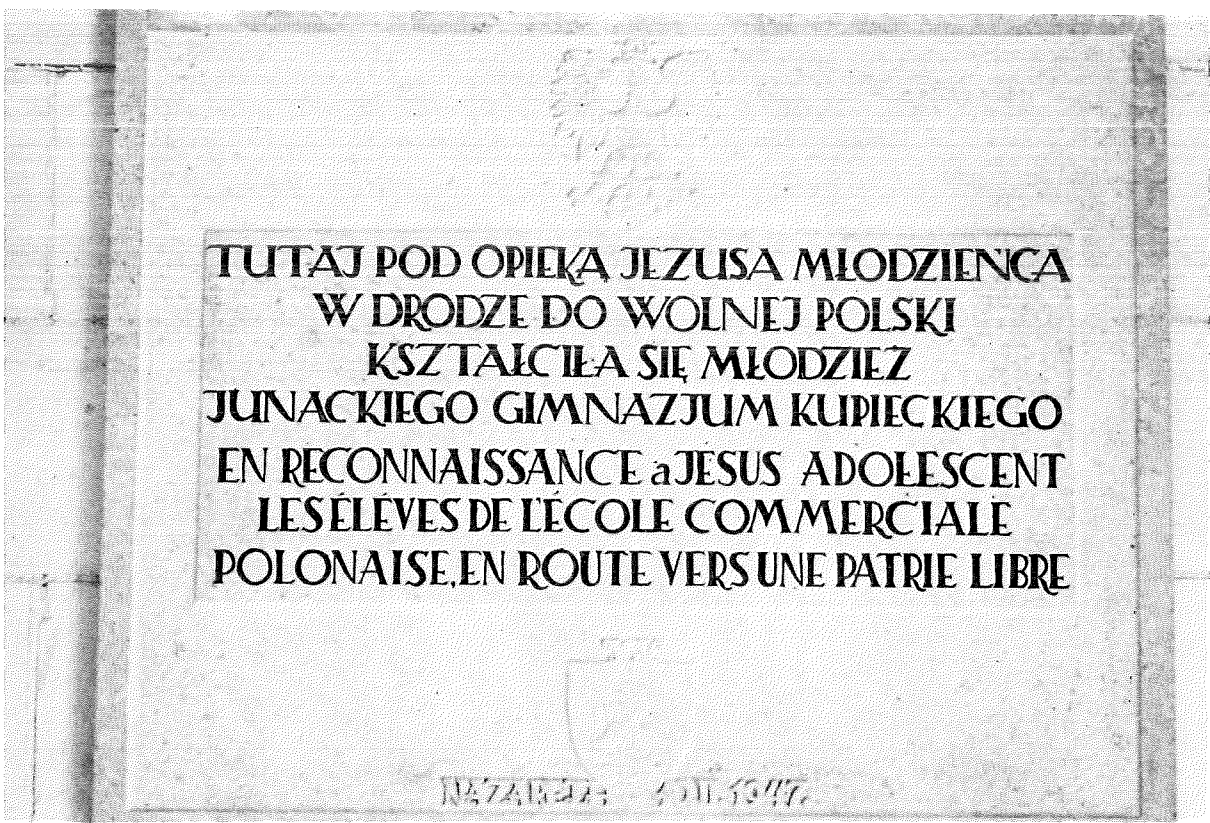
Une scène de Carnaval. *Photographie insérée dans la Chronique manuscrite, 28 février 1926.*





Mgr Joseph Gawlina à Jésus-Adolescent au temps des Polonais. À sa gauche, le P. Crozes.
Photographie insérée dans la Chronique manuscrite, 1946.

Plaque apposée par les Polonais dans l'église de Jésus Adolescent avant leur départ en 1947.



5° I quattro Chierici, che furono inviati qua per lo studio della lingua araba, affinchè possano presto supplire i maestri esterni, che ora si debbono stipendiare con grave sacrificio del povero Instituto (*sic*), saranno da questo momento separati, e posti sotto stretta vigilanza, e zelante cura, onde non abbiano ad incontrare alcun pericolo coi ricoverati.

6° In caso di conflitto fra il Can.co Belloni e il personale Salesiano, il Patriarca si pronunzierà in virtù dei poteri straordinari concessigli dalla S. C. di Propaganda.

7° La presente dichiarazione verrà accettata e sottoscritta dal Rev.do Sig. Rettore Maggiore entro lo spazio di due mesi, e presentata alla S. C. di Propaganda.

Sac. Celestino Durando, Salesiano
Betlemme 28 Agosto 1892

3. Proprietà o beni immobili appartenenti all'Opera della Santa Famiglia in Betlemme, Palestina, fondata dal Canonico A. Belloni

Manuscrit original, Archives du Patriarcat latin de Jérusalem

1° Una casa ad uso Orfanotrofio Maschile in Betlemme mobigliato con Scuole interne ed esterne, laboratorii, magazzini, cortili ed una Chiesa adiacente.

N.B. Le macchine e gli attrezzi della legatoria, calzoleria e fabbro-ferrajo appartengono ai Salesiani.

2° Una vigna di circa otto ettari con fichi, olivi, una cisterna ed una piccola camera situata a tre kil.tri dall'Orfanotrofio al nord di Betlemme sopra il canale delle vasche di Salomone.

3° Una proprietà ridotta a vigna ed alberi fruttiferi di circa 120 ettari con casa, cantina, una vasca ed una piccola fontana a tre kil.tri da Beitgiallah sopra la strada di S. Giovanni in Montana.

4° Un terreno di circa 900 ettari in Beitgemal con orti, olivi e vigne e con una casa minigliata ad uso di Scuola Agricola e diverse costruzioni dipendenti cioè stalle, magazzini ed abitazioni pei coloni.

5° Un terreno di circa un ettaro con due cisterne ed una piccola casa a Gerusalemme all'ovest e sopra la vasca detta Mamilla.

6° A Temeth al di là del Giordano vicino a Madaba un terreno seminativo di circa 100 ettari con una piccola rovina e cisterne.

A Nazareth una proprietà di circa 150 ettari con vigna, alberi fruttiferi, terreni seminativi, una cisterna ed una abitazione per gli animali e coloni.

Antonio Belloni, Direttore dell'Opera della Santa Famiglia
Betlemme 15 Settembre 1892

4. Lettre de don Antonio Belloni au patriarche latin de Jérusalem (16 septembre 1892)

Original manuscrit. Archives du Patriarcat latin de Jérusalem.

J. M. J.

Betlemme 16 7bre 1892

Eccellenza Reverendissima.

Ho il bene di rimetterle qui unite in due copie la lista dei beni immobili appartenenti all'Opera da me diretta. Voglia vedere se è conforme ai desiderii di Vostra Eccellenza Rev.ma.

È pronta la lista dei nostri allievi interni appartenenti a questa diocesi ed aspetto soltanto quella di Beitgemal per spedirla assieme. Sino dal 28 agosto scrissi la lettera d'invito a ritornare al loro posto a D. Alfonso, alle figlie di Maria ed ai principali membri dell'antico nostro personale, ma sin ora non ebbi alcuna risposta.

I piccoli chierici sono totalmente separati dai giovani e dagli altri membri dello stabilimento in ogni tempo e luogo sotto la sorveglianza di un prefetto o sorvegliante allo studio, chiesa, dormitorio, scuola, nelle ricreazioni e nei passeggi.

Mi comandi pure con tutta libertà e coi sensi del più profondo rispetto mi creda in ogni circostanza.

Dell'Eccellenza Vostra Rev.ma

Umill.mo e Devot.mo Servo
A. Belloni

5. Convenzione fra il Rev.do Signor D. Michele Rua, Superiore Generale dei Salesiani di D. Bosco e l'Associazione Nazionale per soccorrere i Missionari Cattolici Italiani (1904)

Original manuscrit; ACS 3143, Medio Oriente, Trattative Cerruti-Schiaparelli.

Premesso: 1° che, come risulta dagli atti registrati presso il R° Consolato d'Italia in Gerusalemme, gli immobili di Betlemme, Cremisan, Beitgemal e Nazareth con tutto quanto vi è contenuto già appartenenti al compianto Canonico Belloni, suddito italiano, sono passati in proprietà, salvi i diritti di Propaganda, di vari individui privati, tutti sudditi italiani; 2° che per tali circostanze, gli immobili stessi e gli istituti che vi sono insediati si devono trovare politicamente sotto il naturale e diretto Protettorato del R° Console d'Italia;

fra il Rmo Sig. D. Michele Rua, Superiore dei Salesiani, in rappresentanza della Comunità stessa, e il Prof. Ernesto Schiaparelli, Segretario dell'Associazione Nazionale per soccorrere i Missionari Cattolici Italiani e in rappresentanza della medesima, si è addivenuto alla seguente convenzione:

Articolo 1°. Il Rev.mo Sig.r D. Michele Rua colloca tutti gli Istituti Salesiani della Palestina sotto il Protettorato esclusivo dei RR. Consoli di Italia.

Articolo 2°. Lo stesso Sig.r D. Rua si obbliga: 1° ad aggiungere all'Istituto di Betlemme un corso tecnico-commerciale; 2° a riconoscere come obbligatorio l'insegnamento della lingua italiana,

che colla lingua del paese sarà lingua ufficiale degli Istituti, e usata dagli alunni nella conversazione e dagli insegnanti nell'insegnamento di tutte le materie; 3° a innalzare la bandiera nazionale in tutti i detti Istituti, in luogo centrale ed eminente, in tutti i giorni festivi e nel compleanno delle LL. Maestà i Sovrani d'Italia.

Articolo 3°. Ai direttori dei detti Istituti è espressamente riservata piena autonomia nell'indirizzo religioso, morale, educativo, disciplinare e didattico; ma essi si onoreranno delle Visite dei Delegati dell'Associazione per constatare i buoni risultati dell'insegnamento e delle Visite e dell'intervento dei RR. Consoli, segnatamente nelle circostanze solenni.

Articolo 4°. L'Associazione da parte sua, a titolo di incoraggiamento, si obbliga: a) ad assegnare ai detti Istituti, complessivamente un sussidio annuo di Lire (12.000) dodicimila, pagabili in rate trimestrali di lire tremila (3.000); b) a fornire il materiale scolastico italiano strettamente necessario agli istituti stessi.

Articolo 5°. La presente convenzione andrà in vigore il 15 Ottobre 1904, e si intenderà rinnovata di anno in anno indefinitivamente, se non venga disdetta da una delle parti tre mesi prima della sua scadenza normale.

La presente convenzione è redatta a Torino addì Nove Settembre 1904 in due originali che vengono firmati da ambe le parti.

Sac. Michele Rua, Rett. Magg. della Pia Soc. di S. Francesco di Sales
Ernesto Schiaparelli, seg. gen. A. N. p.s. i M. C. I.

6. Récit de la mort de don Mario Rosin, par le P. Auguste Crozes (juillet 1938)

*Manuscrit préparé pour l'*Echo de Nazareth, *78, août 1938. Archives de la Province Salésienne de Lyon, papiers Crozes.*

Tombé au Champ d'honneur.

Le 23 juin dernier, veille de la Fête du Sacré-Coeur, disparaissait d'une manière tragique le R. P. Mario Rosin, salésien de St Jean Bosco, directeur de l'Ecole Agricole de Beitgémal (Palestine). Ce fut une mort horrible pour la victime, douloureuse pour ses confrères et ses enfants, glorieuse pour la Société Salésienne. - Une dizaine de jours auparavant plusieurs bandits étaient venus le trouver chez lui pour le forcer par la menace à leur remettre une forte somme d'argent. Don Rosin leur avait répondu doucement, mais aussi fermement qu'il n'avait rien à leur donner, car ce qu'il pouvait avoir était destiné à l'entretien des orphelins et des malheureux de la Palestine et il n'avait pas le droit de les priver de ce qui avait été donné pour eux. On a dit qu'il aurait agi plus prudemment en leur donnant quelque chose, plutôt que de s'exposer lui-même à un grand danger. Don Rosin raisonna d'une manière plus digne et plus désintéressée et cela l'honore (...) Outrés de son refus catégorique d'accéder à leurs désirs, les bandits l'attirèrent hors de la maison, et là, après l'avoir obligé à se déchausser, ils le bastonnèrent brutalement ainsi que deux de ses confrères accourus pour lui porter secours. Ils lui défendirent ensuite avec de graves menaces d'avertir la police. «Avez-vous compris?», lui dirent-ils. - «Oui, répondit-il, j'ai compris». Mais il ne promit rien. Il garda tout son droit et il en usa, comme c'était aussi son devoir. - Mis au courant de tout, le Consul

d'Italie lui demanda de venir habiter Jérusalem pour se mettre en sûreté. Il s'y refusa préférant rester à son poste. - Le 23 juin, au début de l'après-midi, il partit à cheval pour Rafat, village situé à huit kilomètres environ de Beitgémal. Il y allait régulièrement confesser les Soeurs et les enfants de l'Ecole patriarcale. Ses confrères lui conseillaient de ne pas sortir au moins cette fois. Il ne voulut rien entendre. Il allait accomplir son devoir de prêtre, il avait le droit de compter sur la garde de la Providence. - A l'aller, il rencontre les bandits, mais il leur échappa aisément grâce à la bonne allure de son cheval. - Le soir à 5 heures, sa mission achevée, il voulut repartir sans doute pour ne pas exposer au danger la communauté de Rafat. - Vers 5 heures 1/4 il vit un homme à l'allure louche se dresser sur son chemin. Cet homme lui intima l'ordre de s'arrêter et de descendre de cheval, ce qu'il fit sans difficulté. Le bandit le tira ensuite un peu à l'écart et lui donna dans la poitrine un violent coup de poing qui le jeta à terre. Don Rosin se mit alors à pleurer et fit en vain des efforts pour se relever. - L'homme donna alors un coup de sifflet et quatorze autres bandits accoururent autour de Don Rosin qui sortit son chapelet pour se recommander à la Sainte Vierge. - Excités par leur fanatisme, leur haine du nom chrétien et peut-être aussi par un sorcier des environs, ces forcenés s'acharnèrent sur lui. Ils lui arrachèrent sauvagement la barbe, lui tailladèrent la figure et la gorge à coups de poignards et lui traversèrent le cou et la tête à coup de révolver. On les entendit plusieurs fois répéter: «Meurs, chien de chrétien, meurs», paroles qui durent consoler le coeur de Don Rosin mourant. - Ils avaient aussi arrêté un jeune homme qui portait la poste à Rafat. C'est par lui que la Providence a voulu que nous connaissions les détails du crime. Quand ils eurent achevé leur oeuvre criminelle, ils délièrent le jeune homme, lui rendirent son âne et, après l'avoir bastonné et lui avoir imposé le silence avec de terribles menaces, ils le laissèrent aller et s'enfuirent eux-mêmes. - Le jeune homme garda le silence jusqu'au lendemain, mais le cheval de Don Rosin, rentrant seul à Beitgémal le soir vers 9 heures, donna l'éveil (...) Ce n'est que le lendemain, 24 juin, vers 11 heures que, grâce aux indications du jeune homme (...), on retrouva le corps du Directeur, méconnaissable, les bras en croix tout déchiquetés, le chapelet à la main, la tête retombant sur la colonne vertébrale en arrière (...).

BIBLIOGRAPHIE

1. Archives

Archives de la province salésienne du Moyen-Orient, Bethléem. En particulier:

Ispettoria orientale (Palestina, Egitto, Turchia, Iran). Cronistoria dalla fondazione a tutto il 1937, s. l., s. d., dactylographié, 105 p.

I. GREGO, C. COZZOLINO, E. PRADUROUX, *I Salesiani nel Medio Oriente, 1891-1975*, Cremisan, 1975, dactylographié, VIII-80 p.

Verbali del Consiglio. Registres des procès verbaux du conseil provincial.

Fichier nominatif du personnel de la province.

Les cartons *Nazareth*: correspondance, rapports, prospectus, papiers divers.

Archives du consulat français de Haïfa.

Les documents ayant été transférés à Paris, le dossier qui subsiste sur Jésus-Adolescent est insignifiant.

Archives du consulat français de Jérusalem.

Les documents antérieurs à 1966 ont été rapatriés à Paris. Les archives concernant les établissements des salésiens constituaient deux volumes (vol. 96 et 97).

Archives du patriarcat latin de Jérusalem. En particulier:

Cartons: *Padri Salesiani.* Consultés pour la période antérieure à 1919.

Archives de la province salésienne de Lyon (14, rue Roger-Radisson, Lyon, 5ème). En particulier:

Dossiers personnels: Adrien Nèple, Richard Salom, Auguste Crozes...

Archives des Frères des Ecoles Chrétiennes, Nazareth.

Historique de la Maison de Nazareth, 1893-1965. Un cahier manuscrit, chronique détaillée de l'oeuvre.

Archives de l'Ecole Jésus-Adolescent, Nazareth. En particulier:

Chronique manuscrite, 4 registres pour la période 1905-1952 (carton 3).

Registres des pensions avant 1948 (carton 18).

Registres des comptes et livres financiers avant 1948 (cartons 19, 20, 21 et 22).

Registres des notes des élèves, 1896-1947 (carton 9).

Confrérie de Jésus Adolescent, documents et registres (cartons 14, 15 et 16).

Echo de Nazareth, périodique. Une collection (1919-1940), avec quelques annotations (cartons 27 et 28).

Journal de la Basilique, par M. Caron, deux carnets manuscrits (carton 6).

Correspondance de M. Caron (carton 10).
Correspondance avec les consulats, 1924-1951 (carton 11).
Réfugiés à Jésus-Adolescent (carton 25).

Archives de la province salésienne de Paris (393 bis, rue des Pyrénées, Paris, 20ème). En particulier:

Cartons: Nazareth.

Archives du Ministère des Relations Extérieures (Quai d'Orsay, Paris). En particulier:

Correspondance consulaire, Beyrouth, cartons 751-756 (1896-1912).
Archives rapatriées de Constantinople. — Correspondance politique, 1810-1914. Affaires religieuses: transfert des protections (carton 613); permis de construction (carton 615); écoles italiennes, salésiens (carton 686).
Archives des Postes. — Jérusalem, vol. 96 et 97 (salésiens).

Archives centrales salésiennes, Rome (1111, via della Pisana, 00163 Roma). En particulier:

ACS 38, Nazareth. Corrispondenza 1894-1900. Corrispondenza dal 1901 al 1953. Documenti provenienti dall'Archivio della Prefettura Generale. Relazioni. Statistiche. Atti riguardanti la vertenza col Governo francese. Etc.
ACS 31, Medio Oriente. Cartella Relazioni Autorità Ecclesiastiche.
ACS 3144, Questione Casa di Nazareth con Governo francese.

2. Imprimés

Liste en principe complète pour Jésus-Adolescent, choix d'ouvrages consultés ou signalés pour le reste.

ABEL, F. M., *Géographie de la Palestine,* Paris, Gabalda, 1933-1938, 2 t.

ABELA, F.-J., *Proverbes populaires du Liban Sud, Saïda et ses environs,* Paris, G. P. Maisonneuve et Larose, 1981.

ABOU, S., *Le bilinguisme arabe-français au Liban.* Essai d'anthropologie culturelle, Paris, P. U. F., 1962.

ALEM, J.-P., *La déclaration Balfour, 1917,* Paris, P. U. F., 1982.

ALEM, J.-P., *Le Proche-Orient arabe,* coll. *Que sais-je?,* 4ème éd., Paris, P.U.F., 1977.

AMADEI, A., *Il Servo di Dio Michele Rua successore del beato Don Bosco,* Torino, SEI, 1931-1934, 3 vol.

ANGELINI, G., *L'opera di un Sacerdote Italiano in Terra Santa,* Firenze, Ufficio della Rassegna Nazionale, 1901.

AUBÈS, J., *Le protectorat religieux en Orient,* coll. *Science et Religion,* Paris, Bloud et Cie, s. d. (c. 1906).

AZOURY, N., *Le réveil de la nation arabe dans l'Asie turque,* Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1905.

BAEDEKER, K., *Palestine et Syrie,* Leipzig, Baedeker, 1893.

BAGATTI, B., *Antichi villaggi cristiani di Galilea,* Gerusalemme, Tipografia dei P.P. Francescani, 1971.

BALDI, D., *Guida di Terra Santa,* Gerusalemme, Tip. di P.P. Francescani, 1953.

BARBERA, M., «Gesù adolescente nell'educazione giovanile», *Civiltà Cattolica,* Roma, n. 1957, 2 gennaio 1932.

BARNAVI, E., *Israël au XXe siècle,* coll. *L'historien,* 47, Paris, P. U. F., 1982.

BATCH, G., *Statut personnel. Introduction à l'étude de la condition juridique des chrétiens de Palestine sous la domination ottomane (1517-1917),* Roma, Pont. Universitas Lateranensis, 1963.

BEN GOURION, D., *Destins d'Israël* (traduction française de *The Jews in their Land*), Paris, Hachette, 1967.

BLUMENKRANZ, B. et KLATZMANN, J., *Histoire de l'Etat d'Israël,* Toulouse, Privat, 1982.

Bollettino annuale dell'Opera della Santa Famiglia in Terra-Santa chiamata anche Opera di Betlemme sotto la direzione del M. R. D. Antonio Belloni, Gerusalemme, 1901, 1902, 1903.

BONET, P., *Histoire de l'hôpital français de Nazareth (Palestine),* thèse de doctorat en médecine, Nantes, 1981, multigraphié.

BRILLANT, M., *Le village de la Vierge, Nazareth,* Paris, Spes, 1936.

Bulletin annuel de l'Oeuvre de la Sainte-Famille en Terre-Sainte aussi appelée Oeuvre de Bethléem sous la direction de M. Belloni..., Tournai, puis Namur, puis Tournai, puis Jérusalem, 1880-1903. (Nous avons retrouvé dix-huit numéros).

Bulletin salésien, éd. française, Nice et Turin, 1879-1939, Lyon et Paris, depuis 1940.

CARON, M., *Au pays de Jésus Adolescent,* Paris, Haton, 1905.

CARON, M., *Le contre-coup de la guerre en Terre Sainte,* Nice, Imprimerie de l'Association du Patronage Saint-Pierre, 1916.

CARON, M., *Guide du pèlerin à Nazareth,* Paris, Impr. des Orphelins d'Auteuil, s. d. (1928).

CARON, M., *Jésus adolescent,* 3ème éd., Paris, Haton, 1901.

CARON, M., *Jésus et les adolescents,* Paris, Haton, 1911.

CASTILLON DU PERRON, M., *Charles de Foucauld,* Paris, Grasset, 1982.

CAUSSÈQUE, E., *Ces lieux où il vécut.* Itinéraire d'un pèlerinage de Beyrouth à Jérusalem, Paris, J. de Gigord, 1936.

CERIA, E., *Annali della Società Salesiana,* Torino, SEI, 1941-1951, 4 t.

CHALHOUB, G., *Le miracle du XIX siècle, le Bienheureux Jean Bosco, fondateur des P.P. salésiens et grand éducateur de la jeunesse,* Nazareth (Palestine), Institution Jésus Adolescent, 1929. Texte arabe, titre arabe et français.

CHARLES-ROUX, F., *France et chrétiens d'Orient,* Paris, Flammarion, 1939.

CHARLES-ROUX, F., *Souvenirs diplomatiques d'un âge révolu,* Paris, Fayard, 1956.

CHOURAQUI, A., *Théodore Herzl, inventeur de l'Etat d'Israël,* Paris, Seuil, 1960.

COLLIN, B., *Les Lieux Saints,* Paris, Ed. Internationales, 1948.

COLLIN, B., *Le problème juridique des Lieux Saints,* Le Caire et Paris, s. d. (c. 1956), 2 vols.

COLLIN, B., *Rome, Jérusalem et les Lieux Saints,* préface de René Rémond, Paris, éd. Franciscaines, 1981.

Connaissez-vous le Père Auguste Crozes (1900-1974), salésien de Don Bosco?, s. l., s. d. (1974), feuillet multigraphié.

DAWN, E. C., «The Rise of Arabism in Syria», *The Middle East Journal,* 16 (1962), p. 145 ss. (Signalé par J. Hajjar, *Le Vatican...,* cité *infra,* p. 553).

DAWN, E. C., «From Ottomanism to Arabism. The Origin of an Ideologie», *The Review of Politics,* 1961, p. 378 ss. (Signalé par J. Hajjar, *Le Vatican...,* cité *infra,* p. 553).

DAYAN, M., *Histoire de ma vie,* trad. de l'anglais, Paris, Fayard, 1976.

DESRAMAUT, F., "Chonologie de l'orphelinat salésien de Nazareth en Galilée (1861-1948)", *Cahiers salésiens* (Lyon), 10-11, 1984, p. 1-200.

DE VRIES, W., «Die arabischen Christen im Nahost-Konflikt», *Stimmen der Zeit,* 1976, CXCIV, p. 45-52.

DONCOEUR, P., *Sur les routes du Christ.* Camps de Palestine, 1933 et 1936, 2ème éd., Paris, Orante, 1945.

DU VÉOU, P., *La passion de la Cilicie, 1919-1922,* 2ème éd., Paris, Geuthner, 1954.

Echo de Nazareth, Nazareth, Palestine, revue trimestrielle, 1(janvier 1919) à 84 (avril 1940).

FÉRAUD-GIRAUD, L.-J.-D., *La juridiction française dans les Echelles du Levant et de Barbarie...,* 2ème éd., Paris, A. Durand, 1866, 2 vols.

FERNESSOLE, P., *Pie X. Essai historique,* Paris, Lethielleux, 1952-1953, 2 vols. Quelques observations sur le protectorat religieux français en Orient.

FOHRER, G., *Geschichte Israels. Von den Anfangen bis zur Gegenwart,* Heidelberg, Quelle und Meyer, 1977. (Traduction italienne, Brescia, Paideia, 1980).

FOUCAUD, A., *Basilique de Jésus Adolescent, Nazareth,* s. l., s. d., (imprimatur: Jérusalem, 1941), un fasc.

FOUCAUD, A., *Florilège nazaréen. Contes,* Beyrouth, Editions Antoine, 1943.

FOUCAULD, Ch. de, *XXV lettres inédites du P. de Foucauld* (à Maxime Caron), Paris, Bonne Presse, 1947.

FRANCESIA, G. B., *Don Bosco in Oriente. Memorie di un viaggio in Palestina,* Torino, Ufficio delle Letture Cattoliche, 1912.

FRANCK, C. et HERSZLIKOWICZ, M., *Le sionisme,* 2ème éd., coll. *Que sais-je?,* Paris, P.U.F., 1984.

FRIEDMAN, I., *The Question of Palestine, 1914-1918. British-Jewish-Arabs Relations,* London, Routledge and Kegan, 1973.

GASPARRI, P., «Le protectorat catholique de la France en Orient et en Extrême-Orient. Etude historico-juridique d'un prélat romain», 3ème éd. revue et corrigée par l'auteur, *Questions actuelles,* t. 77, 1905, p. 98-119.

GIMBERT, P., «Le catholicisme en Galilée. Tour d'horizon», *Jérusalem,* 184, mars-avril 1935, p. 33-36.

GLUBB PACHA, J., *Britain and the Arabs. A study of fifty years, 1909-1958,* London, Hodder and Stoughton, 1959.

GOGLIA, L., «La questione palestinese tra le due guerre mondiali», *Storia contemporanea,* 1970, I, p. 229-272, 529-574.

GOYAU, G., «Le protectorat de la France sur les chrétiens de l'empire ottoman», dans l'ouvrage collectif: *La France chrétienne dans l'histoire...,* publié sous la direction du R. P. Baudrillart, (Paris, Firmin-Didot, 1896), p. 580-593.

GRENTE, G., *Une mission dans le Levant,* Paris, Beauchesne, 1922.

GUÉRIN, V., *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine.* Troisième partie: *Galilée,* Paris, Imprimerie Narionale, 1880, 2 tomes.

HAJJAR, J., *Le Vatican, la France et le catholicisme oriental (1878-1914).* Diplomatie et histoire de l'Eglise, coll. *Bibliothèque Beauchesne,* Paris, Beauchesne, 1979.

HASSON, S., «Nazareth. Modern Nazareth and Nazareth Illit», *Encyclopaedia Judaica,* vol. 12 (Jérusalem, 1971), col. 901-903.

HERZL, T., *Der Judenstaat.* Versuch einer modernen Lösung der jüdischen Frage, Wien, 1896. (Traductions en hébreu, anglais, français, russe et roumain dès 1896).

HOPWOOD, D., *The Russian presence in Palestine and Syria, 1843-1914.* Church and politics in the Near East, London, Oxford University Press, 1969.

ISAAC, J., *Jésus et Israël,* Paris, Albin Michel, 1948.

Israël, coll. *Guides Bleus, clés du monde,* Paris, Hachette, 1966, avec suppl. 1972.

Israel Pocket Library, Jérusalem, Keter Publishing House, 1973-1974, 16 vols. (Geography, Jerusalem, Zionism, History until 1880, History from 1880, Immigration and Settlement, Economy, Society, Anti-Semitism, Archaeology, Holocaust, Religious Life, Education and Science, Jewish Values, Democracy, Index). Compilation à partir de l'*Encyclopaedia Judaica.*

ISSA, A. O., *Les minorités chrétiennes de Palestine à travers les siècles.* Etude historico-juridique et développement moderne international, Jérusalem, Franciscan Printing Press, 1977.

JANSSENS, H.-L., *Au pays du Messie,* Desclée de Brouwer, 1921.

Jérusalem, publication mensuelle illustrée, Paris, rue Bayard, de 1904 (1ère année) à 1936 (dernière année?).

JOANNE, A., *Orient,* Guide, Paris, Hachette, 1881, 3 tomes.

KATZ, S., *Israël face au mythe de la Palestine,* trad. de l'anglais, Paris, Albatros, 1976.

KINROSS, L., *The Ottoman Centuries.* The rise and fall of the Turkish Empire, London, J. Cape, 1977.

KLATZMANN, J., *Israël,* coll. *Magellan,* Paris, P.U.F., 1971.

LAMMENS, H., «Le "Sionisme" et les colonies juives de Palestine», *Etudes religieuses,* t. 73 (1897), p. 433-463.

LAMY, E., *La France du Levant,* Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1900.

LANDRIEUX, M., *Aux pays du Christ,* 6ème éd., Paris, rue Bayard, 1910.

LANESSAN, J.-L. de, *Les missions et leur protectorat,* Paris, F. Alcan et Guillaumin, 1907.

LAPIERRE, D., et COLLINS, L., *Ô Jérusalem.* Récit, Paris, Laffont, 1971.

LAQUEUR, W. Z., *History of Zionism,* London, Weidenfeld and Nicolson, 1972. (Trad. française, Paris, Calmann-Lévy, 1973; trad. allemande, Wien, Europa Verlag, 1975).

LAUNAY, L. de, *La Turquie que l'on voit,* Paris, Hachette, 1914.

LAVEDAN, H., *Avant l'oubli,* Paris, Plon, 1933-1940, 4 vols.

LAVEDAN, H., «Le drapeau de Nazareth», *le Figaro,* 7 février 1912, p. 1.

LAVEDAN, H., «Le Père Athanase Prun», *le Figaro,* 21 février 1917, p. 1.

LEBAS, M., *Monseigneur Caron (1845-1929), un prestigieux animateur de jeunesse,* Paris, Bonne Presse, 1945.

LE CAMUS, E.-P., *Notre voyage aux pays bibliques.* T. I: *Egypte et Basse-Palestine.* T. II: *Haute-Palestine, Syrie, Asie mineure, Grèce,* Bruxelles, A. Vroment, 1894.

LE HARDY, G., *Histoire de Nazareth et de ses sanctuaires,* Paris, Lecoffre, 1905.

LEMAIRE, P., *Petit guide de Terre Sainte,* 4ème éd. revue et corr., Jérusalem, Imprimerie des Franciscains, 1956.

LEROY-BEAULIEU, A., «Les congrégations religieuses, le protectorat religieux et l'influence française au dehors», *Revue des Deux Mondes,* 73ème année, 5ème série, t. XIV, 1903, p. 70-113.

LIÉVIN DE HAMME, *Guide indicateur des sanctuaires et lieux historiques de la Terre Sainte,* éd. revue et augmentée, Jérusalem, 1897, 3 vols.

LOFFLER, P., *Arabische Christen in Nahostkonflikt,* Franfurt a. Main, O. Lembeck, 1976.

LOTI, P., *La Galilée. La mosquée verte,* Paris, Lévy, 1896.

LUCAS, N., *The modern history of Israel,* London, Weidenfeld and Nicolson, 1974.

MANSOUR, A., *Histoire de Nazareth,* 1924. (Signalé par P. Bonet, *Histoire de l'hôpital français de Nazareth,* 1981, p. 138).

Méditerranée orientale, Egypte. Guide du passager pour les escales des croisières et pour les excursions en Syrie et en Egypte, coll. *Guides bleus illustrés,* Paris, Hachette, 1938.

MEÏR, G., *Ma vie,* traduit de l'anglais, Paris, Laffont, 1975.

MEISTERMANN, B., *Nouveau guide de Terre Sainte,* Paris, Picard, 1907; nouv. éd. revue et corrigée, *ibid.,* 1923.

MERCILLON, P. H., *Cent ans de guerre pour la Terre Sainte,* 1979. (Signalé par P. Bonet, *Histoire de l'hôpital français...,* p. 138).

MILZA, P., *Français et Italiens à la fin du XIXe siècle.* Aux origines du rapprochement franco-italien de 1900-1902, Ecole française de Rome, 1981

MINERBI, S. I., *L'Italie et la Palestine, 1914-1920,* coll. *Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Paris, Sorbonne. Recherches,* Paris, P.U.F., 1970.

MONTONATI, A., «Nazareth. Cent'anni di amore», *Fatebenefratelli,* ann. V, 3, maggio-giugno 1983, p. 17-28.

Moyen Orient. Liban, Syrie, Jordanie, Iraq, Iran, coll. *Guides bleus,* Paris, Hachette, 1965.

MUSSET, H., *Histoire du christianisme, spécialement en Orient,* t. 3: *1789-1947,* Harissa-Jérusalem, 1949.

NAHHAS, Al-Youhanna, *Vie du P. Antoine Belloni, chanoine du Saint-Sépulcre et fondateur des orphelinats salésiens en Palestine,* Alexandrie, Imprimerie Orientale Nicolas et Elias Saba, 1909, 2 vols. (en arabe).

NASRALLAH, J., «Vie de la chrétienté melkite sous la domination turque», *Revue des études islamiques,* 1948, p. 95-107.

Nazareth aujourd'hui, coll. *Cahiers de la Terre Sainte,* Jérusalem, Franciscan Printing Press, 1969.

Nazareth autrefois et aujourd'hui, avec une notice sur l'Orphelinat de Jésus Adolescent, Nice, Imprimerie lithographie de l'Association du Patronage Saint-Pierre, 1908.

Opera della Santa Famiglia in Terra-Santa, anche detta Opera di Betlemme sotto la direzione di Antonio Belloni, Canonico del S. Sepolcro, Miss. Apostolico, Betlemme, Torino, Tip. S. Giuseppe-Collegio degli Artigianelli, s. d. (1888).

Orphelinat (L') de Jésus-Adolescent à Nazareth, Nice, Impr. du Patronage S. Pierre, 1, place d'Armes, s. d. (1913).

Palestine (La). Guide historique et pratique avec cartes et plans nouveaux par des Professeurs de N.-D. de France à Jérusalem, 2ème éd., Paris, rue Bayard, 1912. (Première éd., 1904; troisième éd., 1922; quatrième éd., 1928).

PARAF, P., *La vie quotidienne contemporaine en Israël,* Paris, Hachette, 1971.

PELISSIÉ DU RAUSAS, G., *Le régime des Capitulations dans l'empire ottoman,* Paris, A. Rousseau, 1902-1905, 2 vols.

Père (Le) Charles de Jésus, vicomte de Foucauld. Son séjour à Nazareth, 1897-1900, par les Clarisses de Nazareth, Jérusalem, 1962.

PERNOT, M., *Rapport sur un voyage d'étude à Constantinople, en Egypte et en Turquie d'Asie (janvier-août 1912),* Paris, Firmin-Didot, s. d. (1914).

PETROZZI, M. T., *Il Monte Tabor e dintorni,* coll. *Luoghi santi della Palestina,* Jerusalem, Franciscan Printing Press, 1976.

POLAČEK, J., *I Salesiani di Don Bosco e le Figlie di Maria Ausiliatrice nella Palestina specialmente tra il 1891 e il 1910,* Roma, Pontificio Istituto degli Studi Orientali, 1976.

Problème (Le) palestinien. Une analyse des faits présentée par l'Agence juive pour la Palestine à l'Assemblée des Nations Unies, 1947, Paris, Impr. Avouka, 1947.

POSSETO, A., *Il patriarcato latino di Gerusalemme, 1848-1938,* Milano, 1947 (selon J. Hajjar, *Le Vatican...,* p. 560).

PRUN, A., «L'Orphelinat de Jésus Adolescent à Nazareth», *Missions catholiques,* t. XXXIX, 1907, p. 409-411.

(PRUN, A.), «La destruction par les Turcs des Etablissements Français d'Asie mineure. L'Orphelinat de Nazareth», *Le Soleil du Midi,* Marseille, samedi 23 janvier 1915, p. 3.

RASH, Y., *Déminer un champ fertile. Les catholiques français et l'Etat d'Israël,* Paris, Cerf, 1982.

RASTELLO, F., *Don Pietro Ricaldone, IV. successore di Don Bosco,* Roma, Editrice SDB, 1976, 2 t.

Règlement des maisons de la Société de S. François de Sales, Turin, Imprimerie salésienne, 1880.

RÉMOND, R., *Histoire du catholicisme en France,* t. III: *La période contemporaine,* Paris, Spes, 1962.

RENAN, E., *Vie de Jésus,* 26ème éd., Paris, Calmann-Lévy, 1899.

RENOUVIN, P., *Histoire des relations internationales,* t. VII et VIII, Paris, Hachette, 1957-1958.

«R. Père (Le) Athanase Prun», *Bourse égyptienne,* vendredi 26 janvier 1917, p. 3.

RIQUIER, E.-J., «Hommage au P. Athanase Prun», *la Croix,* mardi 24 avril 1917, p. 4.

RIX, H., *Tent and Testament.* A camping tour in Palestine with some notes on Scripture sites, London, William and Norgate, 1907.

ROGERS, M. E., *Domestic Life in Palestine,* London, Bell and Daldy, 1863.

RONDOT, P., *Les chrétiens d'Orient,* Paris, Peyronnet, s. d. (1955).

SACHAR, H. M., *A history of Israel, from the rise of Zionism to our time,* New York, A. A. Knopf, 1976.

SCHOEPS, J. H., *Theodor Herzl, Wegbereiter des politischen Zionismus,* Göttingen, Musterschmidt, 1975.

SÉJOURNÉ, P. M., *Eloge funèbre de Don Antoine Dominique Belloni...,* prononcé en l'église de l'orphelinat catholique de Bethléem au service du trentième jour, le 9 septembre 1903, Jérusalem, Impr. des P.P. Franciscains, 1903.

SERAO, M., *Au pays de Jésus.* Souvenirs d'un voyage en Palestine, trad. de l'italien, 6ème éd., Paris, Plon, 1903.

SHALHUB, G., *Abuliatama.* Il «padre degli orfani» nel paese di Gesù, il can. A. Belloni, Torino, Società Editrice Internazionale, 1955, (Cet auteur orthographiait son nom: *Chalhoub,* dans ses publications françaises. Voir *ci-dessus*).

SIX, J.-F., *Itinéraire spirituel de Charles de Foucauld,* Paris, Seuil, 1958.

STAUROU, Th. G., *Russian interests in Palestine, 1882-1914.* A study of a religious and educational enterprise, Thessalonique, Centre d'études balkaniques, 1963.

STIASSNY, M. J., *Nazareth,* Jérusalem, Jerusalem Publishing House, 1967.

TERNON, Y., *Les Arméniens.* Histoire d'un génocide, Paris, Seuil, 1977.

THARAUD, Jérôme et Jean, *La Palestine,* Paris, Alpina, 1930.

THOBIE, J., *Intérêts et impérialisme français dans l'empire ottoman (1895-1914),* Paris, Imprimerie nationale, 1977.

TOBLER, T., *Nazareth im Palestina,* Berlin, Reimer, 1868.

Traité de Mytilène de 1901, Jérusalem, Imprimerie des P.P. Franciscains, s. d. (1914?).

VERNEY, N. et DAMBMANN, G., *Les puissances étrangères dans le Levant, en Syrie et en Palestine.* Influences politiques et économiques, finances, travaux publics, industrie et agriculture..., Paris, Guillaumin, 1900.

VIAUD, P., *Nazareth et ses deux églises de l'Annonciation et de saint Joseph d'après les fouilles récentes,* Paris, Picard, 1910.

VILLA, G., *Un anno di esilio nel centro dell'Anatolia (5 Dicembre 1917 - 13 Dicembre 1918),* Bergamo, Segretario Diocesano dell'Unione Miss. del Clero, 1923.

VOGÜÉ, E. M. de, *Syrie, Palestine, Mont Athos.* Voyage aux pays du passé, 11ème éd., Paris, Plon, 1924 (5ème éd., 1905).

WEINSTOCK, N., *Storia del Sionismo,* Roma, Samonà e Savelli, 1970, 2 vols.

ZANECCHIA, D., *La Palestine d'aujourd'hui,* trad. fr., Paris, Lethielleux, 1899, 2 vols.

INDEX DES NOMS

N.B. - *Nazareth*, mot qui figure à peu près à toutes les pages, a été omis dans cette liste.

Abboud, Nagib, 230
Abd el-Kader, 262.
Abdallah, émir, 181, 239.
Abdin, Abdallah, 28, 29.
Abel, élève, 225.
Abel, François-Marie, 294.
Abela, Ferdinand-Joseph, 235, 294.
Abelline, Galilée, 21, 231. *Et voir*: Ibline.
Abou Baker, 191.
Abou, Ibrahim, 218.
Abou Raad, 29.
Abou, Sélim, 280, 294.
Abouliatama, 7, 22, 28, 31, 37, 45, 46, 47, 114, 117, 118, 123, 124, 125, 145, 151, 155, 167, 168, 169, 170, 217, 220, 226, 232, 258, 277, 299.
Abounassar, Pierre, 262.
Abyssinie, 197.
Académie française, 75, 77, 79, 158, 280.
Acétosa, Félix, 89.
Acre, Galilée, 37, 117, 190, 230. *Voir aussi*: Saint-Jean d'Acre.
Action française, 164.
Adam, personnage biblique, 232, 237.
Adana, Turquie, 79
Addis Abeba, Ethiopie, 196.
Adoption, Nice, périodique, 142.
Afrique, 122. - A. du Nord, 196.
Agadir, Maroc, 75.
Aialtoun, Liban, 247.
Ailaboune, Galilée, 206, 230, 232, 235, 236.
Aïn Djaloud, Palestine, 184.
Aïn Nebel, Liban, 250.
Aire-sur-Adour, Landes, France, 158.
Alam, Louis, 26.
Alassio, Italie, 56.
Albera, Paolo, 27, 59, 63, 73, 93, 95, 97, 111, 125, 128, 139, 145, 151, 152, 196.
Aldecona, Tarragone, Espagne, 193.
Alem, Jean-Pierre, 146, 294.
Alep, Syrie, 194.
Alexandrie, Egypte, 10, 11, 46, 56, 62, 89, 111, 116, 124, 125, 126, 128, 140, 151, 162, 168, 203, 240, 248.
Alfieri, Vittorio, 166.
Allemagne, 54, 75, 76, 81, 112, 113, 122, 136, 139, 181.
Allemand,, 75, 76, 114, 122, 124, 128, 136, 140, 141, 142, 143, 150, 180.
Allenby, Edmund, 140, 147.
Alsace, 116, 161.
Alvarez, Séraphin, 80.
Amadei, Angelo, 23, 66, 294.
Amateis, Giacomo, 15.
Amels, Damian, 80.
Amérique, 288. - A. centrale, 184. - A. du Sud, 151, 194.
Amielh, Hubert, 199, 215.
Amsterdam, Pays-Bas, 41.
Anatolie, Turquie, 137, 191, 299.
Andlau, Bas-Rhin, France, 195.
Angelini, G., 294.
Anglais, 9, 20, 21, 54, 140, 145, 148, 151, 177, 179, 186, 188, 189, 190, 191, 209, 211, 212, 216, 217, 218, 243, 251, 258, 261, 262, 277, 281.
Angleterre, 21, 113, 146, 147, 151, 174, 177, 178, 205, 207, 216.
Anguera, Vicenta, 193.
Anielli, Lorenzo, 67.
Annales politiques et littéraires, périodique, 76.
Anne, sainte, 276.
Anvers, Belgique, 42.
Aouais, Hanna, 86.
Appodia, Pasquale, 32.
Aqel, Chahin, 232.
Aqoura, Liban, 226.
Arabe, 7, 9, 15, 26, 31, 33, 38, 53, 66, 70, 71, 72, 73, 117, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 139, 145, 147, 148, 160, 167, 169, 181, 183, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 192, 205, 207, 211, 216, 217, 218, 219, 220, 237, 238, 239, 240, 241, 243, 249, 251, 253, 255, 258, 260, 261, 262, 263, 264, 277, 279, 282, 283, 288, 294.
Arabie, 282.
Arena, Francesco, 132.
Arménien, 36, 194, 230, 299.
Armentières, France, 166.
Arronville, Seine-et-Oise, France, 83.
Asie, 8, 54, 71, 78, 81, 137, 173, 297.
Association Nationale Italienne, 54, 55, 56, 57, 60, 63, 70, 72, 77, 290, 291.

Assomptionnistes, religieux, 30, 158, 163.
Attard, Edgard, 213.
Aubès, Joseph, 50, 51, 52, 54, 55, 294.
Aubry, vice-amiral italien, 70, 71.
Auffray, Augustin, 159, 165, 167, 172, 174.
Augustovo, Russie, 116.
Augustin d'Hippone, saint, 213.
Aumale, Jacques d', 199.
Aurons, Bouches-du-Rhône, France, 115.
Auteuil, Paris, 174, 180.
Autriche, 128, 248.
Autrichien, peuple, 112, 122, 126, 180.
Ayoub, Sélim, 137.
Azarian, Stéphane, 36.
Azoury, Négib, 71, 294.

Bacos, Egypte, 140.
Baedeker, Karl, 294.
Bagatti, Bellarmino, 230, 294.
Bagdad, Iraq, 282.
Bailleul, Nord, France, 13.
Baldi, Donato, 294.
Balfour, Arthur James, 57, 146, 147, 148, 294.
Barbera, Mario, 294.
Barbey d'Aurevilly, Jules, 176.
Barillon-en-Barrois, Meuse, France, 217.
Barlassina, Luigi, 172, 209, 214, 244.
Barnavi, Elie, 146, 295.
Barucq, André, 196.
Batarseh, Issa S., 137.
Batch, Georges, 50, 295.
Bathiche, M., 250.
Baudrillart, Alfred, 51, 158, 159, 279, 280, 296.
Baynes, Calvados, France, 205.
Beaumont, Vaucluse, France, 199.
Beckford, Angleterre, 208.
Bécoulet, V., 80.
Beïsan, Palestine, 189, 230, 264.
Beissière, Léon, 162.
Beitgémal, Palestine, 17, 23, 25, 37, 40, 46, 52, 56, 65, 66, 71, 72, 116, 129, 130, 131, 132, 133, 135, 137, 191, 209, 210, 211, 248, 259, 264, 287, 288, 289, 290, 291, 292.
Beitgiallah, Palestine, 289.
Bejani, Elias, 250.
Belge, 8, 28, 32, 40, 41, 44, 113, 115, 116, 119, 125, 150, 202, 206, 208.
Belgique, 41, 46, 116, 150, 152, 172, 206.
Belloni, Antonio, 10, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 34, 36, 37, 38, 41, 46, 47, 52, 53, 54, 56, 57, 60, 64, 68, 71, 76, 132, 223, 226, 249, 257, 278, 280, 287, 288, 289, 290, 295, 298, 299.
Bénéjacq, Basses-Pyrénées, France, 269.
Bénézit, Emmanuel, 110.
Ben Gourion, David, 146, 188, 216, 217, 295.
Benoît XV, pape, 284.
Bérard, Emile-Marius, 28, 247.
Bergera, mademoiselle, 180.
Berlin, Allemagne, 54, 55, 56, 186.
Bernadette de Lourdes, sainte, 175.
Bernard de Clairvaux, saint, 163, 164.
Berré, P. dominicain, 149.
Bertagnolli, Cornelio, 207.
Bétharram, prêtres du Sacré-Coeur de, 158, 164, 168, 214, 255, 259, 260, 262, 269, 277.
Bethléem, Palestine, 5, 8, 9, 10, 17, 19, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 36, 37, 38, 40, 46, 47, 52, 53, 54, 55, 56, 58, 59, 60, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 79, 80, 104, 111, 116, 125, 127, 128, 129, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 141, 151, 153, 159, 170, 174, 179, 185, 193, 194, 195, 197, 198, 202, 205, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 217, 223, 224, 225, 226, 227, 230, 236, 243, 247, 248, 250, 256, 257, 258, 266, 276, 280, 284, 287, 288, 289, 290, 293, 299.
Bevin, Ernest, 216.
Beyrouth, Liban, 10, 39, 43, 45, 58, 61, 62, 67, 119, 133, 151, 153, 184, 193, 196, 235, 247, 294, 295.
Bible, 8, 22.
Biely Kostol, Slovaquie, 195.
Binnert, musicien, 264.
Bismarck, Otto von, 55.
Blaise, saint, 270.
Blondé, P., 260.
Bloy, Léon, 176.
Blumenkranz, Bernhard, 143, 295.
Bocquain, M., 75.
Bogino, Frédéric, 90, 97, 110, 111, 143, 157.
Boladian, Alexis, 15.
Bollettino salesiano, périodique, 41, 192.
Bolognani, Pietro, 139, 200.
Bolzano, Italie, 207.
Bonaparte, Napoléon, 150.

Bonet, Philippe, 294, 297.
Bonne Presse, maison d'édition, 244.
Bono, Giuseppe, 115, 116, 119, 120, 122, 123, 124, 125, 126, 128, 174, 197, 246.
Boppe, Auguste, 57, 62.
Borino, Luigi, 48, 246.
Bormida, Angelo, 118, 136, 137.
Bornier, Henri de, 102.
Bosco, Jean, saint, 10, 14, 17, 23, 25, 26, 29, 31, 32, 33, 37, 41, 66, 71, 87, 94, 130, 139, 165, 166, 167, 179, 193, 194, 217, 223, 232, 241, 242, 243, 249, 253, 258, 259, 260, 261, 262, 268, 269, 275, 278, 290, 291, 294, 295, 296.
Bottrop, Pologne, 213.
Boucher, François, 76.
Bouchor, Maurice, 281.
Bourne, Francis, 148.
Bourse égyptienne, périodique, 140, 298.
Brandys, Jan, 212.
Bransiet, Matthieu, 110.
Brienen, baronne de, 38, 39, 41, 42, 43, 61.
Brillant, Maurice, 295.
Brisighella, Ravenne, Italie, 59.
Brit Scialôm, association, 181.
Bron, Joseph, 206.
Brou, Alexandre, 91.
Brouchoven de Bergeyck, Florimond de, 32, 42, 44.
Brunot et Bony, auteurs de livres scolaires, 281, 282.
Bruxelles, Belgique, 116, 184.
Bulletin annuel de l'Oeuvre de la Sainte-Famille, 283, 295.
Bulletin salésien, périodique, 9, 11, 13, 17, 20, 25, 26, 27, 28, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 41, 42, 45, 46, 53, 54, 73, 78, 86, 87, 88, 94, 105, 153, 158, 159, 165, 167, 168, 172, 173, 174, 203, 223, 224, 226, 227, 236, 240, 244, 255, 256, 258, 260, 261, 262, 277, 278, 280, 295.
Bussenbaüm, 178.
Buzy, Denis, 269.

Cacheux, Charles, 28, 247.
Caen, France, 215.
Caïffa, Palestine, 19, 26, 38, 39, 45, 58, 62, 75, 78, 79, 89, 91, 96, 97, 113, 119, 124, 154, 168, 182, 185, 187, 188, 189, 190, 200, 217, 218, 225, 230, 232, 235, 257, 259, 277, 278.
Caillard, Henri, 38, 39.
Caire (Le), Egypte, 70, 139.
Calis, Joseph, 131.
Camassei, Filippo, 72, 104, 132, 133, 134, 135.
Cana, Galilée, 20, 146, 260, 261. *Et voir*: Kafr Kanna.
Canale, Giovanni Battista, 185, 192, 194, 195, 197, 198, 199, 200, 202, 204, 207, 209, 210, 211, 212, 238.
Candéla, Antoine, 150, 262.
Cantoni, Ercole, 12, 59, 63, 66, 67, 68, 69, 73, 80, 105, 242, 246, 248, 249, 284.
Cardano, Pietro, 59, 65, 66, 67, 68, 69, 73, 80, 105, 239, 248, 252, 254.
Carlesso, Guglielmo, 198, 200.
Carmel, montagne de Galilée, 20, 26, 33, 45, 89, 278.
Carmel, vaisseau, 182.
Carmélites, religieuses, 140, 182.
Carmes, religieux, 33, 45.
Carnavalet, musée, 76.
Carolio, Cuneo, Italie, 115.
Caron, Maxime, 5, 9, 11, 34, 73, 75, 83, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 140, 141, 142, 143, 145, 153, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 194, 221, 226, 230, 264, 277, 279, 280, 284, 293, 294, 295, 296, 297.
Carrière, Michel, 146.
Carrière-sur-Seine, Seine-et-Oise, France, 172.
Cartier, Louis, 155, 142.
Casa Nova, hôtellerie, 21, 79, 89, 122, 162, 280.
Cassis, Ibrahim, 251.
Castillon du Perron, M., 295.
Catéchisme en images, tableaux, 244.
Cattan, Moussa, 137.
Cattan, Pierre, 247.
Caussèque, Edouard, 295.
Cayroche, Joseph, 163, 246, 248, 249, 259, 260, 264, 277.
Cécile, sainte, 260, 265.
Ceria, Eugenio, 5, 23, 72, 295.
Cerruti, Francesco, 56, 290.
Cevilly, Charlotte de, 11, 92. *Et voir*: Foäche, Charlotte.

Chalhoub, Georges, 30, 40, 47, 128, 131, 132, 133, 135, 138, 162, 166, 167, 204, 239, 246, 247, 261, 263, 264, 295. *Et voir*: Shalhub.
Charité, Filles de la, religieuses, 32, 45, 79, 112, 162, 225, 259.
Charles-Roux, François, 50, 198, 200, 201, 295.
Charlot (Charlie Chaplin), 260.
Chastel-Nouvel, Lozère, France, 249.
Chastenet, Guillaume, 39.
Chastenet, Jacques, 102.
Châteaubourg, Ille-et-Vilaine, France, 14.
Chateaubriand, François de, 50.
Chavantès, tribu indienne, 203.
Chbatt, Maroun, 230.
Chenu, Marie-Dominique, 174.
Chine, 139, 203, 205.
Chiounnar, Charles, 72, 131, 133, 134, 135.
Chodorge, René, 12, 15, 217, 218, 220.
Choli, Simon, 169, 281, 285.
Chouéri, Charles, 208, 209, 210, 238, 239, 249, 270.
Chouraqui, André, 295.
Chronique manuscrite, Jésus-Adolescent, 5, 12-15, 27, 29, 48, 57, 62, 63, 66, 67, 73, 74, 75, 78, 79, 81, 100, 104, 109, 160, 161, 167, 172, 185, 187, 188, 189, 190, 191, 193, 194, 200, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 228, 229, 231, 232, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 243, 248, 250, 251, 252, 254, 255, 256, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 275, 276, 277, 278, 283, 293.
Cilicie, Turquie, 149.
Civiltà Cattolica, périodique, 294.
Clarisses, religieuses, 34, 45, 149, 298.
Cléophas, prêtre, 269.
Coassolo, Nereo, 247.
Cochin, Denys, 39, 102.
Collin, Bernardin, 147, 295.
Collins, Larry, 297.
Combes, Emile, 54, 164.
Compagnie de Jésus, 91.
Constans, Jean, 39, 61, 62.
Constantin, empereur, 92.
Constantinople, Turquie, 10, 24, 28, 38, 39, 52, 56, 56, 57, 61, 62, 77, 78, 113, 114, 149, 151, 294, 298.
Contre-coup (Le) de la guerre, brochure, 11, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 140, 295.
Conventuels, religieux, 62.
Copti, Sami, 230.
Coran, 49, 176.
Cosne-sur-Loire, Nièvre, France, 10.
Couget, F., 196.
Couturon, Jean-Baptiste, 203.
Cozzolino, Ciro, 293.
Crédit lyonnais, banque, 98.
Crémisan, Palestine, 17, 25, 37, 46, 52, 54, 56, 72, 73, 129, 132, 135, 137, 194, 195, 205, 207, 208, 209, 240, 248, 287, 288, 290.
Crétal, Alban, 89.
Croisade eucharistique, 173.
Croix, périodique, 103, 140, 216, 298.
Cronistoria, province du Moyen Orient, 47, 128, 129, 136, 137, 138, 141, 293.
Crozes, Auguste, 12, 14, 29, 165, 166, 167, 173, 175, 180, 191, 192, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 224, 229, 230, 232, 237, 238, 240, 241, 243, 246, 247, 254, 255, 258, 259, 263, 264, 273, 274, 276, 282, 284, 291, 293, 295.
Crucifix, chapelle de l'église Jésus-Adolescent, 105, 106.
Cuneo, Italie, 115, 192.
Czerwinsk, Pologne, 206, 213.

Dabbouriyé, Galilée, 189.
Dahdouh, 154, 155, 159, 162.
Dall'Oste, Ugo, 69.
Dalloz, Paul, 196.
Dalmatie, 248.
Damas, Syrie, 113, 119, 124, 131, 167, 195, 208, 225, 234, 235.
Dambmann, George, 239.
Dames de Nazareth, religieuses, 21, 58, 80, 122, 159, 259.
Danial, Antoine, 104.
Daoud, Joseph, 275, 277.
Dawn, Ern. C., 295.
Dayan, Moshe, 146, 295.
Delabar, chanoine de Rouen, 149.
Delaporte, Victor, 91, 171, 179.
Delcassé, Théophile, 39.
Delorme, Jean, 114.

Derawi, Aziz, 216, 221, 222.
Desmettre, Edouard, 247.
Desramaut, Francis, 141, 270, 295
Deutsche Palästina Bank, 98, 118.
De Vries, W. 295.
D'Hondt, Henri, 113, 115, 116, 119, 120, 125, 126, 128.
Dhorme, Edouard, 166.
Diarbékir, Turquie, 119, 126.
Dieu, 21 33, 34, 35, 36, 72, 77, 84, 87, 90, 91, 92, 96, 97, 98, 99, 101, 102, 103, 106, 108, 110, 112, 139, 150, 154, 155, 157, 163, 165, 170, 176, 177, 179, 194, 204, 207, 226, 227, 242, 249, 252, 254, 256, 259, 261, 267, 271, 275, 279, 282, 283.
Djénine, Palestine, 20, 127, 189.
Djiamal pacha, 129.
Dobrovodsky, Joseph, 195, 196, 1221, 222, 237.
Documentation catholique, périodique, 185, 187, 188, 189, 190.
Domergue, Joseph-Albert, 184.
Dominicains, religieux, 47, 53, 149, 166, 174.
Don-Bosco--France, périodique, 141.
Doncoeur, Paul, 295.
Drapeau (Le) de Nazareth, article d'Henri Lavedan, 55, 57, 58, 61, 62, 75, 76, 77, 78, 297.
Dressaire, L., 142.
Drumont, Edouard, 176.
Dubois, Louis, 148, 149.
Dubois (ou Van den Bosch), M., 217, 221.
Dufour de la Thuillerie, R., 164.
Durando, Celestino, 23, 24, 42, 249, 250, 287, 288, 289.
Durgham, Antoine, 239, 262, 265.
Du Véou, P., 296.
Duvignau, P., 168.
Dzelinski, famille polonaise, 214.

Echo de Nazareth, périodique, 9, 13, 15, 22, 91, 92, 96, 109, 111, 142, 145, 151, 153, 154, 155, 156, 157, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 167, 168, 170, 171, 172, 173, 174-184, 185, 187, 190, 192, 193, 194, 204, 226, 227, 229, 230, 236, 237, 238, 239, 241, 250, 252, 253, 254, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 277, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 291, 293, 296.
Ecole de Jésus Adolescent, prospectus, 229, 235, 237, 239.
Ecola Chrétiennes, Frères des, 7, 13, 21, 25, 29, 58, 70, 79, 80, 99, 110, 140, 151, 259, 263, 269, 275, 280, 284, 293.
Ecoles d'Orient, oeuvre, 42, 225.
Eglise catholique, 8, 50, 51, 53, 54, 101, 139, 149, 150, 176, 177, 178, 179, 223, 224, 235, 236, 282.
Egypte, 10, 11, 18, 60, 78, 124, 128, 134, 138, 149, 151, 152, 181, 186, 203, 248, 297, 298.
Eigmann, Franz, 132, 136.
Eilouth, Galilée, 219, 220, 221.
Elie, personnage biblique, 33.
El Khouri, Boulos, 233, 234.
El Khouri, Hafifé, 233, 234, 235.
El Khouri, Nagib, 234.
Elouti, Myriam, 238.
El Yacoub, Abdallah Soliman, 233.
El Yacoub, Francis, 233, 234.
El Yacoub, Giriès, 21.
Encyclopaedia Judaica, 7, 146, 296.
Enfant-Jésus, province salésienne, 46.
Enver pacha, 113, 114.
Esdrelon, Galilée, 18, 20, 66, 216.
Eski Sceïr, Turquie, 138.
Espagne, 138, 193, 280.
Espagnol, peuple, 193, 280.
Etats-Unis d'Amérique, 140, 205, 215.
Ethiopie, 186, 196.
Etienne, saint, 258, 276.
Etudes, périodique, 39, 82, 91, 297.
Euphrate, fleuve, 186.
Europe, 8, 12, 32, 34, 37, 40, 50, 52, 54, 73, 111, 147, 166, 176, 185, 189, 195, 207, 240, 249, 288.
Eustochie, sainte, 112.
Evagre, Frère des Ecoles Chrétiennes, 21, 280.
Evangile, 175, 176, 178, 179.
Extrême-Orient, 51, 194, 296.

Faber, Frédéric-William, 84.
Fâchés, affaire des, 100.
Fahoum, famille de Nazareth, 100.
Falastin, périodique, 169.
Farah, prêtre maronite, 240.
Farah, Sami, 230.
Farah, Siméon, 191.

Farès, Salim, 251.
Farran, Francis, 238.
Fartenn, docteur, 10, 38.
Fathallah. *Voir*: Tahhan.
Faure, Félix, 53.
Faure, Hippolyte, 193, 196, 197, 211, 212, 251.
Fellinger, Franz, 168.
Féraud-Giraud, Louis-Joseph-Delphin, 296.
Fergnani, Giovanni, 137.
Fernessole, Pierre, 296.
Figaro, journal, 55, 57, 75, 77, 78, 79, 140, 297.
Finaly, banquier, 178.
Flesia, Giovanni, 137.
Flobecq, Belgique, 116.
Florence, Italie, 55.
Foäche, Charlotte, née de Cevilly, 11, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 101, 104, 105, 107, 108, 156, 158, 159, 160, 161, 162, 163.
Foäche, Léon, 92, 94, 98, 161.
Foglizzo, Italie, 193, 199.
Fohrer, Georg, 146, 296.
Fondo, Trento, Italie, 207.
Forand, soeur, Fille de la Charité, 162.
Foucaud, Alfred, 206, 208, 209, 210, 211, 296.
Foucauld, Charles de, 34, 75, 100, 164, 180, 276, 295, 296, 298, 299.
Français, peuple, 8, 9, 10, 11, 25, 30, 33, 38, 39, 40, 44, 49, 50, 51, 52, 53, 55, 56, 58, 59, 60, 61, 64, 65, 66, 69, 70, 71, 73, 74, 77, 79, 81, 94, 95, 98, 102, 111, 112, 114, 115, 117, 118, 121, 122, 124, 125, 127, 140, 141, 143, 145, 147, 150, 154, 161, 164, 166, 168, 172, 175, 179, 187, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 205, 210, 211, 214, 215, 219, 224, 227, 227, 239, 240, 241, 242, 243, 253, 258, 260, 261, 262, 264, 277, 279, 280, 281, 283, 284, 297.
France, 5, 10, 11, 30, 39, 41, 42, 45, 46, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 61, 62, 67, 69, 70, 74, 76, 77, 79, 80, 81, 83, 92, 94, 96, 101, 103, 108, 109, 110, 112, 114, 116, 119, 123, 124, 140, 141, 148, 150, 151, 152, 153, 155, 156, 157, 159, 160, 161, 172, 175, 178, 179, 184, 193, 195, 197, 198, 199, 200, 202, 206, 207, 208, 211, 212, 217, 227, 246, 247, 249, 265, 277, 279, 280, 281, 284, 296.
Francesia, Giovanni Battista, 296.
Franciscains, religieux, 21, 23, 27, 45, 58, 68, 79, 80, 86, 89, 98, 99, 100, 101, 120, 123, 124, 126, 127, 162, 180, 237, 250, 259, 264, 268, 269, 276.
Franck, Claude, 146, 296.
François d'Assise, saint, 37.
François de Sales, saint, 246, 258, 263, 269.
Fréjus, France, 198.
Friedman, I., 146, 296.

Gabriel, archange, 156, 273.
Gaillardot, vice-consul de France, 62.
Galilée, 7, 10, 11, 15, 17, 18, 19, 20, 22, 26, 27, 75, 81, 84, 119, 140, 145, 158, 159, 166, 170, 174, 181, 189, 216, 224, 229, 233, 265, 277, 278, 284, 294, 295, 297.
Galilée, hôtel de Nazareth, 191.
Galles, prince de, 182.
Gap, France, 149.
Gasparri, Pietro, 51, 70, 258, 296.
Gatti, Carlo, 132, 153, 227, 231, 284.
Gauthier, Lucien, 96, 97, 100, 101, 104, 106, 107, 108, 111, 142, 160, 180.
Gaza, Palestine, 137.
Gédéon, personnage biblique, 184, 193.
Gédéon, Georges, 80, 81.
Gelboë, montagne de Palestine, 20, 150.
Gênes, Italie, 25.
Génésareth, lac de Palestine, 278.
Genève, Suisse, 195.
Genola, Cuneo, Italie, 192.
Georges, élève, 241.
Gerbo, Mario, 246.
Gériès, Joseph, 15.
Ghaleb bey, 122, 126, 127.
Giannine, Atallah, 132, 135.
Giannine, Isaac, 132, 138.
Gimbert, Pierre, 12, 13, 14, 22, 153, 160, 165, 167, 168, 169, 170, 173, 180, 184, 185, 186, 192, 193, 194, 228, 229, 230, 231, 237, 238, 239, 240, 242, 244, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 254, 256, 259, 260, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 274, 276, 278, 283, 296.
Giovane Provveduto, manuel de piété, 32.
Glubb pacha, J., 146, 296.
Gobineau, Joseph-Arthur de, 279.
Godefroi de Bouillon, 164.
Goglia, L., 146, 296.
Goiran, Paul, 258, 262, 270.

Gotti, Antonio, 130, 132.
Goyau, Georges, 51, 296.
Grand Bigard, Belgique, 206.
Grand Champ, Versailles, 103, 107.
Grande-Bretagne, 113, 147, 148, 216.
Grasse, François-Joseph-Paul, comte de, 96.
Grec, rite, 18, 20, 25, 150, 158, 166, 168, 223, 224, 235.
Grèce, 149.
Grego, Igino, 71, 293.
Grente, Georges, 149, 150, 296.
Grimshaw, Frédéric, 205.
Guérin, Victor, 21, 230, 296.
Guernesey, île anglo-normande, 217.
Guerrier, prêtre, 269.
Gueyraud, Georges, 67.
Guillaume II, empereur, 113, 114.
Gusmano, Calogero, 74, 128, 152, 195.
Guzik, Anton, 213, 214, 215.

Haganah, organisation, 216.
Haïfa, Israël, 7, 19, 259, 293. *Et voir*: Caïffa.
Haïti, Amérique centrale, 14, 185, 268.
Hajjar, Grégoire, 20, 21, 158, 166, 168, 224, 285.
Hajjar, Joseph, 50, 71, 295, 296.
Hallak, Odeh, 169.
Haroun al-Rachid, 282.
Harouni, Abboud, 230.
Harouni, Georges, 37, 247, 249.
Harouni, Joseph ou Yousef, 79, 120, 169, 239, 247, 249, 264, 269.
Hasson, Shlomo, 296.
Hawila, Joseph, 191, 195, 205, 206, 208, 210, 247, 250.
Hébron, Palestine, 183, 185.
Hechtel, Belgique, 116.
Hélène, sainte, 92.
Henri IV, roi de France, 50.
Hermon, montagne, 20, 149.
Herrmann, Théodore, 13, 153, 167, 195, 196, 199, 236, 238, 245, 248, 260, 261, 264, 265, 275.
Herszlikowicz, Michel, 146, 296.
Herz, Théodore, 83, 146, 147, 295, 296, 299.
Heugebaert, Etienne, 12, 13, 14, 153, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 167, 172, 179, 193, 194, 204, 227, 228, 229, 230, 231, 239, 242, 243, 244, 246, 247, 249, 255, 258, 260, 261, 268, 270, 271, 273, 274, 275, 276, 277, 279, 280, 281, 284, 285.
Hihi, Antoine, 115, 116, 119, 120, 123, 125, 126, 138.
Himeria, 158.
Hinal, Aimé, 196.
Homs, Syrie, 225.
Hopwood, D., 296.
Houdan, Seine-et-Oise, France, 96, 108, 109.

Ibline (*ou*: Ibilline, *ou*: Abelline), Galilée, 21, 230.
Ibrahimieh, Egypte, 140.
Ile-de-France, France, 164.
Ille-et-Vilaine, France, 14.
Inde, 122, 206.
Iran, 134, 298.
Irgoun, organisation, 216.
Isaac, Jules, 177, 296.
Isabey, Jean-Baptiste, 110.
Isidore, saint, 28, 29.
Islam, 18, 114, 122, 183, 282.
Israël, 5, 7, 8, 9, 150, 177, 178, 179, 183, 186, 294, 295, 296, 297, 299.
Issa, A. O., 297.
Italie, 24, 32, 41, 46, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 65, 66, 67, 70, 71, 74, 79, 81, 127, 128, 138, 140, 141, 193, 195, 199, 207, 208, 248, 288, 290, 291, 292, 297.
Italien, peuple et langue, 7, 15, 23, 38, 40, 53, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 66, 69, 70, 71, 72, 73, 75, 76, 79, 115, 116, 120, 125, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 135, 136, 137, 138, 139, 146, 151, 165, 186, 192, 195, 197, 198, 200, 207, 242, 243, 253, 290, 291, 297.
Ivrea, Piémont, Italie, 199, 226.

Jachetti, Pietro, 205, 247.
Jaffa, Palestine, 19, 26, 70, 72, 128, 129, 137, 182, 183, 185, 187, 189, 230.
Jaffa de Galilée, 230, 265.
Janssens, Henri-Laurent, 297.
Japon, 204, 229, 237, 241, 282.
Jean-Baptiste, saint, 173.
Jean-Baptiste de La Salle, saint, 275.
Jean l'Evangéliste, saint, 165.
Jeanne d'Arc, sainte, 164, 175, 259, 262, 275, 284.

Jeanne d'Arc, imprimerie, 184.
Jedeh, Michel, 230.
Jéricho, Palestine, 137.
Jérôme de Stridon, saint, 112, 165.
Jérusalem, 5, 7, 9, 10, 18, 19, 24, 27, 30, 31, 42, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 59, 62, 66, 67, 68, 70, 71, 72, 73, 99, 100, 104, 116, 119, 128, 129, 132, 134, 136, 137, 138, 141, 142, 148, 158, 159, 166, 168, 171, 178, 179, 180, 181, 183, 185, 189, 190, 191, 192, 194, 197, 198, 199, 207, 209, 210, 211, 214, 215, 216, 217, 226, 235, 248, 272, 276, 280, 287, 288, 289, 290, 293, 294, 295.
Jérusalem, périodique, 30, 70, 71, 78, 148, 173, 188, 269, 277, 280, 284, 296, 297.
Jésus, fils de Marie, 8, 10, 13, 18, 25, 29, 32, 33, 40, 41, 70, 83, 84, 85, 86, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 99, 100, 103, 106, 108, 110, 112, 113, 114, 124, 139, 145, 150, 156, 157, 158, 159, 160, 163, 164, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 177, 183, 192, 203, 204, 223, 224, 229, 237, 254, 258, 260, 261, 262, 263, 272, 274, 276, 282.
Jésus-Adolescent, bannière, 269, 276.
Jésus-Adolescent, cantique, 90, 91, 171, 172.
Jésus-Adolescent, confrérie et archiconfrérie, 32, 85, 86, 87, 88, 91, 94, 170-174, 269, 272, 293.
Jésus-Adolescent, école ou orphelinat, 5, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 17, 20, 21, 28, 29, 30, 34, 35, 37, 39, 40, 41, 42, 44, 45, 46, 47, 59, 60, 64, 66, 67, 71, 73, 75, 78, 79, 80, 81, 86, 88, 89, 90, 94, 97, 100, 104, 112, 113, 115, 117, 118, 120, 121, 122, 125, 127, 128, 140, 142, 145, 151, 161, 162, 163, 167, 168, 171, 173, 175, 179, 185, 187, 188, 191, 194, 200, 202, 203, 205, 208, 211, 214, 215, 218, 219, 220, 221, 223, 224, 225, 226, 227, 229, 230, 232, 235, 236, 238, 239, 240, 241, 244, 250, 251, 252, 255, 262, 264, 265, 266, 267, 270, 274, 278, 279, 280, 284, 293, 294.
Jésus-Adolescent, église ou basilique, 8, 9, 83, 88, 91, 92, 93, 95, 96, 99, 101, 104, 105, 106, 107, 141, 142, 154, 155, 156, 157, 158, 162, 164, 167, 194, 252, 258, 266, 268, 280.
Jésus-Adolescent, province salésienne, 46.
Jésus-Adolescent, statue, 84, 90, 102, 105, 107, 110, 111, 142, 143, 150, 156, 157, 171, 268, 273.
Jeunesse Etudiante Chrétienne (J. E. C.), 173.
Jeunesse Instruite, manuel de piété, 32, 253.
Joachim, saint, 276.
Joanne, Adolphe, 297.
Joinville, Jehan de, 150.
Josaphat, personnage biblique, 204.
Joseph, saint, 13, 26, 28, 40, 41, 66, 86, 87, 100, 111, 112, 156, 158, 172, 234, 268, 271, 275, 282. -Confrérie, 170. - Mois, 40, 271, 275.
Jouffroy, François, 110.
Jourdain, fleuve, 177.
Journal de la basilique, carnets de M. Caron, 5, 11, 73, 92, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 140, 171, 174, 293.
Judas, apôtre, 176, 178, 272.
Judée, Palestine, 17, 18, 25, 72, 129.
Juif, 15, 19, 83, 134, 145, 146, 147, 148, 150, 175, 177, 178, 179, 181, 182, 183, 184, 185, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 290. - J. errant, 177, 183.
Junot, Jean-Andoche, 150.

Kafr Kanna, Galilée, 218.
Karm el-Sahib, 188, 220, 265.
Kasperczak, Léon, 206, 274.
Katyn, Russie, charnier, 213.
Katz, Samuel, 146, 297.
Kefr Ein Ila, Palestine, 183.
Kerkabé, Ouadih, 169.
Khill, Hanna, 205.
Khoury, Choukrallah, 165.
Khoury, Hanna, 206, 236, 242, 251.
Khoury, Ibrahim, 251.
Kielce, Pologne, 213.
King David, hôtel de Jérusalem, 216.
Kinross, L., 297.
Klatzmann, Joseph, 146, 295, 297.
Koch, bacille, 204.

Łabanowski, capitaine polonais, 213.
Lablanc, prêtre oratorien, 190.
La Crau, Var, France, 173, 195, 206, 249.
Lafrance, Georges, 206, 208, 209, 210, 211.
Laglaye, prêtre, 158.
Lagrange, Marie-Joseph, 280.
Laham, maison de Nazareth, 29.
Laiolo, Luigi, 132.

La Manouba, Tunisie, 199.
Lammens, Henri, 83, 199.
La Mulatière, Rhône, France, 196, 197.
Lamy, Etienne, 297.
Landrieux, Maurice, 18, 19, 297.
Langénieux, Benoît-Marie, 27.
Lannessan, Jean-Louis de, 297.
Lapierre, Dominique, 297.
Laqueur, Walter Z., 83, 146, 147, 148, 181, 186, 187, 216, 217, 297.
Latil, Elie, 12, 13, 14, 184, 199, 200, 202, 204, 205, 231, 232, 238, 246, 247, 268, 272.
Latin, rite et langue, 18, 23, 51, 53, 165, 166, 168, 243, 260, 264, 272. *Et voir*: Patriarcat latin.
Latium, Italie, 18.
Latour, Jacques, 163, 246, 258, 264.
Launay, Louis de, 297.
Lavedan, Henri, de l'Académie française, 44, 55, 57, 58, 59, 61, 62, 63, 75, 77, 77, 78, 140, 297.
Lazaristes, religieux, 149.
Lebardin, abbé, 262.
Lebas, Maurice, 83, 88, 92, 106, 297.
Lebbe, Vincent, 139.
Le Boulch, Adolphe, 222.
Le Camus, Emile-Paul, 84, 297.
Le Cocq, Eugène, 217.
Lécrivain, M., 95.
Ledochowski, Mieceslas Halko, 27.
Ledoulx, Charles, 53.
Le Hardy, Gaston, 224, 297.
Lejeune, Pierre, 195, 196.
Lemaire, Paulin, 297.
Lemonnier, institut salésien, Caen, France, 215.
Léon XIII, pape, 85.
Lequesne, Eugène-Louis, 110.
Leroy-Beaulieu, Anatole, 50, 231, 297.
Levant, 49, 50, 70, 147, 149, 296, 297.
Levenq, G. 151.
Liban, 149, 181, 184, 217, 225, 226, 230, 235, 247, 280, 294, 298.
Libanais, peuple, 250.
Liège, Belgique, 206.
Lieux saints, 51, 53, 55, 147, 181, 223, 282, 295.
Liévin de Hammen 297.
Ligurie, Italie, 205.
Littré, Emile, 154.
Liverani, Giuseppe, 137.
Llobet, Gabriel de, 149.
Lobry, M., 149.
Loffler, P., 146, 297.
Londres, Angleterre, 205, 216.
Loonis, Paul, 37, 246, 249.
Lopez, Raphaël, 207, 211, 214.
Lorando, prêt, 38, 39.
Lotfi, Jean, 195, 239, 240.
Loti, Pierre, 18, 19, 84, 297.
Louis, saint, roi de France, 150, 155, 175, 282.
Louis de Gonzague, saint, 170.
Lucas, N., 146, 297.
Lugano, Suisse, 192, 193.
Lully, Jean de, 261.
Luther, Martin, 176.
Lwow, Pologne, 213.
Lybie, Afrique, 72.
Lyon, France, 5, 9, 10, 14, 32, 42, 141, 152, 193, 196, 198, 199, 202, 206, 211, 212, 215, 251, 291, 293.

Mac Ewan, Peter, 189.
Mach'hour, Habib, 251.
Mâcon, France, 17.
Mac Yelland Andrews, Lewis, 189.
Mâdaba, Transjordanie, 181, 289.
Madi, Fouad, 230.
Madras, Inde, 206.
Mahomet, 223, 282.
Malaki, Stéphane, 116, 119.
Manchester, Angleterre, 205.
Mans (Le), France, 149.
Mansour, Moussa, 230, 297.
Mantes, Seine-et-Oise, France, 95.
Manuel, Eugène, 282.
Marcignago, Pavia, Italie, 66, 248.
Marenco, Giovanni, 25.
Margicourt, lieudit de Seine-et-Oise, France, 85, 111, 156, 170, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 183.
Marie, mère de Jésus, 13, 17, 26, 32, 42, 84, 85, 86, 112, 156, 158, 163, 172, 187, 213, 234, 258, 261, 276, 282, - Immaculée conception de M., 170, 221, 258, 265. - Mois de M., 254, 275. - M. Auxiliatrice, 13, 142, 167, 187, 258, 275, 276.
Marie Auxiliatrice, Filles de, ou salésiennes, 23, 70, 218, 288.

Marie de Jésus, religieuse, 183.
Marne, fleuve, France, 58.
Maronite, peuple et rite, 18, 25, 124, 165, 168, 235, 239, 240, 249, 269, 270, 276.
Maroun, saint, 270.
Maroun, élève, 2251.
Marquet, chanoine du Mans, 149.
Mars-la-Tour, Meurthe-et-Moselle, France, 110.
Marseille, France, 27, 42, 52, 89, 93, 151, 158, 193, 195, 249.
Martin, Antoine, 125, 141, 142, 145, 270.
Martres Tolosane, Haute-Garonne, France, 206.
Masakowski, sous-lieutenant polonais, 213.
Mathias, Louis, 284.
Mathias, Saint, 272.
Maujean, Amélie, 107.
Maurepas, Seine-et-Oise, France, 106.
Méditerranée, mer, 38, 71, 96, 297.
Medjal Kroum, Galilée, 190.
Meïr, Golda, 146, 297.
Meistermann, Barnabé, 297.
Mellano, compositeur de musique, 265.
Mercillon, Patrick A., 297.
Merry del Val, Raffaele, 130, 160.
Mésopotamie, 147.
Metelin, Turquie, 39. *Et voir*: Mytilène.
Michałek, Paul, 213, 214, 215, 252, 273, 276.
Milan, Italie, 207.
Milza, Pierre, 55, 297.
Minerbi, Sergio, 55, 70, 128, 297.
Minervino Murge, Bari, Italie, 139.
Miomandre, M. de, 75, 78.
Mirabello, Alessandria, Italie, 138.
Missions catholiques, périodique, 75, 298.
Moïse, personnage biblique, 233.
Moitel, Paul, 215.
Molas, R., pseudonyme de Richard Salom, 184, 193.
Mollah, Sélim, 230.
Mollau, Haut-Rhin, 195
Mongour, Paul, 193, 247.
Montaigu, collège parisien, 278.
Montanati, Angelo, 298.
Montpellier, France, 193.
Montrouge, Seine, France, 97.
Moret, J.-J., 261.
Morosini, Giovanni, 69, 246, 248.
Morte, mer, 181, 182.
Mossoul, Iraq, 71, 149, 151.
Moubarak, François, 168.
Moudjedel, Galilée, 218, 219.
Mousseleh, Saïd, 251.
Moustafa, hadj, 221.
Mulligan, Francis, 208, 209.
Munerati, Dante, 159.
Musset, Henri, 298.
Mussolini, Benito, 179, 199.
Mytilène, Turquie, 39, 43, 52, 299.

Nabi Saïn, Nazareth, 10, 15, 22, 26, 27, 29, 31, 34, 35, 37, 38, 40, 41, 43, 44, 48, 71, 85, 87, 97, 142, 150, 158, 191, 221, 226, 229, 257, 276, 284.
Naegel, Guillaume, 251.
Nagib, Sami, 230.
Nahhas, Al-Youhanna, 23, 298.
Nai, Luigi, 43, 44, 46, 47, 48, 55, 56, 57, 60, 61, 63, 64, 65, 68, 224.
Naïm, Galilée, 20, 150, 193.
Naklé, Farid, 230.
Naklé, Saad, 230.
Nancy, France, 110.
Naplouse, Palestine, 137, 189, 190, 217.
Nasrallah, Joseph, 298.
Navarre (La), La Crau, Var, France, 173, 194, 204, 206, 249.
Nazareth autrefois et aujourd'hui, brochure, 5, 10, 18, 21, 22, 29, 30, 32, 35, 36, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 64, 224, 225, 235, 243, 298.
Negrotto, Cambiaso, 70.
Nèple, Adrien, 10, 17, 20, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 36, 40, 41, 46, 53, 64, 76, 85, 86, 87, 88, 223, 224, 230, 245, 247, 256, 257, 258, 293.
Néri, Philippe, saint, 242.
Neuilly, Paris, France, 76.
Neuville, René, 199.
Nevers, France, 30.
Newcastle, Royaume-Uni, 208.
Nice, France, 5, 10, 11, 32, 74, 111, 113, 115, 116, 142, 195, 199, 226, 232, 270.
Nicola, Farid, 15.
Nicolas, Auguste, 84.
Nigra, Lorenzo, 238, 239, 251.
Nil, fleuve, 186.
Noguier de Malijay, Noël, 174.

Noire, mer, 114.
Nord, département, France, 13, 73, 166.
Notre-Dame de France, Jérusalem, 18, 19, 197, 298.
Noufi, Oum Joubran, 238.
Noufi, Rimeh, 238.
Novara, Italie, 193.
Novorossisk, Russie, 114.

O Jésus, Fils éternel de Dieu, prière à Jésus adolescent, 171, 269.
Occident, 8, 25, 85, 139, 166, 174, 280, 283.
Odeh, élève, 225.
Odessa, Russie, 114.
Oliviers, mont des, Jérusalem, 148.
Omar, Jean, 241.
O.N.U., 216, 298.
Opalenica, Pologne, 206.
Oran, Algérie, 202.
Orangerie, rue de Versailles, 103.
Oratoire, société religieuse, 51, 190.
Orgel, J., 261.
Orient, 8, 9, 19, 36, 42, 48, 49, 50, 51, 54, 55, 56, 72, 78, 79, 81, 90, 96, 106, 114, 133, 134, 139, 148, 149, 150, 151, 194, 203, 244, 252, 281, 284, 294, 295, 296, 298, 299.
Orient, oeuvre d', 76.
Orio, Luis, 209, 210.
Oristano, Sardaigne, Italie, 151.
Orphelinat de Jésus Adoldescent, brochure, 10, 37, 44, 48, 100, 230, 238, 248, 298.
Orphelins-Apprentis d'Auteuil, 174, 180.
Osielec, Pologne, 213.
Osservatore Romano, périodique, 70.
Oum Qbey, Galilée, 218.
Outrey, Amédée, 191, 211, 212.
Outrey, Georges, 62.
Ozanne, Emmanuel, 269.

Pacelli, Eugenio, 199, 201.
Palestine, 17, 18, 22, 23, 24, 25, 27, 30, 32, 33, 37, 42, 46, 47, 50, 51, 53, 55, 56, 57, 61, 62, 64, 66, 70, 72, 73, 76, 78, 83, 84, 91, 108, 113, 116, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 136, 138, 139, 140, 141, 142, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 156, 167, 171, 178, 179, 181, 182, 185, 186, 187, 188, 192, 197, 204, 206, 207, 211, 216, 217, 218, 224, 229, 230, 232, 233, 237, 240, 241, 244, 266, 281, 284, 285, 288, 289, 291, 294, 295, 296, 297, 298, 299.
Panther, vaisseau, 75.
Paraf, Pierre, 2982.
Paris, France, 5, 9, 14, 24, 42, 51, 52, 75, 80, 88, 101, 103, 110, 116, 147, 158, 174, 195, 202, 206, 215, 222, 238, 244, 279, 280, 282, 293, 294.
Patriarcat latin, Jérusalem, 5, 9, 23, 24, 42, 51, 71, 100, 104, 125, 130, 131, 132, 133, 135, 136, 138, 166, 171, 209, 210, 240, 244, 279, 280, 282, 287, 288, 289, 293, 294.
Pau, France, 41, 42, 43, 44.
Paul, saint, 272.
Paule, sainte, 112.
Peel, William Robert Wellesley, comte, 188.
Pélissié du Rausas, Gérard, 298.
Pencran, Finistère, France, 215.
Pernot, Maurice, 78, 80, 81, 153, 225, 284, 298.
Petah Tikva, Israël, 183.
Pétain, Philippe, 212.
Pétion-Ville, Haïti, 14.
Petrozzi, M.-T., 298.
Philippe, Frère des Ecoles Chrétiennes, 110.
Philippe, L., 172.
Piavi, Lodovico, 24, 73.
Piccardo, Luigi, 136.
Picot, prêtre du diocèse di Nevers, 30.
Picot, Georges, 116.
Pie X, pape, 74, 101, 104, 171, 244, 296.
Pie XI, pape, 167, 199.
Piémont, Italie, 23.
Pierre, saint, 276.
Pignelin, séminaire du diocèse de Nevers, 30.
Pilate, gouverneur romain, 177.
Pinardi, maison, Turin, 29.
Pingaud, Albert, 113.
Piossasco, Turin, Italie, 204.
Piperni, Raffaele, 140.
Pizzardo, Giuseppe, 198, 200, 201.
Poivet, Hyacinthe, 91, 269.
Polaček, Jaroslav, 23, 54, 298.
Pologne, 181, 206, 213, 215.
Polonais, peuple et langue, 116, 206, 212, 213, 214, 215, 217, 238, 252, 265, 273, 276.
Pompignoli, Giuseppe, 48, 58, 59, 62, 63, 65, 89, 224, 245, 246.

Ponzo, Vincenzo, 30, 134.
Port-à-Binson, Marne, France, 205, 206, 215, 217.
Port-Saïd, 123, 139.
Porte *ou* Sublime Porte, gouvernement de Constantinople, 29, 50, 61, 62, 100, 114.
Posseto, A., 298.
Poupin, compositeur de musique, 259.
Pozzo, Vittorio, 15, 205.
Praduroux, Emilio, 293.
Pressin, Saint-Genis-Laval, Rhône, France, 196.
Prigent, Marcel, 12, 14, 214, 215, 216, 217, 219, 220, 222.
Proche-Orient, 9, 147, 151, 194, 202.
Propagation de la Foi, congrégation romaine, 23, 24, 27, 51, 72, 287, 288, 289, 290.
Propagation de la Foi, oeuvre française, 42.
Protocoles des Sages de Sion, ouvrage antisémite, 179.
Provin, Nord, France, 73.
Prun, Athanase, 10, 11, 12, 20, 21, 27, 30, 31, 32, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 47, 48, 49, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 88, 89, 91, 94, 95, 97, 98, 99, 100, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 128, 140, 150, 151, 152, 153, 159, 165, 168, 169, 197, 221, 224, 225, 226, 227, 228, 230, 231, 232, 233, 235, 238, 240, 241, 243, 244, 245, 246, 248, 249, 250, 262, 271, 279, 297, 298.
Przemysl, Pologne, 213.
Puddu, Salvatore, 151, 159, 179, 183.

Qenj, maison de Nazareth, 29, 34.
Quai d'Orsay, Paris, 5, 9, 14, 24, 116, 195, 199, 294.
Questions actuelles, périodique, 39, 51, 296.

Rachid, Mohammed V, 123.
Rachid, Vincent, 210.
Radna, Autriche-Hongrie, 213.
Rafat, Palestine, 292.
Raincy (Le), Seine-et-Oise, France, 95.
Rais, Louis, 159.
Ramadan, M., 250.
Ramallah, Palestine, 190.
Rameh, Galilée, 230, 264, 273.
Ramleh, boulevard d'Alexandrie, 140.
Ramsey, Etats-Unis, 215.
Ras el Ein, Palestine, 183.
Rash, Yehoshua, 298.
Rastello, Francesco, 138, 139, 298.
Rastoul, prêtre du diocèse de Paris, 97.
Ravenne, Italie, 59.
Rébecca, personnage biblique, 20.
Rechner, H., 70.
Règlements des maisons, brochure, 242, 245, 298.
Reichshoffen, Alsace, 116.
Reineh, Galilée, 162, 219, 230, 232.
Rémond, René, 295, 298.
Renan, Ernest, 17, 21, 84, 86, 87, 91, 96, 176, 298.
Renault, Louis, 50.
Rennes, France, 91.
Renouvin, Pierre, 113, 114, 123, 298.
Rerum novarum, lettre encyclique de Léon XIII, 85.
Rescigno, Giuseppe, 137.
Revel, Jean, 284.
Revue des Deux Mondes, périodique, 50, 113, 281, 297.
Rezk, Antoine, prêtre du Patriarcat latin, 104.
Rezk, Antoine, prêtre salésien, 104.
Rezk, Elias, 230.
Ribet, Charles, 206, 208, 209, 210, 211.
Ricaldone, Pietro, 138, 139, 153, 193, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 202, 226, 298.
Richard, François, 102.
Richepin, Jean, de l'Académie française, 75.
Rieupeyroux, Aveyron, France, 203, 204.
Rigault, Georges, 110.
Rinaldi, Filippo, 152, 153, 158, 173, 284.
Ripeau, Henri, 155.
Riquier, Emile, 11, 12, 13, 46, 53, 54, 73, 74, 78, 80, 115, 117, 118, 119, 120, 121, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 140, 143, 145, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 158, 160, 165, 174, 180, 183, 196, 197, 226, 231, 244, 246, 250, 271, 279, 280, 281, 284, 298.
Rix, Herbert, 299.
Robert, Paul, 49.
Roberts, prêtre, 209.
Rogers, Mary Elisa, 233, 299.
Romans, Drôme, France, 184.

Rome, 5, 9, 14, 41, 50, 51, 57, 62, 69, 69, 97, 94, 99, 130, 131, 132, 160, 172, 186, 195, 197, 198, 199, 201, 202, 216, 235, 258, 294, 295.
Rondot, Pierre, 284, 299.
Rosaire, soeurs du, religieuses, 22, 181.
Rosati, prêtre franciscain, 71.
Rosin, Mario, 12, 30, 63, 65, 66, 67, 73, 80, 111, 125, 128, 129, 130, 131, 132, 134, 136, 137, 138, 191, 198, 224, 227, 245, 248, 291, 292.
Rothschild, Walter, 146.
Rouen, France, 149, 275.
Roumman, Spiridion, 133, 139, 264, 274.
Rua, Michele, bienheureux, 12, 20, 23, 24, 26, 27, 28, 29, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 41, 43, 54, 56, 57, 59, 60, 66, 86, 91, 95, 99, 100, 104, 130, 223, 258, 280, 288, 290, 291, 294.
Rubino, Michelangelo, 139.
Russe, peuple et langue, 21, 80, 81, 114, 116, 119, 296, 299.
Russie, 55, 112, 113, 114, 116, 177, 178, 205.
Rydułtowi, Pologne, 215.

Sachar, H. M., 146, 299.
Sacré-Coeur, église de Bethléem, 36, 52, 131. - *Voir aussi*: Bétharram.
Safed (*ou*: Saphed), Galilée, 20, 190.
Sahara, Afrique, 100, 180.
Saïd-Halim, 114.
Saïda, Liban, 235, 294.
Saint-Brieuc, Côtes-du-Nord, France, 217.
Saint-Genis-Laval, Rhône, France, 83.
Saint-Jean Berchmans, institut, Liège, Belgique, 206.
Saint-Jean d'Acre, Palestine, 10, 20, 28, 29, 32, 116, 117, 195, 205.
Saint-Jean de Dieu, religieux dits *Fatebenefratelli*, 58, 79, 80, 122, 126, 259, 269, 298.
Saint-Joseph, institution de la Navarre, 173.
Saint-Joseph de l'Apparition, religieuses, 21, 58, 122, 137, 149.
Saint-Just, Aveyron, France, 203.
Saint-Léon, Mme de, 93, 107, 108, 112. *Voir*: Foäche.
Saint-Louis, cathédrale de Versailles, 103.
Saint-Louis, chapelle de Jésus-Adolescent, 105, 106.
Saint-Malo, France, 50.
Saint-Martin-la-Sauveté, Loire, France, 193, 195.
Saint-Michel en l'Herm, Vendée, France, 206.
Saint-Pétersbourg, Russie, 205.
Saint-Pierre, basilique de Rome, 160.
Saint-Pierre, patronage salésien de Nice, 10, 11, 115, 195, 199, 270.
Saint-Pierre des Canons, Aurons, Bouches-du-Rhône, France, 115.
Saint-Roch, église de Paris, 110.
Saint-Sépulcre, basilique de Jérusalem, 193.
Saint-Siège, Rome, 56, 87, 130, 135, 159, 197, 199, 200, 201, 202, 206, 210, 211, 215.
Saint-Vandrille, Orne, France, 91.
Saint-Vincent de Paul, soeurs, 44, 149, 259. *Voir*: Charité.
Sainte-Anne, religieuses, 276.
Sainte-Chapelle, église de Paris, 155.
Sainte-Enfance, oeuvre française, 42.
Sainte-Famille, oeuvre du chanoine Belloni, 10, 23, 24, 25, 26, 30, 31, 41, 46, 52, 54, 128, 250, 257, 258, 289, 298.
Salaün, Jean-Pierre, 205.
Salem, madame, 232.
Salésienne, Société, 5, 10, 23, 24, 27, 31, 46, 52, 93, 116, 119, 125, 137, 195, 201, 205, 207, 211, 212, 245, 269, 287, 288, 291.
Saléstens, religieux de don Bosco, 7, 23, 24, 25, 27, 29, 32, 39, 40, 43, 52, 54, 55, 56, 57, 60, 62, 68, 70, 71, 72, 74, 79, 87, 88, 89, 91, 93, 94, 100, 116, 119, 120, 124, 127, 129, 131, 133, 136, 137, 138, 139, 140, 149, 150, 151, 153, 159, 165, 166, 193, 197, 200, 214, 221, 224, 236, 241, 263, 269, 278, 284, 285, 287, 288, 290, 293, 295.
Salman, Georges, 251.
Salman, Issa, 72, 132, 133, 134, 135.
Salom, Juan, 193.
Salom, Richard, 14, 180, 185, 187, 188, 192, 193, 194, 196, 198, 203, 240, 247, 293.
Saluggia, Vercelli, Italie, 56.
Salut à vous, Roi du jeune âge, cantique à Jésus-Adolescent, 90, 171, 172, 269.
Salvadorien, peuple, 207.
Samarie, 26, 66, 91.
Samha, près de Nazareth, 189.
Samuel, Herbert, 148.
San Benigno Canavese, Italie, 136, 195.
San Giorgio, Palestine, 137.
San Remo, Ligurie, Italie, 147.

Sand, George, 282.
Saqr, César, 250.
Saqr, Jean, 15.
Saqr, Maroun, 15.
Sara, personnage biblique, 20.
Sarkis, Pierre, 69, 226, 246, 248, 264.
Sarkisian, élève, 126.
Sarrasins, population, 282.
Saül, personnage biblique, 150.
Scaniglia, consul italien, 54.
Schiaparelli, Ernesto, 44, 55, 56, 57, 58, 60, 61, 290, 291.
Schneller, Nazareth, 75.
Schoeps, J.-H., 299.
Sébastopol, Russie, 114.
Seine-et-Oise, département, France, 83, 95, 96, 106, 109.
Séjourné, Paul-Marie, 47, 53, 299.
Sembat, Marcel, 39.
Senni, comte, 71.
Sepphoris (*ou*: Séphoris), Galilée, 20, 118, 219, 220, 276.
Serao, Matilde, 19, 299.
Serwet bey, 118, 120, 122, 124.
Séville, Espagne, 138.
Sfeir, Choukrallah, 239.
Shalhub, Giorgio, 23, 25, 31, 40, 46, 47, 299. *Et voir*: Chalhoub.
Sikorsky, Wladyslaw, 213.
Siméon, Jean, 196.
Simon, René, 195, 196, 275.
Sion, Palestine, 149.
Six, Jean-François, 299.
Skerbici, Dalmatie, 248.
Slovaquie, 195.
Smyrne, Turquie, 61, 116, 139, 141, 152, 153.
Sobbhé, domestique, 15.
Société des Nations, (S.D.N.), 147.
Soleil du Midi, périodique, 298.
Souchon, amiral allemand, 114.
Souedan, Gabriel, 131, 132, 135, 138.
Sphynx, vaisseau, 109.
Srougi, Elias, 230, 262.
Srougi, Ibr, 230.
Srour, Chioucri, 131, 133, 135, 138, 264, 273.
Stapfer, Edmond-Louis, 84.
Staurou, Th. G., 299.
Stéphane, prêtre, 162.
Stiassny, M. J., 299.
Styr, Charles, 115, 116, 119, 120, 247, 277.
Suisse, 195.
Sunbury, Etats-Unis, 205.
Survalki, Russie, 116.
Sutera, Luigi, 60, 73, 74, 80, 125, 126, 129, 130, 131, 132, 134, 136, 138, 151, 152, 238, 241.
Syrie, 18, 119, 131, 149, 150, 161, 181, 182, 186, 194, 195, 208, 217, 225, 230, 294, 297, 298.
Syrien, population, 53, 195, 208.
Système préventif dans l'éducation de la jeunesse, traité de don Bosco, 242.
Szceznowicz, Alexandre (*ou*: Alissander), 115, 116, 119, 120, 125, 246.

Tabgha, Galilée, 278.
Taha, cheikh, 220, 221.
Tahhan, Fathallah, 194, 195, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 240, 246, 247.
Talhami, Chioucri, 137.
Talhami, Stéphane, 72, 115, 116, 120, 138.
Tamanrasset, Sahara, 100.
Tannous, Boutros, 39, 40, 43, 44, 45, 78, 97, 98, 109, 127, 154, 159.
Tannous, prêtre, 22, 23.
Tardini, Domenico, 199, 215.
Te Joseph celebrent, motet, 271.
Teissèdre, Marie-Edmond, 199.
Tel Aviv, Israël, 187.
Temeth, Transjordanie, 289.
Ternon, Yves, 299.
Terre Sainte, 11, 12, 18, 21, 23, 25, 30, 33, 45, 70, 71, 80, 88, 92, 96, 100, 106, 140, 157, 163, 164, 175, 181, 190, 194, 223, 244, 288, 294, 295, 297.
Thabor, montagne de Galilée, 20, 26, 66, 77, 149, 189, 278, 298.
Thalami, Chouai, 33.
Tharaud, Jérôme et Jean, 299.
Thérèse de l'Enfant Jésus, sainte, 175.
Thobie, Jacques, 39, 299.
Thomain, M., 109.
Tibériade, Palestine, 19, 20, 91, 140, 182, 185, 186, 189, 235, 278.
Tibet, Asie, 49.
Tilly, Seine-et-Oise, France, 95, 96, 100.
Times, périodique, 148.
Tite-Live, 34.

Tobie, personnage biblique, 264.
Tobler, Titus, 299.
Tolède, Espagne, 280.
Tomasetti, Francesco, 197, 198, 199, 201, 202, 215.
Tomazic, près de Trieste, 65.
Tota pulchra es, motet, 265.
Touma, Elias, 21, 28, 86.
Touma, Haute-Egypte, 60.
Tournai, Belgique, 116.
Transjordanie, 181, 182, 188.
Treillie (La) de Castelpers, Aveyron, France, 203.
Tripolitaine, Afrique, 72.
Tubini, créance, 38, 39.
Tulkarem, Palestine, 189.
Tunis, Tunisie, 13, 199.
Turc (*ou*: Ottoman), peuple et langue, 8, 9, 10, 13, 17, 19, 29, 30, 36, 37, 38, 39, 42, 43, 49, 50, 52, 54, 71, 98, 100, 101, 111, 113, 114, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 128, 129, 136, 137, 141, 142, 150, 159, 169, 180, 223, 233.
Turin, Italie, 5, 8, 10, 23, 25, 29, 32, 38, 40, 41, 43, 55, 56, 57, 59, 60, 63, 64, 65, 66, 67, 69, 73, 91, 93, 95, 96, 128, 135, 136, 139, 152, 153, 172, 193, 194, 196, 197, 198, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 210, 212, 241, 242, 246, 248, 249, 291.
Turquie, 11, 38, 39, 50, 54, 62, 78, 81, 99, 112, 114, 116, 117, 119, 128, 136, 138, 139, 147, 152, 297, 298.
Tyr, Liban, 165.

U.R.S.S., 49.
Useo, Giovanni Battista, 24, 31, 288.

Valdocco, Turin, 64, 136, 193.
Valentinien, Frère des Ecoles Chrétiennes, 80.
Van Alphen, Pierre, 209, 210.
Varaia, Antonio, 30.
Varsovie, Pologne, 190, 213.
Vatican, Rome, 14, 50, 95, 173, 195, 197, 198, 199, 200, 201, 296.
Vaugiraud, Louis de, 205, 206, 208, 210, 211.
Vénétie, 205.
Verbali del Consiglio, Bethléem, 5, 44, 57, 60, 125, 126, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 224, 226, 293.
Verboket, Adolphe, 15, 202, 206, 208, 210, 212, 273.
Vercauteren, Charles, 41, 42, 130, 145, 246, 249, 250.
Verney, Noël, 299.
Versailles, France, 11, 83, 85, 87, 88, 89, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 99, 101, 102, 104, 107, 108, 112, 141, 145, 154, 155, 156, 159, 160, 161, 163, 165, 170, 171, 172, 173, 174, 180.
Viaud, Philippe, 299.
Vidal, Jean-Marie, 201, 202.
Vienne, Autriche, 83.
Villa, Giovanni, 132, 137, 299.
Villeneuve-Trans, marquis de, 27.
Vincent, saint, 261, 277.
Vocation de Don Bosco, théâtre, 167.
Voguë, Eugène Melchior de, 299.
Voix de Notre-Dame du Mont Carmel, périodique, 182.
Vosges, France, 55.

Warten, docteur, 10, 38. *Et voir*: Fartenn.
Webster, Charles, 146.
Weinstock, N., 146, 299.
Weizmann, Haïm, 146, 147.
Westminster, Angleterre, 148.
Weygand, Maxime, 161.

Younès, Jad et Joseph, 15.

Zaki, Abousef, 117, 120.
Zanchetta, Giacomo, 137, 138.
Zanecchia, Dominique, 299.
Zbyszewska, Louise, 213.
Zeitoun, élève, 90.
Zeitoun, Mgr, 269.
Zéraïm, Palestine, 20.
Zimmermann, Henri, 212.
Zizinia, Egypte, 140.

TABLE DES MATIÈRES

Principaux sigles et abréviations 5

Introduction 7

Jésus-Adolescent à la fin du vingtième siècle, 7. - La documentation, 9.

Chapitre I: La fondation de Jésus-Adolescent 17

Le songe du vieux notaire, 17. - Nazareth en Galilée à la fin du dix-neuvième siècle, 17. - La culture religieuse de la région, 20. - Les protestants à Nazareth, 21. - Le projet d'orphelinat à Nabi-Saïn, 22. - L'«Oeuvre de la Sainte-Famille» du chanoine Antonio Belloni, 23. - Adrien Nèple découvre Nazareth (1894), 26. - Le premier voyage de don Rua en Palestine et à Nazareth (1895), 26. - L'orphelinat fondé dans la ville même de Nazareth (1896), 27. - Athanase Prun, 39. - La fin du P. Nèple (1897-1898), 32. - L'installation précaire de l'orphelinat au sommet de Nabi Saïn, 34. - La longue histoire du firman, 36. - Emprunt Tannous et dons Brienen, 39. - La chapelle de tôle galvanisée (1901), 42. - La construction de l'orphelinat définitif, 43. - La bénédiction de la chapelle du nouvel orphelinat (juillet 1902), 44. - La fin de don Belloni (1903), 46. - L'installation complète dans la nouvelle bâtisse (1904), 48.

Chapitre II: Le régime du protectorat français 49

Le protectorat français sur les oeuvres catholiques du Levant, 49. - Le protectorat français sur les maisons de l'Oeuvre de la Sainte-Famille, 52. - La convention salésienne avec l'Association Nationale Italienne (1904), 54. - Le drapeau de Nazareth (1904-1905), 57. - L'orphelinat reste sous protectorat français (1905), 60. - Les directorats «effectifs» Pompignoli et Rosin (1905-1908), 63. - Le directorat d'Ercole Cantoni (1908-1911), 66. - Les aléas du protectorat italien sur les maisons salésiennes de Palestine, 70. - Le premier directorat du français Emile Riquier (1911-1914), 73. - Le prix de vertu (1911), 74. - L'article du Figaro (7 février 1912), 77. - Le malencontreux rapport Pernot (1912), 78.

Chapitre III: L'église de Jésus Adolescent 83

Les méditations de l'abbé Caron sur Jésus Adolescent (1896), 83. - La confrérie de Jésus Adolescent à l'orphelinat (1897), 85. - Le projet de sanctuaire sur les hauteurs de Nazareth, 86. - Le premier voyage de l'abbé Caron à Nazareth (1905), 88. - La généreuse décision de madame Foäche (juin 1906), 91. - L'accord de Turin (juillet-août 1906), 93. - L'église de Tilly, modèle de la future basilique, 95. - Partisans et adversaires de la «colossale entreprise», 97. - Les dessins de l'architecte, 100. - Les sombres réalités françaises, 101. - La bénédiction de la première pierre de l'église (1907), 104. - La crypte de l'église inaugurée en juin 1910, 104. - La construction de l'église, 107. - La statue de Bogino, 110. - L'église en août 1914, 111.

Chapitre IV: Les malheurs de la première guerre mondiale (1914-1918) 113

L'entrée progressive de la Turquie dans le conflit (août-octobre 1914), 113. - La communauté de Jésus-Adolescent en octobre 1914, 115. - L'occupation de Jésus-Adolescent par l'armée turque (novembre 1914), 118. - Le départ en exil des P.P. Prun et Riquier (1er décembre 1914), 123. - L'orphelinat sous la garde du P. Bono, 125. - L'entrée en guerre de l'Italie (23 mai 1915), 127. -

Le conflit arabo-italien dans les rangs salésiens de Palestine, 128. - La rébellion des prêtres indigènes (1917-1918), 132. - Les malheurs des salésiens italiens de Palestine, 136. - La mission Ricaldone en Palestine (1918-1919), 138. - Jésus-Adolescent à la fin de la première guerre mondiale, 140.

Chapitre V: La période faste de l'orphelinat Jésus-Adolescent (1919-1936) 145

La récouverture de l'orphelinat (octobre 1919), 145. - Anglais, Juifs et Français en Palestine libérée, 145. - La mission du cardinal Dubois à Nazareth (janvier 1920), 148. - La situation particulière de l'oeuvre dans le monde salésien, 151. - L'achèvement de l'église, 154. - La consécration de l'église (6 septembre 1923), 158. - Les directorats d'Etienne Heugebaert (1923-1932) et de Pierre Gimbert (1932-1936), 160. - La visite du général Weygand (18 août 1924), 161. - L'inhumation de madame Foäche (mai 1926), 161. - La mort de Mgr Caron à Nazareth (30 avril 1929), 163. - Les fêtes nazaréennes de la béatification et de la canonisation de don Bosco, 165. - Le retour d'Athanase Prun à Nazareth (août 1935), 168. - L'archiconfrérie de Jésus adolescent, 170. - L'Echo de Nazareth (1919-1940), 174. - L'idéologie manichéenne de l'Echo de Nazareth entre 1919 et 1930, 175. - La réorientation idéologique de l'Echo entre 1932 et 1940, 180.

Chapitre VI: L'orphelinat dans la tourmente (1936-1948) 185

Le terrorisme arabe (1936-1939), 185. - L'orphelinat dans le conflit, 190. - Le provincial Canale et le préfet Salom, 192. - L'affaire française de 1936-1938, 194. - Le directorat d'Auguste Crozes (1938-1940), 202. - La rébellion des salésiens français de Nazareth et la fermeture de l'école (1941), 207. - Le temps des Polonais à Jésus-Adolescent (1942-1947), 212. - Le temps de la guerre juive (1947-1948), 215. - Les réfugiés arabes à Jésus-Adolescent, 220.

Chapitre VII: La vie quotidienne à Jésus-Adolescent 223

L'évolution de l'oeuvre de 1905 à 1940, 223. - Les élèves, 230. - La culture d'origine des élèves, 232. - L'initiation aux moeurs occidentales, 235. - La langue, 239. - L'éducation proposée, 241. - Les éducateurs salésiens, 245. - Les éducateurs non-salésiens, 249. - L'horaire quotidien à Jésus-Adolescent, 252. - L'année scolaire, 255. - La fête religieuse, 257. - De la rentrée d'octobre à la fête de Noël, 262. - De l'Epiphanie à Pâques, 268. - Du mois de Marie aux vacances d'été, 275. - La culture assimilée par les élèves de Jésus-Adolescent, 279.

Annexes 287

Bibliographie 293

1. Fonds d'archives, 293. - 2. Imprimés, 294.

Index des noms 301

Tip. S.G.S. - Istituto Pio XI - P.zza S. M. Ausiliatrice, 54 - Roma - Tel. 7827819

ISBN 88-0116-8

L. 30.000
IVA inclusa